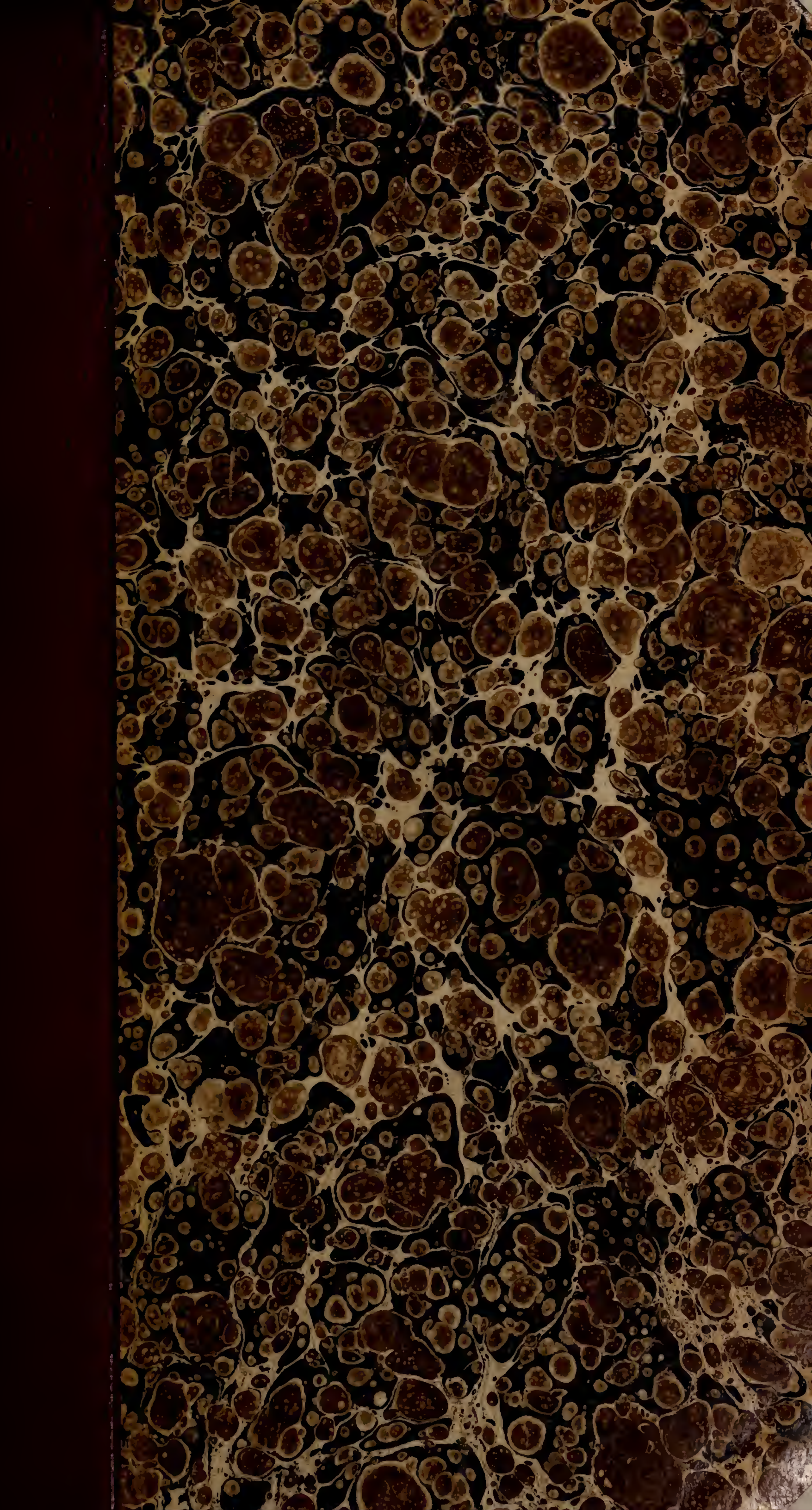
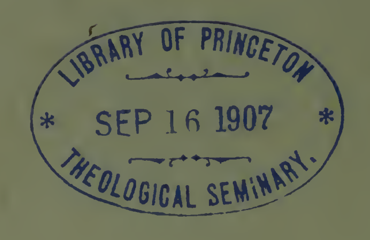



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

# JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET.
13, RUE CUJAS.

# JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

TROISIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE

---

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE



PARIS
J. BONHOURE ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE DE LILLE, 48

1876

## VARIÉTÉS.



## NOUVELLES RÉCENTES.

# TABLE DES MATIÈRES

## SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

# JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

### QUELQUES MOTS

A PROPOS DU JOURNAL DES MISSIONS

Paris, 20 janvier 1876.

Notre journal entre dans sa cinquante et unième année; il a pu, sans interruption et sans transformation, achever son demi-siècle. Ses amis lui ont été fidèles; ils ne se sont pas lassés de ses récits et il n'a pas à craindre que l'on voie dans son âge une raison de le dispenser de ses visites mensuelles. Il les continuera sous sa forme habituelle, sans chercher à se rajeunir par des moyens artificiels, tels que changement de format, modifications dans le titre. Il lui suffit de remplir son

mandat pour renaître avec chaque mission nouvelle dont il annonce la fondation, tout en continuant à partager la maturité féconde de celles dont il a raconté l'histoire à partir de leur origine.

Notre ami si vivement regretté, M. le pasteur GrandPierre, eût été heureux de voir le jubilé de son journal de prédilection. C'est lui qui l'avait fondé et l'on sait avec quel talent et quelle foi il l'a rédigé pendant trente ans. C'est faire honneur à sa mémoire et contribuer à la réalisation de la pensée de toute sa vie que d'être fidèle à l'organe dont il s'est si bien servi pour propager et défendre la grande cause des missions.

Ce journal est le fidèle conservateur des souvenirs qu'ont laissés après eux nos premiers missionnaires. Il a été le narrateur de leur vie, de leurs luttes, de leurs succès. Il recueille et reproduit, de mois en mois, les faits que les ouvriers de l'heure présente désirent porter à la connaissance des Églises qui les ont envoyés annoncer l'Évangile dans le monde païen. Il est destiné à rendre le même service à leurs futurs collègues et à leurs successeurs. Cela suffit pour le rassurer sur son avenir. Il ne cessera de paraître que lorsque les protestants français se lasseront de contribuer à l'extension du règne de leur Maître.

Il vivra donc; on n'en saurait douter. Mais il y a vivre et vivre. Il y a vivre largement et vivre chétivement, vivre normalement et vivre d'une manière factice. Ce dernier mode d'existence n'est malheureusement que trop (au point de vue matériel) celui de notre vigoureux, mais pauvre messager. Il voudrait pouvoir se suffire à lui-même et rapporter en sus quelques ressources à la Société des Missions. Or voici ce qui lui arrive d'année en année. Lorsque la Société établit ses comptes, il y figure pour une certaine somme à la page des *recettes*, mais vis-à-vis, au fatal *doit*, il n'est plus qu'un travailleur subventionné. Cela vient de ce qu'il n'a que peu d'abonnements *payants* et qu'il est surchargé d'abonnements *gratuits*. Imprudent journal! diraient ses contemporains voués à la

science, aux arts, à la littérature, pourquoi s'obstine-t-il à vivre dans de telles conditions? C'est que la cause qu'il soutient est sacrée; pour rien au monde, il n'oserait l'abandonner. Et puis, il espère toujours que ses abonnés payants en viendront à pratiquer *en sa faveur* les leçons de prosélytisme qu'il leur donne. Puisqu'ils paraissent l'apprécier et l'aimer, leur en coûterait-il donc tant de parler de lui aux gens en quête de bonnes lectures? Il lui semble aussi que ses abonnés gratuits ne peuvent tarder à se déclarer payants. Ce sont généralement des Églises qui lui ont demandé la gratuité, à titre d'encouragement, pour pouvoir établir dans leur sein un service de missions. Il n'a pas osé refuser parce qu'avant tout il voulait des prières pour les ouvriers du Seigneur. Ces prières sont suivies de collectes pour l'œuvre générale. Serait-il donc si étrange qu'on fît une petite collecte spéciale pour le champion de cette œuvre? *Six* francs! qu'est-ce que six francs pour une Église?... Mais pour lui, ces six francs auxquels on lui a demandé de renoncer se comptent par centaines, ce qui lui fait un déficit désolant!

Allons! voici son jubilé! Il lui faut une petite fête! Abonnés payants, à l'œuvre; procurez-lui des abonnés comme vous. Abonnés gratuits, dites-lui merci pour le passé et tâchez de couvrir désormais les frais de son papier et de son encre.

Cette requête est appuyée par l'ancien missionnaire qui remplit encore de son mieux la difficile tâche que M. Grand-Pierre lui remit en 1856. Le déclin de ses forces l'avertit qu'il devra bientôt renoncer à la direction du journal comme à une autre encore plus chère. Puisse-t-il avoir la satisfaction de laisser à son successeur un journal bien lu, bien payé, et surtout de plus en plus digne de l'approbation de Dieu et des encouragements de ses enfants!

## EXEMPLES A SUIVRE

Il n'est pas un seul pasteur évangélique qui ne comprenne que la cause des missions est sa propre cause et celle du troupeau qu'il paît au nom de Jésus-Christ. La cause du pasteur, — car aussi longtemps que les âmes qui lui ont été confiées sont indifférentes ou peu sensibles à l'infortune de populations entières qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de leur Sauveur, il ne peut qu'avoir des doutes sur la sincérité de leur foi et l'efficacité de son ministère. La cause du troupeau, — car tout chrétien sait, ou doit savoir, s'il est digne du nom qu'il porte, qu'il est ouvrier avec Dieu pour le salut du monde, qu'il est un de ceux auxquels Jésus-Christ a dit : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi me les amener. » — Tout cela on le sait, on le prêche, et cependant qu'elle est lente à se développer chez nous, à s'emparer des consciences et des cœurs, l'œuvre de l'évangélisation des païens ! Pourquoi ?... Nous croyons que c'est surtout parce que les conducteurs de nos Églises ne s'attachent pas assez à la *populariser*, en la recommandant fréquemment, en la racontant avec suite, en montrant *où* elle se fait, en expliquant *par qui* et *comment* elle se fait, en puisant avec méthode, dans son histoire, des leçons, des exemples, des encouragements. Cette œuvre, pour peu qu'on la fasse comprendre aux populations, elle les saisit, elle devient pour elles un *besoin*, elle réchauffe leurs cœurs, elle élargit leur intelligence, elle étend leurs horizons. Loin de leur faire perdre de vue les intérêts des nécessiteux, des ignorants, des inconvertis de la paroisse, elle sert singulièrement ces intérêts, car ce qui leur nuit c'est l'égoïsme, c'est l'étroitesse du cœur et de l'intelligence.

Nous avons en plus d'une occasion, et tout récemment encore, proposé à l'imitation des pasteurs de nos Églises l'exemple de leurs collègues du Doubs qui se sont constitués

en Comité auxiliaire de missions. Leur secrétaire, M. le pasteur Banzet, d'Hérimoncourt, nous a dernièrement envoyé un article qui porte tout à la fois sur la méthode qu'ils suivent et sur les sentiments qu'ils s'efforcent d'inspirer à leurs troupeaux. Cet article ne pouvait venir dans un moment plus opportun ; c'est pour notre journal un vrai cadeau de nouvel an. Nous nous empressons de le placer sous les yeux de nos lecteurs, en demandant à Dieu de le faire abondamment fructifier :

Bien cher et honoré frère,

Quatre fêtes de missions ont eu lieu cette année dans notre petit pays de Montbéliard : une à Saint-Maurice, l'autre à Allondans, la troisième à Glay et la quatrième à Chenebier. Je vous ai déjà envoyé le rapport qui a été présenté à la fête de Glay par M. le pasteur Macler, de Mandeure. Je voudrais aujourd'hui vous donner quelques détails sur les fêtes d'Allondans et de Chenebier.

A la première, M. le pasteur Jordan, de Montbéliard, a présenté un rapport oral sur la captivité de MM. Ramseyer et Kuhne chez les Achantis.

Après ce rapport, M. le pasteur Fillion, de Seloncourt, a adressé à l'assemblée une allocution sur 2 Cor. VIII, 1-6, dont voici un très-court résumé :

« L'œuvre des missions, comme toute œuvre chrétienne, se résume dans une question de sacrifice, mais de sacrifice bien entendu. Mal entendu, tout sacrifice de temps ou d'argent semble au donateur être une faveur méritoire faite à cette œuvre.

« Si cette notion du sacrifice était vraie, les Églises de Macédoine devaient être bien notées : auprès des Églises de Judée qui recevaient leurs aumônes, auprès de l'Apôtre qui les loue, auprès de Jésus-Christ qui accepte la pite de la veuve. Tout affligées et toutes pauvres qu'elles étaient, ces Églises n'avaient-elles pas « répandu les richesses de leur libéralité ? »

N'avaient-elles pas « donné volontairement, au delà de leur « pouvoir, » et en *insistant* auprès de saint Paul afin qu'il acceptât pour les saints des offrandes que, par délicatesse sans doute, il avait hésité à recevoir? Quelle faveur faite à leurs frères pauvres! Quel mérite à donner si abondamment quand on est si dénué!

« Eh bien, non; tout est faux dans cette conception. Donner pour une œuvre n'est pas une faveur faite à cette œuvre, ne constitue pas un mérite pour celui qui fait le sacrifice. La faveur est pour celui qui donne, et non pour celui qui reçoit. C'était une grâce faite par Dieu aux Églises de Macédoine, saint Paul nous le dit; elles étaient trop heureuses de donner, après s'être données tout d'abord elles-mêmes à Jésus-Christ, en retour du don ineffable de son amour, lui qui « étant riche, « s'était fait pauvre pour elles. »

« Tout est là, croyez-le: se donner soi-même à Jésus-Christ! Le reste n'est plus qu'une bagatelle et viendra de soi-même comme l'eau qui coule de la source: concours efficace, temps, argent, prières, une âme qui s'est donnée à Christ donnera tout cela avec joie, car pour elle, donner est une faveur, le privilége de l'enfant de Dieu.

« Commençons donc par le commencement : donnons-nous tout entiers et tout de nouveau au Sauveur; Lui nous inspirera *ce que* nous devons donner et *comment* nous devons donner pour l'avancement de son règne; et ce que l'Apôtre nous dit des Églises de Macédoine sera vrai de nos Églises : « Elles ont répandu avec abondance les richesses de leur « libéralité. »

Après M. Fillion, M. le pasteur Marchand, de Beaucourt, lit Ésaïe LV, v. 8-12, et adresse à l'assemblée une allocution dont voici également un court résumé :

« *Mes pensées ne sont pas vos pensées*. Ces divines paroles ne trouvent que trop d'application en ce jour de fête de missions. Vos pensées à l'égard des païens, paroisse d'Allondans, quelles étaient-elles, il y a quelques années? Qui parmi vous se

souciait de ces nations, couchées, dit le prophète, dans les ténèbres de la mort et plongées dans toutes les misères de la corruption? Et cependant, que de bénédictions n'aviez-vous pas reçues qui devaient ouvrir vos esprits à d'autres pensées? En Jésus-Christ, Dieu nous a donné tous les trésors de sa grâce, trésors de paix, de force, d'espérance, qui, transformant dès ici-bas votre vie, devaient l'enrichir éternellement. Ces trésors, vous ne deviez pas en jouir en égoïstes, vous deviez les faire connaître auprès et au loin à toute âme d'homme qui pouvait les ignorer. Que faisiez-vous de ce glorieux devoir? Vos pensées, hélas! c'étaient ingratitude envers Dieu, égoïsme envers vos frères.

« Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, nourrissait d'autres pensées. Rempli de compassion pour ces multitudes livrées au prince des ténèbres, il voulut que la croix de Christ leur apportât à eux aussi la délivrance et la vie. « *Autant les « cieux sont élevés par-dessus la terre, autant mes pensées sont « élevées par-dessus vos pensées.* » Il se choisit des hommes de foi, d'amour et de sacrifice et, comme autrefois, il leur dit : « Allez, évangélisez toutes les nations. » Eux n'écoutèrent ni la chair, ni le sang; ils se levèrent, ils allèrent par tous les pays annoncer à toutes les nations les richesses de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Ils souffrirent beaucoup et de bien des manières; mais Dieu était avec eux, et voici, à l'ouïe de la bonne nouvelle, touchés dans leurs cœurs, repris dans leurs consciences, beaucoup de ces sauvages sortirent de ces ténèbres de la mort et entrèrent dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Quand, par le Saint-Esprit, le prophète Ésaïe voyait ces beaux temps, on comprend qu'il s'écriât le cœur rempli d'allégresse : « Vous sortirez avec joie et vous serez « conduits sur le chemin de la paix; les montagnes et les « coteaux éclateront de joie avec un chant de triomphe « devant vous, et tous les arbres des champs frapperont des « mains. » (V, 12.)

M. Marchand montra ensuite la transformation opérée par

l'Évangile chez les peuples sauvages, notamment chez les Esquimaux, chez les Cafres, chez les Papous et chez les Bassoutos. Puis, il termina par un appel dont voici quelques pensées :

« Devant cette grande œuvre, vous ne pouvez rester indifférents, mes frères, si vous êtes chrétiens. Eh quoi ! vous connaîtriez le grand amour dont Dieu vous a aimés en Jésus-Christ, et vous ne vous sentiriez pas pressés de faire tout au monde pour Dieu et pour son règne ! Vous connaîtriez les misères, les plaies profondes dont souffrent les pauvres nations idolâtres, et la charité de Christ ne vous presserait pas de leur envoyer l'Évangile qui est le seul remède à leurs maux sans nombre, le seul baume efficace pour leurs blessures ? Oh ! vous ne seriez pas disciples de Jésus si ces sentiments n'étaient pas dans vos cœurs ! Du reste, c'est un ordre formel de Jésus-Christ ; si vous le prenez pour votre Maître, il vous faut obéir, et cela sans tarder. J'imagine que vous seriez bien étonnés si vous voyiez vos domestiques discuter vos ordres et agir comme si vous n'aviez rien dit. Domestiques en la foi, serviteurs de Christ, croyez-vous que votre Maître est moins exigeant que vous et qu'il ne vous traitera pas de la même manière dont vous traiteriez des serviteurs infidèles ? Que plutôt vous vous donniez à cette œuvre avec foi, regardant ce service comme un glorieux privilége et non comme un devoir pénible, car il n'y a rien de beau, rien de doux sur cette terre comme de servir le Sauveur dans la personne de ceux qui souffrent. »

A la fête de Chenebier, le rapport fut présenté par M. le pasteur Richardot, de Clairegoutte, et fut suivi de trois allocutions ainsi que de la lecture de lettres de MM. Paul Germond et Kohler, du Lessouto, et Villéger, du Sénégal. Mais je me bornerai à vous donner de cette fête la fin du rapport de M. le pasteur Richardot :

« Pendant le dernier exercice, les recettes se sont élevées à 220,772 fr. 95 c. et les dépenses à 183,317 fr. 50 c., auxquelles

il faut ajouter 50,380 fr. 60 c. du déficit de l'année précédente : il reste encore à la Société à couvrir la somme de 12,925 fr. 15 c. — Cet état de la caisse est des plus réjouissants, mes frères. Il y a quelques mois, le déficit s'élevait à 108,500 fr. Un cri d'alarme fut poussé. On se demandait : Ne sommes-nous plus les disciples de Celui qui a dit : « Allez et instruisez toutes les nations ? » — Chaque enfant de Dieu comprit que cette dette était la dette de l'Église. On ne pouvait accuser le Comité d'imprudence dans l'œuvre du Seigneur : l'imprudence pour lui serait précisément de refuser d'accomplir les devoirs que Dieu lui prescrit. Mais que faire? On prit exemple sur le Comité des dames de Paris, dont la dernière vente s'est élevée à 15,578 fr. 35 c. Alors, dans un grand nombre de localités, on vit un spectacle vraiment beau : Des femmes, des jeunes filles s'assemblaient au presbytère ou ailleurs, sous la présidence de la femme du pasteur, ou de l'institutrice, ou de toute autre personne bien qualifiée, pour confectionner des ouvrages de couture, de broderie ou de tricot, d'un écoulement facile. Un double profit en rejaillissait nécessairement, un profit direct pour la Société et un profit moral pour les ouvrières. Pendant que les doigts agiles allaient et venaient sur le canevas et sur l'étoffe, ou croisaient les aiguilles avec la laine, l'esprit était occupé à des choses sérieuses : une bonne lecture, tout en coupant court aux conversations oiseuses ou frivoles, récréait l'esprit et tuait la fatigue. Parfois, un cantique harmonieux élevait l'âme à sa vraie place. La lecture d'un chapitre, puis une prière où les missions n'étaient certainement pas oubliées terminaient la réunion; on se séparait heureux et content, et on se disait : « Quelle bonne soirée ! » Et puis, quelle joie d'avoir pu établir une vente dans la maison d'école et de pouvoir faire l'article au nom des pauvres païens ! Là, on ne marchandait pas ; là, on ne rendait pas la monnaie; là, tout le monde était heureux. Et enfin, quelle joie encore plus grande de constater, en faisant la caisse, le produit inattendu, inespéré de la recette !

Ce sont là des jouissances chères aux enfants de Dieu, qui font du bien, qui rajeunissent et qui encouragent à persévérer. De plus, c'est une bonne habitude à prendre. Il faut que l'œuvre des missions se place sur votre cœur et s'aligne dans votre budget. — Depuis peu, dans quelques-uns de nos villages, je me plais à le constater, l'amour des missions se montre déjà d'une manière remarquable. Je ne veux parler ni des réunions mensuelles tenues au temple, ni des réunions de travail, ni des ventes, mais de faits qui dénotent un progrès marqué. Il y a des familles qui se sont mises à consacrer le produit de certaines choses ou de certains animaux à l'œuvre excellente des missions. J'en connais une qui possède un laurier magnifique, que les amis appellent le laurier des missions et dont la vente des feuilles a produit jusqu'à 6 francs dans une année. — Ici, c'est une brebis consacrée qui est nourrie, soignée avec celles de la maison (ce qui ne coûte pas plus) et qui donne sa laine pour les missions; là, c'est une poule qui donne ses œufs; ailleurs, c'est un lapin qui donne sa chair. — L'amour vrai, vous le savez, est toujours ingénieux dans ses manifestations. Heureux celui qui a le cœur toujours jeune pour l'œuvre du Seigneur, et qui conserve cette verdeur de l'âme qui est le partage de ceux qui vivent dans une union étroite avec le Sauveur !

« Cette recrudescence de sympathie pour l'œuvre des missions doit nous porter à vouloir encore faire mieux et plus. Chaque jour, nous demandons au Seigneur que sa cause triomphe partout, comme Jésus nous a lui-même enseigné en disant : « Que ton règne vienne. » Le demander, c'est déjà quelque chose; y travailler avec prière, c'est mieux. — Que chacun de vous se rappelle cette scène profondément émouvante et instructive de la lutte d'Israël contre Hamalek. Dans la plaine, au premier plan, voici les Israélites qui combattent; au second plan, sur la montagne, voici Aaron et Hur soutenant les mains de Moïse qui prie pour Israël engagé dans la lutte. — La victoire est bien remportée dans la plaine

mais elle ne se décide que dans la prière. — Voilà l'exemple, voilà l'instruction. Pour nous qui sommes à distance du théâtre de la lutte, au second plan, soutenons par nos prières et par nos dons ceux qui combattent directement contre l'Hamalek du jour, c'est-à-dire contre le paganisme actuel. N'oublions pas que, nous tenir à l'écart, nous abstenir, c'est nous condamner et que, dans le camp de notre Dieu, dans l'armée où nous sommes enrôlés, nul n'a droit à la retraite, nul ne peut être considéré comme de la réserve ou en disponibilité. « L'Éternel a guerre contre Hamalek d'âge en âge, » est-il écrit. Toujours, ici-bas, les chrétiens seront appelés au combat ; c'est seulement là-haut qu'ils se reposeront, selon cette parole : « Il reste un repos pour le peuple de Dieu. » — Rappelez-vous en outre que nous portons en nous-mêmes les deux plus grands adversaires de notre activité chrétienne, notre parcimonie et notre prodigalité, les gouffres où s'abîme l'argent de la charité. Sachons seulement nous vaincre nous-mêmes, ou mieux, sachons seulement nous laisser vaincre par le Seigneur, et notre charité, figée aujourd'hui dans l'ornière de l'habitude, verra ses canaux rétrécis non plus se perdre dans l'indifférence, mais apporter un tribut généreux partout où se fait sentir quelque besoin. »

Puissent ces exhortations faire porter de plus en plus des fruits à ceux qui les ont entendues et être, pour ceux qui les liront, un encouragement à travailler avec zèle et amour à l'œuvre belle et sainte entre toutes, qui a pour objet la conversion des idolâtres !

Veuillez agréer, Monsieur et très-honoré frère, mes bien respectueuses salutations dans le Seigneur,

E. BANZET,

Secrétaire du Comité auxiliaire des Missions.



# CONVERSION

## DE DEUX ONCLES DU FEU ROI DES BASSOUTOS.

*Lettre de M. Jousse au Directeur de la Maison des missions.*

Thaba-Bossiou, 22 octobre 1875.

Cher frère,

Travailler à l'œuvre du Seigneur est une tâche qui me devient toujours plus douce à mesure que j'avance dans la vie, mais avoir à rendre compte de ce que je fais est une tâche qui me paraît de plus en plus difficile. La lassitude produite par une surcharge de travail y entre pour beaucoup; les rares moments qu'on peut employer à écrire, on les passerait volontiers à prendre un peu de repos. Depuis vingt ans que vous avez quitté le pays des Bassoutos, de grands changements se sont opérés dans l'œuvre du Seigneur; les écoles et les annexes ont quadruplé le travail, et vous savez si jamais il a manqué aux missionnaires! On est seulement triste parfois en voyant combien on est insuffisant pour une si grande tâche.

J'ai à vous communiquer aujourd'hui une nouvelle qui, j'en suis sûr, vous fera plaisir : c'est la conversion de Ratsiou et celle de son frère cadet Ratéténéné. Ces deux hommes, vous le savez, sont très-âgés; l'un d'eux, vous ne l'avez pas oublié, a toujours occupé un rang distingué dans la tribu; en sa qualité d'oncle et de premier conseiller de Moshesh, Ratsiou jouit encore, au jour présent, d'une grande considération. Il y a quatre ans, on crut qu'il allait mourir, et le premier magistrat du pays lui fit préparer un cercueil. Il revint à la vie; Dieu lui accorda une prolongation de jours; il lu accorda une grâce plus grande encore, celle d'apprendre à le connaître et à l'aimer. Du vivant de Moshesh, je n'ai pas connu de Mossouto plus indifférent aux choses de la piété que ce

Ratsiou. Aujourd'hui, c'est un homme nouveau; son cœur a été changé par le Saint-Esprit, et son cas m'apparaît comme une des preuves les plus remarquables de la toute-puissance du christianisme. En parlant de ce bon vieillard, nous avons pu dire aux plus sceptiques : « Venez et voyez. » Les prêtres catholiques (1) n'ont pas manqué de chercher à s'approprier ce triomphe; ils ont demandé à Ratsiou de le baptiser; mais tous leurs efforts ont été inutiles, comme ils avaient été impuissants auprès du chef Moshesh. « Les Romains, disait naïvement Ratsiou le jour de son baptême, ont voulu me baptiser; je leur ai répondu : Quand un homme a épousé une femme qu'il aime et qui lui est attachée, peut-il sans cause la renvoyer et en épouser une autre ? Il en est de même de l'enseignement apporté par nos missionnaires à Moshesh et à son peuple; nous l'aimons et nous n'en voulons pas d'autre. » C'est le 19 septembre qu'a eu lieu sur la montagne de Thaba-Bossiou le baptême de Ratsiou, en présence de plus de deux mille personnes. Nous lui avons donné le nom de Timothée. En réponse à une question qui lui fut posée, il dit : « Par nature, je suis un pécheur; mais je suis né de nouveau; je suis un enfant du Seigneur, je me réjouis en lui tout le reste m'importe peu. » Quelle joie brillait sur le visage de ce vieillard, peut-être centenaire! En l'honneur de cette fête, Tsiou, son fils, avait tué deux bœufs et douze moutons.

Ratéténéné, frère cadet de Ratsiou, avait pour femme une chrétienne du nom de Salomé, baptisée par vous il y a de longues années. Quand je fus appelé à vous remplacer, Salomé ne faisait plus partie de l'Église; quelques années plus tard, elle fut réadmise dans la communion des fidèles. Son mari, devenu infirme, réclamait des soins continuels; ce n'était donc que très-rarement que Salomé pouvait assister au service du dimanche; mais le culte était fait par elle, matin et soir, dans

(1) Il y a assez près de la résidence de M. Jousse une petite mission catholique fort remuante, mais qui n'a pas de succès. (*Note des Réd.*)

sa maison, et ce fut un enseignement précieux pour son mari. Il semblait à tous que Salomé survivrait à son époux; mais il devait en être autrement. Ratéténéné avait été témoin d'une vie chrétienne, dévouée; il fallait, pour le développement de sa foi, qu'il vît partir pour un monde meilleur quelqu'un qui avait mis son espoir en Jésus. La mort de Salomé fut une mort chrétienne; elle devint la date de la nouvelle naissance de son mari, qui, dès lors, a crû en foi et en joie par la puissance du Saint-Esprit.

Ratéténéné habite Ntlou-Kholou depuis quelques années; c'est là qu'il a été baptisé en présence de nombreux assistants; nous lui avons donné le nom de Noé. Vous vous rappelez sans doute les immenses cavernes de Ntlou-Kholou, où ont eu lieu les dernières luttes des Koranas avec les Bassoutos; nous étions réunis dans ces enclos naturels où le bétail convoité par l'ennemi était renfermé. Quand, en versant l'eau du baptême sur la tête du vieillard, je prononçai la formule ordinaire, il éleva la voix et dit : « Oui, baptisez-moi, c'est là mon désir. » Quand la cérémonie fut terminée, on vint lui presser la main, et je l'entendis prononcer ces paroles dont le sens est facile à saisir : « Ki tlotsé lengopé, *j'ai franchi la ravine.* »

Je demande au Seigneur d'ajouter au nombre de ses enfants tous les vieillards, anciens compagnons d'armes de Moshesh. Ce chef, peu de temps avant de mourir, avait prononcé quelques paroles dont le souvenir est resté gravé dans bien des cœurs : « A ceci, disait le monarque mourant, je reconnaîtrai ceux qui m'ont véritablement aimé et ceux qui n'ont aimé que les faveurs dont ils jouissaient auprès de moi : tous ceux qui m'ont aimé dans ce monde ne voudront pas être séparés de moi dans l'éternité, et ils prendront le chemin que j'ai pris moi-même. »

Dieu continue à nous donner des marques de sa faveur en attirant à lui des pécheurs, soit ici dans la station-mère, soit dans les annexes qui s'y rattachent. Mais la vie chrétienne ne

se développe que lentement; après un premier réveil de l'âme, survient souvent une sorte de léthargie d'autant plus difficile à secouer que ceux qui en sont atteints n'en ont pas le sentiment. Il y a eu au Lessouto un réveil partiel; on a vu des âmes éloignées de Dieu s'approcher de lui par la conversion; mais nous attendons encore un réveil véritable de toute l'Église. Dieu veuille nous l'accorder bientôt!

TH. JOUSSE.

Celui à qui cette lettre était adressée a rarement reçu de son ancienne station une nouvelle qui l'ait autant étonné et réjoui que celle de la conversion de Ratsiou. On jugera de ce qu'il a éprouvé par ces mots qu'il s'est empressé d'écrire à M. Jousse :

« Comme vous vous y attendiez, votre lettre du 22 octobre m'a comblé de joie. Ah! certes, voilà de ces miracles par lesquels Dieu confond notre incrédulité! Je dois dire que jamais, pendant mes longs rapports avec Ratsiou, je n'ai eu le moindre espoir que son cœur pût être un jour touché par les offres de la grâce divine. Il n'était pas persécuteur, mais son opposition sourde et railleuse avait quelque chose de glacial et de désespérant. Vraiment, j'avais fait mon deuil du salut de cet homme; que Dieu me le pardonne! Si j'étais au Lessouto, ni les rides de Ratsiou, ni ses traits de momie ne m'empêcheraient de me jeter à son cou, comme le firent sans doute les sœurs de Lazare lorsqu'elles le virent sortir du tombeau. J'essayerais en vain de trouver des paroles pour lui décrire ma surprise et ma joie. Je vous laisse le soin de les puiser pour moi dans votre propre cœur et de lui offrir toutes mes félicitations. »

# TAITI

## FÊTE ANNUELLE DE L'ÉCOLE DE PAPÉÉTÉ

On a lu dans notre livraison de Novembre un rapport fort satisfaisant de M. Viénot sur les examens des élèves de son école. Nous avons reçu depuis un numéro du *Te Vea*, « journal officiel des établissements de l'Océanie », qui se publie en français et en taïtien, et nous y avons trouvé deux discours prononcés à l'occasion de la distribution des prix qui s'est faite quelques jours après les examens. Nous les reproduisons avec plaisir ; ils montreront à nos amis que, si M. Viénot conduit son œuvre spéciale avec zèle et intelligence, il sait aussi la représenter avec dignité, et que ses efforts commencent à être appréciés, comme ils le méritent, par les autorités locales.

Après avoir dit que la reine Pomaré, M. le commandant commissaire de la République, M. l'ordonnateur et M le directeur des affaires indigènes étaient sur l'estrade, le journal ajoute :

M. Viénot a ouvert la cérémonie par l'improvisation suivante :

« Madame, Monsieur le commandant, Monsieur l'ordonnateur,

« Permettez-moi de vous remercier, en mon nom comme en celui de nos élèves, pour cette haute marque de sympathie manifestée par votre présence. Vous vous êtes dérobés à vos éminentes fonctions pour assister à cette cérémonie. C'est une démarche qui remplit nos cœurs de gratitude, et qui tournera à l'avantage commun, car ces jeunes élèves, voyant l'intérêt que vous prenez à leurs travaux, et l'éclat que vous donnez aux récompenses qui leur sont accordées, voudront y répondre par plus d'ardeur encore, et nous, leurs maîtres, nous nous sentirons fortifiés par la pensée que nous ne marchons pas dans l'isolement.

« La tâche d'instruire la jeunesse est bien ardue et parfois

bien ingrate. Il y a ici plus qu'à discipliner les esprits : il y a presque à transformer des natures indolentes en natures actives. Le Comité chargé d'examiner les résultats obtenus a bien voulu se montrer satisfait. Ce témoignage nous est précieux. Après l'approbation de la conscience, le sentiment du devoir accompli sous le regard de Dieu, rien ne nous est plus sensible que de voir reconnaître nos efforts par les personnes déléguées pour les apprécier, par le gouvernement du pays.

« Nous poursuivrons donc sous de tels auspices la mission que nous avons entreprise, avec la certitude que tout champ travaillé dans ces conditions produit une bonne récolte. »

Après la distribution des prix, M. le commandant a pris la parole en ces termes :

« Monsieur le directeur, Madame la directrice,

« C'est la première fois, depuis que j'ai pris le gouvernement de la colonie, que je préside à la distribution des prix dans votre institution. C'est aussi pour la première fois que le Comité de surveillance de l'instruction publique a pu examiner vos élèves. Le compte qu'il m'a rendu de cet examen démontre, de la part des garçons comme des filles, le vif désir d'apprendre, et, de votre part, les efforts et la persistance à imprimer dans ces jeunes esprits l'amour de l'étude. Recevez ici publiquement le témoignage de ma vive satisfaction pour le résultat obtenu par les soins constants que vous apportez dans votre mode d'enseignement. Je vous en remercie au nom de la reine Pomaré, qui a tant d'affection pour la jeunesse des écoles ; — je vous en remercie au nom des pères et des mères de famille qui vous confient leurs enfants pour leur donner l'instruction sans laquelle il est impossible aujourd'hui de se procurer et de conserver un rang, quelque modeste qu'il soit, dans la société ; — je vous en remercie au nom du gouvernement du Protectorat, qui a tant à cœur le bonheur de cette jeune génération et qui ne veut reculer devant aucun sacrifice pour l'initier au bienfait de notre civilisation. »

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## MADAGASCAR

### OMBRES ET LUMIÈRES

De grands changements sont survenus depuis quelques années dans cette île. Les Malgaches se prêtent facilement au progrès et marchent dans la voie de la civilisation avec une rapidité sans exemple, surtout dans la capitale et ses environs. Les malsaines petites huttes de bois dans lesquelles ils s'entassaient jadis font place de toutes parts à de bonnes constructions en briques. Le peuple est méconnaissable sous le rapport de la propreté. Habitudes, costumes, mœurs, tout est bouleversé. Dans les classes élevées même, et c'est un malheur que les missionnaires déplorent, hommes et femmes ont adopté le costume à l'européenne avec tous ses écarts de mauvais goût, et l'on parle en langue malgache de la mode et de ses exigences.

L'instruction est appréciée et des demandes se produisent de tous côtés, surtout aux abords d'Antananarivo, pour l'ouverture d'écoles et de maisons d'éducation. Les missionnaires ne sauraient suffire à la préparation d'instituteurs propres à remplir la tâche qui leur est confiée. Toutes les écoles déjà existantes sont bien suivies. La plupart ont été créées par la mission, mais récemment le gouvernement en a ouvert plusieurs et ne néglige aucun moyen d'encourager le peuple à y envoyer ses enfants. Ce sont moins les écoliers qui font défaut que la place pour les recevoir. Ils sont en général vifs, intelligents, dociles. Leurs progrès sont rapides.

Il existe plusieurs écoles du dimanche. L'une qui est sous la direction de M. Charles Jukes, à Antananarivo, dépend de la grande Église à laquelle ce missionnaire dévoué consacre tous ses soins. Le service de l'après-midi commence à deux heures. Il se compose de prières liturgiques, puis d'un court sermon, et est toujours terminé à trois heures; ensuite, la congrégation entière — enfants et adultes — se forme en école. Il y a un assez grand nombre de classes parmi les enfants, et parmi les adultes ceux qui savent lire l'enseignent à ceux qui l'ignorent. Ceux qui ne sont que des commençants en toutes choses se subdivisent aussi en groupes, et des moniteurs indigènes leur expliquent, verset par verset, des passages de la Parole de Dieu. — Dans cette congrégation se trouve une bonne vieille femme qui a supporté bien des mauvais jours par attachement pour l'Évangile. Entre autres souffrances qu'elle eut à endurer pendant la période des persécutions, elle resta plusieurs années avec de lourdes chaînes rivées autour du cou, et condamnée à subir chaque jour une cruelle bastonnade qui la laissait la plupart du temps sanglante et meurtrie. Cette femme est maintenant une des plus fidèles monitrices de l'école du dimanche, et consacre ses loisirs de la semaine à enseigner à ses anciens persécuteurs les vérités qui lui sont si chères. Son mari, un excellent homme, a longtemps été catéchiste, mais le malheureux est actuellement atteint de la lèpre et, conformément aux lois strictes qui ont cours à cet égard parmi les Malgaches, il lui est interdit d'assister au culte public, comme à n'importe quelle autre réunion.

Pendant quelque temps, le dépôt principal de la mission se trouva complétement dépourvu de Bibles. Beaucoup de personnes furent vraiment désolées d'apprendre qu'il n'en restait plus. Souvent les plus empressés faisaient une surenchère avec l'espoir qu'en offrant un prix très-élevé, ils arriveraient à être servis quand même. Il fallut répéter bien des fois que 5,000 francs ne pourraient pas en procurer un seul exemplaire, avant de décourager les demandes. Il est presque

impossible de se représenter le ravissement avec lequel fut accueillie, il y a quelques mois, l'annonce que la Société biblique, prenant pitié de leur détresse, avait expédié plusieurs caisses de Bibles. Elles furent taxées à 1 schelling pièce. Jamais article rare ou précieux ne fut enlevé avec une telle rapidité. Pendant trois ou quatre jours, on fut uniquement occupé à la vente, et lorsque tout fut écoulé on calcula que pendant cet intervalle si court plusieurs milliers d'exemplaires du saint Livre avaient été placés. Un pauvre homme, en particulier, avait fait une longue route pour se le procurer. Arrivé à la capitale, après plusieurs heures d'une marche fatigante, il reconnut qu'il n'avait pas assez d'argent. Sans hésiter, sans se troubler, il courut au marché voisin, retira sa chemise, la vendit pour quelques sous, et, tout joyeux, revint consommer son achat.

Il est intéressant de voir combien les Malgaches apprécient la Bible. La posséder, est pour eux un vrai bonheur. C'est un trait caractéristique, qui ne se retrouve nulle part ailleurs aussi prononcé. Toutefois, ce n'est pas le tout de révérer le saint volume, il faut que ses vérités pénètrent dans les cœurs, les changent et se fassent reconnaître comme règles de la vie et des sentiments. Beaucoup sont arrivés à ce degré où la connaissance est devenue de l'amour et se réjouissent dans la certitude de leur rédemption par le sang de l'Agneau.

Dans un village peu éloigné de la capitale habite une pauvre jeune fille aveugle, qui n'a de sa vie pu lire le Nouveau Testament, et toutefois elle ferait honte à bon nombre de ses sœurs européennes qui l'ont possédé, lu et entendu commenter depuis leur première enfance. A force de rechercher la société de ceux qui peuvent le lire, elle a retenu de mémoire des chapitres entiers et les répète correctement et sans la moindre faute. Elle peut indiquer les chapitres et les versets où se trouvent ses textes favoris. Et elle use de cette science si péniblement acquise pour encourager ceux de ses amis qui sont encore étrangers au Sauveur, à le chercher

pendant qu'il est temps, à l'invoquer pendant qu'il se trouve.

Quand on entend parler des merveilleux succès de l'Évangile à Madagascar, il faut bien se rendre compte que c'est surtout dans le voisinage immédiat des grands centres de mission, tels que la capitale et quelques autres villes; toutefois, là même où Dieu a si ouvertement manifesté les richesses de sa grâce, l'ennemi est à l'œuvre, cherchant à reconquérir sa puissance sur les âmes qui lui ont échappé. Christ a *ses* missionnaires invitant le peuple à croire à l'Évangile, à recevoir la paix et le salut; mais Satan a les siens aussi, missionnaires autrement nombreux, toujours prêts à détourner les âmes, et à les entraîner à leur ruine.

Il est douloureux de constater que ceux qui poursuivent cette œuvre déplorable sont des commerçants européens qui sont venus s'établir dans la capitale depuis que le christianisme y a introduit des éléments d'ordre, de bien-être et de richesse, et qui y ont apporté l'usage et, malheureusement aussi, l'abus des liqueurs fortes. C'est avec acharnement qu'ils initient la jeunesse malgache aux honteux écarts de l'ivresse; et, dans les rangs de l'armée et de la noblesse du pays, on tient à honneur d'imiter les Européens qui prêchent d'exemple la débauche et la dépravation.

La reine a dû dernièrement prendre des mesures énergiques pour arrêter le développement du commerce du rhum, et plusieurs de ceux qui ont contrevenu à ses décrets ont été sévèrement punis. Par malheur, elle n'a aucun droit sur les marchands de liqueurs européens. Tout ce qu'elle peut faire, c'est d'interdire de leur acheter, et elle a usé de ce droit dans la mesure de son pouvoir. Toute maison suspectée de contenir une provision illicite de rhum est sujette à une descente de police, et il peut en résulter pour le propriétaire un emprisonnement plus ou moins long.

Dans les villages très-éloignés de la capitale, l'ignorance et la démoralisation sont encore épouvantables, quoique presque tous possèdent une église. Les habitants s'y rendent assez

régulièrement, ils répètent les formules de prières qu'on leur fait répéter parce que c'est l'usage; mais de Dieu, de sa loi ou de son amour ils ne savent encore rien. Que pourrait-on attendre de mieux, du reste, étant donnée l'insuffisance de leurs moyens d'instruction? Pour obvier à cet inconvénient, on prépare, en ce moment, des catéchistes à Antananarivo. Mais le nombre des villages est si grand qu'il faudra longtemps encore avant que chaque localité en ait un.

Quant aux tribus disséminées aux extrémités de l'île, elles sont encore ce qu'elles furent pendant des siècles, cruelles, sans foi, toujours en guerre les unes avec les autres et plongées dans la nuit du paganisme. Antananarivo se trouvant au centre de l'île, il faut espérer que l'Évangile gagnera peu à peu et couvrira toute sa surface. L'an dernier, un missionnaire eut la pensée de visiter ces contrées reculées. Il apprit que, même là, on avait ouï parler des « priants » et on se demandait avec curiosité ce qu'étaient ces hommes qui, disait-on, opéraient des prodiges. Il y a quelques mois à peine, des messagers arrivaient de l'extrémité méridionale de l'île auprès des missionnaires; ils venaient, de la part de leur roi, s'assurer des merveilleux changements attribués aux étrangers. Après s'être convaincus de la vérité de ces faits, ils communiquèrent enfin le véritable but de leur expédition, qui était de ne point revenir sans ramener avec eux un « homme blanc. » Malheureusement, aucun missionnaire n'était disponible, et il fallut répondre à leurs pressantes sollicitations par un refus.

Quand on songe à ces appels réitérés et à tout ce qui reste à faire à Madagascar, ne comprend-on pas ce souhait formulé par un de ses missionnaires : « Oh! que n'ai-je la force d'un géant et les ailes d'un ange pour voler de lieu en lieu et faire connaître à tous en même temps l'amour infini de Celui qui nous a aimés! Ou que ne puis-je donner à ma faible voix le retentissement du tonnerre afin de proclamer au peuple entier que c'est une chose certaine et véritable que Jésus est venu pour sauver les pécheurs! »

# ÉGYPTE

## RÉVEIL INTELLECTUEL ET RELIGIEUX

On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes extraites de communications faites par Sir Bartle Frère sur les résultats de la mission entreprise au Caire et dans différentes parties de l'Égypte. Ce sont, en abrégé, ses propres impressions, telles qu'il les avait fait connaître au secrétaire de la Société destinée à venir en aide aux missions ottomanes :

« J'ai été vivement frappé par ce que j'ai vu de l'œuvre de la mission presbytérienne américaine dans ce pays. Je connaissais l'Égypte bien des années avant l'installation de cette dernière Société, et je me rappelle avoir souvent compati aux doléances des premiers missionnaires protestants, qui ne pouvaient assez gémir sur la complète indifférence des Cophtes en matière religieuse ou seulement intellectuelle. Mais à mon dernier séjour ici, il y a deux ans, quelle différence! Tout était changé! Partout éclataient les preuves manifestes d'un réveil de l'intelligence aussi bien que des consciences. Là où je n'avais rien laissé, je retrouvais d'immenses écoles bien dirigées et fréquentées par un grand nombre d'enfants cophtes, arabes ou chrétiens, ces derniers pour la plupart récemment baptisés. Les vérités du christianisme, telles qu'elles sont enseignées dans nos églises, étaient devenues autant de sujets d'étude sérieuse et avaient trouvé un accès facile dans un certain nombre de maisons égyptiennes où, il y a quelques années, elles n'eussent éveillé aucun intérêt, si même elles n'avaient pas soulevé une vive opposition.

« Ce que j'ai entendu de la bouche de M. et Madame Lansing ou de leurs collègues, joint à ce que j'ai vu moi-même, m'a convaincu que leurs enseignements avaient produit une profonde et durable impression non-seulement au

Caire, mais dans tous les centres où ils ont jusqu'à présent pu déployer leur chrétienne activité.

« Laissez-moi remarquer en passant que leurs travaux me paraissent avoir été singulièrement secondés par le système d'éducation populaire mis en honneur sous Méhémet-Ali. A ma première visite en Égypte, en 1834, à l'exception de quelques scribes cophtes et de quelques moulahs arabes, très-peu d'individus appartenant au peuple proprement dit savaient lire ou écrire, surtout dans la Haute Égypte. Le plan du gouvernement pour arriver à l'éducation populaire, s'il était déjà conçu, était en tout cas encore dans l'enfance. A l'époque actuelle, au contraire, les missionnaires m'affirment qu'il est rare de s'adresser à un groupe d'ouvriers ou d'agriculteurs qui ne puissent lire ou écrire leurs caractères arabes, et ne reçoivent avec reconnaissance et profit des traités imprimés ou des fragments de la Parole sainte. La libre circulation de ces feuilles volantes transporte naturellement les enseignements des missionnaires au sein d'un grand nombre de familles où peut-être eux-mêmes n'eussent jamais pénétré.

« Je vois avec plaisir que votre Société est venue en aide à Miss Whately pour ses écoles du Caire. Quel exemple frappant de ce que peut le dévouement d'une seule femme lorsqu'il est sans réserve acquis à une bonne cause ! Du reste, hâtons-nous de le dire, on trouve rarement réunies chez une même personne la capacité et l'énergie dont Miss Whately a fait preuve dès le début, qualités hors ligne, dont les classes moyennes et élevées du Caire recueillent aujourd'hui le bénéfice. »

L'honorable M. Baxter, membre du parlement, corrobore ce témoignage. Il dit que le seul point lumineux, dans cette terre de ruines et de souvenirs, est l'impulsion donnée à l'éducation par les efforts habilement concertés et couronnés d'un plein succès des missionnaires américains. L'influence de leurs institutions au Caire, à Ossiout et dans d'autres endroits, s'étend d'une manière lente mais certaine, et se fait déjà sentir en Nubie et dans le Soudan.

# KAFIRISTAN

La tentative faite par M. E. C. Johnson, ex-officier de l'armée du Bengale, pour porter l'Évangile dans le Kafiristan est l'une des entreprises missionnaires les plus hardies de notre époque. Le récit nous en a semblé plein d'intérêt.

Déguisé sous un costume indigène, M. Johnson quitta Peshawur, en mars dernier, avec une caravane. Au chef de la caravane, il s'était fait connaître comme un faquir chrétien, prêt, s'il le fallait, à sacrifier sa tête plutôt que de renoncer à sa foi. Et c'est une justice à lui rendre : si hardie qu'eût été cette confession, toute sa conduite ultérieure l'a amplement justifiée, même dans les moments les plus critiques.

Arrivé aux collines tristes et nues qui marquent la frontière indoue, il lui sembla franchir, il en convient lui-même, l'entrée de la vallée de l'ombre de la mort. Au gué qui sert de passage à la rivière Caboul, à chaque défilé de montagne comme dans le moindre village, la caravane était inspectée et fouillée par des hommes armés jusqu'aux dents et de l'aspect le plus féroce. Le silence d'un espion, qu'on avait découvert sur les flancs de la caravane, peu de temps avant de quitter le territoire indou, dut par deux fois être acheté à prix d'or ; mais aussi fut-il d'un grand secours en dépistant les autres espions qui abondèrent dès que l'on eut franchi la frontière.

Souvent, M. Johnson fut suspecté et accusé d'être un Feringhi (ou Anglais), mais il fut providentiellement préservé d'être découvert. Sa réponse invariable à toute investigation était celle-ci : « Je suis un faquir chrétien des bords de l'Indus, près de Mari, » ce qui était l'exacte vérité. Plusieurs fois, il put croire que sa dernière heure était arrivée. Un jour, en particulier, comme une épée nue brillait au-dessus de sa tête : « Ne me tuez pas, dit-il à celui qui le menaçait, ou si vous le voulez absolument, laissez-moi d'abord recommander mon âme à mon Sauveur. » A la nuit, on le faisait disparaître

parmi les bagages, et son repos était assuré par une garde volontaire formée de plusieurs voyageurs de la caravane, qui s'étaient pris d'un sympathique intérêt pour l'intrépide jeune homme dont ils admiraient la persévérance sans en comprendre le mobile.

Ayant atteint Jellalab, il aperçut les pics neigeux du Kafiristan et se crut certain de pouvoir, en moins de deux jours, pénétrer au cœur de cette mystérieuse contrée. C'est là toutefois qu'il se trouva soudainement arrêté, et que son identité comme Européen fut tout à coup dévoilée. Sa venue sur le territoire de Caboul excita une vive rumeur dans tout le pays. Il fut conduit devant le gouverneur et, quand il eut déclaré qu'il était chrétien, son livre de prières (*pouschtou*, en afghanistan) fut examiné, et on lui demanda d'en réciter quelques-unes. Puis, on lui fit chanter plusieurs hymnes. Il entonna aussitôt le cantique : « Il en est un plus grand que tous les autres. » Un silence profond accueillit ce chant qui parut impressionner vivement les assistants. M. Johnson ne remarqua d'opposition qu'au moment de sa profession de foi ; alors une clameur générale s'éleva : « Ne dites pas cela, ne prononcez pas ces mots. » Le gouverneur dit à haute voix : « C'est ce que j'appelle ne pas craindre de risquer sa tête. » Toutefois, lorsque voulant profiter de ses bonnes dispositions, M. Johnson lui demanda instamment la permission de continuer son chemin, sa requête fut formellement repoussée, et il fut reconduit à la frontière sous bonne escorte, mais non sans avoir su trouver de nombreuses occasions de parler de son Maître aux Afghans, soit en public, soit en particulier.

L'impression de M. Johnson est que, si le pays est tenu à l'abri de toute influence étrangère avec un soin si jaloux, c'est moins le résultat d'une antipathie sérieuse pour le christianisme que d'une défiance motivée des Européens. Aussi croit-il que, si le gouvernement britannique demandait protection pour les missionnaires et pour eux seuls, il y a peu de doute que ce pays ne s'ouvrît devant eux et ne les accueillît.

# THIBET

## MISSION MORAVE

Depuis plus de vingt ans, des missionnaires moraves, avec un zèle, une fidélité et une persévérance au-dessus de tout éloge, poursuivent une œuvre ingrate d'évangélisation dans le Thibet, ou plutôt sur ses extrêmes limites. Ils ont, sans se lasser, travaillé dans leur lointaine solitude, presque en dehors de toute relation possible avec leurs frères d'Europe, espérant contre toute espérance et s'attachant avec l'acharnement du croyant aux promesses de Celui qui a dit : « Voici, je suis toujours avec vous. Celui qui sème avec larmes, moissonnera avec chants de triomphe. » Ils n'ont permis à aucun doute décourageant d'altérer leur foi, et aujourd'hui, après un quart de siècle de labeur sans grand résultat apparent, ils expriment encore leur confiance que la nouvelle génération qu'ils ont vue grandir sera moins opposée au christianisme, et que l'aube du jour éternel commence à luire sur les vallées de leur cher Thibet.

Les deux missionnaires qui, les premiers, se dévouèrent pour aller occuper cet avant-poste désert, avaient l'intention de se rendre tout d'abord en Mongolie, par la partie la plus occidentale du Thibet. Ils furent détournés de ce dessein par l'intervention jalouse des autorités chinoises, qui ne permirent pas aux deux étrangers d'arriver à la province à laquelle ils avaient résolu de consacrer leurs efforts. Mais, ayant acquis quelque connaissance de la langue, ils décidèrent de s'établir à Caboul, près de Kyelang, village situé à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. En 1857, un troisième missionnaire, linguiste distingué de Russie, se joignit à eux, et entreprit de traduire les saintes Écritures en langue thibétaine, travail qu'il eut bientôt achevé. Il les imprima ensuite avec la presse lithographique du Dr Barth, ainsi que des séries

d'histoires de la Bible et autres livres appropriés à leurs besoins.

Ce fut en 1865 que, pour la première fois, un père et son fils témoignèrent quelque intérêt pour les sujets religieux et chrétiens. A la fin de 1873, on comptait vingt-trois convertis baptisés. Vers cette époque éclatèrent une violente opposition de la part des lamas, les grands prêtres du bouddhisme, et une persécution cruelle dirigée par les nobles, qui sont les principaux conducteurs de la nation. Un prêtre converti fut tué, par accident, dit-on, mais dans des circonstances qui laissent planer de graves soupçons sur ses persécuteurs. Un lama de talent, nommé Shapa, qui dans un pélerinage avait reçu un exemplaire de l'Évangile selon saint Matthieu, se rendit auprès des missionnaires pour en apprendre plus long sur cette vérité qui parlait à son cœur. Il ne lui fallut pas très-longtemps pour se convertir et être baptisé, et il est devenu un puissant auxiliaire des missionnaires par son influence, son exemple et son dévouement à la cause évangélique. Il travaille avec courage et succès dans la petite imprimerie de Kyelang.

La superficie du Thibet représente au moins 700,000 milles carrés contenant une population d'environ 10 millions d'habitants. Leur religion est le *lamaïsme* ou *chamanisme*, dont le chef visible, incarnation de Fo (Bouddha), se nomme Grand-Lama, et réside à Lahsa. On sait l'excessive et ridicule dévotion de ce peuple pour le Grand-Lama.

Le seul effort qui ait été jusqu'ici tenté pour faire briller la lumière de l'Évangile au milieu de ces ténèbres est, comme nous venons de le constater, dû à l'initiative des Frères moraves.



## ROYAUME DE LAOS

Le pays de Laos se trouve situé immédiatement au sud de la province chinoise du Yunnan, entre celle-ci et le royaume de Siam, ayant la Cochinchine à l'est et le Birman à l'ouest. Des chaînes de montagnes s'étagent du nord au sud, et de larges cours d'eau, suivant cette même direction, sillonnent la contrée, entretenant la fertilité et la richesse dans ses magnifiques plaines. Ce peuple fait avec la Chine et le Birman un grand commerce d'exportation pour l'ivoire, l'or, l'argent, l'étain et le plomb, productions naturelles que le pays fournit en abondance, ainsi que de la laque, des gommes, des peaux, et des bois variés recueillis dans ses vastes forêts. L'importation rapporte en échange des soies et de l'opium.

Les indigènes sont d'un naturel doux, paisible, industrieux, mais ils sont plongés dans une superstition sans bornes. Quelques-uns sont bouddhistes, d'autres ont adopté une espèce de culte des ancêtres qui leur est venu de la Chine. Toutefois, il n'existe pas de religion qui leur soit propre. Ils font usage, dans leurs transactions industrielles, des caractères chinois légèrement modifiés. Le mariage n'est pour eux qu'une affaire de trafic, et les femmes sont opprimées et négligées chez eux comme dans toutes les nations de l'Orient. Quand donc ces humbles demeures villageoises seront-elles illuminées par les clartés de la lumière divine, la seule dont les bienfaisants rayons puissent y ramener la paix et le bonheur?

C'est à résoudre cette question qu'un missionnaire dévoué a récemment consacré sa vie.

Il y a environ huit ou neuf ans, M. Mac Gilvary et sa femme, après avoir travaillé quelques années parmi les Siamois, se sentirent irrésistiblement attirés vers le Laos, dont personne n'avait jusque-là entrepris l'évangélisation. Ils descendirent le Meinam pendant quelques centaines de milles, jusqu'à Zimmaï ou Chiengmaï, la ville la plus importante et la plus centrale du

pays, dans le but d'y établir une mission. C'était une expérience dangereuse et dont le succès paraissait fort douteux aux amis qu'ils laissaient derrière eux à Siam. Bien que le roi de Laos fût tributaire de ses voisins, on savait qu'il exerçait un pouvoir absolu et sans contrôle sur la vie de ses sujets, et qu'il n'hésitait pas à condamner à mort ceux qui avaient le malheur de lui déplaire.

Toutefois, armés de leur invincible amour pour les âmes, les deux époux partirent. Dès leur arrivée, ils durent se contenter d'un sala ou zayat, sorte de hutte rendue à peine habitable par un double entourage de nattes, et située en dehors des murs de la ville. Le souverain n'était guère disposé à leur accorder du terrain ou seulement la permission de se construire une demeure un peu plus confortable. Après une assez longue attente, ils reçurent enfin l'autorisation de se bâtir une maison en bambous près de l'emplacement de leur zayat. Ce fut un adoucissement à leurs souffrances.

Si chétive et si pauvre que fût cette habitation, elle était admirablement située pour servir leurs projets missionnaires. C'était au bord d'une des routes les plus fréquentées qui conduisent à la capitale, et cela leur fournissait l'occasion de parler fréquemment à toutes sortes de gens.

Un an après, M. Wilson et sa femme se joignaient à M. Mac Gilvary et obtenaient la permission de se construire une maison en bambous semblable à celle de leurs amis, mais, cette fois, dans un faubourg de la ville, de l'autre côté de la rivière. Durant cet intervalle, le roi avait, à plusieurs reprises, accordé un terrain pour l'érection d'une véritable maison de mission, mais l'ordre était à peine donné qu'il était révoqué sans autre cause apparente qu'un caprice.

Le langage des Siamois et des habitants du Laos diffère si peu que M. Mac Gilvary put, sans trop de peine, commencer à prêcher quelque temps après son arrivée. La population l'écoutait volontiers et, vers la fin de 1867, une petite Église de sept convertis s'était constituée. L'attention du roi fut

éveillée par cet événement tout nouveau, et deux des néophytes furent condamnés à mort. Les autres se cachèrent et se firent oublier. Le peuple intimidé n'osait plus approcher des missionnaires, car la protection du gouvernement siamois ne pouvait s'étendre qu'à la personne de ces derniers.

C'est dans cette situation grosse de tristesse et de périls que je trouvai ces courageux et fidèles ouvriers, vers la fin de février 1870, comme je revenais à travers ce pays vers le Birman, sur le territoire britannique. Peu de temps après mon passage à Zimmaï, ce monarque intolérant et cruel mourut. Son successeur, doué d'un caractère plus conciliant, permit aussitôt aux missionnaires de construire une maison telle qu'ils la pouvaient souhaiter, sur l'emplacement qui leur avait déjà été si souvent concédé et repris. Toute tentative d'intimidation ayant cessé, les indigènes reprirent confiance et se groupèrent de nouveau autour des serviteurs de Dieu, dont l'enseignement leur était sympathique. Depuis ce moment, la mission n'a cessé de prospérer, bien que M. Mac Gilvary ait dû s'absenter provisoirement pour raison de santé. L'œuvre d'évangélisation n'a point été confinée à la cité, mais déjà une importante tournée a été entreprise et conduite à bien. Il y a tout lieu d'en attendre d'heureux résultats.

---

Inde. — Cette année, le nombre d'idoles faites par les sculpteurs de Calcutta et de ses faubourgs s'est élevé à 2,373. Presque toutes représentent la déesse Dourga.

Un tel déploiement d'idolâtrie ne justifie que trop, hélas! le pressant appel adressé par la Société des Missions de Londres aux pasteurs, ou étudiants en théologie, désireux d'aller joindre leurs efforts à ceux des missionnaires qui sont à l'œuvre dans l'Indoustan.

---

# VARIÉTÉS

## PROGRÈS DE LA CIVILISATION AU JAPON

N'est-ce point un rêve d'entendre parler du Japon comme d'un pays qui veut marcher de pair avec les nations civilisées?

Il y a quelque trois cents ans, cette contrée fut ouverte à l'influence chrétienne par François-Xavier et ses disciples, et, grâce à une substitution habile mais malheureuse, elle adopta à cette époque avec enthousiasme un christianisme paganisé qui compta bientôt plusieurs millions d'adeptes. François-Xavier, en arrivant au Japon, découvrit avec surprise que, parmi le nombre de divinités qui se disputaient les hommages des indigènes, une, la préférée, la glorieuse Amida, et Xaca, son fils, étaient l'objet d'un culte qui semblait n'être que la contre-partie de celui de la Vierge Marie. Sans calculer la portée de ce subterfuge, les jésuites trouvèrent le moyen d'assimiler le culte occidental de la Vierge et de son Fils au culte oriental d'Amida et de Xaca. De là des succès faciles et nombreux. On présentait une statuette à l'adoration des foules, on les faisait s'incliner devant le crucifix, répéter le *Credo*, et on leur administrait le baptême. De la doctrine qui montre le cœur de l'homme à nu dans toute sa laideur, du sang qui purifie et de la foi qui se manifeste par un renouvellement de la vie, il était peu ou point question ; mais, en moins de cinquante ans, on comptait environ deux millions de baptêmes.

Les bonzes, comme on nomme les prêtres de Bouddha et de Sintou, grandement alarmés, sollicitèrent de l'empereur l'expulsion de la nouvelle secte. Lassé de leurs réclamations, ce prince leur demanda un jour combien il y avait de sectes dans l'empire. « Trente-cinq, lui fut-il répondu. — Eh bien!

répondit le monarque, je ne vois pas en quoi une trente-sixième peut nous gêner. »

A la fin, les missionnaires portugais, se croyant sûrs du succès, se montrèrent ambitieux. Ils intriguèrent pour arriver à la puissance politique. Ce changement d'attitude émut la jalousie du Mikado régnant. Il voyait déjà d'un œil défiant l'influence du Portugal qui régnait en despote sur une partie des territoires orientaux. L'ordre d'expulsion fut donné, et une violente persécution organisée contre tout ce qui portait le nom de chrétien, devenu synonyme de traître. Des flots de sang coulèrent avant qu'on eût extirpé tout élément étranger. Pour être plus certain que pareille intrusion ne se renouvellerait pas, le gouvernement japonais promulgua, en 1637, le fameux édit de prohibition qui, pendant plus de deux siècles, a fermé au Japon toute communication avec les étrangers.

En 1854, le commodore Perry, à la tête d'une flottille américaine, concluait un traité de commerce avec le gouvernement japonais. Les Européens étaient de nouveau admis dans des limites nettement définies, et, pendant les années qui suivirent, les missionnaires furent tolérés, les ports les plus importants leur furent ouverts, et tous les édits contre le christianisme furent successivement abrogés.

Voyons maintenant où en est aujourd'hui ce pays.

Sa constitution politique vient d'être entièrement remaniée et modelée sur les institutions monarchiques des nations civilisées. Il y existe actuellement un conseil d'État, différents ministères, tels que ceux de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, des travaux publics, du trésor et des finances, de l'instruction publique, etc. On y trouve une direction des postes, des journaux politiques, littéraires et religieux, des publications mensuelles, etc.

Le gouvernement a, de plus, adopté le code Napoléon, comme base des lois fondamentales du pays. Il a organisé des cours de justice fonctionnant régulièrement, et façonné tout leur système judiciaire sur les formes les plus généralement

approuvées en Europe. L'empereur qui, il y a quelques années à peine, était considéré comme un personnage sacré, trop important pour que les dignitaires les plus élevés de la cour osassent le regarder en face ou l'approcher de trop près, l'empereur sort maintenant à cheval en plein jour, suivi d'une très-faible escorte, sans que son peuple soit obligé de tomber à genoux pour éviter la vue de son auguste personne. Il passe ses troupes en revue, préside à l'ouverture des lignes de chemin de fer, visite ses vaisseaux et mène la vie d'un monarque occidental.

L'armée a entièrement rejeté l'arc, la flèche, la lance, la cuirasse, le casque et le bouclier pour adopter l'armement moderne avec tous ses perfectionnements. Organisation, équipement, exercices, tout est emprunté à ce qui se fait de mieux chez les autres peuples. Le gouvernement a aussi constitué une petite flotte de huit à dix vaisseaux de guerre, dont deux sont entièrement cuirassés et tous mus par la vapeur. Manœuvrés par des marins indigènes, tous ces bâtiments, à une ou deux exceptions près, sont commandés par des officiers japonais. Cette flotte entraînant d'autres nécessités, on a dû construire un dock immense, taillé dans la pierre vive, pour recevoir en réparation les navires du plus fort tonnage; et peu de bassins dans le monde entier le cèdent à celui-ci pour la grandeur, la beauté et la commodité des aménagements. Convenons, pour être justes, que c'est sous la direction d'ingénieurs étrangers que ce gigantesque et beau travail a été entrepris et mené à bonne fin.

On trouve dans de vastes ateliers tout ce que l'art de la mécanique a produit pour faciliter la construction des vaisseaux, des chaudières, des canons et armes de toute nature, comme aussi pour l'équipement de l'armée, cavalerie, artillerie et infanterie.

Une voie ferrée relie déjà Yédo à Yokohama et plusieurs autres tout aussi importantes sont en cours d'exécution. Le télégraphe met en relations permanentes la capitale et

Nagasaki, et permet à ces deux villes de communiquer d'une manière presque instantanée avec le reste du globe. Les points dangereux des côtes japonaises sont éclairés par des phares puissants qui rendent la navigation moins périlleuse que sur beaucoup d'autres points. Que demander de plus à un peuple hier encore dans l'enfance?...

Dans un autre domaine, nous trouvons au Japon une fonderie de caractères typographiques et des imprimeries fonctionnant sans relâche. Les éditeurs travaillent avec ardeur à préparer des dictionnaires et des grammaires en plusieurs langues. On traduit des livres de médecine, de jurisprudence, d'économie politique, de philosophie, d'histoire, de chimie, d'astronomie, de mathématiques, etc., etc.... La Société biblique américaine a déjà publié une édition entière japonaise des évangiles. Le Dr Browes, bien connu pour ses longs travaux parmi les Assamèses, est maintenant à Yokohama, concentrant toute son énergie sur la traduction du reste des Écritures en japonais; car il convient de ne point oublier que, si encourageant que soit l'aspect général de cette contrée, plus de trente millions de ses habitants n'ont jamais eu l'occasion d'être mis en contact avec la vérité.

Les Japonais ont encore adopté pour les transactions monétaires le système décimal. Ils ont un hôtel des Monnaies qui leur fournit de belles et bonnes pièces d'or, d'argent et de cuivre sur le modèle des nôtres. Ils ont établi une banque qui émet des billets, facilite les opérations commerciales et a la haute main sur leur dette nationale, car ils ont emprunté à l'Angleterre une somme importante garantie par des valeurs encore plus considérables, ce qui leur constitue une dette flottante d'un caractère identique à celles des peuples civilisés.

L'architecture a subi des modifications sans nombre. Il n'y a pas jusqu'à leur mode d'alimentation qui ne change tous les jours pour se rapprocher de la cuisine européenne. L'usage des voitures commence à se répandre partout où la largeur

des routes le permet et est déjà commun à Yédo. Le système postal ne laisse rien à désirer ; les lettres portent des timbres correspondant à notre mode d'affranchissement.. Enfin, le calendrier revisé ne diffère plus du nôtre.

Les temples bouddhistes sont aux deux tiers supprimés, ainsi que leurs revenus et redevances. La séparation de l'Église et de l'État, si discutée dans nos pays occidentaux, est déclarée en principe, car le gouvernement ne permet pas plus à une secte qu'à l'autre d'intervenir hors de la sphère qui lui est propre. Une loi a été promulguée portant que les habitants étaient requis de craindre Dieu, d'honorer le roi, d'aimer le pays, d'obéir aux lois de la nature et de remplir leurs devoirs tant envers leurs enfants qu'envers leurs ascendants. Le repos dominical est respecté ; les ateliers et les établissements publics ferment, ce jour-là. Soixante et dix à quatre-vingts missionnaires de toutes dénominations travaillent activement dans les divers champs de travail où le respect des autorités établies les maintient. Ils sont déjà secondés par un certain nombre d'indigènes dont l'intelligence, le dévouement et la bonne volonté font des auxiliaires inappréciables.

Les principes de la charité ont trouvé là une terre propice où se développer. Des asiles pour les pauvres s'ouvrent de toutes parts, des hôpitaux pour les malades surgissent comme par enchantement, et, comme chez nous, on y reçoit des internes pour se préparer à l'exercice de la médecine. Des colléges et cours supérieurs se fondent dans tous les ports principaux. Quant aux écoles primaires, le gouvernement les multiplie sur tous les points du territoire. Les différences de castes ont été abolies sans secousse, et les yetas (parias des Indous) ont été admis au rang de citoyens, sans payer aucun droit et occasionner de réclamations.

Au point de vue de la femme, c'est la seule contrée orientale où elle ait toujours joui de quelque considération. Sa position au Japon, bien qu'inférieure à celle que le christia-

nisme lui assigne, est aussi éloignée de l'esclavage et de la misère des Chinoises que de l'inutilité de la femme indoue ou turque. Elle est fille, épouse et mère, et comme telle elle a une place honorable au foyer, au lieu d'être un objet de luxe, un jouet bientôt déprécié comme dans les harems, ou une bête de somme comme parmi les Tartares. La polygamie étant inconnue au Japon, la vie sociale y est basée sur un principe d'égalité entre les sexes. On se rend des visites, et les parties de plaisir, les fêtes et la pratique des devoirs de l'hospitalité y sont aussi communes que chez nous.

En ce moment, il se produit une puissante réaction en faveur de l'instruction des femmes, et il faut convenir qu'elles se montrent on ne peut mieux disposées à en profiter. Des filles de haut rang sont en pension à Washington ; plusieurs d'entre elles ont remporté des succès éclatants dans les concours où elles se sont fait admettre par leur travail.

Il existe à Yokohama, sous la direction de Madame Pruyn, une école de filles qui donne la plus vive satisfaction à ses fondateurs.

Quant au climat, il est doux et sain, sauf pendant six semaines de grandes chaleurs que le voisinage des montagnes et de la mer rend supportables.

Mais à côté de toutes ces transformations qui sont purement législatives, on ne peut dire encore que la vérité ait accompli son œuvre de régénération dans les cœurs. Quelle autre œuvre d'évangélisation plus que celle-là se recommande aux prières des amis des missions ? Plus le champ est vaste et se montre favorable au développement de l'Évangile, plus il est pénible de penser que cet Évangile y est encore inconnu et n'y peut étendre son influence salutaire. Puisse l'année qui vient de s'ouvrir nous permettre de constater des progrès non-seulement administratifs mais surtout religieux, dans cette intéressante contrée !

# NOUVELLES RÉCENTES

Départ de M. Christmann. — M. Christmann s'est embarqué à Southampton, le 15 de ce mois. Il est à bord de l'*European*, l'un des grands paquebots qui font régulièrement le service entre l'Angleterre et le sud de l'Afrique, et ne mettent pas plus de vingt-cinq à vingt-huit jours pour atteindre le Cap. Ce navire ayant touché à Plymouth pour y prendre la malle et quelques passagers, M. Christmann a pu nous écrire de là qu'il était parfaitement bien installé et que, par une exemption assez rare et dont il était fort reconnaissant, vingt-quatre heures d'une navigation passablement rude ne lui avaient causé aucune souffrance. Nous pourrons, dans quelques jours, recevoir de ses nouvelles de Madère, où l'*European* doit toucher. Notre frère est attendu dans le Lessouto avec une vive impatience. Si aucune difficulté imprévue ne le retarde en route, il arrivera à temps pour prendre part aux assemblées du synode qui doit se réunir à Léribé, dans les premiers jours de mars, et pour assister au départ des évangélistes destinés au pays des Banyaïs.

Rectification. — Dans notre article du mois dernier sur la consécration de M. Christmann, nous avons procuré à nos amis le plaisir de lire l'excellente allocution prononcée, en cette occasion, par M. le pasteur Roser. Nous l'avions trouvée sur quelques feuilles remises au candidat, comme souvenir, par notre collègue lui-même. Mû par un respect scrupuleux pour la littéralité, il nous prie avec instance de dire ici qu'il n'y avait pas une parfaite conformité entre les expressions que nous avons reproduites d'après son manuscrit et celles dont il s'est servi du haut de la chaire.

Contagion de la charité. — Nous signalions, dans notre dernier numéro, le don magnifique offert à la Société des Missions de l'Église établie pour la création d'une œuvre missionnaire sur les bords du lac Victoria Nyanza. Un nouveau don de *cent mille* francs, également anonyme, est venu depuis s'ajouter au premier.

Saintement jaloux de ne pas se laisser distancer dans ce déploiement de libéralité chrétienne, un ami de la Société des Missions de Londres vient de mettre à la disposition du comité de cette Société une somme de *cent vingt-cinq mille* francs, pour l'établissement, sur les bords du lac Tanganika, d'une œuvre nouvelle d'évangélisation.

Contagion bénie de la charité. Que n'avons-nous le privilége de voir parmi nous l'amour des âmes et le désir de les sauver inspirer de tels sacrifices !

Afrique orientale. — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que la Mission médicale de l'est de l'Afrique, partie avec M. Price, a déjà rendu les plus grands services. Le dispensaire ouvert à Mombasa, en juillet dernier, sous la direction du Dr E. Forster a, dans le premier trimestre, rendu la santé à plus de six cents malades ; sans compter ceux qui ont été soignés à domicile par l'entremise des jeunes gens que le docteur emploie comme aides.

Le commodore Goodenough. — Tous ceux qui s'intéressent au salut des païens se joindront à nous pour déposer un juste tribut de regrets sur la tombe du commodore Goodenough, officier supérieur, commandant en chef la flotte de Sa Majesté Britannique dans les mers du Sud. C'est une grande perte pour les missions. Cet homme aussi distingué que brave et dévoué, tout en remplissant les devoirs de sa charge, avait

consacré sa vie à servir et à faire avancer la cause des missions dans ces parages lointains. Il est tombé victime de sa fidélité à la tâche qu'il s'était imposée, en cherchant à procurer des renseignements sur l'île de Santa Cruz. Cette île malfamée, où n'avait jamais brillé la lumière de l'Évangile, est habitée par des tribus sauvages et inhospitalières. Elles ont saisi le moment où l'intrépide officier se trouvait sans défense et l'ont massacré.

Persévérance. — Par une lettre privée reçue d'Amérique, le fait suivant, bien digne de notre intérêt, est parvenu à notre connaissance :

Une jeune fille avait passé quelque temps dans une institution missionnaire et y avait appris à connaître et à aimer le Seigneur. Par un brusque revirement d'opinion chez ses parents, elle fut tout à coup retirée de l'école, dépouillée de ses livres, et envoyée assez loin en province pour être livrée à un mari païen qui lui était inconnu et auquel elle avait été cédée. Il lui fut sévèrement interdit de lire, de chanter ou de prier.

Le missionnaire auquel nous sommes redevables de ce fait écrit à ce propos : « Mercredi dernier, j'ai eu la joie de revoir L., de baptiser son mari, ses deux enfants et ses beaux-frères. On m'a prié de fournir des livres afin que la jeune femme pût enseigner à tout ce monde ce qu'elle sait elle-même : lire, prier, chanter. Ces cinq années d'attente lui ont paru longues et pénibles, mais sa foi ne s'est point lassée. Elle a vaincu, et aujourd'hui elle est heureuse au delà de toute expression. »

*Le Gérant :* Eugène Casalis.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## MISSION DU SUD DE L'AFRIQUE

### L'ŒUVRE DE L'ENNEMI ET L'ŒUVRE DU MAÎTRE

Des lettres de nos missionnaires, écrites dans le courant de décembre, mentionnent une étrange tentative faite par quelques femmes pour remettre en crédit de vieilles superstitions et le régime qui s'y rattache.

Prétendant être inspirées des *ancêtres*, que l'on vénérait ci-devant comme des dieux, elles ont répandu le bruit que des révélations du monde des esprits annonçaient la ruine prochaine du christianisme. Au dire de ces prophétesses, l'un de nos missionnaires, M. Germond, (qui s'y serait attendu ?) croyait à ces révélations, et s'il n'avait pas encore parlé, c'est qu'avant de le faire, il sentait le besoin de se recueillir. Les oracles ordonnaient péremptoirement la destruction immédiate de tout ce qui provenait des blancs. Voitures, charrues et autres instruments de travail, ustensiles de ménage, vêtements, pipes même, tout devait être brisé ou livré aux flammes. L'assurance que faisaient paraître ces énergumènes a produit une certaine sensation ; et, dans une de nos stations, trois femmes appartenant à l'Église se sont laissé entraîner. Toutefois, les exigences des anciens dieux ont paru ridicules même aux gens les moins éclairés.

Dans quelques villages, on a brisé des pipes, ce qui n'est pas un grand mal, mais on n'a voulu sacrifier rien de plus. Le calme renaissait lorsque nos frères ont écrit, et nos évangélistes, en parcourant le pays, avaient accès même aux localités où avait surgi la prophétie. On croit que cette étrange manœuvre et d'autres efforts pour raviver les anciens usages ont eu pour cause principale les instigations de certains personnages qui voient avec dépit leur influence diminuer à mesure que celle du protectorat colonial s'étend et se consolide.

Une autre nouvelle, plus sérieuse, c'est que le gouvernement de la République du Transvaal s'oppose, de la manière la plus catégorique, à ce que nos évangélistes indigènes traversent son territoire pour aller nous préparer la voie dans le pays des Banyaïs.

Il faut que les Boers de cet État se défient singulièrement de la Mission française, qui n'a cependant jamais eu d'autre tort que celui de faire des noirs qui l'accueillent des hommes, de bons travailleurs, en même temps que des chrétiens. Ces noirs n'en peuvent mais, s'il se trouve que pour eux, comme pour tous les rachetés de Christ, la piété a les promesses de la vie présente comme celles de la vie qui est à venir!

Quoi qu'il en soit, voici une sérieuse difficulté que nous n'avions certes pas pressentie. Nos frères allaient se réunir pour voir ce qu'il y avait à faire. Quant à abandonner le projet d'aller chez les Banyaïs, cela est impossible. Si nous ne pouvons pas nous y rendre d'une manière directe, nous ferons tous les détours nécessaires; mais nous irons là où Dieu nous appelle.

Au milieu des soucis que leur crée l'opposition simultanée de deux camps si dissemblables, nos missionnaires ont eu la joie de voir s'ajouter dans l'Église aux Ratsiou, aux Ratéténé, d'autres représentants des familles les plus influentes du pays. Nous réservons pour notre numéro du mois prochain le récit de la conversion de l'un d'eux.

La rentrée des vacances, au mois de décembre, a été fort

encourageante. Plusieurs nouveaux élèves ont été reçus dans l'école préparatoire et dans l'école supérieure de Morija. Le nombre des internes s'élève maintenant à *soixante-treize*. « Ce qui vaut mieux que de gros chiffres, » nous écrit le directeur, « c'est que ces jeunes gens vont bien, se donnent beaucoup de peine et nous font plaisir par leurs excellentes dispositions. Les demandes affluent de toutes parts. Il faudra hausser le programme des examens d'admission, ou faire payer la pension, sans quoi nous serons débordés. »

Nous ajoutons, avec bonheur, une autre nouvelle bien rassurante pour l'avenir du Lessouto. Un des plus grands services que Moshesh ait rendus à ses sujets, a été d'interdire l'importation des liqueurs enivrantes dans son pays. Mais, depuis que les Bassoutos ont des rapports de commerce si fréquents avec les colons et que les frontières de ces derniers se sont rapprochées, l'ancienne loi pouvait être facilement éludée. Le gouvernement de l'État libre, limitrophe du Lessouto, prenant cela en considération, a statué qu'aucun débit d'eau-de-vie et de boissons fermentées ne serait toléré parmi ses subordonnés, à une distance de moins de six lieues des terres des indigènes. Cette mesure ne s'étend qu'aux campagnes et aux groupes de fermes de l'État libre ; mais, comme il n'a que deux villes plus rapprochées du Lessouto que la limite stipulée, et que la surveillance y est facile, le danger est considérablement diminué. Ce règlement de la République de l'Orange contraste d'une manière bien honorable pour elle avec le *veto* que sa sœur du Transvaal oppose à nos inoffensifs et dévoués catéchistes.

# DEUX BREBIS

## A LA RECHERCHE D'UN PASTEUR

*Récit de M. Maitin.*

Bérée, le 30 novembre 1875.

Il y a environ six mois, deux indigènes se présentèrent à ma porte, ayant chacun un petit paquet à la main. Quoique parlant le sessouto, leur accent m'apprit que c'étaient des étrangers. Voici les premières paroles qu'ils m'adressèrent : « Nous venons de loin, des bords de la rivière Vaal ; c'est dans le but de trouver une station missionnaire que nous avons quitté nos familles ; nous avons déjà entendu parler des choses de Dieu, nous y croyons ; mais nous avons besoin de les mieux connaître ; nous sommes venus pour être instruits. Recevez-nous ; nous travaillerons, nous ferons ce que vous voudrez pour gagner notre pain. » Ils sortirent alors d'entre les feuillets d'un Nouveau Testament un papier qui leur avait servi de passe-port. Écrit en hollandais, il portait que Matlari et Rapéna quittaient tel endroit dans le but d'aller chercher une école où ils pussent se faire instruire. J'avais devant moi deux hommes de vingt-cinq à trente ans, qui disaient avoir voyagé pendant deux à trois semaines, poussés par le désir d'apprendre à mieux connaître les vérités de la Parole de Dieu, et de devenir capables d'enseigner les membres de leurs familles et leurs concitoyens. Je me demandais si je devais les croire, quand ils ajoutèrent que leurs femmes, qui commençaient elles aussi à aimer l'Évangile, avaient consenti de bon cœur à les voir s'éloigner d'elles dans le but de s'instruire. C'en fut assez. Bénissant Dieu au fond de mon cœur de l'œuvre de grâce qui était bien manifeste dans le langage de ces deux hommes, je leur dis que nous ferions avec joie pour eux tout ce que nous pourrions. Ils ne trouvaient pas d'expres-

sions assez fortes pour nous témoigner leur reconnaissance.

Peu après leur arrivée, je les questionnai sur la manière dont ils avaient été amenés à la connaissance des choses de Dieu, et voici en abrégé ce que j'appris. Il y a déjà quatre à cinq ans qu'un nommé Lekhou, qui résidait dans le voisinage, et avec lequel ils s'étaient trouvés plus d'une fois dans des parties de danse et de débauche, se mit tout à coup à leur parler de Dieu. « Nous aimons à faire le mal, leur disait-il, mais il y a un Dieu, et c'est le seul vrai Dieu, qui nous punira, si nous ne changeons pas de conduite. » Plus tard, il leur parla de la création, de la chute de l'homme, de la venue de Jésus-Christ pour sauver les pécheurs. Voyant que Matlari et Rapéna trouvaient de l'intérêt à ce qu'il leur disait, il leur promit un jour de venir les enseigner avec son livre. Il vint en effet, un Évangile à la main. Plusieurs portions du Nouveau Testament furent lues et expliquées par Lekhou. Bientôt, nos deux Ligoyas (1) apprirent qu'il ne travaillait pas le dimanche; ils s'entendirent avec lui pour qu'il voulût bien les instruire ce jour-là; tantôt c'étaient eux qui se rendaient chez lui, tantôt c'était lui qui allait chez eux. Le sentiment du péché troublait ces deux hommes; Lekhou leur dit alors : « Il nous faut prier, mettez-vous à genoux. » Il fit une prière qui les remua profondément. Dès lors, ils commencèrent eux-mêmes à prier. « Si seulement nous savions lire dans ce livre que Lekhou possède! » se disaient-ils. Ils voulurent apprendre, et, grâce à la complaisance de leur ami, ils étaient parvenus, sinon à lire couramment, du moins à en approcher d'une manière surprenante. A trois reprises différentes, ils avaient remis à des passants de l'argent pour qu'ils leur procurassent des Nouveaux Testaments sessoutos, mais ce n'est que longtemps après qu'ils furent en possession du précieux volume.

(1) Le pays des Ligoyas fait maintenant partie de la république du Transvaal.

Quelque chose les embarrassait et les peinait extrêmement. Ils se demandaient l'un à l'autre : « Comment se fait-il que celui qui nous a annoncé l'Évangile et qui nous a appris à prier, puisse continuer à mener toujours le même train de vie? Il prêche la nécessité de se convertir, et il ne se convertit pas. » Cette réflexion leur fit éprouver le besoin de voir des missionnaires et de connaître des chrétiens mettant réellement en pratique les préceptes de l'Évangile. Il importe de dire ici que Matlari et Rapéna ne sont pas les premières personnes auxquelles Lekhou a indiqué le chemin du salut, tout en déclarant qu'il n'y marchait pas encore. Comment avait-il appris à connaître l'Évangile? Pendant des années, il avait résidé à Mékuatling, et suivi les prédications de notre bienheureux frère M. Daumas. Des gens qui l'ont bien connu m'ont dit que la raison qui l'empêcha de se déclarer chrétien, et qui le porta à émigrer, c'est qu'il était polygame, et qu'il n'avait pas la force de faire le sacrifice que demandait l'Évangile. D'après les renseignements qu'on m'a donnés, cet homme, en certains moments, se conduit comme un chrétien, tandis que dans d'autres il ne paraît être qu'un païen : « L'homme dont le cœur est partagé est inconstant dans toutes ses voies. »

Revenons à nos Ligoyas; convaincu de leur sincérité, nous ne tardâmes pas à les admettre dans la classe de nos catéchumènes. Pour répondre à leur vif désir, mon gendre, M. Duvoisin, leur donna des leçons spéciales sur la Parole de Dieu, en sus des instructions que reçoivent nos évangélistes pendant trois ou quatre jours, chaque mois, et auxquelles ils assistaient avec un plaisir manifeste. Avec une simplicité touchante, et considérant la chose comme un privilége, ils se joignirent aussi aux enfants de notre école, et, depuis leur arrivée chez nous jusqu'à leur départ, ils n'ont pas laissé échapper une seule occasion de s'instruire. Ils ont fait preuve d'intelligence par leurs progrès. Mais ce qui nous a surtout réjouis, c'est la manifestation dans leur conduite de la réalité

de la vie spirituelle qui leur a été communiquée par l'Évangile. Pendant leur séjour à Bérée, ils ont servi de modèles à plusieurs des membres de notre Église, et, plus d'une fois, je les ai considérés comme une bénédiction que Dieu avait accordée à mon troupeau.

En général, la préparation de nos catéchumènes dure deux ans. Il eût été cruel de vouloir appliquer cette règle à nos chers Ligoyas. Ils ne pouvaient oublier leurs devoirs envers leurs familles, et puis, il leur tardait d'aller instruire ceux dont ils ne cessaient de demander à Dieu la conversion. Quand nous leur fîmes part de notre intention de les recevoir dans l'Église par le baptême, ils exprimèrent une vive joie, et, dans une fervente prière que l'un d'eux adressa à Dieu, l'accent de la reconnaissance se fit vivement sentir.

Le 14 de ce mois, à l'occasion de leur baptême, nous avons eu à Bérée une des plus belles fêtes dont nous ayons joui depuis longtemps. Quoique le service ait eu lieu forcément en plein air, l'attention et le sérieux n'ont pas fait défaut dans l'auditoire. La parole fut accordée à nos néophytes, et ce fut avec un redoublement d'intérêt que l'assemblée prêta l'oreille au récit de leur conversion et à l'engagement solennel qu'ils prirent de marcher à la lumière de l'Évangile et de faire tous leurs efforts pour répandre cette lumière dans leurs familles et parmi les Ligoyas. Après avoir demandé les prières des chrétiens de Bérée pour eux-mêmes et pour l'œuvre qu'ils désirent accomplir, Rapéna, avec une émotion qui se communiqua à l'assemblée, fit de nouveau allusion à l'homme dont Dieu s'était servi pour les réveiller de leur sommeil de mort, et supplia les fidèles de demander au Seigneur la conversion du malheureux Lekhou.

Parmi les incidents de leur voyage à la recherche d'une station missionnaire, ils citèrent le suivant. La première qu'ils atteignirent fut celle de Thaba-Nchou, mais ils furent désappointés parce qu'ils ne comprenaient pas bien la langue des Barolongs, et ils se remirent en route. Arrivés sur les

bords du Calédon et en vue de Masérou, ils s'arrêtèrent et, tombant à genoux, ils prièrent Dieu de les diriger et de leur ouvrir lui-même une porte. Masérou n'est pas une station missionnaire. Rapéna et Matlari entrèrent dans un magasin et ils demandèrent qu'on voulût bien leur indiquer une école où ils pussent se faire instruire. C'est à mon fils Eugène qu'ils s'étaient adressés, et il leur désigna Bérée comme étant la station la plus rapprochée de l'endroit où ils se trouvaient.

L'Église de Bérée, après avoir été témoin de la consécration au service du Seigneur de ces deux nouveaux frères, par le baptême, a été heureuse de célébrer avec eux la commémoration de la mort du Sauveur, et d'offrir à cette occasion, comme témoignage de sa reconnaissance, le produit d'une collecte (1) pour la mission chez les Banyaïs. Deux jours après, nos intéressants Ligoyas avaient repris le chemin de leurs foyers, munis d'un grand nombre de livres qui les aideront à faire pour d'autres ce qui a été fait pour eux. Ils nous ont promis de nous informer de ce qui leur arrivera d'intéressant et de venir nous voir de temps à autre à Bérée, si Dieu leur conserve la vie. Ils ont appris à écrire pendant leur séjour chez nous.

J. Maitin.

(1) Elle s'est élevée à 293 francs.



# CONFÉRENCES MISSIONNAIRES

## DE KING WILLIAM'S TOWN (CAFRERIE BRITANNIQUE).

*Lettre de M. Coillard.*

Léribé, 29 novembre 1875.

Nous revenons, M. Mabille et moi, des conférences de King William's Town où nous avions été invités. J'ai été près de deux mois absent de Léribé. En descendant, nous avons voyagé nuit et jour à cheval pour arriver à temps (1). Nous avons reçu l'hospitalité la plus amicale chez le commandant de la garnison, M. le colonel Ward, avec notre ami le major Malan. Les conférences, précédées de réunions de prières où régnait une douce intimité, ont commencé le mercredi matin et ont duré trois jours. Les portions de l'Écriture que l'on avait choisies comme sujets de méditation étaient Col. II, 9, 10 : « Toute la divinité habite corporellement en lui, » — « Vous êtes rendus accomplis en lui, » — et enfin, Rom. XII, 1 : « Je vous supplie, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps à Dieu en sacrifice vivant, saint, et qui *lui* soit agréable, ce qui est votre raisonnable service. » Précieux versets formant un tout admirable ! Concentrant d'abord notre attention sur la personne de Jésus, notre Emmanuel, nous avons essayé de nous reconnaître accomplis en lui ; et de là découlait nécessairement la consécration de nous-mêmes à lui. — Il y eut une grande différence entre la première et la dernière séance. D'abord, nous étions à peu près étrangers les uns aux autres, et, pour dire la vérité, il y avait dans une réunion de ce genre quelque chose de si nouveau, qu'on se demandait comment cela irait, qui allait prendre l'initiative. Chacun semblait se récuser ; le silence avait même quel-

(1) Ils avaient à peu près 140 lieues à franchir. (*Note des Réd.*)

que chose de pénible; nous étions allés pour recevoir et non pas pour donner; c'était, de l'aveu général, le cas de chacun. Mais recevoir de qui?... Eh bien! le Saint-Esprit a soufflé sur nous, il nous a réchauffés, il a délié nos langues en élargissant nos cœurs. L'intérêt et l'édification ont été croissants, de même que ce sentiment de solennité qui vous subjugue, et qui, comme « un son subtil, » annonce toujours, en pareilles occasions, la présence du Seigneur.

Il a régné de la variété dans nos réunions. On a désiré que les missionnaires présents donnassent un aperçu de leurs travaux; on a eu une assemblée de toutes les écoles du dimanche; le tout couronné par la commémoration de la mort de notre Sauveur. Il n'y a pas eu, que je sache, deux fausses notes dans tout ce qui s'est dit. Ce qui nous a plu surtout, car, il faut bien l'avouer, nous avions nos craintes à cet égard, il n'y a pas eu d'allocutions de portefeuille, *set speeches*, comme disent les Anglais. Il y a eu une simplicité, une spontanéité, une harmonie qui ont frappé tout le monde et rapproché tous les cœurs. Il y a eu un sérieux qui avait quelque chose d'électrique, mais pas l'ombre d'excitation.

Les réunions les plus nombreuses et les plus intéressantes ont été celles du soir. Les hommes d'affaires ne pouvaient guère assister à celles du milieu du jour, les commis et les ouvriers moins encore. Le soir, tout ce monde-là était libre; on se pressait longtemps à l'avance dans la salle, qui était beaucoup trop petite. Cette réunion durait de sept à neuf heures; mais, le dernier soir, l'intérêt fut tel que l'assemblée ne voulut pas se disperser à l'heure convenue, et la réunion se prolongea jusqu'à onze heures et demie. Aucun de ceux qui étaient présents ne l'oubliera. Ceux qui parlèrent semblaient inspirés, et subjuguaient sans peine l'auditoire, dont ils étaient plutôt les interprètes que les docteurs. Il ne s'est dit rien de bien nouveau, mais il y avait une lumière, une onction, une puissance à laquelle on ne pouvait résister. Rien de plus saisissant que les moments de prière silencieuse... Mais

pardon, j'oublie à qui je parle. C'est l'atmosphère bénie dans laquelle vous vivez, vous, chers amis. Ma seule excuse pour tous ces détails, s'ils vous paraissent fastidieux, c'est que c'était la première fois que nous pouvions, *nous*, boire, à longs traits, dans « une terre déserte, altérée et sans eau. » — Parmi une quarantaine de ministres de l'Évangile représentant diverses fractions de l'Église, on aimait voir un homme comme le Dr Stewart, et des têtes vénérables, blanchies au service du Maître, comme celles des révérends Impéy, Chapman, Holden et autres.

Le samedi matin, de bonne heure, les conférences étant terminées, nous nous réunîmes sous des orangers plantés par le missionnaire Brownlee, et là eut lieu une réunion d'adieux des plus touchantes.

Les services du dimanche eurent, à King William's Town, comme on devait s'y attendre, un cachet tout particulier d'à-propos et de solennité; les réunions se continuèrent avec entrain toute la semaine, malgré un temps pluvieux. Une des plus bénies fut peut-être celle où nous méditâmes cette belle parole, si peu comprise dans la pratique : « Il est puissant pour nous garder de chute. » (Jude 24.)

Nous fîmes, à King William's Town, la connaissance d'un homme dont l'histoire est intéressante. Cuisinier à bord d'un navire frété pour les Indes et qui vint faire naufrage sur les côtes de la Cafrerie, il échappa à la mort, mais il ne lui resta rien au monde que son humble métier. Ce fut, je crois, l'occasion de sa conversion. Il se rendit à King William's Town, se mit au service d'un club de messieurs, fit quelques économies, et ouvrit bientôt une boutique de confiseur. La bénédiction de Dieu a reposé sur son travail; il est maintenant dans l'aisance. Cet homme de bien avait mis à la disposition des amis, pendant la conférence, un vaste bâtiment qu'on avait garni de lits et de vivres. A la fin des assemblées, il offrit au public chrétien de l'endroit tout le rez-de-chaussée de ce bâtiment, consistant en un grand magasin et une arrière-

boutique, pour y tenir une réunion quotidienne de prières, les séances de l'Union chrétienne de jeunes gens et d'autres encore. Le local est maintenant connu sous le nom de *Conference missionary Hall* (salle des conférences missionnaires).

Sur la proposition du colonel Ward, un évangéliste a été choisi pour travailler parmi les soldats et les pauvres de la ville ; son salaire fut assuré séance tenante, et, avant notre départ, nous eûmes le plaisir de le voir déjà installé. La Société biblique de l'endroit, qui était tombée depuis des années, a été de nouveau réorganisée avec un zèle qui promet. Il en a été de même de l'Union chrétienne de jeunes gens. A la première réunion, qui du reste était ouverte au public, plus de quarante donnèrent leurs noms. Je ne fus pas peu surpris de voir des hommes aux cheveux blancs demander à être reçus membres. Après tout, peut-être ont-ils raison ; le cœur ne vieillit pas. Je grisonne, moi aussi, et pourtant je ne me sens pas encore déplacé parmi les jeunes gens.

Voici un autre fruit de ces belles conférences ; c'est une preuve tangible de l'intérêt que l'on porte à notre œuvre. A la requête de plusieurs amis, une réunion spéciale fut convoquée, pour nous fournir l'occasion de donner des détails sur nos travaux dans le Lessouto, et sur notre projet de mission chez les Banyaïs. Quand nous eûmes fini, le bon colonel Ward, qui présidait, et le major Malan prirent, à leur tour, la parole comme des soldats chrétiens et de chauds amis peuvent le faire. Mais les sympathies nous étaient acquises ; nous le sentions. Un M. Sturger se leva et déposa sur la table pour notre mission la somme de 500 francs de la part d'une veuve, comme témoignage de reconnaissance envers Dieu pour le bien qu'elle avait reçu pendant les conférences. A la fin de la réunion, la collecte se montait déjà à 2,700 francs. Elle a, depuis, atteint un chiffre plus élevé. Le lendemain, au milieu du jour, une autre réunion spéciale fut convoquée pour nous recommander à la garde du Seigneur. C'est ainsi que nous quittâmes cette ville où nous étions arrivés comme étrangers.

Si je ne mentionne pas les égards et les bontés de toute espèce dont on nous a comblés, c'est que j'ai peur de parler de nous-mêmes. Nous en avons été humiliés. Mais ce n'est pas pour *nous*, c'est pour le Seigneur, pour l'amour de *Lui*, et tout simplement parce que nous sommes *ses serviteurs*, qu'on nous a témoigné tant d'affection. Il s'en souviendra, lui qui a déclaré qu'il n'oubliera pas même un verre d'eau donné en son nom.

### *Visite à l'Institution de Lovedale* (1).

Nous avons aussi passé quelques jours à Lovedale où je menais notre enfant adoptif, Samuël, qui a près de treize ans. Il vaudrait la peine de faire un long voyage pour visiter cet établissement. Je suppose qu'il est encore peu connu en France. Je pourrais écrire de longs chapitres sur les ateliers de charpenterie, de charronnage, la forge, l'imprimerie, les jardins, le parc aux allées bien sablées, bien propres et ombragées de chênes jeunes encore, mais vigoureux. Nous pourrions parcourir les différents dortoirs, jeter un coup d'œil, en passant, dans les cuisines, nous arrêter dans le vaste réfectoire, aux murs et aux planchers d'une propreté irréprochable, y prendre part au culte de famille et y déjeuner. — Nous devrions surtout visiter les classes dont quelques-unes sont de soixante à soixante et dix élèves. On y apprend tout ce qui s'enseigne dans nos meilleures écoles : géographie, histoire, géométrie, logique, littérature, etc.; toutes les leçons se font en anglais.

Nous prenons part à une réunion de l'Union chrétienne de jeunes gens, réunion nombreuse, à laquelle assistent quelques professeurs, mais que préside un jeune Cafre. C'est Sambane; il a fini ses études, est actuellement à la tête du département télégraphique, mais doit être prochainement consacré et

(1) Cette institution prépare des jeunes Cafres aux fonctions de maîtres d'école, de catéchistes et de pasteurs. (*Note des Réd.*)

installé comme pasteur de l'Église de Lovedale. — Un autre soir, c'est une réunion de chant. On nous introduit dans la vieille chapelle que remplissent les chanteurs. Sur la plate-forme et perché sur une chaise, voici le professeur, qui donne le ton et bat la mesure. Lui aussi est un Cafre ; il est de petite taille, mais excellent musicien ; les morceaux, que l'on exécute avec beaucoup d'ensemble, sont tous de sa composition. De garçon d'écurie qu'il était autrefois chez le docteur Stewart, et donnant, nous dit son maître, fort peu de satisfaction en cette qualité-là, il est devenu un membre important de la communauté. Il est le secrétaire du docteur et le caissier de l'établissement. Pas un sou n'entre et ne sort sans passer par son contrôle. Cet intéressant personnage porte le nom de John Knox Bokoe. — Un autre soir encore, on nous fait assister à la séance publique d'une société littéraire. Dr Stewart, M. Smith, M. et Madame Donald, en un mot, tous les professeurs et employés, et nombre de messieurs et de dames de la ville voisine sont là. On est attiré par un programme qui promet un débat plein d'intérêt. — Elijah, un Cafre qui, lui aussi, a fini ses études de théologie, et est adjoint à l'établissement comme professeur, a la présidence. On lit le procès-verbal de la séance précédente, on le discute, on le vote ; puis on passe à l'ordre du jour. Le débat roule sur cette question : « Qui, de l'orateur ou de l'écrivain, exerce le plus d'influence sur les temps dans lesquels il vit ? » Un jeune homme monte à l'estrade, et ouvre le feu par un discours bien pensé, bien écrit et très-bien lu. Son homme à lui, c'est l'orateur, et une foule de grands noms, ceux de Démosthènes, de Cicéron, de Wesley, de Whitfield, de Pierre l'Hermite, jusqu'à ceux de Spurgeon et de Moody, viennent tour à tour appuyer sa thèse. Sa péroraison se termine par un trait d'esprit qui promet de faire pencher la balance en sa faveur : « Quel que soit votre point de vue, vous vous rangerez à l'opinion de celui qui, parlant le mieux, saura vous convaincre. » — Son antagoniste se lève à son tour, combat quelques points qui l'ont frappé

dans ce qui vient d'être dit; puis, il donne un travail qui fait preuve d'une lecture et de connaissances historiques assez étendues, et d'un grand esprit d'observation. — Le débat est ensuite ouvert au public. Nombre de jeunes gens se précipitent dans la lice, et quelques-uns y apportent une finesse d'esprit à dérider les visages les plus graves; la discussion devient animée et excitante; les professeurs, les visiteurs eux-mêmes doivent y mettre leur mot. — Enfin, le président, avec un sang-froid imperturbable, résume le débat, propose le vote qui se prononce en faveur de l'*orateur*, puis clôt cette charmante soirée. Le plus étonnant, c'est que tout s'est fait en anglais.

Après avoir visité l'établissement des jeunes filles, qui compte quatre-vingt-dix élèves, et est placé dans le même parc, nous nous étions assis sur le perron de la maison du docteur pour jouir des derniers rayons du soleil, et d'un entretien avec l'aimable Madame Stewart. Voici qu'une troupe de jeunes gens descend l'allée au pas militaire; ils s'arrêtent sur la pelouse à quelque distance. Sur un signe, la bande, avec instruments de cuivre, tambour, grosse caisse et tout le reste, exécute la *Marseillaise* et d'autres morceaux en notre honneur. Qu'on ne me dise plus que les grosses lèvres des noirs sont un invincible obstacle pour maîtriser de tels instruments et en tirer des sons harmonieux.

Laissez-moi maintenant vous conduire à l'église, le dimanche soir. Elle est comble; tout le personnel enseignant est là, occupant les deux côtés de la chaire. Ce bel auditoire qui est là devant vous, de plus de cinq cents âmes, ce sont les élèves de l'établissement; il n'y a personne du dehors. Voilà donc près de cent jeunes filles, et plus de quatre cent cinquante jeunes gens, tous Cafres, à peu d'exceptions près. Il y a quelque temps, vous auriez pu les voir courir les champs, nus et couverts d'ocre, jetant sur vous des yeux hagards et défiants; entendez-les maintenant, chantant mélodieusement les louanges du Seigneur; voyez-les écoutant sa Parole. Bientôt, faisant place à des centaines d'autres, ils

quitteront l'institution. Se pourrait-il que leur influence ne se fît pas sentir dans le milieu si dégradé d'où ils sont sortis et où ils vont rentrer? — Si, en présence d'une telle assemblée, un prédicateur pouvait avoir le cœur froid, je ne le comprendrais pas. Pour moi, je tiens à le dire, je n'avais jamais vu en Afrique de spectacle plus beau ni plus saisissant. Ma prière, en pensant à nos amis de Lovedale et à leur œuvre, est celle-ci : « Que le bon plaisir de l'Éternel notre Dieu soit sur eux, et dirige l'œuvre de leurs mains; oui, dirige l'œuvre de leurs mains ! »

*Visite à East-London.*

Nous allâmes ensuite passer deux ou trois jours à *Panmure* (East-London), sur les instances de nos amis, M. et Madame Sheuermann. Madame est la digne fille de M. et Madame Lemue ; en la regardant et en l'entendant parler, l'image de son excellente mère était devant moi. Ses enfants sont charmants. J'en ai rarement vu d'aussi bien élevés. Ils parlent avec la même facilité le français, l'anglais, l'allemand, et même le sessouto. Leur mère se montre jalouse de conserver les traditions missionnaires dans la famille. Ces amis, au cœur chaud et généreux, nous ont comblés de bontés, et espèrent que les missionnaires de notre Société, en passage à East-London feront de leur maison leur pied-à-terre et leur *home*. Et ce ne sera pas un petit avantage, car désormais, East-London va devenir notre port, au lieu du Cap et de Port-Élisabeth comme autrefois. M. Sheuermann fit tout son possible pour nous obliger et nous faire jouir de notre court séjour chez lui. Il nous fit visiter les travaux du chemin de fer, les travaux plus importants encore du port. Nos garçons bassoutos ouvraient de grands yeux, et nous presque autant qu'eux, devant les locomotives, les machines à concasser les pierres, les immenses travaux d'excavation et de remblai, les puissantes grues soulevant des blocs énormes pour les jeter à la mer ; et puis les vaisseaux, et, par-dessus tout, l'Océan en

tourmente. East-London et Panmure ne sont aujourd'hui que deux petites bourgades à l'embouchure du Buffalo ; mais comme c'est de là que doit partir la principale ligne de chemin de fer de l'intérieur, et comme le port, si les travaux réussissent, va devenir l'un des meilleurs de la côte orientale d'Afrique, qui peut dire ce que seront ces localités dans un quart de siècle ?

*Voyage de retour.*

D'East-London, nous reprîmes le chemin du Lessouto à travers la Cafrerie, faisant un grand détour pour visiter les stations de diverses sociétés, et nos amis Preen à Matatiéle. Ce fut une belle partie de notre voyage. Nous nous étions donné rendez-vous avec notre précieux ami le major Malan. Quelle joie de nous revoir alors même qu'il n'y avait que quelques jours que nous nous étions séparés ! Il nous apportait une bonne lettre du missionnaire M. Birt, de *Peelton*, et une contribution de 125 francs de son Église pour notre mission des Banyaïs. Avec la générosité qui le caractérise, il nous dit : « Je suis l'officier de service, donc ne vous inquiétez de rien. » — Et en effet, il se chargea de nos frais d'hôtel. C'est la seule fois dans tout le voyage que nous ayons dû nous loger ainsi ; il avait écrit partout où nous devions passer. Deux de nos chevaux ne pouvant plus nous porter, il les échangea pour deux autres forts et frais, et paya la différence de sa poche. Il devait nous accompagner une partie du chemin. Partout où nous faisions halte pour desseller, nous méditions ensemble quelques portions de la Parole de Dieu, et il est plus d'un de ces Béthel où l'Éternel s'est manifesté à nos âmes avec une puissance que nous ne pourrons jamais oublier. Nous gravissions les montagnes en chantant des cantiques. De cette manière, nous oubliions la fatigue, et le chemin paraissait bien court.

Passant par la station de M. Ross, nous arrivâmes chez M. le capitaine Blythe, le magistrat des Fingous, ou plutôt

leur chef, car il en a tout le pouvoir et toute l'influence. C'est lui qui, il y a deux ans, les engagea à souscrire une somme de 50,000 francs pour la fondation d'une institution semblable à celle de Lovedale (les bâtiments sont en voie de construction), et plus de 15,000 francs pour ouvrir une route à travers les montagnes et la profonde vallée du Key.

Toujours au guet pour le bien de ses gens, il nous attendait avec impatience, et nous reçut avec la plus grande cordialité. Il avait convoqué la tribu pour cette occasion; mais il pleuvait tellement que peu de personnes purent venir. C'étaient surtout des chrétiens indigènes, des évangélistes et quelques hommes importants. Nous eûmes avec eux une réunion de plusieurs heures. La mission des Banyaïs fut aussi populaire là que partout ailleurs. On nous répondit par des discours comme les natifs seuls savent en faire, on improvisa sur-le-champ une collecte. M. Blythe annonça que la réunion qu'il avait convoquée pour ce jour-là n'ayant pas été ce qu'il désirait à cause de la pluie, une autre aurait lieu le lundi suivant, et qu'on s'y occuperait de tout ce que nous avions déjà dit. « Ces missionnaires de Moshesh, dit-il, sont vos hôtes, souvenez-vous-en. » Une députation de ces Fingous doit, à notre prochain synode, nous rappeler cette journée.

*Clarktown*, que nous visitâmes ensuite, est une station wesleyenne des plus florissantes. Depuis le commencement de l'année, il y a eu cinq cents conversions. Et ce qui prouve la vie des chrétiens de cette station, c'est qu'à eux seuls, si nous avons été bien renseignés, ils ont souscrit la somme de 30,000 francs pour une école préparatoire à celle d'Heald-Town. Le vaste bâtiment construit pour cet objet est déjà prêt à recevoir les élèves. Des faits pareils parlent haut et n'ont pas besoin de commentaire. On se demande où prennent cet argent ces Cafres qui vivent encore pour la plupart dans de misérables huttes que mépriseraient nos Bassoutos. Nous étions arrivés, le soir tard; au point du jour, les sons de la cloche nous arrachaient au sommeil et nous appelaient à

une réunion improvisée, dont naturellement nous eûmes à faire les frais.

Après avoir passé un dimanche béni à *Baziya* avec nos amis moraves, M. et Madame Baur, qui nous comblèrent de bontés, nous allâmes jusqu'à *Saint-Augustin*, station anglicane, où nous trouvâmes le même accueil que partout.

C'est là que nous devions nous séparer de notre ami Malan. Nous passâmes une grande partie de la journée dans la méditation avec lui et notre hôte, M. Key. « Connaître Jésus-Christ » (Thess. III, 10), tel fut le sujet qui nous occupa, et la devise que nous nous donnâmes en partant. Le lendemain, nous étions encore avec M. Malan, sur le penchant d'une montagne escarpée, plongeant nos regards dans des gorges déchirées et une vallée profonde où coulait une rivière au nom barbare. L'atmosphère était pure et douce, et le soleil radieux. Le Seigneur était avec nous. C'est là que nous dîmes adieu à un ami que personne dans ce pays n'a compris, apprécié et aimé plus et mieux que nous.

Après deux jours de marche forcée, nous arrivâmes à Matatiéle, où nous passâmes tout notre temps avec nos amis Preen à l'église, et en réunions de diverse nature. Trois journées de plus nous ramenèrent à Morija, et, le 20 novembre, j'avais la joie de rentrer chez moi. — C'était le jour même que j'avais fixé en partant. Le Seigneur m'avait accordé le désir de mon cœur.

En quittant la maison, le dernier passage de la Parole de Dieu que nous avions lu ensemble, ma femme et moi, était celui-ci : « Lève sur nous la clarté de ta face, ô Éternel. » Comme cette prière a été exaucée !

F. COILLARD.



## MISSION DU SÉNÉGAL

*Lettre de M. Villéger.*

Saint-Louis, 22 décembre 1875.

Un rapport sur notre chère mission de Sénégal, si éprouvée, n'était pas facile cette année. Si les douze mois qui viennent de s'écouler n'ont pas été perdus, nous le devons au Seigneur. Qu'il nous apprenne, ce Père plein d'amour, à lui être fidèles et à travailler sans relâche !

Il y a un an, nous étions pleins d'espoir et de courage. Nous étions comparativement nombreux et notre œuvre nous semblait devoir faire des progrès. Hélas ! quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'un des nôtres rentrait en France, et que la mort nous en enlevait un second sur lequel nous avions fondé les plus belles espérances ; le découragement s'emparait de nous.

Mais, maintenant, grâces à Dieu, l'espoir nous est revenu ; nous entrevoyons de meilleurs jours. Notre œuvre se relève ; des âmes cherchent le salut ; chez quelques-unes, l'œuvre du Saint-Esprit semble avoir commencé.

Un de nos élèves, Pierre Sagna, qui était admirablement disposé, nous a été enlevé, mais il reviendra, nous en avons la certitude ; les vérités déposées dans son âme le garderont et nous le ramèneront malgré tous les efforts de nos adversaires.

Voici copie d'une lettre que j'ai reçue de lui :

« Il y a longtemps que je ne vous ai point écrit, mais vous soupçonnez sans doute la cause de ce silence ; c'est que j'avais une fièvre qui ne m'a pas encore quitté. Dernièrement, j'avais entendu dire que vous alliez venir à Gorée, à cause de la maladie d'Emmanuel, ce qui m'avait rendu bien content. Cher Monsieur, la mort d'Emmanuel m'a fait beaucoup de peine et à vous surtout qui n'avez pu être près de lui quand il est mort. J'ai été jusqu'au cimetière, ce qui d'ailleurs était

mon devoir. Cher Monsieur, ne désespérez pas de me revoir entre vos mains, car moi je ne désespère pas du tout. Quel grand plaisir pour moi si je pouvais revenir auprès de vous, entendre prêcher le nom du Dieu vivant! Ne donnez à personne ma Bible, car bientôt vous me reverrez. Mon père est en ce moment bien malade, mais comptez me revoir quand il sera guéri. Dites bien des choses à Madame; dites-lui surtout que je pense pouvoir chanter avec elle les cantiques du dimanche. »

Un autre de nos gens les plus sérieux et que vous connaissez déjà, Mamadoù Alfa, est en ce moment interprète à Dagana. L'œuvre de Dieu se fait également dans son cœur. Nous croyons qu'il s'est donné au Seigneur et, s'il n'est pas encore baptisé, c'est parce que nous ne voulions pas agir avec précipitation. Il entretient avec nous une correspondance suivie et ses lettres nous réjouissent. Ce matin encore, j'en ai reçue une excellente où il dit entre autres choses : « Je suivrai toujours les bons enseignements que vous m'avez donnés et je rends grâces à Dieu de m'avoir envoyé une personne comme vous; je vous répète que je vous aime, que je ne pense qu'à voùs. »

Un jeune homme, nommé Amadou Guéye, est également très-sérieux. Il nous est fort attaché et suit régulièrement nos services religieux. L'œuvre du Seigneur est certainement déjà avancée en lui.

Il y a quelques mois, nos réunions étaient peu fréquentées; aujourd'hui, nous avons autant d'auditeurs que notre local peut en contenir. Le service français du jeudi est suivi par un grand nombre d'Européens, de mulâtres et de noirs comprenant notre langue. Jeudi dernier, notre salle s'est trouvée trop petite, une douzaine de personnes sont restées dehors; l'attention de l'auditoire est très-soutenue, et les entretiens que nous avons nous remplissent d'espoir.

Les auditeurs reviennent également aux services wolofs. Nous avons des femmes, ce qui n'avait pas été le cas jusqu'ici. L'une d'elles, Awa, autrefois mahométane fanatique et super-

stitieuse, est devenue, autant qu'il est permis à l'homme d'en juger, une enfant de Dieu. Elle a demandé à son mari l'autorisation de se faire baptiser ; celui-ci a refusé, mais elle est décidée à persévérer jusqu'au bout.

Nous venons de faire une vraie conquête dans la personne d'un prêtre mahométan du nom de Dâouda, qui peut rendre de grands services à la mission, car il a beaucoup d'influence sur ses compatriotes. Il vient d'abandonner un métier qui le faisait vivre dans l'aisance : la confection et la vente des gris-gris que font tous les prêtres mahométans. Il vient s'asseoir régulièrement sur les bancs de nos écoles ; il vient aussi chez moi, tous les jours, de midi à deux heures. Comme il sait très-bien l'arabe et le wolof, je l'emploierai pour écrire, avec les caractères arabes, nos traductions des saintes Écritures en wolof. Lui aussi, nous semble décidé à servir le Sauveur. Dimanche dernier, en sortant du service, il m'a dit : « Je te regarde comme mon père; je ferai ce que tu me demanderas ; et ce que tu me défendras, je m'en abstiendrai. »

L'évangélisation au dehors se poursuit sans opposition ; notre frère Taylor s'y consacre tout entier et non sans encouragements. Quand il n'est pas dehors, les noirs sont chez lui, de sorte qu'il est presque toujours avec eux.

Mademba Guéye, notre premier baptisé, marche fidèlement dans les voies de la piété. Il a pris la communion pour la première fois, le 5 de ce mois.

Nos Évangiles wolofs ne s'écoulent que fort lentement. Nous vendrons ceux que nous avons encore, mais il serait préférable que nos saints livres fussent imprimés en caractères arabes, que tous les noirs, ou à peu près, savent lire.

On le voit, il n'y a pas lieu de désespérer ; au contraire. Le Seigneur est fidèle ; il nous fait la grâce de voir des fruits de nos faibles efforts. Si nous avons confiance en lui, il nous bénira abondamment,

F. VILLÉGER.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES MISSIONS

### I

En disant à ses apôtres : « Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; leur enseignant de garder tout ce que je vous ai commandé; voici, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles » (Matth. XXVIII, 19, 20) ; notre Sauveur a fondé l'œuvre des missions. C'est le principal caractère de la foi chrétienne qu'elle se croit appelée à la conquête du monde. Elle se flatte d'inspirer un jour tous les hommes et de les réunir en une seule famille. Déjà sous l'ancienne Alliance, les prophètes avaient prévu les progrès de l'Évangile et annoncé sa victoire définitive : « Tous les bouts de la terre s'en souviendront et ils se convertiront à l'Éternel ; toutes les familles des nations se prosterneront devant toi. Car le règne appartient à l'Éternel et il domine sur les nations. » (Ps. XXII, 27, 28.) Le Nouveau Testament sur ce point fait écho à l'Ancien et il annonce également que la fin du monde n'arrivera pas que l'Évangile du royaume n'ait été prêché par toute la terre. (Matth. XXIV, 14.)

A sa naissance, l'Église comprit sa mission; elle ne tarda pas à sortir des murs de Jérusalem pour se répandre dans le monde entier. Les apôtres visitèrent les principales villes de l'empire romain, et, par un prosélytisme infatigable, laissèrent en chacune d'elles des représentants de la foi chrétienne. Sans le secours du glaive, par la force de la vérité, le christianisme fit de si rapides progrès que, deux siècles après

sa naissance, un de ses apologètes pouvait écrire : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout; nous ne vous laissons que vos temples. Sans prendre les armes, nous pourrions vous combattre simplement en nous séparant de vous, et dans votre solitude vous seriez assez punis (1). »

En aucun temps, l'Eglise n'a perdu de vue sa mission. Dépositaire des saintes Écritures, elle possède les lumières les plus hautes et les grâces les plus efficaces pour le salut du monde. Comme elle cherche à affermir l'Évangile dans les pays qui l'ont reçu, elle s'efforce aussi de le répandre dans les pays qui ne l'ont pas. Elle ne saurait prendre uniquement souci des âmes qui acceptent son empire, elle s'inquiète des multitudes qui périssent. On a dit de la foi chrétienne : « Par la confiance et l'espérance en Dieu « seul bon et seul maître, » la foi élève l'âme au-dessus des intérêts et des destinées de la vie terrestre, propre et essentiel caractère de l'enthousiasme. Par la charité envers ses semblables, elle l'anime de cet instinct tendre, prompt et universel qui s'appelle, à juste titre, la sympathie (2). » Cette sympathie qui la dévore ne lui permet pas de prendre son parti des superstitions et des idolâtries qui règnent dans le monde. Elle ne s'attache pas seulement aux pécheurs qui sont sous ses yeux, dont elle voit les misères; elle s'intéresse aussi aux pécheurs qui sont loin d'elle, et elle souffre à leur endroit comme saint Paul à l'égard des Juifs. Si l'égoïsme s'enferme dans un cercle étroit; s'il ferme l'oreille aux plaintes de l'humanité; si, pour ne pas être troublé dans ses fêtes, il s'efforce d'oublier que le monde dépasse la limite de ses jouissances, la foi, cette vertu surnaturelle, cette fille du ciel et de Dieu, a des tendresses plus grandes. Elle a un cœur aimant, des oreilles attentives; elle entend les gémissements qui lui arrivent de l'autre côté des mers; elle voit ces païens qu'enveloppent les ombres de la

(1) Tertullien.
(2) *Les Vies de quatre grands chrétiens français.*

mort, et, comme le Christ se jeta dans l'abîme de nos péchés pour nous en retirer, elle pousse ses disciples à quitter les douceurs du foyer paternel, le bien-être de notre civilisation, pour aller sur des plages lointaines, quelquefois inhospitalières, apporter à de pauvres âmes les consolations de l'Évangile.

On peut ne pas être frappé de la beauté de ce sentiment, ne pas mesurer l'étendue de cet héroïsme, mais cette charité tendre, émue, qui souffre dans l'âme du Papou ou du Mossouto, qu'elle ne connaît point, a pourtant quelque chose de sublime. Comme son Maître, l'Église ne s'inquiète pas du jugement des hommes; elle poursuit son œuvre, elle marche à la conquête des âmes. Si le travail de l'Église, ce travail caché, invisible, inspiré par la prière, soutenu par le sacrifice, s'arrêtait, les esprits légers, superficiels, pourraient bien dire encore que le monde vit; mais on ne tarderait pas à remarquer que l'âme du monde s'est retirée et qu'un effondrement prochain menace la société. L'Église, les œuvres et l'activité de l'Église, c'est encore Dieu dans l'une des manifestations de sa Providence. Or, comme Dieu agit, l'Église aussi doit agir, embrassant dans l'étreinte de son amour tous les peuples de l'univers.

Il faut laisser dire les hommes charnels qui ne comprennent point les choses de Dieu, et porter un grand intérêt à l'œuvre des missions. Cette œuvre est l'un des diamants de la couronne de notre Sauveur. J'examinerai plus tard, pour les discuter sérieusement, les objections que l'on fait à la propagande évangélique parmi les païens; je ne veux que relever aujourd'hui les consolations que nous donne cette propagande. L'Évangile, à force d'être répété à nos oreilles, semble avoir perdu de sa force et de sa saveur? Il ne nous frappe plus. C'est une note monotone qui a cessé de nous intéresser. Pour réveiller notre attention, il faut que cette note nous soit renvoyée par les échos de l'Afrique et de l'Océanie, ou encore qu'elle soit accompagnée des naïves réflexions d'un Cafre ou d'un Tahitien. Rajeuni dans leur bouche, l'Évangile paraît avoir plus de fraîcheur et de fécondité. Nous renaissons à

l'enthousiasme, nous admirons, nous applaudissons, nous reconnaissons de nouveau que « l'Évangile est une puissance de Dieu. » Ainsi les sacrifices que nous faisons pour les missions nous reviennent en émotions et en bénédictions spirituelles. Nous sommes souvent dans la situation d'un homme qui, à force de les voir, aurait cessé d'admirer les fleurs de son jardin, et qui, à l'aspect d'une fleur étrangère, d'autre forme et d'autre couleur, serait tiré de son indifférence et reconnaîtrait avec bonheur qu'il a sous sa main des richesses d'un égal prix. Les récits des missions nous causent parfois les mêmes surprises et nous remuent salutairement; bienfait immense, car il en est de la vie chrétienne comme des eaux stagnantes : dès qu'elle s'assoupit elle se corrompt.

En même temps qu'elles secouent notre engourdissement, les nouvelles que nous donnent les missions dissipent parfois nos doutes. Le doute... qui ne le connaît ce ver rongeur? Qui n'a traversé ces heures douloureuses où l'âme a vu s'obscurcir l'image de son Dieu? Nous nous efforçons de croire, hélas! nous retombons dans nos incertitudes. Jésus-Christ est-il le Fils de Dieu? l'Évangile est-il la vérité? Nous lisons, nous cherchons; mais l'ombre fatale ne s'éloigne point. Nous restons étrangers aux consolations et aux enthousiasmes de la foi. Voici le récit d'un pauvre Mossouto que Dieu a pris à lui. Il raconte ses expériences. Il parle de l'amour du Sauveur. Il épanche la joie de son cœur. Ce récit touchant nous émeut. Il est plus fort que nos recherches, plus entraînant que nos démonstrations; il nous a fait retrouver le bonheur de croire, les premières impressions de notre conversion. Il nous a ramenés au bercail comme la brebis égarée. Je sais bien ce qu'on oppose à l'émotion de ces récits. On prétend qu'un doute qui cède si facilement n'était pas un doute sérieux, qu'il n'avait pas de racines profondes. Je ne suis pas de cet avis. Le doute n'est pas l'incrédulité. Celui qui doute a connu les puissances de la foi; et il suffit quelquefois d'une parole, d'un mot, d'un sentiment naïf et tendre pour lui rendre le trésor qu'il a perdu.

L'incrédule n'a pas généralement connu les douceurs de la communion divine. De simples récits de conversion le touchent médiocrement. Il faut d'autres armes pour atteindre son esprit, pour faire tomber ses oppositions; et cependant lui aussi est quelquefois salutairement ému par ces confessions naïves, par le spectacle de ces païens transportés dans la lumière de la vérité et redisant à leur manière les miracles de la grâce. N'est-il pas surprenant, en effet, que les mystères du christianisme, ces vérités si hautes, qui sont le fond de l'Évangile, puissent prendre racine en des esprits incultes et y excitent des émotions si viriles, de si courageux renoncements ? Il y a là un phénomène propre à faire réfléchir. Les autres religions se propagent par le glaive, c'est-à-dire par la peur ; seule la chrétienne se répand par la libre discussion. Et cependant, ses enseignements ou ses dogmes dépassent infiniment la mesure de nos facultés. Évidemment, pour se propager, cette religion a d'autres secours que ses missionnaires, le concours et l'appui de Dieu même.

Quoi qu'il en soit, il nous vient du champ des missions un souffle bienfaisant qui élève l'âme. Quand les missions ne nous apprendraient qu'à aimer sans voir, ne serait-ce pas déjà un grand bienfait ? Il y a quelques années, un publiciste, qui a quelquefois de meilleures inspirations, écrivait cette parole brutale, impie : « Je ne vois pas de raisons pour croire qu'un Papou est immortel » ; nous croyons au contraire que le plus grossier des hommes peut être relevé par l'Évangile. En nous intéressant aux missions, nous ferons de cette foi une réalité ; et nous confondrons par le meilleur des arguments, celui des faits, les théories du matérialisme et du panthéisme. Dans la lutte qui est engagée entre le christianisme et le siècle, il ne faut certes pas négliger les démonstrations savantes, mais il faut aussi prouver par des faits constants que le christianisme est une force, le levier de Dieu, qui transporte les âmes du royaume des ténèbres dans le royaume de la lumière.

A. GOUT.

## AMÉRIQUE DU NORD

### FACTORERIE D'YORK

On ne reconnaîtra jamais assez le dévouement des serviteurs de Dieu qui sacrifient tout ce qu'ils ont de plus cher ici-bas pour aller, à l'exemple de leur Maître, chercher et sauver les âmes perdues. Il est grand chez tous, mais il semble qu'il dépasse la mesure commune celui des missionnaires qui consacrent leurs efforts au relèvement de ces peuplades déshéritées dont la patrie reste, chaque année, ensevelie pendant de longs mois sous les neiges et les glaçons. Dieu, sans doute, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau tendu à l'un des membres les plus infimes de son royaume, accorde à ces vaillants ouvriers de saintes et austères jouissances ; mais quels renoncements ils doivent s'imposer et que de difficultés les attendent ! Les extraits suivants du Journal d'un missionnaire de la Factorerie d'York nous initient à leurs épreuves et à leurs joies :

....... « Notre maison est en bois comme toutes celles du pays ; elle serait confortable et assez chaude, si, hélas ! le sol d'York n'était tellement humide que les habitations y sont sujettes à une motion bis-annuelle peu commune. La gelée élève, en hiver, les fondations fort au-dessus de leur niveau normal, et ce n'est qu'en été qu'un équilibre approximatif se rétablit. Ce travail disjoint les charpentes et ouvre au froid toutes sortes d'entrées dont il saurait bien se passer pour nous atteindre quand même. Le pire dans cette affaire, c'est que, quoi qu'on fasse, les fondations ne reprennent jamais exactement leur place, ce qui nécessite des réparations et occasionne des dépenses continuelles. La pièce même dans laquelle j'écris a, au beau milieu, une fissure dont un ingénieur de chemin de fer serait fort embarrassé. Mon bureau

n'a que deux pieds de large et je suis pourtant obligé, pour lui permettre de conserver son aplomb, de glisser tantôt sous un pied, tantôt sous l'autre, des cales de plusieurs centimètres d'épaisseur. Dans toute la maison, je ne crois pas qu'il y ait une ligne droite.

....... Après cinq mois de réclusion absolue, sans la moindre communication avec le monde extérieur, il est aisé de concevoir avec quelle joie nous avons, le 20 janvier, accueilli notre courrier d'hiver. Tous les ans, à partir du 15, nous commençons à ne plus soupirer qu'après son arrivée.

Hier, comme le temps était clair et beau, j'engageai ma femme à m'accompagner sur les bords de la rivière, jusqu'à un endroit où un coude très-prononcé permet d'embrasser une étendue beaucoup plus vaste. A peine étions-nous à notre poste d'observation, que nous aperçûmes un bateau. Oh! bonheur! c'étaient des nouvelles de la patrie et des chers absents!

Quelle après-midi et quelle soirée! Pour ma part, sans compter journaux et brochures, j'avais vingt-quatre lettres, et aucune ne renfermait de mauvaises nouvelles. Avec quelles mains tremblantes d'une émotion contenue, on tourne et retourne une à une les diverses missives, afin de s'assurer, avant de les ouvrir, qu'il n'y a point de cachet noir et partant point de mort à déplorer!

....... Durant tout ce printemps, j'ai beaucoup souffert d'une morsure de chien, heureusement pas enragé, et d'un mal de jambes occasionné par la déplorable humidité du sol. Dès que je me suis senti mieux, accompagné de deux de nos Indiens, j'ai entrepris dans mon canot les visites dès longtemps promises au lac des Cygnes et à celui des Truites. Ces deux localités se trouvant à 500 milles de distance, le voyage prend beaucoup de temps. Nous n'avons ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur dans nos pays perdus. Aussi faut-il nous contenter d'avancer péniblement, à raison de quatre milles à l'heure en moyenne.

Le trajet fut long et fatigant. Toutefois, je n'eus pas lieu de regretter de m'être mis en route, car partout je recueillis des encouragements et des sujets de bénédiction, sans compter qu'il en résulta pour ma santé une amélioration sensible. Les Indiens pour lesquels j'avais entrepris ce voyage parurent très-heureux de me revoir. Un grand nombre choisirent cette occasion pour se prononcer franchement en faveur du christianisme. Leur attention et leur intérêt semblaient ne pouvoir se lasser. Jamais je n'ai vu néophytes mieux disposés.

Dès sept heures du matin, je célébrais un service complet: chant, liturgie, sermon, etc. Puis, toute la journée se partageait en classes de lecture, de chant, ou d'instruction élémentaire, suivant la capacité des sujets qui s'y faisaient admettre. A sept heures du soir, un nouveau service semblable à celui du matin nous réunissait tous. A l'issue, loin de se séparer, les jeunes gens restaient encore bien avant dans la soirée, pour répéter ensemble les hymnes qu'on leur avait enseignées.

Cette ardeur pour apprendre n'est pas leur seule vertu. Ils se montrent pleins de libéralité pour la Mission et, grâce aux dons que j'ai recueillis, je ne désespère pas, l'été prochain, de revenir au milieu d'eux inaugurer une chapelle rustique, mais dans laquelle le nom de Dieu sera glorifié par des cœurs sincères et droits.

A mon retour, le bateau qui pourvoit annuellement à nos besoins n'était pas arrivé et je ne pus me défendre de partager dans une certaine mesure les préoccupations de ma femme à son sujet. Il ne parut qu'en septembre. Il nous apportait tant de témoignages de l'affection de nos amis et de la sympathie de nos frères d'Angleterre, que nos cœurs en furent remplis d'émotion, de reconnaissance et de joie. Après son départ, nous fûmes de nouveau séquestrés pour l'hiver. Malgré notre isolement, la main paternelle de notre Dieu ne s'était point retirée de nous. Les Indiens n'avaient

jamais eu pareille richesse de biens. Les daims en particulier abondaient d'une manière inusitée. Puis, revinrent Noël et le jour de l'an, avec leurs belles et touchantes cérémonies.

A ce moment, tous les Indiens se réunissent; ils accourent d'une distance de cinquante à soixante milles, pour assister à la sainte communion. Notre chère petite église était si fraîche, si coquette! Nous l'avions décorée de notre mieux. Quoique le temps fût glacial et se maintînt pendant une semaine à quarante degrés au-dessous de zéro, le jour de Noël, elle se remplit trois fois d'une foule recueillie et attentive. Une quarantaine d'Indiens et sept Européens participèrent à la sainte Cène.

Le dernier dimanche de l'année, nous eûmes quatre services pleins d'onction et d'intérêt.

Le 1er janvier, un culte matinal nous réunissait. Après quoi, tous nos Indiens, au nombre de cent cinquante environ, vinrent chez nous prendre part à une collation de thé et de gâteaux que nous leur avions préparée, et nous présenter leurs vœux, certainement sincères. A deux heures, ils nous engagèrent à aller dîner avec eux. Le charpentier avait mis à leur disposition sa boutique qu'ils avaient débarrassée et mise en aussi bon état que possible. Les tables, en quantité suffisante, étaient dressées avec ordre et bon goût; elles étaient couvertes d'un véritable festin. Il n'y avait pas moins de trois daims entiers, plus un nombre prodigieux de lapins, de perdrix, de truites et de poissons blancs.

La médaille eut pourtant son revers; ce fut le cérémonial de la fin. Dans la langue indienne, le jour de l'an est appelé « le jour où l'on s'embrasse. » De même qu'en Europe vous ne manqueriez pas de vous tendre cordialement la main en échangeant des formules de politesse, ici, du plus jeune au plus vieux, tout le monde s'embrasse. Aussi ma femme dut-elle subir l'étreinte amicale de tous les hommes de la société et moi recevoir l'accolade de toutes les femmes. C'est le seul jour où je regrette de ne pas fumer parce que,

peut-être, avec un cigare à la bouche, j'échapperais à ces effusions dont l'honnêteté seule peut racheter l'ennui. Toutefois, comme c'est un usage établi, mieux vaut encore ne point s'y soustraire que de blesser les susceptibilités de ces braves gens.

Si tout continue à aller bien ici, je me propose, au commencement d'avril, de partir pour Churchill et d'y passer l'été. Je crois qu'il y aurait du bien à faire parmi les Chippeways et les Esquimaux qui fréquentent ces parages pour y faire le trafic des fourrures. J'éprouve le plus vif désir de tenter, avec l'aide de Dieu, quelque chose en faveur de ce dernier peuple si déshérité et si digne de sympathie. C'est peut-être la dernière année qu'il me sera permis de travailler dans la vigne du Seigneur ; aussi je le prie avec ardeur de bénir mes efforts. Ma femme partage mon sentiment et m'encourage dans le dessein d'arriver à ces peuplades ignorantes, misérables et sans espérance. »

## AFRIQUE ORIENTALE

### LES SEYCHELLES

Au nord de Madagascar, à trois cents lieues environ de l'île Maurice, se trouve dans l'Océan indien un groupe d'une trentaine d'îles, dont la plupart ne sont guère qu'un roc émergé du sein des flots. La plus grande de toutes est Mahé, qui mesure à peu près dix-huit milles de long sur cinq de large, dans sa plus vaste étendue. Les Français furent les premiers à découvrir et à s'approprier cet archipel, en 1743. Quarante ans plus tard, les Anglais s'en emparèrent à leur tour, mais il ne leur fut formellement concédé qu'à la paix de 1815.

Bien que, depuis cette époque, les Seychelles aient toujours été possessions anglaises, on y reconnaît encore la trace de l'occupation française. Tout le temps qu'elle dura, des cargaisons d'esclaves furent importées dans ces îles par les riches propriétaires qui les avaient colonisées. Les descendants de ces esclaves se sont multipliés et se retrouvent en grand nombre disséminés sur l'archipel. On ne sait trop que penser de leur état religieux. Ce n'est pas le paganisme, mais c'est encore moins le christianisme. De plus, lorsque les croisières de Sa Majesté britannique occupées à prévenir et à réprimer la traite des nègres, qui se pratique encore sur une si large échelle sur les côtes orientales de l'Afrique, parviennent à faire quelque heureuse capture, elles relâchent généralement aux Seychelles et y débarquent les esclaves ainsi libérés. A cet élément non chrétien que nous constations plus haut vient alors s'ajouter un élément tout à fait païen qui a attiré l'attention de la Société des Missions de l'Église établie.

Plus d'une fois déjà, l'idée était venue de créer dans quelqu'une de ces îles un centre missionnaire appelé à rayonner sur la côte africaine, et à faire naître à une vie nouvelle ceux qui sont ainsi transplantés hors de leur pays natal. Ils pourraient par la suite, pensait-on, devenir des agents utiles pour transmettre la vérité à leurs compatriotes et les arracher à leurs déplorables erreurs.

Cependant, des gens pratiques objectèrent que l'éloignement de cette station en rendrait l'existence très-onéreuse et peut-être même précaire. D'après l'opinion des juges les plus compétents, et celle du D[r] Livingstone, le raisonnement de ceux qui désiraient faire de Zanzibar une base d'opérations missionnaires était complétement défectueux. Et si le choix de Zanzibar était une faute, à plus forte raison celui des Seychelles devenait une erreur impardonnable. Tout en prenant en considération ces prudents conseils, tout en reconnaissant que ses efforts devaient avant tout porter sur

le continent africain, le Comité n'a pu fermer les yeux aux besoins qui se manifestaient dans les Seychelles. Dès 1856, ils lui étaient signalés par l'évêque de l'île Maurice, à la suite d'une visite qu'il avait faite dans ces parages. Depuis lors, de fréquents appels parvinrent à la Société, et chaque année ils devenaient plus pressants.

En réponse à ces demandes, après mûre délibération, le Comité se décida à envoyer sur les lieux M. Chancellor pour y prendre tels arrangements qu'il jugerait utiles et recueillir tous les renseignements de nature à faciliter l'œuvre. A Aden, M. Chancellor eut le bonheur de rencontrer un archidiacre qui avait pris vivement à cœur l'évangélisation des Seychelles, et, par ses études, avait surtout contribué à déterminer la résolution du Comité. Éclairé par l'expérience de son nouvel ami, encouragé par sa présence, M. Chancellor poursuivit avec lui sa route. Homme d'action et d'énergie, il se rendit facilement compte du parti qu'on pouvait tirer de Mahé comme centre d'évangélisation et prit immédiatement les mesures les plus urgentes.

A leur arrivée, l'archidiacre et M. Chancellor se présentèrent au commissaire civil M. Salmon, qui les reçut avec toute l'aménité et la bienveillance désirables. Ce haut dignitaire se mit entièrement à leur disposition, offrit de leur concéder des terrains non encore utilisés par le gouvernement, et promit son concours aussi désintéressé qu'utile pour favoriser l'installation de la mission. M. Salmon se trouvait d'autant plus heureux de coopérer à cette entreprise que, ayant autrefois rempli les fonctions de commissaire civil sur la côte occidentale de l'Afrique, il avait été en position d'apprécier les services rendus par les missionnaires à la cause de l'humanité et du christianisme.

Tels sont les rapports que différents journaux nous ont transmis sur la mission projetée aux Seychelles. Les derniers mois ont vu se réaliser de grands progrès. Le peu d'espace dont nous disposons nous force à condenser nos renseigne-

ments sous la forme d'un rapide et sec abrégé. Mais l'œuvre a pris une extension merveilleuse.

M. Chancellor, qui cumulait la double charge de pasteur de la population anglaise et de missionnaire pour les païens, a été relevé de son ministère auprès de ses compatriotes afin de pouvoir consacrer tout son temps et toutes ses forces aux pauvres Africains libérés. Il se propose d'établir une institution agricole et industrielle pour les enfants, au cœur même de Mahé, dans une situation agréable et salubre. Le terrain qui lui a été concédé par le gouvernement porte le nom de Forêt-Noire. Plus de cinq mille demandes d'admission ont déjà été adressées au missionnaire, mais il ne peut guère s'occuper que d'une centaine d'élèves. On réclame un instituteur capable et des catéchistes. Au mois de septembre dernier, M. Chancellor avait déjà su combiner ses ressources de manière à n'être pas pris à l'improviste par l'arrivée de plus de trois cents esclaves, délivrés par *la Thétis*, de la marine anglaise.

L'état moral de ces malheureux ne peut être comparé qu'à leur état physique lorsqu'ils viennent d'être arrachés à la tyrannie des négriers arabes, qui les entassent dans un espace à peine assez vaste pour contenir un dixième de ceux qui doivent y trouver place. Le vice le plus enraciné, la dégradation la plus abjecte caractérisent leur genre de vie, de pensées et d'habitudes. Pour accepter la tâche que poursuit M. Chancellor, il faut un courage plus qu'humain, il faut être soutenu par Celui qui a dit : « Jette ton pain à la surface des eaux, et tôt ou tard tu le retrouveras. »



# VARIÉTÉS

## SALMA, L'INFIRME DE SANTAL

De tout ce qui attire et charme le regard sous le ciel radieux de l'Inde, il n'est rien de plus séduisant que les jeunes filles du pays de Santal. Leur caractère enjoué, leur vivacité, leur intelligence, leur aimable sourire, et surtout la tendresse exquise qui les distinguent, contrastent d'une manière frappante avec la délicatesse maladive et l'extrême timidité qui caractérisent la plupart des femmes indoues.

A dix ans, Salma était une des plus mignonnes et des plus ravissantes fiancées qui laissaient le village de R... et se rendaient dans des familles inconnues pour y devenir, suivant le cas, les favorites ou les esclaves de leurs belles-mères.

Le sort se montra d'abord favorable à Salma. Elle gagna du premier coup le cœur de sa nouvelle mère. Sa jolie figure, sa santé robuste et son infatigable entrain la faisaient bien venir partout. Dans les chasses au fond des jungles, aux semailles et à la moisson des rizières, comme aux rondes entraînantes que l'on dansait au clair de lune, elle était partout la première. Mais c'est surtout dans la tâche quotidienne qu'elle déployait son activité. Elle mettait la main à tout, elle était sans égale pour préparer le kari, comme elle était aussi toujours prête à offrir son concours à quiconque se réclamait de son obligeance.

Hélas! La vieille et éternelle histoire des passions et des faiblesses humaines devait intervenir pour troubler sa vie. Les douleurs qui ont défloré l'existence de tant de femmes dignes d'une plus heureuse destinée dans nos civilisations chrétiennes, attendaient Salma, la joyeuse épousée.

L'amour des liqueurs fortes s'empara de son mari, et en peu de temps l'abaissa au niveau de la brute. Bientôt les moissons se perdirent sur pied. L'humble toit de chaume s'effondra en maints endroits, et les cinq petits innocents qui se pressaient autour du foyer sans feu restèrent souvent, grâce à l'incurie de leur père, affamés et demi-nus. Puis commença la grande lutte de la vie. Il fallait combattre et triompher, sous peine de mourir, ou de voir mourir les siens. Le rude labeur des champs incomba entièrement à Salma ; encore accablée de fatigue, elle passait les nuits sans pouvoir suffire à la tâche. Elle s'épuisa pour conserver une misérable existence à ses enfants et à son indigne mari. Mais sa fraîche jeunesse s'était évanouie bien avant le temps, et ses forces surmenées lui firent un jour défaut.

Une maladie funeste, et à laquelle elle n'avait ni le loisir ni les moyens de remédier, la minait sourdement, et bientôt la pauvre Salma reconnut qu'elle était infirme et boîteuse pour la vie. Ses membres harassés lui refusèrent tout service, et les choses les plus indispensables manquèrent dans la hutte, sans que la courageuse mère pût y suppléer. Elle devint aussi faible et aussi impuissante que le dernier-né qui se suspendait à son sein tari.

Laissons-la raconter ce qu'elle souffrit durant ce temps :

« La première fois, dit-elle, que mon mari rentra sans trouver son maigre souper servi, il se précipita sur moi dans un véritable accès de rage, et me battit tant qu'il voulut, sans que je pusse seulement me défendre ; puis, il m'intima l'ordre de quitter la maison. Mais cette première colère s'évanouit bientôt, et je pus continuer à rester chez moi, faisant de mon mieux pour subvenir aux besoins les plus urgents de ma famille. A force d'économie et d'industrie, distribuant à chacun de mes enfants, suivant ses forces, l'ouvrage que je ne pouvais faire, et moi filant jour et nuit, j'arrivai pendant un an à maintenir autour de moi une apparence d'ordre, mais chaque jour de cette cruelle année, j'entendis mon mari me

répéter que je n'étais pour lui qu'un embarras et un fardeau, que je l'empêchais d'être heureux, et qu'il voulait amener une femme jeune et bien portante qui me remplacerait avec avantage.

« Oh! quels jours terribles que ces jours d'épreuve! Et toutefois, bien que je ne le connusse pas encore, le Seigneur se montrait déjà pour moi un Père tendre et miséricordieux. Un matin, je me traînai péniblement sur ma petite vérandah en torchis pour tâcher de me réchauffer un peu au soleil. C'est là que les rayons de la vérité divine devaient luire dans mon cœur attristé, et y rallumer la flamme de l'espoir et de la vie.

« Un vieil Indou tenait une classe de garçons sur la vérandah qui faisait face à la mienne ; il était justement en train d'ouvrir son école, au moment où je parus. Les enfants commençaient leur hymne du matin :

Je ne suis qu'un pauvre pécheur,
Mais Jésus peut me sauver
Et tout de suite ouvrir les cieux, etc.

Le chant s'élevait, harmonieux et doux, comme je n'en avais jamais entendu, avec des promesses si consolantes sur le Sauveur et sur le ciel que je ne pus m'empêcher d'y prêter l'oreille. Puis, tous ensemble, d'un air recueilli, les enfants se mirent à répéter lentement et distinctement : « Notre Père qui es aux cieux... »

Tandis que Salma rappelait un à un ces souvenirs, les pleurs coulaient le long de ses joues ridées et un reflet céleste illuminait son regard. Il semblait que sa foi profonde et naïve entrevît déjà quelque chose de la gloire qui étincelle derrière le voile jeté devant nos yeux mortels et que, seules. quelques âmes d'élite ont le privilége de soulever. Elle reprit, après une pause :

« J'écoutai longtemps, et je me disais : Oui, moi aussi, je suis pécheresse ; mais quel est ce Jésus qui peut me sauver

tout de suite, maintenant, moi qui en ai si grand besoin? Quel est ce Père que nous avons dans les cieux, qui nous donne notre pain quotidien, et qui pardonne nos péchés? Ah! combien je souhaitais le connaître! Comme ce désir mit un nouvel intérêt dans ma vie! Tous les matins, je sortais au moment de l'hymne et de la prière, jusqu'à ce que je les eusse apprises par cœur, et bien des fois je demandai au catéchiste ce qu'elles signifiaient. Mais il ne les avait pas encore comprises lui-même, et il me répondait :

« — Je ne sais qui est ce Jésus et ce Père du ciel. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ces choses sont écrites dans un petit livre que le sahib nous a donné, à nous autres, ses catéchistes, comme il nous appelle. Il nous a commandé à tous d'enseigner cela aux enfants et de le leur faire répéter tous les matins. C'est quelque chose dont le sahib parle souvent, et c'est sa religion. Il chante et prie toujours, le sahib!

« Alors, moi je me disais : Je vais essayer de chanter et de prier aussi; peut-être, à la fin, je parviendrai à comprendre.

« Mon mari devenait de plus en plus brutal, à tel point qu'un jour un de mes frères arriva avec une charrette, et nous mit tous dedans, mes enfants et moi, pour nous emmener chez lui. Quelle ne fut pas ma joie quand je découvris qu'il avait embrassé la religion du sahib, lui et tous les siens, et que le plus jeune d'entre eux pouvait m'expliquer ce que je souhaitais tant d'apprendre! Et quel jour béni ce fut pour moi, lorsque je sus que Jésus m'avait pardonné, et que, par lui, j'aurais accès à la vie éternelle et bienheureuse! Quelques mois plus tard, le sahib lui-même vint nous voir, mes frères, moi et deux ou trois autres chrétiens qui habitaient le même village. Quand je lui eus parlé de ma foi et de mes nouvelles espérances, il me conseilla de confesser publiquement mon Sauveur. Aussi, le dimanche suivant, mes frères m'installèrent sur un tabouret et me portèrent vers la rivière, où je fus baptisée en présence de tous mes anciens

amis. Et maintenant, je tâche de faire partager mon bonheur à ceux qui m'entourent. »

La jeunesse de Salma s'est flétrie. De rares cheveux gris tombent sur son front ridé, et ses grands yeux doux et noirs ont perdu leur éclat ; mais si peu qu'il lui reste de forces, elle trouve encore le moyen d'employer sa vaillante faiblesse au service de son Maître. D'une main tremblante, elle s'appuie sur sa canne ; de l'autre, elle s'accroche aux haies ou aux murs, et se traîne ainsi jusqu'au chevet de quelque invalide que sa présence réjouit ou console. Chaque dimanche, elle se rend à la chapelle dans un petit char que ses excellents frères lui ont construit ; sa vue seule est une inspiration pour le prédicateur. Lorsqu'elle vous regarde avec son doux sourire, disant : « Ma tâche est presque finie, j'irai bientôt me reposer dans la maison de mon Père! » les cœurs tressaillent, et cette pensée vient à tous : Heureux les infirmes comme Salma, qu'attend un bonheur éternel !

---

Le livre bleu que le gouvernement anglais vient de publier à Calcutta dit que « les travaux des missionnaires revêtent diverses formes. En dehors de leurs fonctions spéciales de prédicateurs et de pasteurs, ils rendent les plus grands services comme éducateurs. Ils ont publié plusieurs grammaires et des dictionnaires ; ils ont écrit des ouvrages de valeur sur les livres classiques du pays et sur les divers systèmes de philosophie indoue ; ils ont imprimé une puissante impulsion à la littérature indigène. Les diverses sociétés de missions possèdent 25 imprimeries qui, pour n'embrasser qu'une période de dix ans, ont publié, de 1862 à 1872, 3,410 ouvrages, en 30 dialectes différents, 1,335,500 exemplaires des livres saints, 2,375,000 de livres classiques et 8,750,000 de traités ou livres chrétiens. »

---

*Le Gérant :* Eugène Casalis.

---

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE

### IRONS-NOUS CHEZ LES BANYAÏS?

Nous avons dit dans notre dernière livraison que l'État du Transvaal s'opposait à ce que nos catéchistes bassoutos et leurs familles traversassent son territoire pour se rendre dans le pays des Banyaïs. Ceux de nos amis qui, depuis un certain temps, lisent le *Journal des Missions* avec assiduité, auront parfaitement compris la portée de cette nouvelle et elle leur aura causé beaucoup d'inquiétude. Mais la plupart de nos nouveaux abonnés se seront demandé de quoi il s'agissait. Nous allons le leur expliquer avec autant de clarté que possible. Les autres ne regretteront pas que nous rappelions sommairement les circonstances qui nous ont portés, nous et nos frères bassoutos, à songer aux Banyaïs, ainsi que les plans et les préparatifs qui ont été faits dans l'intérêt de ces populations.

C'est par son extrémité méridionale que les missions évangéliques ont entamé l'Afrique. Quand notre Société se mit sur les rangs, toute la pointe du Cap, depuis la montagne de la Table jusqu'au fleuve Orange, se trouvait déjà occupée par des missionnaires anglais et quelques moraves, auxquels s'ajoutaient, en ce moment-là, comme renfort, des ouvriers de la Société du Rhin. Désirant répondre à des besoins plus

pressants et avoir un champ de travail distinct, nous traversâmes l'Orange et Dieu nous confia une tribu toute nouvelle, nombreuse, influente, celle des Bassoutos. Nous nous trouvâmes alors sur la première ligne, ayant devant nous, au nord, des populations de la même race et parlant la même langue que celles qui nous avaient accueillis. Volontiers, nous les eussions toutes embrassées dans notre plan d'opérations, mais nos ouvriers étaient en fort petit nombre et ils ne suffisaient pas même à la tâche qu'ils avaient immédiatement devant eux.

Cependant, en 1836, MM. Arbousset et Daumas, dans un voyage d'exploration qu'ils poussèrent assez loin au delà des limites des Bassoutos, nouèrent des relations d'amitié avec un certain nombre d'indigènes de ces régions, et répandirent dans leur pays la nouvelle des bienfaits que l'on pouvait attendre de l'Évangile.

La plupart de ces tribus septentrionales étaient dans un état d'extrême dénûment. Cette circonstance nous mit bientôt en rapports suivis avec elles. On leur avait dit que les blancs de la colonie du Cap avaient grand besoin d'ouvriers et rétribuaient libéralement ceux qui se mettaient à leur service.

On vit dès lors arriver périodiquement, par centaines, dans nos stations, des hommes dans la force de l'âge, conduits généralement par un petit chef. Le Lessouto étant limitrophe de la colonie, ils devaient nécessairement le traverser, mais ils ne s'y montraient pas comme simples passants. Sachant que le roi Moshesh était en rapports d'amitié avec le gouvernement du Cap, ils venaient lui demander quelques mots de recommandation auprès des autorités coloniales, craignant qu'elles ne se défiassent d'eux et ne les traitassent comme des vagabonds. Après s'être assuré de l'honnêteté de leurs intentions, et leur avoir fortement recommandé de ne pas compromettre par leur conduite sa propre réputation, il chargeait ses missionnaires de leur remettre une espèce de passeport. Tout cela, mené avec la lenteur qui, chez ces peuples

(comme chez nous du reste), caractérise ce qu'ils appellent seigneurial et que nous appelons administratif, les retenait longtemps dans nos établissements. Ils arrivaient d'ailleurs dans l'état de ces anciens Gabaonites, qui spéculèrent si bien sur la générosité de Josué. Maigres, se traînant avec peine, les sacs vides, les sandales usées, ils ne demandaient pas mieux que de se reposer longuement et de se laisser traiter par un chef dont la bonté égalait le sens politique. Pendant les semaines qu'ils passaient chez lui, il leur faisait un devoir d'assister aux services du dimanche et de s'entretenir avec les missionnaires.

Plus tard, lorsque, après avoir gagné dans la colonie quelque bétail, des vêtements, des armes, ces gens avaient de nouveau franchi l'Orange, la face tournée vers les contrées où ils étaient nés, ils n'avaient garde d'oublier l'hospitalité qu'ils avaient reçue de Moshesh et de nos missionnaires. Ils y recouraient encore, sans compter les jours et les semaines, et, pendant ce temps, ils entendaient, pour la seconde fois, la prédication de l'Évangile et ils en observaient les effets. Plusieurs en étaient touchés; quelques-uns apprenaient à lire. « Pourquoi ne viendriez-vous pas aussi chez nous? » disaient-ils aux serviteurs de Dieu; « nous voyons que les Bassoutos sont vos enfants; nous avons, nous aussi, besoin de pères. — « Bientôt, » répondaient les missionnaires; « en attendant, n'oubliez pas ce que vous avez appris ici; » et, comme preuve d'intérêt, ils envoyaient aux chefs de ces Ligoyas, Bapélis, Maaoas, etc., des semences, des outils et autres objets propres à leur inspirer le goût de la civilisation.

Dans ce temps, quatre de nos Bassoutos convertis, qui avaient sur la conscience d'avoir fait, autrefois, partie d'une expédition injuste contre ces populations, allèrent spontanément passer quelques mois au milieu d'elles pour leur annoncer l'Évangile, leur firent un bien réel et accrurent leur désir d'être instruites.

Nos droits (s'il en existe en cet ordre de choses) étaient

donc parfaitement établis. On s'attendait à nous et nous avions fermement résolu de répondre à cette attente dès que notre œuvre parmi les Bassoutos serait suffisamment avancée pour nous permettre de compter sur leur concours.

Dans ces entrefaites, des milliers de sujets britanniques, d'origine hollandaise, auxquels devaient s'ajouter bientôt des Anglais et surtout des Allemands, émigrèrent de la colonie du Cap et entrèrent en lutte avec les indigènes. A l'issue de guerres qui ont duré plusieurs années, ils ont fondé deux républiques dont l'une, celle de l'État libre de l'Orange, s'est emparée d'une partie du pays des Bassoutos, et l'autre, celle du Transvaal, a subjugué les tribus plus septentrionales, et est devenue leur suzeraine, en s'assurant leur territoire. De la sorte, nos troupeaux indigènes, au lieu d'être comme auparavant en libre communication avec les populations congénères qui s'étendent au nord de leur pays, en ont été séparés par une ligne de blancs.

Heureusement pour la cause de l'Évangile, la Société des missions de Berlin n'a pas hésité à demander à la république du Transvaal l'autorisation de travailler au salut des tribus qu'elle s'est assujetties. Les efforts de ses missionnaires ont eu pour résultat la conversion d'un grand nombre de ces indigènes qui regardaient autrefois à nous, et cela nous a vivement réjouis. Ils disaient qu'il leur fallait des pères, Dieu leur en a donné auxquels ils n'avaient pas pensé. Ils en ont vu dernièrement arriver deux de plus : grâce à l'initiative de l'Église libre du canton de Vaud, MM. Creux et Berthoud viennent de s'établir au milieu des natifs qui habitent les bords du Limpopo, lequel a été considéré jusqu'à ce jour comme formant la limite septentrionale de l'État du Transvaal.

Notre frère, M. Mabille, de Morija, éprouvait depuis longtemps un vif désir de visiter ces contrées. Comme tous ses collègues, il se demandait si, maintenant que les Églises du Lessouto étaient devenues d'utiles auxiliaires pour notre Société, il se pourrait que nous dussions renoncer à nous

avancer vers l'intérieur du continent. Il accompagna M. Berthoud dans un voyage d'exploration. Les observations qu'il fit l'amenèrent à reconnaître qu'il n'y avait plus dans le Transvaal de champ de travail pour nous. Mais, plus au nord, vivaient d'autres tribus auxquelles personne n'avait encore porté l'Évangile. S'étant fait accompagner par des catéchistes bassoutos, il les lança dans ces régions inconnues en leur disant : « Il est temps que vous, chrétiens bassoutos, vous deveniez à votre tour missionnaires ; allez voir entre le Limpopo et le Zambèze s'il n'y a pas là une porte ouverte pour vous. »

Quelques mois après, Asser et ses compagnons revinrent annoncer à nos frères et à leurs Églises que les Banyaïs, la plus puissante des tribus établies entre les deux fleuves susnommés, étaient disposés à recevoir des instituteurs chrétiens. Cette nouvelle remplit de joie nos troupeaux indigènes. De concert avec leurs pasteurs, ils décidèrent qu'Asser et trois autres catéchistes iraient avec leurs familles s'installer au milieu de cette population nouvelle. Des collectes furent organisées et plusieurs milliers de francs furent bientôt trouvés pour l'entretien et les frais de voyage des premiers messagers du salut que les chrétiens bassoutos envoyaient au loin. Il fut entendu qu'on les laisserait commencer l'œuvre seuls, et que s'ils réussissaient, notre Société leur enverrait un ou deux missionnaires pour en prendre la direction pastorale.

Tout était prêt et le départ des évangélistes avait été fixé au commencement de ce mois de mars, lorsque vint la fâcheuse nouvelle que nous avons communiquée à nos lecteurs dans notre dernière livraison et qui nous a suggéré le titre de cet article : « Irons-nous chez les Banyaïs ?... » Le gouvernement de la république du Transvaal refusait formellement de laisser passer nos représentants noirs à travers son territoire.

Des lettres que nous venons de recevoir nous apprennent que nos missionnaires se sont réunis, le 11 janvier, dans la station de Bérée, pour voir ce qu'il y avait à faire. Ils se sont demandé, un instant, s'ils ne devaient pas engager les caté-

chistes à tourner le Transvaal par l'ouest, mais ils ont vite reconnu qu'en sus de sa longueur, cette route peu connue et infestée de hordes presque toujours en guerre, serait pleine de périls pour une caravane indigène avec femmes, enfants, bestiaux, wagons et approvisionnements. Il ne restait qu'une autre alternative : celle de les faire accompagner par un missionnaire qui leur servirait de protecteur et les couvrirait de sa responsabilité devant les colons du Transvaal. On sait que dans ce pays la qualité d'Européen est le meilleur passe-port.

Deux de nos frères se sont immédiatement offerts pour remplir cette mission, M. Mabille et M. Dieterlen. Le premier et sa compagne ont fort insisté pour qu'on les laissât partir. Aller chez les Banyaïs était un projet qu'ils caressaient depuis longtemps. Leurs amis ont été unanimes à leur déclarer que l'Église et les écoles de Morija ne pouvaient absolument pas se passer d'eux. D'autre part, on hésitait beaucoup à accepter les services d'un jeune missionnaire, encore peu aguerri aux fatigues et aux difficultés de la vie africaine. Mais il se sentait un véritable appel et son dévouement, sa précoce maturité, et ses aptitudes de tout genre le désignaient au choix même de ceux de ses frères qui désiraient le plus le retenir auprès d'eux. On a fini par accepter ses offres, mais en assignant à sa mission les fins spéciales et les limites énoncées dans la proposition suivante :

« La conférence ayant décidé dans une session précédente l'envoi de catéchistes dans la tribu des Banyaïs;

« Vu le refus du gouvernement du Transvaal de donner droit de passage à ces catéchistes, reconnaît la nécessité de les faire accompagner par l'un de ses membres.

« En conséquence, notre frère Dieterlen s'étant offert pour cette mission, la Conférence accepte son offre et l'invite, pour autant que les circonstances le permettront, à accompagner lesdits catéchistes jusqu'au terme de leur voyage, tant pour prendre possession de ce nouveau champ de missions aux yeux d'autres Sociétés, que pour revenir faire à la Con-

férence et par elle aux Églises du Lessouto et de France, un rapport qui les mette à même de poursuivre ces premiers efforts. »

Le Comité vient d'écrire aux missionnaires pour donner à cet arrangement sa pleine et entière sanction.

La position, l'âge, le caractère tout à la fois ferme et conciliant de M. Dieterlen assureront, sans aucun inconvénient, aux évangélistes la part d'initiative qu'ils doivent avoir, en même temps que le fait qu'il n'a jamais eu à s'occuper des démêlés des blancs avec les noirs, préviendra les autorités du Transvaal en sa faveur.

Ce qu'il faut maintenant, c'est que tous les amis de l'Évangile prient avec constance et avec ardeur pour que la bénédiction de Dieu repose sur les plans de nos missionnaires, sur la personne de leur jeune collègue et sur celles des braves indigènes qu'il accompagne.

Si nous savons remplir ce devoir, *nous irons chez les Banyaïs*.

Nous ajoutons à cet exposé quelques lignes touchantes que M. Dieterlen a écrites au directeur de la Maison des Missions.

Morija, 16 janvier 1876.

« Cette fois, je vous annonce une grosse nouvelle. La Conférence extraordinaire qui s'est réunie à Bérée le 11 de ce mois, a décidé que j'accompagnerais nos catéchistes chez les Banyaïs à titre d'explorateur — et me voici en train de faire mes préparatifs de départ. La Conférence et le Synode se réuniront vers le 5 avril, à Léribé ; c'est de là que je partirai pour l'État libre, le Transvaal et le pays des Banyaïs.

Cette détermination vous étonnera sans doute, mais vous savez sous l'empire de quelles circonstances nous avons agi. La mission chez les Banyaïs est décidée ; tout est prêt ; hommes et provisions ; — arrive une note du Transvaal refusant à nos évangélistes un laisser-passer. Faut-il ajourner l'expédition? Ce serait désastreux pour nos Églises, qui s'attendent à voir l'expédition partir en mars, et dont le zèle souffrirait beau-

coup d'un retard d'un an. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de faire accompagner nos Bassoutos par un missionnaire. Mais qui envoyer? Tous les missionnaires sont liés à leur œuvre et l'on ne saurait dépouiller une station de plus, alors qu'Hermon et Massitissi sont déjà sans pasteur. Seul, je suis libre et disponible.

Me voilà donc lancé dans une entreprise de grande importance. Vous avez fondé une mission, vous savez mieux que moi ce qu'il en coûte de travail et de patience, où sont les principales difficultés et les obstacles les plus redoutables. Si j'étais près de vous, vous me donneriez de précieux conseils, et je les écouterais avidement, car, en face de la tâche que Dieu me confie, je me sens faible et parfaitement incapable. Si je n'avais le sentiment que mon devoir était de proposer mes services à la Conférence, je ne pourrais avoir de repos. Mais plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'en agissant ainsi, je ne faisais qu'obéir à un ordre de Dieu et avancer dans la voie où je suis entré le jour où je suis devenu missionnaire.

Comme avant de me mettre au service de notre Société, j'ai passé par de grands combats, essayant de résister à une pensée qui s'imposait à moi d'une manière irrésistible. Quand, à Paris, nous parlions des Banyaïs, et qu'un de mes condisciples se promettait d'y planter sa tente, j'étais bien loin de partager son enthousiasme et ses désirs ; toute mon ambition était d'arriver au Lessouto, et d'y accepter n'importe quelle position. Ici même, j'entendais parler des Banyaïs avec assez d'indifférence, jusqu'au moment où, un beau jour, je découvris que je pensais à la possibilité d'aller chez eux. Chasser cette idée me fut assez facile au commencement; mais elle revint aussi aisément, et peu à peu, bon gré mal gré, je fus obligé de compter sérieusement avec la perspective d'un voyage dans ces parages. Quand se réunit la première Conférence extraordinaire, je crus pouvoir lui offrir mes services, et j'eus une espèce de déception quand je vis qu'ils n'étaient pas acceptés. Mais depuis que le refus du

gouvernement du Transvaal nous est arrivé, j'ai eu, pour ainsi dire, la certitude que mon affaire était décidée et que je partirais pour le Nord. Je réfléchis bien à la chose et vis qu'il fallait décidément qu'on m'y envoyât. Tous mes autres projets s'évanouirent devant cette éventualité, et je me consacrai à Dieu en vue de cette œuvre, me mettant à sa disposition et le priant de me préparer de corps et d'âme à cette lourde tâche. Je crois qu'il l'a fait. Du moment qu'il m'a enrôlé, il pourvoira à tout, j'en ai la conviction.

Je fais un acte d'obéissance pure et simple, aveugle, illimitée. Je fais aussi un acte de foi, assuré que Dieu sera là pour parer à toutes les faiblesses et accomplir sa force dans mon infirmité. Je compte sur les prières de tous ceux qui ont à cœur les grands intérêts du règne de Dieu et la gloire de son nom. A l'aide des prières de tous les croyants de nos Églises, j'ai la conviction que tout ira pour le mieux.

On me dit que j'ai un poste d'honneur à garder et que je dois être heureux d'avoir reçu de Dieu une mission glorieuse. Je le sais, et je lui en rends grâce. Mais cette pensée ne domine pas en moi; je ne puis m'arrêter à la perspective de l'honneur que personnellement je pourrai retirer de cette entreprise. En présence de son importance pour la cause de l'Évangile, je ne puis que dire : Pourvu que j'amène nos catéchistes à leur destination; pourvu que je puisse fournir à nos Églises un rapport exact sur les Banyaïs et l'avenir que la mission pourra trouver parmi eux, je serai content. Je vise au moins; si je fais le strict nécessaire, je serai satisfait; tant mieux si, outre le nécessaire, je puis faire le superflu et dépasser les limites de mon mandat.

Votre élève dévoué, H. DIETERLEN.

*N. B.* — La décision a été prise le 13, c'est-à-dire jour pour jour et presque heure pour heure, un an après mon arrivée au Lessouto. »

## TAITI

Nous venons de recevoir de notre missionnaire, M. Vernier, des communications portant la date du 8 janvier, qui nous paraissent de nature à intéresser vivement nos lecteurs.

### *Une consécration au saint ministère et deux dédicaces.*

« Le 14 décembre dernier, nous avons été appelés à consacrer au saint ministère le candidat élu par l'Église du district de Mataiéa en remplacement de Poheino, décédé. Ce jeune homme que nous avons eu, pendant environ deux ans, dans notre école normale et dans nos classes bibliques, nous a donné des preuves d'aptitude à la prédication de l'Évangile, et d'un désir sincère de se vouer au bien des âmes. M. Viénot qui l'avait eu plus particulièrement sous sa direction et qui lui portait un intérêt tout spécial, n'a pu, à son grand regret, assister à sa consécration. Cette cérémonie, qui a eu lieu à Mataiéa, avait attiré toute la population protestante du district et les pasteurs de plusieurs localités voisines. Le candidat, notre jeune ami Taoa, a juré sur les saintes Écritures, et après les questions d'usage que je lui ai adressées, de se dévouer fidèlement au service de Christ. J'ai ensuite appelé sur lui l'effusion de l'Esprit de grâce, pendant l'imposition des mains. — M. Green, qui a fait le discours de consécration, avait pris pour texte ces paroles des Actes XI, 24, relatives à Barnabas : « C'était un homme de bien, plein du Saint-Esprit et de foi. » Il a rappelé au nouveau ministre quels sont les moyens d'avoir une carrière bénie, à la gloire du souverain Pasteur. En recevant son certificat de consécration, signé des pasteurs présents, Taoa, dont l'émotion était profonde, a spontanément adressé la parole à l'Église pour se recommander à ses prières.

Le lendemain, 15 décembre, nous nous sommes rendus

dans le district de Papéari pour dédier à Dieu un nouveau temple, récemment construit par les habitants. Ni la reine Pomaré, ni le commandant commissaire de la République n'avaient pu se rendre à cette fête. La reine y était représentée par la princesse Ariiané, sa belle-fille. — Si toutes les sommités du pays n'avaient pu venir à la dédicace, le Seigneur des seigneurs s'y trouvait.

A neuf heures et demie du matin, les portes s'ouvrent, et des flots d'auditeurs se pressent dans la nouvelle enceinte. Quel bel édifice ! quelle grande assemblée ! M. Green dépose la Bible sur la chaire en prononçant une invocation. Il lit ensuite une page du saint livre, et offre une prière pour demander à Dieu de venir habiter le nouveau sanctuaire. Je lui succède dans la chaire pour le discours de dédicace. Mon texte est tiré de Zacharie II, 13. « Ce sera lui-même qui rebâtira le temple de l'Éternel, et lui-même sera rempli de majesté. » — Pendant plus d'une heure, j'ai le privilége de pouvoir glorifier Jésus notre divin Maître, en montrant comment son amour infini l'a fait venir ici-bas parmi les ruines du péché pour y tailler les pierres vivantes qui entrent dans la structure du temple de l'Éternel, et quelle gloire il en résultera éternellement pour le céleste Architecte. Des chants préparés pour la circonstance ont formé une partie intéressante du service. Dans l'après-midi, le temple s'est de nouveau ouvert, et M. Green a édifié l'assemblée en méditant un passage du psaume CXXXII. — Puisse l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu avoir atteint salutairement plusieurs âmes dans cette belle journée !

De leur côté, les catholiques-romains ont fait la dédicace de leur église paroissiale de Papéété, le 25 décembre, jour de Noël. Le baptême des cloches qui a réuni un grand nombre de curieux, avait eu lieu le dimanche précédent. Cette église a coûté au budget local de Taïti plus de 250,000 francs. Nos indigènes, eux, cueillent sur leurs orangers les sommes nécessaires à la construction de leurs chapelles. »

*Récit d'une excursion aux îles Sous-le-Vent, en septembre* 1875.

Les îles Sous-le-Vent, au nord-ouest de Taïti, font partie de l'archipel des îles de la Société, mais elles sont indépendantes du protectorat français. Des pasteurs appartenant à la Société des Missions de Londres en ont la direction spirituelle. N'étant qu'à une distance peu considérable de notre propre champ de travail, les insulaires de Huahine, de Raiatéa, etc., ont de fréquents rapports avec nos missionnaires. Depuis longtemps, ils demandaient à M. Vernier d'aller leur faire une visite pastorale. Il a pu, dans le courant du mois de septembre, s'accorder ce plaisir, et il a eu la bonne pensée de nous le faire partager en nous envoyant le récit qui va suivre.

9 septembre 1875.

« Il est cinq heures du soir. Une goëlette indigène sur laquelle je viens de prendre passage, lève l'ancre pour se rendre à Huahine. Le navire, poussé par une bonne brise d'est, se trouve en quelques minutes hors de la ceinture des grands récifs où se brisent les vagues. Je ne tarde pas à perdre de vue les membres de ma petite famille, qui, debout sur la grève, m'accompagnent de leurs vœux. Me voilà installé sur le rebord du toit de la cabine, place assez commode en l'absence de siéges. Du reste, pas de luxe inutile à bord de la goëlette « Faïto. » Quelques cages à poules, de vieux cordages, des chaînes rouillées, une caisse remplie de pierres et de sable pour foyer, deux marmites, une vieille pompe en bois toute détraquée, sont les principaux objets que l'on remarque sur le pont. Au-dessus, des voiles usées et percées à jour à plusieurs endroits, retiennent mal la brise.

Si le regard est peu satisfait, l'odorat ne l'est pas davantage, vu les odeurs qui s'échappent de la cabine et des panneaux ouverts. Mais personne ne s'en inquiète. Hommes et femmes, presque tous des indigènes de l'île Rurutu, assis par terre, ou adossés aux parapets, jasent à l'envi, en attendant le morceau

d'igname et les deux ou trois bananes-féi, en guise de viande, qui composeront leur dîner. Un bon vieux, au visage doux et souriant, tient le gouvernail. Un revendeur chilien, qui s'en va à Huahine regarnir ses cages à volailles, m'adresse la parole en mauvais anglais. Il désire savoir qui je suis, le but de mon voyage et surtout les gains que je réalise dans ma profession. Mes réponses ne produisent sur lui que de l'étonnement; il ne peut comprendre qu'un Européen puisse venir à Taïti sans courir après la fortune. Je lui parle de la seule chose nécessaire; mais, hélas! c'est pour lui un sujet d'une importance bien vague. En catholique ultra-libéral (qui l'eût cru d'un Chilien?), il pense que toutes les religions sont bonnes; le salut universel ne saurait faire de doute.

Taïti disparaît vers l'est qui commence à s'assombrir, et Mooréa, à quelques milles de nous sur la gauche, perd insensiblement les teintes pourprées que le soleil, en disparaissant à l'horizon, cesse de lui envoyer. La nuit s'illumine d'innombrables étoiles qui scintillent, entre les nuages presque immobiles. Les nuages immobiles?... mauvais signe! Nous le reconnaissons bientôt à nos voiles mal tendues qui se débattent, au roulis qui commence, aux débris flottants encore visibles qui longent paresseusement le bord. La brise est tombée. Plus d'espoir d'arriver à Huahine aux premières lueurs du jour, comme nous nous en étions flattés. Nous nous rappelons notre dépendance absolue du Souverain Maître des vents et des flots, et dans une prière confiante offerte par un diacre taïtien, au sein du recueillement général, nous implorons pour la nuit la protection paternelle de Dieu. Chacun se case de son mieux pour se livrer au repos; la plupart sur le pont. L'intérieur du navire, véritable étouffoir, a peu d'attrait. On n'insiste pas pour me faire accepter une couchette dans la cabine; ce serait peine perdue. Une natte, un coussin et mes couvertures sont arrangés pour moi par terre à la belle étoile. C'est presque du luxe; j'y ferais des rêves d'or sans le détestable roulis qui produit déjà sur mes tempes la désagréable

sensation d'un lourd bandeau de fer. Puis, ces grincements dans la mâture fatiguée, ces bruits de cordages qui se heurtent contre les haubans, ces émanations nauséabondes de la grosse lampe à huile de coco et autres odeurs que le manque d'air retient sur le pont,... en voilà bien assez pour tenir péniblement en éveil l'oreille la plus indulgente et le nez le plus tolérant. Je ne m'informe pas de ce que mes voisins en pensent, car les ronflements bruyants de plusieurs d'entre eux semblent me contredire. Pour récréer un peu mon esprit, je contemple les figures bizarres que décrit la pointe des mâts en filant d'une étoile à l'autre, sur le bleu foncé du ciel...

10 septembre.

« L'aube blanchit. Mooréa s'est très-sensiblement éloignée vers l'orient, mais Huahine est encore invisible. Quand y arriverons-nous? Nul ne le sait; pas même le capitaine. Le soleil vient envahir ma couchette. La légère brise qui règne maintenant ne peut en tempérer la chaleur croissante.

Un diacre improvise, en un instant, au-dessus de ma natte, un abri formé d'un drap blanc, couvert de mille petits carrés d'étoffes de diverses couleurs. A l'ombre de cette gaie tenture où se joue la brise en passant, je me sens revivre, et je m'explique la joie de Jonas sous le kikajon.

Tandis que les dernières cimes de Mooréa s'évanouissaient dans les vapeurs lointaines, Huahine apparaît enfin sous un manteau de nuages. Les exclamations succèdent au silence et les causeries reprennent leur animation de la veille. Le vent d'est qui fraîchit se met de la partie; la bonne humeur est générale. Les contours de l'île se dessinent de mieux en mieux. Nous voyons distinctement les douces pentes des coteaux, et les verdoyantes vallées que parcourent les ombres des nues. La vue d'ensemble est très-belle quoiqu'elle n'approche pas de la grandeur majestueuse que présente de loin l'aspect de Taïti. Les montagnes de Huahine sont peu élevées et leurs pentes, comparativement, peu accidentées...

Vers trois heures du soir, nous jetons l'ancre dans la jolie

baie de Farénuiâtéa. La rive est bordée d'une rangée de maisons, dont quelques-unes ont bonne apparence; mais plusieurs sont dans un état de délabrement qui dépare le tableau. Au fond de la baie, sur un petit promontoire, se dresse la charpente nue du nouveau temple. Tout auprès, est la maison d'école qui sert provisoirement de lieu de culte. Une quinzaine de personnes avec leur Bible dans le cabas traditionnel, stationnent près de la porte; c'est l'heure de la prière...

Mais voici le brave Purutia que j'ai connu à Papéété, et qui me devine à bord du Faïto; il vient me souhaiter la bienvenue; d'autres amis accourent aussi à la file. C'est plaisir que de sentir l'affection de leur cœur dans leurs serrements de main. Un instant après, j'arrive à la résidence missionnaire, maintenant déserte de ses chers habitants, M. et Madame Saville. Purutia en est le gardien fidèle. Adossée à un coteau, à cent mètres à peine de la plage, sa situation élevée permet au regard d'embrasser un paysage très-varié; mais j'avoue qu'à la suite de mes fatigues et d'un jeûne de vingt-quatre heures, je n'ai guère envie de me livrer à la contemplation. Un frais ruisseau coule dans la vallée à droite. Mon hôte m'y conduit par un sentier qui fuit sous des orangers et des citronniers. Quelle eau bienfaisante ! J'en sors à moitié remis.

Le bon Purutia et sa femme sont pour moi pleins d'amabilité et de prévenances. L'éducation qu'ils ont puisée dans un fréquent contact avec les missionnaires les met au-dessus du niveau général des indigènes, et leur permet de jouir d'une certaine considération. — Ils avaient une fille adoptive qu'ils chérissaient à cause de sa piété précoce. En mourant, elle leur dit : « Ne pleurez pas; j'ai la justice de Christ pour ceinture; je vais au ciel! — Depuis lors, ils ont perpétué le souvenir de cette consolante parole de leur enfant bien-aimée, en ajoutant à leur nom celui de « Tatuahia » qui signifie « Ceint. » Des conversations intéressantes remplissent agréablement la soirée; nous évoquons plusieurs fois le souvenir des chers absents, en particulier celui de M. et de Madame

Saville, que tout en ce lieu nous rappelle. Voici les tableaux qu'ils ont laissés suspendus aux murs du salon; voilà des gravures de fruits et de fleurs d'Europe. Mille fois leurs regards s'y sont arrêtés comme le font les nôtres à cette heure...

11 septembre.

« Je vais, dès le matin, offrir mes respects à la reine Tehaapapa dont la maison est située de l'autre côté de la baie. — Tatuahia m'y conduit dans sa pirogue pour abréger la route. La souveraine de l'île est assise sur le plancher, près de sa porte, avec d'autres femmes dont aucun insigne ne la distingue. Elle est contente qu'après les invitations qui m'avaient été faites en son nom et au nom de l'Église, je me sois enfin décidé à venir à Huahine. Elle désire que je préside à la dédicace de la chapelle qu'elle vient de faire construire dans le village de Puaoa; mais, comme elle veut donner à cette cérémonie un certain éclat en la faisant suivre de plusieurs grands « amuraamaa » (festins), les préparatifs ne seront pas terminés avant dix ou douze jours, et ce n'est qu'à mon retour des autres îles, que la dédicace pourra avoir lieu. J'exprime à la reine le plaisir que j'éprouve à visiter son île; elle me répond par un sourire. Ses quatre fils sont là, l'espoir de sa couronne; ils viennent me saluer d'un air un peu timide.

Sur ma demande, mon brave ami Tatuahia me conduit chez la plupart des Européens dont les habitations, à demi voilées par la verdure, bordent le rivage. Ils me font l'accueil le plus empressé. L'un, qui est catholique, voudrait me retenir à déjeuner. Tous mettent généreusement à ma disposition les objets qui peuvent m'être nécessaires au presbytère pour y rendre plus confortable mon séjour. J'ai beau protester que j'ai tout ce qu'il me faut; peine perdue! on enverra pour moi tel et tel ustensile.

Je rencontre dans son magasin l'excellent M. Morrison, que je suis heureux de pouvoir remercier personnellement, pour le don de 200 francs qu'il a fait, l'an dernier, à notre Société de Missions. Il m'annonce que ce don n'est qu'une partie d'un

legs qu'il fait à diverses sociétés religieuses, et que la nôtre aura encore sa part. Il prend un grand intérêt à toutes les œuvres qui ont pour but d'améliorer la condition spirituelle des indigènes. Il refuse tout bénéfice sur les marchandises que les missionnaires vont se procurer chez lui.

Avant de rentrer, je passe une demi-heure à examiner les admirables collections de coquillages d'un naturaliste distingué, M. Andrew Garrett. Depuis plus de vingt ans, son amour pour la science le retient dans les mers du Sud dont il fouille les richesses avec une ardeur infatigable. Il a parcouru la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Zélande, les Fidji, les Samoa et un grand nombre d'autres groupes. Il me montre avec amour ses riches casiers qui contiennent déjà cinq mille et quelques centaines d'espèces différentes. Plusieurs sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, avec lesquelles il est constamment en rapport, publient ses découvertes. Des albums de poissons, reproduits d'après ses dessins, m'arrachent des cris de surprise. Quelle fidélité dans les formes et les couleurs! C'est bien là ce que j'ai vu moi-même en partie, aux flancs des rochers de madrépores, ces créatures admirables sur lesquelles une main infiniment habile a peint, dans l'harmonie la plus parfaite, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je quitte M. Garrett en lui exprimant mon admiration pour ses patientes recherches. Je lui dis combien la vue de tant de merveilles doit nous porter à louer et à bénir Dieu. Il me répond que l'étude des sciences naturelles est surtout précieuse parce qu'elle met à chaque instant la créature en face du Tout-Puissant.

Ce soir, les diacres de l'Église viennent me prier de bien vouloir me charger des services religieux de demain. La demande est d'avance accordée, ne suis-je pas venu pour faire l'œuvre du Seigneur?

Le poste de Huahine occupé pendant plusieurs années par M. Saville, est, depuis le départ pour l'Europe de ce zélé serviteur de Christ, dirigé par le missionnaire de Raïatéa,

M. Pearse, et par M. Green, de Taïti. Ils s'y rendent quatre ou cinq fois par an. L'influence qu'ils exercent sur les troupeaux contribue puissamment à maintenir la vie dans leur sein. Ils trouvent dans les diacres des auxiliaires dévoués. Ces derniers sont chargés de la prédication en l'absence des missionnaires. Quelques-uns font l'école aux enfants; les plus capables tiennent des classes bibliques où s'instruisent les jeunes gens pieux de l'Église et autres membres.

12 septembre. Dimanche.

« Peu de journées me laisseront un souvenir plus béni que celle-ci. Dans les assemblées de dix heures et de deux heures, l'Esprit de Dieu a évidemment agi sur les auditeurs pour les solliciter à se donner entièrement à Christ. L'attention est intense et la joie intérieure se lit sur beaucoup de visages. Le faible et indigne instrument dont Dieu se sert pour manifester son amour aux pécheurs est tout confus de sentir se produire si abondamment en sa faiblesse la force du Maître. L'encouragement qu'il en reçoit le confirme dans sa foi à l'immuable vérité des promesses du glorieux Évangile de Christ, et le pousse à une plus complète consécration de lui-même à son service. — Être ouvrier avec Dieu, quel insigne privilége! Le texte médité, à dix heures, est cette parole de saint Paul : « La charité de Christ nous presse » 2 Cor. X, 14; et, à deux heures, ces mots de 2 Pierre I, 1 : « A vous qui avez en partage avec nous une foi de même prix, par la justice de notre Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ. »

Dans la soirée, les enfants se réunissent à la maison missionnaire. Un assez grand nombre de membres de l'Église y viennent aussi. Nous passons deux heures à converser ensemble sur les œuvres merveilleuses de Dieu dans sa création, et sur l'œuvre qui les surpasse toutes, le salut de l'homme par le sang de son Fils. Les enfants répondent d'une manière très-intéressante à la plupart des questions que je leur adresse, et font preuve d'une connaissance assez exacte des grands faits bibliques. Ils me quittent vers dix heures après

avoir chanté plusieurs hymnes en taïtien, sur des airs français qu'ils ont saisis après quelques répétitions. — Ils ont aussi chanté en français et avec beaucoup d'ardeur le cantique : « Avançons-nous joyeux, toujours joyeux. » Il leur a été enseigné par une petite fille qui était restée quelques années dans l'école de M. Ch. Viénot à Papéété.

Plusieurs frères et sœurs prolongent leur visite ; ils désirent que je leur explique certains points qui leur paraissent obscurs. L'un d'eux prétend ne pas comprendre comment le péché a pu régner dans le monde après le déluge. Selon lui, la destruction de l'ancien monde par les eaux aurait été une abolition du péché, une purification de la souillure humaine. Dès lors, comment le mal s'est-il de nouveau propagé dans l'humanité sans une nouvelle chute ? Les murmures qui s'élèvent de tous côtés, apprennent bien vite à l'auteur de la remarque combien elle est étrange. Quelques mots suffisent pour lui démontrer qu'elle est sans fondement.

Un autre observe qu'il y a dans le monde beaucoup de religions différentes qui toutes prétendent à la vérité ; il voudrait savoir quelle est la plus vraie de toutes ! Je lui réponds par la question suivante : « Crois-tu que les serviteurs de Dieu qui ont tiré ces îles des ténèbres du paganisme, y seraient venus établir une religion qu'ils n'auraient pas cru être la seule vraie ? — Il aperçoit aussitôt sa méprise. « Oia mau ! » dit-il, « c'est vrai ! » — A ces deux demandes en succèdent d'autres plus sensées sur certains passages des Écritures. A onze heures, j'essaye d'aller prendre un peu de repos ; mais les averses qui se suivent pendant une partie de la nuit et les gouttières qui filtrent à travers la vieille toiture de pandanus s'y opposent longtemps. Je ne m'en plains guère ; la pensée que, dans quelques heures, s'il plaît à Dieu, je ferai voile pour Raïatéa, occupe agréablement mon esprit. »

*A suivre.* F. VERNIER.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES MISSIONS

### II

Si l'Église se fait une loi d'évangéliser les païens, il ne manque pas de gens qui sourient devant cette entreprise et qui demandent avec ironie si l'on compte sérieusement convertir les millions d'idolâtres qui couvrent la majeure partie de notre globe. — Eh! oui! que vaudrait la foi chrétienne si elle ne nous inspirait pas des sentiments héroïques; si elle ne faisait pas naître dans nos cœurs des espérances colossales? La foi! mais je l'ai dit, elle est la fille de Dieu; elle ne doute de rien; elle se sent capable de déraciner les arbres et de déplacer les montagnes.

Cette confiance étonne; et l'on nous montre, comme pour éteindre notre enthousiasme, le travail qu'il nous reste à faire, les régions que nous n'avons pas encore parcourues. — Hélas! oui, le monde est encore plongé dans les ténèbres. Mais ces ténèbres n'étaient-elles pas plus épaisses, il y a dix-huit siècles, au lendemain de Golgotha? On comptait pour ainsi parler, les chrétiens sur les doigts de la main. Cent vingt disciples composaient toute l'armée de Jésus-Christ. Et cette armée n'avait pour elle ni la science, ni le crédit, ni de hauts et fermes patronages. Elle avait plutôt contre elle les préjugés du peuple, l'orgueil du pouvoir, le fanatisme des masses, les passions redoutables du cœur humain. On la persécuta, on essaya de l'étouffer dans son propre sang. Petits et grands, illettrés et savants, tout le monde se rua sur l'Église chré-

tienne. Le colosse qui devait l'anéantir a été lui-même anéanti, et sur ses ruines l'Église s'est élevée majestueuse et triomphante. Ce succès est le garant d'autres succès. Tandis que les gouvernements vieillissent, que les peuples ne gardent qu'un temps le sceptre de la civilisation, le christianisme reste éternellement jeune et possède la vertu de renouveler toutes choses. Nous verrons donc d'autres miracles. Ou le cœur de l'homme apprendra à se passer de Dieu, ou ce cœur s'humiliera devant le Dieu de l'Évangile.

Notre enthousiasme ne fait pas seulement sourire. Il excite parfois de violentes colères. Il y a deux espèces d'incrédules. Les sceptiques que dévore le découragement, un découragement mélancolique et triste, et les ennemis de la foi chrétienne qui la redoutent, qui ne prennent pas leur parti de ses progrès, parce que ce sont les progrès de la sainteté. Ces derniers dissimulent mal leur mauvaise humeur quand on leur parle des missions, des conquêtes que l'Évangile fait chez les Hottentots. — Hé! laissez donc ces peuples paisibles, dans leur candeur et dans leur innocence, s'écrient-ils avec colère. Pourquoi leur imposer des dogmes qu'ils ne comprennent pas, qui troublent la douce sérénité de leur esprit? La vie est-elle si longue qu'il faille l'assombrir par les perspectives d'un ciel ou d'un enfer? Il y a de la cruauté à ne pas respecter les mœurs naïves de ces peuples.

Voilà l'objection.

Voici notre réponse.

On se trompe sur le prétendu bonheur de ces peuples à demi sauvages. On se trompe aussi sur la nature de la foi chrétienne.

Vous dites ces peuples heureux, et vous demandez qu'on respecte leur bonheur. Quelle illusion! Le bonheur n'est pas plus le partage du Zoulou à demi sauvage que du Français civilisé. La nature humaine est partout inquiète. Elle a des aspirations infinies, une soif ardente de connaître. Ces aspirations sont parfois inconscientes; mais le malaise n'en existe

pas moins au fond du cœur. Le Français, croyant trouver le bonheur, recherche le plaisir, la gloire, l'argent; le Zoulou ne suit peut-être pas la même voie, mais il cherche lui aussi. Et, comme nous, il ne possède pas plus tôt l'objet de ses rêves, que le charme se dissipe et qu'il se dit avec amertume : Ce n'est point là le bonheur. Les incrédules peuvent ne pas en convenir; mais la nature humaine est le chef-d'œuvre de Dieu, et, tant que notre cœur n'a pas rencontré Dieu il est triste et désenchanté. Que le cœur de l'homme éprouve partout cette mélancolie, qui n'est que le soupir de nos âmes vers l'infini et l'idéal, c'est ce qu'atteste suffisamment l'exemple de ces pauvres sauvages qui se retirent à l'écart, qui vivent dans l'ombre, dans une incurable tristesse. Vous ne savez pas prendre pitié de ces malheureux que les fêtes ou les danses de leurs tribus ne suffisent pas à contenter. Leur état nous inspire une sérieuse sympathie. S'il y a de la cruauté quelque part, ce n'est pas dans le cœur du missionnaire qui souffre des souffrances du Mossouto ou du Papou, mais plutôt dans votre cœur qui n'entend point leurs plaintes et qui ne veut en rien les soulager. L'incrédulité n'est pas faite seulement d'indifférence; elle est faite aussi d'insensibilité et d'égoïsme. L'Évangile, qu'elle connaît, la trouble et l'inquiète. Elle voudrait se persuader qu'il est impuissant, qu'il ne fait plus de conquêtes, et pour n'être pas réduite à l'embrasser un jour, elle voudrait le proscrire de la terre, à commencer par la terre païenne. Ces dédains et ces outrages n'arrêteront par l'effort de l'Église; elle agira, elle travaillera malgré les clameurs de ses ennemis. S'il était vrai que les païens fussent heureux dans leurs superstitions et dans leurs ignorances, dans leurs désordres et dans leurs vices, elle ne verrait pas son empire s'étendre; et, il y a longtemps que, désespérant de convertir un Cafre ou un Indien, elle aurait fermé en Europe et en Amérique ses maisons de missions.

En second lieu, ceux qui parlent du bonheur des païens ne connaissent pas la nature de la foi chrétienne. De tous les

livres, l'Évangile devrait être le plus étudié et le plus connu, c'est celui qui l'est le moins. Que de préjugés à l'endroit du christianisme! Que d'idées fausses! Pour les uns, la religion chrétienne est une série de pratiques sombres et lugubres qui ne rappellent que des souvenirs lamentables, quelque chose comme les exercices des trappistes; pour les autres, la religion chrétienne n'a qu'un dogme, la damnation éternelle. Dieu est un tyran barbare qui se plaît à dévorer ses enfants, comme Saturne. Pour un grand nombre, la vie chrétienne n'est qu'un chemin de mortifications et de larmes... Arrière donc l'image de cette religion qui fait vivre l'homme au milieu des tombeaux et devant les flammes de la géhenne. — Eh bien, c'est là une pure fantasmagorie. La religion chrétienne est une philosophie, la plus haute et la plus belle des philosophies. Elle est une lumière pour notre esprit, une force pour notre volonté, une consolation pour notre cœur. Elle nous apporte la solution des problèmes qui tourmentent notre intelligence, elle nous explique l'énigme du monde. Elle nous révèle le secret de notre destinée. Loin de terrifier notre esprit, elle l'apaise. Loin de le précipiter dans le désespoir, elle le calme. Elle est pour nos âmes ce qu'est le souffle du printemps pour la nature; ce qu'est la lumière du soleil qui se lève sur une terre longtemps enveloppée par d'épais brouillards. Elle nous fait renaître, elle nous fait revivre. Elle nous apporte le plus grand des biens, la perle par excellence : la vérité. Heureux ceux qui croient.

Elle fortifie notre volonté. Un païen est encore un homme. Pour si ignorant ou si léger qu'il soit, il porte en lui-même les germes de la loi morale. Il y a pour lui des choses justes et des choses iniques. La conscience est en lui à l'état rudimentaire, si l'on veut, mais elle existe. Eh bien, cette conscience le pique quelquefois de ses aiguillons. Elle le poursuit de ses remords. Et, dans ces heures cruelles, l'âme du païen ne trouve nulle part ni consolation, ni délivrance. C'est une vérité du christianisme que Dieu n'est pas un être abstrait,

isolé dans les profondeurs des cieux, sans amour pour ses créatures. D'après l'Évangile, Dieu vit au sein de ses ouvrages, il marche à nos côtés, il établit sa demeure dans nos cœurs. Il consent à nous prêter sa force. Cette action invisible de Dieu, pénétrant et fortifiant notre volonté, est pour les âmes troublées une source d'espérance. Elles aiment à se reposer sur cette action souveraine et elles se flattent qu'elles trouveront en Dieu un appui, une main secourable pour surmonter leur infirmité morale. Voulez-vous priver les païens de cette douceur ?

Enfin le christianisme est la consolation suprême. Pensez-vous que les païens ne meurent pas? Ne se trouvent-ils jamais en face d'une tombe, et ne voient-ils pas comme nous approcher l'ombre fatale de la mort? Que nous parlez-vous de bonheur tranquille, quand on voit mourir et qu'on peut mourir à chaque heure ? La grande science de la vie ne consiste pas à oublier la mort mais à pouvoir en surmonter l'horreur par la force de ses espérances. Cette science, nous l'apprenons de l'Évangile, dans la société de Celui qui « a mis en évidence la vie et l'immortalité. » Cette science, les plus beaux raisonnements ne la donnent pas, mais Jésus-Christ l'enseigne à ses disciples. Il leur apprend à mourir comme saint Étienne en disant : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. » Ce n'est pas chez eux affaire d'imagination ou d'enthousiasme, une de ces illusions qui séduisent les esprits naïfs. Notre foi repose sur un ensemble de documents que nous avons examinés, étudiés et qui ont forcé l'adhésion de notre esprit. Si, par un côté, notre foi est l'œuvre de la grâce dans nos cœurs, et si, par là, elle possède les lumières et la constance de Dieu même, par un autre, elle est l'ouvrage de nos réflexions et de nos recherches et elle n'a rien d'arbitraire, de mystique, d'irrationnel.

Loin d'engendrer la mélancolie, la foi chrétienne produit la joie. Nous sommes heureux de connaître le Dieu vivant et vrai, qui a créé le monde et le gouverne par sa parole puis-

sante. Nous sommes heureux de connaître Jésus-Christ qui, par la sainteté de sa vie, nous a appris le but et la gloire de l'existence humaine. Nous sommes heureux de croire au Saint-Esprit, à ce Dieu consolateur qui nous soulage dans nos maux, et rompt, pour nous, l'esclavage douloureux du péché. Nous sommes heureux d'être les disciples de l'Évangile, de cet Évangile qui écarte nos ténèbres et nous présente le plus beau et le plus pur idéal. Ce bonheur n'a ni l'inconstance, ni la fragilité de ce que les hommes appellent le bonheur. C'est un bien que les épreuves ne peuvent ni diminuer, ni emporter, qui survit aux troubles et aux amertumes de la terre et qui dans la mort même fait notre sécurité. C'est ce bonheur que nous apportons aux païens avec les bienfaits de notre civilisation. Laissons l'incrédulité ou nous attaquer ou se moquer de nos efforts. Dans tous les temps, la foi chrétienne a fait des œuvres extraordinaires, et ses prodiges ont fermé la bouche à ses contradicteurs. A nous, chrétiens, d'ouvrir nos âmes à l'action salutaire de cette foi et, par nos prières, comme par nos sacrifices, d'en faire luire les rayons jusqu'aux extrémités du monde.

A. Gout.



Jugement porté sur la Bible par un païen. — Un journaliste païen du Bengale a récemment inséré l'article suivant dans le journal dont il est l'éditeur :

« La Bible est le meilleur, le plus excellent de tous les livres anglais ; aucun autre ne saurait lui être comparé. Si quelqu'un étudie l'anglais dans le but d'acquérir de la sagesse, il ne saurait trouver dans cette langue un livre qui, plus que la Bible, mérite d'être lu. »

# SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

## DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

### APERÇU DÉCENNAL

Les résultats obtenus dans le champ des missions étrangères sont de nature à encourager les amis de la Société. Assurément, ils ne sont pas tous de ceux qui se supputent par des nombres et s'alignent avec des chiffres. Mais comment méconnaître l'important changement moral, intellectuel et religieux survenu, pendant cette période de dix ans, dans le caractère, les mœurs, les habitudes et les aspirations de millions d'individus soumis pour la première fois à l'influence chrétienne? Comment se refuser à constater que, dans une large mesure, ces nations, qui ne comptent encore qu'un petit nombre de chrétiens, ont déjà profité de l'exemple salutaire que ceux-ci leur ont donné? Comment nier les bienfaits répandus dans le monde par ces milliers d'ouvrages religieux dont la diffusion devient tous les jours plus étendue et plus efficace, littérature bénie, qui délivre les esprits du joug de l'ignorance et de la superstition, les éveille à une vie supérieure, et facilite à l'Évangile sa tâche de relèvement? Enfin, comment calculer à combien de cœurs désolés ou contrits, à combien d'âmes captives, les saintes Écritures, disséminées avec une profusion dont le passé n'offre aucune idée, ont apporté la consolation, la paix et la joie?

Ce n'est pas tout. Dans un aperçu de cette nature, quelque injuste qu'il fût de ne vouloir reconnaître que ce qui peut se traduire en chiffres, ceux-ci ont pourtant leur intérêt et leur importance. Des relevés statistiques sont utiles comme jalons pour mesurer le terrain conquis, bien qu'on ne doive pas circonscrire les résultats dans leur rigueur mathématique. Si le nombre des missionnaires ne s'est point accru dans des

proportions considérables, l'aide fournie par les agents indigènes est devenue une force vive dont il importe de constater l'emploi et le succès croissants. Dans les champs divers où travaille la Société des Missions américaines, le total des natifs consacrés au saint ministère s'est élevé à cent dix et tend à s'accroître rapidement. Ces pasteurs prennent la direction d'Églises déjà formées, organisées et en voie de progrès, laissant ainsi aux missionnaires la liberté d'exercer leur action sur d'autres points.

La puissance de transformation inhérente à l'Évangile ne s'est jamais montrée plus admirable que chez ces hommes appelés de leurs ténèbres au rôle de ministres de Jésus-Christ. Pour la plupart, ils offrent à l'examen de l'observateur, sous une profonde humilité, une vertu, une intelligence et une élévation de caractère dignes de tous nos respects. On en remarque parmi eux dont l'éloquence toute naturelle saisit et subjugue les foules ; d'autres se distinguent par leur sagesse dans les conseils ; la plupart sont d'une vigilance extrême pour les âmes qui leur sont confiées, et apportent à la gestion des affaires ecclésiastiques de leur ressort des qualités administratives hors ligne. Toute Église remise entre les mains de ces fidèles serviteurs devient pour la Société un sujet de joie et constitue un des fleurons de sa couronne.

C'est, en grande partie, grâce à cet inestimable concours que le champ actuel de ses opérations a pu s'agrandir de quarante pour cent en moyenne sans amener une augmentation de frais proportionnée. Le nombre de villes plus ou moins importantes occupées par la Société s'est élevé de 441, qu'il atteignait il y a dix ans, à 575, et la population soumise à l'influence de ses agents a suivi la même progression : elle est aujourd'hui double, pour ne pas dire triple, de celle des États-Unis. On voit par là quelle responsabilité et quels devoirs incombent à cette Société.

Le total des admissions dans l'Église, pendant cette période décennale, a été de 12,820, ce qui donne une moyenne de

plus de cent par missionnaire. Ces conversions doivent être estimées à une valeur d'autant plus haute qu'elles sont comme les prémices de générations chrétiennes, prêtes à germer au sein de multitudes perdues dans les égarements du paganisme.

Il faut tenir compte aussi des circonstances dans lesquelles se trouvaient ces nouveaux croyants : ils ont fait profession de croire, d'aimer et de suivre leur Sauveur, le plus souvent au prix de leurs biens, de leurs liens de famille et de société, et même au péril de leur vie. Ce sont autant de brèches faites à la forteresse de Satan, autant de chemins frayés sur ses domaines, autant de foyers lumineux qui projettent au loin leurs clartés bienfaisantes.

On ne saurait, il est vrai, signaler aucun de ces réveils, aucune de ces levées en masse dont furent témoins certains champs missionnaires, tels que les îles Sandwich, le pays des Karens, et plus récemment encore Madagascar. Toutefois, il n'y a pas lieu de désespérer. Il est plus d'un endroit où des symptômes de fermentation religieuse se sont produits et permettent d'entrevoir le moment prochain où l'Esprit de Dieu opérera avec sa puissance souveraine.

Jetons un rapide coup d'œil sur les diverses œuvres missionnaires que soutient la Société :

La mission fondée, en 1835, parmi les *Zoulous* du sud de l'Afrique, compte huit cents membres d'église, sous la conduite de douze pasteurs et de cinq évangélistes indigènes qui se distinguent par leur zèle et leur piété. Neuf cents enfants reçoivent l'instruction primaire dans vingt et une écoles, trente l'instruction secondaire dans le collége d'Amauzimtote, et dix étudiants suivent les cours de la faculté de théologie de la même ville. A Inanda et à Oumzoumbi, deux établissements d'éducation sont ouverts aux jeunes filles.

L'heure de la moisson semble près de sonner pour les trois *Missions de Turquie*. Quinze ans d'efforts, en apparence stériles, n'ont pas lassé la persévérance des missionnaires, et ils commencent à en recueillir les fruits.

La *Mission du Mahratta* (Inde orientale), qui date de 1813, s'est accrue de 125 membres nouveaux. Les écoles y sont bien suivies. Sur quatre-vingt-dix ou cent jeunes filles qui ont fréquenté assidûment les cours de celle d'Ahmednuggar, neuf se sont ouvertement déclarées pour le christianisme. Miss Norris, qui travaille comme agent médical parmi les femmes, se sent encouragée par de réels succès. Le dernier message reçu de la mission est riche de promesses : « Une révolution sourde travaille ces races mixtes. A mesure que la lumière se fait et refoule les ténèbres actuelles, l'esprit naturel des Indous s'éveille et se manifeste sous son vrai caractère. Le moment est critique, nous sommes à l'heure de la transition, mais courage ! l'aube du jour éternel a lui sur ce pays. »

La *Mission de Madura* (Inde méridionale), fondée en 1834, constate une augmentation de 427 membres, tout en faisant une réserve sur le nombre beaucoup plus considérable d'âmes qui apprécient les bienfaits de l'Évangile et flottent encore indécises, retenues par des liens de caste, d'habitude ou de mondanité. Les écoles n'ont jamais été aussi appréciées, ni l'instruction aussi recherchée.

La *Mission de Ceylan*, établie en 1816, se compose de trois Églises qui ne demandent plus aucun sacrifice pécuniaire à la Société. L'œuvre parmi les femmes est en progrès sensible. L'école de théologie de Tillipally a trente élèves qui ont fait à deux reprises, dans le courant de l'année écoulée, des tournées missionnaires. La bénédiction du Seigneur repose sur ce champ de travail.

Les *Missions chinoises de Fou-Tcheou, Schanghaï et Tientsin* n'ont perdu aucun de leurs membres, et, sur différents points, en ont acquis un certain nombre de nouveaux. Malgré les fatigues et les périls inhérents à de pareilles entreprises, les missionnaires ont fait plusieurs voyages qui leur ont permis d'avancer vers le centre du pays et de constater que l'esprit public est de moins en moins hostile à leur œuvre. Les écoles sont pour eux un sujet de bénédictions ; enfin ils ont répandu

plus de deux millions et demi de feuilles volantes, sortes de traités sur lesquels sont imprimées les vérités fondamentales du christianisme.

La *Mission du Japon* a vu s'ouvrir devant elle Hiogo et Khyoto, deux villes jusqu'alors fermées à toute influence étrangère. La presse du pays est manifestement favorable aux intérêts de la civilisation et de la religion chrétienne.

*Micronésie* (1852). Ce vaste champ est en pleine prospérité. « Vingt églises contenant plus d'un millier de membres, des écoles et des chapelles bâties aux frais des fidèles, sans aucun secours du dehors, le repos dominical religieusement observé, une population industrieuse qui passe d'un travail utile à des récréations honnêtes, rendent témoignage aux bienfaits inestimables dont l'acceptation de l'Évangile est suivie. »

La *Mission de Dakota* se recommande par ses écoles du soir que fréquentent avec un zèle exemplaire près de trois cents adultes, par ses ouvroirs pour les femmes, enfin par la générosité avec laquelle, cette année, les souscriptions ont abondé pour l'érection de nouvelles églises. Il est peu de postes qui offrent autant d'encouragements sous le rapport de l'instruction.

La *Mission parmi les Choctaws*, reprise en 1872, dans l'Amérique du Nord, continue à donner de grandes espérances. Trente-cinq nouveaux membres s'étaient joints à l'Église.

Nous nous abstiendrons de parler des missions américaines parmi les peuples civilisés. Qu'il nous suffise de dire que, là comme ailleurs, les prières et les travaux des missionnaires n'ont pas été infructueux. Pour le moment, ceux qui sèment le font avec larmes, mais ils savent que d'autres après eux moissonneront avec chant de triomphe, et cela leur suffit.

En résumé, l'œuvre envisagée dans son ensemble est en voie de développement. Sans parler des îles Sandwich, ni des postes qui, pour des causes diverses, ont été cédés à d'autres Sociétés, les Églises que soutient la Société des Missions américaines, se sont élevées, dans cette dernière période décen-

nale, de 136 à 223, et le nombre de leurs membres de 5,500 à près de 12,000.

L'éducation générale offre une proportion analogue. Le chiffre des élèves de toutes classes a plus que doublé. Le niveau intellectuel s'est élevé. Une quantité considérable des meilleurs ouvrages d'instruction a été mise au service des directeurs des écoles, colléges et séminaires. On exige à présent une ou deux années d'études de plus des jeunes gens qui se destinent aux écoles de théologie.

Grâce au concours de la Société américaine pour l'éducation des femmes de l'Orient, le nombre des écolières s'est multiplié dans une proportion relativement très-forte, et l'idée d'un développement possible et nécessaire s'est répandue dans toutes les sphères de la société orientale. L'œuvre des Zénanas dans l'Inde est sensiblement en progrès. Quelques femmes indoues, au lieu de s'abandonner à leur mollesse habituelle, s'efforcent de remplir leurs devoirs de mères de famille, et ces exceptions, rares encore, loin d'exciter le ridicule et le mépris, ont provoqué le respect des hommes, l'admiration et peut-être l'envie de beaucoup de femmes.

Les différents colléges fondés par la Société ont eu un succès remarquable. Citons entre autres le collége syrien de Beyrouth, qui renferme soixante et dix étudiants; celui de Jaffna, à Ceylan, plus de cent, et celui de Robert, à Constantinople, plus de deux cents.

De divers côtés, on demande au Comité de créer d'autres établissements du même genre; la Turquie et le Japon sont à la tête des solliciteurs. Des projets sont à l'étude pour répondre aux besoins les plus pressants. A Samokove, en Bulgarie, on réclame des terrains et l'argent nécessaires à la construction d'un séminaire. Les élèves et les professeurs sont trouvés, mais il leur faut un local convenable pour se réunir. Espérons que les progrès de cette mission nouvelle et prospère ne seront pas interrompus par le manque de fonds.

# PERSE

## UNE NOUVELLE MISSION

La Société des Missions de l'Église anglicane vient de prendre une décision importante : à la liste déjà longue des pays où elle envoie prêcher l'Évangile s'ajoutera désormais le nom de la Perse. Ce n'est point à la légère que le Comité s'est engagé dans cette nouvelle entreprise.

Il y a plus de sept ans, un missionnaire, qui était venu dans la mère patrie refaire sa santé affaiblie par un assez long séjour aux Indes, M. Bruce, retournait à son poste, dans le Dérajate. Son expérience lui ayant démontré l'utilité des langues arménienne et persane, pour travailler efficacement parmi la partie musulmane de la population, il résolut de passer par la Perse, afin de se perfectionner dans la connaissance de ces deux idiomes. Mais là, si urgents furent les besoins spirituels qui se manifestèrent autour de lui, qu'il n'eut pas la liberté de se soustraire à la tâche que Dieu lui imposait.

D'année en année, avant de rejoindre son poste, il écrivait pour obtenir un délai nouveau, et le Comité, vaincu par ses instances, lui accordait l'autorisation demandée. C'est ainsi qu'en appartenant toujours nominalement à la Mission du nord de l'Inde, il put établir sa résidence à Julfa, près d'Ispahan, et travailler sans relâche à une traduction des Évangiles en langue persane, la version de Henry Martin étant depuis longtemps reconnue insuffisante et défectueuse.

Là cependant ne se bornèrent point ses efforts. Il créa une école pour les jeunes Arméniens, et prêcha l'Évangile en toute occasion. Plusieurs mahométans convertis reçurent le baptême, et bien que quelques-uns fussent retournés à leurs anciennes erreurs, le plus grand nombre, resté fidèle, constitua un petit noyau d'Église.

Mais ce fut surtout pendant la terrible famine qui désola la

Perse, en 1871 et 1872, que M. et Madame Bruce ne négligèrent aucune occasion de gagner les cœurs. Ils se multiplièrent pour ainsi dire, et se consacrèrent sans réserve au soulagement des misères sans nom dont ils étaient les témoins. Leur conduite en cette circonstance fut au-dessus de tout éloge. Ils ne distribuèrent pas moins de 300,000 francs que des amis d'Allemagne et d'Angleterre leur avaient fait parvenir, et plus de sept mille personnes durent la vie à leur infatigable dévouement. Enfin, le fléau ayant créé de nouveaux besoins, ils fondèrent un orphelinat pour les enfants des victimes.

Au printemps dernier, M. Bruce reprit le chemin de l'Europe pour venir plaider auprès du Comité la cause de son Église naissante. Après un séjour de quelques mois, il est reparti pour Julfa comme agent reconnu de la Société.

Il sera donc le premier représentant officiel de l'Église d'Angleterre dans l'antique royaume de Perse.

Vu la direction toute providentielle qui semblait avoir présidé à la création de ce poste, et à la diffusion de la lumière sur ce sol fermé depuis si longtemps à sa bienfaisante influence, la Société a cru devoir se laisser guider par les indications de M. Bruce. Elle lui a donné en conséquence les instructions nécessaires pour qu'il s'attachât surtout à former de jeunes catéchistes indigènes qui, à un moment donné, pourront se répandre dans l'empire persan et y porter avec eux la connaissance des vérités évangéliques.

Un Arménien de naissance, M. Carapit Johannes, instituteur distingué, qui était attaché aux établissements d'éducation de Nasik, a été mis à la disposition de la nouvelle Mission, ainsi que M. Melcom, d'origine arménienne, agent de la Société des Missions de Bâle, à Ispahan.

Toutes les mesures sont prises pour hâter la publication du Nouveau Testament persan de M. Bruce, ainsi que celle d'un catéchisme et d'une histoire ecclésiastique qu'il a composés dans la même langue.

# INDE

## UN DIMANCHE A ALLABAHAD

Le premier dimanche que je passai aux Indes, fut un jour de fatigue et d'excitation, car ce fut celui où nous débarquâmes à Bombay. Une foule de bateaux de forme singulière, montés par des hommes au teint bronzé, se pressaient autour du navire. Les bagages encombraient le pont. Nous étions sur le qui-vive, attendant avec anxiété et tâchant de découvrir parmi les personnes qui venaient à la rencontre des passagers, les amis qui devaient nous accompagner à l'hôtel ou nous offrir l'hospitalité.

Tout autre fut le dimanche suivant. Celui-là, je le passai sous le toit du révérend J. Holcomb, missionnaire américain d'Allabahad. Un rapide aperçu de l'emploi de cette sainte journée intéressera peut-être ceux de mes lecteurs qui n'ont pas visité les Indes.

Le nom d'Allabahad s'associait dans mon esprit au souvenir de la révolte des Cipayes. Mais rien de ce que j'y vis, à l'exception du fort, n'était de nature à me rappeler ces terribles événements. Belle et prospère, cette ville charme les regards du voyageur par ses larges avenues plantées de quatre rangées d'arbres, ses jardins splendides, ses églises et sa grande imprimerie. Dans cet établissement, trente ouvriers, sous la direction de M. Holcomb, sont journellement occupés à forger les armes avec lesquelles doit se livrer le grand combat contre la superstition. J'ai vu là travailler à l'impression de la Parole de Dieu en caractères persans et devanagri.

De bonne heure, le dimanche matin, nous assistâmes à un service en indoustani, présidé par un pasteur indigène. C'était la première fois que je me joignais à une congrégation indoue, dans une église indoue, et il me fut doux d'unir ma voix à celle de ces frères en Christ, pour chanter dans leur langue

les louanges de Dieu, sur ces airs familiers que j'avais tant de fois entendus dans notre vieille Europe. Le dernier cantique cependant était du pur indou ; aussi me fut-il impossible de m'y joindre, tant la mélodie était étrange et le rhythme original. A en juger par l'ardeur avec laquelle il fut chanté, il me parut être l'un des cantiques favoris de la congrégation.

Après les prières, le chant et la lecture de la Bible, eut lieu la célébration d'un baptême. Le père, la mère et l'enfant, qui pouvait avoir deux ans, étaient vêtus de blanc : les bras et les chevilles du petit être étaient ornés de bracelets d'argent. Autant que mon ignorance de la langue me permit d'en juger, le baptême fut administré de la même manière que dans l'Église anglicane. Toutefois, il n'y eut ni parrain ni marraine ; les parents tinrent eux-mêmes leur enfant sur les fonts baptismaux. Le pasteur s'adressa au père et lui posa quelques questions auxquelles celui-ci répondit à voix basse, en s'inclinant avec respect.

Il les fit suivre d'un discours qui me parut plein d'onction et d'éloquence. Son geste était animé, ses intonations variées ; tantôt il semblait exhorter ses auditeurs ou les prémunir contre les tentations ; tantôt, d'une voix tremblante d'émotion, il les conjurait d'accepter le salut qui leur était offert.

Après ce service auquel mes excellents amis m'avaient conduite, nous assistâmes au culte célébré dans l'église anglicane. Là, n'eût été le mouvement des *pumkahs*, grands éventails suspendus au plafond pour servir de ventilateurs, j'aurais pu me croire sur le sol natal.

Dans l'après-midi, nous visitâmes deux écoles ; la première avait été fondée pour les indigènes par la mission américaine. Je m'assis près d'une classe d'adultes et fus touchée de voir au nombre des élèves quatre ou cinq vieillards, dont deux étaient obligés de se servir de lunettes pour aider leur vue affaiblie. Calmes et attentifs à côté de leurs compagnons plus jeunes, ils lisaient à tour de rôle un verset de la Parole de Dieu. Le même pasteur indigène dont j'avais entendu le matin

la prédication questionnait les élèves sur ce qu'ils avaient lu. Ce tableau était vraiment de nature à réjouir le cœur d'un missionnaire. De cette école nous passâmes dans l'autre, tenue dans la chapelle de l'Église presbytérienne d'Écosse, et suivie par environ cent vingt élèves, pour la plupart enfants de soldats, mêlés de quelques Indous. Ce qui me frappa surtout, ce fut le grand nombre de moniteurs. On n'y voyait aucune de ces classes encombrées de nos écoles du dimanche, où il est presque impossible au directeur harassé d'imposer le silence et d'obtenir l'attention. Ici règne l'ordre le plus parfait. Moniteurs et monitrices n'ont aucune difficulté à diriger leurs groupes. A la fin du service, on procéda à une collecte parmi les enfants; mais on ne me présenta pas la bourse. J'appris ensuite que les élèves de cette école avaient l'habitude de faire une quête entre eux pour les deux enfants d'un chrétien indigène, prouvant par là qu'ils savent pratiquer cet enseignement divin : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Les lignes qui précèdent ne sont qu'une pâle esquisse de ce que j'ai vu et entendu pendant ce dimanche passé en pays païen; elles suffiront cependant pour communiquer à mes lecteurs mon impression, depuis lors encore affermie, qu'au milieu de cette terre où règnent l'ignorance et le péché, la ville d'Allabahad est comme un flambeau qui fait resplendir la lumière de la vérité et de l'amour.

A. L. O. E.

— La chrétienne distinguée qui signe ses ouvrages des quatre initiales précédentes, Miss Tucker, avait offert un prix de 500 francs pour le meilleur poëme en bengali, écrit par une femme sur ce sujet : « Notre Seigneur Jésus-Christ. » Le prix a dû être partagé entre deux femmes toutes deux chrétiennes, toutes deux mariées et dont l'une est mère de six enfants.

La traduction de ces poëmes a paru dans le numéro d'octobre du journal anglais intitulé *l'Évangélisation des femmes indoues*.

# CAFRERIE

## LE TISON EMBRASÉ

Près d'un million de Cafres sont répandus du cap Natal au cap de Bonne-Espérance. Ce peuple se divise en races, tribus, clans et familles. Les Cafres sont de beaux hommes, grands, forts et vigoureux. Leur teint basané varie du rouge cuivré au noir d'ébène, mais plus généralement il rappelle la couleur du vieil acajou. Leur démarche est à la fois noble et ferme ; ils peuvent déployer une très-grande agilité à la course. Un Cafre porteur de journaux, avant l'établissement du service postal, faisait régulièrement, deux fois par semaine, le trajet de Graham's-Town à Fort-Beaufort. Partant le soir, il arrivait le lendemain au point du jour, après avoir franchi pendant la nuit, avec son paquet sur le dos, une distance de seize heures environ.

Mais ces hommes si bien doués au point de vue physique, ne s'élèvent pas au niveau moral des autres païens. Un missionnaire nous dépeint ainsi l'un d'entre eux : « Avec son grand manteau de cuir de vache (karos) relevé sur l'épaule, ce Cafre est un véritable enfant du démon, un ennemi de toute justice, aussi plein de subtilité et de malice qu'Elymas le magicien. » Une telle description peut malheureusement s'appliquer à la majorité des Cafres dans leur état de paganisme. Ils reconnaissent eux-mêmes que le tableau que nous trace la Bible de la corruption du cœur humain reproduit fidèlement leur caractère moral. Ils avouent qu'ils sont sans Dieu, sans espérance au monde, et qu'ils ne peuvent trouver aucun repos pour leurs âmes.

Mais quel admirable changement s'opère lorsqu'un de ces pauvres païens parvient à la connaissance du Sauveur ! Dans ces dernières années, le Saint-Esprit a accompli une œuvre merveilleuse parmi eux. Il a daigné susciter un missionnaire

que les Cafres ont surnommé *le Tison embrasé*, parce que, disent-ils, « il a pour habitude de tout enflammer dans le pays. »

Écoutons l'un d'eux parler de ce nouveau messager de l'Évangile :

« J'avais toujours détesté les stations missionnaires, et plus encore tous ceux qui s'y rendaient. Souvent, en les voyant aller à la chapelle, j'en éprouvais une telle rage que j'aurais voulu les tuer. Mais quand j'appris que le *Tison embrasé* devait venir, j'eus l'idée d'aller voir ce qui se passerait. D'abord, je restai dehors, riant et me moquant. Mais, un lundi soir, j'entrai, et le *Tison* me mit en feu. Il me sembla que je descendais au fond de l'enfer. Je voulus m'enfuir chez moi; mais j'étais tellement accablé par le poids de mes péchés que, ne pouvant plus avancer, je tombai à terre et je crus que j'allais mourir. Le lendemain matin, je fus tout heureux de n'être pas en enfer. Je me rendis de nouveau à la réunion, je crus au Seigneur Jésus, et maintenant mon âme est illuminée de gloire. »

C'est ainsi que, par la puissance de l'Évangile, fidèlement annoncé par divers missionnaires, plusieurs centaines de ces pauvres Cafres sont devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Tous ils pourraient répéter les paroles de ce vieillard qui, se levant au milieu d'une assemblée, après avoir rappelé ses préjugés contre les missions et les missionnaires, s'écria : « Mon cœur était aussi dur, aussi impénétrable que la peau du rhinocéros, mais, hier soir, l'épée de l'Esprit l'a transpercé d'outre en outre, et la lumière de Dieu y est entrée. J'ai reçu Jésus-Christ et il m'a donné un cœur nouveau, tout rempli de son amour! »

# NOUVELLES RÉCENTES

Cap de Bonne-Espérance. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons du Cap une lettre, datée du 14 janvier, qui nous annonce l'heureuse arrivée de M. Christmann dans cette ville. L'ami auquel nous devons cette communication se borne à mentionner le fait. Nous espérons que des nouvelles directes et détaillées de M. Christmann lui-même ne tarderont pas à nous parvenir.

Chine. — Un missionnaire, M. Judd, accompagné de deux catéchistes indigènes, avait pénétré dans le Hunan, l'une des provinces du Céleste Empire entièrement fermées jusqu'à ce jour à l'influence de l'Évangile. Ils rencontraient partout un bienveillant accueil, les foules se pressaient autour d'eux avec une respectueuse curiosité et écoutaient leur prédication ; mais, ayant voulu louer une maison dans une ville assez importante, le mandarin, qui leur était hostile, ameuta contre eux la populace, et ils durent s'enfuir en toute hâte. Par la bonté de Dieu, ils furent préservés de tout mal, et purent rejoindre leurs frères, à Schanghaï.

Plus heureux jusqu'à présent, un autre serviteur de Dieu, M. Henri Taylor, assisté par un catéchiste nomme Tchiang, parcourt la grande province de Honan, dont les vingt-cinq millions d'habitants n'avaient pas encore entendu la voix d'un missionnaire évangélique. Nulle opposition sérieuse n'entrave leurs pieux efforts; des multitudes attentives écoutent le message du salut, et achètent les livres qu'ils ont apportés avec eux.

— Les missionnaires de Canton avaient ouvert un concours pour le meilleur traité écrit en vue des classes lettrées, sur ce sujet : « De l'importance de la religion chrétienne consi-

dérée comme moyen d'élever la moralité des nations, de propager les lumières de l'instruction et d'assurer le bonheur éternel. » Quatre prix devaient être décernés aux meilleurs travaux.

Quarante-deux manuscrits ont été présentés, dont le plus grand nombre avait été écrit par des chrétiens chinois. Le traité qui a obtenu le premier prix a été distribué à 10,000 candidats ès-lettres qui se présentaient pour subir les grands examens du second degré, à Canton.

---

Afrique occidentale. — Le bruit court que le Dr Gouldsbury, commissaire anglais à Coumassie, est retenu prisonnier par le roi des Achantis.

D'autre part, le roi interdit l'entrée de l'intérieur de ses États et viole de diverses manières le traité de 1874. Il a presque entièrement recouvré son ancienne autorité et l'on craint qu'il ne se prépare à jeter un nouveau défi à la puissance britannique.

---

Labrador. — Un réveil s'est récemment manifesté parmi les Esquimaux. Si sérieux et si étendu il a été, que les missionnaires qui se dévouent, avec une abnégation sans bornes, au salut de ces races déchues, M. R. Batler et Mademoiselle Brodie, ont demandé qu'on leur adjoignît, sans retard, de nouveaux ouvriers, une dame si c'est possible, sinon un évangéliste, et mieux encore un évangéliste et sa femme. Miss Brodie, en particulier, surchargée de travail, a grand besoin de repos. Il serait à regretter que les moissonneurs manquassent pour serrer dans le faisceau de la vie les épis que le Soleil de Justice a fait germer de ce sol durci par de si longs et si froids hivers.

---

*Le Gérant :* Eugène Casalis.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## QUESTION DE LA MAISON DES MISSIONS; CE QU'EN PENSE L'ÉGLISE DE THABANA-MORÈNA

Au mois de septembre dernier, le directeur de ce journal consacra quelques lignes à montrer combien il était désirable que notre Société eût à Paris une maison, au sens propre du mot, un immeuble qui lui appartînt, qui portât son nom, qui fît d'elle aux yeux du public français et étranger, une personne vivante, jouissant de tous les avantages et des garanties de durée que donne le *chez soi*.

Il ne voulait rien forcer. Se bornant à laisser parler son cœur, il avait comme qui dirait lancé un fétu dans l'air pour voir d'où venait le vent et s'il ne lui apporterait pas quelque encouragement de la part de Dieu.

Six mois se sont écoulés: il a cru entendre de divers côtés des mots approbatifs; mais voici que tout dernièrement un souffle inattendu a fait tomber dans ses mains une feuille sur laquelle étaient écrits ces mots : « 500 *francs pour la future Maison des Missions à Paris.* »

D'où venait-elle, cette feuille?... Elle avait franchi plus de 2,000 lieues de mer; elle arrivait tout droit de l'une de nos humbles stations du sud de l'Afrique, de Thabana-Morèna...

et l'Église de cet endroit, peu de semaines avant le départ de ce billet endossé par son pasteur, avait remis 1,000 francs et quelques bœufs aux catéchistes qui s'en vont annoncer Jésus-Christ aux Banyaïs !...

M. Germond reçoit le *Journal des Missions;* il en communique souvent des extraits à son troupeau. L'article de septembre a vivement impressionné des gens naïfs qui ne comprennent pas encore que chacun ici-bas n'ait pas une maison à lui. Immédiatement, les bourses se sont ouvertes, et le maître d'école de l'endroit a écrit à M. Casalis la lettre qu'on va lire. Cet instituteur est le fils d'un ancien cannibale converti par le ministère de M. Arbousset et mort dans la foi, il y a quelques années.

Thabana-Morèna, 31 janvier 1876.

A notre père.

Sache que nous nous sommes grandement réjouis, lorsque nous avons appris que Dieu t'a entièrement rétabli ; nous avons admiré sa puissance, car on nous avait dit qu'on désespérait de te sauver. Oui, c'est Dieu qui fait descendre dans le sépulcre et c'est aussi lui qui en fait remonter. Il a usé de pitié envers les Églises du Lessouto, en te permettant de reprendre le travail que tu fais pour elles.

Nous avons su par notre pasteur que tu désires avoir une maison où tu puisses continuer à instruire les jeunes gens qui se préparent pour l'œuvre de Dieu. Nous avons été peinés d'apprendre que tu vis dans une maison empruntée (1), et nous avons résolu de t'envoyer un secours. Il est petit, parce que nous ne sommes pas riches ; mais tu es notre père et c'est le devoir des enfants d'aider ceux qui les ont engendrés.

Les chrétiens de France nous ont envoyé la lumière ; maintenant nous allons essayer de la faire passer plus loin, dans

(1) Les mots *location*, *loyer*, n'existent pas encore dans la langue des Bassoutos. (*Note des Réd.*)

le pays des Banyaïs. Il faut que nous aidions nos frères qui s'en vont là-bas. C'est pour cela que nous n'avons pas pu recueillir entre nous une somme plus grosse pour toi. Mais quand M. Germond nous a parlé de ton affaire, nos cœurs se sont réchauffés et nous avons dit : Allons ! allons ! (ahé ! ahé !) envoyons à notre père un témoignage d'amour !

Salut à toi, salut aussi aux Églises de France qui ont fait tant de bien aux Bassoutos ! Que le Saint-Esprit leur soit accordé toujours plus abondamment, afin qu'elles éclairent un grand nombre de pécheurs.

Encore une fois, salut !

Pour le troupeau de Thabana-Morèna.

EZEKIELE MACHACHAMISSE.

Nous nous serions fait un scrupule de revenir de notre propre mouvement sur cette question, dans un moment où les finances de la Société sont loin d'être en équilibre. Mais nous n'avons pas eu la liberté de garder pour nous seuls la lettre si touchante que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il en sera de la Maison des Missions ce que le Seigneur jugera convenable ; mais l'article du mois de septembre n'aurait-il eu d'autre résultat que de provoquer cet élan de pieuse reconnaissance, celui qui l'a écrit aurait sujet d'en bénir l'Auteur de toute grâce. Il espère toutefois que ceux de ses frères auxquels leur position permet de faire sans danger certaines imprudences pour la gloire de Dieu, tiendront à honneur de ne pas trop se laisser distancer dans la voie du dévouement, par de pauvres noirs du sud de l'Afrique.

# LESSOUTO

## CONVERSION DU CHEF MAFA, RACONTÉE PAR M. MABILLE.

On se souvient de Mampoï, cette vénérable sœur du roi Moshesh, qui, au moment de sa mort, disait avec tant d'assurance que tous ses enfants suivraient ses traces et la rejoindraient, un jour, dans le ciel (1). Dieu répond à sa foi. Son fils aîné, qui hésitait depuis longtemps à se déclarer chrétien, vient de le faire. C'est un homme considérable par sa naissance et qui jouissait d'un bon renom parmi ses compatriotes, grâce à beaucoup d'affabilité et à une certaine modération naturelle. Il était peu adonné aux vices du paganisme. Quoique polygame, il ne vivait plus, depuis bien des années, qu'avec sa première femme. Il observait volontiers le jour du Seigneur et conseillait à ses gens de le respecter. Depuis la fondation d'une annexe près de sa demeure, il assistait non-seulement aux services du dimanche, mais aussi à la prière que le catéchiste faisait chaque matin.

Il y a, dit M. Mabille, beaucoup d'hommes de cette espèce dans le Lessouto, parmi ceux qui n'ont pas encore abjuré le paganisme. Mafa était surtout retenu par ses attributions de chef. A ce titre se rattachent, dans ces contrées, des fonctions publiques d'une nature souvent peu conforme aux principes et aux règles de la Parole de Dieu. Là où la majorité des habitants est encore païenne, se déclarer chrétien, pour un chef, c'est en quelque sorte abdiquer.

Voilà ce qui retenait Mafa et l'a empêché, jusqu'à l'âge de cinquante ans, de faire le pas décisif. Mais enfin, il l'a fait, le 6 du mois de décembre dernier. Il a rendu compte de ses sentiments et de sa détermination de la manière suivante :

« Il y a déjà longtemps que je désirais me convertir,

(1) Voir le numéro d'août 1875.

sans cependant me décider, même lorsque je dus aller voir ma mère durant sa dernière maladie. J'arrivai chez elle le jour où mon cousin Lehié avait envoyé ses fils faire les purifications habituelles. Elle les avait renvoyés, malgré tous leurs efforts pour la convaincre des bons effets qu'elle pouvait attendre de leurs prescriptions. Je trouvai ma mère convertie et s'appuyant sur Jésus. Elle nous demanda de lui chercher un nom chrétien pour remplacer celui qu'elle avait porté étant païenne; puis elle nous dit, à nous ses quatre fils, rassemblés autour d'elle, que nous devions la remettre complétement entre les bras du Sauveur. Cette prière de ma mère me frappa au cœur. Je me dis : « De quel droit puis-je remettre ma « mère entre les mains de Jésus ? »

« Un autre jour, elle nous réunit de nouveau autour d'elle et nous dit : « Maintenant, je m'en vais auprès de Lui, et je « lui ai demandé, toute la nuit passée, de me donner l'assu- « rance que vous me suivrez tous. N'est-ce pas que vous le « ferez?... Mes fils, il en sera ainsi; Jésus m'en a fait la pro- « messe. Je m'en vais en paix ; vous viendrez, je le sais ; mais « dites-le-moi, vous aussi, vous viendrez au ciel ! » Elle nous répéta cela plusieurs fois. Dès qu'elle fut partie, je m'en retournai chez moi. Là, je méditai sur ce qui s'était passé et je me dis : « Je ne puis faire autrement ; Jésus a promis à ma « mère que nous nous convertirions et il y a longtemps que « moi-même je désire être sauvé. »

« Je continuai à réfléchir à tout cela, mais sans faire encore un pas de plus. Ceux qui me connaissaient disaient : « Mafa se « convertit. » Ce qui me décida tout à fait, c'est qu'un jour je me rappelai la manière miraculeuse dont Dieu m'avait autrefois gardé au milieu de grands dangers. Les premiers missionnaires étaient déjà dans le Lessouto ; nous commencions à entendre parler de Jésus-Christ, du Dieu qui secourt ceux qui le prient. Moshesh fit une expédition guerrière de l'autre côté des montagnes, chez les Cafres. Dans le combat, je fus abandonné par mes camarades; j'errai pendant plusieurs jours

dans les bois, n'ayant pour me nourrir que des morceaux que je coupais à mon bouclier de cuir de bœuf. Quand il fut fini, je fus obligé de me livrer à un Bushman ; mais avant de le faire, j'avais prié Dieu de me conserver la vie et de me reconduire auprès des miens. Ce Bushman me reçut très-bien, me défendit contre d'autres qui voulaient me tuer et finit par me ramener dans mon pays.

« Oh ! combien j'eusse mieux fait de me donner alors au Seigneur ! J'eusse pu travailler pour lui. Maintenant, je suis déjà vieux : que puis-je faire ? Missionnaires, vous nous avez apporté l'Évangile ; je vous en rends grâces. Que serais-je devenu si j'étais mort dans ce temps-là ! Je ne connaissais pas mes péchés ; maintenant, je les connais. J'ai commis tous les péchés. Il n'en est aucun mentionné dans la Parole de Dieu que je n'aie commis plusieurs fois. Que Dieu est bon d'avoir eu pitié de moi ! Maintenant, je sais que ma mère disait vrai alors qu'elle nous racontait comment Jésus lui avait donné l'assurance que nous la suivrions dans le ciel ! »

## MALADIE DE M. MABILLE

Une lettre de M. le docteur Casalis, portant la date du 23 février, nous apprend que notre bien-aimé frère M. Mabille a fait une grave maladie. On a cru d'abord que c'était la petite vérole ; elle régnait en ce moment-là dans le pays ; mais bientôt les symptômes d'une fièvre cérébrale se sont déclarés. Pendant dix jours, on a eu de très-grandes craintes pour la vie du cher patient. Grâce à Dieu, la maladie a cédé aux remèdes prescrits par M. Casalis et surtout aux prières incessantes que la famille missionnaire et l'Église de Morija ont fait monter vers Dieu. La convalescence était bien établie au moment où la lettre a été mise à la poste, et l'on ne craignait pas de rechute.

Le mal est provenu d'un excès de fatigue. M. Mabille porte

une charge écrasante. Il voit fréquemment, comme on fait dans ce pays-là, chacun des membres d'une très-nombreuse Église ; il fait l'instruction religieuse de plus de cent catéchumènes; il visite régulièrement plusieurs annexes assez éloignées les unes des autres ; il surveille l'école primaire et donne des leçons à l'École normale ; il rédige, imprime et expédie le journal *la Petite lumière* et des fragments des saintes Écritures. On a souvent supplié cet ardent serviteur de Christ de se modérer dans son travail, mais cela lui est bien difficile. Demandons au Seigneur de lui accorder des forces proportionnées à la grandeur de sa tâche et de rendre de plus en plus efficace le secours que lui prêtent ses aides indigènes.



## TAITI

### RÉCIT D'UNE EXCURSION AUX ILES SOUS-LE-VENT

(Suite.)

Baie de Faré. Huahine, 13 septembre 1875.

La goëlette *Favorite* est un gentil petit navire peint en blanc, orné d'une ligne rouge qui l'entoure à la hauteur du pont. Ses voiles blanches déjà hissées, attendent la brise qui n'est pas très-matinale aujourd'hui. A quelques mètres de là, sur la plage, sont assis plusieurs amis qui veulent me serrer la main avant le départ. « Viens passer chez moi les minutes qui te restent, » me dit le diacre Raïti, « tu me feras plaisir ; ma maison n'est qu'à deux pas. » — Je le suis. Il m'introduit dans une longue salle dépourvue de meubles ; il n'y a qu'une table et une chaise. C'est là qu'il réunit, chaque semaine, un groupe de jeunes membres de l'Église dont l'instruction lui a été plus spécialement confiée. Nous voyons bientôt arriver un assez bon nombre de personnes avides d'apprendre quelques détails intéressants sur le règne de Dieu dans d'autres pays. Elles écoutent avec un vif intérêt le récit des merveilles

que le Saint-Esprit a opérées en Europe par le ministère des Moody et Sankey, des Pearsall Smith et autres serviteurs de la croix. Je les exhorte à appeler sur leurs îles les mêmes bénédictions. Une des personnes présentes exprime la joie que lui font éprouver ces nouvelles et les encouragements qu'elle vient d'entendre. Elle ajoute, en un langage singulièrement pittoresque : « Notre île en est embaumée. » Raïti cite le trait suivant dont le révérend Saville illustra autrefois l'une de ses prédications à Huahine : « Un chameau arriva, un soir, à la porte d'une toute petite maison écartée où un homme vivait dans la solitude, et demanda à y passer la nuit. L'homme répondit : Ma maison est trop petite, je ne puis absolument pas te loger. — Eh bien ! dit le chameau, après avoir inutilement insisté pour être admis, si mon corps est trop gros pour entrer dans ta maison, permets-moi au moins d'y mettre à l'abri ma petite tête ! L'homme hésita d'abord ; puis il consentit. Le col allongé à travers la porte entr'ouverte, le chameau examinait attentivement l'intérieur. Mais bientôt, changeant d'attitude, il s'enhardit à passer en dedans l'un de ses pieds ; et l'homme n'ayant pas paru s'en apercevoir, le chameau ne tarda pas à y passer le second. Un instant après, il fit un effort en avant et se trouva tout à coup dans la maison qu'il venait de briser en y pénétrant. C'est ainsi qu'agit le monde pour pénétrer peu à peu dans le cœur du chrétien. Aujourd'hui, une convoitise, demain, une autre, et l'édifice de son salut ne tarde pas à être détruit par le rusé adversaire. — Gare au chameau ! » On comprend qu'un trait semblable reste gravé dans le souvenir des auditeurs.

A neuf heures, les voiles s'enflent : l'ancre est levée ; nous sommes en route pour Raïatéa. Le capitaine, égayé par la rapidité avec laquelle sa *Favorite* fend les flots, est très-communicatif, jovial même. « Monsieur Vernier, mettez-vous à l'aise sur mon navire ; tout y est à votre disposition. Quand le cœur vous en dira, allez vous reposer sans crainte sur ma couchette, dans la cabine ; elle est parfaitement propre. Je veux faire

tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous rendre la traversée agréable, et, dans le cas où vous seriez désireux de faire avec moi le tour de ce groupe d'îles, je n'exigerai pas un sou de vous pour tout le voyage. — C'est très-aimable de votre part, capitaine ; croyez bien que j'y suis vivement sensible. »

Derrière nous, Huahine s'enfuit rapidement, et, à l'avant du navire, à 25 milles vers l'ouest, les montagnes de Raïatéa et de Tahaa s'élèvent graduellement. — Plus loin, les crêtes hardies de Borabora apparaissent comme une tache grise dans les vapeurs légères qui flottent sur l'extrême horizon. L'océan est calme malgré la brise qui hérisse sa surface bleue. Le ciel est parsemé de nuages d'un blanc éclatant. Les œuvres sublimes de Dieu, qui se montrent au regard dans toute leur gloire, produisent dans mon cœur un tressaillement de gratitude. — « Capitaine, quelle sagesse que celle qui a créé les éléments de cet admirable tableau ! Comme la vue des ouvrages du Créateur doit nous inspirer la louange et l'adoration ! Cette demeure si grandiose où il nous a placés doit cependant disparaître, car c'est plus haut qu'est notre éternelle habitation. Au ciel, quelle incomparable magnificence ! Christ est la voie pour y aller. — Oui, Monsieur, répond le capitaine, il nous faudra bien un jour quitter ce monde, mais je pense que, s'il y a un paradis, tous ceux qui font leur devoir, pendant leur vie terrestre, ne peuvent manquer d'y être admis à leur mort. » En l'entendant, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse. Pour lui, le péché paraît n'être qu'une bagatelle qu'un Dieu tout bon, s'il existe, ne se fera pas scrupule de laisser dans l'oubli. Dès lors, à quoi bon un Sauveur ! Que d'âmes sont bercées de cette illusion funeste !

La chaîne de récifs qui entoure Raïatéa s'étend à perte de vue, la mer qui s'y brise les couvre continuellement d'immenses nappes d'écume blanche. La passe par laquelle nous entrons est bordée de deux magnifiques îlots couverts d'une luxuriante végétation. Le navire glisse gaiement entre eux comme entre deux jardins. Nous jetons l'ancre devant le

village de *Outuroa*, à l'extrémité nord de l'île. C'est là qu'habite le révérend Pearse, missionnaire de la Société des Missions de Londres. Il m'a si souvent invité à aller le voir, et sans résultat, qu'il ne m'attend pas sans doute. C'est par un chemin montant qu'on arrive à la maison missionnaire. Elle est, comme celle de Huahine, appuyée à un coteau, d'où l'on domine les superbes têtes des cocotiers et des arbres à pain qui remplissent le vallon au-dessous. M. et Madame Pearse me font l'accueil le plus cordial et le plus fraternel. De la galerie où nous causons longuement de nos amis de Taïti et d'Europe, la vue s'étend sur un des plus splendides panoramas que l'œil puisse contempler. Vers l'est, à droite, l'île de Huahine repose mollement au sein des eaux. Au nord, l'océan sans bornes déploie ses bleus espaces parsemés d'innombrables vagues. Vers le nord-ouest, se dresse la verte Tahaa dont le sommet se perd dans la nue et dont les pentes viennent mourir à une faible distance de nous. La scène est ravissante.

Comme il est encore de bonne heure, nous descendons vers la plage pour saluer le roi Tahitoé. Il vient nous recevoir sur le seuil de sa demeure, grande case de chétive apparence qu'une récente tempête a mise en grand péril. Notre visite est fort courte. Le roi est souffrant ; il respire avec difficulté et crachote incessamment. Nous le quittons pour aller voir le vieux temple dont l'intérieur a un aspect très-vénérable. Il est de forme ovale, et assez vaste pour pouvoir contenir presque tous les habitants de l'île. — Au retour, nous visitons les élèves du collége évangélique dirigé par M. Pearse. Ils sont à peu près tous mariés ; plusieurs ont des enfants. Leurs habitations construites en bambous et couvertes de pandanus, occupent un vaste enclos à l'extrémité supérieure duquel se trouvent l'imprimerie et la salle d'étude. La studieuse petite colonie a l'air prospère, grâce aux soins intelligents de son directeur. Le soir, nous faisons une promenade sur un des coteaux qui avoisinent le presbytère et d'où la vue embrasse des horizons immenses. Je félicite M. Pearse d'oc-

cuper un site si riche en beautés naturelles. Cependant tout n'est pas rose pour lui. Il m'entretient des difficultés de son œuvre qui sont causées par des complications politiques. — Le gouvernement, trop faible pour faire respecter son autorité, s'efforce d'affaiblir l'influence de chefs subalternes peu soumis, en empêchant de laisser grouper autour d'eux dans les villages qu'ils occupent, les écoles et les églises. Il ne veut qu'un temple et qu'une école, et cela dans le lieu où il réside ainsi que le missionnaire européen. Or, comme il est à peu près impossible que toute la population se déplace, même une fois par mois, pour venir au chef-lieu (ce qui est la règle), il en résulte que les enfants des localités éloignées n'ont pas une instruction régulière et que les besoins religieux des habitants des mêmes localités ne peuvent être entièrement satisfaits. Ces regrettables inconvénients dont souffre la mission de Raïatéa n'existent pas à Huahine et à Borabora, où chaque village a son temple et ses écoles. M. Pearse soupire après des temps meilleurs pour son île.

Si un malheur en amène souvent un autre, un plaisir est fréquemment suivi d'un autre plaisir. C'est ce qui a lieu ce soir pour M. et Madame Pearse, grâce à une curieuse coïncidence. A cinq heures, ils m'ont souhaité la bienvenue ; à dix heures, il leur naît un gentil petit garçon. Tout va bien. On est au comble de la joie !

14 septembre.

C'est le jour des mariages. — Les jeunes couples qui viennent demander au pasteur de bénir leur union, se succèdent, à de courts intervalles, pendant une partie de la journée. En présence d'un juge et de quelques témoins, ils écoutent l'exhortation religieuse et se jurent une constante affection. Puissent-ils garder leurs vœux, ces cœurs à qui la vie s'ouvre comme une fête ! Il arrive, hélas ! si souvent que des époux indigènes se lassent vite du joug commun.

Un des principaux commerçants d'Outuroa, qui vient de marier sa nièce à un très-jeune homme, nous invite, par deux

notes remises à l'issue de la cérémonie, à vouloir bien prendre part au repas de noces. Les circonstances domestiques de M. Pearse l'empêchent d'accepter. Je m'y rends seul. J'ai connu à Papéété le commerçant et sa femme. Un refus les eût désobligés. Je ne suis d'ailleurs pas fâché de voir une noce à Raïatéa, ne serait-ce que comme étude de mœurs. Il pleut, ce qui est d'un augure peu favorable. Le kiosque de verdure orné de fleurs et de branches d'orangers garnies de fruits mûrs, où devait avoir lieu le banquet, ne peut offrir un abri suffisant. C'est grand dommage, car rien ne peut remplacer cette rustique installation sur le bord de la mer. — Force est de dresser ailleurs les tables. Un magasin ouvre ses portes. Les marchandises refoulées à droite et à gauche sont cachées aux regards par des pavillons tendus. L'heure fixée est depuis longtemps passée, mais on essaye de faire bon cœur à mauvaise fortune. Savait-on que la pluie s'inviterait à la fête? Enfin les convives prennent place. On va servir le potage; mais... pas de grande cuiller! comment sortir d'un tel embarras? C'est bien facile; une tasse en remplit les fonctions. — Ici, une difficulté plus sérieuse se présente. Le nombre des cuillers est loin d'égaler celui des assiettes servies. Quelques invités privilégiés se dévouent en faveur de leurs voisins; mais d'autres, je le crains, ne se consolent qu'à la manière du renard de La Fontaine en disant qu'ils n'aiment pas le potage. Ils se rattrapent bientôt sur les jeunes porcs rôtis. C'est là du reste tout le fond du banquet, qui avec quelques hors-d'œuvre se termine par un énorme gratin de riz. Les deux nouveaux mariés prononcent à peine quelques timides paroles. Les vœux de prospérité qu'on leur adresse illuminent un instant leurs visages. Il leur tarde d'aller respirer le grand air, et à moi aussi. Après une prière, on leur rend la liberté.

(*A suivre.*) F. VERNIER.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES MISSIONS

### III

On fait à l'œuvre des missions une autre objection.

On s'étonne que nous prenions souci des païens, tandis que nous avons à nos portes un si grand nombre d'œuvres à soutenir et à faire vivre.

L'objection me toucherait si l'Église, jalouse d'étendre au loin son empire, négligeait le soin des pauvres, l'assistance des vieillards, les moyens pratiques d'avancer le règne de Dieu au milieu de nous. Il n'est pas permis de regarder au delà des mers quand on oublie les misères qu'on a devant soi. Si la foi chrétienne inspire la compassion, cette compassion ne se met pas en quête de sacrifices lointains, elle s'exerce tout d'abord dans notre entourage, dans notre cercle immédiat. Le Sauveur ne sortit pas de la Palestine. Bien qu'il eût le sentiment que sa doctrine serait prêchée jusqu'aux extrémités du monde, il ne laissa ni sa famille, ni sa patrie, pour aller évangéliser l'Italie ou l'Espagne. L'Église a suivi son exemple. Je ne vois pas que l'amour des païens lui ait fait oublier des nécessités plus pressantes, le soulagement des pauvres ou l'affectueux intérêt qu'on doit aux malheureux. Les chrétiens n'ont pas l'âme étroite. Je ne pense pas qu'ils soient les derniers à s'intéresser à ces œuvres de bienfaisance qui sont l'honneur de notre civilisation. L'Église n'est-elle pas ordinairement à la tête de ces œuvres? N'est-ce pas sa sympathie dévouée qui a ouvert des asiles pour l'enfance abandonnée, des maisons de retraite pour

la vieillesse souffrante, des refuges pour le vice repentant? N'est-ce pas son ardente sollicitude pour le bien-être général de notre peuple qui lui fait combattre les vices de notre société, l'ivrognerie, l'intempérance, le désordre et le dérèglement des mœurs ? L'Église est au milieu de nous ce qu'est un levain dans de la pâte. Elle travaille notre société ; elle la réforme ; elle écarte les germes de mort que cette société porte dans son sein, et elle développe les germes de vie que nous tenons du christianisme. A cet égard, son œuvre est loin d'être achevée. Elle n'a pas encore fait la moitié de sa tâche. Nos pays chrétiens ne le sont pas véritablement. Que de vices à déraciner ! Que de superstitions à détruire ! Que d'erreurs à écarter ! Que de dangereux exemples à modifier ! Si le christianisme est la religion officielle d'une partie de notre globe, il ne saurait se féliciter de cette conquête sans remarquer que les multitudes qui semblent avoir embrassé ses dogmes sont encore étrangères à la vie morale qu'il inspire. Il ne peut se faire illusion ; les pays qu'il possède sont encore un champ qui donne plus d'ivraie que de bon grain. Les âmes fidèles qui ont conscience de cet état de choses ne sauraient s'endormir dans un quiétisme énervant, ni croire que tout va bien tant que la foi ne sera pas la maîtresse des esprits. Que l'Église se réveille au milieu de nous ; qu'elle ne se contente pas du travail accompli ; qu'elle multiplie ses efforts pour troubler la sécurité des pécheurs, pour ébranler les indifférents et forcer le monde à s'inquiéter de la vie future ! Malheur à elle, si elle ne savait pas livrer bataille à tous les ennemis de Dieu et du Christ ! Notre Maître « n'est pas venu apporter la paix, mais l'épée. » Sans violence comme sans contrainte, par les seules armes de la discussion et par la supériorité de ses œuvres, l'Église doit propager son empire, courber les âmes sous l'autorité du Fils de Dieu.

Cela dit, j'ajoute : l'Église chrétienne est une armée. Or, dans une armée, après une bataille, la majorité des troupes demeure sur le champ du combat pour empêcher un retour

offensif de l'ennemi; mais une avant-garde se détache qui s'en va en éclaireur dans les pays inexplorés. Ces éclaireurs préparent la voie à de nouvelles conquêtes. Ils assurent la marche et les victoires de l'armée. Les missionnaires auprès des païens sont l'avant-garde de l'armée chrétienne. Ils frayent le chemin au christianisme; ils ouvrent la voie au Sauveur des âmes. D'une main courageuse, ils plantent le drapeau chrétien en de nouvelles contrées, et ils appellent sur ce point les efforts de l'armée de Jésus-Christ. Supprimer ces avant-coureurs, ce serait condamner le christianisme à être une religion stationnaire, modeste et sans ambition. La foi chrétienne ne se résignera point à ce rôle effacé. Approuvez-la, blâmez-la. Elle ne tiendra nul compte de vos jugements. Comme le soleil, elle poursuivra sa course jusqu'à ce qu'elle ait fait luire ses rayons jusqu'aux extrémités du monde.

Bénis soient donc les pionniers de la foi chrétienne! Ils portent dans leurs mains débiles le salut des peuples, les progrès de l'avenir. Même après leur mort, quand leur mémoire paraîtra oubliée, la semence qu'ils répandent dans la terre païenne germera et deviendra un arbre immense. La vie des premiers missionnaires chrétiens a été une vie obscure. Ils ont à peine groupé autour d'eux quelques disciples fidèles. Leurs contemporains n'ont ni prêté l'oreille à leurs enseignements, ni remarqué leur dévouement, et aujourd'hui leur doctrine compte un plus grand nombre d'adhérents que les plus beaux systèmes de philosophie. Messagers de l'Évangile, vous faites, sur la terre d'Afrique et dans les îles lointaines de l'Océanie, ce que les apôtres ont fait dans l'empire romain. Leur travail n'a point été inutile; le vôtre, non plus, ne saurait être vain. Comme Moïse, « tenez ferme, regardant à Celui qui est invisible. »

Les incrédules seuls ont le droit de blâmer les missions. Ils n'ont pas le secret de cette passion qui s'appelle l'amour des âmes. Ils ne soupçonnent pas la joie qu'éprouve un chrétien à ouvrir à l'Évangile les pays et les cœurs. L'humanitarisme

est à l'ordre du jour; mais cet humanitarisme n'est qu'un mot. Il n'engendre que des sentiments vagues, il ne produit que des phrases. Il n'a encore enfanté aucun sérieux sacrifice. Les chrétiens raisonnent moins, ils agissent davantage. Ils croient qu'une solidarité étroite unit tous les hommes, que Dieu, selon le mot sublime de saint Paul, « a fait d'un seul sang tout le genre humain; » et ils s'en vont par delà les mers porter à de pauvres sauvages les bienfaits du christianisme, les lumières et les consolations de notre foi. Soldats obscurs d'une grande cause, ils quittent des avantages réels pour servir les intérêts de l'humanité, pour amener ces temps heureux où « il n'y aura qu'un seul troupeau sous la houlette d'un seul berger. » Sachons honorer ces courageux pionniers; et, si nous ne pouvons participer à leurs travaux que par notre sympathie et nos sacrifices, ne soyons avares ni de nos prières, ni de nos dons.

Je le demande à mes lecteurs. N'y a-t-il pas quelque chose de grand dans cette pensée que, du sein de nos salons et de nos chaumières, nous pouvons aider à la propagation de l'Évangile au delà des océans? De quelque côté que je regarde le christianisme, je le trouve sublime. Il est sublime quand il me dit: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde; » il est également sublime quand il me persuade « que la prière faite avec foi a une grande puissance. » Il me montre les âmes unies entre elles par une chaîne invisible, et il me porte à croire que le sacrifice que je fais à Paris, à Genève, à Marseille, à Bordeaux, dans un pli obscur des montagnes de la Suisse ou des Cévennes, aura son contre-coup aux extrémités du monde. Rien ne se perd dans la nature. Dieu assemble les vapeurs qui montent de la terre pour en composer les nuages qui arrosent et fertilisent nos campagnes. Dieu accueille nos prières, il voit nos sacrifices, il s'empare de ces dons qu'il nous inspire pour rendre féconde l'action de nos missionnaires dans le Sénégal, à Taïti, au sud de l'Afrique. Ainsi nous avons l'honneur d'être associés

à un grand et saint ouvrage : la propagation du règne de Dieu. Les mondains dépensent des sommes folles pour leurs plaisirs, pour des jouissances courtes et éphémères; ne saurons-nous pas dépenser des sommes plus grandes pour un ouvrage durable et éternel?

Je ne voudrais pas déposer la plume sans m'adresser à la jeunesse chrétienne contemporaine. N'admire-t-elle pas la grandeur et la beauté de l'œuvre des missions? Connaît-elle une vocation plus haute que la vocation du ministre de Jésus-Christ qui se consacre au salut des païens? Nous sommes comme la fleur qui s'épanouit le matin et qui le soir est déjà fanée; quelle nécessité de travailler à des œuvres qui nous survivent! Et quelle œuvre plus grande que l'œuvre de la conversion du monde! Jeunes disciples de Jésus-Christ, l'Église réclame vos dévouements. Les païens comme autrefois la vision que saint Paul eut à Troas, vous crient avec force: « Passez chez nous et venez nous secourir. » Si vous ne consultez que votre repos, vous vous préparerez des remords. Si vous répondez à l'appel de Dieu, vous vous préparerez sur la terre de grandes douceurs, en attendant que vous alliez dans le ciel vous asseoir au banquet des élus.

A. Gout.

— Un missionnaire remarquait dernièrement que durant ses voyages dans diverses parties du monde, il n'avait pas rencontré un seul temple païen de date récente. Tous ceux qu'il voyait étaient vieux et tombaient en ruines. Pas un seul bâtiment neuf n'atteste la puissance vitale des religions encore existantes.

— C'est avec les ruines de temples bouddhistes qu'a été dernièrement construite la plus belle église du Japon, celle de la mission réformée, récemment livrée au culte.

Les bancs, la chaire et la table de communion étaient tirés de bois sculptés et fort curieux provenant de divers temples abandonnés ou démolis.

## NOUVELLE GUINÉE

En dépit des efforts et des sacrifices que cette mission a déjà coûtés, elle est encore à l'état rudimentaire.

MM. Macfarlane et Lawes ont fait de nombreuses tournées d'exploration dans ces parages inhospitaliers et malsains ; et c'est, pour le moment, le côté le plus grave de la question. Souvent des localités qui, à première vue et suivant la saison dans laquelle elles étaient visitées, semblaient offrir les meilleures conditions pour l'établissement de stations importantes, ont été reconnues comme inhabitables par les Européens, et pernicieuses même aux indigènes d'îles avoisinantes. De douloureuses expériences ont appris aux missionnaires à s'en défier. Depuis le commencement de la mission, dix-huit de ses membres, seize adultes et deux enfants, ont succombé. Quatorze sont tombés victimes de la malaria, et quatre ont péri sous les coups des sauvages.

C'est à l'île Banipton que s'est passé ce dernier et navrant épisode.

Avouons-le à regret, ce massacre a été provoqué en grande partie par le zèle inconsidéré des catéchistes indigènes qui ont payé si cher leur imprudence. Il y avait peu de temps qu'ils étaient dans l'île ; ils en ignoraient presque totalement le langage, et les habitants n'avaient pas encore eu le loisir de s'attacher à eux, lorsqu'ils résolurent de mettre un terme aux pratiques idolâtres qui ont cours parmi ce peuple. Ils se rendirent dans ce but à une fête solennelle, adressant à tous ceux qu'ils rencontraient de pressantes exhortations, malheureusement dans une langue inconnue; ils arrivèrent ainsi à l'endroit où se célébraient les rites en l'honneur des faux dieux. Emportés par leur ardeur et leur inexpérience, ils franchirent l'enceinte sacrée et, avec force gestes, ils engagèrent les assistants à renoncer à leurs erreurs. Irrités de cette intervention, les prêtres firent un signe aux guerriers.

Tous se levèrent, comme pour se rendre aux instances des évangélistes. Ni femmes, ni enfants ne se mêlèrent au cortége qui les accompagna. Ils n'y prirent point garde, non plus qu'à l'attitude de défi qui dénotait chez ces hommes en armes des sentiments peu bienveillants. Un petit groupe pénétra seul dans la salle du culte. Dès que les chrétiens eurent le front incliné pour la prière, le sauvage le plus rapproché saisit un des blocs de bois qui composent le foyer de la cheminée et, s'en servant comme d'une massue, il en asséna plusieurs coups aux deux prédicateurs et à l'une des femmes. L'autre avait trouvé dans l'un des assistants un protecteur inespéré qui l'avait arrachée à la fureur de ses compatriotes. Elle fut traitée, paraît-il, avec beaucoup d'égards par son ravisseur et vécut chez lui plus d'un mois après l'horrible catastrophe. Par malheur, il dut s'absenter un jour et, lorsqu'il revint, le soir, il la trouva assassinée par un homme qu'elle avait refusé d'épouser.

Divers points du littoral, ainsi que plusieurs îles, sont déjà occupés : parmi ces dernières nous citerons Darnley, Bampton, Yule, etc. Le bateau à vapeur, l'*Ellangowa*, frété pour le service de la mission, rend les plus grands services. C'est lui qui relie ces différents postes entre eux, en permettant aux missionnaires de se transporter de l'un à l'autre pour visiter, encourager ou secourir les catéchistes indigènes. Ceux-ci ont sur les Européens le grand avantage de pouvoir se mêler facilement au peuple, en partager la nourriture et en étudier les sentiments. La présence de leurs femmes dissipe toute défiance ; on se familiarise vite avec elles ; elles se créent des relations, et leur vie seule devient une prédication pour leurs sœurs moins fortunées.

M. Lawes a fixé sa résidence à Port Moresby. On croit qu'il y a beaucoup à faire en cet endroit, mais le sol en est aride et improductif. Sa maigre végétation ne rappelle en rien la séve luxuriante des tropiques. Outre sa propre famille, le missionnaire est obligé de nourrir avec ses provisions euro-

péennes les familles des treize évangélistes qu'il a amenés avec lui, et sa demeure est du matin au soir assiégée par des troupes de natifs affamés qui lui demandent des aliments.

Port Moresby se compose de deux villages, Elevara et Hanuapata. La maison missionnaire est située entre les deux. Le port par lui-même est sûr et commode, mais il se trouve à l'entrée un récif que les navires ne franchissent pas sans danger. Les villages se composent d'une cinquantaine de maisons bâties les unes à côté des autres sur des sortes de pilotis, au milieu de l'espace que couvrent alternativement et laissent à sec les eaux dans leur flux et reflux. Cette bizarre installation entre la mer et la terre ferme s'explique facilement au dire des indigènes. C'est la crainte du mauvais esprit connu sous le nom de Koilapou qui les pousse à construire leurs habitations dans la mer, et c'est cette même crainte qui les retient chez eux, une fois la nuit tombée, et leur interdit toute relation avec l'intérieur du pays.

Derrière et sous chaque maison se trouvent des quantités de poteries assez curieuses, dans un état plus ou moins avancé de fabrication. Ce sont les femmes seules qui les confectionnent. Les canots aussi ont un caractère original qui les rend intéressants aux yeux de l'observateur. Les indigènes ont une physionomie assez agréable, et leur taille est un peu au-dessous de la moyenne ; ils sont d'un naturel susceptible et incorrigiblement voleurs. Il faut qu'ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, quel qu'en soit le prix. C'est miracle qu'ils n'aient pas encore essayé de piller la tente aux provisions qui se trouve entre la baie et la maison missionnaire. On ne peut douter que cette tribu n'appartienne à la race des Malais. Son langage en est un indice certain.

A l'intérieur, le pays change d'aspect et reprend toute la richesse de la zone sous laquelle il est situé. On y rencontre des hommes d'un extérieur tout différent. D'un teint plus foncé, ils sont doués aussi d'un physique plus avantageux et leur idiome diffère essentiellement de celui de leurs voisins

des côtes. Ce sont évidemment les véritables aborigènes de la contrée.

Quant au côté spirituel de la mission, il laisse encore beaucoup à désirer. Quatre mois après l'arrivée des catéchistes, il se présentait sous un jour plus encourageant. Tout ce que ceux-ci faisaient et disaient attirait la foule par sa nouveauté même, et le service était régulièrement fréquenté par un auditoire attentif et nombreux. Mais, hélas ! une fois le culte fini :
— Nous sommes venus vous entendre prêcher, disaient-ils comme de grands enfants qu'ils sont, et maintenant nous avons faim et nous voulons manger.

Cette prétention dépassant les ressources des évangélistes, les sauvages se lassèrent vite de suivre leurs instructions. A l'heure qu'il est, la congrégation est très-clairsemée et le petit nombre de ceux qui viennent encore donnent beaucoup de peine. Il n'est pas rare d'entendre des interruptions comme celles-ci : « C'est un mensonge ! » ou bien : « Vous ne savez ce que vous dites ! » partir d'un côté ou de l'autre à certaines remarques du prédicateur. Les hommes semblent s'être entendus pour choisir le dimanche pour leurs excursions de pêche ou de chasse, de sorte que, ce jour-là, les villages sont presque entièrement déserts.

Dans les premiers temps, le peuple s'assemblait volontiers pour faire des questions sur les sujets qu'il ne comprenait pas. Par exemple, on prêchait que Jéhovah a créé le ciel et la terre, et que c'est lui qui commande à la pluie de tomber. Aussitôt chacun de s'écrier :

— Eh bien, dites-lui de nous en envoyer un peu, car nous en avons grand besoin.

Les jours s'écoulèrent et la pluie ne vint pas. « Vous n'êtes bons à rien et c'est inutile de vous demander quelque chose, » vint-on dire aux catéchistes. En effet, depuis cette époque, sauf une ou deux exceptions, aucun indigène n'a témoigné le moindre intérêt pour la vérité.

Toutefois les serviteurs de Dieu ne perdent pas espoir. Ils

savent que le Maître qui les a envoyés peut se faire rendre gloire même par ces sauvages indifférents.

L'île de Yule offrira un champ de travail intéressant. C'est à M. Macfarlane que revient l'honneur de l'avoir abordée le premier. Jamais le pied d'un blanc n'en avait foulé le rivage. Elle a environ quatre milles de long sur un mille et demi de largeur. On y remarque plusieurs pics dont le plus important ne mesure pas moins de cinq cents pieds d'altitude. Les pentes inférieures, gazonnées et ombragées de beaux arbres, descendent insensiblement jusqu'à la mer. L'île est située dans un estuaire d'environ six milles. Nul vestige d'habitation n'apparaît sur le rivage, aussi passait-elle pour être inhabitée. Lorsque le missionnaire y débarqua, plusieurs indigènes se montrèrent aussitôt, et grande fut sa joie en reconnaissant que ces hommes parlaient le même dialecte qu'à Port Moresby. Raou, le catéchiste qu'il avait avec lui, devenait par conséquent un auxiliaire précieux comme interprète. Ces messieurs demandèrent à voir le village ; deux jeunes gens s'offrirent à les y conduire et prirent place avec eux dans un petit bateau avec lequel ils côtoyèrent l'île. Ils aperçurent bientôt d'autres naturels qui leur faisaient de loin des gestes peu sympathiques. Il fut convenu qu'on laisserait un des hommes dans le bateau, tandis que le missionnaire, l'interprète et le second guide descendraient à terre. Mais à peine l'embarcation fut-elle près du bord, qu'elle fut saisie par une douzaine de sauvages, à l'aspect féroce, qui remplissaient l'air de clameurs assourdissantes. Ils ne laissèrent pas à leurs visiteurs le temps de se reconnaître, ils les prirent par la main et les entraînèrent vers l'intérieur.

Après quelques minutes de marche à travers les bois, M. Macfarlane aperçut le village situé dans une vaste clairière circulaire, bien sablée, au milieu de laquelle s'élevait une plate-forme. A l'entour étaient groupées les maisons, assez proprement construites, et dont quelques-unes possèdent le luxe d'un balcon. Les chefs firent monter le missionnaire et

l'interprète sur la plate-forme, d'où ils purent dominer la foule bizarrement tatouée qui s'était rassemblée en un clin d'œil et poussait des cris peu rassurants. Une vieille femme, placée sur un balcon en face d'eux, vociférait d'une manière affreuse; elle ne parut s'apaiser qu'après avoir exécuté, au son du tambour, une danse indescriptible.

Dès que le calme fut rétabli, M. Macfarlane, par l'entremise de Raou, fit part aux natifs de l'objet de sa mission. Il leur dit les résultats produits par le christianisme dans d'autres îles et finit par leur demander s'ils seraient disposés à recevoir chez eux et à protéger des catéchistes, et s'ils s'engageaient à ne pas les tuer. — « Pourquoi les tuer ? demandèrent-ils. Nous tuons les kangourous et les sangliers pour les manger, mais non pas les hommes. » Sur cette réponse encourageante, on leur promit deux évangélistes ; ils parurent enchantés. Le missionnaire échangea avec eux des présents et reprit son exploration. On compte dans l'île quatre villages, mais ils ne contiennent pas en tout plus de cinq à six cents habitants. C'est comme centre d'opérations que l'île offre un véritable intérêt. Bien pourvue d'eau fraîche et d'arbres fruitiers, elle peut servir de base à une mission importante. On aperçoit à peu de distance des plantations de cocotiers qui permettent de croire à l'existence d'une population industrieuse.

Dans une autre tournée à l'île Boera, où ils allaient chercher, pour les rapatrier, deux catéchistes qui se mouraient des fièvres, les missionnaires abordèrent en même temps qu'un grand canot monté par quatre-vingts Papous. Ces hommes s'arrêtèrent, frappés de stupeur à la vue des blancs et de leur steamer. Il serait curieux de savoir au juste quelle impression produit sur ces natures primitives l'apparence d'un Européen ! Quand ils furent un peu familiarisés, ils demandèrent à voir sous les vêtements de M. Macfarlane, qui dut découvrir ses bras et sa poitrine pour les convaincre qu'il était bien conformé comme eux. Ensuite eut lieu une minutieuse inspection de tout ce qui lui appartenait, chapeau, pa-

rapluie, chaussures, etc. Il avait à la main un petit sac fermé par un ressort et contenant des perles destinées à faciliter ses relations avec les sauvages. Le sac excitait surtout leur curiosité. Le missionnaire ayant fait jouer le ressort, leur montra les perles et referma le sac qu'il leur tendit. On s'imagine la préoccupation de ces hommes pour qui les perles ont une valeur inestimable. Tous essayèrent de l'ouvrir et, quelque vains que fussent leurs efforts, ils recommençaient avec la même ardeur, lorsque M. Macfarlane reprenait le sac et leur en faisait admirer le contenu.

L'œuvre d'évangélisation entreprise dans l'île de Taüan offre de grands encouragements. Les indigènes commencent à y être tous vêtus. Ils cultivent la terre avec intelligence et possèdent des plantations soigneusement entretenues. Ils ont construit deux maisons comme celles de leurs catéchistes; l'une sert de chapelle et l'autre d'habitation pour les chefs. Ils observent le jour du repos et sont fort attachés à ceux qui les instruisent.

---

Birmanie. — Le roi de Birmanie a demandé aux diverses sociétés missionnaires, américaine, anglaise et écossaise, de déterminer quelques évangélistes à aller s'installer à Mandalay, avec promesse de les protéger et de pourvoir à leurs besoins. Il a permis à quelques missionnaires de venir se fixer à Bhamo, tout près de la province chinoise du Yunnan. Il leur a même fait plusieurs concessions de terrain, en vue de faciliter leur établissement. Toutefois, des difficultés imprévues sont survenues de différents côtés et ont retardé sinon empêché leur installation à Bhamo, et cela par le mauvais vouloir des autorités locales.

De Rangoun nous arrive la nouvelle du baptême de 51 Birmans dans la vallée de l'Iraouaddy. Quelques-uns ont été convertis par la simple lecture de livres chrétiens, sans avoir jamais eu l'occasion de converser avec un missionnaire.

## PERSE

Nous annoncions dans notre dernière livraison la création définitive d'une mission épiscopale en Perse, sous la direction éclairée de M. Bruce. Voici quelques détails complémentaires :

M. Bruce arriva sain et sauf à Téhéran, le 9 novembre, quatorze jours seulement après son départ de Londres. Il y séjourna une quinzaine, et c'est dans cette ville qu'il apprit du ministre des affaires étrangères de Perse que les prêtres arméniens et catholiques avaient déposé devant les autorités une plainte en règle contre son école de Julfa. La cause réelle et facile à discerner pour des esprits non prévenus était le succès même de cette institution, succès dû en grande partie aux capacités du nouveau directeur, M. Tarapit Johannes.

M. Bruce fournit au ministre toutes les explications désirables. Celui-ci les écouta avec bienveillance et dit à son secrétaire : « Prenez bien note de tout ce que Monsieur vient de dire ; je suis sûr que c'est l'exacte vérité, car on enseigne au peuple anglais à ne jamais mentir. Ensuite vous communiquerez sa déposition au gouverneur d'Ispahan. »

Par malheur, il devint bientôt évident que ce gouverneur, qui est un fils du schah, avait eu l'esprit fortement prévenu par les ennemis de la mission. Il fut même question de faire emprisonner tous ceux qui se proposaient d'aller à la rencontre du missionnaire et de fêter son retour, et de leur faire donner la bastonnade. Malgré ces menaces, M. Bruce, comme saint Paul dans le Forum, fut chaudement accueilli par des amis qui ne reculèrent pas devant ces dangers et ne craignirent pas de se porter au-devant de lui. Lorsqu'il entra dans la ville, il était escorté de plus de quarante cavaliers, tant arméniens que juifs et persans.

Quelques jours après, il se présenta chez le gouverneur, qui ne voulut admettre aucune explication, exigea péremptoirement la fermeture de l'école et le congédia sans vouloir

l'entendre. M. Bruce, désireux de se mettre dans son droit vis-à-vis des autorités compétentes, ferma l'institution comme il en avait été sommé. Mais, en même temps, il adressait un rapport au consul anglais à Téhéran et au Comité de Londres. Aussitôt le Comité, par l'intermédiaire de lord Lawrence, en appela au ministère des affaires étrangères.

Tout ce que l'on demande au gouvernement de la Perse, c'est d'accorder aux missionnaires protestants les libertés acquises aux catholiques et aux Arméniens. Ces deux corps n'ont personnellement rien à reprocher à la mission. Non-seulement M. Bruce ne cherche pas à faire des prosélytes parmi eux, mais il a découragé ceux de leurs membres qui ont offert de se joindre à lui. Son but n'est point de fomenter le schisme et d'exciter la discorde, mais de prêcher son Sauveur et de le faire aimer. Quant aux catholiques, ils ne se gênent pas pour faire du prosélytisme parmi les Arméniens ; mais étant reconnus par l'État, on n'a rien à leur dire.

Nous avons la confiance que l'interruption momentanée de l'œuvre de M. Bruce aura pour résultat une plus grande somme de liberté et de facilités pour la propagation de l'Évangile. Il y a beaucoup de sujets d'encouragement dans la manière dont les Persans qui professent l'islamisme accueillent les enseignements évangéliques.

*P. S.* — Les lignes qui précèdent étaient écrites quand nous avons reçu des nouvelles plus satisfaisantes. Le gouverneur a été mandé à Téhéran pour rendre compte de sa conduite vis-à-vis de M. Bruce, et la situation de ce dernier s'est déjà améliorée. De plus, nous savons de source certaine que lord Derby a transmis au représentant de Sa Majesté Britannique en Perse des instructions formelles en vue d'obtenir pour M. Bruce et les membres de la mission qu'il dirige la liberté à laquelle ils ont droit.

# AFRIQUE CENTRALE

## MISSION PROJETÉE AU LAC TANGANYKA

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'une somme de 125,000 fr. a été dernièrement offerte à la Société de Londres pour la création d'un nouveau centre missionnaire à Oudjiji, sur les bords du lac Tanganyka. Le Comité est entré avec résolution dans les vues du généreux donateur, M. Robert Harthington : il a reconnu la nécessité de cet établissement pour relier entre elles les missions projetées du lac Nyassa par la Société presbytérienne d'Écosse, et du Victoria Nyanza, par la Société épiscopale; enfin, il a chargé le révérend Roger Price à Zanzibar de procéder aux études préliminaires que réclame une telle entreprise. En attendant, il invite ses amis à doubler par leurs cotisations le don de M. Harthington. Nul doute que nos frères anglais ne s'empressent de répondre à cet appel avec leur libéralité accoutumée.

On sait déjà de source certaine que la voie est ouverte de Zanzibar à Oudjiji. Les saufs-conduits du sultan sont respectés sur tout le parcours et, la ville même d'Oudjiji étant soumise à la domination arabe, l'influence de ce monarque y est très-grande. Il s'agirait donc de s'assurer sa bienveillance et sa protection. Du reste, il est déjà question de créer un consulat anglais à Oudjiji. Les tribus qui habitent cette région sont simples de mœurs, sociables, hospitalières et industrieuses. Quelques-unes se distinguent par leur courage et leur esprit aventureux. Toutefois, les lettres et les notes de Livingstone, qui nous les présentent comme telles, nous font aussi connaître les horribles souffrances qui leur sont imposées par les trafiquants d'esclaves. Cela dure déjà depuis des siècles, mais n'a peut-être jamais atteint le même degré d'intensité que de nos jours. En effet, les communications étant devenues beaucoup plus faciles le long des côtes, ce triste commerce a pris

une extension énorme et le célèbre voyageur a vu, de ses propres yeux, des villages entiers attaqués, saccagés et dépeuplés dans l'espace de quelques heures.

Quant à la position géographique de cette nouvelle station, il est aisé de se la représenter. Elle est on ne peut plus propice à sa destination. Oudjiji est située sur la rive orientale du lac Tanganyka. A vol d'oiseau, elle n'est qu'à 540 milles de Zanzibar; mais en réalité, il faut compter pour un voyageur près de 700 milles. Oudjiji est dans le district d'Oukaranga. C'est une grande ville, bien que les rapports d'aucun Européen ne donnent un aperçu du nombre d'habitants qu'elle peut renfermer. Elle forme le centre d'un commerce fort étendu et possède un marché quotidien où se traite un chiffre d'affaires relativement considérable. Il y réside un grand nombre de négociants arabes qui entretiennent des relations suivies avec Zanzibar et font un important trafic de dents d'éléphants. Mais, à part cet élément étranger, les indigènes eux-mêmes sont très-versés dans le commerce. Des villages populeux sont disséminés à l'entour de la ville et des communications faciles permettent aux tribus des Manyuemas, qui habitent la rive occidentale du lac, d'affluer vers ce point central. Il se fabrique dans les environs de longs et forts canots à l'aide desquels on se transporte rapidement d'un bord à l'autre. Le lac Tanganyka ne compte pas moins de 300 milles de long sur 20 de large, et le niveau de ses eaux est à 2,710 pieds au-dessus de celui de la mer. Le sol qui s'étend derrière la ville d'Oudjiji est beaucoup plus élevé encore. Il forme un vaste plateau qui se dirige vers la côte, à l'est, sur une longueur de 400 milles et, vers le sud, sur une étendue encore inconnue, de plusieurs centaines de milles.

D'après les rapports de M. Stanley, les environs d'Oudjiji sont d'une beauté et d'une fertilité surprenantes. Bien que sous une latitude plus tropicale, son climat et sa végétation se rapprochent beaucoup de ceux d'Imerina, à Madagascar. En temps de sécheresse, l'atmosphère est rafraîchie par des

brises du sud-est, et dans la saison des pluies par la quantité d'eau qui tombe des premiers jours de décembre au commencement de mai.

Comme à Madagascar, les indispositions auxquelles on est sujet dans ce pays proviennent en grande partie des refroidissements subits occasionnés par les grands vents, d'une constante exposition au soleil des tropiques, et de l'existence de forêts et marécages dont les brouillards sont malsains. En outre, l'aménagement intérieur des maisons n'étant rien moins qu'hygiénique prédispose à toutes sortes de maladies dont les plus fréquentes sont les fièvres intermittentes, continues et typhoïdes, la dyssenterie et le rhumatisme. Pour un Européen, le seul danger redoutable consiste dans le brouillard du matin, la chaleur intolérable du soleil, et l'abaissement subit de la température dès l'entrée de la nuit. Le Dr Livingstone, qui parle beaucoup des vents glacés de ces régions, dit qu'il s'en préservait par le simple usage d'une légère tunique de flanelle. C'est ce qu'affirment également les missionnaires d'Imerina, qui, dans leur poste lointain, jouissent d'une aussi bonne santé que leurs frères d'Angleterre. Ce sera simplement une affaire d'organisation, et le bon choix d'un site favorable pour la construction de la maison missionnaire.

Quant aux productions du pays, elles sont nombreuses et variées. Les immenses forêts dont nous parlions plus haut fournissent des bois de charpente excellents. Le palmier, le bananier, le manguier, le pêcher et presque tous les arbres fruitiers communs s'y trouvent en abondance. Le sol et le climat se prêtent à la culture de tous les légumes européens. Le blé de Turquie, le blé de l'Inde, le froment, le riz, les haricots, l'igname et la pomme de terre y viennent sans difficulté. Le poisson y pullule. Le bœuf, le mouton, la chèvre s'y consomment habituellement, ainsi que la volaille, les canards sauvages et quelques espèces de gibier de plume.

Le principal empêchement, si l'on en admettait un, ne

proviendrait donc ni du peuple, ni du climat, ni de la nature du sol, mais de l'énorme distance qui sépare la côte du lac. De là un long et ennuyeux voyage, et surtout l'urgence de maintenir des communications régulières entre la mission et les navires de la mère patrie. Ces difficultés eussent paru insurmontables, il y a quelques années. Aujourd'hui, l'exemple et les récits de M. Stanley le prouvent bien, la question est simplifiée, et ce n'est pas cela qui peut arrêter un soldat du Christ, marchant au nom de son Maître à la conquête d'un pays jusqu'ici livré à l'influence du Prince des ténèbres.

Les frais seront énormes. On calcule qu'il faudrait un hôpital avec sa pharmacie, plusieurs écoles de garçons, une école professionnelle où se formeraient de bons ouvriers, et enfin une petite imprimerie. Il est à souhaiter que toutes les sociétés de missions combinent leurs efforts et se mettent de concert à l'œuvre sur ce vaste plateau de l'Afrique équatoriale. Ce serait le seul moyen de mener rapidement à bonne fin une entreprise aussi délicate et aussi périlleuse.

Des Missionnaires! — Des milliers de victimes ont péri pendant le terrible typhon qui a naguère bouleversé les îles Philippines. En dehors de celles qu'on n'a pu compter, 2,544 maisons ont été détruites. La mort a fait là son œuvre en grand. Le cœur se serre à la pensée que les millions d'âmes qui vivent dans cet intéressant archipel ne possèdent pas même *un seul* missionnaire évangélique. Pourquoi en est-il ainsi?

Palestine. — Les nouveaux bâtiments de l'école de Miss Arnott à Jaffa sont non-seulement terminés, mais déjà occupés. Une somme de 35,000 francs avait été collectée pour leur construction mais ce chiffre représente à peine la moitié de ce qui a été dépensé, et Mademoiselle Arnott, pour ne pas voir les travaux indéfiniment ajournés, a dû avancer le reste de la somme sur ses propres deniers.

# CAFRERIE

## VOYAGE DU MAJOR MALAN CHEZ LES BOMVANAS

Le major Malan, cet ami dévoué de nos frères du Lessouto, qui fait œuvre d'éclaireur parmi les tribus du sud de l'Afrique, recommandait il y a quelques mois aux prières de tous les amis des missions la nouvelle campagne d'évangélisation qu'il se proposait d'entreprendre. Il allait visiter une peuplade nombreuse, enclavée dans le territoire des Galékas, mais plus ignorante encore et plus misérable qu'eux.

Écoutons avec quels accents de reconnaissance il rend compte de son expédition.

Après avoir remercié tous ceux qui s'étaient unis à lui pour implorer la bénédiction du Seigneur, il ajoute :

Le mauvais temps semblait devoir ajourner indéfiniment l'exécution de mes projets, mais soutenu par la pensée que, en Europe, de chers amis priaient pour moi, je résolus d'aller en avant, coûte que coûte, et de ne point retarder mon entrevue avec le chef bomvana.

Dans ce but, je m'acheminai vers la station wesleyenne du révérend W. Sigenou, missionnaire indigène cafre. Il me fit le plus cordial accueil. Tandis qu'assis à sa table, entre sa femme et lui, je les voyais pleins d'égards pour leur vieux père, je me demandais ce que les chrétiens de nos pays civilisés penseraient de la pureté de leur langage et de la distinction de leurs manières. Ah! sans doute, ils sentiraient comme moi de quelle immense valeur est l'argent dont on peut disposer en faveur de tels hommes.

M. Sigenou me dit qu'il devait partir le lendemain pour tenir des réunions annuelles dans trois stations qui se trouvaient échelonnées sur le chemin que je devais parcourir. Grande fut ma joie à cette nouvelle : j'avais donc un guide

tout trouvé pour m'indiquer la route. Après avoir prêché sur ce texte : « Tandis que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de la lumière » (Jean XII, v. 36), je priai les cent cinquante membres qui forment la congrégation de me laisser seul dans leur petite église, désirant demander encore à Dieu d'accorder un plein succès à mon expédition.

Je pensais qu'ils seraient bien aises d'aller prendre un peu de nourriture; mais en sortant je les retrouvai tous, qui m'attendaient dans un silence recueilli, pour me dire adieu et me recommander une fois de plus à la grâce divine. Ainsi accompagné et soutenu, je partis ; qu'il me soit permis d'ajouter que j'ai vivement joui de ma visite aux trois Églises indigènes.

C'est en compagnie du fils aîné du catéchiste de la dernière station visitée, que j'arrivai, le jeudi 20 novembre, au lever du soleil, au kraal de Moni l'aveugle, l'un des chefs des Bomvanas. Après la rigide observation de l'étiquette cafre, on me fit savoir que le chef n'avait pas de logement à m'offrir, et qu'il m'engageait à continuer ma route jusqu'au prochain kraal où je trouverais certainement l'abri d'une hutte. Je répondis que j'avais apporté ma maison et que, ayant entrepris un long voyage dans l'intention de parler au chef, je désirais rester. On me désigna alors un endroit où je pus planter ma tente. J'avais demandé l'autorisation de parler au peuple ; ce ne fut qu'après dix heures et demie que je reçus une réponse favorable, au moment où, las de tant de fatigues, je songeais à prendre quelque repos. La conversation et la prière m'occupèrent jusqu'à minuit.

Je restai trois jours au kraal, parlant librement du Seigneur Jésus. Le vendredi, je me rendis à une petite vallée où vivent encore les descendants des Écossais naufragés jadis sur cette plage. Ils sont toujours désignés sous le nom d'Oumlungous (les blancs), bien qu'ils soient parfaitement noirs. Il est triste de constater que les Cafres n'eurent rien à

gagner de leur commerce avec ces Européens. Beaucoup d'Oumlungous assistèrent au service que je tins le jour du Seigneur.

Ce ne fut que le lundi matin que je pus voir le vieux chef aveugle. Il s'était absenté pour aller juger un trafiquant européen qui avait maltraité sa belle-mère. Dites-vous bien ceci, chers frères et sœurs : tant que vous laisserez les marchands se répandre sur ce sol de l'Afrique avant les missionnaires, ce sera toujours avec indifférence et mépris que les chefs païens accueilleront l'Évangile. Puisse l'Église chrétienne tirer de ce fait une salutaire instruction.

Dans mon entretien avec Moni, je lui représentai chaleureusement le changement heureux qu'apporterait dans sa vie l'acceptation d'un Dieu Sauveur à la place de ses impuissantes idoles, et la certitude d'un bonheur éternel au lieu des ténèbres sans fin qui l'attendent au fond de la tombe. Toutefois, j'eus beau demander à son fils et successeur s'il consentirait à recevoir un missionnaire, je ne pus obtenir de lui d'autre réponse que celle-ci : « Non, nous autres Bomvanas nous n'avons pas besoin d'en savoir si long. Dieu, son jour, sa parole, nous sont indifférents. Nous pouvons très-bien nous passer de vos enseignements. »

Alors je me retirai sous ma tente et là, dans la solitude, j'exposai toute l'affaire au Seigneur. Puis, ouvrant ma Bible au psaume LXXXVI, j'y lus les versets 9 et 10 : « Éternel, toutes les nations que tu as faites viendront et se prosterneront devant toi, et glorifieront ton nom, car tu es grand et tu fais des choses merveilleuses; tu es Dieu, toi seul. » C'en fut assez, ma tâche était accomplie. Un vieil officier d'état-major sait bien, lorsqu'il a rendu un compte clair et fidèle du message dont le commandant en chef l'a chargé, que son devoir est rempli et que l'ordre sera exécuté, parce que l'autorité du chef ne saurait être contestée. Moi, de même, je pouvais me retirer en paix et quitter le kraal, le cœur plein de reconnaissance.

Quand je pris congé du vieux chef, il me demanda un présent. Je lui donnai un des foulards blancs que les jeunes Chinoises de Singapore m'avaient offerts à mon dernier voyage. Je n'avais pas sur moi d'autre òbjet de quelque valeur. Je lui dis que ce serait doux et chaud sous sa tête vénérable, mais que je le priais de se souvenir de Jésus, toutes les fois qu'il s'en servirait. La femme à laquelle il le remit pour en prendre soin ne pouvait se lasser d'en admirer la beauté. J'en donnai un autre à l'un de ses conseillers, qui s'était montré bienveillant et plein d'attention pour moi. Il avait même repris sévèrement quelques jeunes gens qui avaient essayé de troubler la prédication.

Avant de partir, j'eus le bonheur d'annoncer librement l'Évangile à un grand nombre des anciens de la tribu. En désaccord sur ce point avec leurs chefs, tous déclaraient qu'il leur faudrait un prédicateur et qu'il serait le bienvenu parmi eux.

Et maintenant, admirez avec moi les voies du Seigneur :

Je dus à mon retour m'arrêter dans un kraal ou j'avais déjà prêché en venant. Quand on connut mon arrivée, le vieux chef, beau-frère de Moni, me dit : « Il vous faut rester quelque temps ici, et nous lire de nouveau la Parole de Dieu; je vais faire assembler mon peuple. J'aime beaucoup la Parôle de votre Dieu. »

Je lui demandai où il avait appris à l'aimer. Il me raconta qu'il avait été avec Moni rendre visite à un chef nommé Kréli, qui possédait un missionnaire dont il n'avait jamais oublié les enseignements.

Suivant sa promesse, il fit assembler son peuple et je prêchai Jésus à des cœurs bien disposés. Après le service, il me dit encore :

— Ne vous troublez pas de ce que les fils de Moni ont pu vous dire ; bien que vieux et aveugle, Moni n'a point abandonné ses droits, il est toujours le maître. C'est lui qui m'a fait prévenir, hier soir, d'assembler mon peuple et de venir

ensuite le trouver pour nous entendre au sujet d'un missionnaire. C'est une affaire réglée entre nous. Le missionnaire vivra chez moi, et c'est moi qui en répondrai. Il m'enverra chez Kréli pour lui demander de nous en céder un. Mais il faut auparavant que vous écriviez ceci : « Moni envoie Jougilanga pour avoir un missionnaire du pays de Kréli. » J'inscrivis ce message à la fin du XXII[e] chapitre de l'Apocalypse. En le transcrivant pour vous le faire connaître, je sens mes yeux humides de larmes de joie.

Je traversai ensuite la Bachi et continuai mon voyage à travers ce paysage grandiose et charmant. Mais le mauvais temps m'ayant obligé de demander l'hospitalité dans une grande hutte nouvellement construite, ce fut pour moi une excellente occasion de prêcher mon Sauveur, et je crois qu'elle n'a pas été perdue. Mes hôtes étaient des Galékas aimables, ouverts et confiants.

M. Lundall et sa chère femme attendent le moment de se mettre à l'œuvre pour la nouvelle mission. Je suis pour le présent responsable de toutes les dépenses qu'elle entraînera, mais je remets au Seigneur le soin de tout ce qui la concerne.

C. H. MALAN.

---

LAGOS. — Le pasteur indigène de l'Église de Breadfruit écrit : « Plusieurs mahométans embrasseraient l'Évangile s'ils n'étaient retenus par la crainte des hommes. Des enfants ont été flagellés par leurs parents pour avoir assisté au service dans notre chapelle, sur l'invitation que leur en avaient faite quelques-uns de nos amis. Les jeunes gens ne redoutent rien tant que d'être rencontrés par leurs aînés dans la compagnie des chrétiens. Cependant, au mois de juin dernier, vingt adultes convertis ont reçu le baptême. »

---

# VARIÉTÉS

## JOHN WILSON

Le Dr John Wilson fut pendant longtemps un des missionnaires les plus estimés de l'Inde. Ce chrétien distingué est mort à Bombay, le 1er décembre dernier, dix jours avant d'atteindre sa soixante et dixième année. Il était attaché à la mission indoue depuis plus de quarante-sept ans. C'est en février 1829 qu'il arriva pour la première fois dans l'Inde.

Sa première station se trouvait dans le sud du Koukan, mais il dut bientôt se transporter à Bombay. Lorsqu'un établissement pour l'instruction de la jeunesse fut fondé dans cette ville, ses talents déjà connus et appréciés le désignèrent comme directeur. Depuis ce temps-là, son nom a toujours été identifié avec la cause de l'éducation.

Le Dr Wilson avait une merveilleuse facilité pour apprendre les langues. Il ne lui fallut que six mois de séjour dans son premier poste pour s'en approprier le dialecte et pouvoir prêcher, à une époque où les grammaires et dictionnaires étaient bien inférieurs à ce qu'ils sont de nos jours. Il connaissait à fond un grand nombre d'idiomes. Ses premiers travaux missionnaires furent consacrés aux Juifs, les Beni-Israël du Koukan, et il conserva des relations avec eux jusqu'à la fin de sa vie.

Il était attaché à la Société biblique et à celle des Traités religieux pour laquelle il fit de nombreux travaux. Il était président de plusieurs sociétés savantes; il rédigeait une feuille indigène très-estimée, et entretenait avec l'Europe une volumineuse correspondance. Il a laissé, en outre, une quantité considérable d'œuvres littéraires. Il s'était fait le protecteur de la littérature indoue, et les auteurs et éditeurs du

pays se recommandaient à sa bienveillance pour obtenir de lui quelques lignes favorables à leurs ouvrages.

Les autorités le consultaient fréquemment sur ce qui se rapportait aux indigènes et sur les mesures à prendre avec les Églises naissantes. On savait que son unique préoccupation était la poursuite du bien et de la vérité. Il était partisan de la plus stricte neutralité de la part des gouvernements en matière religieuse. Il comptait des amis dans toutes les classes de la société. On vit en quelle estime il était tenu quand, peu de jours avant sa mort, le vice-roi de l'Inde vint lui rendre visite, et lorsque le gouverneur et tous les magistrats de Bombay suivirent à pied le char funèbre, accompagnés de tout ce que la ville renferme de notabilités civiles et militaires, étrangères et indigènes. C'est au Dr Wilson que revint l'honneur de baptiser, en 1839, les deux premiers Parsis qui aient embrassé le christianisme.

Le Dr Wilson était généreux à l'excès et d'un abord très-sympathique. Ses immenses connaissances sur les sujets les plus divers étaient à la disposition de quiconque venait le consulter. Dans sa jeunesse, il était d'un caractère ferme et un peu entier, mais d'année en année, sa bonté naturelle sembla prendre le dessus et il devint de plus en plus disposé à faire céder son opinion devant celle des autres. Il accueillait avec bienveillance tous les jeunes missionnaires auxquels ses avis rendirent souvent grand service au début de leur carrière.

Sa fin fut heureuse et paisible. Il conserva l'usage de ses facultés jusqu'au matin qui précéda sa mort. La veille encore, il exprimait à un de ses collègues l'espoir de se remettre pour terminer quelques œuvres qu'il avait commencées. Mais le Seigneur en avait décidé autrement. Il se soumit sans regret, car son Sauveur était près de lui.

Le Dr Wilson s'était marié deux fois. Par une autorisation spéciale du gouverneur, il fut transporté dans un cimetière fermé depuis plusieurs années, et réuni à ses deux femmes qui y reposaient.

## UNE DAME KAREN

Guapung, femme du chef karen de Dong-Yahn, se promenait un jour le long d'une des paisibles rivières qui arrosent la Birmanie, quand un bateau missionnaire vint à passer. Le serviteur de Christ, débarquant aussitôt, s'approcha de la dame, lui prit respectueusement la main et lui parla avec bonté. Il l'entretint du vrai Dieu et de nos devoirs envers lui. Guapung fut frappée de la beauté de cet homme blanc. Dès qu'elle fut de retour auprès de son mari païen, elle lui dit : « J'ai vu l'un des fils de Dieu. » Le mari, saisi d'un accès de jalousie, se mit à la frapper brutalement, ce que, hélas ! il ne faisait que trop souvent. Mais, peu de temps après, il mourut.

Guapung se dit alors : « Depuis mon enfance j'ai servi Gaudama, cependant il n'a jamais empêché mon mari de me battre. L'étranger m'a parlé avec bonté et m'a donné sa main ; son dieu doit être le vrai Dieu ; désormais, je veux l'adorer. »

Fidèle à sa résolution, ce même soir, elle se mit à prier le Dieu inconnu que le missionnaire lui avait annoncé.

« Grand *Aïng!* s'écria-t-elle, puissant Juge ! Père Dieu ! Seigneur Dieu ! Oncle ou honorable Dieu ! Le Juste, qui habites les cieux, la terre, les montagnes, les mers, le nord et le midi, l'orient et le couchant, je t'en prie, aie pitié de moi ! Montre-moi ta gloire ; fais que je puisse te connaître ! »

Pendant cinq années, elle redit cette prière, et abandonna tout culte idolâtre. Au bout de ce temps, un nouvel évangéliste vint visiter son village ; elle accourut près de lui, et, comme une autre Marie, assise à ses pieds, elle écouta, neuf jours durant, ses instructions. Bientôt après, arriva d'Amérique Miss Macomber, que Guapung accueillit comme un être presque divin. Dès lors, mieux instruite des vérités évangéliques, la dame karen devint une fervente chrétienne. Par son influence, tout son village apprit à adorer le Dieu vivant et vrai. Une florissante Église s'y forma et devint le noyau de deux autres Églises de Karens.

## LES PETITS ET LES GRANDS PIEDS

La femme d'un missionnaire américain d'Amoy, en Chine, écrivait récemment ce qui suit :

« L'hiver dernier, à la suite d'une de nos conférences missionnaires, le sujet des petits pieds fut tout à coup introduit, et l'on en vint à penser que l'on pourrait peut-être arriver à la formation d'une société dont les membres prendraient l'engagement formel de ne plus déformer les pieds des petites filles.

« Après une longue délibération, on fit imprimer et relier un livre d'inscriptions, et l'on annonça une réunion spéciale pour les femmes, dans une de nos principales églises. Environ soixante et dix Chinoises répondirent à notre appel. Trois missionnaires et deux pasteurs indigènes étaient présents.

« Après les prières et les allocutions d'usage, toutes les femmes qui se sentaient disposées à prendre l'engagement que nous leur demandions, furent invitées à se lever et à venir, non pas signer leur nom, hélas ! c'eût été trop demander, mais au moins faire leur marque.

« C'est alors que nous autres femmes nous eûmes notre rôle à jouer, car prévoyant bien que la timidité ou la mauvaise honte pourraient retenir beaucoup de nos sœurs indigènes, nous prîmes l'initiative et, nous approchant de toutes celles qui, nous le savions, avaient à cœur de préserver leurs enfants de cette difformité volontaire, nous les amenâmes par la main jusqu'à l'endroit où s'étalaient les pages blanches du registre. De cette manière nous obtînmes pour cette première épreuve plus de quarante signatures, ce qui dépassait de beaucoup nos espérances.

« J'espère que ce sera le commencement d'une génération de grands pieds pour l'Église tout au moins, si ce n'est parmi les païens, et que cette génération avancera avec fidélité et avec joie dans la voie royale qui conduit à la félicité céleste. »

## NOUVELLE EXPÉDITION AU NORD-OUEST DE L'AFRIQUE

Il ressort d'une dépêche du Foreign-Office que le consul de Sa Majesté Britannique à Mogador est, depuis quelque temps, par ordre supérieur, engagé dans une enquête relative au commerce qu'on voudrait établir entre le Maroc et Tombouctou, au caractère des tribus parmi lesquelles il faudrait passer, et à la nature des pays à traverser. De ces informations il résulterait que le commerce, auquel la création de la station projetée à Port-Juby donnerait naissance, ne s'élèverait pas à moins de 7,500,000 francs par an ; que les indigènes sont inoffensifs et plutôt portés vers le christianisme qu'opposés à son influence, et qu'enfin ils feraient bon accueil à l'expédition et lui fourniraient en vivres, renseignements ou guides, tout ce qui serait en leur pouvoir.

La dépression d'El-Jüff étant au-dessous du niveau de la mer, elle serait facile à combler par l'établissement d'un canal qui y déverserait l'eau de la Méditerranée. L'établissement d'une station à Port-Juby serait le meilleur moyen d'abolir la traite des noirs qui se fait sur une grande échelle dans cette portion du territoire africain. Ces malheureux sont vendus publiquement sur les marchés du Maroc comme des bestiaux, à cette différence près qu'ils sont encore plus mal traités. Rien ne peut donner une idée de leur condition déplorable. Arrachés à leurs familles, meurtris, affamés, sans espoir et sans secours, ils sont condamnés à la plus misérable existence. Une station missionnaire serait d'une utilité incontestable. L'étendard de l'Évangile rallierait bientôt, on peut en être certain, des races nombreuses, jusqu'à ce jour en constante inimitié.

---

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

---

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

### DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Le jeudi 4 mai, à huit heures du soir, une nombreuse assemblée a pris part, dans la chapelle Taitbout, à la fête annuelle de la Société.

M. le baron Léon de Bussierre présidait la séance. Il s'est rendu l'interprète des sentiments du Comité et de tous les amis des missions évangéliques en remerciant Dieu d'avoir conservé à l'œuvre son directeur, M. Casalis. Il a signalé comme un événement d'une haute importance le départ de quatre évangélistes bassoutos, sous la conduite de M. Dieterlen, pour le pays des Banyaïs. Cette entreprise, tentée par des chrétiens indigènes, ouvre à la mission française des champs tout nouveaux et crée à notre protestantisme de nouveaux devoirs. Les résultats obtenus doivent dissiper les préventions de ceux qui, jusqu'à ce jour, sont demeurés étrangers à cette œuvre. La transformation de milliers de païens par la prédication de l'Évangile prouve à quel degré la bénédiction de Dieu a reposé sur les travaux de nos missionnaires et ne permet pas de douter des succès à venir.

M. Casalis, qu'une grave maladie avait, un an auparavant,

empêché de présenter le rapport, s'est acquitté de cette tâche sous l'impression de la reconnaissance qu'excitaient en son cœur les grâces que le Seigneur a répandues sur l'œuvre des missions évangéliques en général, et sur celle de la Société de Paris en particulier.

L'Église semble comprendre de mieux en mieux le devoir d'évangéliser le monde. Les grandes Sociétés anglaises rivalisent d'ardeur pour arracher à leur profonde misère les populations de l'Afrique centrale. Ces sociétés entrent ainsi dans les plans de la Providence divine, qui a suscité Livingstone et l'a poussé d'étape en étape à travers ces régions inexplorées avant lui. Par cet illustre serviteur, demeuré jusqu'à la fin de sa vie, quoi qu'en aient dit les adversaires de notre foi, fidèle à sa sainte vocation, Dieu a préparé le terrain où d'autres vont répandre la semence de vie. Sur les côtes occidentales de l'Afrique, l'évêque Crowther et les missionnaires de Sierra-Leone ne se laissent arrêter ni par les fièvres ni par les obstacles matériels. Les frères moraves relèvent de leur abaissement les Papous de l'Australie. De larges brèches sont faites tous les jours au mur qui séparait la Chine du reste du monde. Nos missions prennent pied au Japon. La Bible lue par de simples néophytes fait surgir des Églises dans les gorges des montagnes les plus reculées de Madagascar. Les tentatives de restauration du paganisme dans la Nouvelle-Zélande ont cessé avec les guerres qui les avaient amenées. Partout, les messagers du Christ marchent à de nouvelles victoires et d'importantes conquêtes.

Grâce à Dieu, les missionnaires de la Société de Paris ne font pas exception. A Saint-Louis, en Sénégambie, MM. Villéger et Taylor signalent plusieurs conversions, celle, entre autres, du marabout Dâouda (1). A Taïti, les témoignages les plus satisfaisants sont rendus à nos écoles, l'imprimerie fonctionne

(1) Voir, dans cette même livraison, le récit de M. Villéger.

avec activité, de nouveaux lieux de culte ont été bâtis, et la prédication de nos frères continue à porter des fruits. Dans le Lessouto, les ruines qu'avait laissées la dernière guerre sont entièrement et merveilleusement réparées; le vieux paganisme se débat en vain contre l'étreinte toujours plus vigoureuse du christianisme. Ses efforts se traduisent en ce moment par l'apparition de prophétesses, espèce de convulsionnaires, qui, en faisant appel aux instincts les plus mauvais du cœur, essayent d'éloigner les âmes de la vérité. L'insuccès de cette tentative ne servira qu'à mettre en lumière les résultats acquis par les serviteurs de Dieu. Des conversions nombreuses, parmi lesquelles il faut citer celles de plusieurs personnages marquants, ont récompensé leur patience et leur foi ; de nouvelles annexes se fondent et répandent la vie autour des stations centrales; les indigènes construisent à leurs frais des chapelles et des écoles. Ils ne s'en montrent pas moins généreux pour la propagation de l'Évangile, et ils ont donné près de 20,000 francs pour cet objet. Ils persévèrent dans leur dessein d'entreprendre une mission entre le Limpopo et le Zambèze. Les écoles sont si prospères, elles ont donné de si excellents résultats, que le résident britannique a obtenu pour elles du gouvernement de la colonie des subventions dont le total ne s'élève pas à moins de 30,000 francs.

D'autre part, une nouvelle station, celle de Matatiélé, a été fondée parmi les Bassoutos qui sont allés chercher un refuge et des terres dans le Noman's Land, vaste territoire qui sépare leur pays de la Cafrerie. La direction de ce nouveau poste a été confiée à M. Preen, auquel un jeune missionnaire, M. Christmann, qui vient d'arriver au Lessouto, ira bientôt prêter son concours.

Quatre élèves étudient à la maison des missions et quatre autres à l'école des Batignolles. Les premiers reçoivent des leçons de pieux et savants professeurs et s'exercent à la prédication dans les réunions de M. Mac All.

Les recettes du dernier exercice se sont élevées à

204,694 fr. 25, et les dépenses à 214,206 fr. 95. Il en résulte un déficit de 9,512 fr. 70 qui, joint au déficit ancien de 12,925 fr. 15, laisse un découvert de 22,437 fr. 85 dans les finances de la Société. Cette situation regrettable est due à la diminution de 13,796 fr. 70 qui s'est produite dans le chiffre des dons et souscriptions et à un accroissement de frais généraux au Lessouto.

Après la lecture du rapport, M. le missionnaire Dyke prend la parole. Il bénit Dieu de ce qu'il lui permet d'assister, au moins une fois en sa vie, à une assemblée générale de la Société. Tout ce qui a été dit du bien fait par nos missionnaires au sud de l'Afrique ne donne qu'une faible idée de la réalité. Sans doute, il y a des misères au Lessouto comme dans les Églises d'Europe ; mais, au lieu de se plaindre, il vaut mieux rendre grâces pour les bénédictions obtenues.

M. Dyke, Anglais d'origine, fut associé à l'œuvre des missionnaires français, peu de temps après leur installation chez les Bassoutos. Il a donc pu assister au changement admirable que l'Évangile a opéré chez ce peuple ; il a été témoin des premières conversions, il a vu s'organiser les premières Églises ; mais rien ne l'a aussi profondément ému que l'angoisse dans laquelle le sentiment de leur péché jetait les malheureux qui, dans des jours funestes, poussés par la faim, en étaient venus à manger la chair de leurs semblables. Aujourd'hui, le nombre des Églises se multiplie ; plus de 2,500 enfants reçoivent une bonne instruction primaire dans les écoles, que dirigent des instituteurs et des institutrices indigènes formés dans les établissements supérieurs de Morija et de Thaba-Bossiou ; des catéchistes dévoués travaillent à l'évangélisation de leurs compatriotes et, devenant missionnaires à leur tour, vont porter la lumière dans des contrées que n'a point encore éclairées le Soleil de justice. Quel chrétien français refuserait de donner à une œuvre aussi encourageante des preuves de sa sympathie ?

M. Ellenberger, que l'état de sa santé a forcé de revenir

en Europe, s'est chargé de veiller à la réimpression du Nouveau Testament et de quelques ouvrages en sessouto. Il apporte aux chrétiens français les cordiales salutations de ses frères et des Églises dont ils sont les pasteurs. Après s'être acquitté de ce message, il s'est attaché à montrer comment se sont fondées les annexes des Églises principales du Lessouto, le développement qu'elles ont pris, le bien qu'elles ont fait et qu'elles continuent de faire. Puis, abordant la question des déficits, l'ancien pasteur de Massitissi a fait ressortir les déplorables conséquences qu'un tel manque de libéralité entraîne fatalement pour l'œuvre missionnaire.

Ému par les faits que M. Ellenberger avait cités, M. le pasteur Appia, obéissant à l'impulsion généreuse de son cœur, s'est levé, et, dans une brûlante improvisation, il a flétri, avec toute l'énergie qui caractérise sa parole, l'avarice et la lâcheté spirituelle : « Nous avons, a-t-il dit en finissant, deux choses à faire : donner largement de notre richesse ou de notre pauvreté, et surtout nous donner nous-mêmes à Dieu. »

En entendant ce dernier et chaleureux appel, plus d'un se prit à regretter que la collecte eût été déjà faite pendant le chant du cantique qui avait suivi la lecture du rapport. Nous espérons toutefois que ceux auxquels ces exhortations avaient inspiré le désir de s'imposer de nouveaux sacrifices en faveur des missions sauront transmettre directement leurs dons au Comité... et que toutes les personnes qui liront ce trop rapide compte rendu, ou le rapport général, imiteront cet exemple.

M. le pasteur Bersier et M. le pasteur Arbousset, l'ancien missionnaire du Lessouto et de Taïti, firent monter à Dieu, l'un au début, l'autre à l'issue de cette intéressante réunion, les prières et les actions de grâces de l'assemblée.



## ARRIVÉE DE M. G. CHRISTMANN AU LESSOUTO

Parti de Southampton le 15 janvier, M. Christmann est arrivé au centre du Lessouto, à Morija, le 13 mars. Il fallait six mois à nos premiers missionnaires pour faire ce trajet. Cela peut donner une idée du progrès qui s'opère en Afrique en ce qui concerne les moyens de transport et la durée des voyages. Les lignes de chemins de fer que l'on établit dans la colonie du Cap permettront bientôt à nos ouvriers de se rendre de Paris à leur destination en six semaines.

Le voyage de mer s'est effectué pour M. Christmann dans des conditions si douces qu'il n'a pu s'empêcher à son débarquement d'exprimer quelques regrets de n'avoir rien éprouvé qui pût lui donner le sentiment des difficultés et des périls de la vie maritime. Il ne lui est resté d'autre impression que celle d'un passage rapide et presque sans secousse des côtes de l'Europe à Madère, de Madère à Sainte-Hélène et de là à la baie de la Table. La mer n'a été un peu houleuse que lorsqu'on a doublé la pointe du Cap pour se rendre à Port-Élisabeth.

Le trajet de terre a ressemblé de tout point à celui que M. Dieterlen nous décrivit, l'année dernière, avec tant de vérité et de bonne humeur. C'étaient le même véhicule, les mêmes chevaux, les mêmes routes effondrées par la pluie, les mêmes torrents à franchir. Comme son prédécesseur, M. Christmann a vu, aux abords de Morija, toute la population des écoles et presque tous les membres de l'Église venir au-devant de lui, endimanchés et lui chantant des hymnes de bienvenue. « La réception qu'on m'a faite, » dit notre jeune frère, « est une de ces choses qui ne s'oublient jamais. Je suis tout heureux d'être ici. M. Dieterlen va bientôt quitter le Lessouto pour entreprendre son long voyage d'exploration dans le pays des Banyaïs. M. Preen (de Matatiélé) est ici depuis quelques jours ; nous allons partir ensemble pour Thaba-

Bossiou où M. Jousse nous attend. De là nous nous rendrons à Léribé pour la session du Synode qui s'ouvrira le 5 avril. »

Encore un missionnaire de plus arrivé sans encombre dans son champ de travail! Joignons nos actions de grâces aux siennes et prions le Seigneur de bénir abondamment ses efforts pour le salut des âmes.

## MISSION DE L'ÉGLISE LIBRE DU CANTON DE VAUD

Cette mission, à laquelle nous unissent toujours les liens du plus affectueux intérêt, bien qu'elle ne se rattache plus à notre Société, vient d'entrer dans une phase nouvelle. Les temps de préparation proprement dits sont arrivés à leur terme : une station commence à s'élever aux Spelunken, où MM. Berthoud et Creux ont planté leur tente, le 9 juillet 1875. Il s'agit encore, pour le moment, de bâtir des maisons, de cultiver des jardins, de s'assurer des moyens de subsistance, etc. Mais avec tout cela les missionnaires ne perdent pas de vue leur sainte vocation. Une petite école, école primaire au premier chef, réunit tous les jours une quinzaine d'enfants sous la direction de M. Creux. Des leçons bibliques sont données par les missionnaires à leurs six aides; enfin, M. Berthoud tient des catéchismes proprement dits. Chaque dimanche, a lieu à la station un culte qui compte jusqu'à une cinquantaine d'assistants.

Mais, aux Spelunken comme ailleurs, c'est en pleurant que les enfants de Dieu sont appelés à jeter la semence. Une tombe s'est déjà creusée dans ce sol que les missionnaires vaudois ont à peine commencé de fouler. M. et Madame Creux ont perdu leur petite Jeanne, dont la santé avait été jusqu'alors florissante.

## SÉNÉGAL

### BAPTÊME DU MARABOUT DAOUDA

Saint-Louis, 20 avril 1876.

Bien cher directeur,

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais le baptême de Dâouda, l'ex-prêtre mahométan, pour le dimanche de Pâques, et, en effet, c'est ce jour-là que notre ami a fait son entrée dans l'Église de Jésus-Christ, de sorte que le 16 a été pour nous doublement un jour de fête. La journée a été excellente pour l'évangélisation et pour nous-mêmes. La présence du Seigneur s'est fait sentir dans nos divers services.

Peu d'hommes assistaient à la cérémonie, du moins dans la chapelle, car la rue était pleine de monde; mais, par contre, les femmes faisaient foule, et notre salle, plus grande cependant que la première, n'a pas été suffisante. Il faut dire aussi que le baptême d'un prêtre mahométan était chose inouïe au Sénégal. A Saint-Louis, il y avait eu précédemment le baptême de notre excellent Mademba, mais il n'avait pas fait beaucoup de bruit, Mademba n'étant qu'un simple mortel. Mais un prêtre, autrefois très-fanatique, et qui nous avait combattus pendant plusieurs années, recevoir le baptême! c'était un événement considérable; il portait un rude coup à l'islamisme. Et nos dames sénégalaises, doutant jusqu'au dernier moment de la sincérité de nos affirmations, ont voulu assister à la cérémonie et voir de leurs propres yeux leur ancien prêtre entrer dans l'Église.

Notre chapelle était donc pleine et nous avons profité de l'occasion pour essayer de frapper un grand coup, c'est-à-dire répandre à pleines mains la semence de l'Évangile.

M. Taylor, chargé du service ordinaire, a pris pour texte Jean IV, 22 : « Nous adorons ce que nous connaissons, » et, pendant près d'une heure, il a su captiver l'attention de ses

auditeurs par un discours substantiel, solide, bien pensé, qui n'eût pas été déplacé même ailleurs qu'au Sénégal. Puis j'ai, à mon tour, pris la parole ; après quoi Dâouda s'est approché et a répondu à genoux aux questions que je lui ai faites et qui sont les mêmes que celles qui furent adressées à Mademba, notre premier converti. M. Taylor a ensuite indiqué un chant en wolof, et, après la bénédiction, l'assemblée s'est retirée.

Voici la traduction du cantique composé pour le baptême :

« Notre Seigneur, Père bon et fidèle, tu vois en ce moment notre frère que nous te présentons afin que tu le gardes ; que nous te présentons afin que tu le soutiennes! Regarde-le, ô Dieu, dans ton amour immense ; prends-le, Jésus, dans ta sainte Église ! Qu'il soit ton enfant ; viens le bénir ; descends en lui, et il ne te repoussera pas. Esprit divin, viens changer son cœur ; remplis-le de ta flamme ardente ; conduis-le, dirige ses pas, et garde-le dans l'amour de Dieu ! »

J'ai dit que l'assemblée s'est retirée après la bénédiction : ce n'est pas tout à fait exact. Nous sommes sortis de la chapelle, mais beaucoup de gens nous ont accompagnés chez nous. Nos galeries, notre cour étaient pleines, et nos appartements privés eux-mêmes n'ont pas tout à fait trouvé grâce. Le soir, une petite fête a réuni des personnes que j'avais invitées, et d'autres qui se sont invitées elles-mêmes. Quelques-unes ont assisté au service de huit heures et demie ; ces dernières ne nous ont quittés qu'à dix heures du soir. La journée a donc été très-bonne et l'impression produite durera, je l'espère. Quelques indigènes demandent le baptême, mais j'attendrai un peu, ne les croyant pas encore assez préparés.

Notre école est pleine d'élèves et je ne peux plus y suffire. Faute de place, j'ai refusé, il y a deux jours, une trentaine d'enfants, et, hier, une quinzaine. Ceux que j'ai gardés, sont au nombre de cinquante-quatre. Ce nombre est plus que suffisant ; et si je n'avais pas de moniteurs, il me serait impossible de les faire suffisamment travailler. Mes élèves sont presque tous des noirs ; je n'ai que trois mulâtres et un Européen, le

fils d'un maître armurier de l'artillerie. Le commandant lui a fait passer un petit examen, la semaine dernière, et a été enchanté de ses réponses.

Vous voyez, cher directeur, que nous avons bien des sujets d'encouragement et que nous pouvons envisager l'avenir avec espoir. Que le Seigneur nous fasse la grâce de nous tenir près de lui et de lui être fidèles en toutes choses !

F. Villéger.

*P. S.* — J'apprends que les prêtres mahométans, compatriotes de Dâouda, disent qu'ils veulent le tuer, parce qu'il a abandonné l'islamisme. Ils parlent ainsi, sans doute, pour effrayer ceux qui pourraient avoir envie de suivre son exemple. Je ne sais si leurs menaces sont sérieuses, mais nous veillerons, et le Seigneur veillera, lui aussi, nous n'en doutons pas. Ne nous oubliez pas dans vos prières. Nous n'avons que les prêtres contre nous; la population nous est favorable, et nous informe des menées de ses directeurs spirituels.

Guinée. — Après quelques hésitations motivées par l'état politique du pays des Achantis, M. Ramseyer, le missionnaire bien connu de la Société de Bâle, s'est rendu dans le district d'Okwao, pour y procéder à l'établissement d'une station. Ses collègues, MM. Werner et Weimer sont restés à Kjébi, pour y étudier la langue. MM. Mohr et Glatzle se sont mis à l'œuvre, à Bégoro. Déjà quinze hommes, qui ont été jadis en relations avec des chrétiens, leur ont demandé une instruction religieuse.

La station d'Acropong avec ses annexes a vu s'accroître de 162 le nombre de ses membres, et celle d'Abouri de 63, pendant l'année dernière.



## TAITI

### RÉCIT D'UNE EXCURSION AUX ILES SOUS-LE-VENT

(Suite et fin.)

Raïatéa, 15 septembre 1875.

Le Téméhani est une des montagnes les plus élevées de Raïatéa. C'est sur ses sommités qu'était situé, d'après les traditions anciennes de ces îles, le Rohutunsanoa ou l'élysée des Taïtiens. Ses flancs, qui sont, à de grandes hauteurs, couverts de coraux, présentent un grand intérêt géologique. Je m'étais dès longtemps promis que, dès que je viendrais à Raïatéa, je tenterais de faire l'ascension de cette montagne. Il faut six heures pour en atteindre le sommet. On doit y jouir d'un point de vue d'une extrême magnificence. J'espérais, hier soir, pouvoir consacrer à ce projet toute la journée présente. Malheureusement, les hauteurs de l'île sont perdues dans des masses de nuages noirs et menaçants où gronde la foudre. La pluie tombe à torrents sur les coteaux voisins. Mes guides restent chez eux ; je ne puis leur en vouloir. Tous mes regrets sont impuissants et inutiles. Vers midi, il fait beau ; mais c'est trop tard. Je ne tiens nullement à passer une nuit dans ce douteux séjour d'immortalité.

M. Pearse m'offre de m'accompagner dans une rapide course à Tahaa. Sur un signe, les élèves du collége évangélique arment la baleinière de la mission, et, en cinquante minutes, nous abordons au village de Païtoaré, qui est le seul de l'île. M. Green, notre collègue de Taïti, a longtemps exercé ici son ministère. Depuis son départ, le presbytère est devenu presque complétement désert. A notre approche, une troupe de chèvres qui paraissent avoir élu domicile sous la vérandah, prennent la fuite. M. Pearse y vient chaque mois passer quelques jours pour s'occuper de l'Église et de l'école. — Nous sommes bientôt rejoints par le chef

régent de Tahaa et par un certain nombre d'autres amis avec lesquels je suis heureux de m'entretenir quelques instants. Ils voudraient me retenir jusqu'à dimanche. Impossible de satisfaire leur désir. Le village, que nous traversons pour nous rendre au temple, occupe une étroite bande de terre qui s'étend de la plage au pied des montagnes. Plusieurs habitations sont construites sur pilotis et s'avancent de toute leur largeur dans la mer. La galerie de la façade, tournée vers la terre, est seule appuyée sur le sol. A voir les nombreux bambins qui s'ébattent sur les planches mal jointes, on pourrait croire à de fréquents accidents. Il n'en est rien : les poissons ne se noient guère ; au reste, la mer a peu de fond près de la plage. — La situation du temple est très-pittoresque. Il s'élève sur un petit îlot rocailleux dont il occupe presque toute la surface, et qui est joint à la terre par une jetée de corail de deux ou trois mètres de large.

Après avoir passé deux heures à Tahaa, nous retournons à Raïatéa. Plusieurs frères et sœurs, naguère membres de l'Église de Papéété, viennent, sur le soir, m'offrir des preuves de leur attachement et de leur bon souvenir. Ce sont des produits variés de leurs cultures, de leur industrie et de leur basse-cour : bananes, ignames, racines d'arum, noix de coco nattes, poules, cochons, etc. Ces présents sont accompagnés de discours émus qui me prouvent l'amitié sincère que les orateurs me conservent. Leurs affectueuses paroles, auxquelles je réponds successivement, me vont au cœur. — Avant leur visite, j'avais peu à donner ; maintenant, je puis faire de vraies largesses.

16 septembre.

Dans une course matinale à quelque distance d'Uturoa, sur la côte occidentale de l'île, je fais une singulière expérience de la difficulté des communications par terre entre les divers villages. Il n'existe pas de route de ceinture. L'unique sentier, c'est la grève où les dernières rides de la mer s'étendent en nappe. A certains endroits, la plage sèche manque. Il faut

alors se résoudre à marcher dans l'eau, car les forêts d'arbres ou d'arbustes qui étendent leur branchage sur la rive sont impénétrables. Pour les indigènes qui n'ont pas de chaussures à ôter, c'est un amusement. Je prends les miennes à la main et je fais comme eux. — Tout va d'abord très-bien, malgré les redoutables oursins, dont les dards acérés sont toujours prêts à punir les imprudents. C'est plaisir de fouler le sable humide et la mousse marine. Mais voici un fond de corail aux arêtes vives. Je m'y engage témérairement. Il me semble, après quelques minutes, marcher sur des pointes d'épingles. La douleur est insupportable; plus moyen d'avancer ni de reculer sans secours. Deux de mes compagnons, qui ont la semelle très-dure, me prêtent chacun une épaule. Je m'y appuie avec force de manière à diminuer des trois quarts mon supplice. Comme Taïti est mieux partagé, avec ses routes où circulent librement chevaux et voitures! A Raïatéa et aux îles Sous-le-Vent en général, la pirogue tient lieu des uns et des autres.

Demain matin, la *Favorite* doit faire voile pour Borabora. Malgré le plaisir que j'aurais à rester avec mes aimables hôtes M. et Madame Pearse, pour le dimanche 19, je ne saurais manquer l'occasion d'aller visiter cette île qu'on dit être une des perles de l'Océanie.

17 septembre. (En mer.)

L'air est calme; à peine si un souffle plisse la surface des eaux qui se soulèvent en larges ondulations. La goëlette met cinq minutes à avancer de toute sa longueur. Elle se balance en tous sens, gémit, crie et s'ennuie. La chaleur, qui est intense, ondoie sur le pont comme au-dessus d'une fournaise. L'esprit abattu et incapable de réflexion ne peut se fixer sur aucun sujet. Quelle journée pénible! Je n'en conserverai aucun plaisant souvenir.

18 septembre.

A défaut de brise, le courant nous a, pendant la nuit, sensiblement rapprochés de Borabora. — Le soleil levant en-

flamme les contours de cette île qui est vraiment d'une splendeur inimaginable. Les collines, admirablement boisées, s'élèvent doucement jusqu'au pied d'un massif de rochers qui se dressent perpendiculairement à plusieurs centaines de mètres. Leur bord oriental se découpe en festons aigus sur l'azur. L'île proprement dite est entourée d'un lac intérieur qu'enferme une ceinture d'îles basses de cent à trois cents mètres de large, et couvertes de majestueux bois de fer. — Il est impossible de contempler un paysage plus riche et plus harmonieusement varié. Une chose m'étonne, c'est que les anciens habitants de ce groupe, au lieu de percher leur paradis sur les cimes du Téméhani, ne l'aient pas placé dans cette île enchanteresse. Il semble qu'elle en soit aux premiers jours de sa création, tellement elle paraît fraîche et radieuse ; elle porte partout l'empreinte du sceau de l'infinie sagesse et de la toute-puissance. Je bénis Dieu de m'avoir permis de contempler cette merveille de l'Océan.

Une réception cordiale m'est faite par le régent de Borabora, au nom de la jeune reine Tériimaevarua II, petite-fille de Pomaré ; c'est encore une jeune enfant, point timide, qui aime bien les petits gâteaux et le chocolat ; elle fait de fréquentes visites à ma valise. Tapoa me raconte ses souvenirs de la France. Il est très-aimable pour moi. — Mon arrivée ne tarde pas à être connue. Les diacres de l'Église envoient des messagers dans tous les villages pour inviter les habitants à venir passer le dimanche au chef-lieu.

19 septembre. Dimanche.

Toute l'île s'est rassemblée ; c'est-à-dire quatre ou cinq cents personnes. A neuf heures, j'assiste à l'école du dimanche, où j'entretiens une centaine d'enfants et de jeunes gens de ma joie de les voir et de l'amour du Seigneur Jésus pour eux. A dix heures, le grand temple est plein ; beaucoup de gens sont aux fenêtres, d'autres cherchent une place jusque sur les degrés de la chaire. Le divin Maître m'accorde sa pré-

sence et son Esprit pour exhorter ces âmes immortelles qu'il aime et qu'il veut sauver. — Après la méditation, je distribue à l'Église le repas de la sainte Cène. Notre rencontre autour de la table sacrée nous remplit de reconnaissance et de joie. Le service entier dure trois heures. Nouveau service dans l'après-midi, et entretiens fraternels, le soir, dans la grande salle de Tériimaevarua. — Puisse la semence de vie qui a été abondamment répandue être tombée dans des cœurs ouverts aux influences de la grâce !

20 septembre.

Journée délicieuse passée en promenades sur le lac intérieur, dans les baies, sur les îles où abondent les étangs et le gibier. — J'admire en détail cet admirable petit pays, ses vallées, ses rochers, ses coteaux, ses villages où je voudrais bien planter ma tente, au moins pour quelques jours. Mais... Taïti me rappelle...

Je suis rentré à Papéété le 2 octobre, après avoir passé de nouveau plusieurs intéressantes journées, pleines d'incidents, à Raïatéa et à Huahine. J'ai visité à Raïatéa l'ancienne *marae* nationale d'Opoa, dont M. Arbousset donne une fort exacte description dans son ouvrage sur Taïti. Il m'a suffi d'enlever quelques blocs de corail pour découvrir les ossements de plusieurs des dernières victimes de l'idolâtrie taïtienne. J'y ai pris un crâne, à la grande horreur de mon guide. Je le garde dans mon cabinet d'études. Il y a sur l'os frontal un enfoncement qu'il faut sans doute attribuer à l'instrument qui servit à assommer le malheureux auquel appartenait ce crâne. Que de choses lugubres ne me dit-il pas sur le culte sanguinaire autrefois pratiqué dans ces îles ! Les rayons du Soleil de justice qui les éclaire, depuis plus de soixante ans, ne m'en paraissent que plus glorieux et plus bienfaisants.

F. VERNIER.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## AFRIQUE OCCIDENTALE

### SIERRA-LEONE

Nous empruntons au journal de M. Moïse Pearse, pasteur indigène qui vient d'être nommé récemment titulaire de l'importante église de Christ-Church à Sierra-Leone, les détails qui suivent :

Je suis, pour la première fois, allé voir Jeanne C., une femme idolâtre d'un certain crédit et d'une grande malveillance envers les chrétiens. Elle est arrivée à un âge avancé et est très-malade. Depuis des années, maints efforts pour la convertir ont été tentés par les divers missionnaires qui ont occupé le poste de Sierra-Leone, mais elle a résisté à toutes les exhortations, les prières et les raisonnements. L'heure marquée par le Maître n'avait pas sonné.

Je suis entré en conversation avec elle, et bientôt nous causions comme de vieilles connaissances. Elle déplora la folie qui lui a fait rejeter tant de conseils salutaires : « Vous savez, Monsieur, me dit-elle, c'est parce que j'étais aveugle. Je croyais devoir continuer les sottes pratiques qui me furent enseignées dès ma jeunesse ; et, aujourd'hui, à quoi cela me sert-il ? Que peuvent pour me sauver les dieux que j'ai servis jusqu'à ce jour ? Oh ! pensez-vous que Jésus veuille encore de moi ? » Je l'assurai de la disposition du Seigneur à sauver tous ceux qui s'adressent à lui, même les ouvriers de la onzième heure, pourvu que l'on ait confiance en lui. Une de ses filles, jeune chrétienne fort intelligente, lui dit alors :

« Eh bien, mère tu n'as à t'en prendre à personne ; tu as eu tort, mais Jésus veut te pardonner. Il t'a supportée assez longtemps pour que tu lui donnes maintenant ton cœur. »

La pauvre femme ne répondit qu'en me disant : « Aidez-moi à prier ! Seigneur Jésus, pardonne-moi ! O mon Dieu, aie pitié de moi ! »

Peu de temps après, je la revis. Elle était passée des ténèbres à la merveilleuse lumière de l'amour du Christ. Elle exprima sa foi au Sauveur, et renonça à toutes ses folles superstitions. Je crois que c'était une adoratrice du tonnerre. Elle me pria de détruire moi-même tout ce qui avait servi à son culte. J'entrai à cet effet dans une chambre consacrée. Au-dessus de la porte pendait une petite sonnette. Je trouvai à l'intérieur une épée, deux coutelas, quelques assiettes blanches, un bassin blanc dont le couvercle était adhérent, et qui devait contenir quelque mystérieuse amulette, et un morceau de fer destiné à représenter la foudre. A l'exception des assiettes et du bassin, tout était recouvert de feuilles de palmier et arrosé d'huile de palme.

Était-ce crainte ou répugnance ? sa fille ne voulut toucher à rien. Elle se tenait à distance, nous désignant les objets un à un ; c'est moi qui entrai seul et les retirai. Après cela, Jeanne, qui s'affaiblissait beaucoup, me demanda ardemment le baptême, et de peur qu'elle ne pût le supporter publiquement à cause de sa grande faiblesse, je consentis à le lui administrer en particulier. Depuis ce moment, jusqu'à sa mort qui eut lieu trois mois après, on l'entendit, tout le temps, magnifier la puissance et l'amour de Celui qui l'avait sauvée, et arrachée à la triste perspective de l'enfer.

Le 11 octobre, Jeanne C... rendit le dernier soupir ; elle fut enterrée dans le petit cimetière, en attendant le jour grand et glorieux de la résurrection des morts.

## COURONNÉ MINISTRE

Lorsque, le premier de sa race et de sa couleur, Samuel Crowther, aujourd'hui évêque bien connu dans tout le monde des missions, jadis le petit Adjaï, esclave libéré, fut admis au saint ministère, l'expression populaire employée par les chrétiens indigènes, ses amis, pour désigner son ordination fut celle-ci : « Il a été couronné ministre. » Ce naïf et touchant commentaire prouve assez combien paraissaient hautes à ces simples croyants les fonctions d'ambassadeur du Christ.

Depuis cette époque, plus de quarante nègres africains ont été « couronnés ministres. » Plusieurs d'entre eux, appartenant à une seconde génération de chrétiens, avaient été consacrés au Seigneur dès leur première enfance, et élevés dans sa crainte et dans l'espoir de le servir un jour activement. Les deux dernières consécrations faites par l'évêque de Sierra-Leone, dans la cathédrale de Saint-Georges, à Free-Town, représentaient ces deux classes distinctes. Les candidats étaient M. Cole, dont le père appartient depuis de longues années au clergé indigène, et M. John Bernard Bowen, qui fut pris comme esclave à l'âge de huit ans et ne dut son salut qu'à l'intervention d'officiers de l'armée anglaise. Il fut enlevé avec deux de ses cousins en revenant de la ville voisine où se tenait un marché, et entraîné dans une tribu de Susu où il passa quelques mois dans la désolation. Mais c'est au moment où on l'embarqua pour le conduire à bord du navire négrier que sa terreur et son désespoir furent au comble. Pendant toute la traversée, il invoqua les esprits comme il avait vu sa mère le faire dans des circonstances critiques, leur demandant d'arrêter le bateau en vue de Sierra-Leone, afin qu'il eût quelque chance d'échapper à son terrible sort.

C'est ce qui arriva ; et, conduit à l'école des enfants libérés, il s'y fit remarquer par sa bonne conduite et sa piété.

## LIBÉRIA

La colonie de Libéria, composée, comme on sait, de noirs affranchis, est aujourd'hui désolée par une guerre que lui ont déclarée les tribus nègres du voisinage. Celles-ci prétendent que les colons n'ont pas de droit réel au terrain sur lequel ils se sont établis, et que la somme payée en 1834 par ceux qui sont venus les premiers a été un don destiné à obtenir la permission de s'établir et non un achat. La vraie cause de la guerre paraît être la défense faite par les autorités de Libéria aux habitants de la colonie de commercer avec les indigènes de la côte. Jusqu'à présent les Libériens n'ont pas eu l'avantage.

L'un des épisodes les plus touchants de cette guerre est le meurtre de Selim-Aga, Égyptien converti, connu des indigènes sous le nom de *voyageur égyptien*, et fort aimé de tout le monde. Il s'était rendu avec des médicaments et des bandages sur le champ de bataille. Les ennemis poursuivaient en ce moment, les Libériens. Selim-Aga se jeta dans un marais. Un chef nègre, Bye-Wea, l'y suivit, se mit à danser autour de lui, en brandissant sa hache et en faisant sonner sa cloche de guerre. Selim-Aga demanda grâce, disant qu'il n'était pas un ennemi. Bye-Wea ne voulut rien entendre. L'Égyptien le pria de lui permettre de lire un instant dans son livre : et, après avoir cherché une suprême consolation dans la Parole de Dieu, il offrit sa Bible à son meurtrier. Bye-Wea lui abattit la tête et l'emporta en triomphe dans sa ville. La Bible fut retrouvée dans le marais. Les dernières paroles de Selim-Aga furent : « Seigneur, aie pitié de moi ! Christ, aie pitié de moi ! »

Un soldat libérien qui, épuisé de fatigue, s'était caché tout près, derrière des roseaux, assista sans être vu à cette scène, et c'est à lui que nous devons ces détails.

# INDE

## MOULTAN. — LA VILLE ET LA MISSION

Dès les premiers jours du christianisme, nous voyons les apôtres, poussés par le Saint-Esprit, se porter vers les grandes villes, vers les centres politiques, littéraires et commerciaux. Ces lieux privilégiés étaient à l'œuvre d'évangélisation qu'ils poursuivaient ce que le cœur est au corps humain : la source de la vie. De là des courants vivifiants se répandaient aux extrémités, arrosaient les champs de la pensée, pénétraient les mœurs, les habitudes, minaient la base des faux systèmes, réveillaient les instincts religieux assoupis, faisaient germer des aspirations nouvelles. Ainsi se transmettait jusque dans les provinces les plus reculées la vérité qui devait régénérer le monde.

L'œuvre missionnaire s'est inspirée d'un si haut exemple. Elle a concentré ses forces sur les points où non-seulement elle pouvait atteindre des masses, mais où devaient s'offrir à elle les plus grandes facilités pour faire rayonner au loin les clartés de l'Evangile. « Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prit et mit dans trois mesures de farine, et qui fit lever toute la pâte. » Que de faits ne pourrait-on pas citer à l'appui de ce principe dont l'application a fait la force de nos Sociétés missionnaires modernes !

L'avantage de ce procédé s'est fait sentir d'une manière toute spéciale dans le choix des stations du Punjâb. Elles sont au nombre de cinq : Umritsar, la capitale commerciale qui importe et exporte des marchandises de toutes les parties du monde, et dont les riches bazars rivalisent presque avec la profusion et la splendeur de la mystique Babylone ; Lahore, siége actuel du gouvernement, attirant tous ceux qui ont quelque faveur à espérer ou à implorer de lui ; Peshawar, qui voit journellement passer entre ses murs les

flots de voyageurs qui circulent entre l'Inde, l'Asie centrale, l'Afghanistan et la Perse; Dera Ismael Khan; et enfin Moultân, l'ancienne capitale, que l'on pourrait appeler la clef de l'Inde et du Punjâb, qui sert de point de ralliement et de lieu de halte aux caravanes de Caboul et de Kandahar.

C'est à cette dernière ville et à l'œuvre missionnaire qui s'y poursuit que nous désirons consacrer quelques pages.

La ville de Moultân est située dans le district du même nom, qui faisait autrefois partie d'une province comprise dans la satrapie de Moultân. On prétend que les anciens habitants n'étaient autre que ces Malli qui offrirent à Alexandre le Grand une résistance opiniâtre quand, après avoir conquis l'Inde, il résolut de descendre le cours de l'Indus. La province conserve toujours une physionomie à part : le peuple refuse d'être mis sur la même ligne que les autres habitants du Punjâb, possède un dialecte qui lui est propre et une écriture d'une forme particulière. Mais les descendants des anciennes tribus n'occupent maintenant qu'une place secondaire parce que, depuis nombre d'années, les familles influentes sont toutes originaires de l'Afghanistan. En 1648, les Moultânis Patâns furent obligés d'abandonner Kandahar, lorsque le schah Abbas II en expulsa les partisans des Mongols. Ces Patâns ont formé dans la suite l'aristocratie du district. C'est une belle race d'hommes, intelligents et braves. Cependant, comme tous les musulmans, ils sont orgueilleux, indolents et fanatiques. Ils ont autrefois rendu d'immenses services à cette province, qui leur doit sa prospérité actuelle et la plus grande partie des innombrables canaux d'irrigation qui la traversent; ces canaux portent le nom du chef sous le gouvernement duquel ils furent creusés.

Sir Herbert Edwardes dit : « Moultân est entourée de bosquets de dattiers, et de jardins magnifiques, doublement agréables à la vue puisque, tout en embellissant la ville, ils contribuent à en augmenter la richesse. Les mangues qu'ils produisent sont peut-être les plus exquises de l'Inde, après

celles de Mazagon et de Bombay. Les oranges, les grenades et les pêches qu'ils fournissent à profusion sont supérieures à celles de l'Indoustan. Moultân doit probablement ces fruits délicieux au soleil brûlant qui les dore et aux canaux qui rafraîchissent incessamment le sol. »

L'antiquité de la ville est attestée par une tradition qui a cours parmi le peuple. Elle a, dit-on, porté trois noms avant celui d'aujourd'hui et doit encore, paraît-il, en porter un cinquième. Une preuve plus certaine de cette antiquité repose sur ce fait, qu'elle est bâtie sur un monticule de trente à quarante pieds de hauteur, débris d'anciennes constructions tombées en ruines depuis des siècles et bien souvent relevées sur le même emplacement. Une muraille très-épaisse entoure la ville, mais l'accroissement de la population a brisé cette ceinture de pierres. En dehors de chaque porte, ont surgi comme autant de villes nouvelles qui en ont extrêmement reculé les limites primitives. Les maisons, comme la plupart de celles de l'Orient, sont irrégulières. Les appartements n'étant guère destinés qu'à renfermer les provisions et les objets indispensables à la vie, sont presque toujours petits. Les habitants vivent d'ordinaire en plein air et, huit mois de l'année sur douze, dorment sous la voûte étoilée du ciel, sur le toit de leurs demeures, dans les cours ou dans les bazars.

Séparée de la ville par une gorge étroite et sinueuse s'élève, à une hauteur moyenne, une forteresse démantelée, mais qui dut être formidable. Cette gorge, continuation des fossés qui entouraient autrefois la cité, sert maintenant de grande route. Les fortifications ont été rasées et une colline irrégulière, ravinée par les pluies et calcinée par les ardeurs du soleil, est à peu près ce qui reste aujourd'hui de cette citadelle tant renommée. Deux dômes d'architecture mauresque se dressent encore au sommet de la colline et se distinguent à plusieurs lieues à la ronde.

Ce fort a son histoire. Les traits d'héroïsme qui ont illustré

les dernières sorties faites par ses défenseurs sont devenus légendaires. On raconte de Khûda-Yar-Khan, un des chefs, que, peu avant le combat final où tous avaient juré de périr, il se rendit auprès de sa femme pour lui dire un suprême adieu. Il la trouva occupée à creuser une cachette pour son écrin : « Femme, lui dit-il, veux-tu donc qu'on te prenne pour l'épouse d'un Juif ? Pare-toi de tous tes bijoux, au contraire, afin que l'on te reconnaisse pour la compagne d'un patân. A quoi servent les joyaux à celle qui a perdu son mari ? »

Un dicton persan dit :

Sans rivale est Moultân la fière
Pour ses nombreux fakirs, sa chaleur, sa poussière.

On sait que les Indous et les musulmans ont une commune vénération pour ces hommes qui, sous le nom de fakirs chez les uns, de derviches chez les autres, font, sous prétexte de piété, profession de paresse, de saleté et d'autres vices. Une tradition fait remonter à l'un de ces saints personnages l'accablante chaleur de Moultân. Schammas-i-Tabrez, venu à Delhi du fond de la Perse, excita par sa renommée la jalousie de ses confrères. Ayant accompli un miracle sans avoir invoqué le nom du Prophète, il fut accusé d'irréligion et, par suite, condamné à être écorché vif. Pour éviter le contact de mains sacriléges, le saint homme préféra s'arracher lui-même la peau et la jeta toute sanglante aux pieds de l'injuste souverain qui opprimait ainsi la vertu. Il quitta Delhi pour Moultân, mais il avait compté sur un accueil plus enthousiaste. Le chef des religieux de cette ville lui envoya une coupe de lait avec ce message : « De même que cette coupe est comble, ainsi Moultân est pleine de fakirs : il n'y a plus de place pour un seul autre. » Schammas-i-Tabrez répondit en posant une feuille de rose sur le liquide et en disant : « De même que cette feuille a trouvé une place dans la coupe pleine, de même en trouverai-je une à Moultân. » Considéré comme un

objet repoussant par suite de l'absence de sa peau, nul ne lui fournissait la plus mince pitance. Un jour, cependant, il eut la bonne fortune d'obtenir un poisson cru ; mais le sort le poursuivait. Il eut beau s'adresser à tous les fidèles, nul ne lui permit d'approcher de son feu pour cuire le poisson. Las d'attendre, il se prévalut d'un privilége que lui conférait son nom persan de Schammas et appela le soleil à son secours. Celui-ci, avec une parfaite grâce, dirigea aussitôt ses rayons de son côté. Mais les malheureux habitants, à demi consumés par le voisinage immédiat de l'astre du jour, vinrent supplier le miraculeux personnage de congédier son visiteur insolite. Il y consentit, mais, afin qu'ils gardassent le souvenir de l'affront qui lui avait été fait, il ordonna au soleil de rester d'une longueur d'épée plus près de Moultân que d'aucune autre partie du globe. A sa mort, sa tombe devint l'objet d'une sorte de culte, et, encore aujourd'hui, il y vient des pèlerins des endroits les plus éloignés. Deux fois par an, des *melas*, sortes de foires destinées à attirer les dévots, se tiennent entre les deux coupoles dont nous avons parlé plus haut, et dont l'une recouvre les restes de Shammas-i-Tabrez et l'autre ceux de Bahawal-huq. Les dévots de cette dernière y viennent généralement par compagnies de dix à cinquante tous vêtus de vert et coiffés de chapeaux pointus. Malgré ces particularités qui nous semblent si ridicules, bien des cœurs réellement contrits viennent chercher là une consolation qu'ils ne sauraient y trouver. Que de fois les missionnaires qui consacrent leurs efforts à cette ville ont-ils entendu cette prière : *Meri kasur muâf kar!* « Pardonne mes iniquités ! »

Sur le sommet du monticule qui fut autrefois le fort, on remarque un obélisque élevé à la mémoire de MM. Van Agnew et William Anderson, attachés au gouvernement de Lahore, et qui furent traîtreusement assassinés sous les murs de Moultân. L'inscription funèbre le constate. C'est après la guerre dont ce double meurtre fut le signal, que le Punjâb a été annexé aux possessions anglaises dans l'Inde.

Peu de temps après la fin de cette guerre et l'annexion de la province, s'ouvrit à Umritsar la mission dont nous nous occupons. Heureusement, la direction politique de cette province fut confiée à des hommes dont les hautes capacités administratives s'alliaient à une piété vivante. Parmi ces noms respectés, citons ceux de Donald Mac Leod et Herbert Edwardes. Ils favorisèrent de tout leur pouvoir l'œuvre des missions, tant par leurs contributions généreuses que par leur initiative et leurs conseils. C'est à sir Donald qu'est due la création du poste de Moultân, en 1856.

Une tradition raconte que le premier apôtre de l'islamisme, dans ce pays, arriva monté sur un lion et armé d'un serpent qui lui servait de fouet. Au figuré, cette fable est peut-être plus significative que ses inventeurs n'ont voulu la faire. La force brutale excitée par la ruse, l'intrigue et la haine invétérée, tels sont bien les moyens d'action nécessaires aux musulmans. Quelle différence entre le Coran et l'Évangile! Nos missionnaires avaient à lutter contre la nature humaine non-seulement livrée à elle-même, mais encore pervertie par l'islamisme qui entretient en les envenimant tous les mauvais instincts de l'homme, l'ignorance, la superstition, l'orgueil, la passion et la ruse. Pour entreprendre cette lutte en apparence inégale, ils n'avaient qu'une arme, la Parole de Dieu. Ils n'étaient sauvegardés par aucune force humaine; il leur était interdit d'avoir recours au moindre stratagème, de parer l'austérité de leurs enseignements à l'aide du moindre artifice.

Le premier qui entreprit cette tâche ingrate et difficile, M. Fitzpatrick, était merveilleusement qualifié pour la remplir. L'évêque de Bombay, visitant Moultân, en janvier 1860, signalait la persévérance et la foi infatigable de ce missionnaire. En effet, il y avait près de quatre ans qu'il prêchait et enseignait journellement sans qu'un seul baptême fût venu retremper son courage. Il avait dû suspendre ses prédications pendant un court intervalle, sur l'ordre même du gouverneur,

qui s'effrayait de la témérité avec laquelle il affrontait l'exaspération qui se manifesta en 1857 et 1858. Peu de temps après la visite de l'évêque, eut lieu le premier baptême, bientôt suivi de quatre autres ; mais M. et Madame Fitzpatrick devaient payer leur tribut à l'insalubrité de ce pays de fièvres, et leur ardeur que rien ne lassait ne fut arrêtée que par la mort.

Cet excellent et digne missionnaire avait eu aussi l'honneur de fonder l'œuvre de Peshawar. En son absence, Moultàn resta sans pasteur. Toutefois, une petite école avait été établie. Elle était assez sommairement installée. Un pavillon ouvert aux quatre vents était le seul abri de l'instituteur et des quatre élèves qu'on avait pu réunir à grand'peine. Mais de prime abord, la Bible y fut clairement enseignée, et posée comme autorité suprême et indiscutable. Cette école végéta et dut être fermée. Lorsque M. Fitzpatrick revint de Peshawar, elle fut rouverte, et, avant la fin de l'année, elle comptait 60 élèves inscrits.

Un nouvel échec l'attendait, mais il ne fut que temporaire. Le gouvernement britannique avait créé à Multân un poste de directeur de l'instruction publique. Le premier titulaire, par un excès de zèle, ouvrit une école qui se trouva en antagonisme avec celle de la mission. En dépit, ou mieux en raison de son attachement à la doctrine chrétienne, cette dernière s'était acquis la confiance du peuple. Elle se maintint, et, le 18 septembre 1873, des bâtiments spéciaux étaient inaugurés en présence de cent trente-huit élèves. Depuis quinze ans, elle a fourni un nombreux personnel de jeunes gens chrétiens et instruits, répartis pour la plupart dans les bureaux du gouvernement et dans les diverses branches d'activité de la mission.

Dès l'année 1863, on s'occupa de la grande question de l'éducation des femmes dans l'Inde. A plusieurs reprises, on essaya de fonder pour elles des écoles, mais cette tentative eut un insuccès complet. On ne perdit pas courage ; de nou-

veaux essais ont été faits. On a ouvert sur divers points des écoles dont plusieurs ont eu le même sort que les précédentes, mais parmi lesquelles cinq ont survécu et sont en voie de prospérité. Elles renferment environ quatre-vingt-dix jeunes musulmanes. Quant aux Indous, il y a encore un monde de préjugés à renverser avant de les gagner à la cause de l'éducation des femmes. Un des plus enracinés, c'est que les chrétiens ne cherchent à avoir leurs filles que pour les enlever et les conduire en Europe.

Le district de Moultân contient plusieurs villes importantes, telles que : Jang, Moyuffergurh, Shujaabad et Leya, que les missionnaires visitent régulièrement, à l'époque la moins chaude de l'année, au moment où la vie de camp est possible. Dans une de ces tournées, les habitants de Shujaabad réclamèrent instamment la création d'une école. La difficulté de se procurer un instituteur et l'éloignement de la ville firent repousser cette première demande. Toutefois, sur de nouvelles instances et malgré le surcroît de responsabilité qui devait en résulter pour la mission, on ne voulut pas répondre par un second refus. Quelques années plus tard, il fut question d'établir une école du gouvernement dans la même ville. Sir Mac Leod, alors gouverneur de la province, proposa d'en référer aux parties intéressées. Peu de temps après, il recevait une pétition couverte de signatures, dans laquelle les habitants de Shujaabad exprimaient une confiance absolue dans l'école de la mission, et suppliaient le gouverneur de ne rien faire qui pût en entraver le développement. Telle était la récompense de ceux qui n'avaient pas reculé devant une charge onéreuse.

L'œuvre s'étend tous les jours. Le cri général est : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » Prions le Maître d'envoyer des ouvriers pour la moisson.

# CHINE

## UNE FEMME DE NINGPO

On ne lira pas sans intérêt les détails suivants sur une femme chinoise qui demeure près de notre maison, écrit un missionnaire de Ningpo. Son mari, employé chez un mandarin, est presque habituellement absent de notre ville. Outre cette femme, il en avait encore deux autres : une à Foutcheou et une dans la partie sud de Ningpo. Mais celle dont nous parlons étant sa première épouse, elle possède tous les droits de la femme légitime. Elle est mère d'un petit garçon de cinq ans.

Notre lectrice de la Bible, Madame Li, lui avait souvent parlé de Jésus-Christ et était parvenue à la décider à suivre les réunions de femmes que nous tenons, tous les vendredis, dans une des salles de la maison d'école.

Elle en devint bientôt un des membres les plus assidus et parut si vivement intéressée qu'elle finit par venir chaque jour auprès de nous, avec son enfant, pour recevoir une instruction plus complète. Aussi espérions-nous que, une fois les fêtes de la nouvelle année chinoise passées, nous pourrions l'admettre au nombre des membres de l'Église.

Mais, une semaine avant cette époque, elle reçut une lettre lui annonçant que son mari reviendrait pour le jour de l'an. Elle eut donc à tout préparer pour le recevoir. Elle nous avertit qu'elle ne pourrait pas venir de quelque temps parce que, une fois son mari arrivé, il ne lui serait plus possible de sortir. Il revint en effet à Ningpo, mais il ne parut pas chez elle. A la fin, elle se vit forcée d'aller le trouver chez l'autre femme pour lui demander de l'argent. Là, elle eut à subir un interrogatoire. On lui demanda si elle avait déjà embrassé la religion étrangère. Sur sa réponse négative, le mari voulut savoir pourquoi elle était si souvent chez nous et dans quel

mauvais dessein elle y venait : « Parce que le christianisme est la seule religion vraie, dit-elle, et que je désire devenïr chrétienne. » Alors il la menaça de l'envoyer à Hang-tcheou pour qu'elle ne revînt plus chez nous : « Même là, répondit-elle, je deviendrai chrétienne. » A bout d'arguments, ils l'insultèrent, la maltraitèrent, et même la femme l'égratigna et lui donna des coups. Ce fut ainsi qu'elle rentra chez elle le cœur plein de tristesse. Mais, heureusement, notre catéchiste Ah-ling et sa femme demeurent dans son voisinage. Madame Ah-ling et nous tous nous nous efforçâmes, le lendemain matin, de la consoler, lui rappelant tout ce que le Seigneur a souffert pour nous. Le jour suivant, son mari vint la trouver dans le but de se réconcilier avec elle. Il l'autorisa à aller au spectacle, à assister à toutes les cérémonies idolâtres, à faire enfin tout ce que bon lui semblerait pour s'amuser ou se distraire, à la seule condition qu'elle ne retournât plus chez les étrangers et qu'elle n'écoutât plus rien de ce qui concerne leur religion. Son père lui écrivit aussi dans le même sens en lui envoyant un cadeau en argent.

A quelques jours de là, son petit garçon rencontra ma fille et lui dit, après l'avoir saluée : « Mon grand-père dit que ma mère ne doit pas aller au ciel ! » Parole touchante et profonde dans sa simplicité.

Comme la pauvre femme exprimait à Madame Ah-ling l'intention de demander le divorce, celle-ci lui fit comprendre qu'une telle démarche ne serait pas conforme aux enseignements de la Parole de Dieu : « S'il en est ainsi, ajouta-t-elle, j'attendrai que mon mari ait quitté Ningpo, ce qui ne peut tarder, et alors je retournerai aux instructions, car *il faut* que je devienne chrétienne. »

Puisse le Seigneur lui-même affermir cette humble Chinoise dans sa résolution et la guider dans le chemin qu'elle doit suivre!

## JAPON

### OUVERTURE D'UNE ÉCOLE NORMALE DE JEUNES FILLES

Depuis quelque temps déjà, l'impératrice du Japon manifestait le plus vif intérêt pour tout ce qui regarde le développement moral et intellectuel des femmes de son pays. Elle a contribué par des dons généreux à la construction de l'école normale où quatre-vingts jeunes filles ont été admises et placées sous la direction de M. Makamura Masuawo, que l'on dit être converti au christianisme. L'impératrice elle-même, accompagnée de quelques hauts dignitaires, parmi lesquels se trouvaient le ministre de l'intérieur et le vice-ministre de l'instruction publique, assistait dernièrement à la séance d'ouverture de cet établissement. La porte par laquelle devait passer le cortége était enguirlandée de chrysanthèmes et décorée de drapeaux aux couleurs nationales.

Au discours de réception qui lui fut adressé à son entrée, l'impératrice répondit en ces termes :

« En apprenant, l'année dernière, que l'on fondait cette école dans le but de développer l'éducation de nos jeunes filles, il me fut impossible de contenir ma joie. Maintenant que les constructions sont terminées et que l'établissement est ouvert, mon désir le plus ardent est de le voir prospérer, et porter beaucoup de beaux fruits afin que l'éducation des femmes puisse se répandre à profusion dans notre pays tout entier. »

D'autres discours furent prononcés ; mais nous nous bornons à reproduire celui de l'impératrice. Il suffit à montrer comment le Dieu qui tient dans sa main tous les cœurs a merveilleusement agi sur ceux des chefs de cet empire pour les avoir inclinés à accomplir une révolution pacifique aussi importante.

# VARIÉTÉS

## LES GAROS

C'est au lieutenant Woodthorpe, brillant officier du génie anglais dans les Indes, que nous devons la relation suivante sur la situation topographique du pays des Garos et les mœurs de ses habitants. Cet officier, accompagné d'une faible escorte, accepta la mission d'aller reconnaître et relever géographiquement la position exacte et la nature de cette contrée perdue. Il accomplit cette tâche difficile et périlleuse dans les conditions les plus défavorables. Il avait affaire à une population hostile, à un climat malsain et à un terrain très-accidenté qui paralysaient souvent ses efforts. Il est néanmoins parvenu à combler la lacune que présentait à cet endroit la carte du Bengale. Il a mesuré 2,579 milles carrés d'un sol montagneux qui rappelle celui de l'Écosse, et, succès plus important, grâce à lui et à M. Williamson, les Garos ont passé de leur attitude jusqu'ici franchement hostile à un sentiment de confiance dont on pourra sans doute tirer le meilleur parti pour l'avancement de l'œuvre missionnaire.

Les collines du pays des Garos ont, au point de vue topographique, une physionomie toute particulière. On y remarque une chaîne d'une hauteur moyenne, ne dépassant nulle part 4,700 pieds. C'est ce point que l'on a choisi pour y établir la station de Tura; trois ou quatre chaînes beaucoup moins importantes font encore saillie en plusieurs endroits, mais le reste du pays est découpé par d'innombrables collines, jetées confusément près les unes des autres et formant un inextricable réseau de vallées étroites, arrosées par une infinité de petits courants. Des villages populeux et

bien construits surgissent de toutes parts, avec leur entourage de terrains cultivés, dont les vives couleurs tranchent agréablement sur la sombre verdure des forêts qui couvrent jusqu'à leur sommet les hauteurs les moins accessibles.

Le paysage, écrit M. Woodthorp, n'est peut-être pas partout d'une beauté égale et saisissante. Toutefois, pour l'observateur placé sur un des points culminants, rien n'est plus ravissant que les effets d'ombres et de lumière qui se produisent sur les sommités inférieures. Le Semsang et ses affluents offrent des points de vue d'une grâce pittoresque difficiles à oublier. La perspective que l'on découvre de Tura par une belle matinée est admirable. La colline de Rangira et les hauteurs avoisinantes sont baignées des premiers feux du soleil. Il en résulte des teintes riches et variées, rendues plus harmonieuses par la brume légère qui se dégage des vallées. Le Brahmapoutre scintille comme un long ruban doré dans cette atmosphère vaporeuse. L'œil découvre au delà les plaines de Rungpour et de Couch-Behar, et plus loin, se détachant distinctement sur le fond bleu du ciel, on entrevoit les pics rosés de la Chaîne neigeuse, *snowy Range.*

Voici maintenant quelques détails curieux sur les Garos proprement dits :

Trapus, actifs et musculeux dans leur jeunesse, ils deviennent gras, et par conséquent lourds, en avançant en âge. Leur figure est large, avec des pommettes saillantes, un nez plat et des yeux en amande percés obliquement. Une bande d'étoffe de 15 centimètres de largeur suffit amplement au costume des hommes. Pour celui des femmes, on double cette mesure, et tout est dit. En dehors de l'indispensable, la mode pour les deux sexes est de porter aux oreilles de lourds anneaux cuivrés et de se couvrir la poitrine de colliers de perles multicolores ou de plaques d'acier.

En fait d'armes offensives et défensives, le Garo ne connaît que la lance et l'épée. Il ne sait pas ce qu'on appelle une massue; l'arc lui-même, cette arme primitive entre toutes,

n'existe point pour lui. Mais en revanche, peu d'autres races peuvent dépasser celle des Garos lorsqu'il s'agit de trappes et d'embuscades. Les éléphants, les tigres, les daims, les paons et les coulies attachés à l'entretien des routes sont impuissants à se soustraire à leurs piéges. Voici un spécimen de leur manière d'en agencer un :

Une perche longue et flexible est fixée par son extrémité la plus grosse entre deux forts poteaux ou troncs d'arbre. La ligne qui relie les centres entre eux est à angle droit avec l'axe de la perche, ce qui lui communique la faculté de former ressort, pour peu qu'elle soit détournée de sa position normale. A l'autre extrémité de la perche, c'est-à-dire du côté le plus mince, et toujours à angle droit avec elle, est fixée une longue lance en bambou. Cette lance est maintenue à un autre poteau par une simple enrayure à laquelle est aussi attachée une fine et longue plante rampante qu'on laisse traîner en travers du chemin où doit passer le gibier convoité. Si légèrement que l'animal foule la plante, il est transpercé par la lance. Comment ensuite ne pas devenir une proie facile pour l'ennemi qui le guette?

Les Garos sont loin de se montrer délicats en fait d'aliments, toutefois ils ont des répugnances très-prononcées. Par exemple, ils abhorrent le lait, qu'ils considèrent comme une sécrétion impure, lui préférant de beaucoup le sang bouilli jusqu'à devenir vert. Ils sont très-enclins à la boisson. Leurs maisons sont grandes et massives. Ils ne font aucun terrassement avant de construire. Ils commencent leurs bâtisses sur le flanc d'une colline et établissent leurs planches en les appuyant sur des étais solidement enfoncés dans la terre. Ils excellent aussi dans l'art de construire sur une branche, à cinquante ou soixante pieds du sol, de petites huttes dans lesquelles ils placent des surveillants chargés de garder les moissons; mais les plus curieuses sont celles qu'ils suspendent par de longues cannes et qui se détachent de l'arbre comme un énorme fruit disparate.

Tous les célibataires d'une même localité vivent ensemble dans une longue maison autour des murs de laquelle sont disposés des kiosques en bambou, recouverts chacun de nattes d'écorce. Aux poutres sont attachés les instruments primitifs dont se compose l'orchestre du village.

La religion des Garos est le culte du démon. Leur seule pensée religieuse est de chercher à désarmer la malice des mauvais esprits par des sacrifices. Tous les champs, sentiers, carrefours ou lieux de bains sont munis d'une petite chape en bambou, aspergée de sang et décorée de plumes et de coquilles d'œufs. Quand la neige commence à tomber, un singe doit être crucifié à l'entrée d'un champ. A défaut, ils emploient une volaille, mais, en gens économes, ils en mangent préalablement la chair sans le moindre scrupule.

Lorsque la mort visite une demeure, on requiert la présence de tous les amis du défunt. Toute la journée, le tambour résonne devant la maison mortuaire et un combat de taureaux est vivement improvisé. Le soir, le corps est brûlé au milieu d'un grand concours de parents et de voisins assis en cercle autour du bûcher, les uns battant du tambour et les autres soufflant dans des sortes de cors de chasse. Aussitôt que le cadavre est consumé, chacun se lève, fait processionnellement le tour du foyer expirant et y jette les baguettes dont il s'est servi depuis le décès. La bonne chère et la boisson occupent le reste de la nuit. Le lendemain, on réunit soigneusement les cendres et on les transporte à l'endroit de la sépulture, où elles sont déposées avec quelques roupies. La cérémonie terminée, on dresse sur l'emplacement un monument en bambou, de six pieds de long sur quatre de large et trois de haut. A chaque coin, on plante une longue perche à laquelle on attache, en guise de banderoles, des étoffes blanches et violettes. On assujettit à l'entour des gourdes et autres vaisseaux destinés à la boisson. De grotesques sculptures représentant des bêtes à cornes, bariolées de brun, de blanc et de noir, achèvent la décoration. En-

suite, on enferme dans l'intérieur une volaille vivante avec des vivres pour deux mois. Au bout de ce temps, la volaille est sacrifiée et tout le monument funéraire brûlé; mais le mort n'est point pour cela oublié. Pour perpétuer sa mémoire, on élève à sa porte un poteau grossièrement taillé et destiné à le représenter. On revêt cette figure informe des joyaux et des vêtements de parade du défunt, tandis que, de l'autre côté de la porte, se dresse également un poteau destiné à supporter les cornes de l'animal sacrifié pour le festin des funérailles. Lorsque, dans un village, ces sortes de souvenirs commencent à trop se multiplier et à obstruer la circulation, on décrète d'urgence un festival funèbre et le tout est brûlé à la fois. Toutefois, dans chaque maison, se retrouve l'effigie inviolable de ceux qui y sont morts, antique usage qui fait songer à Rome et aux grandes familles patriciennes où se conservaient d'âge en âge les statues des ancêtres.

Dans ce singulier pays, les biens paternels ne passent pas au fils mais au gendre. Aussi quand ce dernier vient à perdre sa femme avant la mort du père de celle-ci, il ne peut hériter qu'à la condition d'épouser une sœur de la défunte. Il est interdit de laisser pousser plus d'une touffe de cheveux aux petites filles avant qu'elles soient fiancées ou qu'elles aient atteint l'âge de quatorze ans.

Comme leurs sœurs plus civilisées, les femmes garos raffolent de la danse; mais, à l'inverse de celles-ci, lorsqu'elles se préparent pour le bal, elles ajoutent à leur costume au lieu d'en rien retrancher. A part ce détail significatif, la nature des ajustements est toujours la même : perles, plumes, étoffes légères et voyantes en font tous les frais. Leur danse consiste en mouvements saccadés des genoux et des coudes, entremêlés de marches, de contre-marches, de sauts et de pirouettes. Il y a, en particulier, une figure qui semble n'être qu'une parodie du quadrille des Lanciers. Les hommes dansent aussi, mais à part, et en se tenant les uns les autres par la taille ou par la ceinture. La danse est tou-

jours suivie d'un ou plusieurs repas. Encore une bizarre analogie qui tendrait à prouver une fois de plus que les usages modernes sont renouvelés d'autres temps et d'autres mœurs.

Lorsqu'un Garo est tué par un tigre, toute sa parenté, père, mère, frères, sœurs, change de nom. Si, attaqué, il a pu se soustraire à la dent du fauve, lui aussi prend un autre nom pour éviter que le tigre ne le reconnaisse.

Le peuple est lent à faire une promesse parce que la faire est pour lui s'engager à l'accomplir. Chose promise, chose due, est un dicton plus vrai chez lui que chez bien des gens qui s'estiment à une autre valeur qu'un pauvre païen. D'après le colonel Dalton, les Garos sont bons maris et tendres pères. Leur conduite vis-à-vis des femmes les place au-dessus de tous les païens en général, car ils se montrent pour elles dévoués et pleins d'égards. Les femmes sont chastes et affectionnées. Laborieuses et pleines de courage, elles partagent gaiement les bons et les mauvais jours de leurs maris et s'occupent de leur intérieur.

Ces données suffiraient à encourager l'espoir de gagner facilement ce peuple à la cause de Christ. Nous trouvons une autre preuve que le christianisme aura sur les Garos une influence toute-puissante dans ce fait que le nom de David Scott, le premier proconsul d'Assam, est encore entouré chez eux d'une véritable vénération, et que le séjour relativement court du capitaine Williamson parmi eux a déjà produit des résultats extraordinaires.

Telle est la race au sein de laquelle sir Georges Campbell a formé le louable dessein de favoriser l'introduction de l'Evangile et la diffusion des connaissances élémentaires à la portée d'un peuple enfant. Le pays est riche en bois de charpente, en ivoire et en charbon, et est appelé à un développement commercial immense. Il entre, paraît-il, dans les projets du lieutenant-gouverneur de faire passer un embranchement du chemin de fer d'Assam à travers les vallées de Sumepur ou de Semsang, ce qui activerait singulièrement

la marche de la civilisation et le rendement productif du pays.

La manière dont l'Évangile a pénétré parmi ces sauvages tribus montagnardes, vaut la peine d'être racontée. Deux Garos, Ohmed et Ramkhi, qui avaient été enrôlés comme cipayes dans l'armée anglaise, furent réveillés par des traités qu'un missionnaire leur avait donnés à Gowalpara. « N'y a-t-il pas de missionnaire pour mon peuple ? » demanda Ohmed, aussitôt après sa conversion. Il n'y en avait pas. Des mois s'écoulèrent, et les deux néophytes s'affermirent dans leur foi ; à mesure que leur connaissance religieuse se développait et qu'ils en appréciaient les bienfaits, le désir de sauver leurs compatriotes grandissait dans leur cœur. Libérés enfin du service militaire, en 1864, ils n'eurent rien de plus pressé que de retourner dans leur pays pour y prêcher la Bonne Nouvelle. « Je suis heureux de voir quelqu'un entreprendre de réformer ce peuple sanguinaire ; je fais des vœux pour votre succès, » dit le lieutenant-gouverneur du Bengale à l'un des missionnaires, sur un ton où perçait la plus profonde incrédulité. Huit Garos furent convertis par l'intermédiaire d'Omed et de Ramkhi. Ils réclamèrent le concours de leurs frères étrangers. En réponse à leur appel, plusieurs missionnaires vinrent successivement s'établir auprès d'eux ; ce furent d'abord M. et Madame Scott, puis MM. Bronson, Stoddard et Comfort. Au bout de quelques années, plusieurs Églises florissantes prouvaient que, là comme partout, l'Évangile a la puissance de transformer les cœurs en apparence les plus insensibles, et de soumettre les âmes à l'obéissance de Christ.

Pour la plupart des Garos, le culte du démon n'est qu'une vaine pratique à laquelle ils n'attachent pas grande importance. Ils l'abandonnent aisément. Aussi lorsqu'ils se présentent pour le baptême est-on obligé d'exiger d'eux des preuves plus convaincantes de conversion et de vie spirituelle. Presque tous ceux qui, jusqu'à aujourd'hui, ont demandé à être baptisés ont pris l'engagement solennel de renoncer à leurs ha-

bitudes d'ivrognerie. On connaît de petits groupes de Garos chrétiens qui se réunissent toute l'année pour prier et chanter sans y être excités par la présence même d'un catéchiste. Il y a de ces modestes congrégations où c'est à peine si l'on compte un membre sachant lire, ce qui ne les empêche pas de tenir leur foi pour plus précieuse que leur vie et d'y conformer leur conduite.

---

Héroïsme missionnaire. — Il y a vingt-cinq ans, le missionnaire Zimmerman était malade de la dyssenterie sur la côte de Guinée. Il avait demandé l'autorisation de revenir en Europe pour rétablir sa santé, altérée par un séjour de plusieurs années sous le soleil brûlant de l'Afrique équatoriale. Mais les circonstances dans lesquelles se trouvait alors la mission étaient telles que le départ du missionnaire eût été la ruine de l'œuvre; aussi le Comité n'hésita-t-il pas à lui écrire par la plume de son directeur : « Cher frère, nous n'avons qu'un mot à vous dire, mais il est sévère. Restez à votre poste, dussiez-vous y mourir pour l'amour de votre Maître ! »

La lettre arriva à Christiansborg au moment où le missionnaire, qui avait déjà assuré sa place et payé son passage, allait s'embarquer. A la lecture de cette lettre, l'héroïque serviteur de Dieu n'hésita pas. Il défit tous les arrangements qu'il avait déjà pris, et écrivit au Comité : « Il est dur de s'entendre dire : Reste à ton poste, dusses-tu y mourir ! Mais à la guerre les choses ne sont pas autrement. Je resterai donc ! »

Et dès cette heure-là, ajoute le directeur, notre excellent missionnaire commença à aller mieux; il se rétablit bientôt tout à fait, il vit encore et il est peut-être le seul de nos missionnaires qui ait pu travailler près d'un quart de siècle en Afrique avant de venir se reposer en Europe.



# NOUVELLES RÉCENTES

Cafrerie. — Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le récit plein d'intérêt que faisait récemment M. Coillard de la grande réunion d'alliance évangélique et missionnaire tenue, en octobre dernier, à King-William's Town.

Une seconde conférence a eu lieu à Maritzbourg, capitale de la colonie de Natal. Sans avoir été suivie par une assistance aussi nombreuse que celle de King-William's Town, elle n'en servira pas moins à développer l'intérêt pour la cause des missions. Elle a offert une excellente occasion d'exposer devant les colons européens la condition des indigènes et de leur suggérer les moyens les plus efficaces de venir en aide aux laborieux et parfois décourageants travaux des missionnaires. Il en résultera une meilleure entente avec les naturels et un sentiment plus bienveillant en faveur de l'œuvre d'évangélisation qui se poursuit chez les Zoulous ; en même temps, ces réunions fraternelles ont contribué à raviver l'esprit de prière, sans lequel les œuvres les plus excellentes ne sont que lettre morte.

L'union chrétienne de Natal se propose de publier une revue dans laquelle on réservera une large place aux récits missionnaires. Puissent tous ces moyens concourir au salut des âmes et à la gloire de Dieu !

---

Afrique centrale. — Plusieurs missionnaires sont déjà partis d'Angleterre pour la nouvelle mission que la Société épiscopale a récemment établie sur les bords du Victoria Nyanza.

D'autre part, la Société des missions d'Écosse vient d'adjoindre un jeune et intelligent médecin-missionnaire, le doc-

teur Black (un nom prédestiné — *black*, en anglais, signifie *noir*), aux ouvriers qu'elle a envoyés à Livingstonia, la cité naissante, près du lac Nyassa.

Indoustan. — On vient d'inaugurer dans la populeuse localité de Chintadre-pettah (Madras) une vaste salle de réunions qui doit servir de point central aux travaux d'évangélisation parmi les indigènes parlant anglais. On a remarqué que les Indous instruits ne veulent assister ni aux prédications en plein air, ni à aucune de celles faites dans leur propre langue, tandis que le service religieux et les conférences en anglais les attirent. Cette même construction est destinée à leur servir également de salle de lecture et d'entrepôt pour la vente des livres chrétiens. Elle est due au zèle et aux efforts du pasteur indigène, le Révérend W. T. Sattianadhan.

Un économe fidèle. — Il y a plus d'un demi-siècle, Nathanael Cobb, banquier à Boston, après avoir établi ses comptes, signait l'engagement suivant :

« Je prends devant Dieu la résolution de ne jamais posséder plus de cinquante mille dollars (250,000 fr.).

« Dès aujourd'hui, avec la grâce de Dieu, je m'engage à donner à des œuvres religieuses ou charitables *le quart de mes bénéfices nets*. Lorsque j'aurai acquis vingt mille dollars (100,000 francs) je donnerai *la moitié;* si jamais j'en possède trente mille (150,000 francs) je donnerai les *trois quarts*, et *la totalité* si j'arrive au chiffre de cinquante mille. Ainsi, mon Dieu, viens-moi en aide ou donne tes biens à un économe plus fidèle ! »

Quand il mourut, Nathanael Cobb avait pu consacrer à la cause du Seigneur plus de deux cent mille francs.

*Le Gérant :* Eugène Casalis.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## LESSOUTO

### L'ÉGLISE DE LÉRIBÉ ET LE SYNODE

La troisième session du synode de nos Églises indigènes du sud de l'Afrique s'est tenue au commencement d'avril, à Léribé. Plusieurs raisons ont déterminé le choix de ce district un peu excentrique. Formant l'extrémité septentrionale du Lessouto, il est moins que d'autres dans le courant des idées chrétiennes. La population en est considérable et on a voulu la remuer salutairement en lui offrant le spectacle d'une assemblée délibérant sur des matières exclusivement religieuses dans le temple de M. Coillard, le pasteur de Léribé et des localités environnantes. C'est là, d'ailleurs, qu'est la limite que M. Dieterlen et ses compagnons d'œuvre indigènes devaient franchir pour se rendre par le Transvaal dans le pays des Banyaïs. On désirait qu'ils fissent ce premier pas sous les yeux des représentants de toutes les Églises, au milieu de leurs recommandations et de leurs prières. Léribé, comme point de départ pour la mission nouvelle, offrait encore l'avantage de rappeler aux délégués bassoutos des souvenirs

émouvants et en quelque sorte sacrés. C'est tout près de là qu'étaient nés, qu'avaient grandi, leur chef vénéré Moshesh, ses conseillers, ses guerriers d'élite. Les vieux représentants de cette génération presque éteinte savent que lorsque leurs ancêtres s'avançaient par migrations successives du nord au sud, vers ce qui s'appelle depuis environ deux siècles le Lessouto, ils ont traversé les latitudes sous lesquelles vivent présentement les Banyaïs. Il revenait aux dépositaires de ces traditions nationales d'ouvrir en quelque sorte la porte à des voyageurs d'une nouvelle espèce, qui, remontant le cours des migrations passées, s'en vont, sous la conduite d'un jeune blanc, dire à des peuplades moins privilégiées ce que les Bassoutos doivent à l'Évangile, et leur offrir les mêmes bénédictions.

Nous n'avons pas encore reçu la nouvelle du départ de la petite caravane, ni même le compte rendu des séances du synode. M. Duvoisin de Bérée a été chargé de nous instruire avec détail de tout cela, et sa lettre ne nous est pas encore parvenue. Craignant qu'elle ne nous arrive trop tard pour pouvoir être insérée dans ce numéro de notre journal, nous reproduisons quelques lignes de M. Coillard par lesquelles on verra quelle réception les membres de son Église ont faite aux anciens de nos diverses stations et quelle est l'impression générale que les assemblées ont produite.

Léribé, 20 avril 1876.

« Nous venons d'avoir notre troisième synode ici à Léribé, puis notre conférence ; de sorte que pendant quinze jours nous avons été en fête. — Étant peu nombreux et pauvres, à Léribé, nous avons dû nous préparer à l'avance. Nos gens ont fait preuve d'une bonne volonté, d'une harmonie qui nous ont fort réjouis. — Je n'étais pas sans éprouver certaines appréhensions, et je ne pus m'empêcher de les exprimer un jour assez librement dans une réunion préparatoire. Quel-

qu'un se leva et répondit respectueusement, mais de manière à me rassurer : « Nous sommes petits, il est vrai, et nous avons entrepris une grande chose ; mais, qu'ils viennent les serviteurs de Dieu ; s'ils viennent avec leur Maître, comme il alla avec ses disciples aux noces de Cana, tout ira bien. Ce que nous ne voulons pas, ce sont des inquiétudes. »

« Dès le lundi (le 2), les chrétiens des annexes et des villages voisins arrivaient de tous côtés, les uns en wagon, d'autres avec des bœufs de charge, et s'installaient dans les cavités de notre montagne.

« Le mercredi, les gens venant de plus loin arrivaient presque tous à la fois. Les feux du soir, les causeries animées, les chants, les figures radieuses transformèrent tout à coup notre paisible retraite en un petit paradis. La joie que nous eûmes de recevoir nos frères, les missionnaires, et quelques-unes de leurs familles fut une grande compensation pour toutes nos fatigues des jours passés. Nous avions en sus quatre-vingts et quelques délégués et évangélistes, tous membres du synode, sans compter un grand nombre de simples fidèles. Les représentants des Églises mangeaient à part et ensemble. Bien que les Bassoutos ne soient pas très-intéressants lorsqu'ils sont à leurs repas, il y avait cependant du plaisir à les voir là si heureux et si unis.

Nous avions, en outre, deux délégués que les Églises wesleyennes du pays des Amapondas nous avaient envoyés avec leurs salutations et leurs contributions pour la mission des Banyaïs. Tout s'est bien passé, je crois. Les séances du synode ont été variées, les discussions quelquefois très-animées, mais toujours respectueuses et d'un intérêt parfois très-piquant. Quelqu'un a dit que c'était le *synode réhabilité ;* réhabilité, je pense, dans l'opinion des païens qui s'en étaient fait d'étranges idées.

Avant les séances, un des chefs parlait haut, il jetait feu et flammes pour intimider les faibles et inspirer les flatteurs. Il ne voulait pas assister, « puisque, disait-il, il ne pouvait pas

prendre part aux discussions. » Je pus cependant le décider à venir saluer les représentants des Églises. Il y vint avec l'intention d'introduire certaines questions qu'il avait à cœur. Mais de son propre aveu, lorsqu'il entra dans l'assemblée, et qu'on lui donna la parole devant une centaine d'hommes graves dont les yeux étaient braqués sur lui, le courage lui manqua. Il nous adressa un charmant petit discours qui fit plaisir. Je crois que, depuis le synode de Thaba-Bossiou, nous avons fait bien du chemin.

Mais je ne sais pas pourquoi je me suis laissé entraîner à parler du synode, car vous en recevrez bientôt un rapport. — Je dois dire que nous bénissons Dieu de la manière dont tout s'est passé. Nous avions beaucoup prié, le Seigneur nous a exaucés. Le premier dimanche, nous eûmes une immense congrégation. MM. Germond et Maeder, sans parler d'autres frères déjà connus de mon troupeau, produisirent de vives impressions. M. Maeder (1) est un jeune homme de beaucoup de talent.

Le moment le plus émouvant a été, comme toujours, celui où nous nous sommes approchés de la table sacrée. Nous ne pouvions mieux clore notre synode. Il était dix heures et demie du soir. Le recueillement avait quelque chose de très-solennel.

F. Coillard.

(1) M. Gustave Maeder, fils de notre missionnaire, après avoir fait des études théologiques à la faculté de Stellenbosch, près du Cap, et avoir desservi, pendant quelque temps, une paroisse composée de Hollandais et d'Anglais, a demandé à devenir pasteur d'une congrégation de Bassoutos dans l'État libre, sous les auspices de l'Église réformée de la Colonie. (*Note des Réd.*)

# RAPPORT ANNUEL

## DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES DU LESSOUTO

Pendant qu'ils étaient à Léribé pour prendre part aux délibérations du synode, nos missionnaires ont consacré d'autres séances à des entretiens sur l'état et les besoins de leurs stations respectives. Ce qui va suivre est tiré des minutes qui nous ont été envoyées par leur secrétaire, M. Kohler.

Il fait observer, en commençant, que ce n'est pas à une succession rapide de combats corps à corps qu'il faut comparer notre œuvre au Lessouto, mais plutôt à un siége où presque tout dépend de l'habileté et de la persévérance que l'on déploie dans les tranchées. Les assiégés font parfois de vigoureuses sorties, mais, avant tout, ils cherchent à se ravitailler, ils s'attachent à réparer leurs brèches et à faire entrer des auxiliaires dans leurs murs. De la même manière, au milieu des encouragements et des succès que le Seigneur accorde à nos frères, leur grand adversaire fait tout ce qu'il peut pour neutraliser leurs efforts et leur créer de nouvelles difficultés en profitant de toutes les circonstances qui peuvent lui être favorables.

En ce moment, une de leurs principales inquiétudes provient des dispositions de la jeunesse. En général, les enfants des membres de l'Église sont tièdes. Ils suivent les services, ils paraissent éprouver des impressions sérieuses, on en voit plusieurs se présenter aux anciens pour demander à être admis parmi les catéchumènes, mais on ne discerne pas autant qu'on le voudrait dans tout cela des indices d'un travail réel de l'Esprit de Dieu. — Dans le reste de la population, la jeunesse se laisse aller à la dissipation et se montre insoumise. — Les mines de diamants attirent bien des gens qui trouvent là toutes sortes de tentations et surtout celle de s'enrichir facilement par des moyens peu honnêtes. — Plu-

sieurs chefs s'opposent aux progrès de la vérité. Les uns le font ouvertement, d'autres par de sourdes menées et en encourageant les fauteurs des anciens rites nationaux. Il y a eu des chutes dans les Églises et même parmi des chrétiens employés comme catéchistes ou maîtres d'école. Leur repentance paraît sincère, mais le scandale n'en a pas moins été donné. — Enfin, on a vu, cette année, surgir parmi les païens une cause de trouble pour les Églises, à laquelle personne ne se fût attendu. Des femmes d'abord, puis quelques hommes et même des enfants, se décorant du titre de prophètes, se disant inspirés et faisant de larges emprunts aux doctrines de l'Évangile, ont parcouru le pays et dissuadé bien des gens d'envoyer leurs enfants à l'école et de recevoir les prédicateurs du salut. Ils ont même fait quelques dupes parmi les chrétiens. Toutefois, cette agitation n'a été que de très-courte durée. Les inspirés sont déjà rentrés dans l'ombre et le silence.

Après avoir montré les côtés sombres du tableau, M. Kohler énumère quelques-uns des moyens dont Dieu se sert pour avancer sa cause et en préparer le triomphe.

« Nous plaçons, dit-il, en première ligne, l'évangélisation du pays par les membres de nos Églises. Certains d'entre eux se font un devoir de consacrer tous leurs dimanches à parcourir des localités païennes pour y annoncer le salut. De beaux résultats ont couronné leurs efforts. Nous pourrions citer telle ou telle pauvre femme qui a été l'instrument de la conversion de plusieurs de ses compatriotes. — En même temps, nous nous faisons un devoir d'établir des annexes partout où le besoin s'en fait sentir. Ce n'est pas sans peine. Il faut obtenir l'autorisation d'un chef, qui quelquefois est longtemps marchandée, construire un lieu de culte, trouver un homme de confiance qui consente à quitter son village pour prendre en main l'œuvre naissante. Malgré ces difficultés, les annexes se multiplient. On en a fondé, cette année, d'autres le seront sous peu, et nous pouvons espérer que, dans quelque temps, nous aurons pris possession de tous les postes où des mission-

naires catholiques ou puseistes pourraient avoir envie de nous devancer. Nous citerons spécialement le district de Léribé, où se fondent, en ce moment même, trois succursales nouvelles.

« La charge d'évangéliste ou celle d'instituteur ne peuvent être confiées au premier venu. Aussi arrive-t-il parfois qu'au moment de commencer une œuvre nouvelle ou de pourvoir à un poste vacant, le missionnaire se voit arrêté, faute de l'homme qu'il lui faudrait. Grâce à Dieu, il s'est trouvé jusqu'ici dans les troupeaux des chrétiens d'élite qui, une fois à leur poste, ont justifié la confiance qu'on leur avait témoignée par leur zèle, par leur dévouement. Les services du dimanche, les fêtes de baptême qui se célèbrent dans les annexes, et surtout le nombre des païens qui se convertissent par leur ministère, en font foi. Mais nous espérons plus encore et nous entrevoyons le jour où nos écoles de jeunes gens et de jeunes filles nous fourniront un riche contingent de travailleurs dévoués et instruits, qui viendront renforcer les rangs trop peu garnis de nos ouvriers actuels.

« Sous ce rapport, l'*école supérieure* de Morija nous donne les plus belles espérances. Y compris l'école préparatoire, on compte actuellement 74 élèves, qui, nous sommes heureux de le dire, n'ont jusqu'ici donné que de la satisfaction à leurs professeurs par leur application et leurs progrès. Nous devons ajouter qu'en sortant de notre institution, ils sont en état de passer un examen que les élèves de nos écoles normales de France n'affronteraient pas sans crainte et sans danger. Mais ce qui vaut mieux encore, c'est l'esprit qui règne parmi ces jeunes gens. La majorité professe d'appartenir au Seigneur et déclare vouloir se consacrer à son œuvre. Qui peut dire l'influence qu'exercera sur le pays cette phalange de jeunes travailleurs, le jour où ils entreront en activité, pour élever le niveau de l'enseignement dans tous nos écoles, et offrir aux missionnaires et aux catéchistes le concours de leur talent et de leur foi. — L'école supérieure de Thaba-Bossiou nous donne les mêmes espérances. Trente-huit jeunes filles y

trouvent une instruction solide et sont aussi petit à petit initiées aux secrets de l'industrie féminine. Elles relèveront aux yeux de leurs compatriotes la dignité de la femme, qui, jusqu'à ce jour, a été fort méconnue. »

Ici, le rapporteur passe aux opérations de la grâce divine parmi les païens et parle avec quelque détail de conversions remarquables dont nos lecteurs ont déjà eu connaissance par des lettres que nous avons reproduites dans le courant de l'année. Il conclut en ces termes :

« Il faudrait citer d'autres conversions encore, non moins frappantes, non moins réjouissantes. L'Esprit de Dieu agit sans cesse au sein des masses païennes. Dans certains quartiers, il n'est pas un homme qui n'ait entendu l'appel de Dieu à la repentance et la promesse du salut. De là, des conversions subites, inattendues ; de là aussi, l'espoir que nous nourrissons tous qu'un jour, par une intervention de Dieu plus immédiate et plus générale, les Bassoutos, comme nation, accepteront tous l'Évangile et se placeront définitivement sous sa loi. Il y a eu aussi dans les Églises de vrais réveils cette année ; s'ils ne se sont pas généralisés, ils n'en ont pas moins laissé comme résultat, un véritable renouvellement spirituel chez les uns, un accroissement de foi chez les autres. Ce n'est pas sans émotion et sans une vive reconnaissance que nous contemplons ces œuvres du Saint-Esprit. Nous nous plaignons souvent de ce que nos chrétiens manquent de zèle pour l'œuvre de Dieu, de ce que dans les manifestations de leur foi, ils ne cherchent pas assez à s'élever au-dessus d'une honnête moyenne. Toutefois, nous serions injustes si nous nous laissions entraîner à des conclusions précipitées et si nous faisions un sombre tableau de nos Églises. Nous ne pouvons méconnaître que cette année restera à jamais mémorable dans leur histoire par l'envoi de deux catéchistes chez les Makuapas pour aider nos frères Creux et Berthoud, et de quatre autres, qui s'en vont au delà du Limpopo pour commencer une œuvre toute nouvelle parmi les Banyaïs.

« L'enthousiasme avec lequel ce projet a été accueilli, l'intérêt que les païens eux-mêmes prennent à cette entreprise, les sacrifices que nos chrétiens se sont imposés tant en argent qu'en troupeaux, tout, dans cette affaire, a prouvé qu'il y a dans les Églises du Lessouto un foyer de vie intense et qu'en certaines occasions ceux que nous accusons volontiers d'être tièdes ou endormis sont en mesure de nous donner un démenti que nous sommes trop heureux de recevoir. »

Cette conclusion est appuyée par un tableau statistique des plus encourageants : 1,643 adultes se préparant au baptême; 53 annexes se rattachant à 14 stations centrales; 79 indigènes s'employant régulièrement à l'œuvre, soit comme catéchistes, soit comme maîtres d'école; 27,264 francs de contributions tant pour l'œuvre générale que pour la mission des Banyaïs, voilà des chiffres bien propres à nous remplir d'espoir et de gratitude.

Les missionnaires du Lessouto ont vu arriver avec une vive joie le nouveau collègue que le Comité leur a envoyé cette année. La conférence a décidé qu'après un stage de quelques mois dans les anciennes stations, M. Christmann ira commencer son œuvre à Paballong, dans le Nomansland. On sait que cette nouvelle province jouit déjà des soins missionnaires de M. Preen. Dès son arrivée à Matatiélé, il s'est mis bravement à construire les bâtiments indispensables. Les indigènes sérieux qui, pendant longtemps, avaient dû se contenter de l'enseignement d'un évangéliste fort dévoué, mais peu instruit, se sont groupés avec empressement autour du nouveau pasteur. L'école a reçu de la vaillante compagne de M. Preen une impulsion vigoureuse. Deux annexes se sont déjà fondées autour de la station centrale.

Parmi les bontés de Dieu envers le personnel de la mission, le rapport fait tout spécialement mention du relèvement progressif de M. Maitin, qu'une maladie subite a conduit très-près de la mort. Il peut sans trop de fatigue vaquer aux principaux devoirs de son ministère.

| STATIONS | COMMUNIANTS | CANDIDATS AU BAPTÊME | SOUS DISCIPLINE | RÉADMIS | BAPTÊMES D'ADULTES | BAPTÊMES D'ENFANTS | ÉCOLIERS | CATÉCHISTES ET MAÎTRES D'ÉCOLE | ANNEXES | COLLECTES CONSACRÉES A L'ENTRETIEN DES ANNEXES | COLLECTES POUR LES BANYAÏS | DONS POUR L'ŒUVRE GÉNÉRALE DU LESSOUTO |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | | | | Fr. c. | Fr. c. | Fr. c. |
| Morija . . . . . . . | 630 | 427 | 16 | 5 | 79 | 60 | 463 | 18 | 11 | 8,220 90 | 1,318 75 | 33 50 |
| Thaba-Bossiou . . | 330 | 150 | 10 | 6 | 33 | 7 | 283 | 8 | 7 | 1,500 — | 750 — | 250 — |
| Thabana-Morèna . | 530 | 232 | 20 | 1 | 77 | 35 | 247 | 10 | 8 | 3,809 65 | 1,000 — | — |
| Hermon . . . . . . | 479 | 268 | 13 | 12 | 0 | 59 | 150 | 8 | 4 | 1,678 75 | 927 50 | — |
| Bérée . . . . . . . | 289 | 77 | 6 | 0 | 28 | 22 | 179 | 5 | 3 | 1,360 80 | 762 50 | — |
| Béthesda . . . . . | 218 | 103 | 3 | 2 | 20 | 42 | 61 | 5 | 4 | 753 10 | 189 35 | — |
| Léribé . . . . . . . | 105 | 51 | 0 | 0 | 10 | 4 | 110 | 12 | 8 | 101 85 | 313 75 | — |
| Massitissi . . . . . | 97 | 87 | 2 | 0 | 8 | 13 | 35 | 7 | 5 | 464 35 | 148 75 | — |
| Matatièle . . . . . | 106 | 76 | 8 | 0 | 0 | 6 | 60 | 3 | 3 | 383 75 | 375 60 | — |
| Paballong . . . . . | 66 | 17 | 4 | 0 | 4 | 8 | 70 | 1 | 0 | 75 — | 125 — | — |
| Maboléla . . . . . . | 64 | 45 | 2 | 0 | 15 | 11 | 70 | 0 | 0 | 525 — | 75 — | — |
| Smithfield . . . . . | 79 | 28 | 8 | 2 | 2 | 11 | 30 | 0 | 0 | — — | 521 85 | 713 35 |
| Béthulie. . . . . . | 89 | 76 | 2 | 1 | 19 | 18 | 57 | 2 | 6 | 330 60 | 471 85 | — |
| Cana. . . . . . . . | 12 | 6 | 0 | 0 | 2 | 3 | 15 | 0 | 0 | 59 35 | 25 — | — |
| Total. . . . . | 3094 | 1643 | 94 | 29 | 297 | 299 | 1830 | 79 | 53 | 19,263 10 | 7,004 10* | 996 85 |

* Plus : 22 bœufs de trait.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES ASSEMBLÉES RELIGIEUSES DU MOIS DE MAI A LONDRES

Nous donnerons, comme à l'ordinaire, un résumé des rapports, que les divers Comités des Sociétés missionnaires anglaises ont soumis cette année à leurs amis. Mais auparavant nous désirerions attirer l'attention de nos lecteurs sur un remarquable discours du Rév. Oswald Dykes.

Dans un langage d'une puissance et d'une chaleur irrésistibles, cet ami des missions a démontré d'où provenait la cause du peu de progrès relatifs obtenus par l'Évangile, au milieu des masses païennes. Il n'a pas craint de le déclarer hautement, et qui oserait lui donner un démenti? C'est à l'Église qu'il faut s'en prendre, ou plutôt aux discussions des Églises qui, n'ayant point compris leur unité en Christ, n'ont pas su combiner leurs efforts pour les faire concourir au salut des païens.

Les Églises, dit-il, ne se sont encore mises à l'œuvre qu'avec un cœur partagé et une main distraite. Il n'existe aucune proportion entre le travail commencé et l'importance du but à atteindre. Lorsque Jésus, le divin modèle, a voulu arracher le monde à l'esclavage du péché, il s'est donné lui-même, il a consacré à sa tâche et sa vie et sa mort. L'Église a-t-elle bien compris à quoi cet exemple l'engage?

L'orateur a alors attiré l'attention de ses auditeurs sur l'organisation, à Rome, du collége de la propagation de la foi. Il a fait ressortir que le protestantisme à l'œuvre contre le paganisme, n'avait rien à opposer à ce collége, et il a démontré de quel avantage serait, pour la cause des missions,

une institution du même genre; institution où les jeunes gens étudieraient à l'avance, la langue, les mœurs et le génie de la religion des peuples auxquels ils voudraient consacrer leur vie. Déplorant le fait incontestable que chaque Société a trop de mal à se soutenir, pour pouvoir donner aucun aide à ceux qui travaillent en dehors de sa sphère, il a conclu à l'utilité d'une concentration de forces et a terminé par un appel pressant à l'union, au moins devant l'ennemi, c'est-à-dire devant le paganisme.

Le rapport du quatre-vingt-deuxième anniversaire de la *Société des Missions de Londres* constate, à un certain point de vue, une véritable déperdition de forces durant l'année écoulée. Il déplore la perte de dix missionnaires, dont deux ont dû abandonner l'œuvre après de longs services, quatre pour entrer dans la joie de leur Seigneur, quatre pour prendre un repos bien mérité. De plus, beaucoup de ses protecteurs et de ses amis, ministres dévoués qui consacraient au service de sa cause leur talent et leur énergie, membres fidèles de l'Église, qui la soutenaient de leurs dons et de leurs conseils, ont fini leur course terrestre; en particulier M. Baynes, un de ses premiers directeurs dont la mort laisse un grand vide.

En dehors de ces pertes, la Société n'a point à se plaindre. Cinq nouveaux missionnaires sont partis sous sa direction ainsi que quatre dames, dont une possède des connaissances médicales spéciales. Il reste dans ses institutions 36 étudiants, mais la Société souffre d'être obligée de borner son activité en présence des demandes qui lui parviennent de tous côtés, et elle sent qu'il lui faudrait disposer d'un plus grand nombre d'ouvriers. Quant à la situation financière, elle est très-satisfaisante et se règle par un encaisse de plus de 65,000 francs. Les recettes ont atteint 2,954,550 francs. Citons en passant ce fait que les enfants des écoles du dimanche ont, à eux seuls, collecté 137,875 francs dans le but d'entretenir, au service de la Société, dans les mers du Sud,

deux bâtiments missionnaires, l'*Ellengowan* et le *John Williams*, qui ont déjà rendu et sont appelés à rendre encore les plus grands services.

L'œuvre est en progrès partout : Dans l'Inde où elle a doublé, il y a double source d'action de grâces, la mission dans les zénanas portant déjà des fruits bénis. A Madagascar, douze cents communautés chrétiennes réunissent plus de 250,000 âmes. Dans les mers du Sud, l'Évangile fait tous les jours de nouvelles conquêtes. Enfin, en Afrique, des mesures intelligentes et énergiques ont été prises pour fonder une mission importante sur les bords du lac Tanganyka.

La *Société de l'Église épiscopale* fêtait son soixante-dix-septième anniversaire. Son excédant de recettes sur le dernier exercice est de 112,475 francs. Les legs ont atteint le chiffre sans précédent de *près d'un million*. La somme totale de ses recettes s'est élevée à 4,950,850 francs.

Au point de vue des travailleurs aussi, cette Société n'a que des actions de grâce à rendre à Dieu. Elle compte 211 missionnaires européens et 181 indigènes. Sept nouveaux volontaires ont été désignés pour la mission du lac Victoria Nyanza.

Cette Société travaille en Afrique, sur la côte occidentale, à Sierra Leone, au Yoruba et sur le Niger ; en Asie, dans la Palestine, dans l'Inde et dans la Chine où elle a fondé vingt stations, sans compter le Japon où elle occupe Osaka, Nagasaki, Hakodati, et quelques autres points moins importants. Elle inaugure cette année une mission en Perse et une en Syrie. Elle n'a pas moins de 170 stations missionnaires, où se trouvent 25,000 communiants.

Il y a à peine cinquante ans qu'elle s'établissait à Tinnevelly. On y compte aujourd'hui 30,000 chrétiens répandus dans 770 villages. Ce résultat est d'autant plus remarquable qu'en 1872, la Société constatant dans son budget un déficit de 325,000 francs, imposait une diminution d'allocation de 23,000 francs au seul district de Tinnevelly

Cette somme représentait le traitement de 90 catéchistes indigènes et par conséquent leur suppression. Bien loin de succomber sous ce coup inattendu, la province commença par élever sa contribution personnelle de 20,750 fr. à 27,500; puis, les villages qui possédaient un catéchiste et un maître d'école, supprimèrent le catéchiste qui put ainsi être employé ailleurs, et les deux charges furent confiées à l'instituteur. En plusieurs endroits, des travailleurs non salariés prirent la place de ceux qu'on n'aurait pu rétribuer et cette crise qui paraissait devoir être funeste à cette mission, lui donna, au contraire, un nouveau développement et accusa sa vitalité.

La *Société des Missions baptistes* a commencé une œuvre spéciale parmi les marins du port de Calcutta ; elle a été grandement encouragée par la conversion de 30 de ces hommes à bord du yacht du prince de Galles et du *Sérapis*. Des efforts de la même nature sont poursuivis parmi les soldats de l'armée anglaise dans l'Inde. Les nouvelles de Ceylan sont favorables. La traduction de l'Ancien Testament commencée par M. Carter sera finie cette année, et il espère reviser la version du Nouveau Testament. En Afrique, beaucoup de conversions ont eu lieu, à Victoria et à Mortonville. Ce réveil a exaspéré la population de cette dernière station, qui s'est jetée sur les dépendances de la maison missionnaire et est parvenue à y mettre le feu, sans toutefois atteindre la chapelle ni le bâtiment principal. Presque toutes les maisons des chrétiens ont subi le même sort.

L'Union baptiste de la Jamaïque constate un accroissement de 499 membres. L'institution de Calabar a rouvert ses cours avec un nombre toujours croissant d'étudiants.

Les recettes de l'année se sont élevées à 1,119,050 francs.

Le rapport de la *Société des Missions wesleyennes* nous présente une situation financière très-prospère, 3,977,625 fr. pour le dernier exercice, ou 4,627,600 en y comprenant les contributions de la Société canadienne, jusqu'ici son auxi-

liaire et qui ne s'est constituée en société distincte que depuis peu de temps. L'offrande de la jeunesse à l'occasion de Noël s'élève à elle seule à la somme de 300,000 fr. Trois dons généreux ont été signalés : un de 100,000 francs de M. Wilson, un de 25,000 dont le donateur reste anonyme, et un de 5,000 francs du roi de Hollande. Cette Société compte 360 missionnaires.

Les cinquante-deux sociétés religieuses, dit l'*Évangéliste*, qui ont eu leurs assemblées générales à Londres le mois dernier, ont disposé d'un budget total qui dépasse la magnifique somme de *quarante-un millions* de francs. Sur cette somme, la Société biblique britannique et étrangère dépense à elle seule 5,558,000 francs. Les huit principales sociétés de missions à l'étranger reçoivent et dépensent plus de dix-sept millions. Huit autres sociétés s'occupant surtout de missions parmi les juifs ou dans les colonies, ont à leur disposition 3,804,000 francs. Viennent ensuite dix-huit sociétés de missions à l'intérieur, auxiliaires des diverses Églises et destinées à évangéliser les masses, avec un budget de 8,238,000 francs. Huit sociétés s'occupent spécialement d'éducation religieuse et disposent de 1,758,000 francs. Il en est neuf enfin qui ne rentrent pas dans ces diverses catégories, telles que la Société des traités religieux et autres sociétés de publications, la Société pour l'observation du dimanche, etc., qui ont dépensé l'année dernière 4,378,000 francs.

---

CHINE. — Deux missionnaires de la Société de Londres ont été sérieusement attaqués à Han-Keou par une foule furieuse pendant une visite qu'ils faisaient dans un faubourg quelques nouveaux convertis. La foule a commencé par leur jeter des pierres et les a forcés de prendre la fuite aux cris mille fois répétés de : « Allez-vous-en, vous et votre Jésus ; nous ne *voulons ici ni de vous, ni de lui.* »

---

# AMÉRIQUE DU NORD

## MISSION PARMI LES INDIENS

On sait que cette mission, qui ne compte pas encore beaucoup d'années d'existence, a pris une réelle extension dans ces derniers temps. Malheureusement, on n'en connaît pas encore assez les dangers et les difficultés pour l'apprécie dignement. Nous nous proposons de la décrire à nos lecteurs d'une manière sommaire, et cependant capable d'éveiller leur sympathie et de provoquer leurs prières pour cette œuvre excellente.

Cette mission se divise en quatre diocèses, soumis chacun à la juridiction d'un évêque. Ce sont : la Terre de Rupert, Mousonie, Saskatchewan et Athabasca, que l'on vient d'unir sous une commune dénomination de province ecclésiastique. Les principaux événements de l'année écoulée ont été un progrès marqué dans la direction du nord, la continuation de l'évangélisation des Indiens Tukudhs, la préparation d'une édition du Nouveau Testament dans la langue crie par l'évêque Horden, la traduction des quatre évangiles dans l'idiome des Chippeways par M. Kirkby, et les débuts pleins de promesses d'une intéressante mission au lac du Poisson blanc, sous la direction modeste mais intelligente du jeune M. Hines.

Nous ne nous croirons pas tenus de suivre l'ordre des diocèses indiqué plus haut, ayant eu des nouvelles récentes de ceux d'Athabasca et de Mousonie. Celui d'Athabasca est confié aux soins de M. Bompas, élu il y a quelques mois à peine à la dignité d'évêque. Il a subdivisé son diocèse en quatre districts, dont trois sont confiés aux trois missionnaires qui forment le contingent de cette mission : il s'est réservé le quatrième. Sept catéchistes et instituteurs, tant indigènes qu'étrangers, complètent le personnel de cette vaste entreprise. Ces quatre districts sont : 1° la mission parmi les

Tukudhs, établis sur le territoire d'Alaska; 2° la mission du Mackenzie; 3° celle du lac de l'Esclave, et 4° enfin, celle d'Athabasca, qui s'occupe des Indiens du lac de ce nom et de la rivière de la Paix.

La mission du lac de l'Esclave est de création récente ainsi que l'occupation du fort Vermilion sur la rivière de la Paix. Quelques personnes s'étonnent qu'à plus d'un égard la marche de la civilisation ne soit pas plus rapide dans ces régions du nord-ouest de l'Amérique, et cependant quels progrès n'y a-t-elle pas faits! Une lettre récente de l'évêque Bompas signale qu'un steamer anglais a remonté le cours du fleuve Saskatchewan vers le sud, tandis que des vapeurs américains sillonnent déjà le fleuve Youcon dans l'extrême nord-ouest. Il ne s'en faut donc que de huit cents lieues pour que les communications par la vapeur relient l'Europe et ces contrées perdues.

La mission parmi les Tukudhs fut ouverte en 1862 par M. Kirkby, et est devenue depuis l'œuvre spéciale des frères Mac-Donald. Le plus jeune des deux, toutefois, n'a pris d'engagement que pour une période de cinq années qui vont expirer à bref délai. Le succès merveilleux de l'œuvre fait ardemment souhaiter que, loin de l'abandonner, il s'y consacre définitivement, non plus en qualité de catéchiste, mais comme missionnaire. Jusqu'à ce jour, et malgré de vives sollicitations, il n'a point encore pris de résolution définitive. Au 1er janvier, le registre des baptêmes ne portait pas moins de 1,054 noms : 450 candidats attendaient un prochain examen et un grand nombre de catéchumènes suivaient assidûment les cours d'instruction religieuse.

Une description géographique du territoire qu'embrasse cette mission ne sera certainement pas sans intérêt pour nos lecteurs. Le voyageur qui part du fort Simpson, centre d'opérations de l'évêque Bompas, doit descendre le cours du fleuve Mackenzie, presque jusqu'à la mer polaire. Toutefois, avant d'atteindre son embouchure, il arrive au confluent de la

rivière Peel qui s'y jette, venant du sud-ouest. A cet endroit, il est obligé de faire un coude et de remonter le cours de cette rivière jusqu'au fort Mac-Pherson, première station de la mission des Tukudhs. Une fois là, il se trouve dans le cercle arctique et au pied des montagnes Rocheuses. Il change de mode de locomotion et doit commencer pédestrement une pénible ascension pour gagner un col situé à 2,800 pieds de hauteur, seul passage pour atteindre en trois ou quatre jours le fort de la Pierre. Ce lieu de cantonnement se trouve dans une profonde vallée, sur le versant opposé de la montagne. Ce côté de la chaîne Rocheuse sert de délimitation à un nouveau bassin, et les cours d'eau au lieu de se diriger vers l'océan Arctique prennent le chemin du Pacifique. Tous les affluents que rencontre le voyageur appartiennent non plus au Mackenzie, mais au Youcon, fleuve non moins important qui arrose la presqu'île d'Alaska ou Amérique russe. C'est sur un de ces affluents, la rivière du Rat, qu'est établie la station de la Pierre. Il faut descendre le cours de cette rivière et gagner celle du Porc-Épic pour atteindre la factorerie du Rempart, dernier poste de la compagnie de la baie d'Hudson et dernière station de la mission des Tukudhs. Fort Youcon, au confluent du Porc-Épic et du Youcon, était autrefois un centre commercial; mais, après la cession de l'Amérique russe aux États-Unis, on en a mieux relevé la latitude et la longitude; on a reconnu qu'il se trouvait en dehors des limites du territoire anglais, et il a été abandonné.

Si, malgré les dangers et les fatigues d'une pareille exploration, le voyageur veut continuer sa route vers l'ouest, comme ont fait et font souvent les frères Mac-Donald, il arrivera en descendant le cours du Youcon à un endroit appelé Niükluhaüt où la Tumuna, un autre affluent du Youcon, se joint à lui. En descendant encore plus loin, il passe devant le fort Nulats et finit par se trouver sur les rives du Pacifique, au sud et non loin du détroit de Behring.

Du fort Mac-Pherson à celui de la Pierre, par le col dont

nous avons parlé plus haut, il y a trente-cinq lieues; deux cents de ce point au fort Youcon; jusqu'à la jonction du Tumuna, cent vingt; de là au fort Nulats, quatre-vingts; et jusqu'à l'embouchure de la Youcon, encore deux cents; total: six cent trente et quelques lieues à parcourir.

Ces détails, qui paraissent arides de prime abord, ne le sembleront plus autant si l'on réfléchit qu'eux seuls peuvent donner la mesure du courage et de la vaillance des hommes qui ont entrepris et mené à bien une mission placée dans des conditions aussi désavantageuses. Nous regrettons de ne pouvoir y joindre des fragments de lettres écrites par les frères Mac-Donald. Ils nous feraient connaître des détails pleins d'intérêt sur les habitudes et les mœurs des tribus diverses auxquelles ils ont consacré leur vie.

Depuis six ans, M. Reeve était au fort Simpson sur le Mackenzie, et, jusqu'à l'arrivée de l'évêque, il avait été le seul pasteur de tout le diocèse d'Athabasca, situé à l'est des montagnes Rocheuses. Après l'installation de M. Bompas, M. Reeve alla près du lac de l'Esclave, au fort Rae, pour essayer de fonder une nouvelle station missionnaire. Son premier rapport laissait prévoir que l'Évangile serait favorablement accueilli dans ces parages lointains et jusqu'à présent inexplorés.

Au fort des Chippeways, sur le lac d'Athabasca, est établi M. Arthur Shaw, jeune pasteur, consacré depuis peu au saint ministère, sur le lieu même de ses travaux, et encore embarrassé pour parler la langue des indigènes. Le vaste district de Mousonie comprend tout le littoral de la baie d'Hudson ainsi que les régions situées au sud de cette grande mer intérieure jusqu'aux confins du Canada. La mission s'occupe de nombreuses tribus d'Indiens parmi lesquelles nous citerons les Cries, les Ojibbeways, les Sitos, les Chippeways et les Esquimaux. Elle est dirigée par l'évêque Horden et MM. Vincent et Kirkby. Les rapports annuels constatent avec quelle largesse le maître de la moisson a récompensé les efforts de ses serviteurs. Les ressources du Comité lui ont permis, l'année

dernière, d'installer un nouveau missionnaire dans ce champ de travail. Parti en mai, il arriva le 10 septembre, et l'on peut juger par ces quelques mots d'une lettre de l'évêque Horden avec quelle joie il fut accueilli : « Je me sens on ne peut plus reconnaissant de l'aide inespéré que vous nous avez envoyé, surtout parce que notre jeune frère me paraît à tous égards spécialement qualifié pour la tâche qu'il a entreprise. »

Un jeune instituteur indigène de la factorerie de Mouse, M. Sanders, est actuellement au collége Saint-Jean, à Winnipeg, où il poursuit activement ses études théologiques. Son büt, une fois consacré, est de se dévouer à l'évangélisation de ses compatriotes. L'évêque Horden entretient de sérieuses espérances au sujet d'un certain nombre de jeunes gens pleins d'avenir, tant parmi les natifs que parmi ceux de sang mêlé qui promettent de donner à l'œuvre une sérieuse extension. Nous souhaitons vivement que le but de sa vie soit atteint, et qu'après être arrivé et avoir travaillé seul dans ce champ, il ait la joie de le voir se couvrir de stations prospères, fonctionnant régulièrement, pour la plus grande gloire de Dieu. D'ici là, un nombre plus considérable de catéchistes indigènes aura sans doute été disséminé sur divers points, et l'on ne peut assez se louer de la bienveillance avec laquelle ces hommes qui font œuvre de pionniers sont accueillis et soutenus par les officiers employés dans les factoreries appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson. L'aide matérielle et morale que la mission reçoit de ces messieurs est si réelle que l'évêque n'hésite pas à déclarer que tels d'entre eux sont pour lui autant de vicaires.

M. Horden continue à se dévouer d'une manière spéciale aux traductions par lesquelles il s'est déjà signalé. L'année dernière, il a écrit et revisé dans l'idiome crie, particulier aux environs de la factorerie de Mouse, tout le Nouveau Testament, à l'exception de l'Évangile selon saint Jean et des Actes. Il a reçu par l'un des derniers paquebots toute une édition des Psaumes qu'il avait précédemment traduits.

La station d'Albanie se trouve à 120 milles nord-est de celle de Mouse, sur la côte occidentale de la baie d'Hudson. Elle comprend une série d'avant-postes placés sous les soins éclairés de M. Vincent, et qui compliquent beaucoup son travail.

C'est M. Kirkby qui est à la tête du poste d'York, à environ 700 milles au nord de la factorerie de Mouse. Il s'est engagé à rester, si Dieu le lui permettait, dans cette région perdue jusqu'à l'été de 1877. A ce moment, il y aura vingt-cinq ans qu'il travaille sans interruption dans les solitudes du nord de l'Amérique. Il débuta par la Rivière-Rouge ; de là il se rendit sur les bords du Mackenzie et du Youcon ; c'est dans ces déserts glacés qu'il a passé ces dernières années. Le district confié aux soins de M. Kirkby comprend les lointains avant-postes de la Severn, à deux cents milles au sud de la station centrale, York ; du lac des Truites, à quatre cents milles dans l'intérieur des terres ; et de Churchill, sur la côte, à deux cents milles au nord. Il est impossible d'accomplir en un seul été ces différents trajets. M. Kirkby est obligé de les faire alternativement, d'une année à l'autre. C'est ainsi qu'il visita la Severn et le lac des Truites en 1872 et 1874, Churchill en 1871, 1873 et 1875.

L'évêque Horden nourrit le projet de placer un missionnaire chez les Esquimaux, assez nombreux à l'est de la baie d'Hudson ; M. Kirkby espère qu'un autre ouvrier se fixera à l'ouest où, paraît-il, sa présence pourrait faire le plus grand bien.

Puissent les vœux et les efforts de ces hommes dévoués, si capables d'apprécier les besoins du peuple esquimau, influer sur son avenir, et que, par la grâce de Dieu, le flambeau de l'Évangile illumine bientôt les sombres régions au sein desquelles sont confinées ces tribus déshéritées !



## L'OFFRANDE DE L'INDIEN

Un jeune chef peau-rouge, d'une tribu canadienne, s'était momentanément éloigné de son peuple. Emporté par son ardeur pour la chasse, il s'était, avec sa famille, engagé assez avant dans les forêts, et avait fixé sa demeure dans un lieu complétement désert. Peu après cette installation provisoire les aliments vinrent à manquer. L'Indien allait chaque jour à la recherche du gibier, mais celui-ci semblait le fuir. Trompé dans son attente, sa patience, son habileté, tous ses efforts étaient inutiles. Un jour, exténué de fatigue, prêt à défaillir et se rappelant que sa famille n'avait depuis trois jours d'autre nourriture que des racines et des herbes sauvages, il interrompit sa course.

Assis à l'écart, sur un tronc d'arbre d'où il pouvait entendre ses petits enfants jouer autour de son wigwam, il leva d'abord ses regards vers le ciel qu'éclairait un brillant soleil, puis les abaissa sur la terre. En considérant les verts tapis de mousse, les arbres dont le feuillage s'agitait doucement, l'eau courante qui rafraîchissait le sol, il se dit :

« Toutes ces choses ne sont pas venues là toutes seules ; elles ont dû avoir une cause, elles n'ont pas pu se faire elles-mêmes ; elles ont dû être créées. Mais qui est leur créateur ? Sans doute ce doit être le Grand Esprit. Ah ! combien je voudrais que le Grand Esprit bénît le pauvre Indien, sa femme, ses enfants, et les empêchât de mourir de faim ! »

A ce moment, la pensée lui vint qu'il devrait peut-être offrir quelque chose au Grand Esprit pour s'attirer sa bénédiction. Cette idée lui rendit un peu d'espoir, et il se prit à songer à ce qu'il pourrait offrir. Les objets en sa possession étaient rares. Il y avait bien sa couverture, mais que deviendrait-il sans elle ? N'importe, se dit-il, je tâcherai de m'en passer. Sans plus tarder, il la dépose sur un vieux tronc et, les yeux levés au ciel, il s'écrie : « Voici, ô Grand Esprit, ce

que le pauvre Indien peut t'offrir. Accepte sa couverture et bénis-le pour qu'il puisse trouver de quoi donner à manger à sa femme et à ses enfants. » Toutefois l'angoisse de son cœur ne fut en rien diminuée ; nulle manne bienfaisante ne couvrit le sol à ses pieds. Evidemment l'offrande était insuffisante.

Que faire ? Il avait bien son tomahawk suspendu à sa ceinture, mais il ne pouvait guère se priver d'une arme aussi précieuse. Et cependant il le fallait, si c'était là l'objet que le Grand Esprit attendait pour répondre à ses vœux. La massue rejoignit la couverture sur le tronc moussu qui servait d'autel, et de nouveau regardant le ciel : « O Grand Esprit, dit-il, c'est tout ce que le pauvre Indien peut t'offrir. Il n'a plus rien à lui, accepte son offrande et donne-lui de la nourriture pour ses chers petits enfants. »

Il attendit un instant, mais nulle réponse ne lui parvint ; la faim dévorante le torturait lui et sa famille. Quelle ressource lui restait-il ?... Son fusil... l'inséparable compagnon avec lequel il parcourait la forêt le jour, et qui reposait à ses côtés la nuit, celui qui jusqu'alors avait pourvu à ses besoins. Comment s'en séparer ? Quel moyen lui resterait-il ensuite de fournir à sa subsistance ? Il était urgent toutefois de prendre une décision et, tremblant, le cœur ému, palpitant, l'Indien déposa son fusil à côté de ses premières offrandes : « Grand Esprit, s'écria-t-il d'une voix brisée, je t'offre mon fusil. Tu sais que le pauvre Indien t'a donné tout ce qu'il avait, qu'il ne lui reste rien, plus rien ! Maintenant bénis-le et viens au secours de sa famille qui meurt de faim ! »

Rien encore.

Abattu, découragé, il resta un moment accroupi ; un morne désespoir envahissait son âme ; mais soudain, un éclair illumine son regard ; il s'élance sur ses pieds. Non, ce n'était point assez, il irait sur ce rude autel s'offrir *lui-même* au Grand Esprit. Et, sans hésiter, il s'assit à côté de sa couverture, de son tomahawk et de son fusil. Là, il dit encore : « Voici, ô Grand Esprit, le pauvre Indien qui n'a plus rien à t'offrir. Il

t'a tout donné, mais prends-le lui-même à présent et bénis-le afin qu'il puisse trouver ce qu'il faut pour empêcher sa femme et ses enfants de mourir. »

Ses craintes ont disparu. Une joie ineffable inonde son cœur. Il lui semble que tout a changé d'aspect. Tandis qu'il se livre à ce sentiment inconnu, voici un daim qui sort du taillis. Aussitôt il épaule son fusil, fait feu et le gibier tombe. Certain désormais que son offrande a été agréée, il rejoint sa famille, raconte ce qui vient d'arriver; puis, songeant que s'il laissait sa couverture, sa massue et son fusil sur le vieux tronc renversé, ils ne seraient d'aucune utilité à personne, il les reprend, en disant au Grand Esprit que c'est afin d'en prendre soin pour lui et de les lui conserver. Il ne les emploiera désormais que suivant sa volonté et en pensant à lui; il se considérera avec tout ce qui lui appartient, comme consacré au Grand Esprit.

La saison de la chasse finie, le jeune chef rejoignit sa tribu. Peu après, un missionnaire la visita, et l'Indien entouré de ses frères, les Peaux-Rouges, écoutait avec intérêt les merveilleuses nouvelles qu'apportait l'homme blanc. Pendant le cours de son instruction, le missionnaire en vint à expliquer comment il fallait *se donner soi-même à Christ*. Une vive émotion agitait le chef. Il se rappelait les incidents de la forêt. Il ne put se contenir longtemps et, debout au milieu de l'assemblée, on l'entendit s'écrier : « C'est comme moi! c'est comme j'ai fait ! » Il raconta alors au missionnaire étonné, ainsi qu'à ses compatriotes, comment il s'était donné lui-même à Dieu en cette cruelle journée où il croyait voir périr les siens. Avec ces dispositions, il ne fut pas difficile de lui faire saisir la voie du salut par la foi en Jésus-Christ. Il devint bientôt un chrétien fidèle et sincère, et il serait à souhaiter que tous ceux qui, plus éclairés, se réclament de ce nom, comprissent aussi bien que ce pauvre Indien ce que c'est qu'une réelle consécration de sa vie et de toute sa personne au Seigneur Jésus.

## NOUVELLES HÉBRIDES

L'archipel des Nouvelles-Hébrides ne compte pas moins de 30 îles, disséminées entre le 15e et le 20e degré de latitude sud, et le 165e et le 170e de longitude est. La structure géologique de ces îles offre à l'œil du navigateur un grand nombre de volcans dont trois seulement sont encore en activité. Les habitants appartiennent à la race des Papous ; ils sont extrêmement sauvages et même cannibales. On se souvient qu'en 1839, c'est à Erromanga, l'une des Hébrides, que le célèbre missionnaire, John Williams, perdit la vie en s'efforçant d'introduire dans cette île des évangélistes indigènes. Quand elle apprit la mort de l'Apôtre de la Polynésie, la Société des Missions de Londres sentit le besoin d'arborer l'étendard de la croix aussi près que possible du lieu où il était tombé des mains du fidèle martyr. Dans ce but, elle envoya dans l'île de Tanna, distante de trente milles seulement d'Erromanga, MM. Nisbett et Turner, qui y débarquèrent avec leurs jeunes femmes en 1842. Mais, quelques mois plus tard, ils durent chercher leur salut dans la fuite et laisser aux catéchistes indigènes la continuation de l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

En 1848, la même Société envoyait à Aneitzum, l'île la plus méridionale de cet archipel, le Dr John Geddi. Il y fut rejoint, quatre ans plus tard, par M. John Inglis. Depuis cette époque, le résultat de leurs travaux peut se résumer ainsi : Ils ont fondé 50 écoles, nommé 24 anciens et 16 diacres, baptisé 2 046 néophytes, admis à la Sainte-Cène 1,171 communiants dont 636 vivent encore. La population entière sait lire, et, depuis plus de dix années, le Nouveau Testament est dans toutes les mains avec quelques portions de l'Ancien, ainsi que des catéchismes et des livres d'hymnes. Tout l'Ancien Testament est maintenant prêt à être mis sous presse, et M. Inglis se disposait à se rendre cette année à Londres pour en surveiller l'impression.

La population de cette île a diminué de moitié depuis une dizaine d'années, par suite de l'introduction de maladies étrangères au pays. Au mois de juin dernier, un synode réunissait à Aneïtzum onze missionnaires des Nouvelles-Hébrides. Avant de se séparer, ils distribuèrent la Sainte-Cène, et ce fut pour tous un touchant spectacle de voir ces mêmes hommes, autrefois si sauvages, célébrer dans un même amour le souvenir de la mort du Rédempteur, qui les a réconciliés avec Dieu et unis fraternellement les uns aux autres. On peut dire de ces chrétiens qu'ils honorent véritablement leur Sauveur : pas un d'entre eux n'est retourné au paganisme. Il est également digne de remarque que, eu égard à sa population, Aneitzum a fourni un nombre de missionnaires indigènes bien supérieur à celui d'aucune des autres îles des mers du Sud.

Les diverses stations appartenant à la mission des Hébrides sont répandues dans dix de ces îles et s'étendent sur un rayon de cent cinquante lieues environ. On y parle huit langues différentes, sans compter un grand nombre de dialectes se rattachant à chacune d'elles. La diversité des idiômes empêche les missionnaires de se prêter un mutuel appui.

Il est une des Nouvelles-Hébrides, Tanna, dans laquelle, de 1843 à 1858, il n'eût pas été prudent pour un missionnaire européen d'aller s'établir, car elle n'était guère peuplée que de brigands. Cependant les chrétiens des îles voisines tentèrent à diverses reprises d'y introduire l'Évangile. Lorsque les circonstances furent moins défavorables, MM. Paton et Copeland, appartenant à l'Église presbytérienne, et MM. Johnstone et Matheson, de la Nouvelle-Écosse, débarquèrent à Tanna et reprirent l'œuvre commencée en 1842. Mais, après le départ de M. Copeland pour Aneitzum, des épreuves nombreuses fondirent sur ses compagnons. Dans l'espace de trois années, M. Johnstone, Madame Paton et son enfant, ainsi que toute la famille Matheson succombèrent.

M. Paton, resté seul et miné par des accès de fièvre intermittente, se vit en outre obligé de fuir pour sauver sa vie. Mais dans les desseins de Dieu, tous ces désastres devaient avoir pour résultat de réveiller l'intérêt de l'Église presbytérienne d'Australie, qui vint dès lors au secours de cette mission. On fréta un nouveau navire missionnaire avec les fonds recueillis parmi les élèves des écoles du dimanche, et c'est ainsi qu'en 1869, MM. Th. Nelson et Watt purent reprendre l'œuvre abandonnée par leurs devanciers.

Ces chrétiens dévoués ont depuis cette époque continué leurs travaux dans ce champ difficile. Ils ont acquis la connaissance de la langue, traduit diverses portions des saintes Écritures, fondé plusieurs stations qu'ils ont placées sous la surveillance d'instituteurs et de catéchistes, et surtout ils ont su gagner la confiance des habitants. Sur une population de six à sept mille âmes, trois cents personnes environ recherchent la voie du salut. Il est vrai que ce pays est encore trop souvent le théâtre de scènes sanglantes, mais les missionnaires travaillent et prient sans relâche pour la conversion de ce peuple. Ces insulaires sont d'un naturel hardi et belliqueux qui les fait redouter de leurs voisins. Si on parvenait à les amener à Christ, la cause de l'Évangile triompherait bientôt dans toutes les parties de l'archipel. Mais pour atteindre ce glorieux résultat, il faudrait tripler le nombre des missionnaires.

Considérée au point de vue matériel, cette île possède un sol très-riche qui serait d'un grand rapport pour des cultivateurs. Le soufre, qui abonde sur les flancs du volcan, formerait un important article d'exportation. Des sources thermales déversent leurs eaux bouillantes dans la mer. Aussi les femmes du pays font-elles cuire leurs aliments en les déposant dans les trous des rochers.

La marine marchande a fait beaucoup de mal dans ces parages. S'il est vrai que l'Évangile favorise partout le développement du commerce, il n'est pas moins vrai que le com-

merce, lorsqu'il se fait d'une manière peu honorable, est un des plus grands obstacles à la diffusion de l'Évangile. Cependant les navires de Sa Majesté Britannique exercent maintenant une influence salutaire dans ces régions lointaines et sont une sauvegarde pour la vie des missionnaires et pour celle des colons.

ILES GILBERT. — Le développement de l'œuvre missionnaire dans les mers du Sud a été très-remarquable pendant l'année dernière, particulièrement dans les îles Gilbert. On raconte que, dans une de ces îles, il y a un an, une trentaine d'individus à peine professaient le christianisme, tandis qu'aujourd'hui 320 ont rejeté les erreurs païennes.

Dans une autre de ces îles, au lieu de quatorze candidats, on en compte jusqu'à 400, dont une centaine ont été reçus membres de l'Église. Dans deux autres enfin, les progrès ne sont pas moins encourageants.

RAROTONGA. — Il n'y a pas longtemps, un jeune indigène de Rarotonga arrivait à Londres et en visitait les curiosités. Au Muséum, une rangée d'idoles attira son attention et, dans le nombre, il en remarqua une portant l'inscription de son pays. Il se prit à la considérer, demanda à la toucher et après un minutieux examen la rendit en disant : « Je vous remercie beaucoup, voilà la première idole que je vois de ma vie. » Au temps du vénéré John Williams, on en comptait environ 100,000 dans la seule île de Rarotonga. Quelle n'est pas la puissance de l'Évangile pour avoir si bien fait disparaître jusqu'au dernier vestige du paganisme, qu'un jeune homme de dix-neuf ans puisse rendre ce témoignage qu'il n'en a jamais vu aucun!

# AUSTRALIE

## MISSION DES FRÈRES MORAVES

Le frère Hagenauer, membre de la mission morave et directeur de la station de Ramahyuck, au sud de l'Australie, non loin de la rivière Darling, donne, dans son dernier rapport, un résumé des progrès de la civilisation parmi les natifs, depuis l'établissement du christianisme au milieu d'eux.

« Ce pauvre peuple, dit-il, vivait dans l'état le plus misérable et le plus dégradé. N'ayant point de demeure fixe, ils erraient autour des villes et étaient la terreur des enfants et des femmes. Leurs querelles incessantes, leurs cérémonies hideuses autour des morts, et surtout la cruelle servitude dans laquelle ils tenaient leurs femmes, étaient bien connues, sans parler de crimes plus odieux encore. On ne s'étonnera donc pas si cette peuplade barbare était considérée par les blancs comme un voisinage incommode et dangereux.

« Si l'on demande maintenant quel est le résultat de douze années de labeur au milieu de cette population dégradée, je ne saurais mieux répondre qu'en mettant en regard du tableau que nous tracions du passé le tableau du présent.

« Je dirai, tout d'abord, que le nombre de ceux qui ont été baptisés et sont devenus membres de l'Église, après avoir prouvé par leur vie la réalité de leur conversion, est de 51, sans compter 9 qui sont morts dans la foi. Les querelles sanglantes entre individus n'ont plus lieu, et les tribus vivent en paix, du moins celles qui avoisinent la station missionnaire. Les orgies nocturnes, avec leur hideux cortége de cérémonies superstitieuses, ont fait place au chant joyeux des cantiques. On a vu ces païens renoncer peu à peu à se peindre le corps comme à se tatouer le visage, et, au lieu des hurlements et des danses dont ils accompagnaient l'ensevelissement de leurs morts, on les a vus verser des larmes

de regret, au départ de ceux qu'ils avaient appris à aimer.

« On peut dire que, sauf quelques rares exceptions, leurs habitudes vagabondes ont disparu, et en même temps la terreur qu'ils inspiraient à la population blanche. Les femmes, au lieu d'être, comme autrefois, les esclaves de leur maris, sont traitées par eux avec tendresse et respect. Quant aux différents services, ils sont régulièrement suivis, la semaine et le dimanche, et le repos du sabbat est mieux observé que chez bien des peuples européens. Ajoutons encore que le nombre des communiants est de 23.

« Enfin, au début de notre mission, ces noirs de l'Australie vivaient dans un état de complète indolence, n'ayant guère d'autre souci que de manger, de dormir et de se procurer des boissons fortes. Combien de fois j'ai dû les aller chercher un à un dans les cabarets, m'efforçant de leur persuader de venir écouter la bonne nouvelle de l'Évangile, et apprendre à devenir des hommes meilleurs ! Par la grâce de Dieu et avec beaucoup de persévérance, les plus grandes difficultés ont été vaincues, et ces sauvages ont appris à mettre en pratique, dans leur vie quotidienne, les leçons de l'Évangile. Leur paresse s'est changée, chez un très-grand nombre, en activité intelligente, et ils trouvent leur plaisir, en même temps que leur intérêt, à cultiver chacun un petit morceau de terre. Ils sont même devenus si habiles dans la culture de l'arrow-root, qu'ils ont obtenu, l'année dernière, une médaille à l'exposition de Vienne.

« En ce qui concerne l'éducation des noirs et l'objection souvent faite qu'on ne saurait les instruire avec succès, il n'est pas difficile, écrit le dévoué missionnaire, de donner une réponse satisfaisante. Les rapports des inspecteurs prouvent que les résultats les plus inespérés ont été obtenus dans notre école aborigène, et que les élèves qu'elle instruit peuvent, avant de la quitter, parvenir au degré d'instruction fixé par le gouvernement pour les autres écoles du pays. »

# AFRIQUE

## MISSION AU LAC NYASSA

La grande nouvelle du mois est l'heureuse arrivée au lac Nyassa de l'expédition missionnaire désignée sous le nom de Livingstonienne. M. Young, dans une lettre au capitaine Wilson, constate qu'après avoir, à l'aide de 800 porteurs, transporté le steamer démonté, ainsi que sa cargaison, au delà des cataractes, on entreprit de le reconstruire. Quelques jours après, il arrivait, à toute vapeur, dans les eaux de ce lac splendide. L'*Ilala*, c'est son nom, s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il peut filer sept nœuds à l'heure, avec une seule pression ; il tient admirablement la mer.

Tandis que M. Young était occupé aux soins que réclamait son navire et à sonder les eaux inconnues dans lesquelles il allait le lancer, le reste de la petite troupe missionnaire s'employait activement à construire des maisons près du cap Maclear.

« Jusqu'à présent, écrit M. Young, cette entreprise est couronnée du succès le plus éclatant. Nos espérances sont aussi brillantes que nos débuts ont été prospères. Pas un des indigènes que nous avons rencontrés jusqu'ici n'a montré la moindre hostilité ; beaucoup ont, au contraire, témoigné une véritable joie de notre présence. Avant de nous lancer dans le Nyassa, je me rendis auprès du chef Mponda, à travers les États duquel passent forcément tous les esclaves que l'on dirige sur les côtes. Il fut très-civil et nous offrit des présents. Il nous a donné la permission de nous établir sur n'importe quel point de son territoire. Toute la péninsule du cap Maclear est soumise à son autorité, et, pour quelques pièces de calicot, il a consenti à s'opposer au passage des esclaves..... Nous sommes un sujet d'étonnement et d'admiration pour les Arabes et pour les indigènes, mais les premiers

secouent la tête d'un air inquiet. Ils semblent se demander si leur règne n'est pas passé.....

« Sur le lac, nous croisâmes un négrier, mais il était vide. Sans doute, il allait chercher quelque cargaison. Avant que nous fussions proches, il nous rendit le salut et le capitaine nous cria, dans un mauvais anglais : Moi, pas d'esclaves à bord ! »

Cette dernière phrase nous semble tout à fait significative. Tout montre que la nouvelle mission est établie sous le regard de Dieu. Le peuple, en faveur duquel elle est entreprise, l'accueille avec reconnaissance et bonheur, et les trafiquants d'esclaves ont pris peur à la première apparition des messagers du salut.

## COMMERCE DES ESCLAVES DANS LA MER ROUGE

Un correspondant d'un journal anglais, qui a dernièrement visité les ports de la mer Rouge, constate qu'environ sept mille esclaves sont annuellement introduits dans les ports de Hodeida, Koonfidah, Doheia, Yambo, Moka et Djeddah. Dans les quatre premiers, les esclaves sont amenés ouvertement et admis sur le payement de 25 pour cent de leur valeur, comme prime au gouvernement turc. Comme il existe deux consuls, un français et un anglais, à Djeddah, les esclaves n'arrivent dans ce port que nuitamment, ce qui n'empêche pas qu'il existe un marché régulier dans le voisinage. Le prix des garçons varie de 250 à 375 francs, celui des filles de 300 à 500, et celui des adultes de 600 à 1,000, suivant qualité.

Ce correspondant ajoute : « J'ai moi-même visité incognito plusieurs de ces marchés à esclaves, mais rien n'efface de mon esprit la cruelle impression qui y est restée gravée. »

# ASIE MINEURE

## L'ORPHELINAT DE BROUSSE

On vient d'établir à Brousse (Bithynie) un orphelinat pour les petites filles restées sans parents ni secours après la terrible famine qui a dernièrement ravagé l'Asie Mineure. Ceux-là seuls qui ont récemment parcouru ces contrées désolées peuvent se faire une idée de l'épouvantable détresse qui y règne. Des enfants demi-nus, hagards, abrutis par la faim, surgissent derrière toutes les haies, tous les pans de mur, sans même que les habitants s'aperçoivent de leur dénûment et songent à y remédier. Il y a là une occasion évidente de relever un pays dont la principale plaie est l'ignorance et la dégradation des femmes. Toutes ces fillettes secourues, élevées selon les enseignements de l'Évangile, et préparées au rôle d'institutrices, pourraient exercer une véritable influence sur les destinées de leur pays.

On l'a senti et de suite on s'est mis à l'œuvre. Le vice-consul anglais, M. Gilbertson, a pris l'initiative et collecté des fonds pour l'érection d'un bâtiment convenable; mais les cœurs généreux n'ont même pas attendu, et l'on a commencé dans des conditions les plus incommodes, dans un local beaucoup trop étroit.

Laissons la parole au directeur, M. G. Bagdasarian :

« Au mois de janvier 1875, M. Garabedian me pria de venir l'assister dans l'œuvre d'évangélisation qu'il a entreprise à Brousse. Cette ville était à ce moment le refuge d'un grand nombre de malheureux échappés à la famine, mais réduits à la dernière extrémité. Voyant la déplorable condition des enfants et en particulier des petites filles, je résolus de tenter quelque chose en leur faveur et j'écrivis dans ce but à mon frère qui étudie à la maison missionnaire de Bâle. Je le priais d'exciter l'intérêt du Comité et de quelques autres amis en

faveur de cette œuvre, et en même temps j'insérai plusieurs avertissements dans les journaux de la localité.

« M. Adolphe Sarian, de Bâle, m'envoya immédiatement une somme de 1,500 francs. Je rendis grâce au Seigneur pour ce premier don et, malgré l'avis de plusieurs personnes qui me conseillaient d'attendre d'autres fonds, je résolus de commencer tout de suite, comptant sur la fidélité de Celui qui s'appelle le Père des orphelins. J'engageai une femme âgée comme surveillante, et je recueillis une petite fille dont le père était mort de faim, et que sa mère avait amenée de Mouradchoy à Brousse, dans l'espoir de lui conserver la vie. Son nom est *Lousig*, ce qui signifie « petite lumière. »

« Singulière analogie ! En effet, le 13 juillet 1875, une petite lumière s'est levée sur l'Asie Mineure et, Dieu voulant, elle croîtra jusqu'à ce qu'elle en soit devenue le soleil.

« Mariam, une autre de nos petites filles, fut trouvée mendiant dans les rues. Elle avait perdu son père et sa mère, et ne pouvait se réclamer de personne. Elle était venue toute seule de Bilijick et était sur le point d'être vendue comme esclave, lorsque nous intervînmes pour l'amener dans notre asile. Une troisième, Anne, est venue de Gool-Dagh, à quatre jours de chemin de Surg. Elle aussi, pauvre petite, est restée sans protection à la suite de la famine. Elle n'avait plus rien d'humain lorsqu'elle nous fut amenée. Elle ne se souvenait plus depuis quand elle vivait de tous les détritus qu'elle rencontrait sur son chemin. Elle était cousue dans les guenilles qui la couvraient. On ne put l'en débarrasser qu'en les coupant de dessus elle, et lorsque son petit corps fut à nu, nous vîmes qu'il ne présentait qu'une plaie dont certaines parties dévorées de vermine faisaient peur à voir. Tous ceux qui se trouvaient là ne purent retenir leurs larmes. Une autre, du nom d'Élisabeth, est restée seule au monde en accompagnant sa mère qui mourut en se rendant à Kathia pour acheter du blé; son père est devenu fou de chagrin et de misère. »

# VARIÉTÉS

### NAKAHARA

A mi-chemin sur le flanc des collines de Kobe, se trouve une villa japonaise, charmante avec ses larges vérandahs sur lesquelles ouvrent des salles fraîches et gaies, éclairées par un vitrage qui règne sur tout le front de la maison. La vue dont on jouit est ravissante. A vos pieds s'étend l'importante cité de Kobe avec ses soixante mille âmes. Au delà, le coup d'œil embrasse cette merveilleuse mer intérieure dont on ne saurait trop dire la beauté; ses eaux étincelantes au soleil présentent le panorama le plus varié. Ici, de rapides steamers surchargés de passagers se croisent avec de lourdes jonques indigènes d'un style suranné; tandis que, sur les bords, des myriades d'embarcations se balancent sur la crête des vagues, attendant les unes le promeneur nonchalant, les autres le commerçant affairé, mais toutes offrant au regard, avec leurs peintures multicolores et leurs voiles mouvantes, un aspect chatoyant, plein d'intérêt et de vie.

Dans le lointain, sur l'arrière-plan, on distingue des pics dont le front neigeux se détachant sur le fond bleu du ciel contraste seul avec l'apparence générale du pays. En effet, de quelque côté que se porte le regard, il n'aperçoit qu'un jardin splendide, ou plutôt une succession de jardins dont le moindre coin est entretenu avec le goût le plus exquis.

La maison dont nous parlons était devenue la propriété d'un ex-daïmio ou prince attaché à la cour. Les dépendances se composent d'un vaste parc, orné de tous les arbustes rares et de toutes les fleurs connues au Japon et arrosé par des lacs artificiels avec leurs ponts rustiques. On y remarque surtout

une grotte artificielle, cachée sous un cep de vigne luxuriant, et du fond de laquelle s'échappe une source vive.

L'acquéreur de ce domaine faisait partie de cette classe, nombreuse au Japon, d'hommes qui ont volontairement sacrifié leur haute position, leurs titres et leur immense fortune pour concourir au bien-être de leurs compatriotes moins fortunés, par l'établissement d'un gouvernement plus libéral. Quelques-uns d'entre eux sont véritablement grands de caractère et dignes d'être à la tête d'une nation. Nakahara est de ce nombre. Il est d'une taille élevée pour un Japonais, sa figure est intelligente et distinguée. Il a une aimable jeune femme, à la physionomie douce et expressive, et qu'accompagne toujours une nombreuse suite de domestiques. Trois jeunes enfants complètent la famille.

Notre demeure était située à peu de distance de la leur, et, chaque jour, la mère et ses suivantes, les enfants et leurs nourrices venaient nous rendre visite, apportant avec eux distraction et gaieté. En effet, ils sont si désireux de nous imiter en tout, que leurs tentatives ne sont pas toujours heureuses et sont fréquemment de nature à provoquer l'hilarité. Les enfants, dont l'aînée avait cinq ans à peine, étaient vêtus de robes d'un tissu riche, à grands ramages. La taille interminable et la jupe rasant le sol étaient une imitation des modes étrangères, mais n'en donnaient pas moins à ces pauvres petits je ne sais quel air antique, le plus plaisant du monde. Ils portaient aussi des chapeaux ronds et des souliers qui contrastaient avec les modes du pays, et ils étaient l'objet de la curiosité générale, tant de la part des Européens que des indigènes.

Après quelque temps de relations amicales, Nakahara vint un jour nous demander de veiller à l'aménagement de sa nouvelle habitation qu'il désirait meubler à l'américaine. C'était un grand travail. Nous hésitâmes. Toutefois, nous n'eûmes pas la liberté de refuser et nous fûmes amplement récompensés de notre peine par la joie et la reconnais-

sance qu'il nous témoigna. Il trouva qu'il n'y manquait qu'une seule chose et, pour se la procurer, il entreprit le voyage de Yokohama. C'était... une machine à coudre, qu'il rapporta en triomphe; depuis ce moment, sa jeune compagne consacra régulièrement le temps de ses visites chez nous à apprendre l'art de tailler, de bâtir et de coudre; c'était sa distraction favorite.

Nous les engageâmes un jour à dîner chez nous. Ce premier repas, suivant des usages tout à fait étrangers, fut pour eux un véritable événement. Moi-même, j'en concevais quelque inquiétude. Si notre rosbif traditionnel, notre purée de pommes de terre et notre plum-poudding allaient leur répugner ! Que leur offrir à la place ? Mais nous le vîmes ensuite, peu leur importait la chère, pourvu qu'ils eussent l'occasion de s'asseoir sur de vraies chaises, à une grande table, et de se servir de couteaux et de fourchettes. On sait que leurs tables n'ont guère plus de quinze centimètres de hauteur et qu'ils mangent couchés sur des nattes ou des coussins. Ils réussirent parfaitement à saisir les usages de nos repas civilisés; mais ils craignaient qu'un de leurs enfants ne commît quelque maladresse. Inquiétude superflue! Ces enfants sont de petits personnages si observateurs et si sérieux, qu'aucune nuance ne leur échappe.

Peu de temps après, en retour de leurs visites quotidiennes, nous allâmes les surprendre dans leurs somptueux appartements; c'était plaisir de leur en voir faire les honneurs. Tout était parfaitement arrangé. Aucun accessoire n'y manquait : livres et albums de prix, tableaux de maîtres, cheminées avec leurs garnitures de cuivre ; mais, dans chaque pièce, on avait ajouté les couchettes et coussins indigènes, car c'est surtout notre genre de siéges qu'ils ont eu le plus de mal à adopter. Suivant les règles de leur étiquette, des domestiques obséquieux nous servirent du thé parfumé, dans de mignonnes tasses de Chine, aussi fragiles que des coquilles d'œufs. De beaux fruits nous furent aussi offerts dans des corbeilles

délicatement tressées. Nous eûmes une conversation intéressante sur la révolution pacifique qui s'opère en ce moment dans l'empire; puis nous nous séparâmes enchantés de la demeure et de l'accueil de Nakahara.

Un détail intéressant sur le nouveau-né, charmant bébé qui mérite bien une mention. La jeune mère, résolue à élever son enfant à l'européenne, avait eu toutes les peines du monde à se procurer une couturière anglaise pour faire confectionner la layette. Rien n'avait été épargné : ni les riches broderies, ni les fines dentelles; cependant, nous nous demandions parfois avec surprise pourquoi le mignon petit être était toujours affublé de l'antique costume, copié point pour point sur celui de son aïeule. La vérité se fit jour dans une de nos visites; avec une confusion charmante, père et mère nous firent la confidence que personne n'avait pu réussir à habiller l'enfant dans sa fraîche toilette étrangère. Nous dûmes comprimer une envie de rire avant d'offrir, avec toute la gravité requise, le secours de nos mains. Quelle reconnaissance nous excitâmes! Toute la famille, parents, enfants et bonnes, se groupa autour de nous pour ne rien perdre de la cérémonie. Quand nous présentâmes à l'admiration générale le fils bien-aimé, plus beau que jamais dans sa parure enfantine, des larmes de joie et de reconnaissance mouillaient les yeux des parents agenouillés. Mais il faut avoir vu la différence que présente un enfant dans le costume de son âge ou dans le respectable appareil d'une vieille matrone, pour comprendre leur émotion.

Durant le cours de ce bel hiver japonais tout paré de soleil, nous vécûmes dans l'intimité de cette aimable famille dont le commerce nous permit d'acquérir une connaissance spéciale des mœurs, des habitudes et de la langue du pays.

A notre retour d'Osaka, vers la fin du printemps suivant, une figure désolée guettait notre arrivée. C'était celle de Nakahara. Il venait, la mort dans l'âme, nous supplier de le suivre au chevet de sa fille aînée, ravissante enfant aux grands

yeux noirs, dont chacun aimait l'excellent caractère. Je la trouvai se tordant sous les étreintes de l'agonie. Elle se mourrait d'une angine couenneuse, mal terrible auquel les Japonais ne sont point sujets et se connaissent peu. On n'avait pas songé à appeler un médecin étranger, et maintenant il était trop tard. Je ne pus que mêler mes larmes à celles des parents et leur parler de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Toutefois, il y eut bien des cris et bien des pleurs lorsque l'enfant tendrement aimée, la première-née, la joie et l'orgueil de ses parents, laissa retomber sa paupière fatiguée pour ne plus l'ouvrir ici-bas.

Nakahara nous exprima le désir que sa fille fût enterrée suivant nos rites, « comme si elle était à vous », disait-il. Nous fîmes donc faire un petit cercueil en bois de camphre; je le doublai d'un beau mérinos blanc et nous y déposâmes l'enfant revêtue de sa plus fraîche parure. Je disposai ensuite, à l'entour, des fleurs apportées par des mains amies, et, au lieu d'un drap noir, on jeta à profusion sur le couvercle du petit cercueil des fleurs d'azalée blanche qui le dérobaient à la vue. Ainsi parée, l'enfant, dans son calme repos, avait une telle apparence de vie que, posant ma main sur la tête inclinée du père, je ne pus m'empêcher de répéter ces paroles du maître : « Elle n'est pas morte, mais elle dort. » C'était touchant de voir les petites sœurs, la mère, la nourrice apporter incessamment quelque jouet favori, en murmurant d'une voix brisée : « Elle sera contente de trouver cela quand elle s'éveillera. » Quelle douceur pour nous de pouvoir dire à ces cœurs pleins de tristesse, que l'enfant bien-aimée était désormais sous la garde du bon Berger, dans le bercail où la douleur n'a plus d'accès!

Jamais je n'oublierai l'expression du père tandis qu'il me sollicitait de lui redire si vraiment j'étais *bien sûre* que l'enfant de pauvres païens, qui n'avaient jamais suivi le « chemin de la Bible, » serait favorablement accueillie dans le ciel des chrétiens, au lieu d'entrer dans le corps d'un vil animal.

Après les funérailles, Nakahara, suivi de tous les siens, vint auprès de nous afin d'apprendre quelques-unes de nos belles hymnes. Il avait soif d'en savoir davantage sur le Sauveur et ses rachetés. Quel privilége de donner ces premières leçons d'une religion simple et vraie, et de voir ces pauvres affligés puiser la consolation dans les paroles du Maître!

HÉLÈNE THOMPSON.

LE MISSIONNAIRE ET LE BRAHMINE. — M. John Thomas, missionnaire baptiste de Serampore, était un homme original, mais très-capable. Son tact et sa facilité de reparties sont restés inséparables du souvenir de ses travaux parmi les Indous. Un jour que, sur les bords du Gange, il évangélisait une troupe d'indigènes groupés autour de lui, un brahmine lui posa tout à coup cette question :

— Ne dites-vous pas, Monsieur, que l'homme pèche parce qu'il est tenté par le démon? — Oui, répondit le missionnaire. — En ce cas, reprit le brahmine, c'est le démon qui est coupable et non pas l'homme, et c'est lui qui mérite le châtiment.

Comme plusieurs des assistants manifestaient leur approbation :

— Brahmine, voyez-vous ce bateau qui descend la rivière? demanda M. Thomas. — Parfaitement. — Eh bien! supposons que j'engage quelques-uns de mes amis à assassiner les personnes qui le montent et à s'emparer des biens qui s'y trouvent, qui de nous aurait mérité le châtiment? — Mais, repartit le brahmine avec vivacité, vous mériteriez tous sans exception d'être mis à mort. — Vraiment! s'écria le missionnaire; vous avouez donc que si vous vous associez au démon pour commettre le péché, vous partagez sa culpabilité et méritez la même condamnation!

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.


JOURNAL DES MISS  S ÉVANGÉLIQUES DE PARIS. Juillet 1876
PARTIE ORIENTALE
DE
L'AFRIQUE DU SUD
Echelle
0 50 100 200 300 400 Kilomètres
BANYAIS
BATONGAS
Fl. Zambeze
BASIZOULOUS
MASCHONAS
MATEBÉLÉS
BANYAÏS
(Visités par Assert)
Sofala
Lac salé
MATCHEN
MAKALAKAS
MAKOAPAS
BANYAIS
BATONGAS
BAMANGOUATOS
Schoschong
BAMOZILAS
Fl. Limpopo
Makoapas
RÉPUBLIQUE
DU
TRANSVAAL
Water Bergen
Prétoria
BAOUANKETSIS
BAROLONGS
BAKATLAS
BAHAROUTSIS
BAROLONGS
MAKASANAS
Baie Délagoa
AMASOASIS
AMATONGAS
BATLAPIS
DIAMOND FIELDS
ÉTAT LIBRE
DE L'ORANGE
Bloemfontein
Mont aux Sources
ZOULOUS
Baie Ste Lucie
NATAL
Pietermaritzburg
D'Urban
Port Natal
BASSOUTOS
CAFRERIE
COLONIE
DU CAP
Stormbergen
East London
Port Elizabeth
Baie d'Algoa
MER DES INDES
Méridien de Paris
Gravé par R. Hausermann, 27 Rue St André des Arts.
Paris Imp. Dufrenoy 37 Rue du Four St Germain

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## LETTRE DE LA SOCIÉTÉ DANOISE DE MISSIONS

Parmi les encouragements que Dieu a daigné accorder à notre Société depuis son origine, l'un des plus doux a été de se voir aimée et appréciée par toutes les Églises évangéliques. Les Comités de missions protestantes de tout pays ont applaudi à ses efforts, se sont réjouis de ses succès, lui ont témoigné une vive sympathie dans ses heures de péril et de souffrance. Jamais elle ne s'est vue traitée en rivale, jamais elle n'a connu les tristesses du délaissement, ou l'amertume des collisions produites par des préventions ecclésiastiques.

C'est une bénédiction que nous avons fort appréciée, mais pour laquelle nous n'avons pas été assez reconnaissants et nous n'avons pas rendu suffisamment grâces à Dieu. Il nous le fait sentir, en ce moment, de la façon tout à la fois la plus tendre et la plus efficace, par la voix d'une Société sœur avec laquelle nous avons peu de rapports directs, mais dont l'estime et l'affection nous ont toujours été fort précieuses. Cette Société, c'est celle des Missions danoises dirigée par le docteur Kalkar. Nous ne saurions mieux lui témoigner notre

gratitude qu'en mettant sous les yeux de nos frères de France, et de tout pays, la lettre qu'elle vient de nous écrire.

Copenhague, 7 juillet 1876.

*Au Directeur de la maison des Missions évangéliques de Paris.*

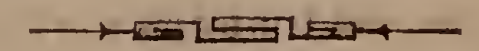
Monsieur et très-honoré frère en Jésus-Christ,

Réjoui autant qu'édifié des travaux de votre Société pour l'avancement du règne de Dieu parmi les païens et frappé de la manière particulièrement heureuse et bénie dont ces travaux sont dirigés et exécutés ; considérant, d'autre part, que le succès et l'extension même de votre œuvre sollicitent de nouveaux sacrifices de la part des amis des missions, le Comité de la Société danoise de Missions a résolu de vous offrir un don de 693 fr. 48 c. comme témoignage de sa vive et fraternelle sympathie, priant Celui de qui procèdent toute grâce excellente et tout don parfait de bénir abondamment et vous-même et les ouvriers, non moins capables que courageux et dévoués, qu'il vous a fournis et que vous avez pu envoyer.

« Tu es notre sœur; sois fertile en mille et mille générations. » (Genèse XXIV, 60.)

Veuillez, honoré et cher frère, agréer l'assurance de nos sentiments fraternels et de notre dévouement en Jésus-Christ notre Sauveur.

KALKAR,
docteur en théologie.



# LESSOUTO

## M. DIETERLEN ET SES COMPAGNONS DE VOYAGE ARRÊTÉS A PRETORIA, CHEF-LIEU DU TRANSVAAL

On a vu dans notre dernier numéro la petite bande missionnaire en partance pour le pays des Banyaïs faisant à Léribé ses derniers préparatifs et recevant les adieux des pasteurs et des anciens du Lessouto réunis en synode. Nous pensions que nous n'aurions plus après cela qu'à suivre nos voyageurs d'étape en étape et nous anticipions sur le bien qu'allaient nous faire des récits instructifs et édifiants. Cette attente était bien fondée. On en jugera, en lisant un peu plus loin une lettre de M. Dieterlen pleine de précieux détails sur les premières journées de marche. Le contentement et l'entrain régnaient dans la petite caravane; on n'y pressentait aucune difficulté sérieuse. Mais voici que quelques lignes écrites de Morija par le docteur Casalis, le 28 mai, nous jettent dans une vraie consternation. Elles portent ce qui suit :

« Dieterlen et les catéchistes ont été arrêtés par le gouvernement du Transvaal. Ils avaient paisiblement traversé Pretoria et l'avaient dépassé de toute une journée de marche lorsqu'un officier municipal et deux maires de campagne les ont poursuivis et arrêtés. Les hommes ont été ramenés à Pretoria; les femmes ont été conduites à huit lieues de là dans une ferme. Les catéchistes sont en prison, Dieterlen a été relâché moyennant un cautionnement de 7,500 fr. (1) On avait préalablement fait subir à chacun d'eux un interrogatoire ; leurs wagons avaient été minutieusement fouillés. Le cher Dieterlen n'a pu nous écrire qu'un billet très-court,

(1) Chacun comprendra que M. Dieterlen ait voulu en profiter pour pouvoir travailler à la délivrance de ses frères. (*Note des Réd.*)

n'étant pas sûr que sa correspondance fût respectée. Il ne prévoyait pas et nous ne prévoyons pas encore non plus quel sera le résultat de cette affaire. M. Swart (le secrétaire du gouvernement) lui avait déclaré qu'il serait probablement renvoyé dans le Lessouto ; dans un autre moment, il lui avait dit que si l'on avait su qu'il était « ministre de l'Évangile, » on ne l'eût pas traité ainsi. Vous pouvez vous représenter dans quel état on est à Morija ! Espérons que le Seigneur délivrera ses serviteurs. Dès que nous le pourrons, nous vous enverrons des nouvelles ultérieures. Pauvre Dieterlen ! pauvres catéchistes ! quelle a dû être leur stupeur ! »

L'arrestation prolongée de ces serviteurs de Dieu serait une injustice si criante, un tel attentat à la civilisation et au christianisme que nous avons encore peine à y croire. Nous aimons à penser que le gouvernement du Transvaal aura vite reconnu qu'il était dans son intérêt de ne pas s'exposer à une réprobation universelle. Nous regrettons que la nécessité de paraître au moment ordinaire nous force de mettre sous presse avant l'arrivée de la prochaine malle du Cap. Si nous recevons d'autres nouvelles avant le tirage de la dernière feuille de ce numéro, nous en donnerons au moins un résumé.

En attendant, que nos lecteurs parcourent la lettre qui va suivre, elle les rassurera et les consolera plus que tout ce que nous pourrions dire. Dieu ne permettra pas que la violence de l'homme fasse échouer une expédition aussi saintement conduite !

Au bord du Vaal, 30 avril 1876.

Cher Monsieur Casalis,

Il n'est pas toujours facile de faire son devoir. Quand vous avez appris que je partais pour le pays des Banyaïs, vous vous êtes sans doute dit entre autres choses : « Bon ! voilà Dieterlen qui se met en route et qui va envoyer au Journal des Missions de longues lettres pleines de récits intéressants et variés. » Ce

serait bien mon désir aussi, car je souhaite de tout mon cœur que nos Églises de France s'intéressent à cette mission comme leurs sœurs du Lessouto, et en suivent les progrès avec une sollicitude toute maternelle ; et s'il était en mon pouvoir de le faire, je vous écrirais aujourd'hui même tout ce qui peut exciter l'intérêt et le zèle pour notre œuvre naissante. Mais je me demande comment remplir ce devoir.

Vous savez par expérience qu'un missionnaire est parfois peu missionnaire, et que du port où il débarque au pays où il entrera en activité, il y a une longue distance à parcourir très-lentement, et peu de circonstances où il puisse exercer son ministère. Je suis dans ce cas; je chemine à travers l'État-libre et le Transvaal avec de gros bœufs qui ne vont pas assez vite, à mon gré, et en compagnie de femmes et de petits enfants qui craignent les marches forcées et les étapes pendant la nuit ; nous attelons, nous dételons, nous faisons la soupe, et repartons, et ainsi de suite; ce sera notre ordinaire pour deux ou trois mois, sinon plus. Que voulez-vous que je raconte à vos lecteurs ?

S'ils étaient initiés à la vie d'Afrique, ils trouveraient peut-être plaisir à entendre parler des détails de chaque jour, ils en comprendraient la poésie, et feraient volontiers quelques journées de marche avec nous. Les dames examineraient le wagon et les ingénieux arrangements qui le rendent si confortable; elles assisteraient à nos essais de cuisine et me donneraient peut-être quelques bons conseils pour varier mes menus et tirer parti de toutes les richesses de mon garde-manger; les enfants se joindraient aux quatre fillettes qui font partie de notre caravane; elles sauteraient à la corde avec elles, chanteraient avec elles nos beaux cantiques auxquels les pauvrettes ne comprennent pas encore grand'chose, et courraient de tous côtés pour ramasser du combustible. Les hommes mettraient la main au wagon, attelleraient et dételleraient; ils préféreraient peut-être décrocher la carabine et donner la chasse aux antilopes qui s'enfuient de tous côtés

à notre approche. Le soir, on se réunirait autour du feu, on causerait, on ferait des plans pour l'avenir, on demanderait pour la centième fois à Asser comment sont faits les Banyaïs, et les quelques mots de leur langue qu'il a retenus. On ferait ensemble la prière du soir, avec le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et loin de tous les hommes. Et l'on s'endormirait en écoutant les bœufs, attachés à la chaîne, se coucher lourdement en poussant ce gros soupir que vous connaissez et qui, dit-on, vous est resté comme un bon souvenir du passé.

Il y aurait donc moyen de passer ensemble quelques bons moments, car la vie de voyageur en wagon a, quoi qu'on en dise, une bonne dose de poésie. Cela dépend sans doute des caractères. Je comprends que bien des gens la redoutent, parlent de ses ennuis, des lenteurs, des accidents, de la monotonie d'un voyage à travers les pays incultes où l'œil ne rencontre de tous côtés que de l'herbe jaune agitée par le vent. Mais je suis de ceux qui ont le défaut de tout voir en beau; je jouis de ma situation, et si parfois je sens combien il serait doux de ne pas être seul à observer et à admirer, ce n'est pas à dire que je regrette mon sort et trouve ma destinée trop dure. Quitter le Lessouto a été une crise douloureuse, et mon pauvre cœur, que j'aurais voulu épargner, en est sorti tout meurtri; mais j'ai accepté franchement ma nouvelle position; je ne la compare pas à d'autres, je ne pense pas aux chemins de fer, à la vie de famille, aux conversations avec les amis. Je suis étranger et voyageur sur la terre des vivants, j'en ai pris mon parti, et je suis heureux.

Du reste, nous sommes en nombre, et mes braves compagnons de voyage sont pour moi une ressource de tous les instants. Je voudrais vous les présenter l'un après l'autre, pour que vous puissiez les connaître personnellement, et qu'en lisant leurs noms, vous sussiez à quel caractère ils se rapportent. C'est d'abord Asser, célèbre dans tout le Lessouto

pour avoir visité les Banyaïs, figure peu significative au repos, mais qui devient belle quand il parle au public. Sa femme, Sébina, une grosse femme qui peut à peine remuer, assez bruyante, un peu bourrue, mais de bonne composition. Andras, un jeune catéchiste, naïf et toujours gai ; on lui a décerné le périlleux honneur de conduire le tombereau aux provisions, attelé de huit bœufs, et où, pendant des heures, les jambes pendantes et fredonnant toutes sortes de mélodies, il agite son grand fouet en cherchant à imiter les cris rauques et sauvages des « *drivers* » de profession. Césarina, sa jeune femme, qui est ma petite maman, m'arrange mon wagon, me fait ma popotte, et avec laquelle je combine les déjeuners les plus délicats et hasarde des mets nouveaux dont sans doute la recette ne se trouve pas dans la « Maison rustique des dames » que j'ai scrupuleusement emportée. Puis c'est Elias, qui mène mon wagon et le considère comme le sien et surveille tout ce qui me concerne avec un soin tout paternel. Liboké, le gardien de nos bœufs, qui le soir, autour de la marmite, ouvre son sac à histoires et tient tout le monde éveillé par ses récits. Onésima, un autre catéchiste, petit homme très-posé, très-tranquille et qui est très-précieux quand il s'agit de parler avec les Boers dont il connaît les mœurs et les idées. Enfin Asaële, un ancien de l'Église de Morija, qui parle peu, représente peu, mais qui a de l'étoffe en lui. Je ne parle pas de leurs femmes, de leurs enfants dont trois sont nés dans les dernières six semaines, et qui débutent dans la vie au milieu de fatigues et de cahots qu'ils supportent vaillamment, les pauvres petits. Nous avons en sus quatre jeunes gens, bruyants et entreprenants, désireux de voir du nouveau et rêvant merveilles de tous genres. En tout, vingt-deux personnes, deux chevaux, trente-sept bœufs, trois wagons et cinq chiens que je ne mentionnerais pas, s'ils ne nous faisaient pas reconnaître de loin pour des Bassoutos en voyage, tant ils sont maigres et laids.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ces braves gens, qui ont

quitté une partie de leurs enfants au Lessouto, leurs familles, leurs amis, sans espoir de les revoir ici-bas, et qui vont au-devant d'une vie difficile, périlleuse peut-être, le sourire sur les lèvres et le cœur sans souci. Il y a là une bonne leçon pour nous autres Européens qui crions si haut quand nous souffrons un peu pour le règne de Dieu et qui avons toujours sur les lèvres le mot de sacrifice. Je vous assure que j'ai rougi plus d'une fois de honte en les voyant obéir si simplement à l'appel de Dieu, tandis que je me faisais prier et discutais avec Lui, calculant les difficultés, les dangers, et marchandant mes services au lieu de les offrir comme en payement, pour tous les biens que j'ai reçus de Lui. Aujourd'hui encore, quand je sens qu'un petit mouvement de faiblesse se produit en moi, je pense à mes compagnons de route et à leur foi, et je résiste à la tentation en voyant comment ils se comportent. Ils ont accepté l'Évangile simplement et comme des enfants, c'est pour cela que tout ira bien pour eux et que leur récompense sera grande dans les cieux. Mais je voudrais que déjà sur la terre ils en eussent une part, et qu'en tous cas, leurs noms et leur conduite fussent connus de ceux qui prennent à cœur l'œuvre de Dieu.

Jusqu'à présent, nous voyageons parmi les Boers; nous avons traversé l'État-libre sans encombre, passant par Bethléhem, passant le Namahali et le Vaal, que nous trouvons heureusement guéable, et nous préparant à marcher sur Heidelberg dans le Transvaal. Nous avons partout rencontré de braves gens qui nous ont donné du lait, du combustible, et même un peu de viande. Il ne m'est pas facile de m'en tirer avec les Boers, car je ne sais que quelques mots de leur langue; je tâche cependant de faire de mon mieux; j'entre en conversation tête baissée et ce n'est que quand je suis tout à fait dans l'embarras ou quand il s'agit de sujets importants, que j'ai recours à ceux de mes gens qui savent cette langue. De cette façon, j'espère arriver à l'apprendre rapidement, autant pour pouvoir étudier de près les Boers, qui sont très-

curieux à observer, que pour pouvoir me tirer d'affaire tout seul à l'occasion.

J'ajoute, en terminant, que nous avons tous bon courage, que nous sommes pleins d'entrain et que jusqu'à ce jour pas un nuage n'est venu assombrir notre voyage. C'est que quand on est comme perdu au milieu d'étrangers on se sent plus près de Dieu, on passe de délicieux moments de communion avec Lui, et on voit clairement comment il pourvoit à tous les besoins de ses serviteurs. Moi-même, je redoutais un peu de me sentir isolé au milieu de mes Bassoutos, mais jusqu'à ce jour je n'ai senti ni isolement ni mal du pays, et je ne pourrais autrement définir mon état d'âme actuel qu'en disant que je suis heureux.

Qu'adviendra-t-il dans la suite? Les Boers du Transvaal nous laisseront-ils passer? Comment nous recevront les Banyaïs?... Referai-je ce même chemin avec Dyke pour m'installer définitivement là-haut? Je n'en sais rien. Nous vivons au jour le jour, laissant au lendemain le soin de ce qui le regarde.

Veuillez bien saluer mes anciens condisciples, Dyke et Cochet et les autres élèves; qu'ils se préparent à force et fassent bonne provision de foi pour l'avenir. Saluez respectueusement les membres du Comité et les amis qui s'intéressent à moi et priez Dieu qu'il me conserve une parfaite communion avec Lui, grâce à laquelle je pourrai affronter tout ce que me réserve l'avenir.

HERMANN DIETERLEN.

La famille de M. Dieterlen nous autorise à reproduire, d'après une lettre qu'elle a reçue de lui, le récit d'une heure bénie que notre jeune frère et ses compagnons de voyage ont passée sous le regard de Dieu, au moment où ils allaient arriver à Pretoria, le chef-lieu de la république du Transvaal.

« Pas loin de Pretoria, 7 mai 1876.

« A ma Mère,

« Si tu avais passé ici, il y a un instant, tu aurais été très-étonnée. Tu aurais vu une jolie ferme, entourée d'arbres, de champs, des bosquets de tous côtés faisant penser aux vergers de Normandie. Un peu plus loin, tu aurais entendu chanter un cantique. Tu te retournes ; à ta droite, trois wagons dételés, une tente, deux feux qui s'éteignent, et, à l'ombre d'un des wagons, des Bassoutos endimanchés assis sur l'herbe et ton fils au milieu d'eux, tous chantant un beau cantique, tous heureux, tous recueillis. L'un d'eux se lève : c'est Asser que j'ai prié de faire le culte aujourd'hui et qui parle de Marie qui a choisi la bonne part. Après cela, c'est moi qui les exhorte à mon tour, spécialement en vue de la sainte Cène que nous allons prendre ensemble et que nous désirons beaucoup prendre ici. Quand on est au milieu de gens que l'on ne connaît pas et en présence de difficultés de tous genres que l'on ne peut soi-même surmonter, on aime à se retrouver face à face avec le « Tout-Puissant, » avec Celui qui garde ses serviteurs et aplanit le chemin devant eux ; il fait bon s'unir à Jésus plus étroitement que jamais. Voilà pourquoi nous prenons la cène et nous la prendrons ainsi tous les premiers dimanches du mois. Le pain dans une soucoupe le vin dans un gobelet d'étain, le tout sur un de ces barils où l'on met sa provision d'eau, et recouvert d'un linge blanc. Voilà l'autel, l'Église, les fidèles et le pasteur. Tout cela est simple, mais bienfaisant ; je ne saurais dire assez combien j'ai joui de ce culte et comme je me sens courageux et fort pour une nouvelle semaine de voyage.

« Nous sommes à une étape de Pretoria, dans un endroit charmant. Un ruisseau d'eau courante ; des arbres qui en cachent les bords, étendent leurs branches au-dessus de l'eau, formant des ponts naturels ; des plantes grasses partout ; des fleurs, des oiseaux qui chantent, de l'ombre, un vrai petit paradis !... Il y a mieux que cela dans les Vosges, mais

après trois semaines de voyage à travers l'État-libre et le Transvaal on sait apprécier ces petits coins où tout invite au repos et à la joie. Aussi passons-nous ici deux jours. C'est demain que nous traverserons Pretoria. « H. D. »

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous recevons, au dernier moment, le numéro de la *Petite Lumière* du Lessouto, du mois de juin, et nous y lisons ce qui suit :

*Des missionnaires arrêtés et emprisonnés.*

« En plein dix-neuvième siècle, un État qui s'appelle chrétien a osé violer les lois de l'hospitalité en emprisonnant un des missionnaires français et les catéchistes qui se rendaient avec lui dans l'intérieur de l'Afrique pour y prêcher l'Évangile.

Voici la traduction d'une lettre de M. Dieterlen écrite le 12 mai :

« Nous sommes à Pretoria (Transvaal) dans les mains de la justice. Nous avions traversé cette ville le 8 sans aucune difficulté. Le mardi et le mercredi suivants, nous nous étions arrêtés chez le révérend Grunberger (1) pour renouveler nos provisions. Nous étions repartis à quatre heures et demie. Entre huit et neuf heures, nous cherchions un endroit où nous pussions dételer et passer la nuit, quand nous vîmes arriver six cavaliers, parmi lesquels étaient un officier municipal et deux maires de campagne. Ils nous ordonnèrent de retourner à Pretoria. Je déclarai qui nous étions et dans quelles intentions nous voyagions. — Nos wagons ont été fouillés. Asser, Andreas, Onésima, Asaële et Elias sont en prison. Le wagon des catéchistes, dans lequel étaient leurs femmes et leurs enfants, a été envoyé à huit heures de marche d'ici, sur une ferme. Je suis encore considéré comme prisonnier, mais le révérend Grunberger a eu la bonté de fournir une caution de 7,500 fr.

(1) M. Grunberger est un des missionnaires de la Société de Berlin.

Je n'ai pas revu Asser et ses compagnons depuis hier matin; on me dit qu'ils ne sont nullement abattus et qu'ils sont heureux de souffrir pour le Seigneur.

« M. Swart, secrétaire du gouvernement, nous a dit qu'on va probablement nous ordonner de retourner au Lessouto. Mais Dieu est plus puissant que les hommes et il sait ce qu'il a à faire.

« N'ayez aucune inquiétude à notre sujet; l'épreuve nous a fortifiés et nous sommes prêts à souffrir pour l'amour de la justice. »

« Que dire après un tel récit? ajoute la *Petite Lumière*. Voilà donc des hommes et des femmes qui avaient courageusement quitté leur pays, abandonné leurs maisons pour l'amour du Seigneur et qui sont arrêtés par un gouvernement appelé chrétien. Ils n'ont violé aucune des lois du pays qu'ils traversaient. Ils avaient des fusils pour se procurer du gibier et pour se défendre contre les bêtes féroces; ils avaient emporté des vêtements et autres objets comme moyen d'échange. Leur intention était de fonder une mission, au sein d'une tribu habitant très-loin au delà des limites du Transvaal, et ils ont été arrêtés et traités comme des malfaiteurs et peut-être sont-ils déjà en route pour revenir chez eux!... »

Le Seigneur prendra en main leur cause qui est la sienne. Appelons son Esprit de sagesse et de force sur nos missionnaires, sur le Comité, sur tous les hommes qui vont avoir à s'occuper de cette grave affaire. Prions surtout, prions avec foi et la porte se rouvrira.

Au moment où cet article paraissait, on apprenait que toutes les remontrances et tous les efforts de M. Dieterlen avaient été inutiles. On lui avait péremptoirement ordonné de rebrousser chemin avec les catéchistes et l'on pouvait s'attendre à les voir rentrer au Lessouto très-prochainement.

RAPPORT DE M. A. MABILLE, SUR LA SESSION DU SYNODE

Morija, 6 mai 1876.

C'est du 5 au 11 avril que les représentants des Églises du Lessouto ont tenu leur troisième synode. L'Église de Léribé, quoique le nombre de ses membres soit petit, avait eu le grand courage de se charger d'héberger les frères attirés par les circonstances. Ce n'était pas peu de chose, car les délégués, tant anciens que catéchistes, étaient au nombre de 78, et il y avait en sus beaucoup de visiteurs, hommes et femmes, et tous les membres de l'expédition missionnaire qui vient de partir pour le pays des Banyaïs.

Le bureau avait été nommé d'avance par la conférence, et se composait de M. Coillard, président, de M. Germond, vice-président, et de M. Mabille secrétaire.

Après une prédication de circonstance faite par M. Jousse, le Synode fut déclaré ouvert. Les pouvoirs des délégués des Églises ayant été vérifiés, la parole fut donnée aux visiteurs étrangers.

Nous avions au milieu de nous le missionnaire de l'Église de Kuakua, M. Gustave Maeder, un enfant de la mission du Lessouto, et ses deux anciens. Nous avions aussi la députation d'une Église wesleyenne de la Cafrerie ; ses salutations et ses exhortations chaleureuses furent d'autant mieux appréciées qu'elle apportait un don de 178 fr. pour la mission chez les Banyaïs. Des missionnaires américains et indigènes de Natal auraient dû, eux aussi, être des nôtres, mais la maladie les avait empêchés de se mettre en route. Les autorités du pays, par la bouche de deux magistrats, le major Bell et M. Surmon, et, le lendemain, par celle du chef Molapo, nous assurèrent de leur bon vouloir et de leur désir que le christianisme et l'instruction se répandissent dans le pays. M. Baker, nouveau professeur dans notre école normale, lui aussi salua

le Synode et lui fit part de son intention de faire tous ses efforts pour étendre l'instruction parmi la jeunesse.

Le Synode écouta ensuite des rapports écrits ou verbaux sur la marche des Églises. Ces rapports ont presque tous constaté des progrès ; des réveils partiels ont eu lieu dans plusieurs districts ; les conversions ont été plus nombreuses que dans aucune des années précédentes ; plusieurs nouvelles annexes ont été fondées ; plusieurs chapelles ont été construites ; nos deux écoles supérieures de jeunes gens et de jeunes filles ont fait des progrès remarquables. D'une manière générale, il y a progrès sur tous les points, excepté dans les écoles primaires. Le nombre des élèves de ces écoles a diminué de 223 enfants. Les menées des prophètes et des fauteurs de la circoncision sont cause de cette diminution. Il faut aussi malheureusement en accuser la négligence de certains parents chrétiens qui ne savent pas ou ne veulent pas obliger leurs enfants à suivre régulièrement l'école. Tous les rapporteurs se sont plaints de la jeunesse ; dans une de ses séances, le Synode s'est occupé de cette question d'une manière spéciale et cet entretien a mis au jour bien des détails tristes et navrants ; les jeunes gens et les jeunes filles sont pleins d'orgueil, sensuels, insoumis. Nous avons reconnu que cela tient en grande partie à la transition trop brusque par laquelle nous passons depuis l'établissement du nouvel ordre de choses politiques. La civilisation émancipe ; ici cette émancipation se fait peut-être trop rapidement. Autrefois, la jeunesse était tenue en respect par la crainte du bâton ; maintenant, les parents, à quelques exceptions près, mettent trop la discipline de côté et laissent faire.

Dans deux séances à huis clos, les discussions ont porté sur des restes d'idées et de coutumes de provenance païenne que nous avons grand'peine à extirper entièrement de nos troupeaux. Les peuples qui ont vécu de tout temps privés de la connaissance de Dieu n'ont jamais eu que des notions de moralité fort relâchées ; ce n'est pas une tâche facile que de

leur inculquer la pureté dans les mœurs, dans les désirs et les paroles.

Nous avons consacré une bonne partie de notre session à traiter des sujets relatifs à l'avancement du règne de Dieu. Il y a d'abord notre mission intérieure. Chaque Église a son œuvre à elle, — ses annexes et ses écoles. La moyenne de ce que donne chaque membre varie. Dans telle Église, elle est de 2 fr. 50 c., tandis que dans telle autre, cette moyenne se monte jusqu'à 11 fr. 50 c. ; la moyenne générale est de 5 fr. 50 c. par tête. Mais il y a telle Église dont les membres sont peu nombreux, tandis qu'elle a plusieurs annexes ; il lui est impossible de maintenir avec ses seules ressources l'œuvre qui lui est dévolue ; jusqu'à présent, dans un cas pareil, c'est le Comité-Directeur qui a fourni la somme complémentaire. Mais nous voulons en venir à nous passer de ce secours. L'année passée, nous avons ramassé tout près de 1,000 fr. pour cet objet spécial ; cette année, nous l'espérons, cette somme sera de beaucoup dépassée. Les Églises qui ont besoin de ce secours sont celles de Léribé et de Cana ; probablement aussi celles de Matatièle et de Paballong seront dans le même cas, vu qu'elles vont fonder plusieurs annexes. Il est encore bien des lieux où nous devrions établir d'autres succursales, si nous avions plus d'ouvriers. La nécessité d'occuper le plus d'endroits possible devient de plus en plus évidente. La mission catholique se propose de fonder une seconde station principale dans le district de Léribé, et l'Eglise anglicane (la fraction *ritualiste*) désire ardemment commencer une mission au Lessouto, ignorant, selon sa coutume, ce qui existe, puisqu'à ses yeux nous ne sommes pas l'*Eglise*. Aussi voulons-nous construire entre nos diverses annexes, de petites chapelles qui seront desservies régulièrement par le catéchiste ou l'ancien le plus voisin. Une autre proposition faite au Synode, c'est que de temps en temps les catéchistes ou anciens d'une Église invitent ceux de deux ou trois autres,

et que, pendant une quinzaine de jours, ils fassent ensemble une tournée d'évangélisation dans les endroits encore peu favorisés sous le rapport de la prédication.

A cette question de l'évangélisation se rattachait naturellement celle de la mission projetée chez les Banyaïs. Nos missionnaires et catéchistes avec leurs compagnons étaient la devant nous. Ce sont, comme vous le savez, M. Dieterlen Asser et Sébina, Onésima et Anna, Andreas et Cesarina, et enfin Asaële et Elizabetha.

Les Églises du Lessouto ont fourni 7,153 fr. 30 c. et 24 bœufs de trait. Une somme de 1,000 fr. venue d'un ami de Paris s'ajoutant à des dons qui nous ont été spontanément envoyés de la colonie du Cap et de l'État-libre, nous avons eu 7,215 fr. 60 c. de plus. Nous avons acheté un wagon (3,125 fr.) un chariot à deux roues (1,125 fr.), des vêtements, des outils, des fusils pour la chasse et la défense personnelle, des objets d'échange, etc., pour une somme de 6,725 fr., et nous avons remis à nos missionnaires 4,625 fr. pour remplacer les bœufs qu'ils pourraient perdre pendant le voyage.

La séance des adieux dut malheureusement être écourtée : les délibérations avaient pris tout le temps qui était à notre disposition. Nos missionnaires dirent les motifs qui les avaient poussés à se consacrer à l'œuvre de Dieu parmi les Banyaïs. Un député de chaque Église les exhorta à avoir bon courage et à se confier en Dieu, promettant au nom du troupeau qu'il représentait; que des prières ferventes ne cesseraient de monter vers le trône du Père céleste en leur faveur. Le président du Synode leur donna, au nom de tous, la main d'association. C'est, ainsi que nous l'ont fait observer plusieurs amis, entre autres notre cher frère le major Malan, le premier essai d'une mission au sud de l'Afrique entreprise par des Églises indigènes. Et l'intérêt que ce projet a provoqué partout, au Lessouto et ailleurs, est si grand que nous ne doutons pas que d'autres Églises n'entrent bientôt dans la même voie.

Le bureau ayant appris que les troupeaux désiraient être représentés au sein de la Commission synodale pour ce qui regarde l'emploi des fonds qu'ils fournissent à la mission chez les Banyaïs, le Synode a adjoint trois de ses membres à la Commission. Ce sont Nathanaéle, Lefi et Yérémia.

Après cinq jours de séances, le Synode se termina par un vote de remercîments au troupeau de Léribé. Puis nous prîmes tous ensemble la sainte Cène, dans la soirée du 11 avril; elle fut célébrée avec beaucoup de solennité. Le lendemain matin, tous les délégués partaient pour rentrer chez eux.

M. Mabille ajoute à son rapport une réflexion qui sera justement appréciée. C'est qu'on trouvera probablement en France que les missionnaires ont une position trop prépondérante dans le Synode. Nous en convenons, dit-il, « c'est une nécessité qui nous a été imposée par les circonstances. Chaque missionnaire avait eu jusqu'ici une autorité absolue dans son Église. Nous ne pouvions pas sans danger donner de suite à nos troupeaux toute leur autonomie, comme l'exige le système presbytéral auquel nous nous rattachons. Mais nous y tendons, nous nous acheminons vers ce but. Nous avons pu constater cette fois de grands progrès chez les délégués de nos Églises. Les discussions ont été bien suivies, généralement calmes, sans digressions, ce qui est un grand point. Les orateurs, — on peut leur donner ce nom ici tout aussi bien qu'ailleurs, — ont été brefs, ont parlé avec à-propos, chacun attendant son tour. Il convient d'ajouter que notre président a dirigé et résumé les discussions d'une manière qui ne laissait rien à désirer. En somme, nous avons passé quelques bonnes journées en synode et nous espérons que pour nos Églises les résultats en seront bons aussi et nombreux. »

A. Mabille, secrétaire du Synode.

*P. S.* — Une collecte faite au Synode a produit à peu près 1,000 francs.

## SÉNÉGAL

On apprendra avec plaisir, que sur la proposition de MM. Villéger et Taylor, le Comité leur a adjoint dans l'œuvre qu'ils font à Saint-Louis, Mademda, notre premier converti sénégalais. C'est le jeune Jolof qui, lors de son baptême, témoigna sa reconnaissance pour notre Société en demandant qu'on ajoutât à son nom celui du directeur de la maison des Missions. « Mademba peut faire un assez bon catéchiste, » nous écrivait M. Villéger il y a quelques semaines. « Il est très-pieux, il lit constamment sa Bible qu'il connaît bien, le Nouveau Testament surtout. Quand il prend la parole, il dit des choses excellentes. Lundi dernier, il a présidé une petite réunion et il s'en est fort bien acquitté. Le moment est venu pour nous d'agir avec vigueur à Saint-Louis, et Mademba qui en connaît presque tous les habitants, peut nous être d'un grand secours. Avant de vous faire cette proposition, je lui en ai parlé et il a été tout heureux à la pensée qu'il pourrait consacrer sa vie au service de son Sauveur. »

Les directeurs ne pouvaient qu'agréer une demande si opportune et si bien motivée, mais ils ne l'ont fait encore qu'à titre d'essai, voulant que Mademba puisse sans inconvénient pour lui-même, retourner à ses anciennes occupations si la charge qui lui a été offerte se trouve être au-dessus de ses forces.

M. Taylor, dans une lettre qui vient de nous parvenir, représente l'œuvre comme étant en progrès, et nous fait part, en même temps, d'une conversion qui l'a vivement réjoui. Voici ce qu'il nous écrit :

Saint-Louis, 13 juin 1876.

Je suis heureux de vous apprendre que notre mission du Sénégal si longtemps éprouvée présente un aspect encourageant. Le Dieu d'Élie daigne nous manifester sa présence et son pouvoir. Il y a eu un moment où nos cœurs défaillaient,

où nos bras étaient sans force. Nous disions alors avec angoisse : « Où est le Dieu de tant d'illustres propagateurs de « la sainte religion de son cher fils Jésus-Christ ? »

Grâce à ce même Dieu, nos embarras ont pris fin et la mission fonctionne convenablement.

Dimanche, 4 de ce mois, à notre service de l'après-midi, une femme indigène du nom de Mam Touré a été reçue dans l'Église de Christ par le sacrement du baptême. Elle est poitrinaire et elle fut admise, il y a quelque temps, à l'hospice civil. Elle en est sortie précipitamment parce qu'on voulait à toute force la baptiser et qu'elle ne voyait pas, ainsi qu'elle le dit naïvement, une différence assez appréciable entre la religion dans laquelle on voulait la contraindre d'entrer et son ancien paganisme. Peu de temps après, je fis providentiellement sa connaissance et je lui prêchai le salut par la foi en Jésus-Christ. Dieu, dans sa grande miséricorde, lui a ouvert les yeux, a changé son cœur et a fait d'elle une nouvelle créature. Cette pauvre malade qui était sortie de l'hôpital pour fuir un autre baptême, on l'a vue se rendre à pied, pleine de joie, dans la chapelle protestante, le 4 juin, pour y confesser publiquement sa foi au Christ crucifié.

Qu'à Dieu soit gloire !

Notre œuvre se développe et nous avons besoin de secours. Nos services pour les Jolofs sont bien suivis. Notre Union chrétienne de jeunes gens nous donne de l'encouragement ; non sous le rapport du nombre, mais par les progrès spirituels que font ceux qui en sont membres. Notre école marche bien aussi ; les élèves deviennent de plus en plus nombreux et font de sensibles progrès sous le rapport de l'intelligence et de la conduite.

Un instituteur nous est bien nécessaire. Je crains que M. Villéger ne s'épuise complétement. Nous prions le Comité de nous envoyer aussi des livres.

Agréez mes salutations respectueuses et celles de ma femme.

TAYLOR.

M. Villéger, nous écrivant au même moment, nous a aussi parlé de la nouvelle convertie, et nous avons trouvé dans sa lettre quelques détails qui ajoutent à l'intérêt du court récit de M. Taylor.

« Mam Touré est une femme jeune encore, mais près de terminer sa carrière terrestre, selon toute probabilité. Elle est atteinte depuis longtemps d'une maladie de poitrine. Je ne pensais pas pouvoir la baptiser sitôt, parce qu'elle était très-souffrante et qu'elle ne pouvait sans danger venir au culte. S'étant trouvée mieux pendant quelques jours, nous en avons profité. Je ne connais pas sa vie; tout ce que je sais, c'est qu'étant sans ressources et ne pouvant travailler, elle fut obligée d'entrer dans l'hôpital civil de Saint-Louis. » Ici, M. Villéger explique la cause qui obligea Mam Touré de sortir de cet asile et que l'on connaît déjà, puis il ajoute : « Elle retourna chez elle, mais la pauvre femme était bien à plaindre; elle était malade et n'avait pas le moyen de se soigner. Notre frère Taylor qui la connaissait eut pitié d'elle et la prit chez lui, où elle a trouvé du secours et la paix de l'âme. La chambre qu'elle occupe est un magasin assez malsain, mais nous n'avions pas mieux à lui offrir. M. Taylor, l'ayant chez lui, lui parlait tous les jours du Sauveur et notre excellent Mademba, de son côté, s'efforçait aussi de l'éclairer et de lui faire du bien. Leurs soins, leur sollicitude ont eu pour résultat la conversion et le salut de cette âme. Mam Touré a passé par les craintes et les angoisses qui précèdent ordinairement le changement du cœur, mais aujourd'hui elle est heureuse. Elle sait que ses jours sont comptés; elle ne se fait aucune illusion; mais elle ne craint pas la mort. Elle sait que la mort sera pour elle la délivrance et qu'elle a en Jésus un puissant Sauveur, un ami tendre et fidèle.

« Mam Touré est la première femme baptisée par nous au Sénégal, mais elle ne sera pas la dernière. Le Seigneur est amour et il nous sera fidèle si nous le sommes nous-mêmes. Il a commencé son œuvre; il la continuera et l'achèvera. Croyons

seulement et travaillons. « O mon âme, bénis l'Éternel et « n'oublie pas un de ses bienfaits! »

F. VILLÉGER.

Avant de clore cet article sur notre mission du Sénégal, nous reproduisons ici pour l'encouragement de tous les amis de l'œuvre une importante annonce qui a été faite dans notre rapport annuel.

« Grâce à la générosité d'un de nos compatriotes qui a occupé à Saint-Louis un poste de confiance dans l'administration, nous venons de faire l'acquisition d'un immeuble où il y a un logement suffisant pour le missionnaire et sa famille, pour une institutrice et ses élèves, et un local convenable pour le culte. En sus de l'économie d'un loyer, qui nous revenait très-cher, il y a eu pour nous l'avantage d'imposer silence à un certain parti qui décourageait la population en disant que nous n'avions pas l'intention de rester définitivement au Sénégal, qu'on nous en verrait bientôt repartir, sans nous inquiéter de quelques néophytes qui auraient été assez imprudents pour adopter nos croyances. »

... Nous devons bénir Dieu de nous avoir donné les Missions, comme nous devons le bénir de nous avoir donné des écoles du dimanche et des églises, où nos âmes sont nourries pour la vie éternelle. Nous le devons parce que les Missions sont pour notre siècle ce qu'étaient les miracles pour l'Église primitive et les martyrs pour celle du moyen age. Oui, après ces deux grands témoins, les miracles et les martyrs, les Missions viennent à leur tour proclamer la fidélité immuable de cette promesse du Seigneur : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.»

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## NOUVELLE-ZÉLANDE

Le dernier courrier nous apporte de cette île lointaine plusieurs nouvelles d'un vif intérêt :

La consécration au saint ministère d'un nouveau pasteur maori a eu lieu, le 12 mars, à Taupiri, dans le district de Waïkato. C'est l'évêque Cowie qui a officié en cette circonstance. Le candidat présenté par le révérend Heta Tarawhiti se nommait Reihana Kamiti, de la tribu de Tarawa. Il est fils d'un ancien agent laïque et a été élevé à Auckland, au collége de Saint-Etienne. Depuis deux ans, il travaillait comme diacre sous la direction de M. Matthews ; il va maintenant se mettre à la tête de la congrégation indigène d'Ahipara, par laquelle il est tenu en très-haute estime.

L'évêque Cowie a passé le dimanche 23 janvier en visite à Kaïtaïa, la plus ancienne station missionnaire au nord du pays. Quatre services spéciaux furent tenus ce jour-là, et on en gardera longtemps le souvenir. Au premier de ces services, cent vingt Maoris furent admis à la sainte Cène. Beaucoup d'entre eux avaient dû faire de vingt à trente lieues à pied pour se rendre à Kaïtaïa. Le samedi, ils avaient rendu individuellement compte de leur foi devant un missionnaire.

Au second service, l'évêque prononça un discours de circonstance suivi de la communion. Trois pasteurs indigènes présidaient à sa distribution et deux cent neuf Maoris y prirent part. Le troisième service fut célébré en anglais pour les colons européens. Enfin, pour le quatrième, l'église fut littéralement envahie par les indigènes. Seuls, quatre blancs

purent y trouver place. Ce furent M. Cowie et les missionnaires qui l'accompagnaient. L'un d'eux prononça une excellente allocution en dialecte maori, qu'il parle admirablement.

Un grand nombre de néophytes ont été reçus membres de l'Église à Whangaroa, Païhia et Waïmate. Dans cette dernière localité on ne comptait pas moins de 77 candidats.

Une cérémonie d'un autre caractère, mais non moins touchante, a eu lieu à Païhia, dans la baie des Iles, à l'occasion de l'érection d'un magnifique monument en pierre élevé à la mémoire d'un des premiers missionnaires de la Nouvelle-Zélande, Henri Williams. C'est aux natifs qu'est due la première pensée de ce monument ; eux seuls en ont fait tous les frais s'élevant à 4,450 fr. Le jour où le voile qui le recouvrait dut être enlevé et où il fut livré au public, fut mis à part comme un jour de fête. L'évêque Cowie, neuf membres du clergé maori et un grand concours tant d'indigènes que d'Européens assistaient à la solennité.

L'inscription suivante en maori et en anglais décore les bas-reliefs du monument et en explique la destination : « Hommage de reconnaissance à la mémoire d'Henri Williams qui, pendant plus de quarante ans, fut parmi nous un fidèle prédicateur de l'Évangile de paix. Il fut le père de nos tribus. Il arriva parmi nous en 1823, et nous fut retiré en 1867. Ce monument a été érigé par l'Église maorie. »

Plusieurs indigènes prirent la parole à cette occasion. Nous donnons comme spécimen le résumé suivant de l'improvisation prononcée par le révérend Martin Taupaki :

« Bien que chacun de nous soit un monument vivant de l'œuvre de M. Williams, il convenait que l'Église maorie dans son ensemble, érigeât quelque chose de durable pour perpétuer parmi nos descendants le souvenir de celui qui fut notre père et le leur. Il débarqua en 1823 à l'endroit même où nous sommes aujourd'hui assemblés. Nos pères étaient alors des cannibales; mais, sans les redouter, il vint leur apporter l'Évangile de paix. Cette pierre constate qu'il

fut le père de nos tribus. En effet, il voyagea dans l'île tout entière et fut plus connu de tous ses habitants qu'aucun autre missionnaire après lui. La pierre rappelle aussi qu'il fut puissant pour procurer la paix. Nous savons tous combien de fois on le vit se rendre à Tauranga, Hokianga, Oruru, Kororareka et autres endroits pour pacifier des tribus belligérantes. Le premier poisson qu'il attrapa dans le filet de l'Évangile fut Raugi qui reçut au baptême le nom parfaitement choisi de « Chrétien. » Un autre de ses premiers convertis fut Rawiri Taiwhanga, qui est présent parmi nous en ce jour. La coutume d'élever des monuments commémoratifs pour perpétuer le souvenir d'événements importants remonte à la plus haute antiquité. C'est ainsi que dans l'Écriture sainte nous voyons Jacob à Béthel, Josué au Jourdain, Samuel à Ébénézer, dresser des monuments de cette nature et les consacrer par leur alliance avec l'Éternel. Et nous aussi, autour de cette pierre, nous renouvelons notre alliance avec notre Père céleste, lui promettant de n'avoir jamais d'autre Dieu que Lui et de vivre comme étant son peuple. »

Un des membres les plus distingués du clergé maori, entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui le connaissent, le révérend Wiremu Turipona, du district d'Hauraki, se recommande à la sympathie et aux prières de ceux qui savent ce que c'est que la douleur. Un mal funeste qui lui a déjà ravi *onze* enfants, vient de lui enlever le dernier de ses fils, bon et intelligent jeune homme de vingt ans, plein d'avenir, et qui promettait d'ici à quelques années d'enrichir l'Église dont il eût été une des lumières. Ses derniers mots ont été : « Il est bon pour moi d'aller avec Christ. »

Le missionnaire de Waïapu écrit :

« L'église du pauvre Volkner à Opohki, une première fois profanée par les orgies des Hauhaus, et dans laquelle on simula l'instruction du procès de notre frère infortuné, a été réparée par les soins du gouvernement, et, sur la demande des habitants, elle a reçu le nom de St-Etienne-le-Martyr. »

# AMÉRIQUE DU NORD

## MISSION PARMI LES INDIENS

(Suite.)

Nous avons déjà parlé de deux des quatre diocèses qui composent le champ de travail de la Société épiscopale dans cette région extrême. Le troisième comprend les stations éparses sur les territoires qui s'étendent entre les diocèses de la terre de Rupert et de Saskatchewan. C'est celui de Manitoba, subdivisé en cinq districts : Manitoba proprement dit, le fort Alexandre, la Rivière du Cygne, Cumberland et Saskatchewan, ce dernier contigu au diocèse du même nom et s'étendant vers les montagnes Rocheuses, dans la direction de l'Ouest.

Quelle différence entre l'état actuel de la province de Manitoba et ce qu'elle était, il y a un peu plus d'un demi-siècle, lorsque l'Évangile fut porté pour la première fois dans ses forêts vierges, où l'homme et la brute rivalisaient de cruauté, de même que sur les bords de la rivière Rouge, dont elle portait alors le nom ! La province actuelle est régulièrement organisée et fait partie du Canada. Elle possède un lieutenant-gouverneur, un conseil exécutif et une législature représentée par deux chambres.

Winnipeg, sa capitale, voit s'accroître journellement son importance et sa population, bien qu'il soit question de lui créer une rivale. En effet, depuis peu, il a été décidé que l'embranchement principal du chemin de fer canadien, destiné à desservir le pays dans toute sa largeur, traversera la rivière Rouge à un point nommé, à quelques vingt ou trente milles plus au nord de Winnipeg, ce qui donnera à ce point central une importance incalculable en attirant à lui les forces vives du pays. Ceci, toutefois, est encore dans le domaine d'un avenir plus ou moins lointain; pour le moment,

c'est à Winnipeg que se concentrent les plus graves intérêts. Il y existe un collége spécialement destiné à préparer pour les fonctions de catéchistes ou de pasteurs les jeunes gens de toutes races, colons, sang-mêlés, Indiens purs, qui se sentent attirés vers cette vocation. Il suffit que ceux qui se présentent témoignent de convictions chrétiennes et d'une réelle aptitude. C'est sous les soins dévoués de l'évêque Mackray que cette institution a pris l'extension qu'elle méritait, car, il faut le dire, c'est en grande partie de son succès que dépendra l'avenir de la mission dans le pays.

Sur les cinq Églises fondées par la Société sur les bords de la rivière Rouge, deux ont depuis longtemps cessé de dépendre d'elle et se sont constituées en Églises régulièrement organisées. L'Église de Saint-André, aux Grands-Rapides, et celle de Saint-Clément, à Mapleton, n'ont point encore subi cette transformation. Toutefois cela ne saurait tarder, les deux congrégations étant formées de métis dont l'anglais est devenu la langue maternelle. A la dernière station, en descendant la rivière du côté du lac Winnipeg, à Saint-Pierre, on ne trouve guère que des Indiens Cris.

Saint-Clément est la résidence du plus ancien secrétaire de la Société, le vénérable archidiacre Abraham Cowley. Son expérience et son dévouement missionnaire ont rendu son nom célèbre et cher à toute cette région. Comme, en ce moment, il peut se faire remplacer par son vicaire indigène, M. H. Moore, dans une partie de ses fonctions, l'excellent vieillard a repris ses visites aux diverses stations secondaires, éparses dans un rayon de plusieurs centaines de milles. Il leur communique aussi une nouvelle et vivifiante impulsion, encourage les faibles, soutient les pas mal assurés des débutants et n'hésite pas à affronter, plusieurs semaines de suite, les désagréments et les périls d'une vie en plein air.

Saint-André est une paroisse dans toute l'acception du mot; c'est ainsi que l'appréciait, il y a environ un an, M. Young, son nouveau missionnaire. On y retrouve toutes les difficul-

tés de la vie civilisée avec quelques-unes de celles qu'entraînent les conséquences du paganisme. Par exemple les établissements de boissons s'y multiplient; les hautes classes ont adopté avec une déplorable facilité le ton léger si commun aux populations canadiennes d'origine française, et les classes intermédiaires se ressentent encore des tendances nomades de leurs pères.

La congrégation toute indienne de Saint-Pierre, qui fut pendant quelque temps confiée aux soins d'un indigène distingué, M. Mackay, vient d'être confiée aux soins de M. G. Cook. M. Mackay, pendant son court séjour dans cette station, fut douloureusement impressionné par la pernicieuse influence qu'exerçaient les colons. Les natifs avaient commencé par s'assimiler leurs excès et leurs principaux vices. Ils étaient beaucoup moins simples dans la foi et fidèles dans leur conduite que leurs compatriotes de la Rivière anglaise qui, paraît-il, ont conservé leur mode de vie primitif et la ferveur des croyances qui leur furent inculquées. Toutefois, M. Cook, depuis sa prise de possession de ce poste, constate un relèvement et un réveil de la vie spirituelle.

Le développement des Églises dans le district de la Rivière-Rouge est très-retardé par les ravages des sauterelles. En lutte constante avec la misère, elles n'ont pu, jusqu'à ce jour, se constituer en Églises indépendantes, se suffisant à elles-mêmes. Bon nombre d'émigrants n'ont obtenu, depuis trois ans, aucune récolte, et leurs maigres ressources sont complétement épuisées; aussi se présente t-il peu de personnes pour prendre les terres à fermage; le peu de semailles qui ont été faites et qui promettaient un bon rendement ont été de nouveau dévastées. Nous nous joignons de tout cœur aux vœux formés par ces chrétiens si éprouvés, et nous demandons à Dieu de leur épargner désormais ce fléau.

A Sainte-Marie, Portage la Prairie, à soixante milles à l'ouest sur l'Assiniboine, c'est le missionnaire Henri Georges qui continue l'œuvre de ses devanciers.

A Scanterbury réside M. Settie, le doyen du clergé indigène. Malgré ses longs services, il avait résolu, il y a deux ans, de fonder un nouveau poste près de la rivière Nelson. Mais sa tentative n'aboutit pas, et, après avoir beaucoup souffert des rigueurs de la faim, il dut revenir à son ancien poste. Il a là un troupeau de deux cent cinquante natifs chrétiens; il travaille aussi dans les environs où il ne reste plus que quelques Indiens nomades.

Le district du Fort-Alexandre, situé à l'ouest de la province de Manitoba, comprend trois stations importantes: Lansdowne, non loin de l'embouchure du Winnipeg; Islington, à environ cent milles au-dessus, en remontant le courant; et le fort Francis près du lac de la Pluie. Ce dernier poste n'a été occupé que depuis 1874, où M. Phair s'y transporta en quittant Lansdowne. Bien que sur les limites du Canada, il est environné de tribus païennes. Des difficultés de toute nature ont retardé l'œuvre de M. Phair, mais il ne se décourage pas, et il espère qu'il aura bientôt le privilége de voir se former autour de lui un noyau de fidèles et simples chrétiens. L'archidiacre Cowley qui a visité le pays, l'été dernier, a été frappé des bonnes dispositions de ces pauvres gens à écouter l'Évangile.

D'Islington, où travaille M. Baptiste Spence, il n'y a que peu ou point de nouvelles.

De Lansdowne, où un catéchiste indigène, M. Dennet, a remplacé M. Phair, les rapports sont encourageants.

Le district de la Rivière du Cygne est très-vaste et ne compte que deux missionnaires, l'un indigène, à Fairford, et l'autre à Touchwood. L'évêque de Saskatchewan, qui l'a visité l'an dernier, en donne d'excellentes nouvelles, ainsi que M. Readar le missionnaire de Touchwood.

Le district de Cumberland déplore encore la mort de Henry Budd, le vénérable pasteur indigène dont nous avons donné, il y a quelques mois, une courte notice biographique. C'est son gendre, M. Cochrane, qui a succédé au pieux doyen

du clergé indien du nord de l'Amérique, à la station de Devon, et un jeune étudiant du collége Saint-Jean, M. Mackenzie, espère sous peu se consacrer à celle de Cumberland.

Le district de Saskatchewan comprend tout le territoire arrosé par les embranchements nord et sud du fleuve de ce nom ; il s'étend bien au delà de l'endroit de leur jonction et finit à l'ouest, au pied des montagnes Rocheuses. Il renferme aussi cette portion connue sous le nom de district de la Rivière-Anglaise, borné au nord par les limites du diocèse d'Athabasca. Ces vastes solitudes, bien qu'elles promettent de fournir plus tard une véritable source de richesses aux émigrants anglais et canadiens, offrent, pour le moment, un champ illimité aux travaux des missionnaires. Un grand nombre des habitants de la Rivière-Rouge se déplacent vers l'ouest pour échapper aux sauterelles dont nous avons parlé plus haut, et viennent naturellement s'arrêter dans la province de Saskatchewan qui, jusqu'à aujourd'hui, a échappé au fléau. On y trouve en outre d'innombrables Indiens, sauvages et guerriers, appartenant pour la plupart aux trois grandes familles des Cris, des Assiniboines et des Pieds-Noirs. Ces farouches tribus sont essentiellement nomades et dévastent la plaine, les prairies où leurs besoins matériels et leur soif de sang et de rapines se donnent pleine satisfaction. Nul messager de l'Évangile n'est encore à l'œuvre parmi ces redoutables enfants du désert. L'évêque de Saskatchewan, M. MacLean, demande des missionnaires. Dans ce district, la Société des missions épiscopales possède trois stations : Nepowewin, à seize milles au-dessous du confluent des branches nord et sud du Saskatchewan ; le lac du Poisson-Blanc ; et Stanley, sur la Rivière-Anglaise.

C'est à Nepowewin que le regretté Henry Budd commença son honorable et longue carrière. Il y passa quinze ans, étendant ses travaux jusqu'au fort Carlton. Plus récemment et jusqu'au mois de juin 1875, c'était le missionnaire indigène, Luke Caldvell, de la vie duquel on trouvera plus loin un trait

bien touchant, qui avait pris charge de cette station. Lui aussi a été rappelé dans la joie de son Seigneur, après une course souvent pénible mais toujours fidèle. Il est remarquable que cette station, où tant de fruits bénis ont manifesté la puissance de Dieu, n'a jamais eu de missionnaire étranger. Elle a été fondée et soutenue jusqu'à maintenant par des pasteurs indigènes.

La station du lac du Poisson-Blanc compte à peine dix-huit mois d'existence. C'est un pieux fermier du nom de Hines, qui en est le fondateur. On ne peut qu'admirer les débuts de cette œuvre. M. Hines a déjà groupé autour de lui quarante familles d'Indiens nomades auxquels il a communiqué le goût de l'agriculture ; mais pour arriver à ce résultat, il a fait plus de trois cents lieues à pied, chaussé de bottes à neige, portant sur son dos tous les articles indispensables à un campement en plein air et en plein hiver. Les résultats ont dépassé l'attente de tous, ce que voyant, lors de sa tournée pastorale de fin d'année, l'évêque a offert à M. Hines de donner à ses travaux la consécration qui leur manquait, et le jeune fermier a été admis au saint ministère, le 9 janvier. Il désire ardemment voir occuper trois points principaux, dans un rayon de vingt à vingt-cinq lieues de sa station. L'évêque a visité avec lui ces trois lacs, rendez-vous de tribus encore sauvages, et a fait espérer qu'il y placerait sous peu des catéchistes.

Stanley offre beaucoup d'encouragements. A la dernière visite épiscopale, cinquante-neuf catéchumènes ont été ajoutés à l'Église.

Nous avons ainsi passé en revue cet immense champ de travail de la Société des missions épiscopales, qui s'étend de l'océan Arctique au lac Supérieur et du Labrador aux montagnes Rocheuses. Unissons nos prières à celles des courageux ouvriers qui ont déjà tant fait, mais qui soupirent après le jour où la dernière tribu des Peaux-Rouges aura trouvé accès dans le bercail du souverain Pasteur des âmes.

### PÈRE ET CHRÉTIEN

Luke Caldwell, un des pasteurs indigènes de la terre de Rupert, fut pendant quelques années catéchiste à Fairford. Peu de temps après avoir reconnu Jésus pour son Sauveur, il fut nommé à ce poste, et c'était merveille de le voir progresser dans la voie du salut, et grandir sous la direction du Saint-Esprit dont il recherchait les lumières et l'appui.

Un événement qui remonte à cette époque montre à quel point il cherchait à être fidèle à son Dieu. Ce fut à la fois pour lui une cruelle épreuve et une véritable bénédiction.

Il avait une charmante petite fille qui faisait ses délices. Cette enfant tomba malade et, malgré les remèdes que la Mission mettait à sa disposition, le mal empirait tous les jours. Les Peaux-Rouges comptent parmi eux quelques hommes qui mêlent à d'étranges superstitions une véritable connaissance des simples de leurs régions et peuvent effectivement soulager ou guérir diverses maladies. Seulement, ils ne cèdent à aucun prix leurs remèdes, quand il s'agit de les appliquer à un chrétien. Il faut que le malade soit transporté sous la tente où se font leurs incantations et se soumette à des rites absurdes et parfois révoltants.

Luke avait un vieil oncle païen, qui n'avait pas vu sans douleur son neveu déserter les anciennes traditions de son peuple et abandonner tout dessein de devenir un chef puissant et honoré dans sa tribu. Maintes fois il avait tenté, mais inutilement, de ramener le jeune homme aux erreurs du passé; l'occasion était trop belle pour qu'il ne fît pas une nouvelle et suprême tentative. Il s'engagea à rendre la santé à l'enfant pourvu que Luke consentît à la laisser transporter au lieu des incantations. En vain Luke offrit ce qu'il avait de plus précieux pour obtenir le remède qui pouvait sauver son enfant. C'était l'enfant que le vieillard convoitait.

— Non, disait le père en comprimant sa douleur, j'ai donné

mon enfant à Dieu et c'est lui qui en aura soin. S'il veut me la reprendre, que sa volonté s'accomplisse, mais je ne peux pas la lui retirer et vous la livrer pour la consacrer de nouveau au service du démon. J'aime mieux la voir mourir.

Luke se rendit auprès du missionnaire et lui demanda de prier avec lui, afin qu'il ne tombât pas dans cette tentation. Il se sentait faible auprès du lit de sa fille.

Deux jours après, l'enfant était morte, et Luke, le cœur brisé, disait comme Job : « L'Éternel l'avait donnée, l'Éternel l'a ôtée ; que le nom de l'Éternel soit béni ! »

Depuis ce moment jusqu'au jour de sa mort, au mois de juin dernier, il a manifesté par toute sa conduite ce qu'est la véritable consécration au Seigneur et a été en bénédiction partout où il a travaillé pour la cause de Jésus-Christ.

---

Rio-Novo. — A Rio-Novo, à bien des lieues de toute Église chrétienne, un homme trouva une Bible. Il la lut et les vérités évangéliques pénétrèrent si directement jusqu'à son cœur qu'il en parla à ses amis et à ses connaissances, et finit par les assembler pour les leur faire mieux connaître. Dieu lui-même opéra dans l'esprit inculte de ces rudes paysans.

Bientôt ils dépêchèrent un messager à Brotos pour demander qu'on leur envoyât quelqu'un pour les diriger et les enseigner. Il était de toute impossibilité au titulaire de l'Église de Brotos d'abandonner son poste pour se rendre à leurs instances. Toutefois, le messager était tellement pénétré de l'importance de sa mission qu'il refusa de s'en retourner seul.

On l'autorisa à se faire accompagner d'un colporteur, mais on ne s'attendait pas à ce qu'il réussît. Lorsque celui-ci revint, il apportait une liste d'environ 200 personnes qui s'étaient fait inscrire pour devenir membres de l'Église. On a fini par leur procurer un missionnaire, qui a trouvé en arrivant un troupeau nombreux et fidèle.

# CALIFORNIE

## UN NOUVEL ORGANE DU PAGANISME

Nous apprenons par un journal de New-York qu'il se publie actuellement à San-Francisco une feuille chinoise sous le nom de l'*Oriental.* Elle est tout entière inspirée et rédigée pour la plus grande gloire du paganisme. La religion qu'elle professe est celle de Confucius. Sa morale et sa politique émanent de la même source. Il n'est pas jusqu'à sa partie scientifique qui ne soit empruntée au Yih-King, le plus ancien livre de la littérature chinoise. On voit que ses rédacteurs se soucient fort peu de progrès et du temps où ils vivent. Ils emploient pour désigner les peuples parmi lesquels ils habitent les mêmes épithètes que s'ils étaient eux-mêmes à Péking : barbares, tribus des frontières, étrangers, etc., tandis qu'ils se qualifient d'habitants du Céleste Empire, de la Terre fleurie, ou bien descendants des dynasties renommées.

En un mot, ce journal a été fondé pour rattacher l'émigrant chinois au souvenir de la mère patrie et des vieilles traditions et superstitions de ses ancêtres. Il est l'expression de cette bigoterie et de cette suffisance qui caractérisent tout à la fois et le peuple et sa religion.

Nous ne nous étonnons pas que les Américains des bords du Pacifique envisagent, non sans quelque mécontentement et sans quelque appréhension, l'invasion toujours croissante d'une telle population pétrifiée dans son paganisme et dans l'orgueil de son ignorance. « Mais, comme dit le journal auquel nous empruntons ces détails, il y a mieux à faire qu'à les renvoyer ou les tenir en respect. Il faut les convertir ! Que l'esprit d'initiative chrétienne marche de pair avec l'esprit d'inertie du paganisme. Ce qu'il faudrait à San-Francisco, ce serait un journal chinois illustré, édité avec talent et

conviction par quelqu'un qui aime les Chinois et connaisse assez intimement leur langue et leur caractère pour pouvoir s'adresser utilement à eux. Un tel journal, une fois connu, ne serait pas localisé dans ce seul endroit. Il obtiendrait bien vite une immense circulation dans la Chine elle-même, et son influence pourrait devenir incalculable. Nous n'appelons pas l'attention sur cette entreprise comme placement financier, mais comme étant de nature à se recommander d'elle-même à un philanthrope chrétien. »

Joignons à ces lignes quelques chiffres de statistique. Cela fera mieux comprendre la situation respective des émigrants chinois vis-à-vis des Américains.

D'après des renseignements dignes de toute confiance, fournis par un correspondant de San-Francisco, il paraîtrait que la population chinoise équivaut déjà à plus d'un quart des huit cent mille habitants de la province. La ville de San-Francisco, rendez-vous de tout ce qui parle anglais sur les côtes du Pacifique, renferme à elle seule 75,000 de ces émigrés, sur une population flottante inférieure à 500,000 âmes. Dans un an ou deux, si rien ne vient arrêter le flot continuel de l'émigration, les Chinois égaleront ou dépasseront en nombre leurs rivaux de tous pays. Les habitants de la Californie en sont arrivés à cette conclusion digne d'une sérieuse attention que, avant cinq ans, l'élément chinois aura partout la prépondérance et pourra contre-balancer sinon détruire l'influence américaine.

En Australie et dans la Colombie, on signe partout des protestations énergiques contre l'envahissement des Chinois, qui sont haïs et repoussés comme l'étaient naguère les Juifs sur le territoire espagnol.

# JAPON

## ADOPTION DU DIMANCHE COMME JOUR DE REPOS OFFICIEL

La lettre suivante, reçue dernièrement de M. John Piper et datée du 22 mars 1876, renferme des nouvelles du plus haut intérêt sur le développement du christianisme au Japon.

« Votre surprise égalera sans doute votre joie quand vous lirez ce court mais remarquable paragraphe extrait d'un journal indigène paru depuis peu de jours :

« M. Sanjo Sancgoshi, Daijo-Daijin, publie une note officielle abolissant l'observation de l'Ichiroku comme jour national de repos, et lui substituant le premier jour de chaque semaine, à dater du 1er avril prochain. A partir de cette époque, l'après-midi du samedi sera aussi considérée comme un jour de fête et de congé pour les différentes classes de la population. »

« Jusqu'ici les jours du repos national avaient été fixés comme suit : le 1er, le 6, le 11, le 16, le 21 et le 26 de chaque mois, c'est-à-dire tous les cinq jours. Les termes japonais pour désigner un et six sont *Ichi, Roku*, de là le mot Ichiroku employé pour désigner leur jour de repos.

« Depuis quelque temps déjà, le dimanche était observé dans certains ministères comme aussi par des particuliers. Mais à partir de la date officielle mentionnée plus haut, il est réglementairement observé par les chefs du pays. Naturellement, ce qui saute aux yeux des indifférents dans cette mesure, c'est que la nation réalisera par elle une véritable économie de temps. Il se peut que ce soit en grande partie la cause secrète de ce changement; toutefois, cette opinion m'est personnelle, et n'est point formulée dans le pays. Mais quel que soit le mobile qui a déterminé les autorités à prendre cette décision, tous les amis des missions croient que cet

acte spontané du gouvernement est une marque providentielle de l'intervention divine dans les destinées du Japon. En tout cas, c'est une preuve nouvelle de l'influence latente des nations chrétiennes sur ce peuple essentiellement novateur. C'est, je crois, la première nation païenne qui se soit ainsi approprié le dimanche, ce jour d'institution divine par excellence.

« Quel nouvel élan cela ne va-t-il pas communiquer aux efforts des chrétiens ! Tous les indigènes bien disposés pourront venir écouter régulièrement les bonnes nouvelles du salut ; et pour ceux qui se sont déjà enrôlés parmi les disciples du Maître, cette mesure leur facilitera la jouissance des moyens de grâce.

« J'oubliais de faire remarquer que l'observation de ce jour n'est pas imposée de force aux populations. Pour commencer, cette ordonnance n'est, pense-t-on, rigoureusement applicable qu'au personnel de l'administration et aux fonctionnaires de tout ordre. Quant aux masses elles resteront probablement libres de faire ce qu'elles voudront, comme au temps de l'Ichiroku.

« Dieu veuille, dans sa bonne et sage providence, conduire les choses de telle manière que nous ayons bientôt la joie de voir les Japonais jouir d'une pleine et entière liberté d'accueillir et d'embrasser la vérité, telle qu'elle est en Jésus-Christ ! »

Les plus récentes nouvelles du Japon continuent à présenter l'œuvre qui se poursuit dans ce pays sous le jour le plus encourageant. Nous apprenons avec joie que la Société de l'Église épiscopale vient d'ouvrir une nouvelle station à Dsiegata, grande ville située sur la côte occidentale de l'île centrale, à 220 milles de Yeddo.

## AFRIQUE OCCIDENTALE

Nous empruntons à une lettre de M. Nicholson les détails suivants sur les efforts tentés auprès des tribus musulmanes répandues sur le territoire du Sénégal, ou dans les environs.

« L'arrivée de M. Schapira (israélite converti, très-versé dans la connaissance des langues hébraïque et arabe), a produit une véritable sensation parmi les mahométans de Free-town ; un grand nombre d'entre eux sont venus le voir. Le 30 décembre, il devait faire une conférence sur l'islamisme : en conséquence, j'en donnai avis le dimanche précédent, et pendant la semaine le pasteur indigène et le catéchiste en répandirent au loin la nouvelle parmi les mahométans. Beaucoup promirent de venir à la réunion ; mais, avant le jour fixé, ils reçurent l'ordre de ne point y assister. Malgré cette défense, un assez grand nombre de personnes étaient présentes, quelques-unes avaient dû pour cela recourir à un déguisement et revêtir le costume des chrétiens. Un esprit de recherche s'est éveillé parmi les sectateurs du Coran ; puissent beaucoup d'entre eux être conduits à Jésus ! M. Schapira est l'homme désigné pour cette œuvre. Par cela seul qu'il parle arabe et qu'il a résidé en Palestine il est en grande faveur ici. Mais il est bon de lui laisser la parole à lui-même :

« L'arabe m'est d'une très-grande utilité, écrit-il, et le peu que j'en possède est une clef excellente pour m'introduire dans les familles musulmanes qui ont un profond respect pour quiconque connaît cette langue. Dès qu'ils ont su que je la parlais, ils sont accourus en foule pour saluer mon arrivée, et m'ont invité à aller les voir; partout où ils me rencontrent ils me traitent avec un respect marqué. J'en ai profité pour proclamer l'Évangile de Christ dans bon nombre de familles respectables. Le chérif qui passe parmi eux pour un saint m'a envoyé une lettre de salutation. Il demeure chez le chef des Mandingues, ce qui m'a procuré une excellente occasion

d'annoncer le salut par Christ dans cette maison. Le chérif accompagné de plusieurs chefs musulmans est venu me voir ici au collége. Je les ai conduits dans la chambre de M. Sunter, le directeur, qui leur a offert une Bible arabe. Ceci a donné lieu à une longue discussion. J'ai également visité plusieurs familles de l'intérieur et leur ai vendu des Bibles. Généralement elles les achètent assez volontiers. Je suis persuadé que Dieu me prépare une œuvre ici ; car, bien qu'il y ait quinze ans que j'ai quitté la Palestine, cependant Dieu me donne de trouver les expressions avec une assez grande facilité pour parler librement de Jésus et de son Évangile.

« Dans une des familles de l'intérieur que je visitais, un homme m'offrit un poignard ; je lui donnai en retour une Bible en lui disant : « Ce livre a plus de prix que les pierres « précieuses et il est mieux affilé qu'un poignard ; une per« sonne frappée d'un coup de poignard passe de la lumière « dans les ténèbres, tandis que celles dont le cœur est pénétré « par les paroles de ce livre passent des ténèbres à la lumière. » Il se montra très-reconnaissant de mon cadeau, et me pria de lui indiquer où il pourrait trouver la doctrine du Christ.

« Je lui recommandai le sermon sur la montagne pour qu'il pût se convaincre par lui-même de la différence qui existe entre les enseignements de Jésus et ceux de Mahomet.

« M. Nicholson m'avait offert son église pour que j'y fisse le 30 décembre ma conférence spéciale pour les mahométans. La veille du jour fixé nous fîmes, M. Sunter et moi, une visite dans une famille musulmane où nous apprîmes que le prêtre avait absolument défendu d'assister à notre réunion. Nous prolongeâmes notre visite et nous prêchâmes Christ dans cette maison. Je leur citai divers passages de leur propre catéchisme et du Coran, et ils ne furent pas peu surpris quand je leur dis que je pouvais leur prouver que la majeure partie en avait été écrite par un Juif, longtemps avant la naissance de leur prophète. De là nous nous rendîmes chez le prêtre pour essayer de lui faire retirer sa défense, mais

nous ne pûmes y réussir. Il nous conduisit à la mosquée, où quelques musulmans se trouvaient réunis. Je crus l'occasion excellente de lui annoncer Christ ainsi qu'à son peuple. J'insistai particulièrement sur les fondements des deux religions, et sur la manière dont elles s'étaient l'une et l'autre propagées dans le monde. Enfin 800 personnes environ, tant hommes que femmes, assistèrent à la conférence. »

M. Schapira a visité dernièrement Port-Lokkoh, ville importante située à 40 milles de Sierra-Leone ; dans la même lettre, il donne sur ce voyage les détails suivants :

« Nous demeurions dans le palais du roi ; il nous rendit visite le lendemain matin. Il nous parut être un homme d'un bon naturel. M. Ashcroff lui offrit quelques présents, et nous eûmes avec lui une très-longue conversation. Il fut satisfait d'apprendre que je parlais l'arabe. Il est capable de lire le Coran dans cette langue et a quelque connaissance de la Bible. Je lui offris l'Évangile selon saint Luc en arabe ; il en fut très-content, et me demanda de lui donner la Bible complète. Je lui dis que je ne pouvais pas la donner, mais seulement la vendre à très-bon marché, 5 shellings. Il me remit de suite l'argent et s'étonna qu'on n'en demandât pas un prix plus élevé. Ceci me fournit l'occasion de lui parler de la Société biblique et des bénédictions que Dieu par son moyen répand sur un grand nombre de nations.

« Il était très-attentif et me dit ensuite : « Ce serait mon plus ardent désir qu'il pût en arriver autant à mon peuple et à mon pays. » Il possède plusieurs villes et est très-riche en esclaves, car, hélas ! la plaie de l'esclavage existe encore ici. Un esclave homme ou femme coûte de 75 à 100 francs. On donne un homme en échange d'une vache et trois hommes pour un cheval. Quelqu'un voulut me faire acheter un poney et me dit : « J'ai donné trois esclaves pour l'avoir. — Et moi, lui dis-je, je n'en voudrais pas quand vous me donneriez avec lui toutes vos richesses, parce qu'il a été payé avec des hommes créés à l'image de Dieu. »

« Je prêchai au moyen d'un interprète. Un de mes auditeurs m'affirma que le nom de Mahomet était mentionné dans la Bible. Je défiai le prêtre qui le lui avait dit de me le prouver; il se garda bien d'accepter le défi. »



L'HOMME TOMBÉ DANS UNE FOSSE. — La supériorité de l'Évangile sur tous les autres systèmes religieux a été démontrée d'une manière à la fois simple et frappante dans une courte allocution prononcée par un chrétien chinois :

« Un homme, dit-il, vint à tomber dans une fosse très-profonde. Là, étendu dans la vase, incapable de faire le moindre mouvement, il poussait des cris de détresse. Confucius passa près de cette fosse, y jeta un coup d'œil et dit au patient : Je suis tout peiné de vous voir dans une telle situation; mais, comment n'avez-vous pas eu la sagesse d'éviter cet accident ? Laissez-moi vous donner un conseil : Si jamais vous parvenez à sortir de ce mauvais pas, prenez les plus grandes précautions pour ne point retomber dans un bourbier semblable. Et ce fut tout ce que Confucius sut faire pour lui.

« Ensuite, survint un prêtre de Bouddha qui, ayant aussi jeté un regard sur le blessé, s'arrêta et lui dit : Pauvre ami, je suis vraiment désolé de vous voir là. Si, en vous aidant des pieds et des mains vous pouviez grimper jusqu'aux deux tiers ou même jusqu'à la moitié de la hauteur de cette fosse, de mon côté, je descendrais un peu pour vous porter secours. Mais, hélas ! le malheureux était dans l'impossibilité complète de se mouvoir.

« Le dernier de tous, Jésus vint à passer par là ; il entendit des cris, s'approcha du bord de la fosse, descendit jusqu'au fond, puis, prenant cet homme dans ses bras, il le remonta, le remit sur ses pieds et lui dit : « Va et ne pèche plus. »

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## LESSOUTO

### RAPPORT DE M. DIETERLEN SUR SON ARRESTATION A PRÉTORIA ET SON RETOUR FORCÉ DANS LE LESSOUTO

Morija, 28 juin 1876.

*A Messieurs les membres du Comité,*

Messieurs,

Ce n'est pas sans peine que je me décide à vous adresser ces quelques lignes ; il est pénible d'avoir à annoncer de tristes nouvelles, ou de revenir sur des faits que l'on voudrait pouvoir oublier pour tourner ses regards vers l'avenir, vers le domaine des espérances et des souhaits. Mais je vous dois quelques détails sur le voyage que je viens de faire avec quatre évangélistes indigènes, car vous tenez sans doute à savoir par suite de quelles circonstances une expédition missionnaire, commencée sous de si heureux auspices et avec le concours de tant de chrétiens, est venue échouer contre la mauvaise volonté de quelques hommes et n'a abouti, au

point de vue humain, qu'à un échec humiliant. Je tiens du reste à vous donner de plus amples informations, dans mon propre intérêt : ayant été placé à la tête de l'expédition, et étant le seul blanc de la troupe missionnaire, j'ai le privilége de porter toute la responsabilité de notre retour, et, s'il y a quelqu'un à blâmer, c'est moi. Il importe donc que je vous montre que j'ai fait, non pas ce qui pouvait être fait de mieux, mais au moins ce que j'ai pu faire de mieux, dans les circonstances si difficiles où je me suis trouvé.

Depuis notre départ de Léribé jusqu'au delà de Prétoria, notre voyage a été des plus agréables; sauf un timon cassé et réparé en quelques heures, nous n'avons eu aucun accident, aucun accroc. Nous avancions avec entrain, ne pensant qu'aux Banyaïs, faisant des plans pour notre installation et nos débuts parmi ces peuplades, tous heureux d'avoir consacré notre vie à cette œuvre nouvelle. Je ne saurais trop dire quel bon esprit régnait parmi notre petite troupe : du sérieux et de la gaieté tout à la fois, pas de regrets, pas de murmures, le sentiment que le gouvernement du Transvaal pourrait nous chercher chicane, mais la certitude que Dieu était avec nous et arrangerait, s'il y avait lieu, tout ce que les hommes essayeraient de gâter. Bref, on y était de tout cœur, et personne ne doutait du succès de l'entreprise.

Nous traversons l'Etat-libre sans encombre, passons le Namahali et le Vaal, et continuons notre route vers la capitale du Transvaal. Nous approchons du premier village que nous devons traverser, Heidelberg, et nous campons à quelques kilomètres de là. « Les Boers, nous disions-nous, savent que nous devons passer ; s'ils veulent nous arrêter, c'est ici qu'ils le feront ; prenons courage et soyons prêts à tout. » Nous attelons, traversons le village en plein jour, faisons des emplettes, mettons des lettres à la poste. Personne ne nous fait d'observations, personne ne nous arrête, et nous allons camper à une heure de là, bénissant Dieu de ce qu'il nous a gardés dans ce moment critique.

Quelques jours après, nous passons le dimanche à trois heures de Prétoria, dans un endroit charmant, près d'un ruisseau d'eau claire, entourés de bosquets d'arbres dont les feuilles sont déjà roussies par le froid. Nous prenons la communion, pour nous fortifier en vue de ce qui pourrait arriver, et chacun de nous se sent plein de courage et du désir d'avancer avec plus de confiance encore qu'auparavant. Le lundi, vers neuf heures, nous traversons Prétoria; on nous regarde avec curiosité, on lit mes noms et qualités sur les côtés de mon wagon, on s'étonne, on discute, le *veld cornet* lui-même (espèce de maire) nous voit passer, à ce qu'il me dit plus tard, quand je fis sa connaissance malgré moi; bref, notre passage a lieu en plein jour, sans que le gouvernement fasse rien pour s'y opposer.

Nous poursuivons notre route vers le nord-est, pleins de reconnaissance et nous disant que, cette fois-ci, la partie est gagnée et qu'après tout le gouvernement du Transvaal n'est pas si mal disposé à notre égard. Nos bœufs continuent à marcher avec entrain; nous n'en avons pas encore perdu un seul, bien que depuis trois semaines nous voyagions sur une route infectée par une terrible maladie du bétail. Le mercredi, vers quatre heures du soir nous quittions un marchand anglais, chez lequel nous avions passé près de deux jours et qui avait mis à notre disposition tout ce dont nous avions besoin. Vers huit heures, par un magnifique clair de lune, je marchais en avant des wagons avec Asser, cherchant un ruisseau ou une mare auprès de laquelle nous pussions passer la nuit, quand deux cavaliers arrivent sur nous à bride abattue, me demandent brusquement mes papiers et, apprenant que je n'ai pas ceux qu'ils désirent, nous ordonnent de faire exécuter demi-tour à nos wagons et de retourner à Prétoria. L'un d'eux est le *shérif;* il exhibe un mandat d'arrêt à mon adresse, me met la main sur l'épaule et me déclare son prisonnier, ce qui, soit dit en passant, fit fort peu d'impression sur moi. Bref, après quelques explications, nous rebroussons chemin,

croyant toujours qu'après avoir payé les droits d'entrée pour nos bagages et nos fusils, nous pourrions reprendre notre voyage en paix. A onze heures du soir, on nous permettait de dételer près d'une ferme. Le lendemain, ces messieurs fouillent le wagon des évangélistes et mettent les caisses suspectes sur le tombereau aux provisions. Tout cela, avec mon wagon, doit retourner à Prétoria et y être inspecté par qui de droit.

Le jour même, j'arrivais à Prétoria dans un cart, entre le *veld cornet* et le shérif, qui s'étaient singulièrement radoucis en voyant que je ne le prenais pas sur le même ton qu'eux, et, qu'après tout, je n'avais pas trop l'air d'un contrebandier. Le secrétaire du Conseil exécutif exigea de moi une caution de 300 livres sterling (7,500 fr.), pour lesquelles un missionnaire berlinois, M. Grüneberger, eut la bonté de se porter garant. Je fis ma déposition, déclarant qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions, et insistant sur le fait que nous n'avions pas de marchandises dans nos wagons, mais simplement des objets d'échange au moyen desquels nous comptions nous procurer de la nourriture dans des pays où l'argent n'a pas de valeur. J'ajoutai que notre intention n'était pas de nous établir dans les limites du Transvaal, mais au delà du Limpopo, et que, par conséquent, étant de simples voyageurs, nous n'avions pas à faire de démarche auprès du gouvernement, ni à lui demander de passe-port ou quoi que ce fût. Le tout fut écrit par un secrétaire et adressé au Conseil exécutif qui prit immédiatement l'affaire en mains.

Comme on nous accusait d'être des contrebandiers et d'avoir quelque part un canon, on procéda à l'examen de mon wagon; ces messieurs ouvrirent toutes les caisses, mirent leurs mains partout, dans la provision de biscuit, dans les habits, dans les chandelles, et ne trouvèrent ni canon, ni mitrailleuse, ni bombe à pétrole. La comédie du complot terminée, on prit note du contenu de mes caisses et on entama l'affaire par un autre bout. On se décida à me traiter en mis-

sionnaire ; le procureur général me dit « que le gouvernement ne se souciait pas d'avoir des missionnaires français au delà du Limpopo. » Je lui répondis que ces pays n'appartenaient pas au Transvaal. — « Savez-vous quelles sont nos intentions à leur égard ? Avez-vous connaissance des traités que nous avons pu faire avec les natifs ou avec les Portugais ? » Voilà, Messieurs, la réponse que me fit le procureur. Il s'est bien gardé de la reproduire sur le document par lequel il nous signifia l'ordre de sortir immédiatement du Transvaal ; ce sont là des choses que l'on n'écrit pas, de peur d'éveiller les justes susceptibilités d'autres gouvernements ou d'exciter l'indignation de tous les vrais chrétiens. Mais là est le secret de la politique du Transvaal à notre égard. On nous craint parce qu'on connaît notre attachement pour les natifs, notre dévouement à leurs intérêts...

Mais je m'oublie et fais une plaidoyer qui serait à sa place à Prétoria et non à Paris. Pour en revenir aux faits, on m'intima l'ordre de retourner incontinent sur mes pas, avec menace de confiscation de nos wagons et d'emprisonnement de nos personnes, si nous tentions de forcer le passage. J'eus à payer 14 livres sterling (350 fr.) pour les frais du procès ; on fit sortir de prison les quatre évangélistes qui y avaient passé deux nuits fort peu agréables et un jour. On m'autorisa à retirer de la cour de la maison de ville nos deux wagons qui y avaient été remisés en compagnie de l'artillerie du Transvaal : quelques petites pièces de campagne, un grand canon prussien et une mitrailleuse française venue de Berlin.

Nous étions libres, nous étions de nouveau réunis, les femmes et les enfants nous ayant rejoints le dimanche matin au point du jour. Mais quel triste revoir ! Nous ne pouvions croire que tout était fini et que nous devions revenir sur nos pas. Tant de rêves dissipés en un moment, et la perspective de retourner en arrière après être arrivés si près du but nous brisaient le cœur. Hommes et femmes, catéchistes et conducteurs de wagons, tous étaient tristes, tous se demandaient si

nous étions le jouet d'un mauvais rêve ou si telle était bien la volonté de Dieu.

Je résolus de faire une nouvelle démarche et demandai une audience au président du Transvaal ; elle me fut accordée. Le lundi donc, je me rendis au cabinet du président et causai longtemps avec le procureur général, protestant énergiquement contre la violence qui nous était faite. Je discutai également avec le président lui-même sans pouvoir obtenir de réponse raisonnable aux objections que je lui adressais. Je vis bien que j'avais affaire à des hommes déterminés à faire leur propre volonté et mettant ce qu'ils considèrent comme les intérêts de l'État au-dessus de toutes les lois divines et humaines. Le parlement étant réuni, je m'adressai à deux de ses membres dont j'avais fait la connaissance les jours précédents, et qui m'avaient paru fort scandalisés de la conduite du gouvernement à notre égard. Je les priai, pour l'honneur de leur pays, de déposer sur le bureau de la chambre une interpellation à notre sujet ; mais ils n'osèrent accéder à mon désir, déclarant que si le gouvernement portait l'affaire devant les représentants du pays ils parleraient en notre faveur, mais qu'ils ne pouvaient prendre l'initiative de la chose.

J'avais épuisé tous les moyens que j'avais à ma disposition. Un autre eût sans doute mieux plaidé notre cause et fait plus d'impression sur les autorités du Transvaal, et maintenant qu'il n'en est plus temps, il me vient à l'esprit bien des arguments que j'aurais dû employer, bien des répliques que j'aurais pu faire ; mais je crois pouvoir dire que, privé de toute espèce de conseiller et seul sur la brèche, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir l'autorisation de continuer notre voyage et que je n'ai capitulé qu'à la dernière extrémité. Je reçus une note du gouvernement m'intimant l'ordre de quitter immédiatement le territoire de la république. Ces messieurs me l'avaient fait attendre longtemps, sans doute parce qu'il leur semblait plus difficile et plus périlleux de mettre noir sur blanc des ordres qu'il est aisé de donner de vive voix : *Verba volant*,

*scripta manent*. Cette note, en somme, n'est que la reproduction des accusations que l'on porta contre nous dès le début de l'affaire ; on nous chasse du pays parce que nous y avons introduit des fusils, des munitions et une grande quantité de marchandises sans payer les droits, et parce que nous sommes entrés dans le Transvaal sans avoir de passe-port et malgré le refus par lequel le gouvernement avait précédemment repoussé une demande de passage pour nos évangélistes. Dans cette pièce, on dénature systématiquement les faits et l'on méconnaît le droit que tout blanc a eu jusqu'ici de voyager avec ses gens sans avoir besoin de permission ; elle prête à la critique du commencement à la fin, et le plus faible juriste en aurait facilement raison. Mais dans le Transvaal, comme ailleurs, la force prime le droit, et nous dûmes subir les conséquences de ce principe odieux.

Nous reprîmes tristement le chemin du Vaal. Cette fois, plus de chants le soir autour du feu, plus de riants projets, plus, pour nous soutenir, la perspective d'être les premiers à annoncer l'Évangile parmi des populations encore toutes païennes ! Le wagon n'a plus sa poésie, et les déserts d'herbe que nous traversons nous paraissent plus désolés encore qu'auparavant. Pour comble de malheur, l'épidémie se glisse parmi nos bœufs ; nous en perdons un premier, puis un second, huit en tout. D'autres tombent malades, les autres se fatiguent et maigrissent, traînent lentement et avec peine ces wagons que naguère ils enlevaient avec tant d'entrain. Dès lors, nous ne songeons plus qu'à regagner le Lessouto et à y hiverner. S'engager sur la route qui tourne le Transvaal par l'ouest, était impossible avec des bœufs dans de pareilles conditions. Seul, j'aurais pu peut-être tenter la chose ; mais, avec des femmes et des enfants, il n'est pas permis de se lancer dans l'inconnu sans une absolue nécessité. Bref, nous nous dirigeons droit sur Mabolela, où nous finissons par arriver, heureux ou tristes, je ne sais que dire, car nous étions les deux à la fois, mais non découragés par ce premier échec.

Et maintenant nous sommes au Lessouto, nous attendons que Dieu nous ouvre une nouvelle porte. Nous avons mis de côté nos provisions en vivres et en habillements; nos bœufs prennent du repos et des forces; nos wagons sont en état, et si demain nous voyions que nous pouvons repartir, je crois que pas un d'entre nous ne manquerait à l'appel. Car nous savons que si, d'un côté, l'œuvre de Dieu rencontre beaucoup d'opposition de la part du monde et semble parfois anéantie, d'un autre côté, la victoire restera toujours aux serviteurs du Christ, s'ils savent supporter la douleur du moment avec patience et soumission et regarder avec foi vers le Tout-Puissant, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Nous croyons que rien n'est perdu, que l'œuvre est commencée, et que, un jour où l'autre, suivant le plan de Dieu, nous verrons nos vœux se réaliser et l'Évangile annoncé aux Banyaïs par des missionnaires bassoutos et français. Puissent les Églises de France et d'Afrique envisager les choses à ce point de vue et porter cette œuvre sur leur cœur, avec plus d'amour encore et de foi que par le passé!

Quant à moi personnellement, je n'ose, Messieurs, trop parler de ce que j'ai reçu pendant ce voyage. Ce n'était pas sans appréhension que j'avais pris congé de mes frères à Léribé; la solitude m'effrayait et je redoutais ces heures de découragement qui brisent les ressorts de l'âme et paralysent toute activité. Grâce à Dieu, toutes ces craintes se sont dissipées dès le premier jour. Il a été à côté de moi à tout instant, et, dans les moments d'angoisse que j'ai passés à Prétoria, alors que je n'avais pas un ami sur lequel je pusse compter, ou qui pût me soutenir, j'ai trouvé en lui un refuge contre l'abattement qui menaçait d'envahir mon âme. Il a surtout permis que je trouvasse dans mes compagnons de voyage de vrais amis, des frères avec lesquels je n'ai cessé d'avoir les rapports les plus agréables. J'étais loin d'attendre de leur part ces sentiments délicats, ces attentions, cette aménité dont nous croyons avoir le monopole. Du premier

jusqu'au dernier, tous m'ont entouré de soins et d'égards et se sont ingéniés à me rendre la tâche facile. De mon côté, j'ai tâché de me rapprocher d'eux le plus possible et de leur témoigner toute mon affection et toute ma reconnaissance. Et c'est ainsi que s'est formée une communion d'idées et d'espérances qui fera, j'aime à le croire, le charme de notre prochain voyage, si Dieu nous permet de l'entreprendre ensemble.

J'ignore encore quel sera provisoirement mon champ d'activité au Lessouto, mais nous allons avoir une conférence extraordinaire à Bérée, pour examiner la situation de la mission chez les Banyaïs sous toutes ses faces et prendre des résolutions, s'il y a lieu. On s'occupera aussi de mon placement, car ce n'est pas ici qu'on se plaint d'avoir trop d'ouvriers sur les bras.

Je termine, Messieurs, en vous demandant de vous souvenir spécialement de moi dans vos prières. Au moment où tout mon avenir est de nouveau mis en question, j'ai besoin d'être soutenu et encouragé par tous ceux qui s'intéressent à moi. De mon côté, je demande à Dieu qu'il veuille vous aider dans la conduite de l'œuvre missionnaire de nos Églises de France, et surtout mettre un terme aux embarras financiers qui, chaque année, sont un sujet de lourde préoccupation pour le Comité.

Veuillez me croire votre tout dévoué,

HERMANN DIETERLEN.



## TAITI

### UN PREMIER SYNODE

On sera heureux d'apprendre que nos coreligionnaires de Taïti et de Mooréa ont enfin obtenu l'autorisation de délibérer officiellement sur leurs propres affaires. Pour comprendre l'importance de cette concession, il faut se reporter à leurs origines religieuses et se rendre compte des difficultés qui avaient jusqu'à ce jour obstrué leur voie. Quand, en 1843, l'autorité de la France devint prépondérante dans ces parages, les populations avaient entièrement renoncé au paganisme. Elles avaient pour pasteurs les missionnaires de la Société de Londres, qui leur avaient apporté l'Evangile. Conformément aux principes ecclésiastiques des Indépendants anglais, les insulaires convertis ne formaient pas proprement *une* Église, mais plutôt des congrégations. Il y avait dans les divers districts des troupeaux distincts, composés des membres proprement dits, ou communiants, et d'adorateurs plus ou moins sérieux et assidus. Chacune de ces congrégations avait sa vie propre et réglait ses affaires particulières suivant sa situation et ses besoins. Elles trouvaient un centre commun et un lien suffisant dans les formes de culte et les règles de discipline établies par des pasteurs de même nuance ecclésiastique et doctrinale, lesquels, de leur côté, avaient pour trait d'union le Comité de la Société des missions de Londres.

Le Protectorat, dès qu'il fut suffisamment affermi, substitua à cette attache celle de sa propre autorité. Les troupeaux de Taïti et de Mooréa devinrent Églises de l'État. On n'eut garde cependant de les considérer comme formant dans leur ensemble l'Église nationale. C'eût été leur reconnaître un titre qui aurait trop contrarié les projets de la propagande catholique. On trouva plus avantageux de maintenir le

principe congrégationaliste, tout en le centralisant dans les mains d'un chef de bureau. Lorsque les missionnaires anglais virent l'autorité religieuse subordonnée de la sorte au pouvoir civil, ils quittèrent le pays. Les Églises furent invitées par l'administration du Protectorat à se choisir dans leur sein de nouveaux conducteurs. Inexpérimentées comme elles l'étaient et sentant surtout le besoin de se protéger, plusieurs firent leur choix parmi les chefs et les notables du pays. Le gouvernement, loin de voir dans ce résultat une fâcheuse anomalie, parut se féliciter d'avoir doublement prise sur les troupeaux. Il les tenait par le maigre salaire qu'il allouait aux pasteurs, et par l'appui que lui prêtaient des hommes flattés de se voir tout à la fois conducteurs spirituels et chefs temporels. Dans bien des cas, il y eut même un cumul de plus : bon nombre de pasteurs furent chargés des fonctions de maîtres d'école. Dès ce moment, l'autonomie des Églises, quoique toujours officiellement proclamée, ne fut plus qu'un vain mot. Elles n'eurent plus le moyen de s'entendre pour améliorer leur état, pour réprimer les abus qui se glissaient dans leur sein et pour résister aux empiétements des prêtres catholiques.

C'est dans cette situation que MM. Arbousset et Atger les trouvèrent, en 1863. Ils virent dès le premier jour que, pour conjurer la ruine dont elles étaient menacées, il fallait les rapprocher, les relier entre elles d'une façon ou d'une autre. Ils y travaillèrent d'abord en s'attachant à réveiller dans leur sein le souvenir de leur commune origine, de leurs premières impressions, et en leur inculquant le sentiment de la solidarité chrétienne. Après avoir ainsi préparé les esprits et les cœurs, ils instituèrent des conférences de pasteurs et de diacres, où des rapports sur l'état et les besoins des troupeaux étaient lus et commentés.

Leurs successeurs, heureux de les suivre dans cette voie, ont réussi à rendre ces conférences d'année en année mieux suivies, plus sérieuses, plus efficaces, et l'administration n'a

pu s'empêcher d'en reconnaître les bons effets. Mais ces conférences n'avaient qu'un caractère officieux, elles ne pouvaient agir sur les Églises que par des exhortations et des conseils. Il fallait, pour accomplir de vraies réformes dans l'ordre spirituel et ecclésiastique, une autorité religieuse.

Un homme bienveillant et éclairé, M. le commandant Girard, comprit que cette autorité ne pouvait appartenir qu'à une assemblée officiellement reconnue. De concert avec la reine Pomaré et une commission des Églises, il publia, il y a quelque temps déjà, dans le *Moniteur* de Taïti, un décret autorisant la convocation d'un Synode et lui donnant pour préliminaire l'interdiction du cumul des fonctions de pasteur et d'officier civil. Une discipline des Églises avait été préparée par la commission pour être soumise au Synode. Des circonstances matérielles en retardèrent l'impression, et sur ces entrefaites, le commandant Girard, appelé à d'autres fonctions, dut quitter Taïti. Son successeur, le commandant Gilbert-Pierre, animé de dispositions moins généreuses, a fait traîner les choses en longueur, tantôt alléguant que le Protectorat avait traité avec chaque Église en particulier, et qu'il l'avait fait par égard pour la dignité et les droits de cette Église, tantôt insistant pour que le recueil de la discipline s'ouvrît par deux articles portant, comme si cela eût été nécessaire, que ces règlements, d'un ordre exclusivement religieux, ne devaient porter aucune atteinte aux droits de l'autorité civile.

Grâce à Dieu, nous venons d'apprendre que M. Gilbert-Pierre a fléchi au moment où il allait être remplacé par un nouveau représentant de la France, le commandant Michaux.

« Nous avons eu, pour la première fois, nos assemblées synodales, nous écrit M. Viénot, en date du 5 mai. Un pasteur français a été élu président. Sur 59 membres, 40 lui ont donné leurs voix. Nos réunions ont été pleines d'intérêt. Dans quelques jours, le procès-verbal de la dernière séance sera prêt et je vous enverrai un petit rapport. Mes collègues

m'ont spécialement chargé de le faire. Le pasteur taïtien M..., qui s'était rendu indigne de sa charge, a été démis à l'unanimité. Un autre qui ne valait guère mieux a envoyé sa démission. La reine a donné un dîner aux membres du synode, et nous avons eu chez elle une intéressante soirée. Les délégués se sont présentés en corps, au nombre de soixante, chez le nouveau commandant, M. Michaux, qui venait d'arriver. Nous sommes très-fatigués, principalement M. Vernier, qui a été élu secrétaire à peu près à l'unanimité et qui a eu bien peu de sommeil pendant les dix jours qu'ont duré les séances. Lorsque l'assemblée synodale sortait par une porte, les enfants de l'école entraient par une autre. Nous voici rendus à nos occupations ordinaires. Ce n'est pas le moment de céder à la fatigue. Nos élèves vont bien et les vacances approchent rapidement. Un bon examen est très-désirable, vu nos rapports avec les hommes qui votent le budget. »

## RAPPORT DE M. BRUN SUR LA MARCHE ET L'ÉTAT DES ÉGLISES DE MOORÉA, DE 1875 A 1876

La teneur générale de ce rapport montrera mieux encore que l'article précédent combien il est à désirer que nos Églises polynésiennes jouissent enfin d'un régime ecclésiastique normal, tout à la fois ferme et paternel.

Commençons, cette fois-ci, par le district de Téaharoa, qui comprend quatre villages. Le pasteur de ce district, quoique souvent souffrant, s'acquitte de l'œuvre que Dieu lui a confiée avec activité et zèle ; il me semble avoir conscience de sa responsabilité devant Dieu. Malheureusement, il existe à Téaharoa certaines rivalités de famille qui nuisent à la piété des membres de l'Église.

L'école ne marche pas bien ; le pasteur, habitant à près de

trois kilomètres du village principal, où se trouvent le temple et l'école, ne peut pas facilement, à cause du mal dont il est atteint, franchir cette distance pour aller instruire les enfants qui lui sont confiés. Il a demandé au chef du district de lui faire construire un petit presbytère près des maisons consacrées à l'enseignement et au culte, mais ce chef, qui ne voit pas de bon œil le pasteur à cause de l'influence assez considérable qu'il exerce, n'y a pas consenti. Tamaï s'est alors adressé au directeur des affaires indigènes, qui n'a pas encore répondu. En attendant, l'école est négligée. Le pasteur, bien qualifié pour le ministère évangélique, laisse un peu à désirer comme instituteur; ce n'est pas la bonne volonté qui lui manque, ni l'amour, ni la confiance des parents et des enfants, mais il a une mauvaise écriture et il n'est pas fort pour le calcul. Il lui faudrait un aide. Vous savez que la direction des écoles de Taïti et de Mooréa est entièrement entre les mains de l'administration française. J'espère que la difficulté que Tamaï a rencontrée disparaîtra bientôt pour sa joie et pour le bien des enfants qui lui sont confiés.

Le village de Téavaro, compris dans le district de Téaharoa, est privé d'école; il y a là plus de trente enfants qui ne reçoivent aucune instruction; cependant, quelques parents se font instituteurs dans leurs propres familles. Il paraît que, d'après la loi, les enfants de Téavaro devraient suivre l'école de Tamaï, mais comme il leur est impossible de s'y rendre, la distance qu'ils devraient franchir étant de plus de deux lieues, le pasteur de Téaharoa avait prié un homme capable de Téavaro d'instruire ces enfants en son nom. Le directeur des affaires indigènes qui a immédiatement précédé celui qui remplit actuellement cette fonction ne fut pas content de cet arrangement et intima à l'instituteur adjoint l'ordre de cesser de faire l'école de Téavaro. Les pères de famille demandèrent alors au gouvernement un instituteur. Je plaidai aussi leur cause auprès du directeur des affaires indigènes, qui me répondit de cette façon : « Si le pasteur de Téaharoa ne peut

pas se rendre à Téavaro, eh bien, qu'un prêtre y aille! » Un jeune homme de Téaharoa est entré dernièrement dans l'école normale que dirige M. Viénot; c'est un membre de l'Église, qui deviendra peut-être un instrument précieux pour le relèvement des écoles de ce district.

Voici une lettre que le pasteur de Téaharoa m'a remise et qui donnera une idée générale de l'œuvre qui s'est accomplie autour de lui pendant l'année:

« A Monsieur le pasteur Brun, salut!

« Voici le nombre des membres de l'Église de Téaharoa et de Téavaro. Cette Église compte cent quarante-sept membres; quelques-uns sont fidèles dans l'accomplissement de la volonté de Dieu; ils sont zélés pour consoler les malades et pour fortifier les faibles dans la foi. Une sœur est morte, cette année. L'école a cinquante élèves, et même soixante, en y comprenant ceux du petit village de Téuvaé. Quant à l'école des diacres et des pères, elle comprend huit élèves qui ont étudié l'Introduction aux livres de l'Ancien Testament. »

Avant de quitter ce district, je raconterai brièvement un petit événement qui pourra donner une idée des difficultés que nous rencontrons dans l'exercice de notre ministère :

Tamaï et sa femme, celle-ci surtout, avaient l'intention de marier leur fille, qui a environ quatorze ans et qui est membre de l'Église, à un métis catholique. Jugez quel effet aurait produit une pareille union dans l'Église dont Tamaï est le conducteur spirituel! J'allai un dimanche prêcher l'Évangile à Téaharoa. Je croyais que le mariage avait déjà eu lieu, mais je trouvai que les fiancés étaient encore libres l'un à l'égard de l'autre. Tamaï ne m'avait jamais parlé de son projet, pensant probablement que je ne l'approuverais pas. Quoi qu'il en soit, l'union projetée ne s'étant pas encore réalisée, je profitai de l'occasion qui m'était providentiellement offerte pour donner à mon cher collègue taïtien quelques conseils fraternels, le laissant d'ailleurs entièrement libre d'agir selon

sa conscience. Mes paroles plurent au père de la fiancée, mais non à la mère, qui désirait ce mariage pour des motifs très-intéressés. Quelques jours après, elle se rendit seule à Taïti (son mari étant malade) pour faire annuler la promesse de mariage dans le cas où le fiancé ne renoncerait pas au catholicisme, comme il l'avait, paraît-il, promis. Que se passa-t-il entre cette femme et le métis en question ? Je l'ignore, mais je sais parfaitement que cette malheureuse, lorsqu'on lui demanda à Papéété les motifs pour lesquels elle voulait faire rompre le mariage projeté, eut l'audace de répondre que j'en étais seul cause, que j'avais adressé des paroles très-sévères à son mari et que je l'avais même menacé de la destitution. Cette accusation parvint tout de suite à la connaissance du gouverneur, qui se hâta de me citer devant son propre tribunal. J'y parus. J'essayai en vain de faire ressortir l'absurdité de cette accusation. On ne me crut pas : « Vous avez influencé le pasteur de Téaharoa, me fut-il dit ; vous n'en aviez nullement le droit : jamais en France, ni dans aucun autre pays, les ministres de la religion, catholiques ou protestants, ne se permettent de donner des conseils à ceux de leurs coreligionnaires qui désirent épouser des personnes d'un culte différent du leur. — Pardon, répondis-je, ils le font ; c'est leur droit et leur devoir. — Ah ! vous n'avez fait que votre devoir ! eh bien, je vous apprendrai, moi, quel est votre devoir. Et quant à ce mariage que vous avez contribué à faire rompre, moi, je le ferai conclure de force. » On appela le pasteur Tamaï à Papéété, on eut soin de lui dire qu'il n'avait rien à craindre de moi, ce qu'il savait parfaitement. Mais il persista dans son refus, et le mariage n'a pas eu lieu. Tamaï en est maintenant fort heureux.

Passons au district de Afaréaitu. Rien de bien nouveau ne s'est passé dans cet endroit. Les réunions de l'Église sont bien suivies, surtout le dimanche. Il y a bonne entente entre le pasteur Vaitoaré et le chef pour exciter le zèle du troupeau. Ce chef est un ancien pasteur. Le chant religieux est

cultivé avec beaucoup d'ardeur. Vaitoaré a une dizaine d'élèves adultes, diacres et frères, qui suivent les leçons bibliques. Il m'a écrit récemment la lettre suivante :

« Je te fais savoir ce qui s'est passé de plus important dans l'Église d'Afaréaitu pendant l'année 1875. L'Église s'est montrée pleine de zèle ; ses membres se sont rendus dans la maison de Dieu, les jours consacrés au culte public, c'est-à-dire le dimanche, le mercredi matin et le vendredi soir. L'Église a célébré aussi le jour de la naissance du Sauveur, le 25 décembre. Le temple a été plein ce jour-là. Tous ceux qui ne sont pas membres de l'Église suivent très-régulièrement les services religieux. Nous avons une école du dimanche pour les enfants ; ils sont aussi instruits les jours de la semaine. Nous avons une école pour les diacres et quelques frères. Nous avons appris cette année l'Introduction aux livres de l'Ancien Testament. A certaines époques, l'Église est zélée, à d'autres elle est faible. Quand j'apprends, moi, le pasteur, que quelques-uns des membres de l'Église sont faibles dans la foi, je les encourage, je les exhorte à retenir la foi et à travailler à l'œuvre du Seigneur. J'envoie aussi les diacres encourager les personnes dont la foi est faible. Celles qui restent insensibles aux exhortations et aux encouragements sont retranchées de l'Église. Mais, cette année, nous n'avons perdu aucun de nos membres. Voici encore un travail auquel se livrent tous les gens d'Afaréaitu, enfants, membres de l'Église et autres. Nous étudions des portions de l'Écriture sainte pour nous rappeler l'amour éternel de Dieu et la bonté qu'il nous témoigne en nous venant en aide et en prolongeant notre respiration.

VAITOARÉ. »

Nous voici à Haapiti. Il y a ici un prêtre qui attire à son école plus de la moitié des enfants de la localité ; il a sur le pasteur l'avantage d'être plus instruit, de se sentir plus protégé, d'enseigner quelques mots de français. On lui fournit les moyens de faire chaque année une distribution de prix :

quelques livres dorés dans une langue inconnue font une grande impression sur les enfants et sur les parents. Pour être juste, il faut dire que la plupart des parents ne poussent pas leurs enfants dans l'Église catholique; mais, soit indifférence, soit faiblesse, ils les y laissent aller et ne font rien pour les en retirer. Ils ne veulent pas pour eux-mêmes de l'enseignement catholique, mais ils s'inquiètent peu du genre d'instruction que leurs enfants reçoivent chez le prêtre. Incroyable contradiction ! A la prochaine réunion du synode, il faudra bien que cette grave question soit examinée. Le pasteur de Haapiti me paraît pieux ; il est malheureusement souvent indisposé, et il me semble faible de caractère. Sa compagne a été, cette année-ci, très-malade et plusieurs fois sur le point de quitter cette terre. Sa patience, son amour de la Parole de Dieu, son regard fixé sur le monde invisible nous ont fait du bien et ont produit de bonnes impressions sur les âmes de ceux que son mari évangélise.

Ita, le pasteur de Haapiti, m'a écrit quelques jours après une visite que j'ai faite dans cette localité :

« Je te fais savoir le nombre des membres de l'Église de Haapiti. Il était de 115. Cinq sont morts pendant ces derniers mois ; il reste donc à l'Église 110 membres. Ils sont zélés ; les diacres, les frères et les sœurs déploient de l'activité, marchant en avant sans regarder en arrière. L'école des diacres et des frères va bien ; elle se compose de 12 disciples choisis parmi les membres de l'Église pour étudier la sainte Bible de Dieu, et pour en graver les paroles dans leur cœur. Quant à l'école des enfants, il y en a 20 qui la suivent régulièrement. Je les instruis le dimanche dans la connaissance de la Parole de Dieu qu'ils apprennent par cœur. L'Église n'a point été troublée, ces derniers temps, par le mal. Tout le monde étudie la sainte Bible. Les membres de l'Église vont consoler les malades ; ils entrent aussi dans les maisons pour annoncer l'Évangile aux inconvertis, afin qu'ils obtiennent la vie. Les sœurs sont zélées dans leur culte particulier du dimanche.

Les enfants qui ont été dernièrement baptisés sont au nombre de sept.

Entrons enfin à Papétoaï. Le premier de l'an a été un jour d'épreuve pour cette localité. Il y a, à une vingtaine de lieues de Mooréa, une petite île appelée Maiao, dont le pasteur se nomme Tékao. Cet homme était allé faire quelques achats à Papéété ; et comme Mooréa se trouve sur le chemin de Taïti à Maiao, il s'était arrêté à Papétoaï, à son retour de Papéété. Il logeait chez un de ses parents. Je profitai du passage de ce collègue dans le ministère pour l'inviter à prêcher le dimanche, soit le matin, soit le soir. Étant allé un jour du Seigneur annoncer l'Évangile à Haapiti, Tékao fit le culte à ma place. Quelque temps après, le directeur des affaires indigènes, un juge et un interprète arrivaient dans notre localité, par ordre du gouverneur, pour faire arrêter Tékao, accusé d'avoir, dans une phrase de l'un de ses sermons, excité la population de Papétoaï à la haine contre le gouvernement du Protectorat. Un ennemi de Tékao avait fait ce faux rapport; mais on eut beau prendre des informations ici et là, à l'improviste, sur les chemins, dans les maisons, on s'aperçut bientôt qu'on s'était dérangé pour pas grand'chose. Deux ou trois personnes seulement croyaient se rappeler la phrase incriminée, et encore étaient-elles unanimes à affirmer que Tékao n'avait eu nullement l'intention de parler mal du gouvernement du Protectorat, qu'il aurait seulement dit que Dieu s'était servi de ce gouvernement pour amener les Taïtiens à la repentance et à de bons sentiments. On amena ce jour-là même Tékao à Papéété pour comparaître devant le gouverneur. Ne pouvant absolument pas le trouver coupable du délit politique dont on l'accusait, on ne le condamna pas, mais on lui fit peur, et on lui défendit expressément de repasser par Mooréa. Je ne fus pas oublié, bien que je fusse absent lorsque la phrase incriminée avait été prononcée à Papétoaï. On m'intima l'ordre de me rendre immédiatement à Papéété pour me présenter devant le gouver-

neur Gilbert-Pierre. Je comparus. Il serait difficile d'être reçu d'une manière moins polie que je ne le fus. « Vous n'avez point de patriotisme, me dit-on, vous êtes la cause de ce qui s'est passé à Papétoaï. » On me renvoya avec des menaces. Réflexion faite, on se contenta de m'écrire une lettre sévère et de déposer sans doute dans quelque registre une fort mauvaise note sur mon compte.

Nous avons perdu, cette année, deux filles de notre école française; l'une s'appelait Rii et l'autre Téraï; l'une avait huit ans et l'autre dix; la dyssenterie nous a ravi Rii; Téraï a succombé à une maladie de poitrine. Cette enfant nous inspirait moralement de vives inquiétudes. Elle avait certaines prédispositions à tourner mal. Sa longue maladie l'a préparée à recevoir dans son cœur la bonne nouvelle du salut. Comme elle a appris à aimer la parole de Dieu! Avec quelle douceur elle a supporté ses souffrances! Comme elle se plaisait à parler des choses du ciel! Rii avait quelque chose de sérieux dans la physionomie et dans le caractère; c'était une charmante petite fille que nous aimions particulièrement. Elle a été enlevée à notre affection et à nos soins d'une manière très-rapide, mais elle aussi est partie avec calme, avec foi, en consolant ses parents.

Le Seigneur a accueilli dans ses tabernacles éternels un frère de l'Église de Papétoaï, du nom de Teiho. Il avait une piété simple, active et de bon aloi. C'était celui de tous les frères qui m'inspirait le plus de confiance. Connaissant par expérience la douleur, il éprouvait beaucoup de sympathie pour les malades qui étaient heureux de recevoir ses visites. Il est mort à Téaharoa. Personne n'était auprès de lui quand il a rendu le dernier soupir. Ses parents étaient allés assister à un mariage; quand ils revinrent, ils le trouvèrent mort, la Bible ouverte devant lui et la main posée sur le saint Livre.

On m'a enfin bâti à Papétoaï une école solide, bien située, bien aérée, mais beaucoup trop petite : elle a environ 30 mètres carrés, et j'ai plus de 50 élèves. La paresse seule

en a limité les dimensions, car le directeur des affaires indigènes actuel avait bien recommandé qu'elle fût spacieuse. Je l'ai ornée de jolies cartes de géographie et de tableaux de lecture. Je suis assez content des progrès des élèves et de leur conduite à l'école ; malheureusement, l'éducation qu'ils reçoivent chez eux est déplorable. L'instituteur indigène a donné sa démission ; il était fatigué d'instruire les enfants ; le besoin de changement et l'appât du gain ont été les deux principaux mobiles de sa détermination. Un de mes élèves de l'école française a été nommé instituteur par le district ; cette nomination demandant l'approbation du gouvernement, Atamu, l'élève en question, s'est rendu à Papéété ; on l'a trouvé trop jeune, trop timide et trop petit de taille.

L'école biblique a toujours lieu. Mais, en ce moment, mes élèves l'abandonnent pour la pêche. Je n'en ai que six, quatre de Papétoaï et deux de Téaharoa. Ceux de Papétoaï sont passablement paresseux, à l'exception d'un nommé Urarii qui est animé d'un grand désir de s'instruire ; il est jeune, intelligent, humble, d'un caractère doux sans manquer d'énergie. Je suis très-content de lui. Il deviendra peut-être, avec le secours de Dieu, un bon pasteur. Ceux de Téaharoa sont zélés ; l'un d'eux me paraît avoir les dispositions qui conviennent à la vocation pastorale. Nous avons commencé à étudier l'Introduction aux livres du Nouveau Testament.

Les gens de Papétoaï ont tourné une partie de leur activité religieuse du côté des récitations de l'Église qui ont lieu une fois par mois et qui constituent une véritable fête religieuse. Des récitations particulières et préparatoires ont lieu au moins une fois par semaine. Tous s'adonnent à cet utile exercice avec entrain, et ils en retirent du profit intellectuel, et plusieurs un avantage spirituel.

P. Brun.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## ÉTAT DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES PENDANT LES CINQUANTE DERNIÈRES ANNÉES

Un journal anglais, organe de la Société presbytérienne des Missions, a publié un long et intéressant article, remarquable à plus d'un point de vue. Examinant l'état des missions évangéliques, il y a cinquante ans, il établit un parallèle avec leur condition présente ; le contraste est vraiment admirable. Nos lecteurs nous sauront gré de résumer ici la partie la plus importante de ce rapport.

*Afrique.* — Si nous commençons cette revue par un aperçu de l'état des missions sur le continent africain, voici ce que nous trouvons : Toute la partie septentrionale entièrement soumise à l'islamisme est restée inaccessible à la prédication de l'Évangile. Du Maroc au Sénégal, la côte occidentale est habitée par les Maures. Ce n'est qu'au Sénégal que commence sérieusement la mission. Notre journal a suivi pas à pas les débuts et les progrès de nos chers missionnaires français dans ce pays. De là jusqu'à Libéria, et plus encore au sud, toute la côte est sous le protectorat du gouvernement britannique.

Dans la Gambie et à Sierra-Leone, les Sociétés épiscopale et wesleyenne et l'Église indigène ont fondé des œuvres fortes et prospères. On compte plus de 14,000 membres, 7,500 écoliers et 52 ministres tant natifs qu'étrangers.

Au sud de Sierra-Leone, nous nous arrêtons à Libéria :

18,000 Américo-Libériens exercent une salutaire influence sur une population païenne de près de 300,000 âmes. La colonie seule compte 4,000 communiants. Le long de la Côte d'Or et dans tout le nord de la Guinée, il existe d'intéressantes missions appartenant à des Sociétés de diverses dénominations. Une de ces missions entre autres est uniquement conduite par des prédicateurs indigènes, sous la direction d'un évêque également indigène ; 7,000 communiants et 4,000 enfants dans les écoles disséminées sur une étendue de plusieurs centaines de milles, tels sont les résultats de ces efforts isolés. En tout ou en partie, la Bible a été pour cette seule région traduite en quinze idiomes différents.

Toutefois, c'est au sud de l'Afrique que les plus grands travaux et les plus nobles conquêtes ont été effectués. Au Cap, chez les Cafres, les Griquois, les Bassoutos, les Namaquois, les Bechuanas ; dans le Natal et le Transvaal, sur le Matebele, 450 ouvriers étrangers, 90 pasteurs indigènes et un grand nombre d'agents laïques rendent témoignage à la vérité ; 40,000 communiants et des écoles comptant 45,000 enfants sont les fruits de leur sainte persévérance et de leur légitime ambition.

Deux fois l'œuvre d'Abyssinie a dû être abandonnée et reprise. En Égypte, la mission la plus prospère appartient sans conteste à la Société presbytérienne d'Amérique. Elle étend son action jusque sur les Coptes. Elle a 8 stations, 8 ministres dont 2 indigènes, 596 communiants et 1,170 enfants répartis dans les différentes écoles.

Mais nulle part cette pacifique révolution religieuse n'est plus admirable et plus complète qu'à Madagascar. En 1825, six ans après l'arrivée du premier missionnaire, on y comptait à peine quelques convertis. Pendant plus d'un quart de siècle, la violence et la persécution cherchèrent à étouffer le germe naissant de la semence de vie. Aujourd'hui, le pays offre partout un accès facile au missionnaire et à ses doctrines ; l'idolâtrie est publiquement désavouée et le christianisme

adopté comme religion de l'État. Dans les Églises fondées sous les auspices de la Société des Missions de Londres, le dernier rapport constate 63,396 convertis. Différents centres sont occupés par la Société des Missions norvégiennes et par celle des Amis.

A l'île Maurice, et spécialement parmi les coulies du Bengale et de l'Inde méridionale, l'Église épiscopale d'Angleterre a entrepris une tâche bénie. On y compte 333 membres. Dans ces deux îles, Maurice et Madagascar, il existe 65 missionnaires, 292 ministres indigènes et 65,000 communiants.

*Asie.* — En 1825, paraît-il, il n'y avait que trois champs de missions : la Syrie, l'Inde y compris Ceylan, et l'Archipel indien. Maintenant, dans les différentes parties de la Turquie, la Société épiscopale américaine possède des stations nombreuses et prospères. La Société épiscopale anglaise travaille en Palestine. D'autres Sociétés de moindre importance, anglaises ou continentales, occupent aussi différents points. En Syrie, la Société presbytérienne-unie d'Amérique et sa sœur anglaise du même nom rivalisent d'ardeur pour faire briller la lumière de l'Évangile. Elles réunissent plus de 5,000 communiants.

En Perse, nous retrouvons un peuple de race et de religion presque identiques. La Société des Missions de Londres et la Société épiscopale se partagent l'évangélisation de cette contrée. Quelques-unes des Églises qu'elles y ont fondées se soutiennent par leurs propres ressources. Le nombre total des convertis dépasse 800.

Dans l'Inde, 35 Sociétés différentes sont à l'œuvre, outre les associations locales qui s'occupent aussi de la diffusion de l'Évangile. Dans les diverses provinces de ce vaste empire, nous trouvons 500 missionnnaires dispersés dans plus de 400 stations principales et en surveillant plus de 2,000 autres secondaires, confiées pour la plupart à des ministres ou catéchistes indigènes.

Un tableau statistique dressé tous les dix ans fixe comme suit les résultats obtenus :

| | Chrétiens indigènes. | Communiants. |
|---|---|---|
| 1852 | 128,000 | 22,400 |
| 1862 | 213,182 | 49,688 |
| 1872 | 318,363 | 78,494 |

Les succès de ces dernières années sont relativement bien plus importants. Les additions à l'Église pour le seul exercice 1874-1875 ont dépassé 7,000, et l'accroissement de l'élément chrétien est de beaucoup le plus considérable. Ainsi, dans la seule province de Madras, depuis 1856, la proportion des trois grandes religions en présence peut se chiffrer comme suit : le Christianisme a gagné 51 °/₀, l'Islamisme 33 °/₀ et l'Indouisme 37 °/₀. Le niveau de l'instruction s'est fort élevé. La quantité des productions de la presse s'est accrue d'une manière merveilleuse.

Les résultats des travaux missionnaires sont certainement admirables ; mais ils ont eu d'autres effets également heureux qui se font sentir jusque parmi les populations encore étrangères au Christianisme. En 1825, le gouvernement soutenait l'idolâtrie et se refusait à toute alliance avec le Christianisme. C'était lui qui restaurait les temples païens et les mosquées. Il avait intérêt à réparer les routes pour favoriser les pèlerinages, puisqu'il percevait un impôt sur chaque pèlerin. L'infanticide florissait, les sutties étaient en honneur. Les rites les plus sanguinaires se pratiquaient en pleine liberté. Un indigène converti perdait ses droits civils et jusqu'à l'héritage de ses pères. De nos jours, quel changement ! Le gouvernement accorde aide et protection aux missionnaires. Il a rompu avec le paganisme ; l'infanticide est réprouvé comme un crime ; les sutties sont presque abolies, et les rites sanglants partout interdits. Le Coran et les eaux du Gange sont désormais bannis des cours de justice. Les droits

des convertis sont également maintenus, et la validité du mariage contracté par une veuve est enfin établie. L'Indouisme voit journellement son ascendant diminuer, tandis que son rival gagne tout le terrain qu'il perd dans la lutte. Il existe un noyau toujours croissant d'Indous intelligents et lettrés qui ont rompu avec les doctrines de Brahma et n'attendent qu'une occasion pour embrasser la religion de Jésus-Christ. Partout des signes de progrès matériels, intellectuels et moraux frappent l'observateur. Les indigènes ont définitivement secoué la torpeur dans laquelle des siècles de paganisme les avaient plongés, et l'esprit de caste disparaît devant des idées plus larges.

On ne saurait non plus trop insister sur le contraste que présente la Birmanie, comparée aujourd'hui à ce qu'elle était jadis. Du fond de ses jungles, des milliers d'âmes immortelles sont venues se joindre au cortége qui se forme autour du Christ. « La petite famille s'est accrue jusqu'à mille. » Il est littéralement vrai que, dans cette région, pour chaque converti du temps passé, on en compte de nos jours plus d'un millier.

En 1825, la Chine était virtuellement fermée à toute influence du dehors. Pas un missionnaire n'aurait pu en fouler le sol en pleine liberté. Aujourd'hui, le chiffre des conversions monte rapidement. En 1853, les chrétiens indigènes étaient au nombre de 351 ; en 1853, de 1,974 ; en 1868, de 5,843 ; et en 1875, de près de 12,000. Un recensement fait et publié en Chine constate la présence de 200 missionnaires, dont la moitié environ appartiennent à l'Amérique, et signale l'action de 30 Sociétés différentes.

Dans l'Archipel indien, la presqu'île de Malacca, les îles de Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes, la Société hollandaise, la Société du Rhin, la Société de Gossner et celle de la Propagation rivalisent d'efforts, mais il est difficile d'établir les résultats proportionnels qu'elles ont obtenus. A Malacca et dans les Célèbes, le rapport de la Société néerlandaise indique

83,800 prosélytes, mais il ne fixe aucun chiffre de communiants. Dans d'autres champs, on en compte 3,783. Toutefois, il est à remarquer que ces listes sont incomplètes.

*Polynésie.* — Les missions en Polynésie ont été merveilleusement bénies. A l'exception de quelques grands centres, tels que la Nouvelle-Guinée, les Marquises et une portion des îles Fidji, les insulaires ont été plus ou moins amenés à subir l'influence de la vérité. En moins de cinquante ans, plus de 300 îles ont complétement renoncé à l'idolâtrie. Les dialectes de ces îles ont été soumis aux règles de l'écriture. La Bible a été traduite dans ces divers idiomes pour lesquels on a compilé des dictionnaires et des grammaires, sans compter les ouvrages de toute nature dont on a doté le peuple. Déjà les îles Sandwich figurent parmi les pays chrétiens. Les chiffres statistiques fournis par les rapports permettent d'évaluer les membres actifs de l'Église chrétienne à 70,000 et ses adhérents à plus de 300,000.

*Amérique.* — Le champ principal des missions protestantes sur ce continent est le Mexique et l'Amérique du Sud. Diverses Sociétés britanniques et canadiennes sont à l'œuvre parmi les Indiens répandus sur les possessions anglaises. Quelques-unes d'entre elles ont reçu de grands encouragements et leurs efforts ont été couronnés d'un vrai succès. Leurs missionnaires opèrent sur une large échelle, dans le territoire de la baie d'Hudson, dans la Colombie anglaise et dans l'île de Vancouver. Les rapports accusent 4,220 communiants. La population du Labrador et du Groënland est clair-semée et par conséquent plus difficile à atteindre avec un personnel restreint. Les Moraves, ainsi que le gouvernement danois, entretiennent parmi elle des catéchistes et des missionnaires. Les membres de l'Église sont au nombre d'environ 2,000.

Si nous groupons tous les chiffres que nous venons ainsi

de passer en revue, nous arriverons à un total approximatif des membres des Églises fondées par les missionnaires de toute dénomination :

| | |
|---|---|
| Afrique, y compris Madagascar . . . . . . | 130,000 |
| Europe . . . . . . . . . . . . . . . . | 53,500 |
| Asie . . . . . . . . . . . . . . . . . | 120,000 |
| Polynésie . . . . . . . . . . . . . . | 70,000 |
| Amérique, nord et sud . . . . . . . . . | 21,500 |
| Indes occidentales . . . . . . . . . . | 105,000 |
| Total . . . | 500,000 |

En 1825, en omettant la Guyane et les Indes occidentales, on ne comptait pas plus de 6,000 convertis dans les différentes missions du globe.

Le nombre des missionnaires consacrés employés par les différentes associations missionnaires que nous venons d'énumérer, ne s'élève pas à moins de 2,300. En 1825, ils étaient à peine 400. L'augmentation la plus forte s'est produite sans contredit dans le personnel indigène. Mais, comme il n'existe pas une appellation uniforme dans les diverses Sociétés pour désigner les différentes catégories d'ouvriers, il serait difficile de donner le chiffre exact des agents indigènes. Il est également à peu près impossible de calculer d'une manière positive le montant des sommes annuellement consacrées à l'œuvre des missions en général. Le total approximatif dans ces dernières années peut être évalué, pour les différentes Sociétés britanniques, continentales et américaines, à TRENTE MILLIONS de francs. Il s'est produit sous ce rapport un remarquable progrès durant les quinze dernières années; aussi est-il permis d'espérer que cette œuvre continuera à s'imposer avec une force croissante à l'amour et à l'attention des enfants de Dieu.

## LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE EN 1876

La Société des Missions de Bâle vient de célébrer son soixante et unième anniversaire.

Son état financier se présente sous un jour beaucoup plus favorable qu'on n'eût osé l'espérer. En effet, la *caisse générale de la Société* a reçu pendant l'année 861,041 fr. 95 c., et elle a dépensé 763,512 fr. 15 c. Reste un excédant de recettes de 97,529 fr. 80 c.

*La caisse pour l'extinction de la dette* avait, au 31 décembre 1874, un découvert de 118,169 fr. 93 c. ; mais cette somme a été réduite pendant l'année à 897 fr. 08 c., et la dette n'existe même plus aujourd'hui : depuis le 1er janvier 1876, elle a pu être entièrement liquidée.

*Le fonds de roulement* s'est accru de 5,961 fr. 47 c.

*La caisse de retraite pour les missionnaires invalides et les veuves* s'est accrue de 3,585 fr. 75 c.

*La caisse pour l'éducation des enfants des missionnaires* a pu balancer ses dépenses par ses recettes.

*Le fonds pour la Mission persane* est monté de 38,235 fr. 90 c. à 40,522 fr. 75 c.

Enfin *le fonds pour la Mission achantie* s'est élevé de 20,426 fr. 34 c. à 79,792 fr. 10 c.

On le voit, il y a progrès sur tous les points, et la Société a la joie d'avoir pu liquider la dette considérable qui pesait sur elle et qui menaçait d'entraver longtemps encore sa marche.

Les fruits de son travail sont en rapport avec sa situation financière. Les troupeaux indigènes, rassemblés par les soins des agents de la Société, se sont accrûs de 942 membres nouveaux, dont 763 ont été arrachés un à un aux ténèbres du paganisme, ce qui porte aujourd'hui à 9,915 le nombre des âmes conquises par ses missionnaires sur le royaume des ténèbres.

Des *trente* stations de la Société, toutes, sauf quatre, ont vu s'accroître le nombre des membres de leurs troupeaux indigènes.

Le champ de travail relativement le plus fécond est la *Chine*. Après elle vient la *Côte d'Or*, et en particulier les stations d'Acropong et de Christianborg. Enfin, dans l'*Inde*, la Société a remporté ses plus beaux triomphes, l'année dernière, car les deux stations de Moulki et d'Odassi ont pu enregistrer l'une 115 baptêmes, l'autre 147.

Le nombre des missionnaires européens au service de la Société est de 108, celui des femmes européennes de 67, et celui des aides indigènes des deux sexes de 227.

Les écoles fondées par les missionnaires de la Société de Bâle ne comptaient, au 1er janvier de cette année, pas moins de 3,608 élèves se répartissant comme suit :

| | |
|---|---|
| Élèves des écoles supérieures, comprenant les divers séminaires de prédicateurs et d'instituteurs et les écoles secondaires . . . . . . . . . . . . . . | 218 |
| Élèves des divers orphelinats . . . . . . . . . | 731 |
| Élèves des écoles primaires . . . . . . . . . . | 1,349 |
| Élèves des écoles moyennes . . . . . . . . . | 32 |
| Élèves des écoles païennes . . . . . . . . . . | 1,101 |
| Élèves des écoles enfantines . . . . . . . . . | 177 |
| Total . . . . | 3,608 |

2,574 garçons et 1,034 filles.

L'institut de Bâle a compté pendant l'année jusqu'à 96 élèves, chiffre maximum de ceux que la maison peut contenir, et il a fourni à l'œuvre des missions six nouveaux agents, auxquels vont s'adjoindre sept jeunes frères qui viennent de terminer leurs études et ont déjà reçu la consécration.

C'est donc une année bénie qui vient de finir. Puisse-t-elle être suivie de beaucoup d'autres non moins riches en bénédictions !

## AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

### LA TERRE DE FEU ET SES HABITANTS

Une récente expédition envoyée par le gouvernement chilien dans l'extrême sud de l'Amérique a fourni des détails pleins d'intérêt sur cette région désolée. Nous en communiquerons quelques-uns, dans le but d'exciter la sympathie de nos lecteurs en faveur des missionnaires dévoués qui ont consacré leur existence à arracher à la barbarie les infortunés habitants de ce pays.

Du golfe de Penas au cap Horn, les côtes du Pacifique sont d'un aspect imposant et grandiose. La mer y forme des baies profondes, dominées par des pics inaccessibles, dont les sommets demeurent perdus dans les neiges. Entre la pointe de Taitao et l'île Wellington, s'étend tout un archipel d'îlots innombrables qui présentent l'aspect le plus varié. Tantôt l'œil se repose avec délices sur une verdure pleine de fraîcheur et de séve ; tantôt il contemple avec stupeur des entassements de roches erratiques dont quelques-unes atteignent la hauteur des neiges éternelles, tandis que l'oreille est partout égayée par le bruit des cascades et des chutes d'eau, dont la plupart sont encore vierges du regard humain. Il y a là tout à la fois de quoi faire rêver le peintre et le poëte.

Une ligne ininterrompue de granit borde l'étroit canal qui conduit à l'île Saumarez. La navigation y est extrêmement périlleuse et la température beaucoup plus froide, peut-être à cause de l'absence totale de végétation. Des icebergs plus gros qu'un navire flottent à la dérive, après s'être détachés des immenses plaines de glace qui s'étendent au pôle austral ; quelquefois ils affectent des formes fantastiques et rappellent tantôt une cité turque, tantôt une ville chinoise ; ils disparaissent souvent d'une manière subite ou se retournent

tout d'une pièce à mesure qu'ils perdent leur centre de gravité. Plus on avance vers le sud, dans la direction du cap Horn, plus le paysage devient désolé. Des montagnes d'un gris de plomb se succèdent sans interruption. Leur base repose sur un sol si marécageux qu'un des explorateurs s'enfonça jusqu'au cou en voulant mettre le pied sur le rivage.

Nous arrivons enfin dans la région des neiges et des glaces. Une tempête perpétuelle répand la désolation sur ces terres inhospitalières. Les vaisseaux à voile ont dû à peu près renoncer à fréquenter ces parages. Les bateaux à vapeur eux-mêmes ne doivent s'y aventurer que de jour, tant la manœuvre y est difficile.

C'est ici que nous rencontrons les aborigènes dont la misérable existence est un miracle au milieu de cette nature marâtre. La plupart sont à demi nus ; quelques-uns ont une peau de phoque jetée sur leurs épaules, ou un manteau fait avec des peaux d'autres amphibies. Leurs petits canots d'écorce affrontent sans terreur les flots redoutés des Européens. Les cordages en sont faits avec les boyaux des mêmes animaux. Ils ne semblent tirer leur maigre subsistance que des coquillages que la vague laisse derrière elle. Lorsqu'ils attrapent un phoque ou une petite baleine, c'est pour eux un véritable festin.

Dès qu'ils aperçoivent un navire au large, ils font force de rames pour l'atteindre et agitent leurs bras comme s'ils appelaient sur lui des malédictions. Les hommes poussent des cris de chats sauvages, les femmes demandent en grâce du biscuit. S'ils arrivent à portée du bâtiment, les matelots leur jettent des vêtements et quelques provisions ; mais, en général, les indigènes se tiennent à une prudente distance, dans la crainte que les équipages ne cherchent à venger les malheureux qui, naufragés sur ces côtes, ont été dévorés par ces cannibales. Les natifs ont généralement une expression vague et stupide. Les vieillards ont surtout quelque chose de farouche qui impressionne désagréablement l'étranger. Je

n'oublierai jamais, raconte l'un des explorateurs, la voracité avec laquelle une femme dévora un morceau de porc salé qu'on avait jeté. Toutefois les femmes sont encore plus intelligentes que les hommes. On les entend chanter entre leurs dents, ce qui produit un murmure monotone et triste. Les hommes sont très-maigres et les femmes communes, mais elles ont des mains d'une extrême délicatesse. Comme ici la vie est impossible sans feu, les femmes sont, comme les vestales de l'antiquité, toujours occupées à maintenir le feu allumé dans leurs frêles embarcations.

Quant au règne animal, c'est à peine s'il existe dans ce pays; il n'y est représenté que par quelques amphibies, phoques, veaux marins, et par de rares apparitions de baleines. On suppose toutefois qu'il existe des daims dans l'intérieur des terres.

Les oiseaux de mer abondent sous ces latitudes. Des cygnes au collier noir se rencontrent dans le détroit de Smith, ainsi qu'une sorte de mouette appelée *steamer* parce que, lorsqu'on la poursuit, elle bat le flot de son aile avec la régularité d'une hélice mue par la vapeur.

Des coquillages couvrent tous les rochers et semblent fournir à eux seuls la nourriture des malheureux habitants de ce pays, qui laissent partout où ils campent de vraies montagnes de ces coquillages.

Leur langage est nasal et rude : il représente assez bien l'aboiement du chien. Les forêts seules sont splendides et suffiraient à faire la fortune des premiers colons qui voudraient les exploiter. A Sandy-Point, il existe une version d'après laquelle on trouverait à l'intérieur des mines d'or et de charbon. Peut-être avant peu la science dira-t-elle son mot sur cette étrange et mystérieuse contrée.

Pour finir, empruntons quelques lignes au journal du Rev. Bridge, missionnaire parmi les indigènes de la Terre de Feu.

« .... J'ai visité un pauvre homme estropié qui m'a raconté

son histoire. C'est après une grave maladie qu'il est tombé dans cet état. Il est touchant de l'entendre reconnaître que, si Dieu l'a ainsi frappé, c'était pour l'amener à la vérité. La résignation de cet homme, qui peut à peine pourvoir à ses misérables besoins, est vraiment admirable.

« ... J'ai fait une distribution de riz cuit à tout mon monde, un peu plus de cent personnes : la réunion a eu lieu dans ce qui nous sert de salle d'études. J'ai commencé par la prière et une instruction religieuse. L'assistance, bien que très-pressée, était calme et recueillie. Nous nous sommes occupés dernièrement à mettre un plancher à la hutte que nous habitons. J'ai alterné ce travail avec la composition d'un dictionnaire anglais-yahgan, dans lequel j'ai déjà atteint la lettre T. Malheureusement, au moins un quart des mots de cette langue se rangent sous cette consonne. Il en est ainsi parce que les préfixes T, Tur, Ta, Ts, indiquent à la fois le temps, la manière, la cause et le lieu de chaque action.

« ... Un beau dimanche. Plus de quatre-vingts personnes étaient présentes à notre service du matin. J'ai essayé d'exciter le peuple à aimer et à servir le Sauveur, en développant la parabole de Lazare et du mauvais riche et en expliquant les importantes leçons qu'elle renferme. »



Madagascar. — Le 27 janvier dernier, les Églises de Madagascar ont inauguré un nouvel état de choses et fondé une sorte de Société des missions indigènes. La reine et son premier ministre ont donné non-seulement leur sanction mais encore une contribution pécuniaire abondante. La tribu des Bavas, tribu guerrière et jusqu'ici justement redoutée, avait demandé des catéchistes ; c'est ce qui a donné lieu à cette décision. Les envoyés se firent forts de protéger, nourrir et entretenir les hommes qu'on leur confierait ; sur cette assurance, on a permis à deux pasteurs indigènes de les accompagner.

# VARIÉTÉS

## LA LITTÉRATURE MISSIONNAIRE

La littérature missionnaire n'occupe point encore parmi nous la place à laquelle elle a droit ; bien plus, pour beaucoup, elle n'est qu'une lettre morte. Elle a pourtant une triple valeur au point de vue de l'Église et de la famille : elle développe l'intelligence, élève les caractères, provoque et entretient un généreux enthousiasme.

Elle *développe l'intelligence*, forcée qu'elle est d'embrasser d'un coup d'œil le vaste champ des missions étrangères et d'en comprendre les difficultés. Il faut qu'elle démontre la relation qui existe entre cette œuvre et les autres formes de la bienfaisance chrétienne, et qu'elle en proclame hautement les droits imprescriptibles aux prières et aux largesses de quiconque veut être un fidèle intendant de son Dieu.

D'où provient la déplorable indifférence que la plupart des Églises chrétiennes professent à l'égard des missions ? De l'ignorance en grande partie. Les trois quarts des chrétiens savent certainement qu'il existe des millions d'âmes que n'a jamais éclairées le Soleil de justice ; mais qui leur a dit ce qui peut être tenté pour remédier à ce malheur ? Qui a attiré leur attention sur la possibilité même d'y apporter un remède ? A peine savent-ils qu'il y a des hommes dévoués qui ont tout quitté, amis, famille, patrie, pour tâcher de sauver ceux qui périssent ; des hommes auxquels il ne manque souvent pour atteindre leur but que des ressources pécuniaires. A-t-on jamais fait assez comprendre qu'un peu plus de sympathie venue du pays natal, un peu plus d'intérêt témoigné à la cause pour laquelle ils se sacrifient, fortifierait pour la lutte ces hommes vaillants, raffermirait leurs cœurs lorsqu'un

pénible sentiment d'isolement vient les accabler, et leur rendrait moins lourdes à supporter les tristesses dont sont accompagnés leurs ingrats labeurs ?

Développer dans les Églises l'esprit missionnaire est simplement y faire triompher l'esprit de Jésus-Christ. Après le travail du pastorat, c'est à la littérature à entreprendre cette tâche. Il lui appartient de décrire les divers points occupés, de faire connaître les aptitudes, les travaux, les sacrifices de ceux qui se sont consacrés à la carrière missionnaire ; de dépeindre la vie, les mœurs des peuples qu'ils évangélisent, de retracer enfin les progrès de l'œuvre, ses obstacles, ses luttes et ses triomphes. Il serait impossible d'apprécier pleinement l'utilité de semblables relations ; elles appartiennent à un domaine moral et spirituel qui échappe à la perspicacité humaine. L'éternité seule mettra en lumière les bienfaits produits par ce moyen.

Un pasteur disait un jour : « Longtemps j'ai prêché Christ pour que tous ceux de mes auditeurs qui sentaient le besoin d'un Sauveur pussent le trouver, mais aujourd'hui, je le prêche de manière à ce que ceux-là même qui n'en sentent pas le besoin soient forcés d'aller à Lui. » De même en doit-il être de la littérature missionnaire. Elle doit se répandre avec une profusion telle que non-seulement les faits qu'elle relate puissent être connus de ceux qu'ils intéressent, mais qu'ils ne puissent être ignorés de ceux chez lesquels ils n'ont encore éveillé aucune sympathie.

Au sein de l'Église et de nos familles, cette littérature est destinée à *élever les caractères*. Elle est appelée à éveiller les plus nobles facultés de l'âme, à développer ses aspirations les plus pures, à hausser le niveau de l'idéal chrétien et à donner aux jeunes imaginations un but sérieux et élevé à la place des vagues rêveries qui les tourmentent parfois. Rien ne saurait lui être comparé. Ce que *fait* une Église est le résultat de ce qu'elle *est*, car les dispositions précèdent toujours les actes. Ce que nos enfants feront un jour dans le monde et

pour le monde résultera du caractère qui se développe en eux, et rien n'influe plus efficacement que la lecture sur le développement du caractère.

Les anciens racontaient à leurs enfants les faits héroïques de leurs ancêtres pour exciter en eux une noble émulation. Nous aussi, sachons placer entre les mains des nôtres les émouvants récits de ces héros chrétiens qui, pleins d'amour pour les âmes, soutenus par une foi qui ne connaît aucun obstacle, vont, s'oubliant eux-mêmes, jusqu'au bout du monde, porter l'Évangile aux peuples qui vivent sans Dieu et sans espérance ! Que les récits des missions deviennent pour nos familles une lecture quotidienne, et ils ne manqueront pas d'y éveiller un intérêt qui se traduira dans la suite par une utile coopération à l'heure du besoin.

Cette littérature est enfin destinée *à provoquer l'enthousiasme et à l'entretenir*. On prétend que les temps héroïques des missions sont passés. Cela n'est vrai qu'en partie. A l'héroïsme du champ de bataille, où l'on charge les colonnes ennemies en poussant des cris de victoire, en succède un autre non moins nécessaire et peut-être plus difficile à produire. C'est celui qu'exigent la garde du terrain conquis, les travaux des tranchées, la fatigue des marches et contremarches. Ainsi en est-il pour la cause missionnaire. Il faut conserver les positions acquises, en avançant toujours sur le territoire ennemi, bien que d'une manière moins éclatante qu'au début. L'enthousiasme doit alors reposer sur des faits connus, sur une intelligente appréciation de la nature de l'œuvre, et sur une conviction intime du devoir. La persévérance doit en être le caractère distinctif : persévérance dans les prières quotidiennes en faveur de tous les ouvriers qui supportent le poids et la chaleur du jour, persévérance dans les sacrifices pour leur assurer par des dons réguliers et toujours plus abondants le pain quotidien pour eux et leur famille. Il importe de ne pas donner sans prier et de ne pas prier sans donner. L'un est aussi essentiel que l'autre ;

pour que l'un soit efficace, il faut qu'il soit accompagné de l'autre.

Avec cet enthousiasme salutaire, les sociétés missionnaires auront à leur disposition plus d'hommes et plus d'argent. C'est justement ce dont on a besoin aujourd'hui. Celui qui ne peut pas fournir une coopération active, en prenant rang parmi les travailleurs militants, sentira la nécessité de leur venir en aide et il le fera. Le champ de la moisson qui blanchit se remplira d'ouvriers, et tous contribueront à hâter la venue du jour béni où tout genou fléchira devant le Rédempteur.

## LES DIVINITÉS DE L'INDE

L'Inde n'est pas le plus grand pays du monde, cependant c'est celui qui compte le plus grand nombre de faux dieux. Les Indous prétendent qu'ils ont 332 millions de divinités, et comme le pays ne renferme que 241 millions d'habitants, il se trouve 91 millions de dieux de plus, ou *un et demi* environ pour chaque individu.

Dans les temps anciens, longtemps avant la venue de Jésus-Christ, les dieux de l'Inde étaient beaucoup moins nombreux, et leur caractère était infiniment plus pur. Les ancêtres des Indous ont dû même, dès l'origine, posséder la connaissance du vrai Dieu; mais elle s'est peu à peu effacée chez leurs descendants, comme chez toutes les nations païennes. Ce qui le fait supposer, c'est que les expressions dont ils se servent pour décrire leurs divinités semblent avoir un sens plus profond que celui qu'on leur prête généralement aujourd'hui et s'appliquer à un objet plus digne d'adoration. A l'époque où fut écrite la première partie des *Védas* (livres sacrés des Indous), ils n'adoraient encore que le soleil, la lune, les étoiles, les vents, la mer, les montagnes, les forêts, etc. Ils rendaient également un culte aux esprits des morts. Plus tard, à une époque que

nous nommerons héroïque, et qu'ils appellent l'*âge pouranique*, ils abandonnèrent le culte de la nature et le remplacèrent par celui des rois et des héros dont les hauts faits les avaient frappés. Dès ce moment, les dieux créés à l'image corrompue de l'homme se multiplièrent rapidement. On chercha à les représenter sous une forme matérielle; alors parurent ces idoles, monstrueuses non-seulement par l'aspect hideux que leur donna la main de l'ouvrier, mais encore par l'iniquité des actes qu'on leur attribuait. Les dieux devinrent la personnification de tous les vices, grossis encore par tout ce que put inventer l'imagination dépravée de l'homme. Et comment aurait-il pu en être autrement? L'homme peut-il tirer une chose pure de la source impure de son cœur? Un effet pourrait-il s'élever à un degré moral supérieur à celui de la cause qui l'a produit? L'homme ne pouvait donc se créer des dieux meilleurs que lui-même; le culte, dès lors, au lieu de l'élever, ne pouvait servir qu'à le dégrader davantage, et c'est ce qui est arrivé. Et si l'on songe que depuis des milliers et des milliers d'années, les Indous adorent de telles divinités, on peut facilement se faire une idée de la méchanceté, de la corruption et de la dureté de leurs cœurs. C'est ce dont nous devons bien être pénétrés pour sympathiser avec les missionnaires qui prient et luttent depuis si longtemps pour la conversion de ce peuple.

Voici le sens d'une chanson chinoise que répètent souvent les soldats: « Vous n'adorez qu'un morceau de bois. Il a des yeux mais il ne voit pas; il a des oreilles, mais il ne peut pas vous entendre. Faites-nous le plaisir de nous dire depuis combien de temps vous avez perdu l'usage de la raison? »

En ceci comme en beaucoup d'autres choses, les Chinois montrent bien qu'ils ont le sentiment de leur fol aveuglement. Quand donc y renonceront-ils?



# NOUVELLES RÉCENTES

INDE. — Le *Missionnary Herald*, de l'Église presbytérienne d'Irlande, rapporte le fait suivant :

Il y a quelques mois à peine se réunissait dans l'Inde une assemblée d'indigènes lettrés dont aucun n'avait embrassé la religion chrétienne. Le but de cette réunion était d'étudier la grave question de l'avenir du christianisme dans l'Inde. Cinq dimanches consécutifs furent consacrés à ce débat. Pour en activer la solution, on décida de voter par oui ou par non s'il était probable que le pays adoptât la religion nouvelle. A l'unanimité les votants conclurent à l'affirmative.

Surpris au plus haut degré de ce résultat, tous s'entre-regardaient sans parler. A la fin, l'un d'eux, directeur d'une des écoles du gouvernement, se leva et dit :

— Puisqu'il en est ainsi, que nous reste-t-il à faire ?

Chacun se répéta la question et l'assemblée se sépara ce jour-là pour ne plus se réunir.

ASIE CENTRALE. — Un don anonyme de 25,000 fr. a dernièrement été offert à la Société épiscopale dans le but de créer une mission au centre de l'Asie. Mais jusqu'à présent, il ne s'est présenté aucune occasion favorable de pénétrer jusqu'aux masses compactes, encore privées de l'Évangile, qui habitent ces régions presque inconnues.

JAPON. — Le dimanche de Pâques, sept adultes furent baptisés par M. Maundrell, à Nagasaki.

SAMOA. — On annonce la mort du Dr Nisbett, après trente-six ans de services rendus à la cause du Maître.

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

Paris. — Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## LESSOUTO

### UNE BELLE FÊTE

Hermon, 25 juillet 1876.

Messieurs et honorés directeurs,

Bien que les progrès de l'Évangile au Lessouto nous semblent lents, ils sont trop rapides pour l'ennemi des âmes. La lumière bienfaisante de la Parole de Dieu est loin d'avoir pénétré partout, cependant le pays devient trop lumineux pour lui. C'est ce qui l'a porté à susciter par de fausses prophétesses une réaction qui, si elle eût réussi, aurait considérablement ralenti l'œuvre qui se fait dans cette contrée. Mais cet effort a été inutile et, bien que quelques chrétiens soient tombés dans le piége, ce n'est plus qu'un bruit qui se meurt.

La jalousie de l'ennemi des âmes a réussi à faire revenir au Lessouto notre frère Dieterlen et les catéchistes indigènes qui étaient en chemin pour aller évangéliser les Banyaïs. Ce n'est qu'une victoire momentanée; il est évident que la vérité divine pénétrera tôt ou tard parmi ces tribus.

Le paganisme a encore des forteresses dans le Lessouto,

mais il y a aussi des foyers de lumière. Il commence à y faire clair, en sorte que les amateurs des œuvres mortes sont parfois bien gênés dans leurs pratiques. Si le nombre des stations n'augmente pas, celui des annexes se multiplie.

Le Seigneur vient de nous réjouir à Hermon par une fête chrétienne : 114 adultes, dont 43 appartenant à notre annexe de Maféteng, ont été admis dans l'Église, les uns par le baptême, les autres par la confirmation. Après cela, 85 enfants ont été baptisés et 20 mariages chrétiens ont été bénis; 540 communiants se sont approchés de la table du Seigneur. Il y avait au service du baptême au delà de 1,200 personnes, et il a fallu le célébrer hors du temple.

Pendant mon séjour à Hermon, j'ai visité plusieurs fois les annexes de cette station. Elles sont toutes, à des degrés divers, en voie de prospérité. Leurs chapelles ayant été bâties d'une manière défectueuse, sont toutes en mauvais état et deviennent trop petites pour les congrégations. On est actuellement occupé à les agrandir. L'une d'elles est tombée. Pour en élever une autre, M. Emile Rolland a entrepris une collecte parmi les Bassoutos; il croit qu'elle produira 2,250 francs, somme nécessaire pour bâtir une chapelle semblable à celle de Maféteng, la magistrature où il réside.

Pendant le temps que j'ai passé à Hermon, ma santé s'est affaiblie. Peut-être est-ce à cause de la température de cet endroit, qui ne paraît pas m'être aussi favorable que celle de Siloé. La conférence extraordinaire qui vient de se tenir à Bérée a placé provisoirement notre frère M. Dieterlen à Hermon. Je profite avec plaisir de cet arrangement pour retourner à Siloé. Il m'en coûte cependant de me séparer d'une Église où l'on compte beaucoup de gens que j'ai connus encore enfants ou très-jeunes, il y a près de quarante ans, dans l'ancienne station de Béerséba, et qui, pour cette raison, me sont particulièrement attachés.

F. MAEDER.

## BÉRÉE

(Extrait d'une lettre de M. Maitin.)

On se rappelle sans doute le touchant récit que M. Maitin nous envoya, il y a quelques mois, et que nous publiâmes sous ce titre : *Deux brebis à la recherche d'un pasteur*. Nos lecteurs se seront plus d'une fois demandé ce qu'étaient devenus ces jeunes noirs que le désir de trouver le salut avait portés à quitter leur famille et à faire un long voyage.

« Vous serez heureux, nous écrit M. Maitin, comme je l'ai été moi-même, d'apprendre que ces deux brebis ont été jusqu'ici admirablement gardées par le souverain Pasteur. Je vous avouerai que je n'étais pas sans inquiétude à leur sujet, voyant se passer des mois sans en recevoir aucune nouvelle. J'éprouvai un redoublement de sollicitude lorsque me parvint le numéro du *Journal des Missions* qui faisait mention d'elles. « Nos chers Ligoyas ont-ils persévéré dans la foi? me demandai-je. Que deviennent-ils, n'ayant auprès d'eux personne qui puisse les encourager au milieu des épreuves qui les ont probablement assaillis dès leur retour au pays natal? » Eh bien ! la veille du jour où me parvint la livraison contenant le récit imprimé de leur conversion, nous avions reçu de Pétérose Matlaki et d'Isaac Rapéna deux lettres qui nous avaient comblés de joie. Permettez-moi d'en reproduire ici quelques fragments :

« C'est moi, Pétérose Matlaki, votre disciple que le Seigneur a uni à vous par la foi. Je vous salue, serviteurs de Dieu. Vous m'avez écrit et votre lettre m'a fait tant de plaisir que j'en ai sauté de joie. J'ai un grand désir de vous revoir, cela me fait languir d'ennui, mais j'espère que par l'amour de Dieu nous nous reverrons un jour... Une chose certaine ici, c'est que les blancs ont permis qu'on tienne un service religieux pour les noirs... Chez moi, six personnes ont reçu

l'Esprit de Dieu ; l'une d'elles c'est ma femme... Le Seigneur me conduit joliment. » (Traduction littérale.)

« Isaac Rapéna, » ajoute M. Maitin, « habite sur une autre ferme que Matlaki ; il dit, lui aussi, que sa femme s'est convertie, que plusieurs personnes écoutent avec plaisir la Parole de Dieu. Il rencontre cependant de l'opposition ; s'il est bien reçu par les uns, il est traité de fou par les autres. Il nous communique un fait qui prouve d'une manière bien puissante l'efficacité de la prière. Je vous ai dit que nos deux chers Ligoyas n'oubliaient pas Lekhoa, cet indigène dont Dieu s'était servi pour les réveiller et qui cependant vivait encore dans le péché. Ils nous demandaient sans cesse, lorsqu'ils étaient ici, de prier Dieu de le convertir, et sans doute ils intercédaient eux aussi en sa faveur. A leur retour, ils ont eu la joie de trouver en lui un frère en la foi. Depuis lors, il a été baptisé et a reçu le nom de Paul. Je vous ai dit que, lorsqu'il s'était détourné de l'Évangile et avait quitté notre station de Mékuatling, il n'était que catéchumène. Je ne sais si c'est un pasteur de l'Église hollandaise ou un missionnaire qui visite le quartier où il vit et où se trouvent beaucoup d'indigènes, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un lieu de culte y a été établi et que Lekhoa a été reçu membre de l'Église. Matlaki nous supplie de leur envoyer un maître d'école. Cela permet de supposer qu'il y a là plusieurs personnes bien disposées. »

Ce sera une consolation et un encouragement pour nos lecteurs d'apprendre que ces faits se passent dans ce même État du Transvaal où notre frère M. Dieterlen et ses compagnons d'œuvre ont été récemment arrêtés.



## LETTRE DE M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS EN FRANCE

Léribé, 15 juin 1876.

Les détails qu'on a pu vous donner sur les réunions et les travaux de notre synode vous auront portés, j'en suis sûr, à bénir Dieu avec nous. Quant à nous, nous avons lieu de nous humilier, car, tout en mettant notre confiance en Lui, hélas ! nous avions bien du souci ! Mais, que je le dise à sa gloire, l'entrain et la parfaite harmonie de nos chrétiens de Léribé ont suppléé à leur petit nombre et nous ont rendu la tâche facile et agréable. Les chefs Molapo, Mopéli et Lesasana, et aussi les principaux hommes de la tribu ont fait bon accueil à tous les missionnaires et aux délégués des Églises. Cela, le vif intérêt et le profond respect avec lesquels nos discussions ont été suivies, ont été pour nous la preuve que notre synode était non-seulement réhabilité dans l'esprit de la nation, mais que, dans notre propre district, — qui l'eût jamais pensé ? — il était vraiment *populaire*. Et les faits subséquents ont montré que nous ne nous étions pas trompés. Donc, ce synode n'est pas seulement une vision fort belle sur laquelle nous aimerons longtemps à reporter nos pensées, c'est plus : c'est, je l'espère, un monument dans l'histoire de nos Églises tel que ceux que les patriarches élevaient dans le désert à la gloire de Dieu, pour consacrer le souvenir de ses révélations et de ses bénédictions. Nous savions que de nombreux amis, en Afrique, en Angleterre, en France et ailleurs avaient tout particulièrement prié pour nous ; et la réponse du Seigneur aux prières de tant de ses enfants ne pouvait se borner aux succès de quelques réunions qui nous ont laissés sous les plus douces impressions. Dieu soit béni ! un grand changement s'est déjà opéré autour de nous. Je ne parle pas d'un réveil général, de ces grandes pluies que nous désirons, mais je me demande si peut-être nous n'en entendons pas

déjà le bruit lointain. Si nous avons attendu longtemps, n'est-ce pas une raison de croire que le moment va arriver où nos vœux les plus ardents vont s'accomplir!

Peu avant le synode, j'avais traversé notre district en long et en large pour voir où je pourrais placer des catéchistes. Partout, là même où l'on m'avait donné le plus d'espoir, je trouvai les portes fermées: on craignait le chef Molapo. J'en conférai avec lui, je reçus de vagues promesses, puis un message qui vint tout renverser. L'entrée de deux villages me paraissait cependant assurée, mais quand il s'agit d'en venir au fait de l'installation de nos évangélistes, tout changea. Je trouvai tant de peur chez les gens, tant de mauvaise foi et d'hostilité chez le chef, que force me fut d'abandonner la partie. La porte était bien fermée!... C'est dans ces circonstances-là qu'un digne serviteur de Christ, qui passa quatre semaines avec nous et s'initia à tous les détails de notre œuvre, me dit que, pendant plusieurs jours, un passage s'était imposé si irrésistiblement à son esprit qu'il y voyait un message du Maître : « Voici, j'ai ouvert devant toi une porte que personne ne peut fermer! »

Depuis le synode, deux mois à peine se sont écoulés; j'ai placé quatre évangélistes, avec le consentement des gens eux-mêmes et de ce chef ombrageux qui nous a toujours contrecarrés. Donc la porte est ouverte, et si bien que nous avons dû envoyer deux hommes aux Églises de Morija et de Thabana-Morèna pour leur répéter le cri du Macédonien : « Passez vers nous et venez nous secourir! » Le chef lui-même nous y pousse : « Qu'on instruise les enfants dans tous les villages, dit-il; placez des catéchistes, des maîtres d'école partout; hâtez-vous! » Nous croyons rêver. Est-ce bien vraiment Molapo qui parle ainsi? Qu'est-il donc arrivé, et à quoi attribuer ce revirement si soudain? Eh vraiment, je n'en sais rien. Je sais seulement que le Seigneur tient le cœur des grands dans sa main, et qu'il l'incline où il lui plaît comme des ruisseaux d'eau. Mais où sont les

hommes, où sont les moyens pour satisfaire à ces besoins? Nous avons maintenant dans notre district huit annexes, la plupart à de grandes distances de la station.

Deux de ces annexes sont à l'extrémité du district et je puis dire du Lessouto. Permettez-moi de vous faire voyager quelques jours avec nous, cela vous donnera une idée de notre manière de faire. Après avoir placé Céphas de Morija à Plakoli, nous chevauchons dans le district de Bontatzoute et plus loin dans celui de Makhoakhoeng. Ce sont les limites du Lessouto dans cette direction, et aussi celles de ma paroisse. Nous sommes une douzaine de cavaliers, une bande toute pleine d'entrain. On parcourt la campagne et on gravit les collines en chantant des cantiques, on se disperse dans les villages, on parle à celui-ci, on accoste celui-là, et puis l'on se retrouve pour se raconter ce qu'on a fait. De temps en temps, un exercice biblique vient resserrer nos rangs et captiver l'attention. L'histoire de Jonas; celles de Samson, de David, de Daniel; les incidents du voyage des Israélites ne s'épuisent et ne s'usent jamais. Le soir, arrivés au village où nous passerons la nuit, chacun a sa tâche. Les plus jeunes feront paître les montures en se relevant à tour de rôle; les autres s'occuperont d'apprêter le mouton traditionnel et des détails du coucher, pendant que les plus âgés ou les plus respectables de la bande causent avec les gens de l'endroit. Bientôt on entend des jeunes gens à la voix puissante crier dans diverses parties du village : *Thapélong! thapélong!* A la prière! en faisant la dernière syllabe aussi longue que leur haleine le permet. Cela vaut bien une cloche. Ce n'est pas que nous réussissions toujours à avoir une grande assemblée. Mais partout on peut compter sur un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui viennent s'accroupir autour de nous. Nous prenons le premier verset d'un cantique, que nous faisons répéter ligne après ligne et chantons plusieurs fois, puis un passage de la Parole de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde, » ou : « C'est une parole certaine et

digne d'être entièrement reçue, » et qui suggèrent une foule de questions auxquelles on répond généralement avec beaucoup de simplicité.

Après quelques paroles d'application et une courte prière, chacun se retire. C'est ainsi que nous arrivons chez Molupé, le chef des Makholokoés. On dirait le bout du monde. Impossible à un wagon de se frayer un chemin dans ces montagnes escarpées et ces vallées toutes déchirées par d'affreux torrents. Les Makholokoés avaient porté à dos le bagage d'Abraham, notre évangéliste, et nous le trouvâmes déjà installé avec sa famille, provisoirement du moins. A peine avions-nous dessellé nos montures, qu'une pluie glaciale survint. Elle tomba toute la nuit. On m'avait assigné une misérable petite hutte où il n'y avait de place que pour deux. Je m'y blottis de mon mieux avec Mikéa. Le reste de la bande était resté dans la grande hutte du *lekhothla*, — la maison de ville ! — spacieuse, mais toute délabrée. Il y pleuvait comme à la rue. Quant à la propreté, n'en parlons pas ; nous étions tous logés à la même enseigne. Les égards de nos hôtes nous firent aisément oublier ces misères. C'était le samedi soir. Et s'il allait pleuvoir comme cela demain ! O gens de petite foi ! Avant de nous séparer, un frère mosouto disait dans sa fervente prière : « Oho Molimo ! apola maru ! » Seigneur, disperse les nuages ! Le lendemain, un épais brouillard enveloppait les montagnes ; mais, se fondant peu à peu aux rayons du soleil, il mettait à découvert un beau ciel bleu et, tout autour de nous, des montagnes majestueuses. Qu'ils étaient donc beaux les Maloutis avec leurs flancs couverts de verdure, leurs roches humides scintillant au soleil et leurs pics s'élançant dans les airs avec leur couronne de neige ! Une prière de famille, le déjeuner, un exercice de lecture et de chant furent simultanément improvisés. Bientôt les hommes des villages avoisinants arrivèrent et la réunion commença, en plein air bien entendu. Cette fois, par miracle, pas de chiens qui aboient et se battent, pas de cochons qui rôdent en

grognant ni d'enfants qui crient. « Mes amis, dis-je à l'assemblée, connaissez-vous un seul village au monde où l'on ne meure pas, et où l'on ne creuse jamais de fosses ? — Non, on meurt partout, tous meurent ! — Et que devient le cadavre qu'on enterre ? — Il devient la proie de la pourriture. — Avez-vous jamais entendu dire que quelqu'un, au lieu de devenir la proie de la corruption, soit revenu à la vie et soit sorti vivant du tombeau ? — Oh non, jamais ! — Eh bien, mes amis, je vais vous parler d'un homme qu'on avait mis à mort, puis enseveli et qui est revenu à la vie. Et alors, je leur racontai la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur... « Cet homme extraordinaire, le Fils de Dieu, ajoutai-je, a déclaré que toute puissance lui est donnée aux cieux et sur la terre, et il nous a donné cet ordre : Allez et instruisez toutes les nations : je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. Voilà, mes amis, ce qui a amené vos missionnaires dans ce pays, et voici pourquoi cet homme mossouto vient vivre parmi vous... »

L'intérêt était tel que j'avais à peine fait une question que plusieurs voix répondaient à la fois. En pareille circonstance, chacun peut prendre la parole, privilége dont nos Bassoutos usent en général largement. Dans ce cas-ci, les discours ne manquèrent pas d'originalité.

L'assemblée dispersée, le chef appela un à un de grands jeunes gens, à l'attitude pleine de respect. « Voici mes fils, dit-il, vois maintenant les fruits de tes abécédaires, » et aussitôt, de chercher un livre ou plutôt les feuillets d'un livre que lui savait par cœur, mais que ses fils lisaient avec intelligence, à mon grand étonnement.

Après nous être occupés de l'emplacement de la station et d'autres détails, nous quittâmes nos amis les Makholokoés, le cœur plein de joie, pour nous rendre auprès du chef Mathèla. Nos montures nous deviennent bientôt à peu près inutiles, il faut les conduire à la bride, une bonne partie du chemin. L'air est très-vif, mais l'exercice nous réchauffe.

Les montagnes, avec leurs gorges sauvages et leurs belles vallées, me ravissent et me rendent peu à peu étranger à la conversation animée de mes compagnons. Ils sourient de ce que j'admire un pays où l'on chevauche si péniblement et où le bétail ne prospère pas.

Dans un vallon rocailleux, nous traversons le hameau du seul chrétien de ces quartiers. Il s'appelle Malachie ; il s'était, pendant un temps, détourné de la foi ; son retour date d'une visite que nous lui fîmes il y a deux ans, mon ami Mabille et moi. En nous voyant, grande est sa joie.

Du pain de millet, du lait, des cannes de sorgho sucrées régalent la troupe ; puis nous passons, emmenant Malachie avec nous. Dans l'après-midi, nous gravissons encore une haute montagne, et nous voici chez Mathèla, le chef des Makhoakhoés. Il nous attendait avec une foule de gens, et nous conduisit immédiatement chez son fils aîné, où l'évangéliste doit être placé. Son village est perché comme un nid d'aigle sur le sommet d'une montagne. Un dernier effort, et nous voici arrivés. On procède immédiatement aux affaires qui se traitent selon toutes les règles. « Voici un ambassadeur, dis-je, non pas de Ketchoaya, le chef des Zoulous, mais de Jésus-Christ ; recevez-le d'une manière digne d'un tel maître ! » Mathèla parla longtemps, remerciant le missionnaire, plaidant avec ses gens, leur démontrant les avantages de l'éducation et les priviléges de l'Évangile, et leur enjoignant de fréquenter le culte, d'envoyer les enfants à l'école et d'aider courageusement à l'installation de leur catéchiste. On aurait pu croire que l'homme qui parlait était un de nos chrétiens les plus vivants. Il avait autrefois reçu l'Évangile à Morija, mais depuis longtemps il ne le pratiquait plus dans ses montagnes. Il y eut toute une série de discours fort intéressants, qu'on écouta avec une patience des plus louables, car il faisait un froid qui nous transperçait le corps.

Du haut de cette montagne, mes yeux plongeaient dans

une profonde vallée où s'accomplit, il y a quinze ans, un horrible drame qui jeta l'effroi dans la tribu. Mais mes pensées étaient ailleurs. J'étais transporté de joie de ce que le nom de Jésus allait être proclamé dans ces belles montagnes. Oh ! qu'il sera beau le jour où les louanges du Sauveur retentiront dans tout cet immense district, voleront de vallon en vallon, de village en village et de bouche en bouche !

Mais bientôt nous ne serons plus seuls, chers amis, dans cette partie du champ du Seigneur. Des catholiques vont devenir nos voisins et nos rivaux, l'ennemi va semer l'ivraie, et déjà il la sème à pleines mains. Il fait parade de grands projets, il va s'emparer de toute la jeunesse ; chaque enfant qui ira à leur école sera habillé, gratis, et que sais-je encore? Oui, mais ils viennent un peu tard ; le Nouveau Testament les a devancés, la lumière s'est levée. Toutefois, vous comprendrez la nécessité pour nous de redoubler d'efforts, et pour vous de nous seconder.

Le retour de notre expédition chez les Banyaïs vous affligera sans doute, mais ne découragera personne. Nous allons bientôt nous réunir pour aviser à ce qu'il y a à faire. Le Seigneur nous donne de sérieuses leçons; qu'il nous fasse la grâce d'en profiter ! Puissions-nous ne chercher que sa gloire, que sa volonté, et nous mettre nous-mêmes avec nos plans les plus chers, nos idées les plus arrêtées, sur son autel ! L'Évangile est entré en Europe par une prison. Le Seigneur est tout-puissant, et il est tout sage. Nous avons une route toute ouverte par Kuruman, Kolobeng, Inyati chez Mosélékatsi. Nous ne perdons pas courage.

Voilà donc une nouvelle expédition sous la direction du Dr Stewart qui se rend au lac Nyassa. Que Dieu la fasse prospérer ! Le mot d'ordre que donnait Moody aux chrétiens d'Europe en les quittant, c'est celui qui retentit dans le champ missionnaire et en Afrique plus que jamais : « En avant ! en avant ! »

F. COILLARD.

### QUESTION DE LA MISSION CHEZ LES BANYAÏS?

La commission synodale des Églises du Lessouto et la commission exécutive de la conférence missionnaire se sont réunies à Bérée, le 12 juillet, pour examiner ce qu'il y avait à faire en vue de réparer l'échec que M. Dieterlen et ses collaborateurs ont subi. Le secrétaire, M. Kohler, vient de soumettre au Comité le résultat de ses délibérations, dans les termes suivants :

Vous savez déjà que M. Dieterlen et ses compagnons de voyage ont été arrêtés à Prétoria, mis en prison, puis forcés de revenir sur leurs pas, après avoir payé une note de 350 fr. environ pour frais d'arrestation et pour nourriture des prisonniers.

Après avoir repassé la frontière du Transvaal, M. Dieterlen se demanda s'il ne devait pas tourner le territoire de cet État inhospitalier, en prenant à l'ouest le chemin qui passe par le pays de Léchété (voir sur la carte, Kuruman, Kolobeng, Inyati). Mais le misérable état dans lequel étaient les attelages, et la longueur de cette nouvelle route décidèrent notre collègue à revenir au Lessouto. Il est donc de nouveau au milieu de nous avec les évangélistes. Tristes de n'avoir pu continuer leur voyage, mais non découragés, ils sont prêts à repartir dès que le moment en sera venu.

Les deux commissions ont à l'unanimité exprimé le désir de tenter sans retard une nouvelle expédition, en tournant du côté de l'ouest le territoire de la république du Transvaal. Cette route est beaucoup plus longue ; elle présente des difficultés spéciales et de plus d'un genre. Mais elle a un avantage, celui de ne conduire les voyageurs qu'au travers de pays occupés par des indigènes, ce qui est rassurant pour des missionnaires français. De plus, nos frères rencontreront sur leur chemin plusieurs stations de la Société de Londres, où

ils trouveront la meilleure hospitalité et les renseignements dont ils ont besoin pour pénétrer dans le pays des Banyaïs. Nous venons d'écrire à ce sujet aux missionnaires de Kuruman (l'ancienne station de M. Moffat), d'Inyati et autres. Lorsque les renseignements que nous leur avons demandés nous seront parvenus, nous nous réunirons et nous pourrons décider si la seconde expédition doit se faire d'après le même plan que la première, ou si ce plan doit être légèrement modifié. Plusieurs d'entre nous voudraient voir à la tête de l'expédition deux missionnaires proprement dits, et si nous avions un homme de plus sous la main, cette opinion aurait assurément la majorité des voix, pour ne pas dire l'unanimité. Le manque d'ouvriers nous fait souvent prendre des décisions dont nous ne sommes pas entièrement satisfaits.

Comme la petite bande ne pourra pas, en tous cas, se remettre en route avant le mois de décembre, M. Dieterlen, sur sa demande, a été placé provisoirement, à Hermon ; deux des évangélistes sont employés dans des annexes et deux sont restés à Morija.

Pour la commission exécutive, F. KOHLER, secrétaire.

M. Mabille, dans une lettre particulière, ajoute ce qui suit :

« Notre expédition pourra peut-être se joindre à celle de missionnaires américains qui doivent commencer une œuvre chez les Bamozilas, à l'est des Banyaïs. Ils se proposent de prendre le chemin auquel nous pensons maintenant pour nos frères. Nous avons fait appel à nos Églises pour des fonds et des bœufs. On a dépensé 2,125 francs ; il nous reste 2,575 francs ; mais il nous faut 6,250 francs. Nous avons encore 21 bœufs de traits, mais il nous en faut au moins 30. J'espère que rien ne viendra mettre obstacle au départ en décembre. »

M. Germond partage l'espoir de M. Mabille et de tous ses autres collègues. « Les Boërs, écrit-il au directeur de la Maison des missions, nous ferment la voie la plus directe ; il

faudra prendre la plus longue, mais ce ne sera que pour un temps. Si une mission peut s'établir là-bas, il faudra bien qu'Inhambane en devienne le point d'appui; les paquebots y touchent régulièrement et on dit que ce port est sain comparativement à celui de la baie de Delagoa.

« Quant aux Églises du Lessouto, si j'en juge par la mienne, elles n'ont pas été découragées par ce premier échec.

« Ils ont été mis en prison, dit-on autour de nous, eh bien! il fallait s'y attendre. Cela prouve que nos missionnaires sont vraiment des enfants de Jésus-Christ. Aidons-les! Paul et Silas eux aussi furent mis en prison en arrivant à Philippes, etc... »

Ce que dit M. Germond au sujet du port d'Inhambane est d'une grande importance. Nous voyons en effet dans les journaux du Cap que des rapports fréquents par bateaux à vapeur se sont, depuis quelque temps, établis entre cette colonie et Zanzibar, avec escale à Inhambane. Si nous réussissons à fonder une mission chez les Banyaïs, on peut espérer qu'il ne sera pas difficile de trouver des voies de communication directe et sûre avec le littoral. Dès lors, le transport des voyageurs et de leurs approvisionnements deviendrait plus prompt et moins dispendieux.

Malheureusement, les destinées terrestres des peuples de ces régions sont en une certaine mesure subordonnées à la politique de l'État du Transvaal. Il fait, en ce moment, la guerre aux Bapélis, et il serait bien possible que les conséquences de cette nouvelle expédition s'étendissent au delà du Limpopo.

Supplions le Seigneur de mettre bientôt un terme à ces tristes démêlés de gens de notre race avec des populations qu'ils devraient s'attacher par des procédés bienveillants et par les avantages d'une civilisation chrétienne. N'oublions pas dans nos prières nos frères Creux et Berthoud de Valdézia. Ils doivent se trouver, en ce moment, dans une position très-critique.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## MISSION MÉDICALE

On se fait difficilement une idée des services que la médecine rend à l'œuvre des missions.

A Madagascar, le Dr Davidson fait une œuvre magnifique parmi les païens. Il a sous sa direction un certain nombre de jeunes gens dont les aptitudes particulières promettent de doter leur patrie de bons et fidèles docteurs chrétiens; en outre, il dresse quelques femmes de bonne volonté pour en faire des gardes-malades. Cette double occupation ne l'empêche pas de répondre aux demandes incessantes de secours, qui l'assaillent de toutes parts. Souvent lorsqu'il rentre, le soir, exténué de fatigue, il trouve sur la route de sa demeure des troupes de mères avec leurs enfants sur les bras, et c'est à qui fera entrer de force le sien dans l'étroit palanquin, afin que le docteur non-seulement indique la maladie mais applique instantanément le remède.

Dans l'Inde, les médecins n'ont point l'autorisation de pénétrer dans les zénanas, c'est-à-dire dans la partie des bâtiments spécialement réservée aux femmes et aux enfants. Si une femme devient assez gravement malade pour que son mari trouve utile de faire venir le médecin (ce que tous ne font pas), celui-ci doit juger de l'état de la malade d'après des données assez vagues : un trou est pratiqué dans les draperies et, par ce trou, la pauvre malade passe tour à tour sa langue et son bras. Cela doit suffire au docteur pour diagnostiquer la maladie, en relever les symptômes et indiquer ce qu'il faut pour les combattre. Sous aucun prétexte, il ne doit

voir la figure de sa malade. Pendant une épidémie, deux mille enfants succombèrent dans une seule ville de l'Inde, faute de quelques soins bien simples.

Pour remédier à cet inconvénient, plusieurs dames anglaises et américaines font en ce moment de sérieuses études en vue d'obtenir leurs grades de docteurs et, dans ces conditions, porter des secours physiques et spirituels aux souffrances de toute nature auxquelles sont exposées leurs sœurs de l'Inde au fond de leurs zénanas.

Il y a aussi des médecins-missionnaires en Chine et au Japon, où ils sont très-recherchés et très-appréciés.

Le médecin-missionnaire ne va pas visiter à domicile tous ceux qui s'adressent à lui. Il ne pourrait suffire à une telle tâche. Il ne s'y rend que lorsqu'il sait le malade dans l'impossibilité de venir le trouver. Aussi a-t-on dû établir près de sa demeure de grandes salles appelées *dispensaires*, où se réunissent tous les échantillons des misères humaines.

Avant de s'adresser en particulier à chaque malade pour connaître son cas, le docteur se rend dans ces dispensaires et parle à tous du Grand Médecin qui peut seul guérir toutes les infirmités physiques et morales, et rendre l'espoir non-seulement pour cette vie, mais aussi et surtout pour la vie éternelle.

On joint quelquefois à ces dispensaires une salle où l'on garde les jeunes enfants en traitement. La jeunesse d'Angleterre subvient aux besoins de plusieurs en fournissant des berceaux garnis et des vêtements chauds pour les infortunés petits êtres qui n'ont personne pour prendre soin d'eux.



## LA MORT DANS UN INTÉRIEUR CHINOIS

Nous devons à la plume de Mademoiselle L. Combs, missionnaire-médecin en Chine, le tableau que présente un intérieur indigène dans ces circonstances toujours pénibles qui accompagnent partout l'arrivée du roi des épouvantements :

Il était environ dix heures du matin, écrit-elle, lorsque je fus invitée à me rendre auprès du lit d'un malade, dans la cité chinoise. Nous habitons la cité tartare et, à la nuit, les portes qui les séparent étant fermées, il n'existe point entre elles de communications. Je m'apprêtai à suivre le messager qui m'avait été dépêché. Il avait eu la prévenance d'amener avec lui une voiture (si cela s'appelle une voiture) et, en peu de temps, nous brûlions le pavé autant qu'on peut le faire en Chine où chevaux, voitures, conducteurs et routes, tout est mauvais, sans compter que les rues sont étroites et extrêmement populeuses, ce qui retarde encore la marche.

Dès mon arrivée, je vis que j'avais affaire à des gens riches. Une vieille dame vint m'ouvrir la porte et me conduisit auprès de la malade. Le premier coup d'œil m'avertit qu'on m'avait fait chercher trop tard. Je le dis à son entourage, tout en promettant de tenter pour elle ce que je pourrais. Je me mis de suite à l'œuvre et, jusqu'au soir, je préparai des calmants et les divers remèdes que réclamait l'état de la patiente. Lorsque le jour commença à baisser, j'eus un moment d'indécision et d'inquiétude. Que devais-je faire? Il paraissait peu probable que la pauvre femme passât la nuit. Toutefois, la quitter dans cette incertitude, était un procédé assez barbare et trop en usage parmi les païens pour que je pusse les imiter.

Cependant, personne à la maison missionnaire ne savait où j'étais et où venir me prendre en cas d'absence prolongée. J'avais simplement dit en partant : « Ne vous inquiétez pas, si

je ne rentrais pas ce soir. Je me décidai à rester ; mais, à sept heures et demie, la femme était morte. Seule à côté de la défunte, me sentant l'unique étrangère renfermée à cette heure dans la cité chinoise, me trouvant dans l'impuissance de communiquer avec mes compatriotes autant que si j'en étais séparée par l'océan, mon isolement me fit éprouver un affreux serrement de cœur et je me demandai, non sans quelque émotion, comment j'allais être traitée maintenant qu'on n'avait plus besoin de moi.

Bientôt la chambre fut envahie par les membres de la famille. Il y avait d'abord quatre hommes qui appartenaient évidemment à l'élite de la bonne société ; leurs aimables procédés à mon égard, leur extrême politesse et leurs attentions les placèrent bien haut dans mon estime, et je ne pus que regretter de les sentir sous le joug d'un paganisme dégradant.

La morte, à ce que je pus juger, était une des femmes d'un des individus présents, et la plupart de celles qui se pressaient dans l'enceinte de cette chambre mortuaire lui appartenaient au même titre. Il y avait, en outre, une sorte d'intendant dont l'outrecuidance et l'impudence étaient vraiment révoltantes.

Du côté des femmes, je remarquai parmi les membres les plus honorés de la famille, une jeune personne à laquelle on donnait l'appellation réservée aux femmes non mariées. Je distinguai aussi la petite fille de la défunte, enfant de dix ans environ, dont la consternation était profonde. Puis venait un nombreux personnel de domestiques des deux sexes.

Aussitôt que la famille fut bien convaincue du décès, toutes les femmes présentes commencèrent à pousser des cris aigus dont la violence ne fit qu'augmenter pendant un certain temps. Puis vint un répit, durant lequel on s'occupa de disposer le corps pour les funérailles.

Tandis qu'on s'employait à ce travail, j'aperçus l'homme qui m'avait amenée dans la matinée. J'allai droit à lui et lui

dis : « Les portes sont fermées, je ne puis pas rentrer chez moi. — Vous le pourrez demain matin, » me répondit-il.

Au bout de quelque temps, la jeune fille que j'avais remarquée s'approcha de moi et me pria de la suivre. Elle me conduisit dans une autre partie des bâtiments, et me fit entrer dans une pièce où je restai seule. Elle vint me reprendre un peu plus tard pour m'introduire dans ce qui devait me servir de chambre à coucher.

C'était une très-jolie chambre chinoise. Le *kang*, espèce de four où l'on entretient du feu par les froids rigoureux, était en briques, et mon lit était disposé dessus. Ce lit, vraiment chinois, se composait de trois pièces : une natte, une sorte de matelas et un oreiller aussi dur qu'une pierre. J'écartai l'oreiller, mais ce fut avec un sentiment de reconnaissance que j'acceptai le reste et m'allongeai dessus. Inutile d'ajouter que je ne pus dormir.

Juste en face de ma chambre, s'en trouvait une autre occupée par une jeune femme chinoise et son petit bébé. Entre sa chambre et la mienne s'étendait une pièce, espèce de salon où se réunissaient les membres de la famille. La porte de ma chambre n'étant qu'un paravent, dès que ma bougie fut éteinte, je pus sans effort observer tout ce qui se passait dans la pièce voisine.

Au milieu, se trouvait une grande table autour de laquelle prirent place les quatre hommes, toujours accompagnés d'un domestique qui, debout auprès d'eux, attendait leurs ordres donnés souvent par un signe.

Il pouvait être dix heures à ce moment, et je me demandais ce qu'ils allaient faire, quand je vis apparaître un individu chargé d'un énorme paquet d'étoffes pour deuil. Il était plus de minuit lorsque le marché fut enfin conclu avec lui, et cela après un flux de paroles que personne au monde ne pourrait imaginer, à moins d'avoir quelques notions des procédés commerciaux usités en Chine.

Après cet homme, en vint un autre, l'équivalent de notre

entrepreneur des pompes funèbres. Tomber d'accord avec lui parut être une tâche autrement difficile. J'ai maintenant oublié quel fut le premier chiffre exorbitant auquel il taxa ses services, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'après plusieurs heures de chaude discussion, on convint de payer un tiers environ du prix total qu'il avait établi en commençant.

Ils passèrent ainsi la nuit à fumer, boire du thé bouillant, causer sans interruption et traiter des affaires avec les différents commerçants qu'ils avaient fait mander chez eux immédiatement après le décès.

Pour les femmes, ce fut autrement que s'écoulèrent ces heures lugubres, et chaque fois que l'horloge sonnait, la jeune femme qui habitait en face de moi sortait et se mettait à courir à travers les cours et corridors en poussant d'épouvantables hurlements. D'après ce que j'ai pu conclure, dans l'éloignement relatif où je me trouvais, chaque fois qu'elle arrivait à la porte d'une autre femme, celle-ci sortait et se joignait à cet affreux concert de cris suraigus, exagérés, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde fût sur pied. Alors la maison retentissait pendant dix minutes du bruit le plus discordant et le plus assourdissant qu'on puisse imaginer ; puis, comme par enchantement, tout rentrait dans le silence, et j'entendais les femmes bavarder gaiement entre elles en regagnant leur domicile respectif.

Mais, parmi les voix éplorées de ce prétendu deuil, il y en avait une qui ne se taisait pas à heure dite. C'était celle de la pauvre petite fille de la morte, dont j'entendais les sanglots déchirants, longtemps après que la maison avait repris sa tranquillité.

A la fin, l'aube vint terminer cette longue nuit, et ce fut avec bonheur que je profitai de ses premiers rayons pour quitter ma couche et procéder à ma toilette. Dès que je pensai pouvoir le faire sans manquer aux convenances, je sortis pour demander s'il me serait possible de me procurer un

véhicule pour regagner la maison missionnaire. L'individu auquel je m'adressai me promettait justement d'en envoyer chercher un lorsque sa femme, qui avait entendu notre pourparler, sortit de sa chambre en toute hâte et dit que cela ne se pouvait pas, et que la dame étrangère ne pouvait se retirer sans avoir pris quelque nourriture.

Elle s'accrocha à moi et me contraignit presque de force à rester. Elle m'apporta de l'eau et du savon. Puis vint cette chose terrible que j'avais appris à redouter, et pour cause, je veux dire un repas chinois. Il était délicatement servi, et les petits bâtons étaient montés en argent, mais j'eusse bien préféré en être dispensée. Seule je devais en profiter, et mes nombreuses hôtesses se répandaient en supplications énergiques pour que j'y fisse honneur. Il n'y avait point à reculer et, bon gré mal gré, je dus me contraindre à avaler sans sourciller des mets étranges dont le goût était encore plus révoltant que les noms n'en étaient barbares.

Après le repas, on me conduisit à l'endroit où était disposé le cercueil. On avait pendant la nuit élevé une grande tente en nattes, ornée d'images, et sous laquelle brûlaient de l'encens et des parfums. Des offrandes de toute nature aux diverses idoles qui y étaient représentées disaient assez l'extrême superstition de ces gens. Au moment où je me retirais, je vis arriver des prêtres et je présumai que leurs incantations et leurs hideuses litanies allaient se mêler aux lamentations des femmes.

Le cœur serré, je repris le chemin de la cité tartare, accompagnée du même individu qui était venu me chercher la veille. Il me remercia de nouveau fort poliment, à ma porte, du dérangement que tout cela m'avait occasionné, et retourna prendre sa part du culte idolâtre qui déshonorait sa demeure.

## INDES ORIENTALES

Une lettre de M. Vines, principal du collége missionnaire de Saint-Jean, à Agra, nous donne les détails suivants sur des conférences publiques tenues dernièrement dans cette ville par le révérend Imad-ud-din, pasteur indigène d'un incontestable talent :

Le révérend Imad-ud-din est, sur mon invitation, venu faire ici des conférences en langue ourdou. Ces conférences avaient été fixées au lundi de chaque semaine, à huit heures du soir. La première eut lieu en plein air. Environ 150 personnes assistaient à cette séance d'introduction; l'orateur traita de la connaissance de Dieu. C'était un spectacle à faire bondir de joie un cœur chrétien, de voir et d'entendre cet homme déclarer hautement, devant un auditoire musulman et indou, le devoir de chercher à connaître Dieu, et cela, dans un langage d'une simplicité remarquable, mais d'une énergie non moins digne d'éloges.

Comme nous comptions sur un assez grand concours, toutes les chaises et tous les bancs du collége avaient été mis en réquisition et disposés en demi-cercle autour de l'orateur, debout devant une table, sur une petite éminence. Pendant toute la soirée, j'ai vu des hommes de tout âge se glisser timidement à l'ombre des grands arbres, s'approcher peu à peu et, finalement, s'asseoir partout où ils pouvaient le faire sans attirer l'attention.

Quelques-uns des nôtres craignaient du désordre; dans la soirée du dimanche précédent, le pasteur indigène Madho-Ram était venu nous trouver pour nous faire part du désir exprimé par les membres de sa congrégation de faire précéder la conférence de prières spéciales en vue du maintien de la tranquillité et de la sécurité de l'orateur. Aussi, peu avant l'heure de la conférence, une douzaine de chrétiens anglais et

natifs se réunirent pour demander à Dieu de marcher devant nous dans la voie périlleuse où nous nous engagions, de préserver notre frère de tout mal et de rendre profitable à salut pour plusieurs l'effort tenté ce jour-là.

Dieu entendit nos prières. Imad-ud-din parla avec une sagesse et une puissance étonnantes. Pas une voix contredisante, pas un son discordant ne troubla son discours. Il en est maintenant à la troisième conférence, et je suis certain que nous aurons la joie de constater quelque fruit de son travail. Il expose avec tant de chaleur et de conviction la nécessité de chercher à connaître Dieu et les moyens d'y arriver! Lundi dernier, il a démontré le besoin d'une révélation. Il en viendra bientôt aux questions de controverse, et je crains fort qu'à partir de ce moment la patience des musulmans ne soit mise à une rude épreuve.

Il faut dire qu'Imad-ud-din est un enfant d'Agra. Il fit de bonnes études dans le collége du gouvernement, fut reçu maulvi et officia dans la grande mosquée de la ville. De là l'immense intérêt excité par sa présence parmi nous. Il y a plus de vingt ans qu'il a quitté le pays (dix depuis qu'il a embrassé le christianisme), mais tout le monde se souvient de lui, et c'est pourquoi j'ai le ferme espoir que son œuvre sera abondamment bénie. Il loge chez moi et, chose remarquable, son cabinet d'étude se trouve juste à l'endroit où il s'entretint pour la première fois du christianisme avec un vieux catéchiste mort depuis longtemps. La prédication de ce digne vieillard avait touché le cœur d'Imad-ud-din, aussi chercha-t-il à le rencontrer en particulier; il lui parla du trouble de son âme en ce même lieu où, chrétien déjà célèbre, il devait plus tard travailler à la conversion de ses frères. Bien que depuis il se fût laissé égarer, jamais les saintes vérités qui lui avaient été confiées ne sortirent de son cœur. Quel exemple frappant de la semence qui germe et fructifie après un temps plus ou moins long!

### LES TODAS DU NEILGHERRY OU MONTAGNES BLEUES

Sur les plateaux les plus élevés des montagnes Bleues, dont les sommets sont souvent cachés par les nuages, il existe une race d'hommes sauvages, mais remarquables par leurs habitudes et leur extérieur. Ce sont les Todas du sud-ouest de l'Inde, grands, bien faits, de formes athlétiques; leur attitude est digne et fière, leur physionomie ouverte et expressive.

Ils portent une sorte de vêtement de dessous rattaché à la taille par une forte ceinture; un manteau jeté sur leurs épaules laisse leurs bras nus et libres. Ils n'ont point de villages ; les différentes branches d'une même famille se groupent dans ce qu'ils appellent leurs *marrts* ou résidences séparées. La laiterie qui est le plus vaste de tous leurs bâtiments est toujours à portée, et celui qui en a la direction est revêtu d'un caractère sacré.

Quand leurs buffles rentrent le soir du pâturage, tous les membres d'une même famille se portent ensemble à leur rencontre pour leur rendre leurs devoirs, ce qu'ils font en portant la main droite à la tête, le pouce appliqué sur le nez, la paume ouverte et les doigts étendus.

Ils ont des berceaux de verdure consacrés appelés *tir-ir-i*, à chacun desquels un prêtre et son desservant sont attachés. Le prêtre est appelé *pol-aul* ou laitier, et son desservant *kapil-aul* ou gardien. Le pol-aul, en acceptant les fonctions de prêtre, se dépouille de ses vêtements, s'enfonce dans les profondeurs d'une sombre forêt et là, se soumet à des purifications et à des austérités de divers genres. Puis, on le revêt d'un grossier vêtement noir et, escorté de tous les Todas des environs, il se rend au tir-ir-i où sa qualité de pol-aul doit désormais le fixer. Là, séparé de toute sa famille, détaché de tout lien terrestre, il s'absorbe dans une vie contemplative.

Dans le coin le plus reculé et le plus ombreux du tir-ir-i, se trouve un petit temple conique, couvert de chaume, qui ne contient ni autel, ni idole, ni image. On n'y remarque absolument que trois ou quatre clochettes auxquelles on fait à l'occasion des libations de laitage. Un troupeau de buffles femelles est attaché à chacun de ces bois sacrés. Un d'entre eux est choisi comme chef et reçoit des honneurs spéciaux. Lorsque ce chef vient à mourir, une clochette du temple est, pendant une journée entière, suspendue au cou de celui qui doit lui succéder. Le pol-aul trait le troupeau chaque matin, et a charge de transporter le lait dans le temple. La durée de son emploi est facultative, et, lorsqu'il en est las, il peut le résigner sans difficulté.

Tout le temps qu'il exerce sa charge, sa chevelure inculte, sa barbe longue et hérissée, son corps demi-nu lui donnent une apparence farouche et sauvage, peu en rapport avec les simples devoirs qui lui sont dévolus.

A la mort d'un parent, la famille tout entière jeûne et se coupe les cheveux. Le cadavre est transporté en procession solennelle à quelque agreste retraite, dans une de ces vallées tranquilles où se trouve leur cimetière. Là, revêtu d'un vêtement neuf ainsi que d'un manteau, il est déposé sur un bûcher auquel le feu est mis par le plus proche parent. Les restes sont soigneusement recueillis et enveloppés dans les pans du manteau qui ont échappé aux flammes, jusqu'à la fin de la cérémonie des obsèques, durant lesquelles ce peuple montre bien que cette vérité primordiale : « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission des péchés, » est parvenue jusqu'à eux.

Nous donnons le récit de cette scène telle qu'elle a été relatée par le capitaine Harkness qui en a été le témoin :

« Au pied d'une large vallée formée par de hautes montagnes, près d'un des temples, apparurent d'abord des groupes de femmes portant, enveloppés dans un manteau, les restes du défunt. A mesure que le cortége avançait lentement, les

femmes chantaient, en s'entre-répondant, une antienne solennelle, d'un effet saisissant dans ce cirque naturel. Elles achevèrent peu à peu de pénétrer dans le temple et, après avoir étendu le manteau, s'assirent à l'entour. D'autres groupes arrivaient un à un et se joignaient aux lamentations commencées qui, répercutées par les échos de la vallée, glaçaient l'âme d'un douloureux sentiment.

« La famille de Kerzwan et leurs alliés, environ soixante à soixante et dix hommes, arrivèrent ensuite par les défilés de la montagne, tous les hommes, à l'exception des vieillards, chargés d'une lourde massue. Douze ou quatorze jeunes gens, choisis pour leur beauté et leur force athlétique, marchaient devant. Ils poussaient d'une voix grave et sonore le *hauk* ou cri de victoire, auquel les groupes qui suivaient répondaient tour à tour.

« Quand ils approchèrent du temple, les massues furent mises à terre en faisceaux, et, groupe après groupe vint s'incliner devant les restes du défunt. Quinze ou seize buffles, victimes désignées pour le sacrifice, furent alors entourés par les hommes, qui se mirent à exécuter autour d'eux une danse sauvage, destinée à exciter la furie de ces animaux. Quand leur rage fut à son comble, on leur attacha au cou une clochette ; le signal fut donné et le combat commença. Un d'eux, le plus jeune, fut attaché à un poteau et le sacrificateur, après avoir posé sa main un moment sur le front de l'animal, l'égorgea.

« Le manteau contenant les restes mortels en l'honneur desquels cette cérémonie funèbre avait lieu fut alors aspergé du sang qui avait jailli des narines de l'animal affolé. A ce moment, les larmes, les gémissements, les cris reprirent de plus belle, et il est impossible de se représenter une scène de désolation plus émouvante et plus bizarre à la fois.

« Alors commença le sacrifice général. Un coup de la hache de bûcheron dont le sacrificateur se sert, suffisait généralement pour abattre la victime. Aussitôt, on l'attirait vers le

bord du manteau, afin que la bouche et surtout les narines sanglantes reposassent dessus. Dans l'idée de ce peuple, il faut une aspersion de sang sur les restes mêmes du cadavre pour que le défunt puisse arriver en sûreté dans le monde des esprits tel qu'il se le figure.

« Quand la nuit arriva, tout rentra dans le silence et l'on n'entendit plus que les voix graves des hommes, auxquelles se mêlaient les notes plus suaves des femmes, occupées à répéter ensemble l'espèce de litanie du départ ou s'entre-répondant dans une complainte presque harmonieuse. »

Tel est le peuple parmi lequel des missionnaires allemands travaillent depuis quelques années. Grâce à leur dévouement, un certain nombre de ces hommes dont le cœur éprouvait instinctivement le besoin d'être purifié dans le sang, ont appris que, seul, le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché.

## LE PROJET DE M. SHESHADRI

Il y a quelque temps, se trouvait en Écosse M. Narayan Sheshadri, qui plaida avec chaleur une cause qui lui tenait à cœur, à savoir la création d'un village chrétien disposé pour recevoir les convertis de la station de Jalna et aider ainsi au développement de cette mission. Il parvint à intéresser à son plan de nombreux et généreux donateurs, et il se trouva bientôt en possession d'une somme assez considérable pour pouvoir commencer à le mettre à exécution. Une lettre de lui, arrivée récemment, montre que le succès a couronné ses efforts et donné raison à l'argumentation sur laquelle il basait ses présomptions.

Il écrit :

« Nous avançons rapidement dans la création de notre établissement chrétien. Les constructions qui ont jusqu'à pré-

sent occupé tout notre temps sont l'église et six maisons modèles. Comme notre petite population ne compte pas s'installer avant que la maison de Dieu ne soit terminée, nous espérons faire marcher de front tout ce qui doit être fini à la fois ; ce ne peut être avant la fin de cette année ou le commencement de la suivante.

« Le site que nous avons choisi pour l'église est une éminence en pente douce par laquelle on a un accès facile. Elle s'apercevra de plus de cinquante villages à la ronde. Lorsque le haut clocher que nous y adjoignons sera terminé, cela donnera une grande importance à tout le district de Jalna. Nous croyons devoir dire à nos amis d'Europe ce que sera notre église. Notre plan est loin d'être monumental et ornementé ; nous nous sommes préoccupés avant tout d'avoir un bâtiment solide, bien approprié à son usage. Nous n'aurons ni vitraux peints, ni boiseries sculptées, mais la place pour réunir autour d'un pasteur fidèle un auditoire attentif.

« Quant aux fonds qui nous ont été confiés, nous les administrons aussi prudemment que possible, et ils sont déposés à Bombay entre les mains de fidéicommissaires. »

Le succès de l'idée si originale de M. Narayan ouvrira sans doute une nouvelle phase dans la marche des missions. Des villages chrétiens peuvent devenir de précieux auxiliaires pour la diffusion de l'Évangile dans les contrées païennes, tant en offrant une protection assurée aux convertis obligés de fuir de chez eux, qu'en étant en exemple au milieu des ignorantes populations voisines. Ce sera la lumière placée sur la montagne pour rayonner aux alentours. Nous croyons que le village modèle construit près de Jalna est appelé à avoir de nombreuses et utiles imitations.

## LES DENTELIÈRES DE NAGERCOIL

En 1819, M. Mault, appartenant à la Société des Missions de Londres, arrivait avec sa femme à Nagercoil. Avant de quitter l'Angleterre, Madame Mault, dans une pensée de sage prévoyance, avait appris à faire la dentelle et s'était procuré tous les matériaux nécessaires, tambours, bobines, épingles, návettes, ainsi qu'un choix de dessins, avec l'idée, suivant l'occasion, et le genre de femmes auprès desquelles les circonstances la placeraient, d'enseigner cet état aux jeunes filles qui se trouveraient sous sa direction.

Bientôt après son arrivée à la station qui leur était assignée, elle établit une école où elle reçut des internes. Mais les fonds n'étant pas fournis par la Société des Missions de Londres, qui ne s'occupe pas de ce genre d'institution, elle dut pourvoir seule, en s'appuyant sur la générosité et les sympathies d'amis chrétiens, aux besoins de l'établissement. En ce temps-là, il fallait de longs mois avant que les lettres atteignissent la Grande-Bretagne, et non moins de temps pour recevoir une réponse qui n'était pas toujours satisfaisante. Cette dame n'était pas de celles qui renoncent au bien à faire, s'il présente des difficultés. Elle calcula longtemps ses ressources et voici à quoi elle s'arrêta. Si elle pouvait apprendre à ses élèves à faire de la dentelle, le prix de leur ouvrage défrayerait en partie les dépenses d'écolage. Elle prit patience et aussitôt que ses jeunes filles surent lire et coudre à peu près, elle entreprit de leur enseigner ce travail délicat. D'abord, il y eut bien des fils embrouillés, bien des maladresses commises, bien des bouts à remettre au rebut, mais le jour vint aussi où tant de persévérance reçut sa récompense, et l'excellente maîtresse se trouva à la tête de plusieurs pièces de jolie et fine dentelle.

Des dames européennes, en visite à Nagercoil, furent très-surprises de voir leurs oreillers garnis d'une dentelle faite

par des mains indigènes. Elles voulurent voir les travailleuses, et ne se retirèrent qu'après avoir fait des achats. A leur tour, elles montrèrent à leurs amies ces spécimens de l'industrie locale, et tant par curiosité que par intérêt, on épuisa la petite avance de dentelle de la maîtresse de l'établissement.

Bientôt tous les étrangers de passage à Nagercoil visitèrent comme une curiosité l'atelier des dentelières, qui eurent de la peine à suffire aux demandes. Mais comme la production augmentait en raison de l'habileté croissante des ouvrières et des encouragements qu'elles recevaient, des dames qui s'intéressaient à l'œuvre de Madame Mault, offrirent de se charger de placer elles-mêmes la dentelle parmi leurs relations. C'est ainsi que, depuis quarante-cinq ans, l'école des dentelières de Nagercoil a subsisté et fourni de ses produits l'Inde tout entière jusqu'à Simla, à la frontière la plus septentrionale. Deux autres écoles du même genre ont depuis été fondées. Les matériaux continuent à être fournis par l'Angleterre qui expédie aussi, dès leur apparition, les dessins les plus riches et les plus nouveaux.

Des spécimens de la dentelle de Nagercoil ont paru avec honneur à la grande exposition de Londres en 1851, et à celle de Madras. A l'une comme à l'autre, elle a remporté une médaille.

L'introduction de cet art délicat a été d'un immense profit pour les femmes indigènes chrétiennes, si malheureuses d'ordinaire, ayant toutes les peines du monde à trouver le moindre emploi qui leur permette de gagner leur vie. Que de veuves se sont ainsi maintenues, elles et leurs familles, dans une honnête aisance, qui, autrement, eussent été réduites à la plus extrême misère ! Les jeunes filles connues pour être habiles ouvrières sont avidement recherchées en mariage, alors même que rien autre ne les recommande à l'attention publique. Et pour tout dire, elles contribuent, pour la plupart, au maintien de Sociétés de bienfaisance ou de missions.

Lorsque leur « grande mère, » comme elles appellent en-

core Madame Mault, les quitta, il y a près de quatorze ans, ce fut une véritable explosion de douleur. Pas une élève ne l'a oubliée. On ne parle d'elle que dans les termes de l'affection et de l'estime la plus profonde. On saisit toutes les occasions pour lui faire parvenir quelque marque de reconnaissant souvenir.

A la dernière visite du Dr Mullens à Nagercoil, il fut chargé d'emporter trois cols avec les manchettes assorties, d'une richesse et d'un fini admirables : le premier pour Madame Mault et les autres pour les bienfaitrices qui se sont le plus dévouées à cette œuvre.

Les fonds fournis par la vente de la dentelle n'ont pas seulement contribué au maintien de la maison-mère à Nagercoil, mais ils ont servi à créer dans les villages environnants des écoles non moins utiles, et on n'en refuse jamais aux œuvres créées dans le but de venir en aide au relèvement de la femme en Orient.

Bien des résultats satisfaisants ont été la conséquence de l'introduction de cette industrie. Cette occupation profitable et honorable retient les femmes sous le toit conjugal; elle exige du soin, de l'adresse et de l'habileté. Lorsqu'on en a pour ce travail, cela se trahit dans les autres détails de la vie. La maison propre et bien tenue, les enfants groupés autour de leur mère, un ménage heureux et paisible, quel exemple et quel enseignement pour les demeures encore païennes des environs! Combien de ces mêmes femmes, sans l'effort chrétien qui les a placées où elles sont, seraient de misérables créatures, demi-nues, travaillant tout le jour sous l'ardeur du soleil de l'Inde, dans les boues malsaines des rizières, n'ayant à attendre pour la fin de leur journée qu'un maigre et insuffisant repas, suivi du triste sommeil que l'on goûte sur un grabat malpropre!

## AFRIQUE OCCIDENTALE

### PERSÉCUTION A BONNY

Les indigènes convertis de Bonny ont de tout temps été en butte à la persécution, mais elle s'accentue parfois avec une cruauté dont le récit suivant donnera une faible idée. Malgré les efforts de l'évêque Crowther, pour amener les chefs à la raison, il ne lui a pas encore été possible de soustraire ses chers prosélytes aux violences de leurs ennemis. Il est doux et pénible à la fois d'avoir à enregistrer des faits comme celui que nous portons à la connaissance de nos lecteurs : doux d'apprendre que des hommes qui connaissent Jésus depuis peu de temps sont prêts cependant à sacrifier leur vie pour lui, et pénible de savoir qu'il y a encore des peuples assez ignorants et assez barbares pour infliger de pareils supplices à leurs semblables.

Un de nos convertis, récemment baptisé, écrit M. Sewart, a souffert dernièrement le martyre pour la cause du Maître, et gagné héroïquement la couronne des rachetés.

Josué Hart avait déjà été une première fois arrêté sous la prévention de se rendre régulièrement chaque dimanche à l'église ; mais alors il avait subi sa peine avec une joyeuse confiance et était sorti de prison plus rempli que jamais de zèle pour son Sauveur.

Le 4 de ce mois, on le fit appeler pour le contraindre à participer aux rites idolâtres qui ont cours dans le pays, et à manger des viandes sacrifiées aux idoles. Sur son refus fermement répété, on s'empara de lui, et quatre hommes le jetèrent en l'air et le laissèrent retomber par terre avec une extrême violence. Ce traitement inhumain fut répété plusieurs fois, mais Josué resta inébranlable. Deux autres chefs apparurent alors et essayèrent, par la douceur et la persuasion, de le faire renoncer à ses croyances et de le décider à obéir au

chef de sa tribu. Il leur répondit avec calme : « Si mon maître m'ordonnait de faire quelque chose de très-difficile, je ferais ce que je pourrais pour y réussir. S'il me demandait même d'essayer de porter le monde sur ma tête, je chercherais le moyen d'y arriver ; mais du moment qu'il me demande de manger de ce qui a été sacrifié aux idoles, je suis obligé de refuser, c'est impossible. »

Ils l'abandonnèrent alors à la clémence de son maître, qui le saisit, lui lia pieds et mains, et le jeta dans son canot avec l'intention de le noyer dans la rivière. A ce moment, on entendit la voix de Josué qui, comme Étienne, le premier martyr, invoquait le nom de Jésus. Une attitude si calme exaspéra son maître :

« Voyez, dit-il à un des chefs présents, voilà l'homme que je vais jeter à l'eau. Même à ce moment, il continue à faire la chose pour laquelle il sait que nous le punissons ! » Puis, se tournant vers le fidèle serviteur qui offrait sa vie à Dieu, il lui cria : « Ah ! tu continues à prier ! Je vais te faire voir ce que c'est que la prière et à quoi elle te servira ! » Ce disant, il donna l'ordre de jeter sa victime à l'eau, la tête la première. Malheureusement le corps surnagea. Il fut ramené dans le canot et de nouveau interrogé sur ses dernières résolutions, mais Josué n'hésita même pas. On le rejeta de nouveau et tandis que son pauvre corps flottait à la dérive, des hommes armés d'une perche pointue le transperçaient partout où ils pouvaient l'atteindre, pendant que son maître le frappait sur le crâne avec sa lourde rame, au milieu des cris et des hurlements de la populace accourue sur le bord pour repaître ses yeux de ce hideux spectacle.

Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !

## OCÉANIE

L'Église de Tauranga est une des plus intéressantes qu'ait produites la mission dans les îles de l'Océan Pacifique. Là où le paganisme et le crime sous toutes ses formes prédominaient, l'Évangile de la croix a paru et a prouvé sa vertu réformatrice en adoucissant les mœurs, en assouplissant les caractères et en faisant succéder à la violence et aux rapines le calme et la bonne intelligence. Pendant la période de transition par laquelle passe toute peuplade à demi christianisée, se trouve parfois un singulier mélange de bien et de mal, de foi et de superstition, de vérité et d'erreur. Par exemple, avant l'arrivée des missionnaires dans l'Église de Tauranga, se trouvait un esclave qui avait vécu plusieurs années à la maison missionnaire de Waimuta. Il avait pris l'habitude d'évangéliser régulièrement le peuple et on l'écoutait assez volontiers. Il avait d'autant plus d'inflence, qu'ayant accompagné les guerriers à l'attaque d'un *pa* ou village ennemi, il s'exposa volontairement à tous les dangers, son mousquet d'une main et son livre de l'autre. A la fin du combat, les vainqueurs le voyant sans blessures, firent remonter leur succès à la protection et à la faveur du Dieu des « blancs. »

Ainsi, étant donnés d'une part une forte dose de superstition et, de l'autre, un honnête désir de communiquer le peu de connaissances acquises, il se produisit une réaction favorable au christianisme, dont les effets se firent sentir jusque dans des villages fort éloignés. Les esprits se trouvèrent de la sorte préparés à recevoir une instruction plus complète.

Aussi maintenant considérez le changement :

Nous trouvons une nation entière amenée à la foi. Dieu a donné un nouveau cœur et un nouvel esprit à des milliers de nos semblables. Jeunes hommes et jeunes filles, vieillards et enfants, tous s'unissent d'un même cœur pour louer d'une même voix leur Dieu Sauveur; tous d'un commun accord

offrent journellement, et matin et soir, leurs prières à Celui qui les a rendus sages à salut; tous sondent les Écritures pour mieux suivre le chemin étroit qui mène à la vie éternelle; tous mettent la valeur de la Parole de Dieu bien au-dessus de celle de tout autre trésor; tous, à un degré plus ou moins avancé, fournissent par leur vie quotidienne la preuve que l'Esprit d'en haut habite en eux et a rendu pour eux toutes choses nouvelles. Où trouver, dans le monde chrétien, plus de manifestations signalées de la présence et des directions de Dieu?



— On voit assez souvent des journaux employés pour envelopper des marchandises. Eh bien, ce que l'on croit perdu peut encore faire du bien. En voici un exemple touchant.

Le premier livre traduit dans la langue de l'île de Samoa fut l'évangile selon saint Matthieu. Cette première traduction était, par parenthèse, bien imparfaite. Quelques personnes même en regrettaient l'impression, et sans doute on n'en soignait pas extrêmement les exemplaires. Cette pauvre version dédaignée devint cependant l'instrument du salut d'une âme.

Un jeune chef impie, nommé Poloa, avait fait construire un vaisseau et réuni des hommes pour une expédition guerrière. Les voilà qui cinglent vers le théâtre choisi pour leurs tristes exploits. A peine à terre, ils chargent leurs fusils, et l'un des hommes de la bande tire une feuille de papier pour en faire une bourre. Paloa en prend un morceau, et ses yeux tombent sur cette parole : « *Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.* » Ce fut comme une flèche dans sa conscience. « Voici, se dit-il, ce qui m'attend si je persiste dans la voie où je marche, et si je meurs dans cette guerre. » Il renonce à son projet, abandonne sa mauvaise société, se joint à des chrétiens, et bientôt peut être baptisé.



# NOUVELLES ET VARIÉTÉS

## UN MUSÉE DES MISSIONS A GENÈVE

Le Comité des missions de Genève a adressé, il y a quelques semaines, aux amis des missions de cette ville la circulaire suivante, concernant la fondation d'un Musée des missions destiné à réveiller et à entretenir le zèle missionnaire :

« Le premier Comité genevois en faveur des missions chez les peuples païens, y est-il dit, fut établi en 1821. Grâce à son autorité et à des auxiliaires organisés plus récemment, l'intérêt pour cette œuvre s'est développé et se développe dans notre population. Le moment n'est-il pas venu d'ajouter à ce que nous possédons ce que nous ne possédons pas : un Musée des missions? Le Comité général l'a pensé, en chargeant les soussignés de poursuivre ce projet.

« Le Comité du Musée des missions a immédiatement entrepris de réunir les objets qu'on a consenti à lui céder, et sollicité la bienveillance des donateurs. Il a reçu des promesses et mieux encore. En outre, il s'est posé quelques questions. Y répondre, sera expliquer l'œuvre que nous entreprenons.

« Que renfermera le Musée des missions? Tout, dans le sens le plus général du terme, ce qui concerne les missions : les produits des pays dans lesquels se sont établis les missionnaires ; les produits de l'industrie des habitants de ces pays, à l'exclusion des importations ; les souvenirs des religions indigènes ; les signes de l'établissement du christianisme. Dans cette dernière catégorie rentreraient les photographies des païens convertis, des missionnaires, des vaisseaux qui les ont portés, etc... Nous désirerions même joindre à ces

collections des atlas géographiques, des ouvrages spéciaux et des travaux (traductions de la Bible en particulier), dans les langues des peuples amenés au christianisme. Cet énoncé ouvre à nos recherches une perspective très-vaste et très-riche.

« Quel intérêt offrira le Musée des missions? Un intérêt religieux et un intérêt scientifique. Un intérêt religieux : car les personnes qui s'occupent de telle ou telle station trouveront dans notre salle ce qui l'évoquera à leurs regards, et les enfants pour lesquels on tient de nombreuses séances apercevront par une visite tout ce dont on leur aura parlé. Qui ne sait combien voir est différent d'entendre? L'imagination est frappée, la mémoire éveillée, et l'impression demeure plus vivante. Un intérêt scientifique : car les amis de l'ethnographie, de la philologie et des religions comparées viendront chercher au Musée des Missions des documents qu'ils ne rencontreraient point ailleurs.

« Ces visites et ces impressions ne contribueront-elles pas à stimuler le zèle pour le royaume de Dieu?

« Où sera le Musée des Missions? Dans l'édifice consacré à la Réformation; une des salles en est mise généreusement à notre disposition. Ce monument, destiné à rappeler le grand œuvre du seizième siècle, reste dominé par le souvenir de l'homme de foi et de génie, du théologien et de l'écrivain qui résume notre réforme française, Calvin. Quand l'Allemagne a élevé des statues à Luther, l'Écosse à Knox, Bâle à Œcolampade, Neuchâtel récemment à Farel, et que Zurich n'oublie pas Zwingli, nous pensons que Calvin doit, au moins, être cité à des Genevois en ce moment. Qui, plus que lui, approuverait une œuvre de foi et de science? Qui, plus que lui, s'intéresserait aux missions chez les païens, puisque, seul entre les réformateurs du seizième siècle, il s'en est préocupé? Notre musée trouvera donc dans le bâtiment de la Réformation un asile naturel. »

La Bible au Chili. — A la suite d'une prédication, une femme chilienne vint trouver M. Roc, missionnaire au Chili, et lui raconta les détails suivants :

Son fils, qui était marin, trouva à bord d'un bateau à vapeur, une Bible espagnole dont on ne faisait aucun cas. Il la prit et se mit à la lire. Bientôt cette lecture l'intéressa si vivement qu'à son retour chez lui, il rapporta le Livre sacré. Sa sœur aînée l'ayant ouvert à son tour, le lut avec bonheur et ne tarda pas à se convertir. Au bout de quelque temps, la famille tout entière fut amenée, par le même moyen, à la connaissance de la vérité. Plus tard, une des filles s'étant mariée, son mari devint aussi chrétien. Ainsi, dix adultes et plusieurs enfants furent, en peu d'années, mis en possession du salut en Jésus-Christ, sans le secours d'aucun instrument humain et par la seule lecture de cette vieille Bible.

M. Roc s'empressa d'aller visiter cette intéressante famille et passa avec elle une journée dont ils gardent tous un précieux souvenir. Il tint une réunion dans cette humble demeure, et trouva sur la table cette même Bible dont Dieu s'était servi pour accomplir cette œuvre de miséricorde.



Nouvelles traductions des Livres saints. — La Société biblique britannique et étrangère vient de charger M. Van Eck, qui a travaillé onze ans pour le compte de la Société des missions d'Utrecht, de traduire l'Évangile selon saint Marc, dans la langue des habitants de Bali, île de 800,000 âmes dans l'Archipel indien. S'il réussit, on entreprendra la traduction complète du Nouveau Testament.

Le professeur Ahlquist, d'Helsingfors, vient aussi d'accepter une tâche du même genre. Il va préparer la traduction d'un des Évangiles dans le dialecte des Woguliens, tribu de la Sibérie occidentale, qui ne possède encore aucune portion de la Bible dans sa langue.

Inauguration de la statue de Livingstone. — Les habitants d'Édimbourg viennent d'élever une statue à Livingstone, leur célèbre concitoyen, à la fois missionnaire, voyageur, géographe et savant, dont l'esprit d'entreprise ne fut égalé que par son abnégation à la cause africaine qu'il avait à cœur. Le Dr Moffat, son beau-père, a prononcé à cette occasion un discours remarquable où, après avoir fait ressortir la ligne de conduite adoptée par son gendre, il l'a mise en parallèle avec celle de Stanley, ne dissimulant pas qu'il désapprouvait les représailles exercées par ce dernier envers les tribus dont il a une fois à se plaindre.

Canada. — M. Rudland, missionnaire en Chine, va partir pour rejoindre son champ de travail à Taï-tcheou. Durant le temps de son congé, il se chargea de conduire au Canada une petite troupe de jeunes garçons arrachés aux dangers et aux misères de la vie de Londres, cinquante en tout. A son passage dans une petite ville, il plaida avec chaleur la cause de la mission de Chine. Plusieurs jeunes filles qui se trouvaient parmi ses auditeurs, furent si impressionnées par cet appel, qu'elles prirent la résolution d'entretenir à leurs frais un évangéliste indigène, pensant avec raison qu'un natif aurait un accès plus facile auprès de ses compatriotes. Tant par des économies faites sur leurs dépenses personnelles que par des collectes parmi leurs amis, elles ont réuni une somme assez considérable pour pouvoir faire venir un jeune Chinois que l'on a placé dans un collége d'où il ne sortira qu'avec les capacités requises pour remplir les fonctions de catéchiste dans son pays natal.

La petite ville canadienne tout entière a été mise en émoi par les paroles chaleureuses du missionnaire. Combien d'âmes pourraient être sauvées si, dans chaque ville, on prenait exemple sur cette initiative et l'on acceptait la charge d'un travailleur indigène, dont la sphère d'action s'étendrait au delà des limites que ne peuvent souvent franchir les Européens!

CHINE. — La première voie ferrée de la Chine a été ouverte le 30 juin. Elle est destinée à relier entre elles les deux villes de Shang'-Hai et de Woosung, c'est-à-dire à desservir une distance d'environ quarante milles. Elle n'a encore pu être livrée à la circulation que jusqu'à Kangwan, à environ la moitié du parcours. Cent cinquante étrangers avaient été invités à essayer la ligne pour la première fois. Puis les Chinois reçurent l'autorisation de voyager gratis pendant toute la journée du samedi. Le service est maintenant régulièrement organisé. Six trains quittent chaque jour les deux têtes de ligne, et il faut voir la foule qui se presse à l'intérieur. Si cela continue, la Compagnie fera parfaitement ses frais.

Les merveilles se succèdent en Chine! Qu'est-ce qui viendra après le « *fungshuei?* » L'éloquence des faits ne finira-t-elle pas par ouvrir les yeux et l'intelligence des Chinois et gagner leur sympathie aux étrangers et à leurs doctrines?

NOUVELLE-GUINÉE. — La malédiction prononcée contre Babel pèse lourdement sur la Nouvelle-Guinée. Dans un rayon de soixante milles, un missionnaire a compté douze langages parfaitement distincts. Qu'on se souvienne devant Dieu des travailleurs fidèles perdus dans ces régions désolées.

AFRIQUE ORIENTALE. — Soixante-quinze esclaves arrachés dernièrement aux négriers arabes sont venus, par les soins du consul britannique, grossir la colonie de Frere Town. Cela en porte le nombre à 400. On a d'excellentes nouvelles des membres de l'expédition sur le Nyanza. A la date du 3 juin, ils étaient à Zanzibar et activaient leurs préparatifs pour atteindre le but de leur voyage.

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

Paris. — Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## ADRESSE FRATERNELLE

ENVOYÉE AUX ÉGLISES DU LESSOUTO PAR DES CHRÉTIENS DE TOUTES LES PARTIES DE LA GRANDE-BRETAGNE, RÉUNIS A PERTH, EN ÉCOSSE, LE 5 SEPTEMBRE 1876.

*A l'Église de notre Seigneur Jésus-Christ dans le pays des Bassoutos, au sud de l'Afrique.*

Grâce, miséricorde et paix de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ notre Sauveur !

Bien-aimés,

C'est avec joie et avec actions de grâce que nous avons entendu parler de votre foi au Seigneur Jésus-Christ, et de l'amour que vous portez à son nom. Nous avons été instruits de vos efforts pour la propagation de l'Évangile dans cette grande Afrique où vous habitez, et des épreuves qui vous sont survenues. Nous bénissons Dieu à votre sujet.

Nous le remercions de ce qu'il a fait la grâce à l'Église du Lessouto d'envoyer l'Évangile du salut à des tribus qui n'en

avaient jamais eu connaissance. Par cette lettre nous désirons exprimer tout particulièrement notre sympathie à ceux de vos frères qui étaient partis au nom de Jésus-Christ et que des blancs ont mis en prison et forcés de rebrousser chemin.

Nous nous réjouissons de ce que le Seigneur a soutenu la foi de votre Église et de nos frères bien-aimés les ministres de son Église de France qui travaillent pour lui au milieu de vous. Vous n'avez pas faibli dans l'épreuve; vous êtes résolus à ne pas renoncer à votre dessein et à prendre une route plus longue pour atteindre les populations auxquelles vous désirez prêcher l'Évangile.

Nous prions pour vous, pour vos chers délégués, en particulier, et pour toutes les Églises d'Afrique qui s'efforcent de répandre la bonne nouvelle du salut.

Assurés que l'Éternel, notre Dieu, a tout pouvoir au ciel et sur la terre, nous le prions de remplir vos âmes de toute force par son Esprit.

Que notre Seigneur Jésus-Christ, avec toute sa puissance, habite dans vos cœurs par la foi, et qu'étant enracinés et fondés dans l'amour immuable de Dieu le Père, vous soyez abondamment bénis dans votre œuvre présente et dans toutes celles que vous entreprendrez; c'est là notre désir et notre prière!

Au nom de l'Église assemblée à Perth, dans la Grande-Bretagne.

*Signé :* W. Ferguson, de Kilmundy (Écosse).

Cette lettre a été envoyée directement aux Églises du Lessouto par l'assemblée de Perth. C'est à l'obligeance de notre excellent ami le major Malan que nous devons la copie dont on vient de lire la traduction. Il nous a appris aussi qu'un homme bien connu pour son zèle et sa libéralité, lord Polwarth, lui a remis 180 livres sterling (4,500 francs) pour la mission des Banyaïs.

# AFRIQUE MÉRIDIONALE

## GUERRE DANS LE TRANSVAAL

Le pays où notre frère M. Dieterlen et ses compagnons de voyage ont été si arbitrairement arrêtés est, en ce moment, le théâtre d'une guerre désastreuse.

A côté des tribus que les Boers du Transvaal ont dépossédées et asservies, celle des Bapélis, gouvernée par le chef Sékoukouni, avait conservé jusqu'à ce jour un reste d'indépendance. Le président Burgers et son conseil ont résolu de la réduire au même état que les autres. Ils se sont attiré par là un échec qui les a jetés dans la consternation. La défaite des Boers a été si complète, et ils étaient si peu disposés à affronter de nouveaux périls, qu'ils commençaient un peu partout à signer des pétitions demandant que le gouvernement anglais les prît sous sa protection.

Le chef Sékoukouni, voulant profiter de son succès, menaçait d'envahir tout l'État du Transvaal et de se débarrasser entièrement des Boers. Il avait fait savoir aux sujets britanniques établis parmi eux qu'il n'avait aucun dessein hostile à leur égard, mais qu'ils devaient se séparer de ses adversaires, s'ils voulaient échapper aux hasards d'une guerre à outrance. On disait que le chef suprême des Zoulous, Kétchoayo, se rappelant les désastres que les Boers ont fait essuyer à ses prédécesseurs, allait joindre ses armes à celles des Bapélis. Cela pourrait produire une conflagration générale dans toutes les parties du sud de l'Afrique où les blancs sont en rivalité avec les indigènes. Aussi le gouvernement anglais s'est-il hâté de faire partir des troupes pour le Cap.

Nous n'avons rien appris jusqu'ici qui puisse nous donner de l'inquiétude pour la tranquillité du Lessouto.

Au moment où la guerre éclatait, nos frères, les missionnaires de l'Église libre du canton de Vaud, ont été arrachés à

leurs familles et à leur œuvre par l'ordre du gouvernement du Transvaal. Avant d'en venir à cette mesure extrême, il leur avait interdit d'instruire les indigènes et de leur prêcher l'Évangile. Voici ce que le *Bulletin missionnaire* de Lausanne, du 30 septembre, porte au sujet de l'arrestation de MM. Creux et Berthoud :

« Le gouvernement du Transvaal est allé jusqu'au bout, hélas ! dans ses mesures de rigueur contre nos missionnaires. Un mandat d'arrêt non motivé leur a été notifié, et, le 2 août, ils se voyaient contraints de quitter leurs familles et leur activité pour être emmenés à Marabastadt, où ils sont arrivés le 6, à trois heures de la nuit. Une chambre de la maison du préfet leur sert de prison. Le 8 août, date de leurs dernières nouvelles, ils ignoraient encore les intentions — comme les vrais griefs, — de l'autorité à leur égard. En attendant, et avec une bonne conscience, ils usent de la liberté qui leur est laissée ; ils prêchent l'Évangile aux natifs et aux blancs et soignent des malades. Comme il se confirme que les Boers ont été battus dans la guerre avec Sékoukouni, la situation du Transvaal est nécessairement très-critique. Ces complications auront-elles pour résultat l'élargissement de nos chers captifs ? Nous voulons l'espérer. Quoi qu'il en soit, que le Seigneur maintienne la ferme confiance et la soumission qu'il leur a accordée dans l'épreuve, à eux et à leurs dignes compagnons ! »

Quelques lignes de M. Mabille nous apprennent, en ce moment même, que Béthuèle de Morija, l'un des catéchistes qui étaient allés aider MM. Creux et Berthoud dans leurs premiers travaux, voyant leur œuvre interrompue, s'est hâté de franchir le Limpopo pour se rendre chez les Banyaïs. Voilà ce qu'on peut appeler se conduire en brave. Celui-là est maintenant hors de l'atteinte des Boers. Que Dieu le garde de tout mal et bénisse ses desseins !

## INAUGURATION DU TEMPLE DE CANA

Léribé, 30 juillet 1876.

L'autre jour, en préparant un article pour la *Petite Lumière* du Lessouto, au sujet de l'ouverture du temple de Cana, la pensée m'est venue que peut-être personne n'avait songé à vous en écrire. Et pourtant, ce qui intéresse les Églises du Lessouto ne peut pas manquer d'intéresser aussi les Églises de France.

Il n'y a pas longtemps que l'espace qui sépare Léribé de Thaba-Bossiou était comme un désert qui nous isolait du reste de la mission. Il fallait être fort et bon cavalier pour le franchir en un jour. C'est surtout aux efforts personnels de notre frère M. Jousse que *Léribé* d'abord et *Cana* ensuite doivent leur fondation. C'est lui qui, avant mon arrivée, avait visité cet immense district, que l'on regardait *ici,* et non sans raison, comme qui dirait aujourd'hui le pays des Banyaïs, une contrée *païenne* par excellence. Du moment que l'on quittait Thaba-Bossiou ou Bérée, que l'on avait franchi les premières hauteurs et traversé la Poutiatsana, on éprouvait une pénible impression, comme si les ténèbres allaient s'épaississant à mesure que l'on avançait. Aujourd'hui, grâce à Dieu, si cette impression existe encore, c'est à un moindre degré, car « le peuple qui était assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière » — *la lumière du monde!* Le nom du Sauveur retentit déjà dans ces parages, sur plus d'une montagne et dans plus d'un vallon!

Pour en venir à Cana, il y a trois ans, vous le savez, que M. Jousse et moi y installâmes notre frère Kohler. Masoupa, le fils de Moshesh, Jonathan, le fils de Molapo, et une foule de gens des environs s'y étaient rendus. Nous y entendîmes toutes sortes de beaux discours, car ils ne coûtent pas cher ici; — ce qui vaut mieux, l'Évangile fut prêché, et c'est là ce qui nous fit dire que nous avions eu un beau jour. Le lende-

main, on creusa les fondements de la première maison de notre ami, — puis on se dit adieu. Nous avions le cœur bien gros en laissant là, dans les champs, ce jeune homme tout seul, sachant à peine bégayer la langue, et dépourvu des secours nécessaires pour mener vigoureusement ses travaux matériels. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Grâce à son énergie, à son savoir faire et à la bénédiction d'en haut, une jolie chaumière de trois ou quatre chambres s'élève au milieu d'un jardin que l'on trouve toujours en fleurs. Notre ami n'est plus seul ; sa digne compagne, venue comme lui du pays de Montbéliard, partage ses travaux depuis deux ans. Pendant que son mari, l'habit bas, la truelle à la main, travaille à ses bâtisses, elle réunit une quinzaine d'enfants dans une cour entourée de roseaux, leur enseigne patiemment à lire et à chanter les louanges de Jésus. Après avoir achevé sa maison, notre frère s'est mis à construire sa chapelle. Je regrette de dire que les deux ou trois hommes chrétiens de l'endroit, à l'exception peut-être d'un seul, n'ont pas fait pour l'aider tout ce qu'ils auraient dû. Cela a été pour nos amis un déboire tel que nous en avons souvent dans notre vie missionnaire, et dont sans doute nos amis de France ont peu d'idée. Un accident a failli devenir fatal à notre frère. Il était monté sur un échafaudage que ses ouvriers avaient imprudemment surchargé de briques ; tout à coup, les cordes se rompirent et notre ami tomba, jeté violemment à terre, au milieu des débris de son échafaudage. Il en fut quitte pour des contusions qui l'empêchèrent de travailler pendant quelques semaines. — Le bâtiment fini, il nous invita à nous joindre à lui pour en faire la dédicace. Nous y allâmes en wagon, ma femme et moi, et une petite bande de gens de Léribé. Nous nous y rencontrâmes avec une troupe de chrétiens de Kolo-ñyama, Mademoiselle Julie Keck et M. Jousse. C'était le samedi, 24 juin. Nous espérions avoir une grande assemblée. Malheureusement, vers le soir, un vent glacial se leva, et souffla avec violence toute la nuit. Le lendemain, le ciel

était morne, bourru, et le vent devenait de plus en plus furieux. Le froid nous transperçait. Si on l'avait osé, on se serait, même à table, couvert de gros manteaux. Nous pensions que nous n'aurions personne au service, et cela nous semblait mystérieux. Nous nous trompions. Vers les onze heures, arrivèrent plus de deux cents païens, la plupart proprement vêtus, qui avaient courageusement bravé le froid, et étaient venus des villages voisins. Le petit temple bien bâti, crépi avec goût et bien éclairé, avec sa modeste mais charmante chaire en briques, semblait, lui aussi, s'être mis en habits de fête. — Nous y entrâmes en chantant une imitation du *Te Deum*: « Grand Dieu, nous te bénissons! » On eut beau se serrer, se presser, s'entasser, tout le monde ne put parvenir à trouver place. Je fus touché du bon vouloir et de la persévérance des pauvres païens qui s'accolèrent aux fenêtres malgré le froid. Après que j'eus déposé la sainte Bible sur la chaire, lu une portion des saintes Écritures, et consacré par une prière cette maison au service du Seigneur, nous entonnâmes avec émotion un cantique que M. Casalis avait chanté lors de la première fondation de Cana, il y a trente ans, et dont les accents prophétiques ne vieillissent pas : *Yehova Molimo oa Israele!* (1) — M. Kohler se leva alors pour donner gloire à Dieu. Oui, « non point à nous, ô Éternel, non point à nous, mais à *ton nom* donne gloire! » — Puis, M. Jousse captiva l'attention de 'auditoire par un discours bref, mais plein de verve et de chaleur, sur ces paroles : « Ma maison sera appelée une *maison de prière!* » Il installa ensuite, comme catéchiste, *Apollos*, que l'Église de Thaba-Bossiou a envoyé ponr seconder M. Kohler. Apollos fit une allocution remarquable d'à-propos, puis, quelques paroles du pasteur de Léribé, un chant et une prière vinrent clore cette intéressante réunion.

(1) C'était en décembre 1846. M. Keck commençait alors, dans cet endroit, des travaux qui durent être abandonnés en 1848! (*Note des Réd.*)

De la nourriture, préparée en abondance par nos amis de Cana, fut alors distribuée. En voyant ces bonnes gens s'asseoir par groupes au grand air, grelottant, et s'attaquer à un morceau de viande froide ou à une cruche de boisson fort peu réchauffante, j'admirai leur courage. Mais ce qui nous fit plus de plaisir, ce fut de voir tout ce monde rester pour le service de l'après-midi. Je parlai sur Luc XV, 7; puis nous nous approchâmes ensemble de la table du Seigneur. En dépit du mauvais temps, ce fut une douce et belle journée.

Le lendemain à notre réveil, grande surprise, le pays était tout couvert de neige! — Une réminiscence du pays natal! — Quel spectacle que ces montagnes, ces Maloutis tout étincelants de blancheur sous un ciel d'Afrique! — Mais ici, en temps pareil, chacun se blottit où il peut, et le bétail, au poil tout ébouriffé, fait piteuse mine. Tout va mal alors. — Nous restâmes donc deux jours de plus avec nos amis. Mais nous ne perdîmes pas notre temps, nous travaillâmes activement à la révision de notre recueil de cantiques. Nous passâmes des moments bénis, et quand nous nous séparâmes, nous nous sentîmes fortifiés dans l'amour fraternel.

En quittant Cana, mes pensées se reportèrent involontairement à trente ans en arrière; je refaisais pour moi-même l'histoire de Cana. C'est M. Keck qui donna à l'endroit son nom biblique, et lorsqu'en 1848 il dut l'abandonner, son cœur en reçut une blessure qui ne s'est jamais guérie. La vue seule de ces montagnes lui rappelle des travaux, des souffrances, des prières, des espérances... dont, à vues humaines, il n'était resté aucun vestige. Mais non, le Seigneur met les larmes de ses enfants dans ses vaisseaux, leurs prières ne sont pas mises aux archives dans le royaume de Dieu pour y être condamnées à l'oubli. — L'humble fête que je viens de raconter le prouve. «L'Éternel s'est souvenu de nous,» et «il a exalté sa Parole au-dessus de toutes ses œuvres.» A Léribé, il m'a été donné de reprendre l'œuvre interrompue de ce cher frère. Cana était son Péniel et son Béthel, et si le monument

que le vénérable serviteur de Dieu y élevait de ses mains, est tombé en ruines, aujourd'hui un jeune frère le relève.

Cana est dans un vaste et populeux district, loin de l'influence ombrageuse des chefs. Aujourd'hui, nos amis Kohler défrichent avec peine un sol qui leur paraît ingrat. Ils ont besoin d'être soutenus par la sympathie et les prières de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Mais je n'en doute pas, le temps viendra où pour Cana aussi s'accomplira cette belle parole : « Une poignée de froment semée dans la terre, sur le sommet des montagnes, le fruit qu'elle produira fera du bruit comme les cèdres du Liban. »

F. COILLARD.

## HISTOIRE DU CAFRE JANVIER, MAINTENANT ABRAHAM TAPITA MEMBRE DE L'ÉGLISE DE THABANA-MORÈNA

« Monsieur est sans doute occupé, je reviendrai une autre fois. » — Je me retourne et vois entrer un homme d'une soixantaine d'années qui habite dans la station. J'ai sur ma table un travail qui presse et je suis tenté de répondre à mon visiteur que je suis en effet très-occupé et qu'il fera mieux de revenir un autre jour. Je pressens d'ailleurs le sujet qui l'amène : il s'agit d'une contestation entre lui et le chef de la station à propos d'un mur de clôture, question qui m'intéresse assez peu. Je posai cependant ma plume et j'écoutai patiemment. Ce fut long; on arriva pourtant au bout. Après avoir donné mon avis en quelques mots : « Sais-tu? dis-je à Abraham, une idée m'est venue à l'esprit en t'écoutant : Par quelles circonstances as-tu été amené, toi qui es né parmi les Matébélés (1) à venir t'établir au Lessouto, si

(1) On appelle de ce nom les Zoulous qui suivirent Mossélékatsi, lorsqu'il émigra de la Natalie. (*Note des Réd.*)

loin de ton pays d'origine? Le soleil va se coucher, je n'ai plus le temps d'achever mon travail ; si tu me racontais ton histoire ? Je serais curieux de l'entendre.

—Tu veux connaître ma vie, je t'en ferai volontiers le récit ; mais j'ai vu bien des choses, et comme je ne sais pas compter par années comme vous autres, les événements se brouillent un peu dans ma tête.

Je ne sais pas au juste où habitaient mes parents lors de ma naissance ; ce devait être quelque part dans ce qui est aujourd'hui la colonie de Natal. Mes plus anciens souvenirs sont ceux d'une fuite précipitée pendant la nuit. Je suis porté sur les épaules de ma mère ; des femmes, des enfants cherchent leur chemin en pleurant, tandis que les hommes chassent le bétail à travers les bois. Je vois encore mon père marcher péniblement à côté de nous ; une lance lui avait traversé l'épaule, et comme on n'avait pas le temps de s'arrêter pour retirer le fer de la blessure, il souffrait beaucoup. Ainsi que je l'appris plus tard, notre chef, Mossélékatsi, fuyait devant le terrible Chaka, roi des Zoulous. Nous fûmes en route pendant bien des semaines, puis la tribu s'arrêta dans un beau pays couvert d'arbres, arrosé de rivières, qu'on appelle aujourd'hui le Transvaal.

Des années se passèrent, j'étais devenu un jeune garçon. Mon père s'était rétabli de sa blessure et je l'aidais à soigner le bétail. Nous vivions en paix ; de temps à autre éclatait quelque guerre avec nos voisins, mais pas plus qu'il n'en fallait pour maintenir nos guerriers en bonne humeur. Les exécutions multipliées qu'ordonnait Mossélékatsi sur accusation de sorcellerie nous donnaient cependant de l'inquiétude. Chacun pouvait se demander si son tour n'allait pas aussi venir. Mon père fut accusé, mais on ne le tua pas, parce que le chef tenait beaucoup à lui.

Je me rappelle qu'à cette époque, nous entendîmes beaucoup parler de fameux sorciers, mais tout blancs, qui étaient venus s'établir dans le pays. (MM. Rolland, Lemue et Pellis-

sier, missionnaires de la Société de Paris.) Le chef ayant résolu de les mettre à mort, les gens de notre village se mirent en route sous la conduite de mon père. Ils trouvèrent les missionnaires partis et leur donnèrent la chasse. Plus tard, nos gens, arrivés à une profonde rivière, rencontrèrent des Boers qui émigraient sous la conduite de Potgieter. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués et ils furent aisément défaits. Tous les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés prisonniers. Un de mes oncles fut tué dans cette rencontre, un autre grièvement blessé. Le butin fut immense. Ce fut alors que je vis pour la première fois des brebis ayant de la laine sur le dos et non du poil comme les nôtres, ce qui m'étonna beaucoup.

Cette expédition nous avait enrichis, mais, quelque temps après, Dingaan, le nouveau chef des Zoulous de Natal, vint nous attaquer. Il fallut encore se sauver de nuit, et à notre retour nous trouvâmes notre village en cendres, le bétail enlevé et le blé détruit. On construisit à la hâte quelques huttes, car la saison des pluies approchait. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim, n'ayant que des racines pour nourriture, et la maladie emporta bien du monde.

Un matin, je sors de la hutte, les étoiles brillaient encore au ciel. J'entends dans la montagne un bruit très-étrange que je prends pour le rugissement des lions. Je rentre et le dis à mon père. Il sort et s'écrie : « Ce sont les fusils des blancs ! » On se lève en tumulte, les hommes prennent leurs boucliers et leurs lances, les femmes commencent à crier. Mon père leur impose silence et dit : « Mes enfants, sachez que ce jour est le dernier de votre vie, mais faisons de notre mieux ; que les femmes et les enfants se réfugient dans les bois, peut-être ne nous reverrons-nous jamais. » Il réunit ses gens autour de lui et entonne le chant de guerre. L'ennemi arrivait ; nous nous sauvons sur une colline entourée d'arbres. De là, je voyais les blancs abaisser leurs fusils ; un peu de fumée, une détonation, et nos gens roulaient à terre avant d'avoir pu

se servir de leurs lances. Je me blottis derrière un buisson, pleurant à chaudes larmes, mais bientôt je me sens saisi à l'épaule. Un blanc était derrière moi ; il me fait signe de marcher. J'obéis, tremblant de peur, car il conduisait en laisse un animal que je voyais pour la première fois. Bien sûr, pensais-je, je vais être dévoré ; et je me retournais à chaque pas jetant sur le *cheval* un regard d'angoisse. Dans une gorge étaient réunis les femmes et les enfants de la tribu, personne n'avait échappé. Voyant ma mère dans le nombre, je voulus aller à elle, mais le Boer me rejeta en arrière et je dus le suivre. « Va, mon enfant, me cria ma mère, il ne te tuera pas, mais tu seras son esclave, je ne te reverrai plus, » et elle se mit à pleurer. En effet, je ne la revis plus ; quant à mon père, il avait été tué dans le combat. Pendant plusieurs jours, les Boers continuèrent leur œuvre de destruction, brûlant les villages et enlevant les enfants et le bétail. Cela fait, ils reprirent le chemin de leur camp fortifié qui était à quelques journées de là. Nous fûmes étonnés de voir des wagons ; nous les prîmes d'abord pour des rochers, mais on nous apprit que c'étaient des maisons traînées par des bœufs. Il y avait aussi là des Boers habillés de longs vêtements et sans barbe ; on nous dit que c'étaient des femmes. Il y eut grandes réjouissances au camp à notre arrivée, et, comme c'était le premier mois de l'année, mon maître me donna le nom de *Janvier*. On nous offrit de la nourriture, nous prîmes de la viande et rejetâmes le pain, car il était blanc, preuve qu'il était ensorcelé.

Quelle dure vie que la mienne ! mon maître ne comprenait pas ma langue ni moi la sienne. Les esclaves hottentots qui seuls pouvaient nous interpréter, prenaient plaisir à travestir les ordres de mon maître. Le fouet se chargeait de tout expliquer : le fouet quand le bétail s'égarait ; le fouet quand j'étais assis au lieu d'être debout ; le fouet quand je ne savais pas m'y prendre pour laver les pieds de mon maître ; le fouet quand l'eau était trop chaude ou trop froide ; le fouet, tou-

jours le fouet. Parfois les Boers nous ordonnaient de danser en chantant nos chants nationaux qu'ils accompagnaient de bruyants éclats de rire, et pour notre peine nous étions régalés de coups de cravache. Le pis c'est que j'étais non-seulement l'esclave de mon maître, mais l'esclave de ses esclaves hottentots. Ils se déchargeaient sur moi de leur service et j'avais à porter la peine de tous leurs méfaits. Si le maître me frappait par colère, eux le faisaient par plaisir. Que de fois ne se sont-ils pas amusés à me jeter dans un étang, et, lorsqu'à grand'peine je regagnais le bord, ils m'y rejetaient de nouveau jusqu'à ce que mes forces fussent à bout!

Nous étions toujours en marche, tantôt à travers de belles vallées, tantôt à travers de grandes plaines couvertes de troupes innombrables de gazelles et d'élans. Nous nous dirigions sur Natal où les Boers voulaient s'établir. Lorsque la chaîne du Drakensberg eut été franchie, nous nous arrêtâmes près d'une rivière où l'on forma un camp immense, ou plutôt trois camps séparés par une vallée. Une députation partit pour rendre visite au chef Dingaan et obtenir de lui une cession de territoire. On nous disait qu'à son retour le camp serait rompu et que chaque Boer s'établirait sur une ferme.

Un jour, j'étais allé garder les bœufs de mon maître à une certaine distance, ayant avec moi un de mes camarades. Nous avions fait du feu, sur lequel nous faisions griller des tranches savoureuses d'hippopotame, lorsque nous entendîmes des coups de feu. Du haut de la colline où nous étions, nous apercevions beaucoup de fumée dans la direction du camp et nous voyons des troupes se précipiter d'un côté et de l'autre. Evidemment les Boers étaient attaqués par les Zoulous de Dingaan, mais que nous importait! n'étions-nous pas esclaves? et je puis dire en conscience que, tout en regardant le combat, nous ne négligeâmes pas un seul instant de retourner le rôti. Un Hottentot, monté sur un cheval baigné de sueur, arrive ventre à terre de notre côté : « Dingaan, Dingaan est là, tous les Boers sont tués! » Nous rassemblons le bétail à la hâte

pour nous sauver avec lui, lorsqu'un Boer arrive et nous ordonne de nous diriger vers l'autre camp qui, bien qu'attaqué, n'avait pas été surpris et d'où les Zoulous furent repoussés avec de grandes pertes.

Je ne te raconterai pas ce qui suivit.

Tu sais que les Boers firent alliance avec un frère de Dingaan et prirent une terrible revanche. Leur butin fut immense, des bœufs par milliers, et des enfants par centaines. L'un en avait pris dix, l'autre vingt. On rassembla le tout, et bœufs et enfants furent mis aux enchères.

C'est alors que celle qui est maintenant ma femme fut achetée par le père de mon maître, qui la paya dix écus.

Mon maître étant dégoûté de toutes ces guerres, quitta Natal pour se rendre dans la colonie du Cap ; il n'y demeura pas longtemps et vint se fixer dans le pays qui est maintenant l'État libre de l'Orange. Il y retrouva le même état de choses qui lui avait fait quitter Natal : guerre avec les Anglais, guerre avec les Griquois, guerre avec les Bassoutos ; tu connais ces événements, pourquoi te les raconterais-je ? Il n'y a pas eu de combat auquel je n'aie assisté, portant le fusil de rechange et la cartouchière de mon maître. Tu me demandes si je n'ai jamais été blessé ? — Non, jamais ; il est vrai que je me tenais toujours derrière mon maître, et qu'il n'aimait pas à se mettre au premier rang.

En attendant, je vivais comme un chien, chien bien nourri sans doute ; mais si la nourriture était abondante, les coups l'étaient aussi. Notre ration de l'un et de l'autre nous était régulièrement servie. J'avais pour tout vêtement une peau de brebis, et je passais la plupart des nuits dans les champs, avec le bétail, dormant dans la cendre, auprès du feu, sans couverture, souvent mouillé, les chiens du maître couchant à mes côtés et m'aidant à me réchauffer. Les hyènes et les lions hurlaient autour de nous ; plusieurs de mes camarades ayant subitement disparu, on supposa qu'ils avaient été dévorés, mais on ne s'en inquiéta pas autrement. J'aurais dû me

sauver, dis-tu? mais où? Je ne savais pas qu'il existât des blancs plus humains que les Boers, et quant aux noirs, m'auraient-ils mieux traité?

J'avais grandi, je voulus me marier avec une jeune fille esclave comme moi. Son maître n'y voulut pas consentir; heureusement, le mien, pour m'encourager au travail, me promit une génisse par an (elles valaient alors 25 fr.) Au bout de cinq ans, je réussis à réunir quelques têtes de bétail ; le maître de ma femme les prit en échange, et ainsi je me mariai.

Je dois cependant rendre cette justice à mon maître de dire qu'il faisait régulièrement son culte de famille et qu'il nous engageait à y assister. Il y a peu de Boers, même aujourd'hui, qui en eussent fait autant. Je ne me rappelle pas l'avoir entendu beaucoup parler du Sauveur; peut-être ne le connaissait-il guère lui-même ou n'étais-je pas à même de comprendre. Ce que je sais, c'est qu'il nous disait qu'il y a une vie éternelle et un paradis, où nous pourrions être reçus si nous étions dociles et assidus au travail. Il ajoutait que cela nous serait toutefois difficile, les noirs ayant été jadis maudits de Dieu pour avoir méprisé leur père. Il n'y avait pas là de quoi me faire trouver le salut et la paix, mais c'en était assez pour me faire sentir combien j'étais misérable et me donner un vif désir de m'instruire. Je voyais, le dimanche, mes maîtres aller à l'église en famille, lire la Bible et chanter des cantiques. Je suppliai mon maître de m'enseigner à lire. Il refusa : — « Si tu apprends à lire, qui fera ton ouvrage? » — Je lui répondis que, travaillant le jour, je pourrais prendre une leçon le soir. « — Ah bien oui, et quand est-ce que je dormirais ? » — Je lui offris de lui laisser le peu que je gagnais en échange de quelques leçons; il me renvoya à son fils, qui s'occupa de moi pendant un jour ou deux, puis me dit que cela l'ennuyait. J'étais tellement triste, dégoûté de la vie sans espoir que je menais, que je formai le projet de mettre fin à mes jours, ou tout au moins de me laisser mourir. Pour cela, j'allai

dans une vallée que je savais habitée par des lions et je me jetai à terre, espérant bien que ce jour serait le dernier de ma vie. Dieu eut pitié de moi, un wagon vint à passer ; j'eus la curiosité de voir comment on s'y prendrait pour traverser la rivière qui était pleine ; je rencontrai là un de mes camarades d'enfance, et la joie de le revoir me fit reprendre le chemin de la maison.

Les années se passèrent : un missionnaire, M. Lemue, vint fonder une station non loin de la ferme de mon maître. Je commençai à suivre régulièrement les services ; mes enfants toutefois ne pouvaient aller à l'école à cause de la distance. Mon maître, auquel j'avais donné les meilleures années de ma vie, consentit enfin à me laisser partir. Les idées des Boers avaient d'ailleurs changé, ils avaient honte d'avouer publiquement qu'ils possédaient des esclaves. Le temps viendra sans doute où leurs fils soutiendront qu'ils n'en ont jamais eu. Je voulais m'établir à Carmel, mais M. Lemue mourut. Les missionnaires du Lessouto vinrent nous voir et nous conseillèrent de quitter l'endroit pour nous établir auprès d'eux. C'est ce que j'ai fait, je suis venu à Thabana-Morèna et j'y ai trouvé ce que j'ai si longtemps cherché. Si je suis trop vieux pour apprendre à lire, mes enfants fréquentent l'école, et mieux que cela nous avons appris à connaître le Sauveur.

Tu nous as parlé, un dimanche, de Jacob. Comme lui, je puis dire : « Mes jours ont été mauvais, » mais, comme lui, j'ai trouvé la paix. Ce n'est pas à dire qu'elle remplisse constamment mon cœur ; il y a à lutter contre le péché, à supporter les tracas de la vie qui sont bien pénibles quand le poids des années se fait sentir, mais Jésus achèvera l'œuvre qu'il a commencée. La Bible dit que Dieu est le père des orphelins ; il l'a été pour moi, mais que ses voies sont étonnantes ! Plus j'y pense, plus je me dis : « Il est puissant, il est grand ! »

Thabana-Morèna, 6 juillet 1876.

P. GERMOND.

# MISSION DU SÉNÉGAL

## SALIMATA NDIAYÉ

On se souvient que M. Andrault nous avait amené du Sénégal, avec Emmanuel et Raïmbo, une jeune fille qui désirait, elle aussi, se vouer à l'enseignement de ses compatriotes. Elle vient de nous quitter pour aller prendre part à la direction de l'école de Saint-Louis. — Après avoir joui, pendant un temps assez long, des soins de M. et Madame Heinemann, à Courbevoie, elle avait été placée dans l'institution Liénard, à Annonay, pour s'y former aux fonctions de maîtresse d'école. Cette intéressante négresse qui, à son débarquement, bégayait avec peine quelques mots de français, est parvenue à force de persévérance à conquérir son brevet. On apprendra avec une satisfaction plus grande encore que sa piété s'est affermie et développée. Ses maîtres et ses condisciples lui ont voué une grande estime et la plus vive affection.

Salimata, sans être robuste, a bien supporté les rigueurs de notre atmosphère européenne. Nous avons tout lieu d'espérer qu'arrivant, comme elle va le faire, au Sénégal, au moment où commence la bonne saison, elle s'accoutumera de nouveau sans difficulté au climat dans lequel elle est née. Elle s'est embarquée à Bordeaux, sur l'*Equateur*, le 5 de ce mois. Le directeur de la maison des Missions a pu la remettre lui-même à une famille française, liée avec M. et Madame Villéger, qui retournait à Saint-Louis.

Nous recommandons cette jeune sœur à l'intérêt et aux prières de tous les amis des missions. Nos pieuses institutrices la porteront sans doute plus particulièrement sur leurs cœurs et ne négligeront pas de rappeler à leurs élèves le nom de Salimata et l'œuvre qu'elle est allée faire.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## AFRIQUE CENTRALE

### LES NOUVELLES ENTREPRISES MISSIONNAIRES

I

M. Roger Price est de retour en Angleterre, après une absence de six mois, ayant accompli avec succès et rapidité la mission importante et délicate qu'il avait acceptée.

Il ne s'agissait de rien moins que de déterminer les moyens de communication qu'il faudrait adopter pour relier la côte orientale de l'Afrique avec l'intérieur, par une voie aussi facile que possible. Après un essai qui démontre sa haute expérience, il est arrivé à reconnaître que, diriger un wagon traîné par des bœufs, de la côte orientale au plateau central, est chose parfaitement praticable. Il n'y a ni jungles, ni marais, ni montagnes pour intercepter la route, et, de plus, question capitale eu égard au bétail, on n'a point à redouter la piqûre de la mouche *tsetsé*, fléau des déserts africains.

Dans l'arrangement des détails de cette expédition, les directeurs étaient sans cesse retenus par les immenses difficultés que présentait le transport des provisions et des matériaux de toute nature nécessités par une colonisation aussi lointaine. Ils avaient à tenir compte des récits des voyageurs. Tous ceux-ci ont attesté des pertes énormes d'hommes et de marchandises, soit par l'insubordination et la déloyauté des porteurs, soit à cause de la nature marécageuse du sol. Quelle armée d'indigènes ne faudrait-il pas réunir pour faire transporter à dos d'homme les quantités de vêtements, d'ar-

ticles d'échange, d'outils et d'instruments, sans lesquels on ne saurait espérer de mener aucune entreprise à bonne fin ! Leur longue expérience des missions de l'Afrique méridionale parmi les tribus cafres et autres ne les avait point habitués à faire entrer en ligne de compte tant de frais inutiles et de pertes sans résultats. Ils ne pouvaient admettre que ce fussent là des conditions essentielles de tout rapport avec les indigènes de l'intérieur. Il leur semblait enfin que, s'ils pouvaient introduire dans l'Afrique centrale les wagons si utiles et si estimés de l'Afrique du Sud, avec leur contenance de deux tonnes (deux mille kilogrammes) et leur long attelage de bœufs patients et forts, la plupart des difficultés entrevues seraient surmontées.

M. Price partageai cette manière de voir.

Arrivé à Zanzibar, il prit autant de renseignements qu'il le put auprès de tous ceux qui paraissaient en mesure de l'éclairer. M. Kirk, agent et consul général de Sa Majesté Britannique, s'intéressa vivement à lui et à sa mission. Il le présenta au sultan dont l'accueil fut d'une extrême bienveillance ; mais cela n'empêcha pas M. Price de visiter les trafiquants qui avaient les derniers accompli ce trajet. Partout, il fut reçu avec sympathie et recueillit des encouragements et des vœux pour le succès de son entreprise. Il se rendit à Saadani, petite ville maritime, située un peu au nord de l'embouchure de la Quami, afin d'y présenter ses hommages au chef Bouana Heri, et en tirer ce qu'il pourrait. Il revint avec l'assurance qu'il n'existait point de mouches venimeuses sur la route de Mpouapoua, qu'on avait quelquefois amené des bœufs de l'intérieur pour en trafiquer sur les côtes, et que le chemin était passable. Tous, chefs et simples particuliers, le pressaient de tenter cette entreprise, dont ils comprenaient l'importance pour le développement ultérieur du commerce.

A son retour à Zanzibar, M. Price se trouva aux prises avec une difficulté sérieuse et inattendue. Où se procurer au moins une paire de roues ? Après bien des démarches, il en

découvrit deux. Il parvint à s'en assurer la possession et fit non sans peine monter une sorte de chariot, lourd et incommode, tandis que lui-même s'occupait à dresser des bœufs et à les accoutumer au joug.

Il se décida à ne pas prendre la route de Bagamoyo, la seule qui soit fréquentée aujourd'hui, mais qui a le grand inconvénient de traverser un district infesté par la tsetsé. Son itinéraire était de débarquer à Saadani, de passer par Uzugua et Ngurou pour atteindre Mpouapoua, sur la frontière de l'Ugogo, où il se retrouverait sur la route des caravanes, route bien connue qu'il ne lui était point nécessaire d'explorer. Il avait trois choses à redouter : les mouches, les difficultés de la route pour un véhicule, sur plusieurs points de la côte où les jungles et les hautes herbes forment une barrière presque infranchissable, et enfin les formidables montagnes de l'Usagara, qui opposent un mur de granit à la curiosité du voyageur, du savant ou du missionnaire.

Le 5 juin, M. Price quittait l'île de Zanzibar et débarquait à Saadani, cette fois pourvu d'un attelage de quatre bœufs. Il s'était fait accompagner de trente porteurs, chargés d'effets et de perles pour les échanges avec les indigènes. Son voyage a parfaitement réussi. En vingt-six jours, il atteignait Mpouapoua, et prenait pied sur le plateau central avec ses bœufs et son escorte. Il se reposa quatre jours, et, deux semaines plus tard, il était de nouveau à Saadani, n'ayant qu'à se féliciter de son expédition.

Voici quelques notes rapides extraites de son journal :

« ... Après avoir quitté Saadani, arrivé de suite sur des hauteurs dépendant de la chaîne d'Usagara qui vient mourir sur la côte de Zanzibar. Point de terrains marécageux à traverser, tels que le chemin de Bagamoyo en présente. Les jungles, assez épaisses au début, ne nous ont point retenus, et, nonobstant un peu de peine et de perte de temps, nous nous y sommes frayé un passage. Un peu plus loin, il fallut traverser une forêt profonde, ce qui nécessita de longs et de

pénibles efforts. Le chariot résista une bonne partie du trajet, mais il accrocha un bloc de pierre caché dans les hautes herbes et se brisa. Forcés de l'abandonner, nous emmenâmes néanmoins les bœufs, afin de nous assurer s'il y avait des tsetsés. Les ascensions n'ont point été trop fatigantes ; les vallées de l'intérieur sont luxuriantes et peu profondes. Arrêté par les monts Ngurou beaucoup plus près de la côte que je ne l'avais supposé, j'ai dû les contourner quelque temps, mais bientôt je me suis trouvé en présence d'un passage naturel, d'environ trente milles de longueur, dans lequel nous nous sommes engagés, et qui s'est trouvé être une route directe et assez facile, bordée de chaque côté de collines élevées. Les torrents des vallées ne donnèrent pour leur part que peu de mal ; un seul fut vraiment dangereux. Au retour, dans la seconde quinzaine de juillet, ils étaient tous guéables. Deux étaient traversés par des ponts naturels. Plus nous avancions, plus la population devenait nombreuse et les troupeaux abondants. Pas un insecte venimeux n'approcha de nos bêtes. Partout le peuple se montra hospitalier et bienveillant. Nous n'avons pas croisé une seule bande d'esclaves. Il était facile de se procurer de la nourriture dans les conditions ordinaires. La dépense totale de Zanzibar à Mpouapoua n'a pas dépassé 5,000 fr. »

Somme toute, il ressort de cette expérience, concluante et satisfaisante à la fois, dont M. Price est actuellement occupé à faire son rapport en Angleterre, que la route offre presque moins de difficultés que celle que les colons franchissent journellement de Graham's Town à la baie d'Algoa. En beaucoup d'endroits, les collines sont cultivées jusqu'au sommet. Une chose l'a surpris. C'est l'importance et la richesse des plantations de canne à sucre dans un pays où il n'y a point de débouchés pour la fabrication et dont les habitants, par conséquent, ne la cultivent que pour leurs besoins personnels.

On sait que M. Roger Price a été pendant longtemps mis

sionnaire parmi les Béchuanas et qu'il est gendre du vénérable M. Moffat.

II

A cette même époque, l'expédition envoyée par la Société épiscopale anglaise remontait la Wami et la Kingani, dans l'espoir de trouver un cours d'eau assez puissant et assez navigable pour lui servir de route et la conduire à l'intérieur. Malheureusement cet espoir a été déçu. Les deux rivières sont pour le moment reconnues impraticables pour l'expédition du Nyanza. Sur les trois divisions qui composent l'ensemble de l'expédition, deux ont déjà pris la voie de terre.

MM. O'neill et Clarke, accompagnés de cinquante porteurs, ont quitté la côte, le 14 juillet, se dirigeant vers l'Afrique centrale. MM. Wilson et W. Robertson, à la tête de 110 porteurs, les ont suivis le 29 du même mois. Le lieutenant Smith, le Dr J. Smith et M. Mackay devaient, peu de temps après, s'acheminer du même côté avec le reste du personnel. Nous avons le regret d'annoncer que M. Robertson, de Newcastle, l'agriculteur et le constructeur en chef de la petite colonie, était resté sérieusement malade à Zanzibar, au moment du départ du dernier courrier. Il était trop gravement atteint pour qu'on pût songer à l'emmener, et l'on craint que, s'il se rétablit, il ne soit obligé de revenir en Europe. Néanmoins le lieutenant Smith écrit à cette occasion :

« Toutes nos entreprises ont jusqu'ici prospéré de telle manière que nous ne pouvons douter d'une intervention providentielle. Nous nous sentons, jour après jour, encouragés par le sentiment plus profond que Dieu lui-même est avec nous. Dans cette confiance, nous pouvons sans effroi porter nos regards vers l'avenir, persuadés que nos efforts seront couronnés de succès, *à quelque petit nombre que nous soyons jamais réduits.* »

Nous croyons que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt le texte même de la lettre que le Comité de la Société Épisco-

pale d'Angleterre a adressée au roi Mtesa, d'Uganda, pour lui annoncer l'arrivée de ses délégués :

Sire,

Nous avons appris avec plaisir par l'entremise de notre ami, M. Stanley, votre vif désir de voir des instituteurs anglais venir s'établir dans votre royaume, et votre promesse de les entourer de votre faveur et de votre protection. Votre royale bienveillance envers les autres Anglais qui ont déjà visité vos Etats nous a rendus d'autant plus désireux de répondre à votre invitation.

La grandeur de l'Angleterre, grandeur dont la renommée est parvenue jusqu'à vous, est due à la Parole de Dieu que nous possédons. Ses lois sont basées sur cette même Parole. Son gouvernement repose sur elle ; enfin, son peuple n'est heureux que par elle. Notre désir est que votre trône soit affermi, que votre pays soit rendu puissant et votre peuple heureux et grand par le même moyen.

Nous avons, en conséquence, résolu, avec l'aide de notre Dieu, de vous envoyer deux ou trois de nos amis qui se préparent actuellement à s'établir parmi votre peuple, à lui faire connaître la Parole de Dieu et tout ce qui pourra lui être utile.

Le voyage est long et la route pénible ; mais nos amis ne se laissent pas arrêter par ces difficultés, voulant vous faire participer aux bénédictions dont nous jouissons nous-mêmes.

Il leur eût été bien plus agréable de passer par le Nil, mais nous avons le regret d'apprendre que cette voie est loin d'être sûre. Nous espérons que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour rendre de ce côté les communications plus faciles, afin qu'il puisse s'établir un commerce actif avec votre pays, et qu'il en résulte pour vous, avec des richesses et de la prospérité, tous les autres bienfaits que la religion de Jésus-Christ répand sur les peuples qui la professent.

Mais, puisque ce chemin n'offre pas encore toute la sécurité désirable, nos amis prendront, Dieu voulant, la voie de Zanzibar et d'Unyanyembé.

Ils espèrent arriver à Unyanyembé vers le mois d'octobre. Ils apporteront avec eux les outils et les instruments nécessaires à leur établissement, ainsi que bien des objets utiles à votre peuple.

Le transport de ces objets ne leur permettra pas d'arriver aussi rapidement auprès de vous. Ils seront exposés à des délais longs et inévitables, à cause de la difficulté de se procurer des porteurs et de suffire aux demandes de hongo spécialement entre Unyanyembé et Karagué. Par conséquent, si Votre Majesté voulait expédier quelques-uns de ses serviteurs jusqu'à Unyanyembé au-devant de nos amis pour les conduire à Uganda, ils auraient plus tôt la satisfaction de contempler votre visage.

Il nous semble aussi que cela épargnerait beaucoup de temps et de peine à nos amis, si vous vouliez envoyer un de vos vaisseaux à Karagué pour les prendre et les conduire à votre capitale. Toutefois, il en sera en ceci selon votre bon plaisir.

D'après ce que M. Stanley nous a écrit, nous sommes certains que vous leur ferez un accueil favorable, que vous les traiterez avec bienveillance et que vous veillerez à ce qu'ils ne manquent de rien. Et nous espérons que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux accordera la grâce à vous, à vos chefs et à votre peuple, d'écouter le message qu'ils vous porteront de sa part.

Nous regrettons de ne point être capables de vous écrire dans la langue d'Uganda, mais nous vous envoyons cette lettre en arabe, en kischuaéli et en anglais, comme preuve de notre sincérité et de nos bons sentiments.

Nous espérons que bientôt la Parole de Dieu qui, comme nous vous l'avons dit plus haut, est à la base de la puissance britannique, sera traduite dans la langue d'Uganda, et devien-

dra le moyen d'établir une amitié sincère et durable entre les royaumes d'Uganda et d'Angleterre, si éloignés qu'ils soient l'un de l'autre.

Nous espérons aussi que le royaume de Karagué participera à tout le bien que nous vous souhaitons, et nous envoyons quelques instituteurs au roi Rumanika pour enseigner à son peuple ce qu'il a besoin d'apprendre. Nous sentons qu'il a également droit à ce que nous fassions cela pour lui, à cause de la bonté qu'il a toujours témoignée aux voyageurs anglais qui l'ont visité. Nous comptons que vous vous unirez cordialement à Rumanika pour favoriser l'instruction et assurer le bonheur de vos sujets.

Nous vous envoyons une copie de cette lettre par la voie du Nil, et une autre par Zanzibar, afin d'être sûrs qu'elle vous parvienne.

C'est en vous recommandant à la grâce et à la bénédiction du grand Dieu tout-puissant qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs et dont nous sommes les serviteurs, que nous nous disons les amis sincères de Votre Majesté, etc.

(*A suivre.*)

---

Au moment de mettre sous presse, nous avons le regret d'apprendre que M. Robertson, de Newcastle, dont nous annoncions la maladie, est mort à Zanzibar, le 5 août dernier. Encore un ouvrier fidèle relevé de son poste. Mais nous l'avons dit, le courage des membres de l'expédition est au-dessus même des pertes les plus douloureuses. C'est dans l'amour de Dieu et la sainte passion de sauver les âmes qui meurent loin de Jésus-Christ qu'il prend sa source.

---

## MADAGASCAR

En face de la ville de Fianarantsoa, et la dominant d'une hauteur imposante, s'élève une colline cultivée presque jusqu'à son sommet. Sur le plateau qui la couronne s'étend un vaste village qui était autrefois la résidence d'un Betsiléo ou roi, dont les descendants vivent encore là; mais leur puissance est passée entre les mains des Hovas, tribu qui habite la province d'Imerina.

A peu près à mi-chemin de cette colline, que l'on nomme Ikanjasoa, et dont l'ascension est très-pénible, sont construits les bâtiments de la mission, au-dessous desquels s'échelonnent les plantations qui en dépendent; elles consistent surtout en cannes à sucre, en pommes de terre et en manioc.

De la ville de Fianarantsoa, cette colline offre le plus pittoresque et le plus séduisant aspect. Tout en haut, dans un fouillis de verdure, on aperçoit les toits de vingt à trente maisons, parmi lesquelles l'habitation du chef est facile à distinguer. On la reconnaît à son haut toit pointu, orné de longues cornes à chaque coin. A partir de là, les flancs de la colline ne sont plus qu'une multitude de jardins, chacun d'un vert différent et séparés par des empilements de troncs disposés avec ordre. Le dernier rang porte une rangée de menues branches bien effilées, pour empêcher que l'on ne passe trop aisément d'une propriété dans l'autre. Un peu vers la gauche, le coup d'œil change entièrement; on oublie Madagascar et ses habitants pour se croire transporté en Europe. En effet, trois grandes et massives maisons en briques signalent la présence des étrangers. Deux d'entre elles sont complétement terminées et habitées par les missionnaires et leurs familles, la troisième est encore inachevée. Les deux premières sont entourées de pelouses coupées par des corbeilles de fleurs exotiques. Des allées nettement dessinées et sablées d'une terre rougeâtre conduisent par des courbes gracieuses

jusqu'aux portes des habitations. Une haie très-élevée, formée par une espèce d'acacia dont les branches sont armées d'épines longues et aiguës, entoure la propriété et lui donne un aspect vraiment original. Cela n'exclut pas la bordure intérieure de piques effilées, sans lesquelles le peuple du pays ne croit pas une maison en sûreté.

Au delà de ces habitations qui respirent le confort, l'élégance et le bien-être, nous apercevons une foule de travailleurs occupés à niveler le terrain et à réunir des matériaux de construction. C'est que, en effet, on est en train de jeter les fondements d'un hôpital et d'une maison d'habitation pour le médecin-missionnaire qui vient établir là un dispensaire. Un peu au-dessus, apparaissent encore deux rangées de toutes petites mais charmantes maisons, au delà desquelles s'étend un long bâtiment étroit. Ce dernier groupe de constructions appartient à l'institution de Betsiléo, où se préparent des catéchistes et instituteurs.

Approchons-nous de l'établissement pour le visiter en détail. Il y a six de ces petites maisons, à l'aspect si séduisant de loin. Elles sont bâties en briques, et blanchies à la chaux dedans comme dehors ; chacune d'elles contient trois chambres. Les six façades sont pareilles et exposées au levant. Il y a une porte et une fenêtre de chaque côté, tandis que, sur le derrière, il n'y a qu'une porte et une fenêtre. Ces maisons sont bâties sur deux rangs de trois chacun et disposées de telle manière que, grâce à l'inclinaison de la colline, il y a une cour et un petit jardin pour chacune. Ces jardins sont concédés aux jeunes gens ; ils les cultivent pour leurs besoins ; aussi leur font-ils produire toutes les plantes qui peuvent leur être le plus utiles, telles que ananas, pommes de terre, haricots, manioc, etc.

Plus loin, vers le nord, est le long bâtiment dont nous avons parlé plus haut. Il a une double utilité : il contient à la fois une salle d'école pour les jeunes filles de la ville et une classe pour les étudiants de l'institution.

Il y a trois ans, un certain nombre de jeunes gens de é-cole ordinaire furent choisis pour venir se perfectionner à Betsiléo et se préparer à la tâche d'instituteurs. Le terme de leurs études est arrivé et on va les répartir dans différents villages qui, grâce à eux, seront dotés d'une école. Parmi ceux-là, toutefois, un nouveau choix a été fait : les plus méritants et les plus intelligents, au nombre de six, ont obtenu la faveur de rester pour continuer des études plus avancées, et ce sont eux qui occupent les petites maisons dont j'ai donné la description. Ils sont tous mariés et habitent avec leurs familles à portée de la maison missionnaire, de sorte qu'ils sont incessamment soumis à une salutaire surveillance. Un règlement uniforme est suspendu dans chaque demeure, et les étudiants promettent de s'y soumettre avant d'être admis. Les devoirs de la journée sont ainsi répartis :

A sept heures du matin, la cloche sonne et tous les étudiants doivent s'assembler dans leur classe afin de préparer leurs leçons pour l'après-midi. A huit heures, ils viennent se réunir, à l'école centrale de la ville, aux autres étudiants pour s'y exercer en remplissant les fonctions de moniteurs, puis participer aux mêmes cours que les autres, ce qui dure jusqu'à midi. De midi à deux heures, ils sont libres. De deux à quatre et demie, ils suivent des cours dans leurs classes spéciales, puis sont encore libres jusqu'à six heures. De six à huit, ils doivent se consacrer à leurs études, en un mot, se préparer au travail du lendemain.

A huit heures du soir, la cloche sonne de nouveau et tous, avec leurs femmes, les membres de la famille missionnaire, les domestiques et les ouvriers, se réunissent dans la salle d'école pour participer au culte de famille. La journée ainsi terminée par de ferventes prières et des actions de grâces pour les bienfaits obtenus, chacun se retire pour la nuit.

Le programme des études embrasse l'Écriture sainte, l'histoire, la géographie, la grammaire, l'arithmétique, l'analyse, les sciences naturelles, l'algèbre, l'anglais et le dessin.

L'étude de la Bible occupe naturellement la première place dans leurs travaux, et c'est à elle que l'on donne le plus de temps. Le samedi, il n'y a point de cours. Cette journée leur appartient, pour cultiver leurs jardins, terminer les travaux commencés dans la semaine ou se préparer pour le dimanche, car chacun d'eux a reçu le droit de prêcher dans l'Eglise à laquelle il se rattache.

Leurs femmes reçoivent chaque matin la même instruction que les jeunes filles de la ville. C'est Madame Shaw, la femme du missionnaire, qui leur consacre ainsi quatre heures de sa journée. Le mardi, elles ont en outre trois heures de travail dans l'après-midi.

Le plus beau de cette utile institution qui fonctionne avec régularité, et porte des fruits déjà bénis, c'est que les fonds pour l'érection des bâtiments comme pour l'entretien des étudiants ont été entièrement fournis par les souscriptions des membres de la Société missionnaire des enfants, unis à ceux d'une Société de même nature établie à Glascow.

Nous sommes heureux d'annoncer que, dans la séance publique annuelle des cinq académies, qui a eu lieu, le 25 octobre, sous la présidence de M. Bersot, président de l'Académie des sciences morales et politiques, une médaille de 300 francs, second prix de la fondation Volney pour un ouvrage de philologie comparée, a été décernée à M. Christaller, missionnaire de la Société de Bâle, pour la traduction des saintes Écritures en *tschi*, langue parlée par les tribus de la Côte-d'Or, et pour une grammaire et un dictionnaire qu'il a récemment publiés dans le même dialecte, avec le concours des missionnaires Locher et Zimmermann, de la même Société.

# INDE

## UN MOUVEMENT RELIGIEUX

M. John Buckley, missionnaire à Cuttack, communique les détails suivants sur le chef d'un mouvement religieux qui prend de vastes proportions dans le Guzahrate :

Ses disciples, écrit-il, se comptent déjà par milliers et se recrutent indifféremment dans toutes les castes. Il a reçu le nom de Dhouli-Babaji, ce qui signifie littéralement « père de la poussière, » probablement pour l'unique raison qu'il ne consent à dormir que sur la terre nue. Il ne couche jamais deux nuits de suite dans le même endroit ; il est toujours par voies et par chemins pour surprendre ses adhérents, et par sa présence inattendue stimuler leur zèle et leur foi.

Lui-même est l'homme le plus sobre qu'on puisse trouver : il se contente d'un repas par jour, ne boit que de l'eau ou du lait, et s'interdit l'usage de tous les narcotiques. Il prêche contre l'idolâtrie, les préjugés de caste, les brahmines, l'abus et même l'usage des spiritueux. Il veut amener ses sectateurs à adorer un seul Dieu, à la fois créateur et conservateur de ce monde, à prier cet être suprême, et à pratiquer ces trois vertus primordiales à ses yeux : la véracité, la charité et la chasteté. Des villages entiers ont adhéré à ses principes, ne reçoivent que ses instructions et ont abandonné l'idolâtrie, en tant qu'il ne s'agit à proprement parler que du culte des idoles matérielles.

M. Buckley, qui est allé rendre visite au nouvel apôtre, a trouvé en lui un beau vieillard de soixante ans, grand, très-maigre, d'une physionomie intelligente et pleine de bonté. Son costume était d'une simplicité primitive : il se composait seulement d'une bande de l'écorce de l'arbre connu sous le nom de koumbi.

Au premier abord, ajoute le missionnaire, cet homme nous

parut extrêmement timide ; mais lorsque nous lui eûmes renouvelé l'invitation de s'asseoir parmi nous, il y vint et écouta avec attention tout ce que je désirais lui dire. Il convint facilement qu'il n'était qu'un pécheur et avait besoin d'un Sauveur.

---

## SAMUEL NAUD, PASTEUR INDIGÈNE A BÉNARÈS

L'Inde vient encore de perdre un de ses fils, le révérend Samuel Naud. Nous n'avons aucun détail au sujet de sa maladie et de sa mort, mais il est intéressant de rappeler quelques circonstances de sa vie.

Il était brahmine et tailleur de diamants à Bénarès. Un soir de juin 1848, M. Sandberg, en résidence dans cette ville, adressait quelques mots aux païens assemblés devant la porte de la chapelle. Il remarqua bientôt un jeune homme qui l'écoutait avec avidité. Quand M. Sandberg eut achevé de parler, il s'approcha de cet auditeur et le conjura de ne point oublier ce qu'il avait entendu ce soir-là, mais d'y réfléchir comme à une chose de la dernière importance. Deux jours plus tard, Naud Kishor, c'était le nom du brahmine, se rendit à la maison missionnaire. Il eut un long entretien avec M. Sandberg. C'était une de ces âmes tourmentées, que rien ne satisfait. Il cherchait alors à combiner l'islamisme avec les religions de l'Inde.

Le résultat de cette visite fut que Naud se mit à étudier avec soin les saintes Écritures. Il y consacra toute son âme, et bientôt la lumière se fit dans son cœur ; il se donna à Christ sans réserve, tout entier. D'abord sa mère, sa femme et ses deux sœurs se déterminèrent à faire cause commune avec lui, mais l'excitation qui s'ensuivit parmi leurs amis et connaissances, et la persécution dont elles furent menacées, étaient trop pour elles. Elles ne se sentirent pas le courage d'affronter l'opprobre et le dédain. Une de ses sœurs a été baptisée, il y a trois ans.

Le 29 octobre 1848, deux jours avant la célébration du Jubilé de la Société épiscopale d'Angleterre, Naud fut baptisé sous le nom de Samuel et, pendant qu'il se tenait près des fonts baptismaux, il y déposa pour ne jamais le reprendre le fil sacré des brahmines que pendant des années il avait porté sur l'épaule gauche. Obligé d'abandonner son commerce lucratif, parce que personne ne voulait plus avoir de relations avec lui, il fut employé comme catéchiste avec des honoraires insignifiants, et pendant vingt ans il travailla en cette qualité pour le compte de la mission avec zèle et dévouement. En 1871, il fut consacré par l'évêque Milman et devint pasteur d'une petite congrégation indigène réunie à Bénarès, au sein de laquelle il travailla jusqu'au soir de sa mort, avec l'ardeur qui le caractérisait.

---

Bombay. — Cette ville a une population nombreuse. On compte environ trente personnes par maison. Le dernier recensement a donné un chiffre total de 800,000 habitants, ce qui la place au second rang après Londres, dans la nomenclature des cités de l'empire britannique. Lorsqu'elle tomba sous la domination anglaise, elle ne comptait pas plus de 10,000 âmes. Ses opérations missionnaires sont en proportion avec son importance, et le bien qu'elle a produit sous ce rapport est incalculable.

Yoruba. — Dans la prison de Lagos, il y a pour le moment deux criminels. Ils attendent l'exécution de la sentence qui les a frappés. C'est un prêtre et son desservant. Ils sont convaincus d'un triple meurtre commis il y a cinq mois à Heli. Ils commencèrent par s'emparer d'un homme et le sacrifier à leur dieu Owo ; puis, ils massacrèrent deux individus dont ils craignaient la délation. Un exemple est d'autant plus nécessaire qu'on estime à un minimum de cinq par jour les victimes encore sacrifiées aux faux dieux dans certaines localités du Yoruba.

## JAMAIQUE

L'œuvre est en progrès à la Jamaïque. On commence à recueillir les fruits des longues années de labeur et de prières qui s'étaient écoulées sans autre résultat apparent que d'exercer la foi des serviteurs de Dieu.

M. Clark, missionnaire à Whitefield, décrit ainsi la manière dont son troupeau l'a accueilli après une absence de dix-huit mois :

« Une extrême cordialité présida à notre arrivée. Il faisait déjà sombre quand nous atteignîmes les abords du village ; néanmoins on découvrit bien vite qui nous étions. Nous fûmes aussitôt environnés d'une foule qui s'empara de notre véhicule, voulut le traîner, le pousser, et ne nous quitta qu'après nous avoir vus installés et avoir compris combien nous avions besoin de repos. Le dimanche suivant, dès le matin, une charmante allocution nous fut adressée par les moniteurs de l'école du dimanche. Chacun rivalisa de zèle pour nous témoigner sa joie de notre retour.

« Le culte du dimanche a toujours été très-suivi depuis, et le chiffre des dons et collectes a repris son niveau, qui avait beaucoup baissé. Les écoles sont bien fréquentées, et les vérités qu'on y enseigne sont écoutées avec tout l'intérêt et l'attention qu'elles méritent. L'école du dimanche fonctionne régulièrement.

« Depuis deux ans, vingt-six individus ont été reçus membres de l'Église, vingt-six sont morts, douze ont été retranchés et cinq ont préféré se rattacher à d'autres dénominations. Le nombre actuel des membres de l'Église est de 287. Dans nos classes et dans nos divers cours, 130 adultes subissent une influence chrétienne. »

D'autre part, M. Alloway, de Ridgemount, écrit ce qui suit :

« Les services religieux, à Ridgemount et Davyton, ont été conduits et suivis avec une parfaite régularité. A Ridgemount, nous avons soldé toutes nos dépenses, sans demander un sou à la Société. Je suis heureux de constater que j'ai pu faire face au travail que nécessitaient ces deux stations. Le retour de M. Clarke à Whitefield sera d'une grande importance pour Davyton, où nous pourrons combiner nos efforts. »

Un grand point qu'il convient de faire ressortir, c'est que les agents de la Société des missions de Londres perdent leur caractère missionnaire pour en revêtir un purement hiérarchique. Les vides qui se produisent dans le clergé européen ont plus d'une fois été comblés par des pasteurs indigènes, élevés dans les établissements de la mission. Ces indigènes, pour la plupart, ne reçoivent aucun traitement du Comité; ils parviennent à suffire à leurs besoins par la libéralité de leurs Églises. Les congrégations qui se réunissent le dimanche dans les chapelles rurales, avec leurs écoles du dimanche, ne le cèdent en rien en ferveur à celles de la Grande-Bretagne, tandis que dans les grandes villes telles que George-Town, New-Amsterdam et Kingston, on rencontre des Églises florissantes, ayant un clergé à elles, sous la direction de pasteurs anglais.

Le nombre des missionnaires de la Société de Londres dans les Indes occidentales est de six.



*Proverbes chinois :* Si tu aimes ton fils, donne-lui le bâton ; si tu le hais, bourre-le de friandises.

Celui qui a de l'argent en a du souci ; celui qui n'en a pas peut dormir tranquille.

Ce qui s'appelle de l'exagération, c'est de peindre un serpent et de lui mettre des jambes ; et ce qui s'appelle de la bravoure inutile, c'est de couper le cou à sa poule avec la hache du guerrier.

# AMÉRIQUE DU NORD

## UNE CONSÉCRATION

Le 14 mai, M. Horden, évêque de Mousonie, a fait sa première consécration dans l'église de Mouse, maintenant connue sous le nom de cathédrale de Saint-Thomas.

M. John Sanders, le nouveau pasteur, est un jeune indigène qui parle très-bien la langue saulteaux. Depuis quelques années, il était au service de la Société comme agent laïque. Il a été préparé au ministère en partie par les soins de l'évêque lui-même, et en partie au collége Saint-Jean, à Winnipeg, sous la direction spéciale de l'évêque Mackay. Un sermon très-remarquable a été prononcé à cette occasion par M. Horden, sur ce texte : « Regardant à Jésus. »

M. Sanders a été désigné pour occuper les postes éloignés de Matawakumma et Flying-Port, à environ 500 milles au sud de la factorerie de Mouse. L'évêque donne les détails suivants sur ces deux stations :

Matawakumma, la future résidence de M. Sanders, est un petit poste commercial appartenant à la Compagnie de la baie d'Hudson. Elle est située sur le vaste lac de ce nom qui signifie « la réunion des eaux, » et un peu au sud du lac Kenvogoumissi. Le sol qui l'environne est de la nature la plus sèche et la plus stérile. Ce n'est, par le fait, qu'un fin et beau sable marin, à peu près impropre à toute tentative d'agriculture. Comme district de chasse, il est renommé, et on en expédie annuellement des quantités de gibier de bouche ou des fourrures.

Les Indiens qui parlent l'idiome saulteaux sont en décroissance et fort peu nombreux. Dans le seul hiver de 1851, environ un tiers de la population fut décimé par la famine; mais, depuis lors, on n'a plus eu à déplorer un seul cas de mort de ce genre. Il faut attribuer ce changement en grande

partie aux approvisionnements de céréales que l'on dirige sur ce district depuis cette époque, et aussi aux soins prévoyants que le dernier directeur de la factorerie avait mis à prévenir les besoins des tribus avoisinantes. Cet homme consciencieux et capable n'avait pas une seule fois négligé ses chers Indiens, ni au point de vue temporel, ni au point de vue spirituel. Jamais il n'avait laissé perdre une occasion de leur parler de la vérité. Non content de cela, il avait traduit dans le dialecte saulteaux un livre d'hymnes, la Bible et l'histoire de l'Évangile publiés en langue crie, et par là il avait rendu grand service à toute cette région. C'était M. Richards, beau-frère de M. John Mackay, le missionnaire. Il reçut, il y a quelques années, un ordre de changement; il est actuellement à New-Brunswick, autre poste du diocèse, où il a déjà entrepris une œuvre bénie.

La plupart des Indiens de Matawakumma savent lire et écrire, et accomplissent régulièrement leurs devoirs religieux. Une charmante petite église y a été élevée depuis quelque temps, grâce à la générosité de la Compagnie de la baie d'Hudson; mais ce sont les Indiens eux-mêmes qui ont fait les frais de l'ameublement intérieur.

Flying-Port est à environ 100 milles de Matawakumma. Les Indiens de cette région appartiennent à la même famille, parlent le même idiome; mais ils sont beaucoup plus arriérés, n'ayant pas joui des mêmes avantages. Pendant un certain temps, ils n'ont témoigné aucun souci de leurs âmes; mais, depuis peu, il semble qu'un nouvel esprit de sérieux et de recherche religieuse ait soufflé parmi eux. Il faut espérer qu'avant longtemps, ce sera un peuple de plus gagné à la connaissance et au service du Dieu Sauveur.

# SYRIE

## UNE ÉTRANGE HISTOIRE

Nous nous sommes abstenus, il y a quelques mois, de reproduire un récit que plusieurs feuilles religieuses ont publié d'après un journal de Philadelphie. Il nous paraissait si romanesque, que nous avions peine à y ajouter foi. Aujourd'hui même, nous ne le livrons à nos lecteurs que sous toutes réserves. Mais en présence des nouveaux détails qui nous parviennent, nous n'avons plus la liberté de ne pas en parler. Nous nous abritons, d'ailleurs, derrière l'autorité du journal anglais, si sérieux et si justement estimé, le *Christian*.

Il y a environ vingt-cinq ans, une caravane composée de jeunes gens de différentes nationalités quittait Damas et prenait la route de Jérusalem. Les voyageurs n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque leur petite troupe se trouva cernée par une compagnie de cavaliers bien montés qui lui ordonnèrent de s'arrêter.

L'officier en chef s'avança gravement et fit des ouvertures auxquelles on était loin de s'attendre. Il s'agissait pour la caravane de choisir entre une lutte inégale, qui était pour ses membres une mort assurée, ou l'abandon d'un des leurs, nommé Randall, entre les mains des agresseurs, moyennant quoi elle pourrait continuer sa route saine et sauve, mais sans armes.

A toutes les questions qui lui furent adressées sur le motif de cette bizarre agression, l'officier répondit en affirmant que, si le jeune homme consentait à le suivre de plein gré, il ne lui serait fait aucun mal. Dans cette alternative, Randall prit son parti en brave et, non sans un douloureux serrement de cœur, il échangea avec ses compagnons une dernière poignée de main. Puis, il monta sur un cheval magnifiquement

harnaché qui lui fut sur-le-champ amené, et s'éloigna au milieu du gai cortége que lui faisaient dans leurs costumes bigarrés ses ravisseurs, Bédouins de la tribu el Arish. Randall avait entendu parler du cheik de cette tribu, qui campe généralement l'hiver dans les environs de Damas et, l'été, descend vers le sud, en quête de gras pâturages pour ses nombreux troupeaux.

Le jeune homme fut conduit à la tente du cheik et trouva tout disposé pour une fête splendide. Il croyait rêver et ne pouvait s'imaginer ce que signifiait cette énigme. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'on lui apprit que c'étaient ses noces que l'on célébrait avec tant de pompe ! Arzalia, la fille du cheik, avait vu le jeune homme, et avait conçu pour lui une véritable passion. De là l'enlèvement du fiancé improvisé. Toute tentative d'évasion était rendue impossible par une garde d'honneur attachée jour et nuit à sa personne. Le mariage eut lieu.

Arzalia et Randall, malgré les débuts singuliers de leur union, furent heureux. Ils eurent plusieurs enfants, et le cours de leur vie domestique fut marqué par une extrême courtoisie, et une sincère affection mutuelle. Randall acquit en peu de temps la connaissance de la langue arabe, tandis que sa femme apprenait non moins rapidement l'anglais. Leurs enfants furent élevés à parler les deux langues.

Qui était-ce Randall ?

Dans le comté d'Onéïda, État de New-York, habite encore son père dont il n'a jamais vu le visage.

Ce père inconnu, âgé maintenant de quelque soixante et dix ans, fut élevé parmi les Peaux-Rouges. Avec sa tribu, il parcourut maintes fois dans tous les sens la vallée du Mississipi, à la poursuite du gibier ou en quête d'un endroit favorable pour la pêche. A l'âge de vingt et un ans, le chef de la tribu lui dit : « Retourne parmi les blancs, tu es plus fait pour vivre au milieu d'eux qu'avec nous. » Il suivit ce conseil, revint à la vie civilisée et épousa une jeune personne du pays

de Galles. Sa femme, ayant désiré revoir ses parents dans son pays natal, vint y passer quelque temps. Dans cet intervalle, un fils lui naquit. Elle mourut, et l'enfant fut élevé dans la famille de sa mère; il y resta jusqu'à sa majorité. A ce moment, il résolut de retourner en Amérique auprès de son père; mais, avant de partir, il voulut visiter la Palestine, où eut lieu l'enlèvement qui le rendit l'époux de la fille du cheik. Avant son départ du pays de Galles, étant baptiste, il avait reçu le baptême. Lorsqu'il fut inopinément attaché à la famille du cheik, il fit agréer sa religion aussi bien que sa personne. Grâce à lui, sa femme embrassa le christianisme; son beau-père se déclara le protecteur de la religion de son gendre; ses enfants furent élevés dans la crainte du Seigneur. Son fils aîné est actuellement cheik de la tribu en remplacement de son grand-père décédé. Toutes les tribus environnantes sont devenues plus favorables à la nouvelle religion, ou toujours moins hostiles qu'auparavant, et beaucoup de leurs vaillants hommes ont fait serment par leur épée de la défendre et de la protéger. Plusieurs centaines d'enfants ont reçu une éducation chrétienne.

Voici maintenant ce qu'ajoute le *Christian :*

Un derviche, fanatique de la foi musulmane, n'avait pas vu sans colère les progrès de l'Évangile parmi les tribus, et de tout temps il s'était efforcé de les arrêter en soulevant des persécutions de toutes sortes. Ne pouvant réussir à nuire aux fils de Randall, employés par le gouvernement turc, il tourna sa vengeance contre une des filles de l'étranger, et l'accusa publiquement de sorcellerie. Deux faux témoins avaient été apostés, et la jeune fille fut amenée devant le *Méglis*, composé de cent quarante-quatre cheiks et effendis vénérables, afin de se disculper de charges qui ne méritaient rien moins que la mort. On avait décidé que la jeune fille répondrait par l'intermédiaire d'un avocat; mais, quoique n'ayant pas plus de quatorze ans, elle se présenta devant ses juges avec une contenance calme et un visage serein, et prit elle-même

la parole : « Mes nobles pères, dit-elle, si vous le permettez, je répondrai en personne. » Et, sa Bible à la main, lisant souvent des passages à l'appui de ses paroles, elle fit une défense digne d'un apôtre. Quand elle eut fini, le jury se déclara unanimement en sa faveur, et les chefs des tribus, émus d'admiration pour la jeune chrétienne, jurèrent sur leurs épées de défendre quiconque partagerait la foi de Rosa Randall.

Mais le résultat inattendu du procès ne fit qu'accroître la colère du vieux derviche, qui jura de se venger. Quelques mois plus tard, un jour d'été, tandis qu'à l'ombre des grands arbres Rosa enseignait à un groupe de petites filles le chemin du ciel, le fanatique s'approcha à l'improviste et la jeune fille tomba mortellement frappée. Un cri d'horreur retentit. Les meilleurs cavaliers de la tribu s'élancèrent à la poursuite de l'assassin, qui fut bientôt saisi, jugé et exécuté. Grande est la douleur des parents. Mais les semences de l'Évangile, arrosées du sang de cette jeune martyre chrétienne, semblent porter plus de fruits que jamais.

Dans la lettre où elle raconte les détails du procès et de la fin tragique de son enfant, lady Randall s'exprime ainsi dans son style asiatique! « Priez, afin que ma piété soit humble comme la violette, durable comme l'olive, parfumée comme l'Orient. »

---

Inde. — Madame Mathers, depuis trente-cinq ans missionnaire à Mirzapore, dans l'Inde, vient de publier, en langue urdu, un dictionnaire biblique, illustré de 160 gravures sur bois.

---

*Le Gérant :* Eugène Casalis.

---

Paris. — Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## LESSOUTO

### MORT DE M. LOUIS COCHET, MISSIONNAIRE DE BÉTHESDA

Notre numéro de ce mois était composé, lorsque nous avons reçu de M. Germond les lignes suivantes :

« J'ai à vous annoncer une bien douloureuse nouvelle, celle de la mort de notre bien-aimé frère Cochet, qui a quitté ce monde avant-hier matin, le 9 octobre. Vous aviez sans doute appris qu'il était malade depuis quelques semaines. Cela avait commencé par une mauvaise grippe qui a été suivie d'une inflammation des poumons.

« Nous avions tous bon espoir, mais le docteur Casalis craignait que la gangrène ne se déclarât, et c'est ce qui a eu lieu. MM. Mabille, Duvoisin, Dieterlin et Casalis ont assisté notre frère dans ses derniers moments. Je venais de le quitter pour régler quelques affaires importantes chez moi, et, bien qu'on m'ait rappelé en toute hâte, je suis arrivé trop tard. Sa mort a été paisible, sans agonie, mais vers la fin il avait perdu connaissance. Nous lui avons rendu les derniers devoirs hier après-midi. Beaucoup de gens, et même des blancs du voisinage, étaient à son convoi. Le magistrat du district,

M. Austen, a désiré parler sur la tombe. Il a fait l'éloge de notre frère d'une manière bien touchante.

« Madame Cochet et ses filles sont admirablement soutenues; leur soumission à la volonté de Dieu nous édifie. Je reste auprès d'elles pour les aider à mettre la maison et leurs affaires un peu en ordre, car nous désirons qu'elles viennent passer quelques semaines auprès de leurs amis. Elles ont besoin de repos.... Et le cher Irénée! Nous pensons bien à lui ainsi qu'à ses sœurs. Quel coup cette nouvelle sera pour eux! »

Ces derniers mots concernent trois des enfants du défunt qui sont depuis longtemps en Europe. L'aîné, M. Irénée Cochet, élève de la Maison des Missions, est au terme de ses études, et le Comité, il y a quelques semaines, a fixé son départ pour le sud de l'Afrique au mois de mars prochain. Il se faisait une joie de devenir bientôt le collaborateur de son bien-aimé père, et de se former sous sa direction aux devoirs du saint ministère. On comprend ce que doit être sa douleur. Mais il y en a une plus poignante encore que la sienne. C'est celle de la vénérable mère de M. Louis Cochet. Douée d'une grande force morale et physique, soutenue par sa piété, elle est parvenue à un âge très-avancé, voyant mourir l'un après l'autre des enfants qui semblaient avoir autant de vigueur qu'elle. C'est d'elle que son fils de Béthesda s'est le plus préoccupé sur son lit de mort. Il se demandait comment elle pourrait supporter un nouveau deuil. Que Dieu lui soit en aide et lui fasse sentir que de tous côtés on prie pour elle, pour sa belle-fille et pour ses petits-enfants.

Louis-Joseph Cochet était né à Montbrehain (Aisne), le 12 mai 1815, et il était parti pour le sud de l'Afrique, le 9 juin 1845.

## MATATIÉLÉ ET PABALLONG

(Mission de MM. Preen et Christmann.)

Grâce à la carte dont nous les avons munis, nos lecteurs savent où se trouve Matatiélé, cette nouvelle dépendance du Lessouto, qui portait naguère et conservera longtemps le nom bizarre et fort peu vrai maintenant de *Nomansland*, le pays qui n'appartient à personne. Elle continue à se peupler rapidement de colons indigènes, qui vont y chercher plus d'espace pour leurs cultures et leurs bestiaux. Venant du voisinage de nos vieilles stations, ils ont tous une certaine connaissance de l'Évangile et les premiers éléments de la civilisation.

Plusieurs avaient déjà reçu le baptême, d'autres avaient été admis au catéchuménat. Ceux-là, avant que nous n'eussions pu les suivre dans leurs nouveaux foyers, s'étaient d'eux-mêmes constitués en petites congrégations desservies avec plus ou moins de régularité par des catéchistes. Depuis, M. et Mme Preen ont été chargés, par le Comité et par leurs collègues, d'aller fonder une mission permanente à Matatiélé, point central présentant des facilités pour une prompte agglomération de gens désireux de s'instruire et de se créer une existence honnête et facile.

Plus récemment, la Conférence, encouragée par l'arrivée d'un nouvel ouvrier, M. Christmann, a décidé qu'une autre station serait fondée par lui à quelques lieues de là, dans un endroit appelé Paballong. De cette manière, la nouvelle population du pays, qui se rattache à deux chefs principaux, Makuaï et Lébénya, issus de la même souche, mais ayant des droits distincts, pourra se grouper selon ses affinités et ses devoirs nationaux.

La contrée tout entière est, comme le Lessouto, sous le protectorat de l'Angleterre. On y a placé un résident ou

magistrat préposé à la sûreté générale et au développement de la civilisation. Par une direction providentielle, dont nous ne saurions être assez reconnaissants, l'homme chargé de remplir ces devoirs est tout dévoué aux intérêts de l'Évangile. C'est un intime ami du major Malan, ce même capitaine Blyth, dont nos frères Coillard et Mabille ont fait un si bel éloge, il y a quelques mois, dans le récit de leur voyage en Cafrerie (1). Il dirigeait alors les affaires des Fingous, et il venait d'obtenir d'eux qu'ils souscrivissent une somme de 50,000 francs pour la fondation d'une école normale, et plus de 15,000 francs pour ouvrir une route à travers les montagnes de leur pays.

Après cette introduction, qui était surtout nécessaire pour nos abonnés les plus récents, nous allons reproduire deux lettres, l'une de M. Preen et l'autre de M. Christmann, écrites de Matatiélé :

### LETTRE DE M. PREEN.

*Au directeur de la Maison des Missions.*

Matatiélé, 14 septembre 1876.

Je ne puis pas encore me livrer à l'évangélisation comme je désirerais le faire, étant toujours occupé, pendant la semaine, de divers travaux. Vous savez tout ce que l'on a à faire quand on fonde une station. J'ai construit une petite maison qui est un vrai palais comparée à la hutte que nous avons habitée l'hiver dernier. Nous avons aussi fait une clôture autour de notre jardin et extrait de la pierre pour les fondements de notre chapelle, dont je serai le maçon aussi bien que l'architecte, vu les prix exorbitants que demandent les aventuriers anglais qui s'offrent pour de pareils travaux. Encore s'ils s'y entendaient !

Le gouvernement a donné, comme propriété à notre

(1) Voir numéro de février 1876, p. 58.

Société, 40 hectares de terrain de première qualité. Un ruisseau coule tout près de notre maison, et il y a une chute d'eau propre à faire marcher un moulin; ce sera un grand soulagement pour ma femme, qui est constamment en peine pour faire moudre son blé.

Le climat de cette contrée ne diffère guère de celui du Lessouto, si ce n'est peut-être qu'il y fait plus froid. Nous sommes tout près de la grande chaîne des Kuatlambas ou Drakens Bergen, dont les sommets sont souvent blancs de neige, et qui nous envoient un vent glacial qui nous rappelle celui de nos montagnes des Vosges.

Le pays est montueux, ondulé; il y a cependant quelques plaines d'une grande étendue. Comme au Lessouto, les montagnes sont isolées et le plus souvent couronnées de rochers. La fertilité du sol ne le cède en rien à celle de nos autres stations.

Le froment, le maïs, le sorgho y sont abondants. Cette année, les Bassoutos ne savent que faire de leur récolte; elle a été si copieuse que tous les grains sont à vil prix; je crains que notre collecte ne s'en ressente. Le gibier, autrefois abondant, s'est retiré dans les hautes montagnes. Il y a quatre ans que les gens du chef Makuaï ont tué le dernier lion; les autres sont partis à la suite des gazelles. Pour le bois de construction et autre, nous sommes plus favorisés que nos frères du Lessouto. Nous avons, à quelques heures de la station, une forêt. On y trouve, entre autres arbres, du bois de fer, fort apprécié des charrons de ce pays.

En étendue, le district que les Bassoutos habitent peut être comparé à la partie du Lessouto comprise entre Morija et Béthesda. La population actuelle peut doubler et il y aura encore de la place. Les pâturages sont abondants et excellents. La station de Matatiélé est à peu près à trois jours, à cheval, de Massitissi et de Béthesda, disons de 40 à 50 lieues; et, de Matatiélé à la mer, je crois qu'il peut y avoir de 60 à 70 lieues.

Le magistrat principal est un excellent homme, c'est le capitaine Blyth, surnommé le père des Fingous. Il nous a offert les secours qui seront en son pouvoir pour le développement de nos écoles. Dans une assemblée publique, il a exhorté les Bassoutos à nous envoyer leurs enfants et à recevoir l'Évangile que nous leur annonçons, comme étant le seul moyen de vivre et d'être heureux. L'aide magistrat, qui demeure dans le village de la station, est fils d'un missionnaire ; je le crois sincèrement pieux ; il suit régulièrement notre culte du dimanche.

Nous avons quelques chrétiens indigènes qui font notre joie et qui pensent beaucoup plus au ciel qu'à la terre. De ce nombre est la vieille Kasita, mère du chef Makuaï, convertie, il y a longtemps, à Morija. Il est très-rare qu'elle laisse passer une semaine sans venir me trouver. Elle arrive en disant : *Ki lapile*, « j'ai faim, mon père. » Chaque fois, elle me parle de ses enfants qui sont encore dans le paganisme. Elle prie sans cesse pour eux et en particulier pour Makuaï, qui est bien endurci par suite d'habitudes d'intempérance.

J'ai eu à retrancher et à mettre sous discipline des membres qui nous ont fort affligés par leur conduite. Cela nous fait beaucoup de mal parmi les païens, qui sont trop heureux de voir que des chrétiens commettent les mêmes fautes qu'eux. J'espère que le Seigneur gardera notre petit troupeau. Je viens d'admettre sept jeunes gens dans la classe d'instruction religieuse. Ils ne sont pas aussi sérieux que je le voudrais et je crains qu'ils ne sachent pas encore ce qu'est la véritable conversion.

Le catéchiste qui avait le soin de ce troupeau avant notre arrivée, était, avec toutes ses bonnes qualités, fort enclin au multitudinisme ; et, si nous avons eu des défections, je l'attribue en partie à cela. J'ai, le lundi, une classe pour les nouveaux convertis, et une autre, le jeudi, pour les candidats au baptême. J'essaie, en ce moment, d'expliquer le livre de la Genèse aux premiers ; avec les autres, je lis et j'étudie la

vie de notre bon Sauveur, dans l'Évangile selon saint Luc.

L'école a fait des progrès. Ma femme s'y est consacrée tout entière. En quelques mois, elle a réussi à avoir des élèves qui écrivent des dictées sans fautes en sessouto, qui font les deux premières règles de l'arithmétique et chantent en chœur. Je leur enseigne la géographie. J'espère que nous les pousserons plus loin, lorsque les travaux matériels auront un peu diminué. Le soir, nous avons aussi une classe pour quelques hommes et pour nos domestiques. Vu l'éloignement où nous sommes de Thaba-Bossiou, nous nous proposons d'avoir un internat pour des jeunes filles; c'est indispensable dans ce pays. Nous pourrions avoir de suite 15 à 20 jeunes personnes désireuses de s'instruire.

Les soi-disant prophètes ont aussi fait leur apparition dans nos parages. Ils nous ont fait du mal, mais j'espère que ce ne sera qu'un feu de paille. Un mourant a des convulsions avant d'expirer, celles-ci ne feront qu'accroître la faiblesse du paganisme autour de nous.

Depuis que nous avons fondé deux annexes, nous avons moins de monde au culte du dimanche; nous avons régulièrement cent personnes. Quelques païens nous donnent de l'espérance par leur assiduité à venir entendre la prédication de l'Évangile.

Nous attendons prochainement nos amis, MM. Casalis et Duvoisin, chargés par la Conférence de venir choisir l'emplacement de la station de M. Christmann, chez le chef Lébénya. Notre futur collègue, qui est chez nous depuis quelque temps, se propose de retourner au Lessouto avec les frères que nous attendons.

Votre affectionné et dévoué en Christ,

J. Preen.

LETTRE DE M. CHRISTMANN.

Matatiélé, le 25 septembre 1876

Cher Directeur,

Je suis tellement en retard avec vous que j'éprouve le besoin de venir, tout d'abord, solliciter votre indulgence pour avoir gardé si longtemps le silence.

Lorsque ces lignes vous parviendront, vous serez de retour à Paris pour reprendre les occupations de votre lourde et noble tâche. Je me plais à penser que ces quelques semaines de vacances vous auront fait beaucoup de bien.

C'est sans effort aucun que, de cette contrée lointaine, mes pensées se reportent fréquemment au sein de la famille de la rue des Fossés-Saint-Jacques, à laquelle se rattachent pour moi de bien doux souvenirs, gravés trop profondément dans mon cœur pour qu'ils s'en effacent jamais. Le séjour, relativement court, mais béni, que j'ai fait au milieu de vous, me permet maintenant de vous suivre jour après jour, j'allais dire heure après heure, dans ce centre de votre activité. Si j'étais resté au Lessouto, dans ce pays de votre cœur, que vous avez parcouru en tous sens, vous pourriez mieux comprendre où je suis et me voir à l'œuvre.

La description de M. Preen, relative à la géographie physique des lieux où nous sommes, vous donnera, je l'espère, des notions plus ou moins justes du Nomansland où, sous peu, s'ajoutera une nouvelle station à celle déjà existante.

Cette dernière, quoique encore à l'état de création, a cependant déjà une maison d'un aspect convenable pour la contrée. C'est sous ce toit hospitalier, dans une chambre de 3 m. 70 de long sur 2 m. 50 de large, que je viens de faire un stage de cinq mois, consacrant la majeure partie de mon temps à l'étude de la langue dans laquelle j'aurai à prêcher désormais.

Après les travaux de la journée, il m'était bien doux de passer mes soirées dans l'agréable société de M. et Mme Preen, avec lesquels j'ai lu, en sessouto, le « Voyage du Chrétien. » Chaque jour, je repassais soigneusement la leçon de la veille, en ayant soin de bien remémorer les passages dont le style m'avait le plus frappé, afin de bien me pénétrer du génie de cette langue qui, certainement, a beaucoup de charme. Ce travail si aride, si fatigant au début, est maintenant pour moi un délassement, une source de grandes jouissances, car il a plu au Seigneur de bénir mes faibles efforts. Ce beau recueil de cantiques, dont plusieurs sont de votre composition, n'est plus pour moi un livre scellé. La voix du prédicateur n'apporte plus à mes oreilles, comme par le passé, des sons inintelligibles et des mots que j'aurais volontiers qualifiés de barbares. A l'exception de quelques mots nouveaux pour moi, mais qui sont les bienvenus puisqu'ils grossissent mon vocabulaire, je comprends les prédications du commencement à la fin.

Dimanche dernier, 24 septembre, j'ai eu la joie de prononcer mon premier sermon, en langue indigène, dans ma future église, en présence d'un nombreux auditoire composé de chrétiens et de païens. Le chef Lébénya, qui montre les plus heureuses dispositions pour l'Évangile, assiste régulièrement aux services. En recevant cette nouvelle, vous serez, je le sais, tout heureux de joindre vos actions de grâces aux miennes; avec moi aussi vous demanderez à Dieu, de qui procède toute grâce excellente et tout don parfait, de me continuer ses précieuses bénédictions, afin que, en tout temps, je sois en odeur de vie à tous ceux avec lesquels je serai mis en contact.

En réponse à votre dernière lettre adressée aux Bassoutos, je désire vivement pouvoir vous écrire bientôt : « Dans tout le district de Paballong, il n'est plus un seul pécheur qui ne soit prosterné aux pieds de Jésus-Christ. » Qu'il sera beau ce triomphe de l'Évangile sur le paganisme! Pour parler du nom de

Jésus aux pauvres païens qui jamais ne l'entendraient si nous n'allions les chercher dans leurs retraites, tous les lieux nous sont bons. Tantôt c'est sur la place principale du village que viennent s'asseoir les personnes que nous parvenons à rassembler autour de nous, tantôt c'est sur les ruines d'une vieille habitation, tantôt aussi c'est dans un kraal, à cause de la violence du vent, que nous parlons à plus de cent personnes, qui n'ont pour siéges que des pierres posées sur le fumier des bestiaux. Dans ces tournées d'évangélisation nous sommes parfois quatre jours absents de la maison. Vous savez ce que sont ces sortes de voyages. Sans être rompu à la fatigue, au même degré que mon collègue, je supporte assez bien ces courses à cheval, et suis en voie de progrès pour devenir bon Africain.

Lorsque nous allons évangéliser dans les villages relativement rapprochés de la station, M^me Preen nous y accompagne. Les femmes prêtent toujours beaucoup d'attention à ses exhortations. Nous répandons la semence, mais l'Esprit de Dieu peut seul la féconder et lui faire porter des fruits pour la gloire de son nom. Il y a de la joie dans nos cœurs quand, sous nos soins, une âme se convertit au Seigneur, et, ce qui est bien propre à accroître notre joie, c'est que nous savons que, dans les cieux, elle est partagée par les anges de Dieu. Quel puissant encouragement pour tous ceux qui travaillent directement ou indirectement à cette belle œuvre !

Dans moins de trois semaines, nous aurons le privilége de posséder ici votre fils et M. Duvoisin, chargés par la Conférence de venir choisir l'emplacement de ma future station. Nous nous réjouissons tous à la pensée de leur prochaine arrivée. Je retournerai avec eux au Lessouto pour y séjourner jusqu'à la prochaine conférence.

Votre tout dévoué,

G. Christmann.

---

## COMMENT SE PASSENT LES JOURNÉES D'UN MISSIONNAIRE AU LESSOUTO (D'APRÈS UN DÉBUTANT)

4 septembre 1876.

Je voudrais passer un petit instant à causer avec vous, mais c'est lundi, et ce jour n'est pas un jour de relâche pour nous autres pasteurs. On a fait, la veille, deux ou trois services; il faut faire aujourd'hui l'instruction des catéchumènes, sans compter des interruptions incessantes qui fatiguent plus que tout le reste. Vous ne vous figurez pas ce qu'est la vie d'un missionnaire dans sa station : le matin, à sept heures, on fait la prière avec son entourage; il faut bien un peu expliquer ce qu'on lit, donc faire une courte méditation. Vers dix heures et demie, arrivent les enfants de l'école; vous passez trois heures avec eux, vérifiant leurs additions et soustractions, ce qui vous casse la tête, à cause du nombre; vous leur donnez une leçon de géographie, de sessouto ou de chant. Vous rentrez chez vous pour vous mettre à votre travail de cabinet. Bon, on frappe : « Que veux-tu ? — J'apporte des œufs à vendre. » Quand on est garçon, il faut aller soi-même compter les œufs et les porter au garde-manger. On frappe de nouveau : « Que veux-tu ? — Mon certificat d'Église, car je vais en voyage. » — On écrit le certificat, et l'on se remet au travail. On frappe encore : « Que veux-tu ? — Je viens chercher de la médecine; il me faudrait aussi un peu de vinaigre pour un cataplasme. » Un autre vous apporte sa cotisation pour l'Église; on reçoit l'argent et on l'inscrit au registre. Un autre apporte du blé pour la collecte pour l'œuvre des Banyaïs; il faut faire verser le blé dans des sacs, et inscrire. Je n'ai pas reçu moins de quatre-vingt-cinq sacs depuis que je suis ici, et je vous laisse à penser si c'est un travail. Un autre veut acheter un livre, un autre raconter son histoire, un autre emprunter mon wagon, un autre

demande que je lui écrive une addition sur une ardoise. Cela n'en finit pas. Le soir, j'ai encore mon école pour les bergers et les jeunes gens. Il faut recommencer à vérifier des additions, etc. Et quand tout est fini, on a bien de la peine à passer une ou deux heures devant son pupitre, pour un travail que l'on a entrepris avec le désir de le faire rondement.

Pour moi, je me suis mis en tête de faire une Concordance du Nouveau Testament en sessouto. Ce n'est pas aussi facile à exécuter qu'à décider, et plus d'une fois j'ai été sur le point de tout jeter au feu ; mais je veux mettre ma persévérance à l'épreuve, et tâcher de fournir à nos gens ce livre important, puisque je suis venu trop tard, hélas ! pour contribuer à la traduction de la Bible. Je tâche aussi d'écrire des articles pour la « Petite Lumière » du Lessouto, notre journal, ce qui ne m'est pas toujours facile. Ajoutez à cela l'étude de la Bible, à laquelle je tiens beaucoup, et qui me prend aussi du temps, car j'écris toutes les pensées qui me viennent, soit pour mon propre compte, soit surtout pour être en mesure de faire des sermons convenables.

Tel que je suis en ce moment, j'ai entrepris pas mal de travail, et je n'ai que juste le temps nécessaire pour y suffire. Arrivé dans une très-nombreuse Église, où les besoins sont grands, je désirerais y faire beaucoup de bien, être utile à tous, et ne pas manquer une occasion de remplir mon devoir de pasteur. Dès les premiers temps, je fus frappé du grand nombre de jeunes gens qui assistaient aux services, et comme j'ai un grand faible pour la jeunesse, je m'intéressai tout de suite à eux. Quelques-uns devinrent bientôt assez intimes avec moi ; je leur parlai un peu de mes désirs, et nous ne tardâmes pas à faire des plans pour attirer des camarades et leur faire du bien. Je voudrais que vous pussiez connaître quelques-uns d'entre eux. On peut lire sur leurs traits qu'ils sont chrétiens. L'un s'appelle Simoné, de pauvre apparence, mais solide de caractère. L'autre, Abisalomé, un petit homme qui deviendra, je l'espère, avec Simoné un évangéliste dans l'avenir. Un

autre s'appelle Élia; il est très-jeune encore, mais j'espère aussi beaucoup de lui, car il est très-bien doué, instruit et surtout sérieux. Ce sont ces trois qui sont mes confidents et avec lesquels je me sens le plus à l'aise; ils ont vraiment à cœur l'avancement du règne de Dieu et n'hésiteront pas à faire tout ce qui dépend d'eux pour y contribuer largement. A côté d'eux, il y en a d'autres qui sont aussi chrétiens, d'autres qui ne le sont pas, mais tous ont pris goût à moi, et nous nous entendons à merveille.

Notre réunion du dimanche soir a commencé, il y a huit jours; hier, nous avons eu la seconde. De ceux qui s'étaient préparés à parler, Abisalomé donna de bonnes explications; le second répéta une partie de mon sermon du matin, et ne toucha guère au texte indiqué. D'autres pataugèrent aussi pas mal, et nous faisons bien de prendre comme devise : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande... » (Jacq. I, 5). Elle viendra peu à peu, cette sagesse dont nous avons tant besoin, et nous apprendrons ensemble à étudier la Bible, et à y chercher tout ce qui nous manque. Mais, avec les Bassoutos, il faut être patient; ils sont incroyables : vous leur expliquez avec le plus grand soin comment vous comprenez le but de la réunion, et les moyens de la rendre utile; soyez presque sûr qu'ils feront juste le contraire de ce qu'on leur a dit. On m'assure néanmoins que la réunion est très-aimée : plusieurs jeunes gens naguère indifférents s'intéressent aux questions : peu à peu, ils seront gagnés, je l'espère bien, et se convertiront. Quelle joie ce serait pour moi de voir quelques fruits de mon travail !

L'école du soir marche bien aussi. Nos débuts ont été difficiles, parce que nous manquions d'éclairage pour le temple, qui sert aussi de salle d'école. Nous y allions avec des bougies; mes braves garçons s'accroupissaient autour des bougies, et tâchaient d'écrire tant bien que mal sur leurs ardoises. D'autres, ceux qui lisent, se promenaient avec leurs alphabets derrière les premiers, pour profiter des rayons de

lumière qui passaient entre deux ombres. Cela ne pouvait pas aller; toutes mes bougies y auraient passé sans aucun profit sérieux. J'allai à Morija, et M. Mabille me céda une lampe à pétrole à double bec, dont il n'avait pas besoin. Je parlai à mes garçons et leur dis que j'avais à Morija une belle lampe, et qu'il s'agissait d'aller la chercher. Deux volontaires se présentèrent et allèrent bravement à pied à Morija, prirent la lampe, avec les verres et des livres, et revinrent triomphalement. La course est de près de quatre heures à cheval, et autant pour revenir. Depuis que nous avons la lampe, tout va bien; nous avons de la tranquillité et de l'ordre, et on fait quelque chose de sérieux. Je viens d'en faire acheter une seconde, à Maféteng.

7 *septembre.* — Nous avons maintenant deux lampes à l'école, c'est magnifique. L'entrain est toujours grand, et je puis constater avec joie des progrès. Seulement, cette école m'excite tellement que je n'en puis dormir.

---

## VISITE DU MAJOR MALAN AUX ÉGLISES DE FRANCE

M. Malan, ci-devant major dans l'armée anglaise, petit-fils de César Malan, dont la mémoire nous est à tous si chère, après s'être employé pendant deux ans à l'œuvre des missions au sud de l'Afrique, a visité nos stations dans le pays des Bassoutos. Il a été tellement frappé des bénédictions qui ont reposé sur elles, qu'il se sent appelé par le Seigneur à témoigner de ce qu'il a vu, bien persuadé que, s'il peut faire partager ses impressions à ses frères de France, ils feront tous leurs efforts pour donner une nouvelle impulsion à cette œuvre.

En conséquence, M. Malan se propose, avec l'aide de Dieu et la sanction du Comité de Paris, de visiter quelques-unes de nos Églises, dans le courant des mois de novembre et de décembre.

# AFRIQUE MÉRIDIONALE

## TRANSVAAL

Au milieu des vives inquiétudes que l'état politique de ce pays fait éprouver aux amis des missions, on a eu la joie d'apprendre que nos frères, MM. Creux et Berthoud, ont été libérés, et qu'ils ont pu retourner auprès de leurs compagnes. Nous n'avons pas encore de détails sur ce dénouement. Il a été hâté sans nul doute par les ardentes prières que de tous côtés on a fait monter vers Dieu. Les liens si étroits qui nous unissent à la Mission vaudoise, la communauté de vues et d'intérêts qui existe entre ses ouvriers et les nôtres, nous font considérer tout ce qui la regarde comme nous concernant nous-mêmes. Nous sommes donc fort heureux de pouvoir consigner dans l'une de nos premières pages la bonne nouvelle que l'on vient de lire.

De même que l'on a tâché de faire de M. Dieterlen un intrigant politique et un contrebandier, MM. Creux et Berthoud ont été calomniés, eux aussi, dans certaines feuilles coloniales, hostiles aux missions. M. le professeur Renevier a réfuté ces accusations, dans une lettre qu'il a adressée à la *Gazette de Lausanne*. Nous reproduisons plus loin cette victorieuse défense. On comprendra que nous désirions lui donner autant de publicité que possible.

Quant à la guerre qui règne dans le Transvaal, il est assez difficile d'en prévoir l'issue. Le président Burgers a beaucoup de peine à obtenir des Boers qu'ils aillent affronter des indigènes armés de fusils. Le temps n'est plus où ils pouvaient se présenter au combat, assurés d'abattre, à une grande distance, des gens qui ne leur opposaient que des javelines et des boucliers de cuir.

Le Président a chargé un Prussien du nom de Von Schlickmann d'aller former un corps de francs-tireurs aux mines

de diamants, promettant à chaque volontaire une étendue de terrain suffisante pour y établir une ferme, et tout le butin qu'il pourrait faire. Plusieurs ont accepté cette proposition et se sont mis en campagne. Ils n'ont réussi jusqu'à ce jour qu'à accroître l'exaspération des indigènes. Plusieurs journaux du Cap assurent que ces aventuriers tuent sans scrupule les femmes et les enfants, sous prétexte qu'à distance on ne peut pas les distinguer des hommes. L'*Argus* du 19 septembre dit à ce sujet :

« Dans leurs guerres, les indigènes ont toujours tenu comme règle que la vie des femmes et des enfants devait être sacrée, mais les *patriotes* du président Burgers leur apprennent que l'homme soi-disant civilisé ne fait aucune distinction d'âge et de sexe lorsqu'il a soif de sang. »

Au départ de la dernière malle, on craignait encore que les Zoulous du chef Ketchoayo ne se missent de la partie contre les Boers. Ce serait un affreux malheur, car les Zoulous, dont les institutions sont presque exclusivement guerrières, ne partagent pas au même degré les scrupules des autres naturels. Espérons que le gouvernement anglais interviendra à temps pour arrêter une lutte qui menace d'éveiller, au sud de l'Afrique, des haines et des rancunes de race.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que la tranquillité la plus parfaite continue à régner dans le Lessouto.

Voici maintenant la lettre de M. le professeur Renevier à la *Gazette de Lausanne* :

Lausanne, 29 octobre 1876.

L'arrestation de nos missionnaires vaudois au Transvaal a beaucoup occupé les journaux anglais, ces derniers temps. Le *Morning-Post*, le *Galigniani's Messenger* et surtout les journaux du Cap et du Transvaal contiennent plusieurs articles et documents y relatifs. Comme je suis au courant de cette question, aussi complétement qu'on peut l'être à dis-

tance, non-seulement par les articles des journaux, mais encore par la correspondance de nos missionnaires eux-mêmes, je pense utile de vous en envoyer un récit circonstancié, tant pour faire connaître les faits dans leur exactitude que pour réfuter les calomnies répandues sur le compte de nos compatriotes, injustement traités. — Voici d'abord une narration impartiale, insérée dans l'*Argus* du Cap, du 5 septembre, due à un Anglais établi aux Spelunken, dans le voisinage de *Valdézia*, notre station missionnaire vaudoise :

« Deux missionnaires suisses, protestants, sont venus ici il y a douze mois. A leur passage à Prétoria, ils demandèrent à un membre du *Raad* (conseil législatif) de les introduire auprès du *acting president*. Il le fit, et fut témoin de l'entretien qu'ils eurent avec lui. Je viens de voir une lettre de ce conseiller, dans laquelle il reproduit la susdite conversation, dont voici la substance : Ils s'informèrent s'ils avaient besoin de demander une autorisation pour acheter une ferme et fonder une station missionnaire. La réponse du *acting president* fut que cela n'était pas nécessaire, qu'il n'y avait pas de loi sur ce sujet, qu'ils pouvaient aller s'établir où cela leur plaisait, sur le territoire de la République. Il leur souhaita bon succès dans leur entreprise. Ils n'avaient qu'à se présenter, dans la quinzaine après leur établissement, chez le *field-cornet* (magistrat) de leur district, et ils seraient investis des droits de citoyens. Puis ils demandèrent s'il y avait des lois relatives aux natifs. Il répondit qu'il y en avait, et que le *acting-secretary* leur en donnerait une copie. Ils réclamèrent plusieurs fois celle-ci, mais le secrétaire, surchargé d'occupations, promit de leur envoyer une copie des lois lorsqu'ils seraient établis. Jusqu'au retour de M. Swart, on les laissa parfaitement tranquilles. En juillet 1875, ces messieurs achetèrent une ferme de M. J. Watt... Les actes et titres furent enregistrés à la date du 3 avril. Ces messieurs prièrent M. Goodwin, conseiller pour le Zoutpansberg, de nantir le Raad de leur affaire. M. Swart l'en empêcha, disant qu'il suffisait qu'ils

écrivissent à l'Exécutif, pour reconnaître le gouvernement; c'est ce qu'ils firent. M. Swart dit alors à M. Goodwin que tout était en règle; qu'il y avait bien dans leur lettre un paragraphe qui lui déplaisait, mais que c'était égal... Pas plus tôt la session de la législature terminée, ils reçurent un ordre péremptoire de cesser toute œuvre missionnaire. Les habitants du district protestèrent contre cet arrêté illégal, comme contraire aux droits des citoyens, opposé aux lois, tyrannique et persécuteur... Les missionnaires refusèrent avec raison d'y obtempérer. Le *landdrost* (préfet) prescrivit au *field-cornet*, par ordre du gouvernement, d'intimer à ces messieurs de se rendre à Marabastad (chef-lieu de préfecture), pour y attendre des ordres ultérieurs. S'ils refusaient d'aller, il devait les arrêter et les y conduire prisonniers, sans même un mandat d'arrêt, ni aucune accusation formulée. »

J'abrége un peu cette lettre, datée du 1er août, dont la fin est une protestation énergique contre ces mesures arbitraires.

Voici maintenant, extraite du *Transvaal Advocate* du 21 août, la protestation collective ci-dessus mentionnée, laquelle est signée d'une quinzaine de noms boers, anglais, allemands, etc.

« Nous, soussignés, composant tous les habitants des Spelunken (natifs exceptés), protestons contre un certain ordre de l'Exécutif à MM. Creux et Berthoud, défendant à ces Messieurs de continuer leur travail légitime, sur leur propre ferme, à leurs propres dépens, peines et temps, eux étant citoyens de la République. Si les citoyens toléraient une telle infraction à leurs droits, nul ne pourrait se livrer à des occupations d'aucune sorte, qui ne pussent être interdites tout aussi légalement, après un pareil précédent. L'Exécutif étant serviteur salarié de la République, pour accomplir les lois en intégrité et justice, n'a aucun pouvoir pour faire des lois, et n'est point justifié à user de persécution, tyrannie et despotisme; mais chacun de ses membres doit être aussi bien soumis aux lois de la République que le moindre habitant de la contrée. »

Le *Cape Argus* du 14 septembre publie la version un peu différente que voici, extraite du *Transvaal Advocate*, et qui paraît émaner des autorités.

« En 1875, alors que M. Burgers (le président) et M. Swart (le secrétaire d'État) étaient en Europe, le *Volksraad* (conseil législatif) décida que les missionnaires français ne seraient point autorisés à s'établir, mais que les missionnaires suisses pourraient le faire, moyennant une demande d'autorisation. Au retour de M. Swart (qui précéda celui du président Burgers), on lui rapporta que deux missionnaires suisses s'étaient établis aux Spelunken. M. Swart demanda au président intérimaire, M. Joubert, s'il leur en avait donné l'autorisation. Celui-ci dit que non, et ce fut par son ordre que M. Swart en écrivit au *Landdrost*, et qu'il leur fit interdire de continuer leur mission, jusqu'à ce qu'ils se fussent transportés au chef-lieu pour présenter leurs papiers. Notre informateur affirme qu'ils ne l'ont point fait, mais qu'ils ont fait juste ce qu'il leur plaisait. Ils ont écrit une lettre très-impertinente au président Burgers pendant qu'il était à l'armée, et c'est lui, non M. Swart, qui a donné directement ses ordres au *landdrost* de Marabastad, pour les faire venir en cette ville. »

En reproduisant cette version, le *Cape Argus* ajoute : « Nous insérons ce qui précède par équité, et certainement cela exonère M. Swart de tout blâme, si blâme il y a. En même temps, nous nous sentons forcés de dire que ces faits ne modifient pas matériellement le caractère arbitraire du procédé, à moins qu'on ne puisse accuser MM. Creux et Berthoud d'actes réellement injustifiables. »

En ma qualité de président de la Commission des missions de l'Église évangélique libre du canton de Vaud (Suisse), qui a envoyé en Afrique MM. Creux et Berthoud, je déclare que la première narration est parfaitement conforme aux faits, tels qu'ils sont parvenus successivement à notre connaissance par les lettres périodiques de nos missionnaires. Ces lettres sont d'ailleurs en majeure partie imprimées dans le *Bulletin mis-*

*sionnaire* que publie trimestriellement notre commission, et auquel je dois renvoyer pour les détails. La seconde version contient au contraire plusieurs erreurs, ce qu'il me sera facile de prouver.

M. Sephton, membre du *Volksraad*, a été témoin de l'entretien de MM. Creux et Berthoud avec le président intérimaire M. Joubert, et a certifié par écrit qu'il leur avait été répondu qu'aucune demande de leur part n'était nécessaire pour fonder leur mission. Peut-on faire un grief à nos amis de s'être fiés à cette déclaration, et de n'avoir fait aucune nouvelle démarche auprès du gouvernement jusqu'à la notification de M. Swart vers la fin de l'année passée ? Ils adressèrent alors au Conseil exécutif, non point une lettre impertinente, mais une requête très-convenable, dont j'ai la copie sous les yeux, et qui fut approuvée complétement par M. Goodwin, délégué du Zoutpansberg au *Volksraad*, lequel se chargea de la transmettre. A cette requête, datée du 9 mars 1876, le Conseil exécutif répondit par une résolution de refus, non motivé, en contradiction avec la décision ci-dessus mentionnée du *Volksraad*, qui autorisait l'établissement des missionnaires suisses, moyennant demande de leur part. MM. Creux et Berthoud furent informés de ce refus par la lettre suivante de M. Swart, datée du 16 mai, que j'emprunte au *Transvaal Advocate* du 21 août :

« En réponse à votre lettre du 9 mars, j'ai reçu l'ordre de vous envoyer la copie ci-incluse de la décision du Conseil exécutif, et je dois ajouter que le gouvernement donnera suite à sa résolution. — Une demande faite précédemment de votre part par M. le pasteur Mabille a déjà été refusée. Malgré cela vous vous êtes librement établis, sans avoir obtenu la permission écrite du gouvernement. — Je dois vous faire connaître, Messieurs, que le gouvernement désire sincèrement l'avancement du règne de Dieu parmi les païens, mais qu'il ne perd pas de vue que le meilleur moyen d'y travailler n'est pas de diviser ce royaume contre lui-même, ni de le mettre

en conflit avec le respect dû au gouvernement du pays. — Vous êtes d'ailleurs informés que le gouvernement n'a connaissance d'aucun document ou recommandation du gouvernement de la Suisse, ou de celui dont vous vous dites ressortissants. — Comme conclusion : M. Mabille est parfaitement informé de la raison pour laquelle votre requête a été refusée. — Les membres de la Société des missions de Berlin sont positivement opposés à votre demande. »

Cette missive officielle confond évidemment nos envoyés avec les missionnaires français, dont l'établissement avait été refusé à M. Mabille, tandis que celui des Suisses était expressément réservé dans la réponse qui lui fut faite, et qui nous a été communiquée en substance dans le temps. — Elle reproche à MM. Creux et Berthoud de n'avoir point présenté de recommandation de leur gouvernement ! Ils avaient pourtant montré leurs passeports en arrivant au Transvaal ; en tout cas, le préfet de Marabastad et le *field-cornet* des Spelunken les avaient eus entre les mains. Avaient-ils besoin d'autre recommandation officielle ? — C'est ce que nie un citoyen de la contrée, M. H. E. Walcott, Anglais, qui a pris très-chaudement leur défense. « Quel est, dit-il dans le *Transvaal Advocate*, du 21 août, l'individu de cette république qui ait apporté des documents officiels de son gouvernement, pour prouver sa nationalité ? M. Swart lui-même l'a-t-il fait lorsqu'il est arrivé ici ? »

Enfin l'affirmation grave que les missionnaires allemands fussent opposés à l'établissement des nôtres est absolument dénuée de fondement. Dès leur arrivée, nos amis ont entretenu les rapports les plus fraternels avec leurs voisins berlinois, MM. Schwelnus et Beuster, qui travaillent au milieu d'une autre peuplade. Dès que ceux-ci ont eu connaissance de l'allégation ci-dessus de M. Swart, ils ont adressé à M. Burgers une protestation pour en demander la rétractation, attestant la réalité de leurs bons rapports avec MM. Creux et Berthoud, et insistant pour qu'on les laisse libres de con-

tinuer leur œuvre missionnaire. C'était d'ailleurs M. Merinsky, surintendant de la mission berlinoise, et M. Gützner, son remplaçant, qui avaient encouragé nos amis à s'établir aux Spelunken. Le premier a écrit à M. Schwelnus qu'il ne connaît pas un seul membre de leur mission qui ait pu faire une semblable objection ou plainte au gouvernement. C'est du moins ce qu'affirme M. Walcott dans le *Transvaal Advocate* du 21 août.

Malgré toutes ces protestations, MM. Creux et Berthoud ont été arrêtés le 2 août, et transférés à Marabastad, où ils ont été internés. A l'exception d'un Portugais, tous les blancs de la contrée ont refusé de prêter leur concours au *field-cornet* pour cette arrestation injuste. Même un chef nègre a refusé de s'en mêler, puisqu'on ne pouvait pas lui dire de quoi ils étaient accusés.[1]

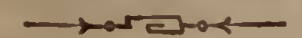
Mais à défaut d'accusations positives, on a recours à la calomnie pour légitimer auprès du public ces mesures arbitraires. Une méchante lettre de Potchefstroom, adressée au *Cape Times*, en date du 5 septembre, et reproduite par le *Galigniani's Messenger* du 19 octobre, insinue que « ces hommes de robe appartiennent au genre momier (*evangelical smous*) » et de plus ont « le goût de se mêler de politique ; » qu'au lieu « d'enseigner aux natifs la propreté et la persévérance, ils leur apprennent à être paresseux, et leur infusent des idées vicieuses dans le cerveau ; qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent, etc. » — Auprès de tout homme honnête et droit, quelles que puissent être ses vues religieuses, de telles calomnies n'auront pas de prise. Les excellents rapports que MM. Creux et Berthoud entretiennent avec leurs voisins berlinois, qui sont luthériens, comme aussi avec M. Hofmeyer, missionnaire de l'Église réformée hollandaise du Cap, dont la station est un peu plus éloignée, prouvent qu'ils ne sont nullement sectaires, pas plus que ne l'est l'Église qui les a envoyés, laquelle est basée sur la profession individuelle de la foi chrétienne, et sur la libre adhésion. — Ils n'ont d'ailleurs

aucune tendance à faire de la politique, toutes leurs lettres en font foi! Ils se garderaient bien de compromettre leur œuvre d'évangélisation en se mêlant de politique, quoiqu'ils en eussent parfaitement le droit, puisque l'achat d'une ferme leur confère, d'après les lois du Transvaal, les prérogatives de citoyens. — Enfin, MM. Creux et Berthoud sont trop bien connus au milieu de nous, par des hommes de tendances et d'opinions très-diverses, pour que j'aie besoin de déclarer qu'ils ne sont point allés en Afrique pour « enseigner la paresse aux natifs et leur inculquer des idées vicieuses, » à moins toutefois que leurs accusateurs n'appellent l'Évangile de Christ une idée vicieuse. Nos amis ont fait des études de médecine, après celles de théologie, et sont allés en Afrique évangéliser et civiliser les nègres, et guérir en même temps les malades noirs et blancs. Eussent-ils été paresseux, ils fussent restés dans leur patrie, où ils auraient eu une vie bien plus facile et bien plus douce !

A la date de leurs dernières nouvelles (5 septembre), MM. Creux et Berthoud étaient encore internés à Marabastad, où, grâce à la bienveillance du préfet, ils jouissaient pourtant d'une certaine liberté ; ils employaient celle-ci à guérir beaucoup de malades et à parler de leur Sauveur à tous ceux qui les entouraient. Ils ne se posent point en martyrs; ils se louent même de la considération qu'on leur témoigne dans cet endroit et des bons procédés dont on use à leur égard; mais ils n'en sont pas moins privés de leur liberté, arbitrairement et sans jugement, séparés de leurs familles, empêchés de continuer leur œuvre, en un mot, détenus contrairement aux lois du Transvaal et de tous les pays civilisés.

Veuillez agréer, etc.

E. Renevier, professeur.



# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## CHINE

### PROVINCE DU FOH-KIEN

C'est à M. Wolff, missionnaire à Fou-tcheou, que nous devons les détails suivants sur le voyage de l'évêque anglican, M. Burdon, dans la province où il travaille fidèlement depuis plusieurs années.

Ce voyage avait pour but la consécration au saint ministère de quatre catéchistes de la Société. L'examen des candidats prit la semaine sainte tout entière, et la cérémonie solennelle eut lieu le dimanche de Pâques, dans l'église de la mission, à Fou-tcheou. Les examens écrits portèrent sur trente questions différentes, bien faites pour témoigner d'une sérieuse intelligence des saintes Écritures. Le résultat de cet examen ayant pleinement satisfait l'évêque, les quatre candidats furent invités à venir, le samedi, recevoir de lui quelques directions. On les engagea, en outre, à passer en prières les dernières heures qui les séparaient de la cérémonie. Tous les missionnaires des différentes Sociétés représentées dans cette ville furent conviés à cette solennité ; ils s'y rendirent, accompagnés, pour la plupart, de leurs prosélytes. La vaste église était remplie d'indigènes.

L'évêque arriva un peu après dix heures du matin, et se rendit à la sacristie. Madame Burdon présenta elle-même à chacun des candidats une robe et un rabat. Aussitôt qu'ils eurent revêtu ces nouveaux insignes, ils allèrent prendre place devant la table de communion. Le service commença par une hymne familière à toute l'assemblée, car elle la chanta avec un entrain remarquable. M. Wolff lut les

premières prières, après lesquelles le révérend Wong-Kiou-Teuh prêcha le sermon de consécration, en prenant son texte dans le ch. 20, v. 21, de la seconde Épître aux Corinthiens. Il s'attacha à faire ressortir les devoirs et les responsabilités d'un ambassadeur de Christ. Son discours était rempli d'appels énergiques et consciencieux, en même temps que d'exhortations spéciales pour les quatre frères qui attendaient l'imposition des mains.

Après le sermon, les candidats furent présentés à l'évêque, suivant les règles établies. Le révérend Wong lut alors les prières liturgiques, et ils furent solennellement consacrés au service de Dieu. Toute l'assistance était profondément émue; d'ardentes et sincères prières s'élevaient de tous les cœurs en faveur de ces nouveaux ouvriers enrôlés sous la bannière du Christ. Un grand nombre de chrétiens de toute dénomination restèrent pour célébrer ensuite en commun le souvenir de la mort du Sauveur.

Dans l'après-midi du même jour, l'évêque tint un nouveau service. Chacun des nouveaux pasteurs prit part à l'office du soir. Leur présence était bien faite pour récompenser le labeur persévérant du missionnaire qui a consacré sa vie à l'avancement du règne de Dieu à Fou-tcheou. Son cœur tressaillait de joie et de reconnaissance, et des accents de gratitude s'échappaient de son âme. Il lui semblait, dit-il plus tard, voir l'Évangile prendre racine à Fou-tcheou et l'Église du Christ y reposer sur des bases désormais inébranlables.

Les quatre nouveaux ministres ont de suite été dirigés par l'évêque sur leurs postes respectifs; le premier est resté à Fou-tcheou même; le second a été envoyé dans l'annexe de Lo-Nguong; le troisième à Hoh-Ning, et le dernier à la petite congrégation réunie dans la ville de Ku-Tchang.

Dans le cours du voyage de l'évêque, le nombre des confirmations s'est élevé à 515, celui des baptêmes à 176, dont 146 adultes; 620 communiants s'approchèrent de la sainte table, à la suite des services tenus par M. Burdon.

D'autre part, nous apprenons, de Ning-po, que Wong-Kiou-Kuong, O-Kuong-Yao, Dzing-Tseu-Sing et Sing-Ying-Teuh, de concert avec deux jeunes missionnaires anglais, MM. Hoare et Breveton, ont été consacrés le même jour. C'était à l'évêque Russel que revenait l'honneur ou, pour mieux dire, le bonheur de présider cette intéressante cérémonie. Tous les missionnaires des alentours avaient afflué à Ning-po. La journée était belle. Le service du matin fut célébré dans le Ying-yi-tong, et celui de consécration, dans le Ying-eng-tong, littéralement « la salle de la Grâce miséricordieuse. » Douze pasteurs prirent part à l'imposition des mains.

M. Moule prêcha un sermon très-approprié à la circonstance, sermon que l'évêque a fait publier à Shang-haï, pour le répandre parmi les indigènes. Une grande partie de la population étrangère avait répondu à l'invitation de M. Russel. Tous, en se retirant, manifestaient leur satisfaction de ce qu'ils avaient vu et entendu. Au service de communion assistaient dix-huit Européens et plus de soixante Chinois.

Wong-Kiou-Kuong est décidément de l'étoffe des savants, mais, outre cela, il a donné la preuve d'une piété plus précieuse que la science. Il reste directeur de l'école jusqu'à ce que M. Hoare puisse le remplacer, et est de plus le suffragant de l'évêque. Il a prêché plusieurs fois avec succès depuis sa consécration.

Dzing-Tseu-Sing, fils de l'estimable catéchiste dont la mort prématurée a été une véritable perte pour ses amis et pour l'Église, a été nommé pasteur de l'Église de Ning-po, sous la direction momentanée de M. Gough. O-Kuong-Yao a été chargé de la direction de l'église de Tzeu-Kyi. Tous les trois avaient satisfait avec honneur à toutes les questions orales et écrites auxquelles il est d'usage de soumettre les candidats au saint ministère.

# BIRMANIE

## ENTREVUE AVEC LE ROI

Nous empruntons au journal de M. Soltau les extraits suivants :

... Nous fûmes introduits auprès du roi qui nous reçut avec bienveillance et nous demanda combien de temps nous comptions rester à Mandalay. Nous lui répondîmes que nous pensions repartir le mercredi, sur quoi il fit observer que, notre séjour étant si court, il serait dans l'impossibilité de nous dire tout ce qu'il avait à cœur. Il exprima ensuite le regret que nous fussions décidés à ne pas nous établir à Mandalay, sous sa protection.

Il nous fit promettre à chacun en particulier de demander qu'on lui envoyât au moins un catéchiste qui résidât dans sa capitale, et auquel il fournirait lui-même la maison d'habitation et des maisons d'école. Puis, indépendamment de nos promesses réitérées de lui faire obtenir ce qu'il désirait, il insista de nouveau auprès de nous pour nous déterminer à nous fixer auprès de lui. Il nous répétait sans cesse :

« Il y a tant de monde dans la « Cité d'or ; » moi étant là, il sera pourvu à tous vos besoins et vous aurez tout profit de m'avoir écouté. Au contraire, à Bhamo, parmi ces peuplades sauvages, vous courrez des dangers continuels, car on ne peut se fier à elles. En tout cas, je ne veux pas vous empêcher de vous y rendre, mais si les choses tournent mal, et que vous ne soyez pas bien reçus, revenez vers moi, et je vous accueillerai avec plaisir. »

Nous lui demandâmes alors s'il voudrait bien nous concéder quelques portions de terre à Bhamo. Il répondit aussitôt : « Volontiers ; mon ministre se chargera de tout ce qui vous concerne. »

A ce moment, à notre grande surprise, des présents nous furent apportés sur des plateaux de bois et présentés à chacun de nous. Ils consistaient en trois magnifiques petites boîtes en argent, et en trois sacs indigènes renfermant chacun cent roupies. Nous remerciâmes le roi, en lui exprimant notre étonnement et notre reconnaissance pour une générosité si gracieuse et si inattendue.

Le roi parut très-satisfait de la manière dont nous avions accueilli ses dons, et, en se levant pour prendre congé, il nous dit encore : « Quand vous serez parmi ces sauvages, agissez avec prudence et sagesse, et prenez garde à vous. »

Il est vraiment admirable de considérer comment Dieu nous a conduits comme par la main, de jour en jour et d'étape en étape, nous préparant la voie, et, au moment choisi par sa providence, levant la barrière qui dérobait à l'Évangile la Birmanie septentrionale et la Chine occidentale.

Le même missionnaire écrit encore :

« La ville de Bhamo offre l'aspect le plus désolant. Elle est en proie à une quadruple épidémie, dont les ravages sont effrayants. Ce sont : la petite vérole, la fièvre, la dyssenterie et la rougeole. Jusqu'à ce jour, tous les membres de la mission ont été merveilleusement préservés. »

Après avoir décrit la triste condition des malades et des mourants dans une ruelle étroite habitée par des Chinois, M. Soltau ajoute :

« Une fois ceux-là visités, nous pressâmes le pas, nous dirigeant vers la rivière, où un certain nombre de Birmans gisaient sans secours. On aurait dit un champ de bataille. Les morts et les mourants étaient étendus de côté et d'autre à nos pieds. Pauvres malheureux ! Durant leur vie, ils n'ont jamais entendu parler de Jésus, et à l'heure de leur mort, ils sont encore seuls, sans personne pour les consoler, ni leur faire entrevoir une autre existence !

« Quelle œuvre digne de lui Satan ne fait-il pas, lorsqu'il

persuade aux chrétiens de notre patrie que peu importe le sort des païens; que, s'ils vivent suivant leur conscience et la loi naturelle, ils auront quand même accès dans les demeures éternelles! Hélas! il n'y a pas une espérance dans la mort de ces infortunés. Nul sourire n'illumine leur dernière heure, nulle vision de bonheur futur n'allége l'angoisse du moment présent.

« Il faut voir mourir ces hommes pour se faire une idée de ce qu'est cette chose terrible : être sans Dieu dans le monde. La frêle barque de leur existence glisse sans aviron ni pilote de l'obscurité d'une vie ignorante dans les profondes ténèbres d'une éternité pleine de terreur. Oh! c'est réellement affreux. Ils ne disent rien. Il n'y a ni ces bravades, ni ces blasphèmes que nous entendons parfois dans nos contrées civilisées, mais on sent que, l'âme pleine de tristesse, les malheureux se laissent aller à l'aventure dans un gouffre qui les épouvante. »



## PERSE

### DERNIÈRES NOUVELLES

Madame Bruce, la femme du missionnaire dont nous racontions, dans nos premières livraisons de l'année, le dévouement et le zèle pour la Perse, écrit ce qui suit à une de ses amies. La lettre est datée d'Ispahan :

« Nous sollicitons ardemment les prières de tout le peuple de Dieu en faveur de notre chère mission. Qu'il plaise au Seigneur de nous frayer la voie et de nous permettre de faire du bien aux innombrables mahométans qui vivent et meurent sans rien savoir de l'avenir réservé à leurs âmes. Notre but est de travailler en faveur des musulmans. Durant les quatre premières années de notre séjour ici, nous n'avions rencontré que des encouragements et reçu que des bénédictions. Nous

avions eu plusieurs baptêmes, pas mal de monde à nos services journaliers et plus de trente garçons dans notre école. Mais l'année passée, en notre absence, la plus violente opposition, suscitée en grande partie par des prêtres catholiques romains et arméniens, a dissipé tout ce fruit de notre travail. Pour le moment, tout accès auprès des musulmans paraît nous être interdit.

« Par une dispensation toute providentielle et incompréhensible, malgré ou plutôt en raison de l'opposition de leurs prêtres, les classes de la population réputées chrétiennes viennent à nous pour apprendre et se renseigner sur notre doctrine, de telle sorte que les pièces qui nous servaient de lieu de culte sont devenues insuffisantes. Nous sommes obligés de faire construire une vaste chapelle.

« Malgré le découragement que nous éprouvons quelquefois de ne pouvoir reprendre l'œuvre qui nous tenait tant à cœur, nous nous occupons consciencieusement du relèvement de cette pauvre Église d'Orient si dégradée. Elle a certainement autant besoin du véritable Évangile que les musulmans. Pour entretenir notre courage, nous nous disons que tout pouvoir a été donné à Christ, en Perse comme sur toute la terre, et qu'il pourra, lorsqu'il le jugera bon, se choisir un peuple parmi les disciples les plus infatués du Prophète.

« Nous ne pouvons qu'être reconnaissants et bénir Dieu, car, d'autre part, il nous a suscité pour l'école tout un personnel capable et dévoué. Si M. Bruce n'était pas autant occupé à surveiller les constructions de la chapelle et de la maison d'école, il pourrait se consacrer entièrement à sa traduction de la Bible, et à la compilation des récits bibliques qu'il est en train d'écrire pour les mahométans. »

## AFRIQUE CENTRALE

### III

Le groupe de stations qui forment le champ de travail occupé par la Société des Missions de Londres dans la partie centrale du sud de l'Afrique, s'étend à quelques centaines de milles au nord de Kuruman. De ces stations, les plus éloignées sont celles d'Inyati et de Hope Fountain, comprenant la mission chez les Matébélés, et seulement à quelques journées de marche des chutes de la Victoria.

En 1859, des missionnaires de la Société se divisèrent en deux bandes et partirent dans le but de fonder des œuvres nouvelles parmi les Makololos et les Matébélés. Des désastres de toute nature frappèrent la première expédition, qui dut renoncer à sa tentative; mais la seconde parvint à s'établir avec succès à Inyati. Elle rencontra au début bien des difficultés et des déboires. Toutefois elle est graduellement arrivée à exercer autour d'elle une action salutaire. En 1871, M. Thompson créa une station à Hope Fountain. L'occupation de Shoshong, centre de la tribu des Bamangouatos, remonte à 1865; son missionnaire actuel est M. Hepburn.

Molépololé, appelé aussi Lohaheng, est la capitale de la tribu des Bakuénas, que gouverne le chef Séchélé. A Kolobeng, la mission fut commencée il y a trente-quatre ans par le docteur Livingstone, puis détruite par les Boers et abandonnée. Mais, en 1866, M. Price l'a reprise avec un nouveau succès. Les opérations missionnaires parmi les Baanketsis qui habitent Kanye et ses environs furent reprises en 1871 par M. Good, auparavant employé à Shoshong.

Il n'y a que peu de temps que la Société de Londres s'est établie à Motito. Cette station, nos lecteurs le savent, était de création française. A la date du 18 mai dernier, M. Wookey envoyait le rapport suivant sur la situation générale :

« Dans ma dernière lettre, je vous disais que nous étions sur le point de fonder un lieu de culte; je suis heureux de constater que c'est maintenant un fait accompli. Pour la construction des murs et du toit, j'ai mis tout mon monde à l'œuvre, afin de me procurer du bois de charpente, puis les racines et l'herbe nécessaires à remplir les interstices. Je ne saurais entrer dans tous les détails de cette construction sommaire; qu'il vous suffise d'apprendre qu'après plus de trois mois d'un rude labeur, nous avons eu la joie d'inaugurer notre temple, le dimanche 14 mai; M. Moffat (1) avait bien voulu nous promettre de venir prêcher à cette occasion. Il est arrivé avec Madame Moffat et sa famille. La nouvelle que ce service extraordinaire devait avoir lieu ce jour-là s'était répandue et nous avait attiré un grand concours d'étrangers. Quatre jeunes gens en particulier sont venus de plus de 100 milles, montés sur des bœufs. Vendredi dernier, nous tînmes notre premier conseil d'Église dans le bâtiment neuf, et douze membres nouveaux, choisis parmi vingt-cinq candidats, furent ce jour-là admis dans l'Église. Le samedi, M. et Madame Moffat, avec quelques amis, arrivèrent de Kuruman. Toute notre petite population était dans un état d'émotion qui faisait plaisir à voir. Le dimanche, l'église qui peut contenir plus de deux cents personnes était plus que pleine. Tous les services présentèrent un intérêt inaccoutumé. Onze adultes furent baptisés et, dans l'après-midi, soixante-dix personnes se pressaient autour de la table sainte.

« L'Église se compose de soixante membres; l'un d'eux a été employé comme catéchiste et maître d'école, à Morokueng; un autre est à Pitsane. Un des jeunes gens nouvellement admis dans l'Église mérite une mention spéciale; il réside à Kouke, sur la limite du désert. Quand je visitai sa tribu, il y a environ deux ans, je lui donnai un alphabet et un livre d'épellation. Grande fut ma surprise, l'autre

(1) Il s'agit ici du fils de l'ancien missionnaire de ce nom.
(*Note des Réd.*)

jour, en voyant qu'il était arrivé à lire couramment et avait acquis une intelligence remarquable du Nouveau Testament. Il repart aujourd'hui pour aller porter à ses ignorants compatriotes la bonne nouvelle du salut, et faire briller sa lumière dans les profondes ténèbres où ils sont ensevelis.

« Il y a plus à attendre de ces hommes et de leur œuvre qu'on ne saurait le croire au premier abord. Mon désir est d'avoir autant de ces courageux pionniers que possible pour nous préparer la voie. J'espère aussi que nous pourrons former une sorte d'association avec les Églises du district de Kuruman, placées sous la direction de M. Moffat fils.

« J'en reviens à notre fête. Quinze jours d'avance, j'avais commencé à recueillir les dons des natifs, partie en nature, partie en argent. J'avais reçu 125 francs environ, récoltés sou à sou, dix sous par dix sous ; le plus que j'eusse reçu à la fois était 1 fr. 25 c. Le café et le sucre m'avaient été fournis par quelques amis, ainsi que presque toute la farine. Le peuple se chargea de donner le lait au dernier moment.

« Le lundi, de grand matin, douze chèvres furent égorgées, et environ deux douzaines de pots ou marmites de toutes grandeurs furent mis en réquisition pour faire bouillir la viande. C'était vraiment curieux, car il faut vous dire que les ustensiles de cuisine des Béchuanas ont une capacité énorme. Au bout de peu de temps, la foule commença à affluer, et bientôt le bruit et le mouvement furent à leur comble. Si jamais un vrai Mochuana est heureux et satisfait, c'est bien lorsqu'il y a de grands apprêts culinaires et qu'il entretient l'espoir de faire bonne chère. A l'heure du repas, la foule se réunit autour d'un saule pleureur gigantesque, et la viande y fut transportée dans d'immenses plats indigènes ; puis on la répartit entre les groupes. Les pots furent immédiatement remis sur le feu, afin de faire bouillir l'eau pour le café, dont une quantité prodigieuse fut absorbée. Chaque convive avait reçu, en outre, un gros morceau de pain ; aussi, ce jour-là, chacun put largement satisfaire son appétit.

« Une courte allocution et trois vivats en l'honneur de M. Moffat terminèrent ce festin, auquel prirent part au moins trois cents personnes. Dans la soirée, M. Moffat exhiba sa lanterne magique ; les nouveaux bâtiments furent trop étroits pour ceux qui voulaient tout voir et tout entendre. Un nouveau discours de M. Moffat et des salutations de tout le peuple terminèrent cette heureuse journée, dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur des assistants.

« Dans quelques jours, nous comptons nous mettre en route pour visiter nos annexes. Je désire consacrer cet hiver à établir des écoles dans les diverses localités de ce district. »

De son côté, M. Good écrit de Kanye :

« Depuis mon arrivée, je n'ai reçu des chefs et du peuple que des marques de respect et d'estime. Mes instructions ont toujours été écoutées avec toute l'attention désirable par l'auditoire qui s'est formé autour de moi. Bien que je ne désire pas me laisser aller à cet enthousiasme, qui veut tout voir en beau, je ne veux pas non plus me livrer à ce pessimisme qui va jusqu'à nier l'évidence. Il est certain que l'Évangile se fraye un chemin dans les masses, non pas tant par des baptêmes et des conversions éclatantes que par son influence civilisatrice et moralisante. Il y a des progrès incontestables et je ne suis pas le seul à les remarquer.

« Ils s'en aperçoivent bien, les trafiquants qui visitent la tribu. Ils sont surpris de l'énorme quantité de vêtements que se procurent les indigènes, tandis que les perles et les oripeaux dont se composait autrefois leur négoce ne trouvent plus guère d'amateurs que parmi les païens obstinés. En outre, l'emploi des charrues doit être considéré comme un progrès d'une extrême importance. Partout où elles sont actuellement en usage, les femmes sont délivrées de cette corvée terrible, préparer la terre à la main pour recevoir la semence, et cela à cette époque de l'année où les pluies ne sont pas encore tombées et où, par conséquent, la chaleur est intolérable et le sol aussi dur que la pierre. Dans les en-

virons immédiats de Kanye, il n'existe guère de famille où l'on ne se serve de la charrue.

« Un autre symptôme digne de remarque, c'est l'observation au moins extérieure du repos dominical. J'ai souvent été surpris de leur obéissance à cet égard, alors même que, les pluies ayant commencé à tomber, il eût semblé de leur intérêt de commencer de suite et de pousser vigoureusement leurs travaux agricoles. Comme ma fenêtre donne sur un bon nombre de leurs plantations, je puis dire que, depuis deux ans, j'ai rarement vu un seul de ces hommes conduire la charrue le dimanche. Il ne faudrait pas conclure de là que personne ne le fait ; je veux simplement constater qu'ils établissent entre le dimanche et les autres jours de la semaine une différence sensible.

« Outre ce respect extérieur, un nombre toujours croissant d'indigènes fréquente assidûment la maison de Dieu et paraît prendre au culte une part active et intelligente.

« Au début, j'avais grand'peine à réunir une demi-douzaine d'individus sur le terrain clos qui constitue la propriété du chef. C'était une grande faveur pour moi d'y être admis, et je n'osais pas me plaindre d'être continuellement dérangé par l'arrivée de quelque émissaire d'une tribu voisine, ou par les discours peu choisis d'hommes assis par groupes, occupés à rire et à plaisanter tout en préparant ou en assemblant des peaux destinées à les vêtir sous le nom de kaross. Le plus souvent, nos prières étaient troublées par l'arrivée d'une troupe de jeunes veaux qui, dans leurs gambades, nous renversaient ; en un mot, nos services n'étaient rien moins qu'édifiants.

« Maintenant, et c'est avec bonheur que je le constate, j'ai une église présentable, bien que d'une architecture peu élégante. Elle contient près de trois cents personnes, et souvent une partie de l'auditoire est obligée de rester dehors.

« Il y a quarante-cinq néophytes ou aspirants au baptême ; je les ai divisés en trois classes : ils constituent la partie la plus satisfaisante de mon œuvre. Le plan que j'ai adopté avec

eux est de leur faire répéter ce qu'ils se rappellent de mon sermon. Bien des fois, le sourire m'est venu aux lèvres en les entendant me réciter mot pour mot des parties entières du discours prononcé, bien mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. Leurs questions et leurs réponses intelligentes sont pour moi un puissant encouragement. L'œuvre n'est certainement pas ce qu'elle pourrait être; mais je puis dire avec joie que la bonne semence commence à germer et que le Dieu de la moisson lui fera au jour voulu porter des fruits. »

Depuis dix-huit mois, l'entière responsabilité de la missions de Molépololé est retombée sur M. Williams, en l'absence de M. Roger Price, que d'autres soins et d'autres travaux réclamaient en Angleterre.

« Immédiatement après le départ de mon collègue, raconte M. Williams, je pris mes mesures de façon à pouvoir suffire à l'œuvre sans rien laisser en souffrance. Grâce au concours volontaire de quelques-uns des membres de mon troupeau, j'ai pu arriver à mon but. Je commençai par réunir en deux classes distinctes (hommes et femmes) les néophytes, et je consacrai une après-midi à chacune alternativement. Nous nous assemblons pour lire et étudier l'Écriture sainte, pour converser familièrement sur les prédications du dimanche précédent, et écouter les expériences religieuses ou les questions de chacun de ceux qui manifestent le désir d'être admis au baptême.

« Deux jours par semaine, je donne des leçons d'écriture et d'arithmétique, spécialement destinées aux jeunes gens qui aspirent à être admis dans l'institution Moffat. Un autre jour est consacré aux exercices de prédication. C'est pour moi un délassement et un plaisir. Tour à tour, un des aspirants catéchistes soumet aux autres un sermon, et, après l'avoir lu, écoute leurs critiques. Je crois que l'utilité de ces exercices est incontestable: non-seulement ils obligent ces jeunes gens à se préparer avec plus de soin à la tâche qu'ils sollicitent, mais ils me procurent à moi-même l'avantage de me familiariser avec les tournures de phrase et les locutions du pays.

« Chaque dimanche, je prêche une fois dans l'église de M. Price, et une fois dans la mienne, le service correspondant de chaque église étant conduit par l'un ou l'autre de mes remplaçants volontaires. Excepté les dimanches de communion, j'en ai toujours au moins quatre employés, l'un dans la petite ville de Pilane, un autre à Bakaa, et les deux derniers aux postes des bestiaux, sur l'extrême limite de la tribu. Je ne désespère pas d'étendre ce champ d'action beaucoup plus loin, ayant sous la main, comme je l'ai déjà dit, des gens de bonne volonté, et assez avancés dans la foi pour être utiles à d'autres. Cependant j'ai cru plus prudent d'attendre que mes aides en eussent appris un peu plus long, et fussent par conséquent mieux en état d'enseigner.

« Il n'y a point eu lieu d'exercer la discipline; tout a marché selon nos désirs, et, pour ma part, je suis aussi heureux qu'on peut l'être sur le sol de l'Afrique. Mais si je me réjouis, ce n'est qu'avec tremblement, et je crains fort que les événements ne viennent justifier mes appréhensions... »

Ce nuage, que le missionnaire voyait de loin assombrir l'horizon, c'était la guerre déclarée par le chef Séchélé à une tribu de ces contrées. A ses débuts, elle bouleversa le pays, causant partout des ravages et une grande effusion de sang. Pendant quelque temps, l'œuvre de M. Williams fut sérieusement mise en péril; mais nous sommes heureux de pouvoir fournir ici un extrait de son rapport du mois de mai, dont le ton général indique une amélioration sensible de la situation.

« Je pense que toutes les contributions de l'exercice 1875 à 1876 sont aujourd'hui réunies, et ce n'est pas sans un vif plaisir et un légitime orgueil que j'ai pu en faire le relevé :

| | | |
|---|---|---|
| 1874 à 1875. | De mon ancienne congrégation. Esp. | 128 fr. 75 |
| 1875 à 1876. | De l'ensemble de la congrégation . | 641 fr. 25 |
| | Deux bœufs estimés à 125 fr. chacun | 250 fr. » |
| | De la congrégation de Pilane. . . | 47 fr. 90 |
| | Total . . | 1067 fr. 90 |

« Ce résultat est exclusivement le fruit de la libéralité indigène ; aucun des colons n'a rien voulu me donner, sous le prétexte que le pays était agité et les affaires mauvaises. J'ai de bonnes raisons pour croire que le montant des dons eût été bien plus important sans les malheureuses circonstances produites par la guerre ; voilà près de douze mois qu'elle dure, et rien ne permet d'en entrevoir l'issue.

« Le plus grand nombre des Bakouénas a eu à se plaindre de Séchélé et de son fils Sébélé. Les hommes les plus influents de la tribu conspirent contre les autorités constituées ; ils disent qu'ils sont appauvris sans but ni profit pour personne, et que Séchélé refuse, de parti pris, les avis de tous ceux qui ont à cœur le bien-être et le relèvement de la tribu. L'effet de ces dissensions sur notre petite Église est désastreux. Un jour la congrégation est au grand complet ; le lendemain, quelques femmes seulement se hasardent à paraître. Nos classes pour les prosélytes sont à peine suivies et des habitudes tout à fait antichrétiennes s'enracinent parmi des familles sur lesquelles je fondais les meilleures espérances. Ma position personnelle est très-délicate. Je ne puis m'empêcher de donner quelques encouragements et de témoigner quelque sympathie à ceux qui sont, comme moi, appelés à « souffrir les maux du temps présent ; » mais je sais que nous sommes tenus en suspicion par Séchélé et les siens.

« Je n'ose pas lui dire à quel degré de mécontentement sont montés les esprits, de peur de précipiter les événements et de déterminer une injuste persécution contre les chrétiens les plus consciencieux ; toutefois, je crois que son pouvoir touche à sa fin. S'il devait terminer sa carrière dans l'exil, je n'en serais nullement surpris. Priez pour nous ; nous avons grand besoin de la sympathie de tous nos amis et des prières de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des peuples païens. »

M. Williams Sykes, le missionnaire d'Inyati, était l'hiver dernier en Angleterre, où ses récits variés sur les tribus dont il s'occupe avaient captivé l'attention. Il est revenu

à son poste et il écrivait, le 12 mai de l'année courante :

« C'est un vrai bonheur pour moi de vous écrire de nouveau du foyer de notre chère demeure du désert. Quelque variée qu'ait été notre existence depuis trois ans, nous avons toujours senti la main miséricordieuse d'un père conduisant ses enfants. Je vous ai communiqué du Cap la naissance de notre dernier-né, et vous n'êtes pas sans avoir appris aussi comment nous l'avons perdu à Kuruman ; quelque douloureuse qu'ait été cette dispensation, le Seigneur s'est tenu auprès de nous.

« Il faudrait un volume pour faire le récit de notre voyage, et je n'en ai ni le loisir ni la patience ; en somme, il n'a pas été trop désagréable. La grande compensation à toutes nos peines et à toutes nos fatigues a été, sans contredit, le plaisir de revoir nos chers collègues et leurs familles, et d'apprendre les progrès de leur œuvre, leurs épreuves et leur succès. J'espère que M. Good vous communiquera des nouvelles de l'esprit nouveau qui s'est emparé de la jeunesse de Kanye.

« Ma réception par le chef, à notre arrivée, a été tout ce que je pouvais désirer. Après l'accueil le plus cordial, il me fit mille questions sur notre voyage et sur les enfants.

« J'ai été très-satisfait du chiffre des membres présents au culte ces deux dimanches. Le chef et les principaux d'Ingobo me donnent beaucoup d'espoir ; ils promettent de venir chercher l'instruction près de nous aussitôt que leur moisson sera faite, et, dans quelques endroits, elle est commencée.

« Je me sens d'autant plus encouragé à reprendre ma tâche que je sens combien de prières s'élèvent en notre faveur dans notre chère patrie. Toutefois, quand je considère la profondeur de la misère morale et de la dégradation qui nous entoure, je suis prêt à m'écrier : « Seigneur, qui est « suffisant pour ces choses ? » Mais la voix du Maître me répond : « Je me sers des choses faibles, même de celles qui « ne sont pas. » Et je m'écrie alors avec adoration : « Sers- « toi de moi, Seigneur ; *même* de moi ! »

La mission chez les Matebélés, organisée il y quatorze ans, peu après que le docteur Livingstone eut commencé d'attirer l'attention des chrétiens sur les alentours du fleuve Zambèse, dans la partie sud de l'Afrique centrale, comme champ missionnaire, n'a pas encore produit les effets attendus, tant ce peuple est dégradé. Certainement il y a progrès, les natifs sont un peu plus civilisés; ils ont acquis quelque degré de confiance dans les blancs, mais très-peu ont appris à lire, et l'on ne compte pas encore parmi eux *un seul converti*.

Quels disciples d'une religion autre que celle de ce Jésus qui fut doux, miséricordieux et lent à la colère, consentiraient à travailler et à souffrir au profit d'un peuple si barbare et si insensible aux bénédictions qui lui sont offertes? Comme bien d'autres, ils seraient prêts à envoyer leurs enfants à l'école et à apprendre eux-mêmes si les missionnaires voulaient les *payer* pour cela ; mais, n'y voyant rien à gagner, ils ne se soucient de l'instruction ni pour eux ni pour leurs enfants.

M. Thompson, qui travaille avec zèle et dévouement à cette œuvre de rédemption, pense que les raisons dominantes qui les arrêtent sont celles-ci : d'abord, reconnaître un Dieu suprême serait un acte de déloyauté envers leur roi, qui s'attribue seul les priviléges de la divinité; en second lieu, l'incompatibilité de la guerre, qui est leur gagne-pain, avec le christianisme est une nouvelle cause de mauvaise volonté; enfin la polygamie, qu'ils sont bien décidés à ne pas abandonner, et la croyance à la sorcellerie, sont autant de liens puissants qui les retiennent dans leur paganisme.

Toutefois, d'autres missionnaires conseillent de continuer cette œuvre; et si décourageants qu'en soient jusqu'à présent les résultats, le Comité directeur est décidé non-seulement à la maintenir, mais à augmenter le nombre de ses ouvriers.

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

4537. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1876.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

## DES ABONNÉS!... DES LECTEURS!

Paris, 21 décembre 1876.

Dans notre numéro de janvier, nous disions que l'année 1876 était celle du jubilé du *Journal des Missions*, et nous exprimions l'espoir que ce serait pour lui le commencement d'une ère de prospérité.

Il fallait, pour que ce vœu se réalisât, de sérieux et constants efforts de notre part, et un appui plus sympathique, plus efficace, de la part de nos abonnés.

Nous croyons pouvoir dire que nous ne nous sommes pas épargnés pour remplir la partie du programme qui nous concernait, mais ce n'est point à nous de juger jusqu'à quel point nous avons réussi.

Le public religieux a, de son côté, répondu à nos espérances en une notable mesure; malgré cela, notre journal, loin de procurer un bénéfice direct à la Société des Missions, est encore une charge pour elle. Ne faudrait-il pas qu'il en vînt au moins à ne lui rien coûter?

Nous terminons donc l'année, comme nous l'avions commencée, *en sollicitant de nouveaux abonnements.*

S'il est vrai, comme l'expérience l'a démontré, qu'en travaillant au salut des païens, on ne remplit pas seulement le premier des devoirs de la charité, mais on se procure par là même un élément indispensable de vie, de joie, d'instruction chrétienne, il est difficile de comprendre que tant de nos coreligionnaires puissent consentir à vivre dans l'ignorance de ce qui se fait de nos jours pour convertir les nations, et des résultats de ces efforts.

Croirait-on que le tirage de notre journal n'est encore que de 1,750 exemplaires, dont un bon nombre restent dans notre dépôt ?

Dans nos Eglises les plus vivantes, les plus éclairées et les plus avides de bonnes lectures, qu'elles sont peu nombreuses les familles qui s'abonnent au *Journal des Missions*, et qui cherchent à le faire connaître !

Dans d'autres où règne cependant une certaine vie religieuse et intellectuelle, on se contente généralement de savoir que le pasteur reçoit nos publications et qu'il en lit quelque chose aux fidèles qui vont au temple prier avec lui, une fois par mois, pour les messagers du salut.

Que d'autres Eglises où notre journal, après cinquante-une années d'existence, n'a jamais encore fait son apparition, et où l'on sait à peine qu'il existe parmi nous une œuvre de missions évangéliques !

On ne se doute pas de l'ignorance qui règne encore, en ce point, dans notre protestantisme français. Qui nous croira si nous disons que nous avons dernièrement rencontré un jeune pasteur qui n'avait jamais entendu prononcer les noms de nos missionnaires ?

Et voyez le contraste ! le directeur de la Maison des missions s'arrêtait, pendant les vacances de cette année, dans un hameau du Midi ; on lui avait dit qu'une femme pieuse désirait lui parler. Il entre et la première chose qu'il voit sur la table, à côté de la Bible, c'est un numéro du *Journal des Missions*. Aussitôt une conversation s'engage et l'humble maîtresse du

logis, dans un français mêlé de patois, parle de Morija, de Thaba-Bossiou, de Léribé, de Papéété, de Mooréa, de toutes nos stations, comme si elle y fût allée. Elle dit que de mois en mois elle cherche dans les récits de nos missionnaires et les paroles de leurs néophytes, de l'édification, un stimulant, de la force, et qu'elle y en trouve toujours. Puis elle tire de sa poche *sept* billets de *cent* francs et les remet à son visiteur étonné. « J'ai plus qu'il ne me faut pour vivre, » lui dit-elle, « et mes héritiers trouveront encore quelque chose chez moi, après ma mort; pourquoi êtes-vous surpris que je me sente heureuse de pouvoir aider à faire connaître au monde le Sauveur de mon âme ? »

Voilà ce qu'un seul abonnement nous avait produit en une année, et ce n'était pas la première fois ! Nous n'en dirons pas davantage. Il ne nous manque que des lecteurs pour que l'œuvre des Missions soit comprise, s'étende et se fortifie.

Des *abonnés !...* des *lecteurs !...* c'est par ces mots, ou plutôt par cette supplication, que nous terminons.

A la fin de cette année et pendant le cours de celle qui va commencer, paix et joie à tous ceux qui disent avec le vénérable Siméon :

« Seigneur, mes yeux ont vu ton salut, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples;

« La lumière pour éclairer les nations et pour être la gloire de ton peuple d'Israël ! »



## LOUIS-JOSEPH COCHET.

Le bien-aimé frère dont nous avons annoncé la mort, il y a quelques jours, était un de ces serviteurs de Dieu qui, par humilité et une réserve excessive, recherchent l'obscurité et parviennent, jusqu'à un certain point, à s'y maintenir malgré leur grand mérite et leur dévouement à la cause de l'Évangile. Cette considération fera comprendre que nous ayons hâte de compléter notre courte et douloureuse annonce par une notice un peu détaillée. Nous allons puiser pour cela à deux sources : les souvenirs de M. le pasteur Delbart, cousin de Louis Cochet, et nos propres observations.

Par sa mère, il appartenait à une vieille famille huguenote où l'on avait conservé les habitudes d'une piété vivante et austère. Son père était catholique de naissance, mais, doué d'une saine intelligence et d'un sens très-droit, il ne mit jamais le moindre obstacle à ce que ses enfants fussent élevés dans la foi protestante, et il est mort avec des convictions évangéliques.

Jamais, et sous aucun prétexte, Cochet ne fut, dans sa famille, témoin de la profanation du dimanche par le travail. Il assistait régulièrement au culte public, toujours célébré à Montbrehain, malgré la rareté des visites du pasteur; cet endroit n'étant qu'une annexe.

On avait conservé chez lui quelques livres religieux où il put, dès ses premières années, voir ce qu'il faut faire pour entrer dans le chemin étroit qui conduit à la vie.

Sous les soins de l'instituteur de sa commune, il fit de rapides progrès et ne tarda pas à être considéré comme l'élève le plus studieux et le plus intelligent. Il apprit à fond tout ce qu'on pouvait lui enseigner dans une bonne école primaire.

Il ne put pas, pour le moment, aller plus loin. Il était l'aîné d'une nombreuse famille qu'un incendie, survenu en 1828, avait presque complétement ruinée. Tout avait été dé-

truit. Parents et enfants avaient dû se sauver en toute hâte, presque sans vêtements, au milieu de la nuit.

Après cela, le jeune Louis comprit qu'il ne pouvait plus être question pour lui de faire des études, quelque porté qu'il y fût par ses goûts. Il dut embrasser définitivement la profession de son père, qui avait un atelier de menuiserie. Mais, dans les moments dont il pouvait disposer, et surtout le dimanche, il dévorait les livres religieux qui se trouvaient dans les deux familles Cochet et Delbart, sans oublier ceux bien rares encore, mais presque tous du même genre, que l'on pouvait faire venir d'ailleurs.

Vers les premiers jours de juin 1830, Cochet fit une très-grave maladie. Une fièvre typhoïde le mit, pendant plusieurs semaines, aux portes de la mort. Il avait alors quinze ans et se préparait à faire sa première communion. Dans ses moments de délire, il parlait le plus souvent de l'acte saint qu'il se proposait d'accomplir et faisait ce que ses amis appelaient de longs sermons sur les sentiments et les dispositions qu'il faut avoir pour s'approcher dignement de la table du Seigneur.

Toutefois, autant que l'on peut juger de ces choses, ce fut seulement quelques mois après sa guérison qu'il se consacra définitivement à Dieu, et que sa conversion fit l'objet des remarques de son entourage. Le monde accusa surtout la mère de M. Delbart de lui avoir ravi une proie qu'il convoitait déjà beaucoup. Mais il y a tout lieu de croire que c'est plus particulièrement M. Osée Gambier, ministre du saint Évangile à Hargicourt, qui fut le messager dont Jésus-Christ se servit pour éclairer la foi de notre ami et le détacher définitivement de lui-même et des vanités terrestres.

A partir de ce moment, sa soif d'instruction alla croissant de jour en jour. La Bible, les traités religieux, qui commençaient à arriver à Montbrehain, étaient lus et relus avec avidité et profit. Ses économies étaient exclusivement consacrées à l'achat de bons livres. Il s'abonna aux *Archives du Chris-*

*tianisme*, au *Journal des Missions*, à *l'Ami de la Jeunesse*. Il recherchait aussi tous les moyens d'édification que l'on pouvait trouver dans les localités voisines. M. Gambier devint et resta jusqu'à sa mort son meilleur ami.

En 1836, les parents de son cousin, M. Delbart, placèrent celui-ci à l'école évangélique de Lille, dirigée par M. le pasteur Marzials. Cochet l'y suivit bientôt, mais, à son grand regret, c'était seulement pour y exécuter quelques travaux de menuiserie. M. Marzials ne tarda pas à remarquer que ce jeune homme était bien au-dessus de sa profession par ses connaissances et par son goût pour l'étude. Il l'encouragea, lui prêta des livres et lui fit même passer un petit examen dont l'un des éléments subsiste encore. C'est l'analyse d'un sermon de La Fléchère, faite après une seule lecture. M. Marzials trouva ce travail si bien fait qu'il l'a conservé jusqu'à ce jour. Dès lors, il fut arrêté dans l'esprit du digne professeur qu'un jour ou l'autre Cochet, devrait entrer dans une école de théologie.

Mais notre ami venait d'accomplir sa vingtième année et Dieu permit qu'il tombât au sort. Il fut rappelé de Lille pour être incorporé dans un régiment de lanciers à Provins. Il partit, le cœur déchiré, un peu malade, mais plein de confiance dans le Seigneur. En passant à Meaux, il alla écouter M. le pasteur Ladevèze.

Un temps assez long devait s'écouler avant qu'il entendît d'autres prédications. Il n'y avait à Provins aucun protestant ni aucune ressource religieuse pour lui. Il y avait, au contraire, la vie de caserne et ses dangers. Au lieu de se décourager, il résolut de continuer à servir Dieu fidèlement. Sa conduite exemplaire lui valut bientôt la confiance de ses chefs. Il en profita pour solliciter une place dans la compagnie des ouvriers, afin de se soustraire autant que possible à la vie militaire. On le mit à confectionner des bois pour arçons de selle, spécialité dans laquelle il acquit bientôt une grande habileté. En même temps, il faisait luire la lumière de

sa piété devant ses camarades. Plusieurs, par ses instructions, furent rendus attentifs aux vérités chrétiennes. L'un d'eux, catholique de naissance, du nom de Tremblay, mourut dans la foi au Sauveur.

Après deux ou trois ans, le régiment de lanciers changea de garnison. Il passa de Provins à Versailles. Là, notre ami commença à respirer une atmosphère plus en harmonie avec ses sentiments religieux. Il suivit régulièrement le culte de la chapelle évangélique et se lia avec plusieurs personnes pieuses.

Vers 1841 ou 1842, des bruits de guerre portèrent ses chefs à lui faire une commande considérable. Les arçons devaient être livrés à très-bref délai. On voulut le contraindre à travailler le dimanche; il s'y refusa et promit que tout serait prêt au moment fixé. Cette ferme et respectueuse résistance le fit beaucoup grandir dans l'estime de son colonel, qui lui accorda depuis lors de fréquents congés pour qu'il pût exécuter divers travaux dans de grandes maisons de Paris et des environs.

A la fin de son service, son colonel lui offrit de le recommander fortement auprès d'amis puissants; mais il ambitionnait autre chose qu'un gain terrestre. A Versailles, il était parvenu à se mettre en rapport avec quelques membres du Comité de la Société des Missions. Il se sentit appelé à la belle œuvre qu'ils dirigeaient, et ses entretiens avec des élèves missionnaires affermirent rapidement cette vocation. Pendant la dernière année de son service, il se remit à l'étude, y consacrant tous ses moments de loisir, et, très-peu de jours après avoir obtenu son congé définitif, il entra comme élève à la Maison des missions.

Il fut là ce qu'avaient fait prévoir sa nature studieuse et sa profonde piété déjà mûrie par les luttes de la vie. M. le professeur Pédézert était à cette époque l'aide de M. Grand-Pierre. Tout dernièrement, étant à Paris, il passait en revue, avec le présent directeur, les missionnaires qu'il avait con-

tribué à former. Lorsqu'il en vint à Cochet, il dit qu'il se rappelait avoir été extrêmement frappé des aptitudes et du goût que cet élève avait manifestés, dès le début, pour les études théologiques.

Ce goût, ou plutôt ce besoin, lui est toujours resté. Pendant une carrière plus agitée et plus contrariée que ne l'a été celle de ses collègues, il a cherché et trouvé sa principale consolation dans une étude approfondie des enseignements de nos réformateurs français, et des écrits des docteurs modernes de l'Allemagne et de l'Ecosse. Il n'a pas été seul à en retirer du profit. Au milieu de leurs difficiles travaux, les missionnaires sont heureux de pouvoir mettre en commun leurs connaissances respectives, de raviver leurs souvenirs scolaires, d'encourager le développement des talents spéciaux que Dieu peut avoir départis à l'un ou à l'autre. L'érudition de Cochet ne pouvait qu'être fort appréciée par des hommes appelés à doter des populations nouvelles d'une littérature religieuse. Une extrême défiance de lui-même l'a toujours arrêté lorsqu'il s'est agi de prendre la plume, mais il a fort contribué à tenir en éveil la pensée théologique de ses frères et à enrichir le fonds commun où ils puisaient pour leurs enseignements et leurs productions. Deux ou trois revues le tenaient au courant du mouvement de la librairie religieuse, et il se faisait envoyer des ouvrages choisis avec un parfait discernement.

Il y a souvent de grands mystères dans les voies de Dieu à l'égard de ses serviteurs. Il semble que Cochet, prédisposé et doué comme il l'était, eût dû être placé dans un district missionnaire paisible entre tous; il a été, au contraire, toujours aux avant-postes, et l'on peut dire que sa vie n'a presque été qu'une suite continue de péripéties angoissantes. Le chrétien ne croit pas à la fatalité; mais si quelqu'un eût été en danger d'y croire, c'est bien notre ami.

Il avait été envoyé au sud de l'Afrique en 1845, avec son condisciple Frédoux, sur un appel très-pressant de M. Lemue,

qui désirait fonder une mission parmi les Koranas, établis le long des rives du Vaal. Dieu, qui savait que cette contrée allait être très-prochainement envahie par les Boers, et qu'ils y établiraient sans difficulté leur principale république, veilla à ce que des obstacles imprévus fissent avorter les plans de nos frères du nord. Cochet se replia alors sur le Lessouto : il trouva les missionnaires de ce pays fort préoccupés des besoins d'une population considérable se rattachant à une branche de la famille régnante, les Bamonaheng, cousins des Moshesh. Il s'établit au milieu d'eux ; il avait là un magnifique champ de travail, et il se mit à l'œuvre avec les plus belles espérances. Son goût pour les livres ne lui avait nullement fait perdre son habileté à manier la scie et le rabot, et, presque sans aucun secours, il se construisit promptement un abri, tandis que des indigènes défrichaient pour lui un riche vallon. Mais ici encore on était sur une frontière convoitée par les Boers. La lutte ne tarda pas à commencer, et cette lutte devait durer, avec quelques intermittences, une vingtaine d'années. Pendant ce temps, notre frère a été victime d'invasions répétées[1]; il a dû plusieurs fois quitter et reprendre le poste qui lui avait été confié. Il lui est rarement arrivé de passer quelques années consécutives dans le même endroit. Le calme n'a commencé pour lui que lorsque le gouvernement britannique a étendu sa protection sur le Lessouto ; encore a-t-il été contraint de sacrifier sa station pour faciliter l'arrangement final.

Au terme de tant d'agitations, Cochet éprouva le besoin de venir, avec la femme et les enfants que Dieu lui avait donnés en Afrique, reprendre haleine, se retremper au milieu de ses amis de France, et surtout auprès de sa mère. Jamais vacances n'avaient été autant méritées et jamais il n'y en eut de plus cruellement contrariées. La nouvelle de l'entrée des troupes prussiennes en Alsace l'attendait à Madère. A peine eut-il le temps de venir nous serrer la main à Paris ; nos portes se fermaient. Il dut aller assister, près de Saint-Quentin, à des

luttes sanglantes et subir avec sa famille, les vexations des vainqueurs. Dès l'armistice, il se hâta de venir nous visiter dans nos désolations à la Maison des missions, mais déjà l'insurrection de la Commune commençait. Cochet, en se rendant à une séance du Comité, faillit se trouver dans la première échauffourée sur la place Vendôme. Nous eûmes toute la peine du monde à le faire partir, tant il éprouvait de sollicitude pour nous; nous réussîmes cependant à le renvoyer sain et sauf auprès de sa femme, de ses enfants et de cette vénérable mère pour laquelle surtout il avait franchi les mers. On comprendra maintenant que nous n'avions pas tort de dire qu'il eût pu être tenté de se croire poursuivi par une fatalité inéluctable.

Les habitudes méditatives de Cochet et les vicissitudes de sa vie ne l'ont point empêché d'être fidèle à prêcher Christ en temps et hors de temps. Bien des âmes ont été conduites par lui aux sources de la vie et de la paix. Depuis son retour au Lessouto, en 1873, il s'était remis à l'œuvre de son Maître à Béthesda. Cette station avait du charme pour lui, parce qu'il y avait retrouvé plusieurs des fidèles de Hébron, sa paroisse bien-aimée, pour laquelle il a tant souffert. Le reste de son ancien troupeau est, depuis quelque temps, installé, dans des conditions prospères, à Paballong, sous le chef Lébénya, avec lequel il a constamment vécu en bonne intelligence, et qui conservera toujours pour sa mémoire un respect filial. Comme on l'a vu dans notre dernière livraison, M. Christmann va s'établir auprès de Lébénya et de ses sujets. Ainsi l'œuvre de notre frère lui survivra. L'Église qu'il a fondée n'a fait que changer de résidence et de pasteur. Bien des païens qu'il n'a pas eu le bonheur de voir se déclarer pour Christ, mais dans les cœurs desquels il a déposé les germes impérissables de l'Évangile, parviendront au salut et l'acclameront un jour comme leur père dans l'éternel repos. D'autres ont pu nous décrire de belles et touchantes fêtes; lui, il a presque toujours labouré et semé dans le tourbillon.

Il s'est rappelé cette parole du sage : « Celui qui prend garde au vent ne sèmera point, et celui qui regarde les nuées ne moissonnera point. »

La compagne que Dieu lui avait donnée peu de temps après son arrivée en Afrique, a partagé ses fatigues et ses périls avec une constance qui ne s'est jamais démentie. Les amertumes et les luttes du veuvage commencent maintenant pour elle. Ne l'oublions pas!

---

## LE VIEUX RA-MOKOUYOANE DE MASSITISSI

Ra-Mokouyoane était âgé d'environ soixante-dix ans, lorsque, en 1871, il commença à suivre assez régulièrement les services qui alors se tenaient encore en plein air dans la station de Massitissi. Ses deux femmes s'y rendaient, elles aussi. La seconde se convertit. Pour être admise dans la classe des catéchumènes, il fallait naturellement qu'elle sortît d'une position qui n'était point en conformité avec les règles de la Parole de Dieu. Son vieux mari, au lieu de s'irriter lorsqu'elle lui demanda de se séparer de lui, se réjouit de sa conversion, lui rendit sa liberté et fit des arrangements avec elle pour que leurs plus jeunes enfants fussent convenablement élevés. C'était de sa part un acte de renoncement bien remarquable, car la femme qui se séparait de lui, étant la plus jeune des deux, lui était une aide précieuse ; c'était sur elle que reposait principalement le soin du ménage et de la culture des champs. Quelque temps après, Mélé, l'épouse légitime de Ra-Mokouyoane, se convertit elle aussi. Dans un entretien qu'elle eut avec son pasteur, M. Ellenberger, celui-ci lui demanda comment allait son mari, s'il pensait à son âme et trouvait du plaisir aux choses de Dieu. « Oui, » répondit-elle, « et même il fait régulièrement le culte chez nous. » — « Eh bien, » dit le missionnaire, « prions pour

lui, afin que le Seigneur lui accorde la force de se décider entièrement pour l'Évangile. » Ils s'agenouillèrent alors ensemble et intercédèrent avec ardeur pour le vieillard. Comme elle s'en allait, M. Ellenberger la chargea de ce message : « Ra-Mokouyoane, le Seigneur t'appelle, ne diffère pas davantage de lui donner ton cœur; mais viens, dès demain, t'entretenir avec moi. » — La femme s'en alla le cœur plein de joie.

Dès le lendemain, de grand matin, le vieux Mossouto arriva en se traînant, car il était infirme et ne marchait qu'avec beaucoup de difficulté. Il entre dans la chambre de son pasteur, la figure rayonnante, et aussitôt de s'écrier : « Ce jour est un beau jour pour moi, *car le Seigneur m'appelle.* Que je suis heureux ! »

Dans son ignorance, il s'était imaginé qu'avant de se déclarer chrétien, il devait attendre un appel spécial et direct qui lui donnât le droit de se considérer comme devant avoir part à la grâce de Dieu. Le missionnaire, tout étonné, lui demanda s'il y avait longtemps qu'il attendait cet appel. « Oui, longtemps ! » — « Depuis quand as-tu donc entendu parler de Dieu et tes pensées se sont-elles portées vers lui ? » Alors Ra-Mokouyoane se mit à raconter qu'étant encore jeune, il était allé dans la colonie du Cap et que là on lui avait parlé du Grand-Esprit qui fait vivre et qui fait mourir; que lui et quelques-uns de ses compagnons se sentirent remplis de respect et de crainte pour ce Grand-Esprit, et se mirent à le prier, mais sans trop savoir ce qu'ils devaient lui dire, étant encore dans la plus grande ignorance sur ses attributs et ses dispositions à leur égard.

Ces impressions lui restèrent lorsqu'il fut revenu dans son pays. Un jour qu'il était à la chasse avec quelques-uns de ses amis, ils virent trois lions sortir subitement des broussailles et se tenir devant eux, les regardant fixement. Ce fut un sauve-qui-peut général. Quant à lui, Ra-Mokouyoane, il tomba dans un précipice. Là, il s'évanouit et il n'a jamais su

combien de temps il resta dans cet état ; il a toujours cru que c'était au moins deux jours, ce qui, évidemment, n'était qu'une illusion produite par la terreur qu'il avait éprouvée. Lorsqu'il reprit connaissance, il s'imagina que les lions avaient été envoyés par le Grand-Esprit, parce qu'il était irrité contre lui.

Cette aventure lui laissa un ébranlement nerveux fort extraordinaire. Chaque fois qu'il éprouvait une émotion un peu forte, il se produisait un roulement dans sa poitrine et ses joues se gonflaient en répercutant le son. Cela se renouvelait surtout lorsqu'il pensait à Dieu ou que la voix de sa conscience le troublait. Chose merveilleuse, à partir du jour où il eut avec son pasteur l'entretien décisif qui fit pénétrer la paix du Seigneur dans son âme, ce roulement disparut entièrement. On ne l'entendit depuis lors qu'une seule fois, ce fut au moment solennel où il fut baptisé et admis à la sainte Cène.

La conversion de Ra-Mokouyoane fit sensation dans le pays. Il appartenait à l'une des familles les plus influentes de sa tribu. Il avait trois filles, pour lesquelles il aurait pu obtenir au moins quatre-vingts têtes de bétail, s'il les eût mariées en se conformant aux usages païens. Mais il préféra passer pour un insensé et renoncer à un gain que réprouvait sa conscience éclairée par l'Évangile.

Sa femme légitime et celle qu'il avait libérée avaient été baptisées quelque temps avant lui. Il voulut que la bénédiction nuptiale fût prononcée sur lui et sur sa vieille compagne avec laquelle il avait déjà vécu près de quarante ans.

Ce n'était pas pour lui une vaine forme, il voulait montrer publiquement que la polygamie et l'achat de la femme étaient à ses yeux des pratiques païennes, et il désirait donner un exemple salutaire à ses concitoyens.

Il tenait beaucoup à la sanctification du jour du Seigneur. Ses infirmités ne lui permettaient pas souvent de quitter son village pour se rendre à l'église. Mais les chrétiens de la sta-

tion missionnaire et le pasteur lui-même se faisaient un bonheur de se rendre chez lui pour lui répéter ce qui avait été dit au culte ou à l'école du dimanche. De temps en temps aussi, on allait lui donner la sainte Cène dans sa maison, et plusieurs membres de l'Église s'arrangeaient pour y participer avec lui.

Une de ses grandes joies était d'assister à la fête annuelle de l'école de la station. La vue de ces enfants si bien vêtus, si pleins d'entrain, chantant les louanges du Rédempteur dans sa terre natale, le jetait dans une véritable extase. Il en était de même lorsque la femme de son pasteur lui faisait entendre les sons de l'harmonium et lui chantait quelques-unes de ses hymnes favorites, et plus particulièrement une imitation du cantique de César Malan commençant par ces paroles :

« Si l'on me demandait quelle est mon espérance, »
« Je répondrais que c'est d'aller aux cieux. »

Il se montrait plein de reconnaissance pour le serviteur et la servante du Christ qui lui avaient expliqué la voie du salut. Les voyant un jour dans un grand embarras faute d'une bonne pour leurs enfants, il leur offrit immédiatement celle de ses filles qui le servait lui-même avec le plus d'intelligence et de dévouement.

Ce bon vieillard et sa compagne sont, parmi les habitants de Massitissi, ceux qui ont le plus douloureusement senti le départ de M. et Mme Ellenberger, et qui se réjouiront le plus si Dieu leur accorde la grâce de les revoir. Qu'il le fasse dans son amour pour eux, et, en attendant, portons-les sur nos cœurs et rendons-leur en prières ferventes toute l'édification que l'histoire de leur conversion nous procure.

# COMPTE RENDU

## DE L'EXAMEN ANNUEL DES DEUX ÉCOLES NORMALES DU LESSOUTO

(D'après le journal *la Petite Lumière*, 10e et 11e livraisons.)

## I

### ÉCOLE NORMALE ET ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MORIJA.

L'examen commença le mardi 26 septembre au matin; il eut lieu dans l'église, parce qu'il n'y aurait pas eu assez de place pour les élèves et pour les assistants, soit dans le collége, soit dans l'école. Pour la circonstance, les jeunes gens avaient orné l'intérieur du temple de drapeaux et de verdure. Le lundi, de bonne heure, ils s'étaient rendus sur une montagne voisine pour ramasser du feuillage, ils l'avaient tressé et disposé en longs et épais festons. On avait suspendu aux murs trois tableaux où de beaux versets de la Bible en sessouto avaient été peints.

M. Griffith, le premier magistrat du pays, était présent.

MM. T. Jousse et L. Duvoisin avaient été désignés pour présider cet examen annuel, mais, M. Jousse étant indisposé, M. F. Coillard a bien voulu le remplacer.

L'examen a été principalement dirigé par M. le Dr Casalis, M. A. Mabille, M. W. Baker, professeur d'anglais, et l'instituteur indigène, Job Motéané.

Il portait sur les branches suivantes : connaissances bibliques, lecture et dictée en anglais, lecture et dictée en sessouto, arithmétique, calcul mental, grammaire, géographie et chant.

Les élèves ont fait preuve, par d'excellentes réponses sur la géographie et la grammaire, d'une puissance de mémoire, qui

convenablement cultivée, pourra s'accroître indéfiniment.

M. Duvoisin dit, dans son discours de clôture : Qu'il était fort heureux de voir que, depuis l'année passée, les élèves avaient fait autant de progrès dans leurs études bibliques que dans toutes les autres. « Ceci, » a-t-il ajouté, « est extrêmement important au temps présent, où il règne une si grande tendance à négliger, dans l'éducation de la jeunesse, les choses saintes pour les choses terrestres. Il est certain que l'instruction, si elle n'est pas pondérée par les principes d'une vraie piété, peut conduire à la folie et à la ruine. »

Les jeunes gens ont montré leur goût et leur talent pour la musique par la manière dont ils ont exécuté, non-seulement des chants d'école ordinaires, mais aussi des morceaux difficiles et compliqués.

Les natifs ont paru prendre un intérêt beaucoup plus vif à tout ce qu'ils voyaient et entendaient qu'ils ne l'avaient fait précédemment. Par moments, ils encombraient le temple. Le magistrat en chef, M. Griffith, en a fait la remarque dans son discours de clôture, disant : que c'était un signe de progrès qui contrastait avec ce qu'il avait observé deux ans auparavant.

Le grand chef Letsié, fils de Moshesh, arriva le mercredi, avec sa suite, pour entendre les récitations qui furent faites dans les deux langues. Celles en sessouto l'emportèrent sur les autres par la clarté, la force de la diction et par le naturel du geste. La récitation d'un morceau en sessouto, composé par le maître de l'école préparatoire, Job Motéané, et par son ami, l'instituteur de Thlapaneng, fit grande sensation. Évidemment, ces gens ont un talent remarquable pour s'assimiler les sentiments et les pensées d'un auteur, bien qu'ils n'aient jamais assisté à des représentations dramatiques. L'enthousiasme provoqué par quelques-unes de ces récitations était, par moments, si grand qu'il fallait ordonner le silence, afin que l'élève qui déclamait pût être entendu.

Le moment le plus intéressant fut naturellement celui où les prix furent distribués. Le gouvernement en donna deux, l'un de 3 et l'autre de 2 livres sterling, aux jeunes Nathan et David qui avaient fait le plus de progrès pendant l'année. Deux autres prix furent présentés par Madame Rolland et Mademoiselle Griffith aux élèves qui avaient le mieux récité en anglais. Une belle Bible fut offerte à un jeune homme qui avait exercé une influence marquée sur ses camarades, au point de vue religieux. Des Bibles furent aussi remises à deux jeunes garçons qui avaient aidé avec le plus d'empressement dans les soins domestiques de la maison. Les autres prix consistaient en livres, vêtements, argent, brides. Le jeudi, la plupart des jeunes gens retournèrent dans leurs familles pour y passer les vacances; mais quelques-uns des élèves de la première classe restèrent jusqu'au samedi pour l'examen officiel qu'ils devaient passer devant M. Rolland pour l'obtention du brevet d'instituteur.

## II

### ÉCOLE DE JEUNES FILLES DE THABA-BOSSIOU.

Cet examen, qui a eu lieu le mardi 3 octobre, s'est tenu, comme le précédent et pour la même cause, dans l'église. L'assistance se composait de natifs des deux sexes, en nombre à peu près égal. Les examinateurs étaient M. Mabille et M. Coillard. Les jeunes filles de l'école de Bérée arrivèrent de bon matin pour prendre part à cette petite solennité. On commença la journée en faisant chanter les élèves, après quoi une prière fut offerte à Dieu pour implorer sa bénédiction.

Les classes furent dirigées et interrogées par M. Jousse, Mademoiselle Jousse et une aide-institutrice indigène. M. Maitin, M. et Madame Kohler, Mesdemoiselles Keck et M. Baker étaient présents.

Les élèves avaient très-bonne façon; elles n'étaient pas

seulement propres et bien mises, mais il y avait beaucoup d'ordre et de bienséance dans leurs mouvements. Évidemment, il règne dans l'établissement une bonne discipline. On entendit avec le plus grand plaisir ces jeunes filles lire la Parole de Dieu dans leur propre langue, puis répéter par cœur tout un chapitre de l'Épître aux Colossiens. Les examinateurs trouvaient qu'elles ne lisaient pas et ne parlaient pas avec assez de vivacité, mais c'était une preuve de modestie qui avait bien sa valeur.

Toutes les classes eurent à écrire à la dictée, en sessouto; la première et la deuxième classe eurent en sus une dictée en anglais. Après cela, on interrogea les élèves sur la géographie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de la Palestine. On leur fit aussi traduire quelques phrases faciles de sessouto en anglais, et M. Jousse leur adressa des questions sur l'orthographe.

Le chant fut très-agréable; les voix de ces jeunes filles n'avaient rien de dur et de discordant; plusieurs des morceaux étaient de la composition de Sankey; les paroles avaient été traduites dans la langue du pays.

Quand vint le moment du dîner, les étrangers trouvèrent fort amusant de regarder toute l'école puiser un mélange de pain de sorgho presque noir et de lait dans des écuelles de fer-blanc. Malheureusement, en Afrique, comme partout ailleurs, la jeunesse n'est pas assez soigneuse pour la porcelaine.

L'examen de l'après-midi porta sur l'arithmétique chiffrée et mentale. On montra aux assistants les cahiers d'écriture.

La branche si importante de la couture avait été réservée pour la fin. On put voir, alors, que l'on s'attache avant tout, dans cette institution, à former des femmes utiles. Non-seulement on eut sous les yeux toutes sortes de points de couture et de boutonnières fort bien faits, mais encore des chemises d'hommes, des robes, des tabliers, des bas, etc. Une douzaine de jeunes filles tricotèrent devant les spectateurs. Après

cela, les examinateurs prononcèrent quelques discours en sessouto. Un chef très-âgé, frère de feu Moshesh, prit aussi la parole pour exprimer le plaisir que lui avait fait éprouver tout ce qu'il avait vu et entendu. La réunion se termina par des récitations, le chant et la prière.

M. Griffith, ayant été empêché par une indisposition d'assister à l'examen, espère venir une autre fois pour la distribution des prix.

## DES PRIÈRES POUR BÉTHUÈLE, LE SECOND PIONNIER DU PAYS DES BANYAÏS

On a vu, dans notre avant-dernière livraison, qu'au moment où nos frères de la mission vaudoise furent arrachés à leur œuvre par le gouvernement du Transvaal, Béthuèle, un des catéchistes de Morija qui les avaient accompagnés à Valdézia, s'était hâté de franchir le Limpopo pour se rendre chez les Banyaïs. Nous avons vivement applaudi à cet acte de dévouement si propre à relever notre confiance un peu ébranlée par l'arrestation de M. Dieterlen et de ses frères bassoutos. Tous nous avons senti que nos prières devaient accompagner et en quelque sorte couvrir Béthuèle pendant son long et périlleux voyage.

On apprendra avec peine qu'une grande douleur attend ce brave catéchiste à son retour. Il avait confié, aux soins de mesdames Creux et Berthoud, sa femme et un petit garçon qu'elle allaitait encore. L'enfant est tombé malade et est mort quelques jours après son départ, lorsqu'il était déjà trop loin pour qu'on pût le rappeler. C'est le sixième enfant qui lui est enlevé, et des six le troisième qu'il perd n'étant pas chez lui, auprès de sa compagne pour la soutenir et être soutenu par elle. « Quel coup pour Béthuèle quand il

rentrera! » écrit madame Creux. « La veille de son départ, il était venu me voir, portant le petit dans ses bras. Il avait l'air si heureux, si fier! Il me dit : Si Dieu le permet, quand je reviendrai, mon fils sera déjà un gros garçon, capable de courir partout! »

On pourra du moins assurer ce pauvre père que les soins les plus touchants ont été prodigués à l'enfant pendant sa maladie et après sa mort. Les missionnaires étant détenus à Marabastad, ce sont leurs dames qui ont essayé de soulager le jeune patient. Après le décès, elles ont fait prier M. Schwelnus, de la société de Berlin, vivant à peu de distance, de venir faire l'enterrement. Madame Creux a revêtu le petit mort d'une robe blanche qui avait appartenu à sa fille Jeanne, décédée avant lui. Les deux tombes se touchent. «Le petit enfant blanc et le petit enfant noir, » disait notre sœur, « sont également précieux à Jésus. » Puis, elle ajoutait : « De tels événements nous apprennent à soupirer après le jour où nous connaîtrons le pourquoi de ces séparations qui brisent les cœurs, et alors nous pourrons dire : « Tout est bien ; tout est amour ! »

Nous avons trouvé ces touchants détails dans une lettre de M. Creux, adressée à un journal religieux de la Cafrerie, qui se publie à Lovedale, le *Christian Express*.

---

Nous apprenons avec reconnaissance que MM. Creux et Berthoud ont été rendus à leurs familles et à leur œuvre. Après un mois de captivité, ils ont pu rentrer à Valdezia, le 9 septembre.

## UNE ASSEMBLÉE NATIONALE AU LESSOUTO

### *Projet d'une Exposition agricole.*

Il est d'habitude, depuis que les Bassoutos sont sous la protection et la direction générale de l'Angleterre, qu'on les rassemble au moins une fois l'an, pour leur parler et les faire parler sur les intérêts généraux du pays. Une séance de ce genre s'est tenue, le 12 octobre, à Masérou, près de Bérée, sous la présidence du premier magistrat, M. Griffith.

Un grand nombre d'indigènes étaient venus témoigner de leur satisfaction et recevoir les conseils et les recommandations de ce haut fonctionnaire. Il leur a rappelé que les lois ne sont faites que pour protéger les bons contre les méchants, qu'un gouvernement juste couvre également de son bouclier le riche et le pauvre sans distinction.

Un des points les plus intéressants qui aient été traités concerne l'agriculture. On a reconnu la nécessité de fixer par une ordonnance le moment où doit commencer la récolte; de notables pertes se produisant, chaque année, parce qu'on laisse généralement les blés trop de temps sur pied après qu'ils sont mûrs. M. Griffith a fort insisté sur la nécessité de boiser le pays. Des prix vont être offerts aux indigènes qui planteront et soigneront le plus d'arbres. On croit surtout désirable de propager l'*eucalyptus globulus*, qui pousse si vite et est propre à tant d'usages; mais on espère qu'il y aura aussi des prix pour les plantations de chênes, d'acacias, de peupliers, de saules, etc.

Il est question d'avoir, dans le Lessouto, une *exposition agricole*, en mars ou avril prochain. Le gouvernement se propose d'instituer des *prix* pour les meilleurs froments, maïs, sorghos, etc., pour les plus beaux produits des races bovine et chevaline, pour les toisons les plus fines de chèvres angora et pour les meilleures balles de laine.

Le président a terminé en remerciant le vieux chef Abraham Moletsané (autrefois de Mékuatleng et l'intime ami de feu M. Daumas), pour le bon exemple qu'il donne, en toutes choses, à la jeune génération. Cet encouragement à la vertu et à la piété a encore plus de valeur que ceux d'ailleurs si précieux que vont recevoir l'agriculture et l'industrie.

## SÉNÉGAL

### SALIMATA NDIAYÉ

La jeune institutrice Salimata Ndiayé, dont nous avons annoncé le départ pour le Sénégal, il y a quelques semaines, est arrivée à Saint-Louis sans accident. M. et Madame Villéger l'attendaient au sortir du navire. Ils lui ont trouvé un entrain et un air de santé qui les ont vivement réjouis. Elle s'est mise de suite à donner des leçons aux enfants de l'école.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES SACRIFICES ET LES RÉSULTATS

L'objection courante des gens du monde contre les missions est celle-ci : Il n'y a aucune proportion entre les efforts que l'on fait et les résultats que l'on atteint. On dépense beaucoup de forces, beaucoup de vies, beaucoup d'argent pour arriver à fort peu de chose. Et l'on met une telle insistance dans ce reproche fait aux missions, qu'il a fini par déteindre sur ceux mêmes qui sont favorables à l'œuvre. Il faut avouer aussi que la manière dont la mission est quelquefois défendue par ses amis n'est pas faite pour détruire l'objection. On concède en effet que les résultats actuels sont encore peu considérables, mais on fait espérer mieux pour l'avenir, et l'on annonce que le levain va faire lever la pâte. Cela est vrai, mais cela n'atteint pas ceux à qui l'on veut répondre. Pour convaincre les gens du monde, il faut leur parler leur langage, se placer sur leur terrain. Acceptons donc pour un moment leur méthode ; jugeons les missions par leurs résultats actuels tout extérieurs, et voyons si cette disproportion que l'on signale entre les sacrifices et les efforts est bien réelle.

Nous ne touchons pas aux missions catholiques. Nous nous en tenons aux œuvres protestantes, et nous allons tenter d'en établir le bilan. Nous avons connaissance de 78 sociétés de missions se rattachant aux Églises protestantes. Ces sociétés entretiennent 1560 stations où travaillent 2130 missionnaires européens ou américains. Le nombre des personnes qui vivent de la mission, soit directement, comme les missionnaires, catéchistes, instituteurs, etc., soit indirectement, comme les familles de ces agents et les em-

ployés des sociétés dans la métropole, peut être évalué à 30,000 personnes. Les diverses sociétés dépensent annuellement de 28 à 30,000,000 de francs. Mais il n'y a que bien peu d'années que les charges sont si lourdes, et nous sommes certainement au-dessous de la vérité en disant que les missions protestantes, depuis leur fondation, ont coûté 500,000,000 de francs, et employé 50,000 personnes.

Voilà pour les sacrifices en hommes et en argent. Passons aux résultats.

Le nombre actuel des anciens païens, membres des Églises, dépasse un peu le chiffre de 1,500,000 (sans compter les convertis se rattachant à plusieurs sociétés qui ne publient pas de statistique) ; en outre, plus de 400,000 enfants fréquentent les écoles des stations. Si l'on ajoute les convertis que Dieu a rappelés à lui, on arrivera certainement à un total supérieur à 2,500,000 ou 3,000,000.

En résumé, 50,000 personnes avec 500,000,000 de francs ont conquis 2,500,000 ou 3,000,000 de païens. C'est la population d'un État comme l'Écosse ou la Suisse. Conquérir matériellement et conserver un pays de cette importance aurait certainement coûté beaucoup plus d'hommes et beaucoup plus d'argent. Et même, en raisonnant tout à fait terre à terre, quelle différence dans les résultats! La conquête temporelle est toujours instable ; tous les jours demandent de nouveaux sacrifices, de nouveaux efforts; on craint à chaque instant de voir défaire ce qui a été fait. Sans doute, la mission, elle aussi, demande la continuation du travail ; mais sa conquête est une conquête féconde et qui se continue et s'accroît toujours ; ceux que l'on a gagnés ne sont pas des annexés embarrassants, hostiles, et qui aspirent toujours à être libérés; ils deviennent des alliés, et l'œuvre commencée sur eux se continue avec eux et par eux. Non-seulement ce qui est déjà obtenu paie largement les sacrifices faits ; mais cela même est une garantie d'avenir, les prémices du succès futur.

L'objection que l'on fait à la mission est donc mal fondée ; les faits la démentent, et s'en servir est faire preuve d'ignorance ou de mauvaise foi. Les chrétiens peuvent donc y répondre sans embarras ; les chiffres sont en leur faveur ; mais, pour eux-mêmes, ce ne sont pas les chiffres qui ajouteront à leur conviction ; ils savent quel est le prix d'une seule âme et par quel sacrifice elle a été rachetée. Leur foi dans la mission est donc indépendante des résultats ; mais ils ont le droit de se réjouir, lorsqu'ils voient ces résultats répondre à leur attente, et ce doit être pour eux un motif de plus de ne pas se relâcher, et, par des efforts tous les jours plus grands, d'arracher au pouvoir de Satan un nombre toujours croissant d'âmes immortelles.

E. V. (*Témoignage.*)

---

L'OFFRANDE D'UN PAIEN. — Une splendide couronne d'une valeur de 75,000 fr. a été offerte à une idole par un mendiant du Coujeveram. Il avait persisté à mendier jusqu'à ce qu'il eût atteint la somme requise pour l'offrande qu'il voulait faire. Il avait fait vœu de ne prendre de nourriture que chaque fois qu'il avait complété la somme de 25 fr., et le résultat de cette abnégation et de ces souffrances avait été la couronne luxueuse que l'on admirait sur le front hideux de l'idole.

Et nous, combien de sacrifices avons-nous faits volontairement pour Celui qui nous a préparé une couronne de gloire d'une valeur bien autrement inestimable ?

# JAPON

## UNE TOURNÉE MISSIONNAIRE

Shikokou est une des quatre grandes îles qui forment l'empire du Japon. Elle est située à l'ouest et un peu au sud de Kobe. Elle doit son nom à ce qu'elle est divisée en quatre sections de territoires : *shi* quatre, *kokou* pays. C'est une île extrêmement montagneuse à l'intérieur, mais offrant près du rivage des plaines riches et fertiles. Les grandes villes sont toutes situées à proximité de la côte, afin d'être accessibles par mer et de faciliter ainsi le commerce.

L'Église de Kobe reçut dernièrement de quelques habitants de Matsou-Yama, une des villes de Shikokou, une lettre pressante; ils la suppliaient de leur envoyer un catéchiste pour leur enseigner la religion chrétienne. L'auteur de la lettre avait fait la connaissance d'un indigène converti qui joignait ses instances à celles de ses compatriotes. L'Église de Kobe délibéra sur la réponse à faire à cette requête.

Laissons la parole à M. Atkinson :

« Pour moi, » écrit cet homme dévoué, « cet appel me parut providentiel comme celui du Macédonien dans le songe de Paul, et il me semblait impossible de ne pas l'accueillir favorablement. Je sollicitai du gouvernement l'autorisation de me rendre dans l'île et d'y circuler librement pendant deux mois. Dès qu'on me l'eut accordée, les frères écrivirent pour annoncer mon arrivée, et nous reçûmes une lettre pleine de remerciements et de joie. Je désirais être accompagné de deux indigènes. L'un s'offrit de bon gré et l'autre, sur ma demande, consentit à m'accompagner. Pour marquer sa bonne volonté, l'Église de Kobe prit à sa charge les frais de leur entretien durant toute notre tournée.

« Le jour où mon passe-port m'était délivré, me parvenait aussi une lettre de Matsou-Yama, indiquant de véritables

obstacles à l'accomplissement de nos projets et nous priant d'en différer l'exécution. Nous attendîmes impatiemment de meilleures nouvelles, car mon laisser-passer était limité, et chaque jour écoulé en abrégeait la durée. Un mois s'écoula et, de guerre lasse, je résolus de me renseigner au juste sur les dispositions de Shikokou. Le lendemain, nous étions à Mitsou-Ga-Hama, le port le plus voisin.

« Le jour suivant, qui était un dimanche, nous reçûmes une lettre évidemment écrite dans le but de nous dégoûter. Elle était du frère aîné de Kusova, notre premier correspondant. Il nous prévenait que Kusova était absent, et que notre présence n'était rien moins que désirable. Nous fûmes atterrés. Il nous sembla qu'au moment de franchir un seuil entrevu, la porte s'était subitement refermée devant nous.

« Ono, un de mes indigènes, ne voulut pas en rester là. Un peu contre mon avis, il franchit les trois milles qui nous séparaient de Matsou-Yama pour aller reconnaître le pays, tandis que nous réunissions une petite assemblée à Mitsou-Ga-Hama. Dans la soirée, il nous fit parvenir de ses nouvelles. Il avait rencontré un élève en vacances, de l'école de Tokio, chrétien, mais non encore baptisé. Il avait aussi appris qu'il était survenu une querelle dans la famille de Kusova, dont les membres avaient fait grand tapage de l'arrivée des *Yaso-kiyo*. Ce terme désigne le catholicisme romain d'il y a 350 ans, qui a laissé de tels souvenirs dans le pays que son retour est aussi redouté que la peste. Ono nous racontait, en outre, que les prêtres de Bouddha et de Shinto avaient tenu une longue conférence sur le plus sûr moyen de nous fermer la voie.

« En raison de ces nouvelles, nous prîmes le parti de prolonger notre séjour à Mitsou. L'œuvre de notre premier dimanche n'avait pas été vaine. Deux fois par jour, nous avions des réunions assez bien suivies. Dans l'après-midi du lundi, nous entrâmes chez un marchand de livres, où une petite foule s'assembla aussitôt. Nous annonçâmes l'Évangile, puis

nous distribuâmes quelques traités et promîmes un service pour le soir. De retour à l'hôtel, nous trouvâmes quelques lignes d'Ono. Il avait découvert un autre chrétien indigène à Matsou, et, sur ses indications, il exprimait l'espoir de se procurer un lieu de culte pour le lendemain. Nous fixâmes notre départ au mardi dans l'après-midi.

« Le lundi soir, une petite société se réunit dans notre chambre d'hôtel. Nous causâmes et discutâmes jusqu'à une heure assez avancée. Comme nous allions congédier nos hôtes, une nouvelle tête, soigneusement rasée, fit son apparition et inspecta prudemment la salle. Je regardai l'heure ; ma montre marquait minuit moins onze minutes. Il était possible que ce fût un nouveau Nicodème ; mais, à en juger par l'apparence, c'était un prêtre bouddhiste et controversiste. Il s'affirma bientôt en cette qualité, nous demandant si nous étions en règle avec le gouvernement, discutant et argumentant sur toutes choses. Il ne se retira qu'à une heure et demie.

« Le mardi matin, nous faisions nos préparatifs de départ, lorsque quelques-uns de ceux qui avaient assidûment suivi nos instructions du dimanche et du lundi revinrent chercher de nouveaux enseignements. Plus tard, au moment de nous mettre à table, trois inconnus firent leur apparition, bientôt suivis de deux messieurs de Matsou-Yama. A quelques heures de là, nous apprenions que l'un d'entre eux n'était autre que le plus riche gardien de temple shintiste de l'empire. (On sait que le titre de prêtre n'est applicable qu'aux bouddhistes ; les autres se contentent de l'appellation de *gardien.*)

« A peine ces derniers visiteurs nous avaient-ils quittés, que nous vîmes arriver Ono, hors d'haleine et en grand souci de notre retard. Ne nous voyant point venir, il avait pensé qu'il nous était arrivé malheur. Il nous dit que la ville était dans l'agitation, que nous y étions attendus. Une réunion officielle était annoncée pour 3 heures, et l'on avait compté que j'y prêcherais. Il nous dit encore que le gouverneur du

district avait reçu avis d'un des ministères qu'un certain Atkinson se rendait parmi eux, sans doute pour y prêcher, et qu'il eût à veiller à ce que la paix publique ne fût point troublée.

« Nous activâmes notre départ pour ne pas manquer la réunion annoncée. La pièce où nous fûmes reçus était spacieuse et commode. Nous y trouvâmes onze individus, mais ce nombre s'éleva bientôt à quinze, sans compter une demi-douzaine de femmes. Entre autres choses, je commençai par établir la différence qui existe entre le protestantisme et le catholicisme, parce que j'étais prévenu que cette explication était vivement désirée et nécessaire. Du reste, c'est partout le premier sujet à élucider lorsqu'on s'adresse à une nouvelle congrégation japonaise. Comme je l'ai dit plus haut, le catholicisme est tellement redouté et haï qu'il est indispensable d'insister là-dessus.

« Le service commença et finit par la prière. A l'issue, des arrangements furent pris pour une nouvelle réunion, fixée au lendemain, à trois heures et demie. Après une causerie animée, nous nous séparâmes, mes deux collègues et moi, pour vaquer à nos diverses occupations. Nos cœurs bondissaient de joie. Oui, la porte qu'on nous avait laissé entrevoir avait paru se refermer d'elle-même ; mais, à côté de celle préparée par la main des hommes, s'en était ouvert une autre, faite par la main de Celui qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre. Nous ne pouvions douter que ce ne fût l'œuvre du Seigneur et nous l'en bénissions.

« A notre assemblée du 29 mars, vingt-quatre hommes étaient présents, c'est-à-dire visibles, car il y en avait un bien plus grand nombre caché derrière les paravents et les portes à coulisse qui jouent un si grand rôle dans ce pays. Qui ils étaient et combien ils étaient, je l'ignore. Le jour précédent on m'avait demandé de préciser ce que la religion chrétienne exige de l'homme. Je répondis par le développement de ce texte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,

de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. » Un de mes jeunes collègues parla le premier et moi ensuite. A la fin du service, je remarquai beaucoup plus de cordialité que le jour précédent. L'expression des regards était changée. Une certaine méfiance, très-apparente encore la veille, avait fait place à l'aménité et à l'intérêt. On nous questionna longuement sur la marche et les progrès de l'œuvre à Kobe et sur différents sujets.

« Le 30, un service était annoncé pour la même heure et dans le même endroit; mais, en approchant du bâtiment, notre attention fut attirée par une grande pancarte imprimée, placée bien en vue, de manière à frapper le regard des passants, dans un carrefour important et populeux du voisinage. Elle portait l'inscription suivante en japonais et en chinois :

« Un évangéliste américain vient ici tous les jours parler de la Bible à deux heures. Quiconque désire l'écouter n'a qu'à entrer. »

« Qui avait mis cette pancarte? Nous l'ignorons encore; l'important, c'est qu'elle y était, et que notre auditoire de ce jour s'élevait à plus de deux cents personnes. La pièce avait de la peine à contenir une centaine de personnes, mais la vérandah et les jardins étaient littéralement encombrés. Pour faire la part de tout, peut-être faut-il admettre que la curiosité entrait pour une bonne part dans cet empressement; nous ne nous réjouîmes pas moins de ce que la vérité avait été mise à la portée d'un grand nombre. Une seule chose nous étonnait, c'était qu'on nous laissât une si grande liberté de prêcher publiquement l'Évangile.

« A la fin du service, nous distribuâmes des traités; mais nous courûmes le risque d'être renversés et foulés aux pieds. Tout le monde voulait avoir de nos petits livres, et la presse fut énorme.

« On convint que le jour suivant le service aurait lieu dans une salle plus vaste et mieux appropriée aux personnes qui se pressaient pour nous entendre. Nous devions être avisés

dans la matinée du local qu'on aurait arrêté. Mais, après nous en avoir procuré un, on nous fit dire au dernier moment qu'il n'y avait rien de fait. Ayant joui de succès tellement inespérés jusqu'alors, nous n'osâmes pas trop nous plaindre de ce contre-temps ; mais cela nous décida à ne nous reposer sur personne du soin de cette affaire. Je découvris bien vite la salle qu'il nous fallait, et la louai pour dix jours. Elle était aménagée pour contenir trois cent cinquante Japonais assis à la mode du pays.

« Nous fîmes placarder un avis. Le dimanche matin, nous n'eûmes qu'une centaine de personnes, mais, l'après-midi, tout était comble, et, à l'exception d'un jour de pluie, il en fut de même pendant toute la durée de notre bail. L'espace qui nous restait, à moi et à celui de mes collègues dont c'était le tour de prêcher, n'atteignait pas trois pieds et demi de long sur trois de large.

« Notre auditoire se composait, en grande partie, de cette classe intelligente et généralement instruite de Japonais qui ont abandonné le paganisme comme insuffisant et sont à la recherche de la vérité, une vérité qui satisfasse les aspirations de leur cœur.

« Outre ces services à Matsou-Yama, nous eûmes des réunions fréquentes à Mitsou-Ga-Hama, et, à la requête de notre propriétaire, plusieurs sermons furent prêchés à l'hôtel même dans la soirée. Il y avait toujours bien cinquante personnes. A la demande du gouverneur d'un village voisin, nous nous rendîmes aussi chez lui pour y prêcher. En dehors de cela, nous avions sans cesse des visiteurs qui venaient chercher des explications et des éclaircissements. Ils étaient si nombreux que notre maître d'hôtel nous menaça de nous faire payer soixante-quinze centimes, par jour, de service supplémentaire, les domestiques n'étant occupés qu'à introduire les visiteurs.

« J'appris que le gouverneur se montrait sympathique à notre entreprise. Je me rendis aussitôt près de lui pour le

remercier. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, qui passe pour être un des plus capables de l'empire. Il me reçut avec affabilité et bienveillance, et me demanda des détails sur notre œuvre ; à mesure que je les lui donnais, je m'apercevais qu'il était mieux renseigné que moi.

« Avant que le délai de dix jours eût expiré, nous reçûmes l'avis que les habitants d'Imabari, à environ vingt-cinq kilomètres, désiraient entendre aussi parler de la religion de Jésus, et qu'on avait déjà loué une salle pour les services.

« Le 12 avril, après avoir laissé Ono à Matsou-Yama pour compléter l'instruction de cinq ou six de nos plus assidus auditeurs, je partis pour Imabari, en compagnie de Tsudzuki. Nous y arrivâmes avant la nuit ; la personne qui nous avait écrit était venue à notre rencontre. C'est un médecin qui a entendu parler du christianisme par l'évangéliste du Dr Adams. Quelques jours avant notre départ pour Shikokou, il avait placé sa fille en pension dans l'établissement de Kobe. Lui et plusieurs autres habitants vinrent s'entendre pour les services. Ils craignaient que la salle ne fût trop petite. Ils nous demandèrent quelle était la longueur de nos séances. Nous voulûmes essayer la mesure de leur patience, et nous répondîmes : — Toujours bien une heure et demie. — Une heure et demie chacune ? demandèrent-ils. — Non, les deux. — Oh ! mais ce n'est pas assez ; faites-les au moins durer une heure chacune je vous en prie.

« Le premier jour, la maison et ses dépendances furent trop petites. Que faire pour le lendemain, on l'ignorait. Dans la soirée, un riche propriétaire qui avait assisté à la prédication, fit offrir sa maison à deux conditions : d'abord, que j'irais au moins chez lui une heure à l'avance, et puis que je lui laisserais un autographe anglais. Je me rendis chez lui. Je fus conduit dans une salle de festin où je dus manger seul et avant tout le monde. C'est ici, la manière d'honorer ses hôtes. Je fus ensuite conduit dans la pièce destinée à la conférence. Il y avait au moins quatre cents personnes. Le len-

demain, on mit à notre disposition un bâtiment d'école, et sept à huit cents personnes étaient présentes. Je ne puis continuer à décrire pas à pas cette tournée qui n'a été qu'une joie pour nos cœurs du commencement à la fin. Je sens que la croix du Christ est arborée sur cette île jusqu'ici délaissée, et que beaucoup d'âmes viendront s'asseoir à son ombre.

« Pendant tout ce temps Kusoda était retenu prisonnier chez lui par les membres de sa famille. Tsudzuki trouva néanmoins le moyen de communiquer avec lui. Nous reçûmes sa photographie et une longue lettre. Nous apprîmes que c'était à lui que nous avions dû la maison qui avait la première servi pour nos conférences religieuses. »

Nous sommes heureux de savoir que ce jeune homme a échappé à la surveillance tyrannique de sa famille, et qu'après de sérieuses études bibliques à Osaka, il a reçu le baptême des mains de M. Gordon, le 2 août dernier.

Pour donner une idée de l'ardeur généreuse que M. Atkinson apporte à l'œuvre de l'évangélisation des Japonais, qu'il nous soit permis de citer encore un trait bien caractéristique.

Résumant son œuvre de la saison, outre la tournée missionnaire de Shikokou, si satisfaisante, mais en même temps si fatigante, nous le voyons baptiser à Kobe neuf adultes, concourir à l'organisation d'une Église à Hiogo, uniquement due à ses travaux et à ceux de sa courageuse compagne, commencés à la fin de mars 1875, et partout et toujours se montrer infatigable pour la cause de son maître.

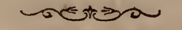
Forcé par une extrême lassitude à se rendre à Arima, ville charmante où les Japonais de bon ton vont se remettre des fatigues de leurs diverses professions, et contraint à retremper ses forces dans un repos absolu, il a imaginé de suspendre à un arbre devant sa porte une étagère, couverte de petits livres sur la nature du christianisme. Au-dessus est appendue l'inscription suivante en japonais et

en chinois : « Instruction pleine d'intérêt et de charme. Si quelqu'un le désire, qu'il prenne un de ces livres. On ne demande point d'argent. »

Tous les passants s'arrêtaient devant l'inscription. Quelques-uns se contentaient de secouer la tête et de passer outre, mais c'était le petit nombre; d'autres lisaient un moment, puis continuaient leur chemin ; beaucoup prenaient le livre et l'emportaient. De nombreux traités se sont ainsi trouvés distribués en moins d'un mois. Espérons beaucoup de cette semence jetée sur le bord du chemin.

---

Chine. — A Djiam-Cheng, neuf familles, en tout quarante et une personnes, ont détruit leurs idoles en un même jour. Un court service fut tenu dans chaque demeure avant que le feu ne fût mis aux différentes piles dressées devant chaque porte. Ces auto-da-fé se composaient des idoles et de leur mobilier respectif : siéges, tables, autels, encens, images, charmes et fétiches. Les enfants s'en amusèrent beaucoup ; mais les vieillards restèrent indifférents, n'approuvant ni ne désapprouvant ce qui se passait sous leurs yeux. « Ce sont des gens apathiques qui nous ont tourné le dos dans nos jours difficiles, » écrit un missionnaire ; « aussi avons-nous jugé à propos de nous abstenir de toute intervention, bien que nous fussions heureux de la décision prise par ces familles de rompre publiquement avec leurs préjugés. »



## TURQUIE D'ASIE

Un correspondant du *Times*, écrivant à la date du 20 septembre, donne quelques détails d'une vérité navrante sur la condition de la population chrétienne de la province de *Yosgat* (Arménie). Il cite en particulier l'extrait suivant d'un journal arménien publié à Constantinople, sur l'attitude des musulmans dans cette portion de la Turquie d'Asie :

... «Ces oppressions, au lieu de diminuer, prennent chaque jour un développement plus intolérable. Aujourd'hui, le seul crime qu'on nous reproche, c'est d'être chrétiens. Nous donnons au gouvernement la plus large part du fruit de nos peines, nous ne lui occasionnons jamais le moindre sujet de trouble, et cependant notre clergé, nos femmes, nos enfants, nous-mêmes, nous sommes journellement outragés. Ni la servitude des enfants d'Israël en Égypte, ni les souffrances infligées aux Bulgares, ni les épreuves lamentables des nègres d'Amérique, ne peuvent entrer en comparaison avec ce que supportent d'opprobres et de douleurs les Arméniens de l'Anatolie.

« Les puissances européennes sont aujourd'hui exclusivement préoccupées de l'état des peuples de la Turquie d'Europe. Mais si elles veulent remplir un devoir chrétien et philanthropique, il ne doit pas leur suffire d'améliorer le sort des chrétiens des bords du Bosphore. Qu'elles sachent bien qu'il y a des millions d'Arméniens en Turquie d'Asie qui souffrent en ce moment et ne sont opprimés que parce qu'ils se réclament du nom de Christ.

« Environ 10,000 étudiants sont réunis dans la grande université musulmane du Caire. Ils étudient la religion mahométane, la jurisprudence, l'astronomie, l'histoire, la médecine, la poésie; en un mot, l'ensemble de ce qui forme la science des disciples de l'Islam. Ces élèves viennent de toutes les parties du monde, Chine, Tartarie, Inde, Arabie, Maroc,

Afrique centrale, Turquie d'Europe aussi bien que de la Turquie d'Asie et de l'Égypte. Ils sont préparés à devenir les antagonistes de l'Évangile partout où leur destinée les appellera. »

---

Dans une lettre datée de Van (Turquie d'Asie), le 12 juillet dernier, le Dr Raynolds dit :

« Vous serez heureux d'apprendre que notre petite Église a célébré, le premier dimanche de juillet, sa seconde communion, et que trois personnes ont, ce jour-là, confessé Christ devant les hommes.

« Nous sommes réjouis et encouragés d'apprendre de temps à autre que la lumière de la vérité perce les obscures ténèbres dont le pays est couvert. Voici un de ces faits qui soutiennent notre courage :

« Il y a deux ou trois mois, un villageois habitant à deux journées de marche de Van, dans une région que nous n'avons pas encore visitée, arriva dans la ville pour ses affaires. Par un concours de circonstances, tout fortuit à vues humaines, providentiel au point de vue chrétien, il fut attiré dans une de nos chapelles. La vérité qu'il entendit d'abord du haut de la chaire et que des conversations chrétiennes simplifièrent ensuite pour son intelligence, parut trouver de suite un écho dans son cœur. Il posa des questions pleines d'intérêt et de sens, et, avant de quitter la ville, il acheta une Bible avec références pour l'éclairer dans ses recherches.

« En moins de trois semaines, il était de retour. Il nous dit qu'il ne venait généralement en ville que deux fois par an, mais qu'il n'avait pu résister au désir de revenir nous trouver. « Je me sentais si léger, ajouta-t-il, que la fatigue ne m'a point pesé ; le besoin de la vérité me portait. » Il y a quinze jours, il était déjà de retour, et, chaque fois, il achète des ouvrages propres à l'instruire, à le faire progresser

dans la vérité quand il est rentré chez lui. Il parle comme un homme enseigné par l'Esprit. Il dit qu'il s'est consacré au Sauveur, et qu'il le sent intervenir journellement pour le fortifier contre les tentations. Mentir et jurer étaient pour lui des habitudes si invétérées que cela constituait pour lui une seconde nature. Nous supplions chaque jour le Dieu des miséricordes d'affermir cet homme dans la vérité et d'en faire une lumière dont l'éclat resplendisse sur son village et sur toute la région environnante. »

## PALESTINE

### LES JUIFS A JÉRUSALEM

On signale une progression toujours croissante du retour des Juifs dans la Terre-Sainte. Voici les raisons que l'on assigne à ce fait intéressant et remarquable à tant d'égards, surtout comme signe des temps.

Il y a une dizaine d'années, les Juifs qui habitaient Jérusalem, si élevé que fût leur rang social, étaient confinés dans une partie malsaine de la cité, d'où ils n'avaient le droit de sortir qu'en s'exposant aux outrages les plus révoltants pour leur dignité. Si, par exemple, un Israélite marquant se hasardait à paraître dans un des bazars publics pour s'y promener ou y faire des emplettes, le premier Turc venu avait le droit de quitter sa babouche et de la jeter à la tête de l'infortuné, en lui criant : « Apporte ici, chien de voleur ! » ou n'importe quel terme blessant qui lui venait à l'idée.

Et non-seulement le Juif était obligé d'obéir, mais il lui fallait encore subir sans se plaindre et sans espoir de redressement que son insolent ennemi lui crachât au visage, déchirât son manteau ou le raillât en joignant les coups à l'insulte.

Quelle situation pour les descendants du peuple élu de Dieu !

Aujourd'hui, l'affaiblissement de la puissance des Turcs les a contraints à faire des concessions. Jérusalem commence à voir renaître l'antique splendeur de ses fils. Les plus riches palais sont en leur possession, et certains de pouvoir vivre en paix dans leur patrie, ils y reviennent avec bonheur.

D'autre part, l'adoption en Russie du système de la conscription, qui force tous les hommes à servir comme soldats, contribue puissamment à cette émigration. Commerçants de leur nature, les Juifs ne sont point belliqueux ; aussi préfèrent-ils quitter la terre qui les a vus naître que de revêtir la tunique militaire.

C'est pour cela que les ombrages de Jérusalem entendront encore retentir les louanges de l'Éternel dont ils avaient oublié la douceur, en attendant qu'ils voient reparaître dans la gloire et la magnificence Celui qui endura l'agonie dans cette nuit mémorable qui fut le signal de leur dispersion.

---

Egypte. — Nous apprenons la mort de M. Joseph Shakoor, de la mission du Caire. Originaire de la Palestine, il avait fait d'excellentes études dans l'école américaine de théologie d'Abeih (Liban). Il a fait connaître à bien des âmes Celui qui est le chemin, la vérité et la vie. Il laisse une veuve et plusieurs enfants en bas âge.

## L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE

Ce sont surtout les Portugais qui continuent en Afrique le commerce des esclaves. Seulement, comme ils se sont engagés vis-à-vis des gouvernements européens à y renoncer, ils sont obligés de se cacher et empruntent les navires des Arabes, appelés *dhows*. Mais ce sont les Arabes qui sont le plus coupables et le plus cruels. N'est-il pas affreux de penser que plus de *trente mille* Africains, hommes, femmes et enfants, sont chaque année arrachés par eux à leur demeure et à leur patrie pour être vendus ? Et ce n'est pas encore là le pire. On calcule que, pour un Africain *vendu*, il y en a dix de *tués !* Ces malheureux combattent courageusement pour leur liberté et leur foyer. Leurs souffrances à bord des dhows arabes sont horribles.

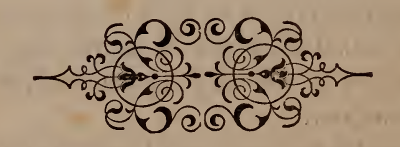
Le capitaine Sullivan, qui en a capturé un et l'a visité en détail, écrit ce qui suit :

« Il y avait 156 esclaves à bord. La cale du petit bâtiment était remplie de pierres de ballast, et sur ces pierres, sans une seule natte et même sans paille, se trouvaient 23 femmes, quelques-unes avec des enfants nouveau-nés, courbées en deux, car il n'y avait pas seulement la place d'être assis droit. Dans un entrepont de bambous, de 3 pieds de haut, étaient 48 hommes entassés pêle-mêle de la même manière, et sur un autre pont au-dessus de celui-ci on comptait 53 enfants. Quelques-uns de ces esclaves étaient arrivés au dernier degré de la faim et de la dyssenterie. On les nourrissait avec autant de riz qu'il en pouvait tenir dans le creux de leur main et le contenu d'une demi-noix de coco remplie d'eau chaque jour.

« En visitant le bâtiment, on vit sortir d'un coin obscur une pauvre femme portant dans ses bras un malheureux enfant d'un mois ou six semaines, dont tout un côté du crâne était fracassé. Quand on lui demanda comment cela était arrivé,

elle raconta qu'au moment de l'abordage par le navire anglais, l'enfant s'était mis à crier, et un des Arabes, craignant que les Anglais n'entendissent son faible vagissement, avait pris une pierre et l'avait ainsi écrasé. Quelques instants après, l'innocente créature expirait, et sa mère était trop épuisée et trop près de la mort pour pouvoir désigner, parmi les dix ou douze Arabes présents, quel était le monstre coupable d'une pareille abomination. »

A terre, le sort des esclaves n'est guère moins affreux. On les fait marcher par bandes, le cou passé dans un carcan, les mains liées, et les pieds retenus par des anneaux. Les enfants et les femmes sont dispensés du carcan. A l'heure de planter les tentes, on les fait coucher sur le dos, leurs jougs disposés de telle manière qu'on puisse en attacher une dizaine ensemble. Ayant les poings liés, ils sont dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. On se représente quelle torture! On les traite comme des bestiaux. Une fois par jour, on leur donne du jowar bouilli, avec un peu d'eau à boire. Un adulte a droit à deux mètres de cotonnade, un enfant à un mètre; passé cela, ils n'ont rien à prétendre. Pour les faire avancer sur la route douloureuse qui les éloigne toujours plus de leurs demeures et de leurs amis, on les frappe comme du bétail, sur la tête et sur les mains. Que de meurtres on pourrait raconter! Chaque jour il tombe quelqu'un de ces infortunés qu'on laisse mort ou mourant comme pour marquer la route de la caravane.



*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

4651. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1876.

